

Gangrène: La Trilogie du Caucase 2 (French Edition)

Latynina, Julia

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JULIA LATYNINA

Gangrène

LA TRILOGIE DU CAUCASE 2



actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Djamaluddin Kemirov a fait toutes les guerres récentes du Caucase. Il a guerroyé en Abkhazie aux côtés des Tchétchènes mais les a combattus quand ils ont envahi ses terres : l'Avarie-Dargo-Nord, petite république subordonnée à l'autorité fédérale de Moscou. Et lorsque des terroristes ont provoqué un bain de sang dans une maternité de sa ville, il a fait le serment de les retrouver tous et de les châtier.

Pourtant il ne représente ni les forces spéciales de l'Intérieur ni l'autorité fédérale russe. Descendant d'une illustre lignée caucasienne de khans de Khunzakh, de la tribu des Avars, Djamaluddin a lui-même l'étoffe d'un khan dans un climat d'horreur politique et morale où le Kremlin, misant sur les rivalités interethniques, finance la terreur.

Dans ce deuxième volume de sa *Trilogie du Caucase*, Julia Latynina continue d'explorer la folie d'un univers d'une noirceur terrifiante, où les personnages se partagent entre "encore vivants" ou "déjà morts", et où le seul critère de jugement, éminemment subtil, consiste à mesurer jusqu'à quel point l'âme de chacun est corrompue par la guerre. Racontant la démesure absolue avec une implacable rigueur et un sens inouï du burlesque, elle atteint une maîtrise romanesque impressionnante.

ACTES NOIRS

série dirigée par Manuel Tricoteaux

JULIA LATYNINA

Julia Latynina est née à Moscou en 1966. Journaliste, extrêmement critique vis-à-vis du régime Poutine, elle a écrit de nombreux romans.

DU MÊME AUTEUR

LA CHASSE AU RENNE DE SIBÉRIE, Actes Sud, 2008 ; Babel noir n° 36.

LA TRILOGIE DU CAUCASE 1 : CAUCASE CIRCUS, Actes Sud, 2011.

Illustration de couverture :

© Santiago Caruso / www.santiagocaruso.com.ar

Titre original :

Zemlia voïny

Editeur original :

Eksmo, Moscou

© Julia Latynina, 2006

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00759-1

JULIA LATYNINA

Gangrène

LA TRILOGIE DU CAUCASE 2

roman traduit du russe
par Yves Gauthier

ACTES SUD

Ceci est une œuvre de fiction. Toute coïncidence de nom, de lieu ou de fait ne saurait être que purement fortuite. La position de l'éditeur peut diverger d'avec celle de l'auteur.

I

OUÛ LE TERRORISTE NUMÉRO UN DE LA RÉPUBLIQUE EST EXÉCUTÉ LORS D'UNE OPÉRATION SPÉCIALE, ET OUÛ DJAMALUDDIN KEMIROV FAIT CONNAISSANCE AVEC ARZO KHADJIEV

Ça faisait plus de sept heures que Yangurchi Itlarov pelait de froid dans la ligne d'encerclement. Une alerte les avait tirés du lit à sept heures du matin et il était déjà quatorze heures. Une gelée grise, hivernale, s'étirait dans la ville, et des nimbus à gros ventre crachouillaient un mélange de neige et de pluie.

Yangurchi se tenait en troisième ligne avec les autres gars du service des policiers patrouilleurs. La chaîne partait d'une rue bitumée qui donnait sur l'esplanade d'un cinéma, et passait au milieu d'un parc. La deuxième ligne était devant, formée de flics rassemblés des quatre coins de Torbi-Kala. Et plus loin, dans une cour d'immeuble, se profilait le dernier cordon, ou plutôt le groupe Youg, prêt à l'assaut : des forces spéciales du FSB. Ces types-là portaient de lourds gilets pare-balles et des casques intégraux. Quand Yangurchi levait un œil à sa droite, il apercevait deux snipers assis sur le toit du cinéma.

Franchement, les snipers étaient mieux lotis que Yangurchi, avec leur épais treillis camo d'hiver à col rembourré et leurs rangers impeccables. Lui n'avait que ses bottes de service reçues en mai de l'année passée, toutes les deux désespérément trempées. Comme l'une d'elles avait une semelle déchirée depuis deux ou trois mois, elle n'arrêtait pas de faire floc. Il ne sentait plus ses pieds.

C'était une barre d'habitation ordinaire à cinq étages. Même les côtés étaient encadrés par les soldats. Un char bloquait la sortie de la cour. Deux hommes armés de lance-grenades se cachaient derrière. On avait évacué la bâtisse, et depuis longtemps. Maintenant, c'était le tour des deux bâtiments voisins, qui formaient comme un fer à cheval. Massés derrière le troisième cordon, les femmes et les enfants regardaient l'immeuble d'un air maussade.

Les boïéviki s'étaient retranchés dans deux appartements : l'un au rez-de-chaussée, l'autre au quatrième. L'info n'avait pas été communiquée aux gars de la police des patrouilleurs, mais Itlarov, qui avait un talkie-walkie, entendait tous les pourparlers entre les chefs. Les terroristes aussi écoutaient radio flic.

D'après ce qu'on disait sur les ondes, il y avait six terroristes – trois hommes et trois femmes – dont le chef se nichait au quatrième étage : Wahha Arsaïev, un homme bien connu dans la république. Si connu que Yangurchi le tenait pour un mythe à l'égal de Bassaïev ou Umarov, parce qu'on lui attribuait tous les malheurs de la région sans jamais mettre le gappin dessus.

Mais maintenant il était fait, traqué au quatrième étage d'une barre de brique en ruine, dans un logement standard avec une cuisine de six mètres carrés et un vide-ordures hors d'usage, cerné par des chars et des cordons d'hommes pelés de froid.

Il y avait un autre cordon, de taille très réduite, à une dizaine de mètres de Yangurchi. Pas vraiment un cordon, plutôt une section de garde. Elle était là pour la sécurité d'un fourgon blindé dans lequel se trouvait le ministre de l'Intérieur de la république qui négociait personnellement la reddition d'Arsaïev.

Il y eut un bruissement de pneus derrière Yangurchi. Un Hummer blanc s'immobilisa près du fourgon, d'où surgit un petit homme sec en treillis, un béret des troupes d'élite vissé sur le crâne. Il avait un portable à la main. Yangurchi, qui était en retrait sur sa gauche, ne le vit d'abord que de profil, bronzé, un nez proéminent, en bec d'aigle, le menton volontaire, la pommette saillante. Puis l'homme au béret se retourna, exhibant une face découpée en deux parties bien distinctes. La moitié droite paraissait telle que l'avait créée Allah, et Allah, indéniablement, avait eu la main large en puisant dans la marmite à beauté pour sculpter le visage de cet homme ; mais, sur l'autre moitié, l'œuvre d'Allah portait les marques d'un éclat de grenade.

Sa manche gauche était vide, agrafée à sa ceinture. Cette moitié d'homme s'appelait Arzo Khadjiev, un ancien chef de bande rallié aux forces fédérales, désormais colonel et chef du groupe Youg.

Khadjiev dit quelques mots en tchéchéne au téléphone, puis raccrocha. Un gros Russe en manteau de laine courut à lui (une huile débarquée de Moscou, à ce qu'on disait). Il ne tenait pas en place et parlait à la cantonade :

— Alors ? Alors quoi ?

Khadjiev tourna le visage du côté de Yangurchi qui se sentit comme balayé par le rayon infrarouge d'un fusil à lunette bien que l'autre eût les yeux levés sur l'immeuble et non sur lui. L'homme avait les cheveux tout blancs et la prunelle marron foncé, presque noire, la pupille liserée d'étincelles rouges qui lui émaillaient l'iris, le blanc des yeux lézardé de veinules gonflées de sang.

Ces yeux noirs qui lançaient des étincelles, Yangurchi les avait déjà vus une fois. Il savait qu'il ne les oublierait jamais d'ici à la fin de ses jours, ni même après. Le Tchétchéne regarda le fédéral et prononça d'une élocution à peine altérée :

— Il a dit : Lâchez les femmes et faites de nous ce que vous voudrez.

Khadjiev avait affaire aux Russes depuis si longtemps qu'il parlait sans accent, à peine avalait-il les labiales à cause de la moitié abîmée de sa bouche.

A cet instant s'ouvrit la porte du fourgon blindé, laissant apparaître le ministre de l'Intérieur de la république. C'était un frère de tribu de Yangurchi, un Nogai bien en chair et petit de taille d'une cinquantaine d'années. Il s'appelait Mahomed Tchebakov. Yangurchi songea à l'aborder pour se plaindre de ses bottes trempées, mais le téléphone du ministre se mit à sonner. Le mobile à l'oreille, celui-ci dit en russe :

— C'est une bonne chose, Wahha, que tes femmes soient prêtes à se rendre, mais je n'arrive pas à croire que ce n'est pas un piège. Votre planque est bourrée de plastic. Et si elles enfilaient des ceintures explosives pour les mettre à feu au moment d'être prises ? Non, si tu veux que ta famille reste en vie, il faut qu'on s'y prenne autrement. Tes femmes devront d'abord se montrer à poil sur le balcon pour qu'on soit bien sûrs qu'elles ne portent pas d'explosifs. Après quoi elles seront évacuées par des échelles de pompier.

La proposition parut pour le moins étrange à Yangurchi. S'il avait été, lui, à la place d'Arsaïev, il n'aurait jamais laissé sa femme se montrer nue au balcon sous le regard de centaines d'hommes du dispositif d'encerclement. Encore Yangurchi n'était-il qu'un blanc-bec, un sergent de vingt ans qui ne mettait pas les pieds dans les mosquées, alors que Wahha Arsaïev faisait sa prière cinq fois par jour et interdisait à ses boïéviki de dire des gros mots. On racontait même que huit ans plus tôt les hommes d'Arsaïev faisaient des rondes dans la rue Octobre-Rouge rien que pour y molester les prostituées. C'était d'ailleurs comme ça qu'avait commencé son conflit avec les flics car ceux-ci chapeautaient le business de la prostitution.

Il y avait peu de chance qu'un homme capable de cogner des putes et leurs clients permette à sa femme de se montrer au balcon dans le plus simple appareil. Devant Allah, il revenait au mari de répondre du comportement de sa femme. Le jour du Jugement dernier, Allah ne demanderait pas à la femme ce qu'elle faisait nue devant les soldats. Il lui demanderait seulement : "As-tu obéi à ton mari ?" Pour tout le reste, à Wahha de répondre. Or ce dernier, qui comptait bien décrocher un cinq-étoiles au paradis par son comportement, ne risquait pas de compromettre la chose en laissant sa femme courir à poil devant les fédéraux.

Yangurchi s'attendait à ce que le colonel au béret proteste et prenne la défense de son frère de tribu tchéchéne, d'autant que le compromis sur la libération des femmes venait de lui, mais l'autre tourna les talons sans piper et remonta dans son Hummer. Le fédéral en manteau gris, avec ses airs d'importance, ne dit rien non plus.

Le ministre de l'Intérieur écouta la réponse d'Arsaïev et raccrocha.

— Donnez l'assaut, commanda-t-il.

Le Hummer blanc avança de cinq mètres et s'immobilisa près d'un bungalow. Un char se positionna à sa place.

Ça détona si fort que Yangurchi manqua d'y laisser les oreilles. Un petit kiosque de dépannage, ouvert jour et nuit, fut léché par une flamme qui jaillit du canon. Le coup porta dans le mur du rez-de-chaussée, ouvrant une brèche d'un bon mètre. L'étage supérieur résista, signe qu'on avait tiré un obus à blanc pour ouvrir la voie à l'assaut.

L'instant d'après, une femme surgit sur le balcon du quatrième étage. On ne pouvait pas dire qu'elle était dévêtue : elle portait une espèce de chemise de nuit plaquée si fort par le vent qu'on voyait bien qu'il n'y avait rien dessous. Elle tenait dans ses bras un bébé d'un an ou deux, et Yangurchi, de son œil perçant, distinguait nettement son visage blême et effrayé.

— Mais tirez, putain ! Feu ! hurla Tchebakov.

Pétrifié, Yangurchi ne quittait pas des yeux la femme aux abois sur le balcon.

Sans doute attendait-elle la nacelle d'une grue de pompier, mais point de nacelle. Alors la femme se pencha dans le vide en tenant son enfant à bout de bras. Un vaste fouillis encombra le balcon de l'étage inférieur avec, fixées à la balustrade, de larges jardinières emplies de terre. La femme semblait vouloir jeter son enfant là-dessus.

Apparut une deuxième femme, jeune et plutôt replète, vêtue elle aussi d'une chemise de nuit. Elle enjamba la rampe et sauta sur le balcon inférieur. Ceci fait, elle n'alla pas se réfugier dans l'appartement mais tendit les bras en l'air pour récupérer l'enfant. L'autre le lâcha et la chute du petit commença. Il manquait moins d'un mètre.

Un fusil toussa sèchement à gauche de Yangurchi, et la jeune grassouillette, celle qui venait de sauter d'un étage, fut projetée au fond du balcon. Yangurchi se trouvait assez près pour voir la moitié droite de son visage réduite à l'état d'une pastèque rouge sang éclatée. Un deuxième tir claqua et l'enfant se contorsionna dans le vide, touché par la balle. Il n'y avait plus personne pour l'intercepter à l'étage inférieur et il continua sa chute, recevant encore deux autres balles en cours de vol.

Sur le balcon du haut, la femme poussa un cri désespéré, les bras en croix. Une seconde plus tard, le support du balcon recevait un obus à fragmentation.

Au bout d'une heure, tout était fini. Le logement où s'étaient retranchés les boïéviki fut anéanti par l'artillerie en pointage direct. Brûlé de fond en comble, le quatrième niveau s'effondra. Noire,

puante, une crevasse lézarda la façade jusqu'à l'entrée de l'immeuble. A coups de Chmel, un méchant lance-roquettes, le logement du rez-de-chaussée fut réduit en un tas de gravats. On maîtrisa l'incendie tant bien que mal, et deux hommes des forces spéciales déposèrent dans une ambulance un torse minuscule ramassé sur le bitume.

Une file se forma bientôt devant le véhicule. Tous les flics du dispositif d'encerclement venaient voir le petit corps gisant derrière la portière.

Yangurchi s'approcha et vit que l'enfant n'était pas seul dans l'ambulance. Une femme en chemise de nuit était couchée près de lui sur un brancard avec deux hommes assis à son chevet : le ministre de l'Intérieur Mahomed Tchebakov et le colonel Khadjiev. Les yeux rivés sur elle, Yangurchi s'aperçut soudain qu'elle avait bougé.

Cela n'avait pas échappé à Tchebakov qui souleva le plastique noir dont elle était couverte et vit ses doigts gratter le brancard. Alors le patron du ministère de l'Intérieur sortit son pistolet et tira dans le front de la femme.

— En route, dit-il à l'ambulancier.

Les portières de l'ambulance claquèrent et le véhicule s'ébranla cahin-caha, le gyrophare lançant des éclats bleus.

Yangurchi restait posté dans la cour. Depuis huit heures qu'il gelait, il était à bout.

Les journaux télévisés rendirent compte de l'opération. Filmé devant l'immeuble en ruine de la rue Youjnaya, le ministre de l'Intérieur de la république Mahomed Tchebakov déclara que tous les terroristes finiraient comme des chiens. Il y avait à ses côtés un homme en treillis, obèse, pas très jeune : le vice-procureur général de la fédération de Russie nommé chef du tout nouveau Comité d'urgence de lutte contre le terrorisme et la diversion de la république régionale d'Avarie-Dargo-Nord où un attentat d'une audace inouïe avait été perpétré trois mois plus tôt, des bandits ayant fait sauter sur la route de Chamkhalsk la voiture de Vladislav Pankov, premier commis du Kremlin auprès du district fédéral du Caucase.

Comme l'instruction était au point mort, Moscou avait dépêché dans la république, deux jours auparavant, toute une kyrielle de responsables fédéraux. Les résultats ne s'étaient pas fait attendre : le chef des terroristes venait d'être éliminé.

Mahomed Tchebakov dit sèchement que des séparatistes et des individus à la botte des ennemis du pouvoir en place faisaient courir la rumeur de la mort de la fille d'Arsaïev, un bébé de dix-huit mois ; il promit que les habitants de l'immeuble en ruine seraient dédommagés dans les meilleurs délais.

La télé montra des photos des morts. L'identité des femmes restait à

établir, mais le corps d'Arsaïev fut exhibé en gros plan. Il gisait sous un radiateur, les habits calcinés sur la peau, d'où cette impression qu'on l'avait saupoudré de sable. Apparemment, il avait été tué au moment où il cherchait à ramper le long d'une fenêtre sous le feu de l'artillerie. Et c'est à quatre pattes qu'il était mort brûlé, les coudes appuyés sur le sol, le cul surélevé.

Le maire de la ville de Bechtoï, à deux cent quarante kilomètres de Torbi-Kala, regardait le journal télévisé de trois heures avec trois de ses adjoints.

Il s'appelait Zaour Kemirov. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, légèrement plus petit que la moyenne, avec un peu d'embonpoint. Il avait un visage jaune lunaire, si fripon que sa photo eût illustré à merveille un conte de marchands arabes ; à ses doigts boudinés aux ongles soigneusement taillés brillaient des diamants serties dans deux bagues. L'homme portait un costume bleu marine de grand prix avec une cravate assortie, et son visage aux traits vifs et rusés n'en disait pas plus long que sa cravate devant les images du journal télévisé.

Le maire suivit les infos jusqu'à la fin, pub et météo comprises (la pub faisait la promo des meubles d'une usine qu'il possédait personnellement, très demandés dans la république ainsi qu'en Tchétchénie). Puis, d'un geste, il pria ses adjoints de quitter la pièce.

Il se débarrassa de son sourire comme une saucisse bouillie l'eût fait de sa peau. Enfin, après quelques secondes passées à regarder le vernis de la table, il prit son mobile et tapa le numéro du ministre de l'Intérieur. Sans présentation ni salutations, il demanda tout de go :

— Quand est-ce que je peux récupérer le corps ?

A l'autre bout du fil, la voix marqua une seconde d'hésitation :

— Les corps des terroristes ne sont pas rendus aux familles, Zaour Ahmedovitch.

— Trois cent mille dollars, dit le maire qui se fichait que la ligne fût écoutée par une demi-dizaine de services spéciaux entre autres amateurs non autorisés.

— Amène-toi, on causera, dit Tchebakov.

Zaour Kemirov resta un temps immobile, puis fit un autre numéro. Une sonnerie incertaine, à la marge de la zone de couverture. Ça décrocha au quatrième signal. Soupir soulagé de Zaour : il craignait que l'autre ne soit hors d'accès dans les montagnes.

— Djamaluddin ? fit Zaour. Tu connais la nouvelle ?

— Oui.

— Reviens en ville, et vite. Et surtout, ne va pas à Torbi-Kala. Je m'arrangerai. Tu piges ? Reviens.

— Zaour, j'entends pas.

— Viens me voir immédiatement.

— Zaour, allô, t'es où ?

Il y eut de la friture et la communication s'interrompit. Zaour eut beau refaire le numéro, son correspondant restait injoignable.

L'avion de Kirill Vladimirovitch Vodrov, directeur adjoint du Comité d'urgence antiterroriste, et premier chef adjoint du département Audit et Contrôle du Kremlin, se posa à Torbi-Kala dans les heures qui suivirent l'élimination de Wahha Arsaïev.

Il était petit de taille et si mince qu'il avait le profil d'un ado. Quiconque le regardait de face remarquait ses yeux verts fatigués, ses cheveux précocement blancs et le double sillon de rides qui striait son front dégarni. Kirill, qui n'avait pourtant que trente-cinq ans, faisait beaucoup plus vieux que son âge. D'une tenue vestimentaire toujours impeccable, il portait ce jour-là, sous un fin pardessus de cuir déboutonné, un costume gris en fil de laine et une cravate à gros carreaux joliment nouée sur un col blanc comme du dentifrice.

Une voiture blindée l'attendait à l'aéroport, avec gardes du corps et tireurs armés de pistolets-mitrailleurs. Dès qu'il sut que le chef du Comité d'urgence se trouvait encore rue Youjnaya, il s'y fit conduire.

Une haie serrée d'hommes en armes assurait la garde de l'immeuble défait mais, à mesure qu'il gravissait les marches, Kirill constata que la plupart des appartements avaient les portes ouvertes et qu'il n'y restait plus grand-chose. Au deuxième étage, il tomba sur un piano abandonné en travers du palier. Sans doute avait-on voulu le sortir à titre de pièce à conviction...

Il n'y avait déjà plus de cadavres à l'intérieur du logement calciné. Deux caisses de pains de plastic se dressaient contre un radiateur.

Sur l'une d'elles était assis un Tchétchène à la peau mate et aux cheveux blancs, la face défigurée, la manche gauche vide, qui grattait les planches du coffre d'un air indifférent avec l'antenne de son talkie-walkie. Il avait beaucoup changé depuis la dernière fois que Kirill et lui s'étaient rencontrés.

En arrière-plan, un général bedonnant au visage plat faisait des ronds de jambe à Fedor Komissarov. Lequel Moscovite arborait des airs d'importance dans son treillis d'hiver à doublure fourrée, un holster à la ceinture. Une grosse bonne femme s'escrimait à le poudrer de partout devant une caméra posée sur un statif, à deux mètres de là.

Le talkie-walkie crépita dans la main unique de Khadjiev, puis se mit à débiter une longue phrase en tchéchène. L'homme se leva et quitta les lieux.

— Ma question s'adresse au chef du Comité d'urgence Fedor Komissarov, dit la journaliste derrière la caméra. N'avez-vous pas l'impression que les terroristes vous ont déclaré la guerre ?

— C'est nous qui leur avons déclaré la guerre, répondit Komissarov.
— Et n'avez-vous pas pitié des familles privées des corps de leurs enfants ?

— Bien sûr que si. Ce sont nos enfants à nous aussi ! En Russie, nous formons tous une même et grande famille !

Là-dessus réapparut le Tchétchène au bras unique. Il prit Komissarov à part et lui murmura quelque chose à l'oreille. La mine renfrognée, celui-ci appela Kirill d'un geste de la main :

— Va régler ça avec eux, ordonna-t-il.

Kirill monta dans le véhicule du ministre de l'Intérieur. Arzo prit le volant de l'autre voiture.

Cinq minutes plus tard, un cortège de trois autos s'immobilisait devant la morgue, une bâtisse jaune à deux étages cachée dans l'arrière-cour de l'hôpital n° 1.

Derrière une grille en fer forgé, Kirill aperçut plusieurs femmes sans doute apparentées aux morts, et qui portaient jupes et foulards noirs. Arsaïev avait encore sa mère et trois sœurs, à ce qu'on disait.

Kirill nota avec satisfaction que la morgue était bien gardée. Un bus Ikarus, tous rideaux baissés, stationnait face au portail grand ouvert ; et plusieurs quatre-quatre étaient groupés à l'entrée du bâtiment. Chevrons rouges à la manche, les hommes d'Arzo formaient une haie le long de l'allée, sans compter une section spéciale de types sans écussons, mais vêtus d'un même treillis fourré et chaussés de hauts rangers à lacets, comme les marines américains. Ceux-là – les sans-écussons – étaient une bonne vingtaine.

Il se trouva près de Kirill un grand gaillard d'au moins deux mètres, aux cheveux blonds, aux yeux bleus et à la peau de Viking blanche comme porcelaine. Même sur le Kurfürstendamm, avec une stature pareille, on l'aurait remarqué. Dans ce pays de bruns basanés, on aurait dit un pingouin sous les tropiques. Avec son menton fier, ses doigts imberbes serrant le canon mastoc d'un FM modèle DshK au trépied grand écarté, quelque chose en lui tenait des élites ss.

Une roulotte de chantier sans roues, dont la porte battait au vent, était plantée dans un carré de feuilles mortes et de neige. Deux flics en gris faisaient le planton.

Au moment où Kirill mit le pied sur le gravier de l'allée, un homme apparut à la porte du bungalow. Plus haut que la moyenne, et plutôt mince que maigre. La fatigue avait délavé son visage d'étain passé, devenu gris, où brillaient fiévreusement les tisons de ses yeux. C'était un beau visage de montagnard, au front large, au menton légèrement rétréci, noirci d'une barbe de cinq ou six jours. D'épais et noirs sourcils se rejoignaient à la racine de son nez en un pli de tristesse qui le faisait ressembler aux vieilles images de Jésus-Christ.

Mais Kirill n'avait jamais vu le Christ en treillis avec une

cartouchière à la ceinture, ni surtout avec une telle charge sur les bras : le corps d'une terroriste tuée la veille, drapée d'une cellophane noire.

Bien campé sur ses deux jambes, Mahomed Tchebakov dit :

— Les corps des terroristes ne sont pas rendus aux familles, Djamaluddin.

Muettement, Djamaluddin leva les yeux sur le ministre et fit un pas en avant. Le cadavre qu'il portait n'avait pas l'air léger : avec son mètre quatre-vingts et les kilos qu'elle avait pris pendant sa grossesse, la défunte devait peser moitié plus que le poids du svelte Caucasien qui se mouvait pourtant avec autant d'aisance et de légèreté que s'il avait tenu une plume.

— On ne restitue pas les corps des terroristes à leurs proches, répéta le ministre.

Il y eut un harmonieux cliquetis de culasses et les types en treillis-rangers vert-brun, qui jusqu'alors avaient observé les officiels d'un œil impassible, vidèrent les canons de leurs PM pointés vers le ciel.

L'Aryen aux cheveux blonds braqua son FM sur Kirill et manqua de le heurter de la pointe de son arme. La bouche métallique de la mort s'ouvrit à l'œil du Moscovite. C'était un calibre 12,7 où Kirill eût glissé le doigt sans peine. Tout s'était joué si vite qu'il n'en croyait pas ses yeux. "Holà ! se dit-il le temps d'un éclair, j'ai pourtant devant moi une armée régulière ! Ce ne sont pas des bandits, ni ses amis, ils ont tous le même uniforme. Et puis qui les a fait venir sinon..."

Le ministre s'empourpra.

— Arzo, aboya-t-il.

Khadjiev pivota face à lui en claquant des talons.

Ses hommes ne bougeaient pas, comme indifférents à ce qu'ils voyaient.

Il se passait quelque chose d'incroyable. Kirill Vodrov, haut fonctionnaire du Kremlin, et le ministre de l'Intérieur de la république régionale d'Avarie-Dargo-Nord étaient dans la mire de pistolets-mitrailleurs, et ce non pas dans les montagnes, ni en temps de guerre, ni dans le feu d'une opération commando, mais en plein centre-ville, à deux pâtés de maisons du siège gouvernemental. Et les hommes de l'unité d'élite du FSB qui les accompagnaient avaient baissé leurs armes en exhibant un sourire impudent.

La gorge serrée, le ministre avait perdu l'usage de la parole. On aurait dit un poisson hors de l'eau. Une ambulance s'enfila dans l'allée en marche arrière. Là-bas, de l'autre côté de la grille, les femmes s'agitèrent comme des corneilles devant un semis de graines.

L'Aryen aux cheveux blonds prit son FM dans une main et, de l'autre, ouvrit le hayon de l'ambulance. Djamaluddin y déposa la défunte, puis, tournant les talons, se dirigea vers le bungalow.

Après un temps d'hésitation, Kirill le suivit.

Etrangement, au lieu de placer les corps à la morgue, on les avait jetés dans ce bungalow de chantier qui ne possédait ni chambre froide ni salle d'autopsie. Mais, par une température extérieure de zéro degré, ils ne s'étaient pas putréfiés pour autant. Le sol était souillé d'une fange liquide auréolée de sang où baignaient les cadavres : dénudés, calcinés, atrophiés par d'affreuses blessures d'un rouge bleuâtre. Il en restait cinq, trois hommes et deux femmes. Kirill chercha des yeux la fillette dont la mort avait été démentie à la radio, mais elle n'y était pas.

Sans dire un mot, Djamaluddin s'accroupit au-dessus d'un corps qu'il fit rouler sur le dos. D'après l'étiquette qu'il portait à son pied nu, c'était Wahha Arsaïev, entièrement brûlé, dont la tête faisait penser à un ballon noir rabougri. Quand Djamaluddin l'eut tiré par les cheveux, une partie du scalp lui resta dans la main.

— Lui aussi tu veux l'enterrer ?

C'était la voix de Tchebakov.

Djamaluddin jeta le scalp sur la dépouille, se leva et dit :

— Je ne fais pas la guerre aux morts. Je fais la guerre aux vivants.

Là-dessus, il sortit du bungalow avec un claquement de porte assourdissant.

Kirill l'imita après un instant de réflexion. Il était déjà sept heures du soir, et la lumière jaunâtre des réverbères qui s'infusait dans la brume crépusculaire rendait la rue plus sombre qu'elle ne l'était vraiment.

Djamaluddin monta dans l'un des tout-terrain stationnés là et ses hommes se répartirent dans les autres véhicules. Les combattants de Khadjiev fumaient devant leur bus.

Les deux flics en faction à la porte du bungalow les regardaient partir d'un air dépité.

— Il aurait pu au moins nous laisser de la thune, dit l'un d'eux en russe. Tiens, l'autre fois, quand Abutalibov s'est fait descendre, il nous en a donné trois millions de roubles. Le bandit.

La colonne de quatre-quatre noirs, ambulance comprise, entra dans Bechtoï deux heures et demie plus tard. Elle avait voyagé moitié par le littoral de la Caspienne et moitié par des lacets de montagne.

Le cortège contourna la ville par une rocade encadrée de clôtures fraîches qui la protégeaient des ateliers et des entrepôts, passa devant le marché Erkentli à la périphérie de l'agglomération, laissa sur sa droite une route défoncée qui menait à l'aérodrome militaire et se lança de nouveau dans les hauteurs.

Un paysage interminable d'immeubles et de hangars céda enfin la place à des arbres que le givre rendait de sucre, derrière lesquels se

profila bientôt un riche village étiré en pente douce et parsemé de maisonnettes. Çà et là pavoisaient de véritables palais de brique à quatre étages aux murs si épais qu'un lance-grenades ne les eût pas percés.

Les deux dernières maisons s'agrippaient au sommet. La route se cabrait entre les rochers comme un cheval qu'on éperonne. Au bout d'une dizaine d'épingles à cheveux, elle aboutit à l'arche noire d'un portail flanqué de deux miradors.

Le portail s'ouvrit et les quatre-quatre entrèrent.

Ce n'était ni une villa ni un palais mais un château médiéval qui surplombait les lieux dans le plus pur respect des règles de fortification. Une vingtaine de quatre-quatre stationnaient à l'intérieur dans une cour goudronnée, dominés par un blindé clinquant d'huile et de peinture fraîche. Ainsi d'un labrador au milieu de chiens pékinois. A droite du blindé s'échappait une coquette allée de pierre qui dévalait la pente, enlaçant au passage une fontaine mise en veille pour l'hiver.

Là-haut, sur un plan de gros cailloux blancs, s'épaulaient quelques maisons plus ou moins grandes, collées flanc contre flanc, pareilles à des champignons sur une souche, avec, en retrait, la flèche d'un minaret cernée d'une galerie close, comme un clou qu'on aurait planté pour accrocher la montagne au ciel.

Derrière les maisons plongeait l'autre versant du relief par d'épineux buissons enneigés, truffés de projecteurs et de caméras de surveillance, puis par une coulée de pierre qui butait sur des roches rougeâtres semblables à des poings levés, tombées là depuis des temps immémoriaux.

Plus bas, c'était un champ de mines envahi par la mauvaise herbe à fleur de neige, bordé en aval par des rouleaux de barbelés, des hangars de casernes en alu et un ruban de béton qui se perdait dans le vide : la piste de la base aérienne de Bechtoï.

L'ambulance stoppa près d'une petite maison. Deux hommes armés de PM jouaient au jacquet. Djamaluddin sauta à terre et s'adressa au guerrier blond qui avait attiré l'attention de l'émissaire moscovite :

— Enterrez-la sur l'Assalyk. Pas de condoléances. Passez la consigne à tous les visiteurs.

Une fois chez lui, Djamaluddin se déshabilla, se lava le corps et les cheveux, se rasa de près. Il enfila un pantalon et une chemise propres, fit le *namaz* et descendit dans la salle de séjour.

La plus jeune de ses femmes s'affairait à dresser la table pour le dîner. Son frère se tenait là enfoncé dans un fauteuil, Zaour Kemirov, le maire de Bechtoï.

— Pourquoi es-tu allé à Torbi-Kala ? maugréa Zaour. Je t'avais donné l'ordre de rester en ville.

— Pardonne-moi, mon frère. La liaison était mauvaise. Tu sais bien que je me trouvais dans les montagnes.

— La liaison se dégrade trop souvent quand tu dois obéir à ton frère aîné, répondit Zaour. Tu finiras un jour par causer la perte de notre famille.

Il se leva et sortit.

Août 1992 – mai 1996

La lignée des Kemirov était l'une des plus illustres de la république. Du côté maternel, elle remontait aux khans de Khunzakh ; par son père, Zaour était l'arrière-petit-neveu du fondateur du pouvoir soviétique à Bechtoï.

L'influence du clan familial s'étendait bien au-delà de la république régionale. Asludin, cousin germain de Zaour, avait d'abord fait ses études à l'Ecole supérieure du Parti de Moscou, puis s'était lancé dans les affaires après la perestroïka. Importation d'ordinateurs, exportation d'aluminium, marché des titres et des bons de privatisation... Finalement, après la cession des parts qu'il possédait dans la sidérurgie russe pour trois cents millions de dollars, il se reconvertit dans l'immobilier à Moscou.

Autre cousin de Zaour, Chapi. Lui aussi avait fait ses études à Moscou, à l'Ecole des hautes études de l'Asie et de l'Afrique. En 1991, l'Autorité culturelle des musulmans de la république d'Avarie-Dargo-Nord l'envoya au Caire avec d'autres jeunes diplômés. Il ne revint pas au pays. En 1994, il s'installa en Turquie où il épousa la fille d'un ministre et devint un homme d'affaires respectable, un notable de la communauté caucasienne.

En 1991, après le coup de tonnerre de la perestroïka, Zaour fut à trente-cinq ans le plus jeune industriel clandestin de la république. On fabriquait de tout dans ses ateliers, du gel paillettes visage aux jeans Lee Cooper. Mais son produit phare était un mini-alambic manufacturé dans une usine dont il avait le titre formel de directeur intendant : l'usine de machines-outils de Bechtoï initialement créée pour équiper les raffineries. Ces mini-alambics étaient si recherchés que les pétroliers sibériens donnaient leur préférence aux équipements de Bechtoï rien que pour faire le voyage dans le Caucase et s'y voir offrir un appareil à distiller.

On racontait qu'à cette époque un pétrolier sibérien s'était fait construire une datcha à double sous-sol. En surface, la maison avait l'aspect de n'importe quelle autre ruine soviétique ; mais sous terre, tout n'était que cristal tchèque, porcelaine de Chine et matériel vidéo japonais dernier cri, autant de choses que le Parti fournissait alors à la Sibérie pétrolifère par wagons entiers.

Interrogé par ses juges sur les raisons d'une option architecturale aussi saugrenue, le pétrolier s'en référa à l'influence culturelle du Caucase en général et de Bechtoï en particulier.

Pour explorer la piste des emprunts culturels, des ethnographes en uniforme de juge se rendirent chez le directeur intendant de l'usine de Bechtoï. Ils en revinrent avec la moitié des revenus annuels de Kemirov et deux alambics soigneusement emballés dans leurs valises.

La curiosité des enquêteurs ne fut pas du goût de Zaour. Aussi fit-il enregistrer la première coopérative de l'Union soviétique dès le lendemain du décret de loi sur la coopération, en 1989.

A cette époque le Caucase n'était pas encore ce pays à moitié gangré par la guerre et les bandits qu'il devait devenir quelques années plus tard. C'était une contrée prospère et naturellement riche grâce à son climat doux, sa population laborieuse et ses usines militaires plantées en abondance dans toutes les villes grandes et moyennes.

Zaour plaqua tout : ses ateliers clandestins, son titre de directeur, sa carte au Parti et son appartenance prochaine au comité de district – tout pour ouvrir le premier restaurant en coopérative de la ville de Bechtoï. Le descendant des khans de Khunzakh et son épouse venaient personnellement faire la révérence à la clientèle. Un jour qu'on lui demandait s'il ne trouvait pas humiliant de faire des courbettes à n'importe qui, il répondit :

— Ce qui est humiliant, c'est de faire des courbettes aux juges. Etre libre, c'est faire la révérence à ses clients.

Avarie, Tchétchénie... le restaurant de Zaour faisait un tabac. Les gens pouvaient parcourir deux cents kilomètres à travers les montagnes pour avoir un couvert à sa table, et le livre d'or de la maison, exposé à l'étage, était ouvert à la page où brillaient les signatures de Doudaïev, Aouchev, Khoubiev...

Six mois après l'ouverture de l'établissement, Zaour fit ses comptes et s'en affligea. Il affichait un revenu de six mille roubles par mois, une somme certes énorme pour l'Union soviétique, mais de quatre fois inférieure à ce qu'il gagnait dans ses ateliers clandestins. Il comprit alors que le restaurant, ce n'était pas assez.

Ayant déjà fait entre-temps un ou deux voyages en Turquie, il y avait remarqué les barres de chocolat Mars et Snickers qu'on y vendait dans toutes les supérettes. Au vrai, Zaour était un fameux amateur de confiseries, et les barres de Mars lui plaisaient beaucoup. On ne trouvait rien de tel en Union soviétique. A côté d'une tablette d'Alionka, il n'y avait vraiment pas photo.

Après des pourparlers avec les fabricants anglais de Mars, il ne tarda pas à comprendre qu'on ne lui vendrait ni la recette ni la technologie. Il se renseigna même sur les prix en faisant tourner sa calculette, mais

il apparaissait que l'importation des barres ne serait pas une affaire rentable. Alors Zaour embaucha des confiseurs russes. Ceux-ci, pour cinq cents roubles, lui concoctèrent un bâtonnet qui n'avait rien à envier au Mars. Il allongea encore deux mille roubles pour une chaîne de fabrication de bonbons au chocolat récupérée à Krasnodar, transférée à Bechtoï et réaménagée pour la production de bâtonnets.

Il acheta un stock de feuilles d'aluminium à une usine d'armement et passa commande de papiers d'emballage à une imprimerie, avec tout plein de couleurs voyantes qui ne faisaient pas russes. Pour que les bâtonnets se vendent bien, il leur donna un nom qui sonnait étranger : Rikki-Tikki-Taou, et se fit enregistrer comme fabricant sous l'appellation Rikki-Tikki-Taou, Ltd auprès de la ville de Bechtoï.

De la Caspienne au Kamtchatka, les bâtonnets Rikki-Tikki-Taou conquièrent le territoire de la Russie en un temps record. Des files d'attente se formaient à l'entrée de la fabrique. On les achetait par wagons. Quiconque faisait l'achat d'une barre chocolatée dans sa jolie papillote à feuille d'alu croyait dur comme fer que c'était une confiserie d'importation parce que ça ne s'appelait pas Alionka ou Biélotchka et que ça faisait carrément étranger, surtout dans un papier qui tapait à l'œil comme jamais en URSS.

Mais la raison majeure du succès de ces barres ne tenait ni à l'emballage ni à l'appellation ; elle tenait à la qualité. Zaour respectait scrupuleusement la technologie prescrite par les chercheurs. S'il fallait mettre un kilo de cacao, il mettait un kilo de cacao et non pas sept cents grammes ou une livre ; et un kilo de noisettes, c'était un kilo de noisettes. L'employée qui avait eu le malheur de rentrer chez elle avec une boîte d'œufs prise à l'usine fut menottée pour une semaine à la chaîne de production, puis renvoyée. Personne ne volait Zaour. Dans un pays où les ouvriers des usines raflaient tout ce qu'on pouvait imaginer, même les composants non ferreux des machines, cela donnait d'étonnants résultats.

En 1992, Gaïdar, à la tête du gouvernement fédéral, libéra les prix. Zaour comprit que le temps des bâtonnets Rikki-Tikki-Taou serait bientôt révolu. Certes, la marque resterait. Mais ils ne tarderaient pas à être supplantés par les vrais Mars et Snickers. Et puis des tas de gens se mettraient à fabriquer des barres chocolatées semblables. Zaour avait été seul dans toute l'Union soviétique ; il se retrouverait désormais un parmi d'autres. Or il n'aimait pas être comme les autres. Cela faisait baisser sa marge bénéficiaire. Zaour Kemirov avait gagné quinze millions de dollars avec ses bâtonnets, chiffre astronomique pour la Russie de 1991 ; il n'avait pas envie, après cela, de gagner des kopecks.

Il se demanda ce dont la Russie manquait encore et découvrit qu'elle souffrait d'une pénurie terrible de mobilier. Aussi acheta-t-il

deux ensembles meublés en Yougoslavie et en Espagne, qu'il fit acheminer à Bechtoï et démonter de fond en comble. Un mois plus tard, son usine de mobilier les fabriquait déjà à l'identique. Ils garnissaient la chambre à coucher d'Alla Pougatcheva et le salon du speaker du Soviet suprême.

Mais Zaour comprenait que le temps du tout meublé n'allait pas durer lui non plus. Il voulait mettre en place quelque chose qui lui fût propre et dont la demande fût spécifiquement russe, quelque chose d'inimitable technologiquement par n'importe quel ingénieur muni d'un tournevis dans une main, et d'un crayon dans l'autre.

A cette époque, l'un des business les plus juteux consistait dans le trafic d'essence. Ce qui faisait son charme, c'était que le pétrole brut dont elle provenait était volé directement sur les sites de production, tout comme l'essence qui elle disparaissait des raffineries. Résultat, même en revendant trois kopecks ce qu'on avait volé pour rien, on se faisait quand même trois kopecks de bénéfice. Mais l'essence et le brut étaient volés séparément parce que tout le monde volait tout, tant et si bien que les raffineries se retrouvaient au chômage et que le détenteur du pétrole volé ne pouvait jamais garantir, en le donnant à raffiner, qu'il ne serait pas volé à son tour à la raffinerie.

Le problème se posait avec une acuité particulière dans la Tchétchénie voisine dont les jeunes élites tenaient pour déshonorant d'acheter ce qu'on pouvait très bien prendre par la force. Il était rare qu'un ressortissant de l'ethnie des Avars puisse faire banquer un Tchétchène, à moins bien sûr de lui enlever un frère ou un parent moyennant rançon, ou de faire respecter son honneur de créancier de quelque autre façon.

Aussi, bien que la raffinerie de Grozny tournât à plein régime (au vrai, elle transformait sur le papier cinq fois plus de brut que possible parce que le pétrole qu'on prétendait lui livrer partait en fait à l'exportation), les exploitants réels des forages tchétchènes, avars ou même sibériens se disputaient le droit de ne le raffiner nulle part.

On se souvient que Zaour Kemirov possédait le restaurant le plus couru du Caucase-Nord que fréquentaient même les présidents des républiques voisines. Autant dire qu'il était parfaitement au courant du problème.

Il se creusa un peu la tête et déterra d'anciens brevets acquis par l'usine de machines-outils de Bechtoï dans les années 1970. Il est utile de préciser que Zaour avait l'âme d'un technocrate et la formation d'un ingénieur du pétrole. Après réflexion, il fit construire une mini-raffinerie.

Montée sur le châssis d'un poids lourd de type Oural, la machine à raffiner tournait en régime autonome à raison de vingt tonnes par jour.

Naturellement, un truc pareil n'aurait été d'aucune espèce d'utilité pour une compagnie comme Shell. Pour Shell, la chose n'avait pas plus de sens économique que de faire travailler de belles indigènes à trier les molécules d'hydrocarbures à la main : les lourdes dans tel bocal, les moins lourdes dans tel autre.

Mais que l'on imagine un vaillant homme – tchéchéne, avar ou lezghé – chez qui le pétrole coulerait ainsi comme fontaine au jardin, pour ainsi dire, alors qu'il se crevait à attaquer des trains et à convoier des citernes pour tenter de nourrir ses enfants, ses parents et ses deux épouses, on comprend sans peine qu'une telle raffinerie à roulettes aurait pour lui la valeur d'une planche à billets.

Si vous pensez que Zaour Kemirov a fait commerce de ses premières raffineries ambulantes, vous vous trompez lourdement. Ses trois premiers Oural furent offerts aux présidents des trois républiques voisines. La semaine d'après, il n'y avait pas un seul membre de cabinet ministériel qui n'eût fait l'acquisition d'une machine de ce modèle, et Zaour se vit remettre en cadeau, l'argent mis à part, un petit puits de pétrole en propriété personnelle.

D'une façon générale, on payait Zaour avec n'importe quoi : de la vodka, des abricots secs importés de Turquie, des tuyaux de sondage et de la laine. Le pompon, ce fut de voir un gars de Goudermes rappliquer avec une fourgonnette en sabot dont il ouvrit fièrement la ridelle dans la cour de son bureau.

— Regarde, dit le Tchétchéne. Je te donne ça en échange de ton Oural.

Une espèce de cylindre d'acier reposait sur une litière de paille dans la fourgonnette. Zaour demanda ce que c'était, à quoi l'autre répondit : une bombe atomique. Le machin faisait peur, en effet, et dégageait une légère radioactivité. Pour le malheur du Tchétchéne, Zaour n'était pas un simple ingénieur, mais un ingénieur pétrolier, et il n'eut aucun mal à identifier le truc comme la pièce d'un système de détection de fuite dans les pipelines.

Il partit d'un grand rire et l'autre rentra bredouille. Deux ans plus tard, le garçon refourgua le machin au FSB pour le paiement d'une rançon de deux millions de dollars, et les services spéciaux rendirent moult rapports affirmant que le général Doudaïev possédait une arme atomique d'origine douteuse.

En 1992, Zaour Kemirov se présentait comme l'une des personnalités les plus respectées du Caucase. Au mobilier et au pétrole s'ajoutèrent tout naturellement d'autres business. L'homme vendait des glaces, gérait un millier d'hectares de cultures sous serres et avait des parts dans des distilleries de vodka : l'alcool nécessaire à sa fabrication transitait par le tunnel aux Moutons ; des camions-citernes passaient en Avarie du Sud avec de l'essence tirée de ses mini-

raffineries et revenaient chargés d'alcool comme monnaie d'échange.

Zaour Kemirov possédait la plus belle maison de Bechtoï, une femme superbe et cinq enfants rayonnants de santé. Il avait placé son deuxième frère, Mahomed-Hussein, à la chaire de philosophie de l'université de Torbi-Kala, et son autre frère, Mahomed-Rasul, comme chef adjoint des chemins de fer. Il avait aussi marié ses deux sœurs en casant leurs maris, l'un dans sa propre compagnie et l'autre comme vice-ministre du Commerce. Rien n'entachait son bonheur familial, n'eût été son frère cadet, le quatrième.

En 1985 eut lieu le pillage d'une noce. La chose fit beaucoup de bruit parce que la noce était celle du premier secrétaire du comité du Parti et qu'on y avait apporté en cadeau une montagne d'argent : deux millions de roubles aux jeunes mariés, à ce qu'on disait. Eh bien, cet argent-là fut pillé.

Un fait aussi fâcheux pour l'époque ne pouvait rester sans conséquence et bientôt la contrée ne parlait plus que de lui : l'homme qui avait pillé la noce. Deux mois plus tard, un directeur d'école convoqua Zaour pour lui dire qu'un couple d'élèves de sixième avait fait le pet à la noce, dont le frère cadet de Zaour nommé Djamaluddin.

Après quoi Zaour fit venir Djamaluddin et lui demanda :

— Que sais-tu de Hadji Telaïev qui a pillé la noce avec les convives les plus respectables de la république ?

— De quelle respectabilité veux-tu parler sachant que ces convives n'avaient même pas de flingues sur eux ? répondit Djamaluddin, treize ans. Et qu'est-ce qu'une noce qui se laisse piller ? C'étaient qui, les mariés, des montagnards ou des campagnards ?

La réponse ne plut pas du tout à Zaour qui voulut en savoir plus, mais en vain.

Un an plus tard, reconvoction à l'école : cette fois, Djamaluddin avait roué de coups son prof de bio. Une côte et un nez de cassés. Zaour fit venir son frère et lui demanda des comptes. Réponse de Djamaluddin :

— Je l'ai cogné parce qu'il mentait. Il disait que l'homme descendait du singe.

La réponse, une fois de plus, ne fut pas du goût de Zaour.

— Je ne vois pas ce qui te gêne, dit Djamaluddin. Ce gars-là baratinait. Il disait qu'Eve avait fricoté avec un singe au lieu de se faire engrosser par son mari. S'il avait dit que notre mère avait fricoté avec un singe, je l'aurais tué ; mais il n'a parlé que de la mère du genre humain, alors je l'ai seulement cogné. Et toi qui fais la gueule !

Zaour marqua un silence et dit :

— Djamal, la vie est un don d'Allah que Lui seul a le droit de reprendre. Si tu comptes devenir un héros à force de pillage et de

meurtre, ça ne marchera pas. Nous ne sommes plus au temps de l'imam Chamil et tu finiras comme un simple bandit. Mets-toi bien ça dans le crâne parce que je ne le répéterai pas souvent.

Il ne se passa plus rien pendant deux ans jusqu'au bal de fin d'études. Cette nuit-là, le garçon revint à la maison l'épaule trouée par une balle. Zaour ne tarda pas à apprendre qu'une bande de gamins de seize ans avait tenté le rapt d'un fabricant clandestin de renom. Les garçons manquaient d'expérience et les gardes en avaient tué deux sur place. Les autres s'étaient dispersés.

Il coûta pas mal d'argent à Zaour d'étouffer l'affaire et d'envoyer son frère à l'université de Moscou où le garçon passa deux années à faire de brillantes études. Scandale au bout de deux ans : il s'avéra qu'un autre fréquentait la fac à sa place.

Zaour fit revenir Djamaluddin, dix-neuf ans, et lui demanda :

— Que sais-tu faire dans la vie à part battre les gens et leur mentir ?

— Je sais conduire, répondit Djamaluddin ; tiens, toi qui vends des Oural, veux-tu que je les convoie à Grozny ?

— Eh bien soit, dit Zaour, si tu t'imagines que j'ai un autre poste à te proposer dans mes entreprises, tu te trompes.

Djamaluddin fut donc embauché dans la société Kemir et il se mit à convoyer des Oural. Il allait tantôt à Piatigorsk, tantôt en Géorgie, mais le plus souvent à Grozny parce que les Tchétchènes étaient les plus demandeurs. Cela dura un bon mois. Le soir, quand il rentrait à la maison, Djamaluddin faisait des maths avec le fils de Zaour qui avait alors onze ans. Les maths et Djamaluddin, c'était comme un tutu sur une vache.

Le 15 août 1992, l'Oural conduit par Djamaluddin fut arrêté par des miliciens venus de Rostov-sur-le-Don. C'était en territoire tchétchène, à deux kilomètres de la frontière administrative. Ordre lui fut donné de leur laisser les clés et de foutre le camp.

Djamaluddin tendit une liasse de billets en disant :

— Prends ça et casse-toi. C'est le camion de Zaour Kemirov, va pas lui chercher des noises, c'est pas conseillé.

Le flic empocha la thune et lui planta son flingue en pleine poitrine :

— Si le camion travaille un peu pour nous, ça le rendra pas plus pauvre, ton Zaour. Dégage.

Djamaluddin attrapa le flingue et fit valser le flic par-dessus son épaule. L'instant d'après, le camion cracha des rafales de mitraillette. Il s'avéra que le véhicule, qui se présentait comme une double citerne, renfermait non seulement des armes pour la Tchétchénie mais aussi cinq compagnons de Djamaluddin pour garantir que les gens de Grozny paieraient bien la livraison en dollars us et non en balles de guerre.

Trois flics furent tués sur le coup. L'Oural s'éloigna criblé de balles, répondant aux rescapés par des rafales de PM.

Zaour apprit l'affaire de la bouche du juge de la procureure militaire. Ce qui le stupéfia le plus, c'était la façon dont Djamaluddin avait transporté les armes. Cinq minutes avant, l'Oural avait passé le barrage de la frontière administrative où les soldats, en l'inspectant, n'avaient rien vu d'autre que de l'huile à mi-hauteur, sous laquelle étaient les caisses d'armes. Sans doute les compagnons de Djamaluddin avaient-ils contourné le poste à pied. C'était donc qu'ils avaient ouvert le feu les pieds dans l'huile jusqu'aux genoux. Avec un peu plus de vapeurs d'hydrocarbures, ils auraient volé aux cinq cents diables.

— Très bien, dit Zaour, mais qu'ai-je à voir là-dedans ?

— Vous avez à voir que c'est votre frère qui a volé les armes à la base aérienne de Bechtoï ! s'exclama le juge. Qui va croire que vous avez vraiment embauché Djamaluddin comme simple chauffeur ? Et qu'il a monté à votre insu un commerce d'armes avec le régime de Doudaïev ?

— Je n'ai pas de frère qui s'appelle Djamaluddin, répondit Zaour.

Dans la soirée du jour même où se produisit la fusillade avec les flics, Djamaluddin et ses compagnons entraient dans la ville de Grozny, toujours dans leur camion criblé de balles, à défaut d'autre chose. Maintenant, bien sûr, les types avaient quitté la citerne pour s'entasser dans la cabine, tous en survêt et nu-pieds.

Djamaluddin portait la combinaison de la compagnie, vert foncé à taches noires, avec un dossard blanc marqué Kemir. Une fois le dossard arraché, la combinaison se mit à ressembler à un uniforme. Et quand il eut glissé dans sa ceinture le Makarov qu'il avait arraché des mains du flic, la ressemblance parut tout à fait crédible.

Leur situation n'était guère enviable parce qu'ils n'avaient pas d'autre ressource que l'Oural dans lequel ils roulaient, à quoi s'ajoutaient, bien sûr, les quatre-vingt-dix PM et les dix caisses de grenades qu'ils transportaient dans l'Oural. Il y avait même un mortier et, comme ils n'avaient jamais eu affaire à un machin pareil, ils décidèrent de le tester à une cinquantaine de kilomètres de Grozny.

On s'arrêta donc sur le bord de la route, on installa le mortier, on y fourra l'obus la pointe en l'air, la queue en bas, et feu. Tout se passa normalement, on rangea l'engin et l'on se remit en route. L'obus avait suivi sa trajectoire.

Cinq minutes plus tard, en traversant un petit village, les hommes découvrirent un trou d'obus sur la route près duquel s'agitait toute une volée de femmes tchéchènes qui piaillaient avec une grande excitation.

— Que se passe-t-il ? demanda Djamaluddin.

Elles répondirent qu'un commando fédéral avait débarqué près de Grozny et qu'il venait d'attaquer le village au mortier. Leurs hommes sortaient des maisons les armes à la main. "Ça la fout mal", songea Djamaluddin qui se promit de ne plus jamais tester de mortier. Il ignorait que les obus allaient aussi loin.

Voilà donc le camion entré dans Grozny, qui s'arrêta devant le palais présidentiel. Là, on trouva une foule encore plus nombreuse qu'au village.

Ceux des combattants qui ne se mêlaient pas à la foule se tenaient dans des bus, très nombreux sur la place. Aux fenêtres pointaient des canons de mitraillettes et même de lance-grenades. Seul un bus, stationné juste devant le palais, renfermait des hommes en survêt et nu-pieds.

Djamaluddin se rappela la foule de villageois et s'en trouva plus que gêné. "Et si ces hommes étaient à la recherche du commando fédéral ?" pensa-t-il.

Il sauta de son camion et s'approcha d'un Tchétchène en tenue camo.

— Où vont ces hommes ?

— Les chars de ce Géorgien de Ketovani sont entrés dans Soukhoumi, répondit le Tchétchène. Nous allons à la rescousse des Abkhazes.

— Et ces types en nu-pieds, là, que font-ils ? demanda Djamaluddin en levant le doigt vers le bus qui l'avait tant étonné.

— Ce sont des Kabardes et des Tcherkesses. Eux aussi vont en Abkhazie mais ils n'ont pas d'armes et sont venus en chercher à Grozny.

C'est alors qu'un Tchétchène en treillis, un PM à la main, s'approcha d'eux et demanda :

— Qui va rencontrer Doudaïev ?

Rappelons, à ce point de notre récit, que Djamaluddin portait une combinaison vert sombre. C'était la tenue des employés de la firme Kemir mais, comme il en avait arraché le dossard, cela ne se voyait pas trop. Il faisait donc plutôt bon effet. Et si quelqu'un venait à douter (tenue militaire ou combinaison ?), le Makarov à sa ceinture le faisait pencher pour la tenue militaire.

— Moi j'y vais, dit Djamaluddin.

— Tu es qui, toi ? demanda l'autre.

— Je suis le chef de l'armée volontaire des Avars. Nous aussi volons au secours des Abkhazes, peuple frère.

La rencontre eut lieu un quart d'heure plus tard dans son palais présidentiel. Doudaïev brassait des cartes à jouer d'un air morose. Les hommes assis à la table étaient littéralement harnachés d'armes et

Djamaluddin, avec son Makarov, se sentit tel un canari dans un troupeau d'autruches. Un Tchétchène avait même apporté un fusil-mitrailleur, modèle DshK, qu'il garda sur les genoux tout le temps de l'entrevue. On voyait bien qu'ils étaient parfaitement préparés à faire la guerre. Chacun prenait la parole en disant : "Ma troupe d'élite est prête à reprendre Soukhoumi demain s'il le faut." Un autre le coupait en renchérissant : "Eh bien, mon super-commando d'élite peut le faire dès aujourd'hui." Puis un troisième se levait qui disait : "Pendant que vous faisiez la parlote entre vous, mes hommes m'ont appelé pour me dire qu'ils avaient déjà repris Soukhoumi et qu'ils marchaient sur Koutaïssi !"

Devant quoi Doudaïev faisait la moue en griffonnant sur un papier.

D'un naturel observateur, Djamaluddin en conclut que Doudaïev ne mourait guère d'envie d'envoyer les Tchétchènes en Abkhazie. (Il s'entendrait dire par la suite que l'homme avait des accointances dans les milieux du pouvoir géorgien.) Il remarqua en outre que Doudaïev n'était pas en mesure de se faire obéir de ses lieutenants. S'il se hasardait à leur donner des ordres, les autres risquaient fort de s'emparer de Grozny au lieu de Soukhoumi.

L'attention de Djamaluddin fut retenue par un jeune Tchétchène de vingt-trois ou vingt-quatre ans à la face de faucon, au teint mat, au front légèrement difforme et au regard singulier : ses yeux plus noirs que noirs semblaient éclaircis par des iris liserés d'étincelles rouges. Souple et mordant comme un rouleau de barbelé, il gardait le silence quand les chefs des commandos et super-commandos prenaient la parole, pour cette raison peut-être qu'il était le plus jeune de l'assemblée à l'exception de Djamal. Il ne se départait pas de son sourire en découvrant de belles dents blanches qui lançaient des éclats, ce qui, du reste, ne voulait rien dire : tout le monde souriait et riait, sauf Doudaïev. Djamaluddin n'avait jamais autant entendu rire lors d'une réunion de travail.

Quand la séance fut levée, Djamaluddin suivit le jeune Tchétchène qui était attendu par des hommes en armes accroupis près d'un bus.

— Tout le monde en route, dit le jeune. On y va.

— Tu vas en Abkhazie ? demanda l'Avar.

— Oui, répondit l'autre en se retournant.

— Emmène-moi.

Le Tchétchène le toisa de la tête aux pieds, puis regarda les hommes qui se serraient derrière l'Avar. Comme nous l'avons dit, ceux-ci étaient sans armes, à peine vêtus d'un léger survêtement.

— Je n'ai pas le temps de promener des touristes, dit le Tchétchène.

Alors Djamal fit un signe de la main et son cousin Askhab, qui était avec lui, rapprocha le camion. Le Tchétchène suivit Djamaluddin qui grimpa à l'échelle sur la citerne et ouvrit le regard. La cuve était

tellement trouée de balles qu'on y voyait clair à l'intérieur, et l'autre y découvrit un tas d'armes qui baignaient dans l'huile comme des sardines en boîte.

A la vue des armes et des impacts de balles, le Tchétchène sourit. Puis, dévalant l'échelle, il demanda :

— *Hio hiein vu*¹ ?

— Je m'appelle Djamaluddin, fils d'Ahmed, répondit l'Avar.

— Je m'appelle Arzo, fils d'Andi, dit le Tchétchène.

La colonne conduite par Arzo Khadjiev entra en Abkhazie trois jours plus tard. Ils avaient traversé la Kabardie en faisant croire aux flics qu'ils se dirigeaient vers Tuapse *via* Piatigorsk. Lesquels flics, des Kabardes, furent soulagés de ne pas avoir à bloquer toute une colonne armée, trop heureux de refiler le bébé aux fédéraux. Mais, avant d'atteindre Naltchik, le convoi s'était brusquement dérouté vers les montagnes.

Là, les volontaires avaient abandonné les véhicules et continué le chemin à pied, conduits par un chef kabarde qui connaissait le pays comme sa poche. On avait quitté Grozny à trois cents hommes ; aux abords du col de Damkhortz, on était déjà quinze cents. Presque aucun volontaire n'était armé, hormis les Tchétchènes. Pour acheter des armes à Djamal, les hommes étaient prêts à les payer à prix d'or. Au lieu de quoi l'Avar les distribuait gratis à qui s'engageait dans sa troupe. Résultat : après avoir quitté Bechtoï avec un camion contenant quatre-vingt-dix PM, Djamaluddin franchit le col à la tête d'une armée de quatre-vingt-dix combattants.

La tête des Abkhazes quand ils virent débarquer le bataillon ! Ce qui ne les enchantait guère, c'était que la plupart des volontaires n'avaient pas d'armes et qu'il fallait les nourrir. Mais les troupes d'Arzo et de Djamal, elles, les mettaient en joie.

Le détachement d'Arzo était constitué uniquement de Tchétchènes. Quant à Djamaluddin, il avait fait le recrutement de son armée à la tête du client, ce qui donnait une troupe complètement multiethnique : des Avars, des Tcherkesses, des Kabardes et même des Russes. Quatre-vingt-dix hommes, comme nous l'avons dit.

Le soir où l'on passa le col, Arzo Khadjiev vint trouver Djamaluddin et lui dit :

— Tu as l'air d'être quelqu'un. Je te propose de devenir mon adjoint.

Djamaluddin le toisa et répondit :

— Vous ne manquez pas d'air, vous autres Tchènes. Pourquoi ne deviendrais-tu pas mon adjoint, toi, Arzo ?

— Mollo ! rigola l'autre. Où a-t-on vu un Tchétchène adjoint ? S'il est adjoint, c'est qu'il est bâtard, c'est qu'il doit avoir une moitié de

sang avar.

Djamaluddin le prit très mal et lui vola dans les plumes. On dut les séparer de force.

Le lendemain matin, Djamaluddin se pointa au quartier général où il vit cinq Abkhazes en train de charger des caisses d'explosifs dans une jeep – un Gazik. Un certain Ankwab contrôlait l'opération.

— Qu'est-ce qu'ils font ? demanda Djamal.

— Ils vont faire sauter un pont à cinq kilomètres d'ici, dit Ankwab. Ils ont besoin d'être couverts au cas où les Géorgiens seraient sur place.

— Je vais les couvrir, répondit Djamaluddin.

Il prit avec lui vingt de ses hommes. Faute de véhicules (à part le Gazik), ils durent s'y rendre à pied. On fit monter dans la jeep un vieil Abkhaze qui avait été sapeur pendant la Seconde Guerre mondiale et connaissait l'art de miner les ponts. Du moins Djamal l'espérait-il. A vrai dire, lui-même ne savait trop comment s'y prendre, mais il comptait bien faire son apprentissage sur le tas.

Ils ne purent atteindre le pont. Passé le dernier virage, ils aperçurent un blindé stationné dessus, qui fit feu instantanément.

Les hommes de Djamaluddin se dispersèrent aux quatre vents : qui derrière un rocher, qui dans les roseaux... A peine Djamal eut-il plongé dans un fossé qu'une rafale de FM s'abattit au-dessus de sa tête.

Tombé de la jeep, le vieil Abkhaze était couché sur la route, sans arme, muni seulement d'explosifs. Bêtement, Djamal se demandait pourquoi le vieillard n'allait pas se mettre à l'abri en rampant. C'est alors qu'une rafale de mitraillette le toucha, puis une autre, puis une troisième qui fit détoner les explosifs. Ramper ne rimait plus à rien maintenant.

Le temps s'écoulait avec une étrange lenteur, comme dans un rêve, et Djamaluddin s'imaginait qu'il allait bientôt se réveiller. Il fut pourtant assez lucide pour comprendre que ce fossé ne lui promettait rien qui vaille. Plutôt que de ramper à reculons, il choisit de grimper sur un pli du relief. Vingt mètres plus haut s'étirait une longue épine rocheuse à l'abri de laquelle on pouvait contourner le blindé par derrière.

Il escalada la saillie et longea l'épine rocheuse au pas de course. Quand il risqua un œil au-dehors, il aperçut le blindé à cent mètres de lui. L'engin lui tournait le dos et pilonnait méthodiquement ses hommes. Du vieillard couché sur la route, il ne restait que des lambeaux. La jeep brûlait dans un fossé.

Les yeux rivés sur la scène qui se jouait devant lui, Djamaluddin trouvait étrange de ne pas se réveiller. Le moment vint où un Géorgien se montra à la trappe du blindé. Djamal leva son PM et tira. Le tir

ricocha sur la tourelle, puis des balles sifflèrent à ses oreilles, ce qui l'étonna beaucoup parce qu'il ne voyait pas d'autre ennemi que le blindé. Quelques instants plus tard, il comprit qu'il essayait le tir de ses propres hommes qu'il n'avait pu prévenir de sa manœuvre de contournement, et qui ne pouvaient le reconnaître à une telle distance. Tout juste voyaient-ils un combattant niché dans la montagne, et qui tirait sur eux.

Djamal était aux prises avec la peur de se faire tuer par les siens quand un fusil-mitrailleur gronda dans son dos, quelque part à droite. En se retournant, il aperçut là, tout près de lui, à dix mètres, une espèce de murette derrière laquelle se cachaient trois ou quatre Géorgiens. L'un d'eux faisait feu de son FM pendant qu'un autre criait quelque chose en lui montrant Djamaluddin du doigt. Comment l'Avar avait-il pu rester aussi longtemps à observer le blindé sans remarquer la murette ? C'était à n'y rien comprendre.

L'homme à la mitrailleuse tourna la tête et braqua le canon de son arme vers Djamaluddin qui crut voir la mort venir, coïncé qu'il était entre le feu de ses propres combattants et celui du mitrailleur géorgien. Le plus vexant, c'était qu'il n'avait même pas touché le soldat du blindé.

Djamaluddin brandit une grenade et la dégoupilla. Il allait la lancer sur le mitrailleur quand il reçut une balle. Chose inouïe, elle toucha l'extrémité de son auriculaire, le lui déchira, sortit par le dos de la main et frappa la culasse de son PM. Là, elle éclata en trois morceaux dont deux ricochèrent à son épaule tandis qu'une molle bille de plomb libérée de l'intérieur alla se ficher juste au-dessus de son sourcil. A force d'impacts répétés, elle avait perdu tant de vitesse qu'elle ne lui perça pas le crâne mais lui glissa le long de la tempe en arrachant cheveux et peau.

Ceci lui fit lâcher la grenade qui tomba à ses pieds. Il la rattrapa de la main gauche et la lança aussi loin que possible tout en observant que le mitrailleur avait bien ajusté son arme et que la grenade filait trop à gauche, à cinq mètres environ de la murette.

La seconde d'après, la murette partit d'un éclat foudroyant et Djamaluddin vit le mitrailleur s'envoler lentement dans une pluie de pierres. Une bien terrible lenteur. Il se rappela qu'il avait déjà vécu quelque chose de semblable une fois dans sa vie, le jour où il avait quitté la route Rostov-Moscou à la vitesse de cent vingt kilomètres à l'heure. Cette fois-là aussi les arbres avaient volé à sa rencontre avec une lenteur inhabituelle. Lui qui s'était souvent bagarré n'avait pas souvenir d'avoir jamais vu un poing voler aussi lentement que ces arbres ou ce mitrailleur.

Etonné, Djamaluddin scruta les lieux. La murette sauta une deuxième fois. Quand la fumée fut retombée, l'Avar distingua une

silhouette agile et de taille modeste en tenue camo.

— Arzo ! hurla-t-il.

Arzo surgit de derrière la murette, l'épaule chargée d'une espèce de gouttière – un lance-grenades. Une flamme jaillit dans son dos. Un instant plus tard, sa grenade frappait le flanc du blindé. L'engin prit feu sur-le-champ et l'on vit de petits bonshommes en treillis s'en échapper. Les combattants d'Arzo les éliminaient au fusil du haut de leurs positions. Djamaluddin aussi prit son PM et se mit à tirer. Il n'appréciait pas du tout que ses hommes à lui, en bas, dans les roseaux, ne participent guère à la fusillade.

Cinq minutes plus tard, quand ils furent descendus jusqu'au blindé en flammes, tout était déjà fini. Les bonshommes en treillis gisaient çà et là, arrosés de poussière et de balles, et les hommes d'Arzo allaient de l'un à l'autre pour récupérer les PM. Chaque mitraillette en ce temps-là coûtait les yeux de la tête, plus de mille dollars. Il y avait même des soldats volontaires qui tiraient dans le dos de leurs camarades pour voler leur pistolet-mitrailleur.

Tant bien que mal, les hommes de Djamaluddin s'extirpaient des roseaux. Il découvrit, horrifié, que presque tous étaient blessés. Trois morts et onze blessés sur les vingt de la troupe. Arzo s'approcha de Djamal et lui demanda :

— Qu'as-tu au front ?

Djamaluddin se passa la main droite sur le visage. Elle était toute en sang.

— J'en sais rien, dit l'Avar, un impact de balle, peut-être.

— Tu as le front bien solide, je trouve.

Puis Arzo se retourna et cria quelque chose en tchéchène. Djamaluddin comprit qu'il donnait l'ordre aux sapeurs de miner le pont. Il aida à l'évacuation des blessés.

Quand ils en eurent fini avec les blessés et le pont, Djamaluddin remonta la hauteur. Il voulait comprendre à quoi il devait la vie sauve. Il savait qu'il n'avait pas vu la murette parce qu'il essuyait les premières balles de sa vie et qu'il n'aurait même pas remarqué un éléphant. Mais n'arrivait pas à comprendre pourquoi les Géorgiens ne l'avaient repéré qu'au bout d'un temps si long.

Il gravit la coulée de pierres et découvrit trois tapis à l'intérieur de la cahute. Les bras du mort à la mitrailleuse étaient criblés de piqûres bleuâtres. Dans sa poche, il découvrit un petit sac en plastique bourré d'objets en or.

Djamaluddin prit le sac et redescendit vers Arzo qui donnait les dernières consignes pour le pont. Il tendit le paquet au Tchétchène et lui dit :

— Remets ça aux Abkhazes. Si les propriétaires de ces choses sont encore vivants, ils pourront les récupérer. Au fait, que disais-tu à

propos de ton détachement ?

Arzo examina attentivement ce maigre Avar au visage maculé de sang. Son petit doigt gauche, complètement arraché, ne tenait plus que par des fragments de chair, son épaule baignait dans une mare ensanglantée. A vrai dire, Arzo ne pouvait pas deviner que tant de blessures provenaient d'une seule et même balle ; il pensa que Djamaluddin avait été touché au moins trois fois. Après tout, il n'est pas si fréquent qu'une balle de guerre rebondisse ainsi sur un homme comme une vulgaire balle de ping-pong sur une table.

— Eh quoi, dit le Tchétchène, tu es d'accord pour devenir mon adjoint, finalement ?

Djamaluddin répondit :

— Ton adjoint, non. Simple soldat.

Arzo éclata de rire et dit :

— C'est bien la première fois que je vois qu'une balle reçue en pleine tête rend si vite intelligent. Il faudrait peut-être t'en tirer une autre ? Tu deviendrais comme Einstein.

Ainsi Djamaluddin devint-il combattant d'un bataillon tchéchène, mais il ne resta pas longtemps dans le rang. Arzo plaça bientôt dix hommes sous ses ordres et, un mois plus tard, l'Avar commandait déjà son propre détachement. Il ne minait plus les ponts sans envoyer des éclaireurs au préalable et ne crapahutait plus dans les montagnes sans regarder derrière lui.

Arzo le faisait courir comme un petit chien, bien que lui-même ne fût guère plus expérimenté : toute son expérience se résumait à deux années de service dans le renseignement militaire et à une mission du côté de l'Angola d'où il tenait sa haine des Noirs. Les égratignures reçues par Djamal dans son baptême du feu cicatrisèrent aussi vite que sur la peau d'un chat, à part l'auriculaire dont il fallut l'amputer le soir même.

Quelques mois plus tard, il fut sérieusement blessé. Comme les temps étaient durs et que les ambulances manquaient, on le plaça dans une Lada blanche et une fille du QG l'emmena à l'hôpital.

Il perdit connaissance avant d'arriver et revint à lui sur le billard. Le chirurgien lui tripataillait le ventre et la fille qui tenait les ustensiles sur un plateau n'était autre que Jeanne, la conductrice de l'ambulance. Djamal se sentit horriblement gêné parce que la balle s'était logée dans le bas du ventre et qu'il n'avait pas du tout envie de se montrer ainsi à une jeune fille du QG qu'il connaissait. Il ouvrit donc la bouche pour la foutre à la porte mais, à cet instant, le chirurgien mit le doigt sur la balle et l'extirpa, et l'autre tomba encore en syncope.

Il se réveilla le lendemain dans une chambre où Jeanne s'affairait auprès de deux autres blessés de fraîche date.

Par les fenêtres grandes ouvertes de l'ancien sanatorium les rayons du soleil s'épalaient dans la pièce comme une gerbe de paille dorée et, lorsque Jeanne se pencha sur Djamal, ses cuisses jeunes et fermes, ses yeux gris sans défense lui apparurent comme pour la première fois. Elle avait des cheveux abondants, roux foncé, qui tombaient en boucles, et de fins sourcils, réguliers, en ailes d'hirondelle ; des mains magnifiques, étonnantes, aux doigts longs et délicats, des ongles vernis mats, fleuris de pétales, et ces mains tenaient un vase de nuit.

— Que fais-tu ici ? demanda Djamaluddin.

— Fatima Mikhaïlovna est malade, dit Jeanne, et le QG m'a désignée pour le soin des blessés.

A cet instant la porte s'ouvrit et Arzo entra dans la chambre. Le visage barré d'un large sourire, il posa un petit sac de boustifaille sur le lit de Djamaluddin. La jeune fille piqua un fard et quitta la pièce.

Arzo la regarda sortir et partit d'un franc rire :

— Eh bien mon pote, tu es un sacré veinard.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Ce que je veux dire, c'est que trois de mes hommes ont failli s'entretuer à cause de cette fille et qu'elle ne les a même pas payés d'un geste. Alors qu'elle est prête à sortir ton pot de chambre. Tu es aveugle, ou quoi ? Ou tu ne veux voir que la guerre ?

Djamaluddin rougit jusqu'à la pointe des oreilles et sentit quelque chose de chaud dans le bas-ventre : une nouvelle inflammation de sa blessure, sans doute.

Quand il regagna sa troupe, deux semaines plus tard, Djamaluddin découvrit avec surprise qu'un pli secret l'attendait. De toute sa vie, il n'avait jamais vu de pli secret. Cette guerre se faisait sans plis secrets. On ne recevait pas d'ordres non plus. Chaque chef d'unité agissait à l'échelle de son champ de vision. Les uns ne voyaient pas plus loin que la première tranchée, d'autres jusqu'à la deuxième. Arzo, jusqu'à la troisième. Il ne servait à rien de voir plus loin. A vouloir regarder plus loin, on finissait par avoir la berlue.

Il décacheta le pli et lut avec stupéfaction qu'on le convoquait à l'état-major du front central. L'ordre portait la signature du colonel Sapronov. Djamal ignorait totalement qu'il existait un front central et qu'il était commandé par le colonel Sapronov.

Il contacta Arzo par le réseau hertzien :

— Dis donc, Arzo, tu n'aurais pas reçu un pli secret par hasard ?

— Si, dit Arzo.

— Avec l'ordre d'aller à l'état-major du front ?

— Affirmatif.

— Et qu'est-ce que tu vas faire ?

— On y va d'abord, on verra ensuite.

Il s'avéra que l'état-major du front se trouvait dans l'aérodrome russe de Goudaout où une belle surprise les attendait. Le chef de l'intendance les accueillit au portail d'entrée et les conduisit directement au pied d'un d'avion-cargo stationné sur le tarmac avec la consigne d'y prendre autant d'armes que nécessaire.

On se battait déjà depuis six mois en Abkhazie mais l'on manquait encore cruellement d'armes. Pour régler le problème, Arzo et Djamal dressaient des barrages sur les routes et confisquaient tous les véhicules sans papiers. Or ces voitures étaient majoritaires parce que tout le monde fuyait les secteurs libérés à l'exception des Abkhazes qui ne représentaient que le cinquième de la population de la république. Cela étant, même les véhicules ayant appartenu aux Abkhazes risquaient d'être enlevés à leurs occupants car avant que les Abkhazes n'égorgent tous les Géorgiens, les Géorgiens s'étaient fait un devoir d'égorger tous les Abkhazes.

Bref, si un chauffeur n'était pas en mesure de produire les papiers de sa voiture, Arzo et Djamal la confisquaient pour l'échanger contre des armes à Goudaout où elle finissait en pièces détachées qu'on vendait en Russie. La méthode sentait le maraudage et ne plaisait guère aux deux hommes, mais il n'existait aucun autre moyen de se procurer des armes.

Et v'là-ti-pas que ce même intendant qui jusqu'alors avait mégoté sur chaque Lada pourrie affichait un sourire de cuivre lustré en disant servez-vous, prenez autant d'armes qu'il vous plaira.

On apprit que l'avion arrivait de Pridnestrovie et que les armes avaient appartenu aux troupes stationnées dans les pays signataires du traité de Varsovie. Arzo et Djamal amenèrent des camions et délestèrent le cargo en deux coups de cuiller à pot. Leurs hommes avaient farfouillé dans les caisses comme des demoiselles dans un bac de collants à dentelles.

Puis les deux hommes se présentèrent à la séance de l'état-major où ils virent un tas de militaires russes. L'un d'eux était si large que ses cuisses débordaient de part et d'autre de sa chaise. C'était le fameux colonel Sapronov.

Outre Arzo et Djamaluddin, il y avait là une quinzaine d'hommes – un jeune Tchétchène nommé Chamil, corpulent, la barbe noire, qui n'arrêtait pas d'apprendre à prier à Djamal, un Kabarde, trois Abkhazes... Tous les autres étaient des Russes que Djamaluddin ne connaissait pas même de vue. Les volontaires considéraient les officiers russes d'un œil méfiant. Arzo sortit de son étui un Stetchkine fraîchement acquis, le caressa comme une bien-aimée et dit en tchétchène à Chamil :

— L'appât était pas mal. Voyons maintenant l'hameçon.

Le colonel Sapronov s'éclaircit la voix, se leva et se mit à parler en

pointant le doigt vers une carte étalée sur la table. Il présentait un plan d'attaque de la ville abkhaze de Gagry.

Il glosa longtemps, et Djamaluddin finit par l'interrompre :

— Bon, où est-ce que j'attaque, moi ?

— Je te répète que les Abkhazes déploieront leur offensive ici, et que ta bande armée clandestine les appuiera sur la plage, répondit le colonel.

Et de planter le doigt sur un secteur que Djamal savait vulnérable à tous les feux, que ce fût des montagnes ou de la mer, et qui était solidement fortifié.

Djamaluddin s'emporta :

— Si je représente une bande armée clandestine, je doute que tu aies le droit de me dire où lancer l'offensive.

— Alors quel est ton plan ?

Ne voulant pas passer pour un lâche qui refuserait une attaque frontale, il ficha son doigt sur la carte et lança sans réfléchir :

— Nous débarquerons, par la mer ! Et les prendrons par-derrière !

Les Russes échangèrent des regards, et le colonel Sapronov dit :

— Eh bien d'accord. Si vous faites un peu de bruit, ce sera bien assez. Faites croire à l'ennemi qu'il est encerclé.

Djamaluddin avait deux vedettes : une grande, qui contenait soixante-dix hommes, et une petite, qui en contenait vingt. Il confia le reste de ses hommes à Arzo et aux Kabardes.

Ils prirent la mer avant l'aube. Manque de chance, de fortes vagues se levèrent et la grande vedette tomba en panne de moteur. Tous les montagnards qui accompagnaient Djamaluddin se mirent à gerber par-dessus bord, et quand il apparut clairement que le moteur n'était pas réparable, l'un de ses compagnons abkhazes lui conseilla d'ajourner l'opération.

— Nous n'avons plus qu'une petite vedette, dit-il. Et puis le jour s'est levé maintenant. L'effet de surprise est manqué, nous avons peu d'hommes et toutes les armes sont sur le grand bateau...

Mais Djamaluddin ne se voyait pas rendre compte au nouvel état-major d'un pareil débarquement. Pas question de se déshonorer.

— Continuons, dit-il.

Il était déjà neuf heures du matin quand la petite vedette accosta à l'endroit convenu. La bataille de Gagry faisait rage, au loin crépitaient des pistolets-mitrailleurs pareillement à des machines à coudre.

Le temps était clair. Le soleil brillait sur la mer comme un jaune d'œuf dans une poêle à frire. Un autobus stationnait sur une route blanche qui se faufilait entre les rochers et l'eau. Des hommes en descendaient. Quand ils virent les volontaires s'échouer sur la grève, ils se ravisèrent, sautèrent dans le bus et s'éloignèrent.

Djamaluddin comprit que le temps qui lui était imparti, c'était le

temps qu'il faudrait au bus pour atteindre les premières positions géorgiennes.

Il avait vu juste. Ses hommes n'avaient pas plus tôt sauté à terre que deux véhicules blindés de combat d'infanterie s'approchaient déjà.

Le point de débarquement avait été plutôt bien choisi, à l'embouchure d'une rivière enfermée dans un coffrage de béton. Plus loin foisonnaient des roseaux. Djamal envoya des hommes contourner les engins de guerre par les roseaux, puis il se retrancha dans le coffrage.

Les VBCI arrivaient à fond de train en faisant feu de toutes leurs pièces. Un combattant de Djamal tira au lance-grenades d'entre les roseaux. Le projectile explosa près du deuxième engin qui, bizarrement, stoppa net. Apparemment, on y avait mis rien que des bleus.

Alors le VBCI de tête déversa son feu sur les roseaux et toucha plusieurs tireurs. Réplique au lance-grenades, mais le coup fut manqué. Une deuxième grenade fut tirée, mais elle ne fit pas mouche non plus. Djamaluddin comptait parmi ses hommes un vieil Abkhaze qui connaissait bien les lieux. C'était à lui qu'on devait le choix du point de débarquement. Djamal n'avait pas imaginé que le pépé se battrait, mais il s'était amené avec son propre lance-grenades. D'après le code de guerre local, nul n'avait le droit de lui reprendre son arme.

— Tire ! cria Djamal au vieux, mais l'autre avait l'air décontenancé.

N'y tenant plus, Djamaluddin lui arracha l'arme des mains et constata qu'elle était chargée d'une grenade à fragmentation. Peu de chance de toucher un blindé avec un truc pareil mais c'était quand même mieux que rien. Il se glissa hors du coffrage de béton, visa et tira.

Coup de chance, l'impact se fit à la jointure de plusieurs pièces de blindage. Le cache avant vola en l'air et le moteur prit feu. L'engin fit marche arrière et fut bloqué par l'autre blindé. Des silhouettes humaines s'échappèrent du VBCI en flammes et les combattants de Djamaluddin se mirent à les exterminer à coups de fusil.

A cet instant redémarra l'autre VBCI qui alla de l'avant. Djamal enrageait : pour une fois qu'il avait fait le plein d'armes, voilà que son arsenal se balançait sur les vagues et qu'il se retrouvait comme d'habitude avec une simple mitraillette contre un blindé.

Quelle ne fut pas sa surprise de voir alors l'engin virer de bord et foncer droit vers la mer. Il pensa de nouveau que le conducteur devait être un novice parce qu'un VBCI ne peut naviguer sur les flots qu'au cinéma, sauf à passer une semaine entière à colmater toutes les ouvertures. Le blindé s'enfonça dans la mer jusqu'à hauteur de la tourelle et, naturellement, cala. Les volontaires géorgiens tentèrent de s'en échapper. Ils semblaient être au nombre de huit. Cinq voulurent

se sauver à la nage mais furent tués par balle dans l'eau ; les trois autres se rendirent et furent fusillés le soir même à l'état-major, comme Djamal l'apprit plus tard.

Ses hommes se lancèrent droit sur la ligne de front. Les Géorgiens crurent voir débarquer un bataillon entier parce qu'il était impensable qu'un commando venu par la mer ne compte qu'une vingtaine d'hommes. Ils décanillèrent si vite que Djamaluddin venant de la mer et Arzo venant des montagnes faillirent se tirer dessus.

Gagry fut pris, et plus rien d'intéressant ne se passa ce jour-là.

Le lendemain matin, Djamaluddin dégota un tracteur dans le voisinage et s'en fut pour sortir le blindé de la mer, mais il arriva trop tard. Du VBCI, il ne restait plus que de profondes ornières et un trou dans le sable à l'endroit où un tracteur avait manœuvré. Djamal cracha par terre et fit demi-tour mais, en chemin, croisa Arzo aux commandes d'un blindé de fraîche récupération.

— Ohé ! Arzo, l'apostropha Djamaluddin, est-ce que ce ne serait pas le blindé d'hier qui a plongé dans la mer ?

— Lui-même, répondit le Tchétchène. Parce qu'il t'en faut un ?

Djamal trouvait plutôt vexant d'avoir été devancé par Arzo. Il regardait l'engin comme sa propriété. Après tout, c'était contre lui que la machine avait tiré, pas contre Arzo, et cela lui donnait comme un droit d'appropriation.

— Je ne dirais pas non, dit l'Avar.

— Il y en a un autre près du jardin d'enfants, là-bas, dit Arzo en riant. Vas-y si tu veux, avant qu'un autre en fasse son butin.

Finalement, Arzo ordonna à son coéquipier de continuer la route aux commandes du blindé, et les deux amis allongèrent la jambe en direction du jardin d'enfants.

Le VBCI s'y trouvait bel et bien. Il stationnait au beau milieu du terrain de jeu, entre la balançoire et le bac à sable. On l'avait laissé là sans avoir tiré le moindre coup de feu. Même le réservoir était plein de carburant. Djamaluddin se hissa dans la machine et se mit à bricoler pendant qu'Arzo allait faire un tour dans le jardin d'enfants.

Pas le moindre enfant, bien sûr, ni le moindre personnel. Arzo doutait fort qu'on en revît de sitôt. Les enfants abkhazes s'étaient sauvés à l'arrivée des Géorgiens, à moins que ceux-ci ne les aient égorgés ; et les enfants géorgiens étaient partis la veille, à moins que les Abkhazes ne les aient égorgés à leur tour.

Dehors comme dedans, le bâtiment paraissait intact. Au dortoir, les lits étaient faits. Dans la salle de jeu, des chars et des blindés miniatures traînaient par terre. Il y avait même un loup en plastique, debout sur une table d'enfant, le héros du dessin animé *Nou, pogodi !* Un loup à la chemise déchirée, la bedaine grise à l'air.

Quand Arzo enfant regardait ce dessin animé, sa sympathie allait

toujours au loup. Il trouvait injuste qu'un lapin puisse vaincre un loup. Il y voyait carrément un message anti-tchéchène, de la pure menterie. C'était à se demander pourquoi les auteurs de ce film mentaient aussi bêtement. Parce que ça n'arrivait jamais, dans la vie, qu'un lapin fût plus fortiche qu'un loup.

Pris de pitié, le Tchéchène mit le loup dans sa poche. Ça ne pouvait pas compter pour du maraudeage.

Il se mit à la fenêtre et entendit un remue-ménage sous des arbustes, des cris étouffés. D'un bond, il se retrouva dans la cour et fonça dans les taillis, oubliant qu'il n'avait pas d'autre arme qu'un couteau sur lui.

Il y trouva trois hommes et une fille. Elle était à terre, la jupe relevée. L'un des hommes gigotait entre ses jambes, le pantalon baissé, l'autre lui appuyait un couteau sur la gorge. Un troisième, assis là, tenait un PM.

A la vue d'Arzo l'homme au PM se leva et blêmit, et Arzo le reconnut. Il s'appelait Gamzat, une recrue toute récente, d'une quinzaine de jours. D'une façon générale, Arzo n'aimait guère les types qui rappliquaient en Abkhazie ces derniers temps. Ils ressemblaient trop à ceux d'en face qui mettaient des tapis au fond des tranchées et réquisitionnaient les hélicos pour emporter des pianos à queue et des bagnoles en laissant leurs propres blessés à la merci des Abkhazes.

Arzo mit la main au couteau et dit :

— Donne ton arme.

Gamzat arma son PM.

— N'approche pas, hurla-t-il.

Les deux violeurs s'écartèrent d'un bond de la fille. Le type au couteau se mit à trembler de tout son corps à la vue d'Arzo.

— Elle l'a cherché ! cria-t-il. C'est elle-même qui l'a cherché, par Allah je te le jure !

Arzo fit un pas en avant et Gamzat tira une rafale à ses pieds dans le sable. Le premier violeur, à la culotte baissée, faisait penser à un pingouin. Son pistolet était à sa ceinture, laquelle ceinture lui tombait sur les genoux avec son pantalon. Il le cherchait à tâtons mais ne pouvait quitter Arzo des yeux.

— Tire, hurla-t-il à Gamzat, tire que je te dis, il ne fera pas de quartier !

— Excuse, Arzo, dit Gamzat.

Il y eut alors un hurlement de moteur et le blindé entra dans la cour en écrasant les arbustes. Son canon se pointa sur Gamzat sans équivoque.

Celui-ci pâlit et leva les mains en l'air avec son PM.

— Par ici ! ordonna Arzo, et les deux violeurs obéirent à son geste en se rangeant près de Gamzat.

La fille se mit à quatre pattes et vite, vite, rampa jusqu'à Arzo. Elle faisait penser à un chaton aveugle. Arzo, malgré un certain dégoût, l'aïda à se relever et la poussa derrière le taillis.

— Jette ton arme, dit Arzo, tous les trois face au mur.

— Mais c'est une pute d'Arménienne, hurla Gamzat en brandissant son PM, elle sort du bordel, elle...

L'instant d'après une balle de mitrailleuse lourde le frappa au ventre et Arzo vit gicler des fontaines de chair et d'entrailles. Le grondement qui emplissait la cour fut tel qu'on aurait pu croire à un vrai combat. Des balles de calibre 14,5 transpercèrent les hommes et entamèrent le mur à travers eux.

Une seconde plus tard tout était fini. Djamaluddin sauta du blindé un PM à la main et alors seulement la fille revint à elle et se mit à pousser des sanglots hystériques. Le Tchétchène remarqua qu'elle ne pouvait avoir plus de treize ans. Un éclat de brique projeté par la fusillade avait éraflé la joue d'Arzo en une balafre assez profonde.

— Pourquoi n'as-tu pas tiré ? demanda Djamaluddin en allongeant le menton vers la poche gonflée d'Arzo.

Arzo mit la main à la poche et sortit le loup en plastique.

Djamal et lui se regardèrent et se mirent à rire, doucement d'abord, puis de plus en plus fort. Enfin l'Avar s'assit en se tordant sur le sable chaud et lança hilare :

— Ah ! c'est trop, et moi qui me demandais ce que tu pouvais bien avoir dans ta poche !

Haut dans le ciel brillait le soleil de l'Abkhazie en guerre, pas un nuage ne flottait au-dessus des montagnes, ils avaient à peine plus de quarante ans à eux deux et la rue centrale de Gagry était jonchée des cadavres de leurs ennemis.

C'était la première grande victoire de leur vie.

Quatre ans plus tard, la fortune de Zaour Kemirov continuait de grandir. Certes ses camions-raffineries se vendaient un peu moins bien, mais sa vodka, beaucoup mieux. Il avait créé un marché au centre de Bechtoï et la branche alimentaire de son industrie, en plus des barres chocolatées, produisait maintenant du lait et du fromage. Lesquelles barres, soit dit en passant, n'étaient plus commercialisées sous l'appellation étrangère de Rikki-Tikki-Taou. Dans le Caucase-Nord, le lait de Zaour se vendait sous la marque Fatima, et à Krasnodar ou à Stavropol, sous Natachenka.

Mahomed-Hussein était devenu recteur général de l'université de Torbi-Kala, et Mahomed-Rasul, chef des chemins de fer. Ce dernier étant bête comme ses pieds, Zaour devait assumer aussi la direction des chemins de fer. Résultat, l'entreprise du rail payait un petit extra à la société Kemir quand elle transportait les marchandises de celle-ci.

Un certain jour de 1996 Zaour reçut la visite d'un Tchétchène de sa connaissance nommé Andi. Un procès se déroulait à Torbi-Kala contre une bande dont l'un des membres était le frère d'Andi, Aslanbek. On l'accusait de cinq meurtres et de vingt-sept cambriolages. Andi se disait prêt à payer n'importe quel prix pour qu'il fût libéré contre le serment de ne pas quitter la ville.

Zaour s'en fut voir un ami juge à la Cour suprême pour lui demander combien il en coûterait de résoudre le problème.

— Cent mille dollars.

Zaour transmet le message au Tchétchène qui ne parut guère enchanté par ce montant, et qui passa deux semaines à faire le siège du bureau du procureur de la République. Quand il y fut admis, le procureur lui dit qu'il lui en coûterait deux cent mille dollars.

Le Tchétchène s'en retourna donc chez Zaour au bout de deux semaines et lui dit :

— Sais-tu seulement tenir ta parole ? Tu m'avais promis de résoudre le problème, et rien ! Si mon frère écope d'une peine de prison, je te ferai banquer un million par année de taule !

— Arrête ta frime et amène la thune. Dès que le juge aura les cent mille dollars, ton frère sera en liberté.

Il fut convenu que Zaour et Andi se verraient à neuf heures devant le siège du tribunal. Andi devait lui apporter les cent mille que Zaour remettrait au juge. Au lieu de quoi Andi se pointa à onze heures et demanda pourquoi son frère n'était toujours pas libéré.

— Parce que tu n'as pas apporté l'argent dans les temps.

— L'argent n'a rien à voir ici ! s'emporta le Tchétchène. Il n'y a jamais d'argent entre amis ! Si tu avais payé le juge, je t'aurais remboursé aussi sec ! C'est ta faute si mon frère est en taule !

Zaour se retourna et lui dit :

— C'est la dernière fois qu'on se parle. Va régler le problème toi-même et ne viens plus jamais me voir quel que soit ton problème.

Alors le Tchétchène cracha par terre et allongea les cent mille dollars à Zaour qui les remit au juge, lequel dit qu'Andi pouvait être tranquille : son frère serait libéré contre signature après deux heures de l'après-midi.

L'audience de l'après-midi commença donc avec les sept accusés enfermés dans leur cage et leurs proches présents dans la salle. Comme le garde n'était pas très à cheval sur le règlement, les familles pouvaient leur faire passer des paquets. A cinq minutes de l'ouverture de l'audience, la femme d'un accusé lui glissa une brique de pain noir et une bouteille de lait à travers les barreaux.

Le juge avait déjà entendu deux témoins et s'apprêtait à pointer le menton sur l'avocat d'Aslanbek Adiev quand un accusé nommé Wahit demanda à se rendre aux toilettes. Le juge ne s'en inquiéta pas outre

mesure parce que tous les problèmes étaient déjà réglés :

— Conduisez-le aux toilettes.

On le fit sortir de sa cage et on le mena à travers la salle d'audience en passant devant le bureau du juge mais, à deux mètres de la porte, Wahit glissa et tomba. Dans sa chute, il heurta l'un de ses gardes au genou, si fort que l'autre eut la jambe brisée. Il se releva avec un pistolet à la main qu'il appuya sur la tête du juge :

— Personne ne bouge ! dit Wahit.

A cet instant l'un des accusés saisit d'une main un garde planté près de la cage, le plaquant contre les barreaux, et dégoupilla de l'autre main une grenade qu'il lui mit sous le nez. L'autre se pétrifia sans opposer de résistance pendant qu'un troisième larron prenait les clés de la cage.

Toute l'assistance se rua vers la sortie à l'exception du juge qui, naturellement, ne pouvait s'enfuir, ayant un pistolet collé sur la tempe. Les bandits bondirent hors de la cage, désarmèrent les gardes et les jetèrent à leur tour derrière ces mêmes barreaux. Il est vrai que, sur les neuf membres de la bande, seuls sept prirent la fuite, les deux autres ayant préféré, après réflexion, rester dans la cage avec leurs gardes.

Le juge fut poussé dans le couloir et jeté dans un véhicule de la police de la route qui attendait à la sortie et démarra sur les chapeaux de roues.

Il s'agissait là d'un événement extraordinaire pour l'époque parce que ce n'était pas tous les jours que des accusés s'échappaient de leur cage en emmenant avec eux le juge de la Cour suprême. Toutes les routes furent coupées à la sortie de Torbi-Kala. Les flics jaillissaient à tous les carrefours comme des boutons d'acné en éruption. La voiture des fuyards tomba sous le feu d'une fusillade au tournant des quartiers sud. Elle fit un tonneau, s'échoua dans un fossé et se mit à brûler.

Les fugitifs s'extirpèrent du véhicule et en raflèrent un autre. Ils gardèrent le juge avec eux bien qu'il eût reçu une balle à la tête dès la première escarmouche.

Mais, comble de malchance, la deuxième voiture fut prise à partie quelques minutes plus tard. Le véhicule emplafonna un immeuble à cinq étages. On l'abandonna sur place et l'on courut se réfugier dans le bâtiment. Cette fois, le juge fut laissé là parce qu'il n'était plus beau à voir, mais l'on se dédommagea en enlevant une vieille dame qui prenait l'air sur un banc.

La vieille dame n'y fit rien : trois des fugitifs furent abattus dans l'assaut, le tour des quatre autres vint deux jours plus tard dans le district de Khalin.

Aslanbek Adiev faisait partie de ces quatre-là. Quant au juge, il rendit l'âme à l'hôpital.

Deux mois plus tard, le Tchétchène nommé Andi revint voir Zaour en exigeant le remboursement de la somme payée pour son frère, et autant pour préjudice moral.

— De quoi de quoi ? s'insurgea Zaour. Si Aslanbek était resté dans sa cage avec ses gardiens, il aurait été remis en liberté ! Au lieu de ça, il s'est mis à trimbaler le juge en otage ! Cet argent, vous l'avez gaspillé par bêtise ! En plus, il était dans la poche du juge quand vous l'avez jeté dans la voiture ! Va savoir s'il a brûlé dans la bagnole ou si les flics ont mis la main dessus !

— C'est toi qui as volé l'argent que je t'avais donné pour le juge, dit Andi, et qui as causé la mort de mon frère. Je te jure que tu me le paieras.

— Fichez-le dehors, répondit Zaour.

Trois jours après cette entrevue, Zaour Kemirov fut enlevé.

Depuis le jour où Djamaluddin avait pris la route pour Grozny au volant du camion-raffinerie Oural sans s'être donné la peine de finir ses exercices de trigonométrie, les deux frères ne s'étaient plus revus. Lorsque même il apprit que son frère avait été blessé, Zaour garda le silence. Et quand on lui dit deux mois plus tard que Djamaluddin avait épousé une jeune beauté de la tribu des Avars et qu'Ardzinba avait offert un char aux jeunes mariés, il eut ce commentaire :

— Eh bien, il sera équipé pour le pillage des noces maintenant.

Aussi Djamaluddin n'apprit-il l'enlèvement de son frère que trois semaines après coup. Il se rendit à Bechtoï dès le lendemain, accompagné de ses amis.

Toute la famille était là au grand complet. Comme la nouvelle maison de Zaour se trouvait encore en chantier, on se rassembla au siège plus ou moins délabré de l'usine d'équipements pétroliers où il avait ses bureaux.

Asludin, cousin germain de Zaour, était venu spécialement de Moscou à bord de son Tupolev-134 privé.

— Je réglerai le problème, dit Asludin, j'ai déjà mis tout le monde sur le pied de guerre. Le chef du FSB fédéral s'en occupe personnellement, et le ministre de l'Intérieur nous envoie deux de ses adjoints. Ça ne se passera pas comme ça, on ne vole pas mon cousin comme du linge à l'étendoir.

Arrivé de Turquie, l'autre cousin de Zaour, Chapi, débarquait d'un Challenger affrété par la communauté tcherkesse.

— Je me suis fait accompagner par deux représentants de notre communauté, dit Chapi, ce sont des Tchétchènes ethniques, tous les deux très respectés en Turquie. Ils pèsent chacun cent millions de dollars. Ils sont sûrs de retrouver le cousin en deux jours.

Mahomed-Salam, le beau-frère, descendait d'une Mercedes noire à

gyrophare. Promu récemment par Zaour directeur commercial de la firme, il était très fier de sa voiture.

— C'est le règne de l'arbitraire ! dit-il. On n'est pas des lapins, quand même ! Allons vite exiger la restitution de Zaour en Tchétchénie. Moi j'y vais, Chapi y va, Vali y va aussi...

— Eh bien vas-y, dit Djamaluddin. Y a plein de mecs qui se baladent en Lada avec des kalachs là-bas. Ta Merco tombera à pic, elle leur rendra vachement service.

S'agissant de Mahomed-Hussein et Mahomed-Rasul, celui-ci se retrouva à l'hôpital avec un infarctus et celui-là fut affecté à son chevet parce qu'on savait que c'étaient des chic types, mais qui ne valaient pas tripette.

Djamaluddin était là depuis trois jours lorsqu'un Tchétchène nommé Andi, qui sortait de chez sa maîtresse, vit s'arrêter près de lui une voiture. Des ombres en sortirent qui le jetèrent dans un sac et jetèrent le sac dans le coffre à bagages.

Il fut acheminé dans un bois. Quand on lui eut ôté le sac, il se retrouva sur une pente mollement matelassée de feuilles mortes. Djamaluddin était devant lui avec trois autres types armés de PM. Djamal lança une pelle au Tchétchène en disant :

— Creuse.

Le Tchétchène creusa un trou qui faisait la moitié de sa taille. Tout le temps qu'il creusa, il crut entendre les feuilles réciter la prière des morts. Quand la tombe fut fin prête, Djamaluddin demanda :

— Où est mon frère ?

— Je n'en sais rien, répondit Andi.

Djamaluddin posa son canon sur l'auriculaire du Tchétchène et tira.

— Où est mon frère ? répéta-t-il.

— Je n'en sais rien, hurla l'autre, on m'a déjà cuisiné chez les flics, vous pensez tous que c'est moi mais je vous jure que je ne l'ai pas touché du petit doigt !

Cette fois, Djamaluddin lui flingua l'annulaire.

— Il te reste encore dix-huit doigts, dit l'Avar.

Le Tchétchène éclata en sanglots :

— Je suis prêt à te donner cent pour cent de mes parts de business et à mettre mes deux apparts à ton nom, Djamaluddin, mais, par Allah, je jure que je n'ai pas touché ton frère et que je ne l'ai vendu à personne !

Djamaluddin était suffisamment aguerri pour savoir que son prisonnier ne mentait pas. Alors le Tchétchène fut ficelé et conduit dans le fief des Kemirov pour le laisser tenir sa promesse.

Encore trois jours de passés, et Djamaluddin Kemirov partit pour la Tchétchénie. Il descendit dans une maison où il était attendu. Des Niva et des jeeps stationnaient là, près desquelles se tenaient des hommes aux barbes épaisses comme des ramures de sapin.

Cinq ou six chefs de bande très renommés se serraient autour d'une table de planches dans la cour intérieure. Djamal donna une accolade amicale à Arzo ainsi qu'à un autre homme : on avait combattu ensemble en Abkhazie.

— On a enlevé mon frère, dit Djamaluddin. Celui qui a fait ça s'en est pris à la charia. Enlever un Russe ou un juif, ce n'est pas pareil. Il a sali sa propre maison, comme s'il avait enlevé le frère d'Arzo.

Les regards se tournèrent vers Arzo qui marqua un temps de silence et dit :

— Nous avons fait la guerre ensemble. Sans toi, on m'aurait enterré à Gagry près d'un jardin d'enfants. Mais quand nous avons pris Gagry, c'était pour Moscou. Dis-moi une chose : es-tu prêt à faire la guerre à la Russie ?

— Rendez-moi d'abord Zaour, on parlera ensuite, répondit Djamaluddin.

— Soit, dit Arzo. Ceux qui ont enlevé Zaour ont fait leur travail, or tout travail mérite salaire. Tu n'as qu'à négocier la rançon, [Siuili](#)².

— A Goudaout, tu ne m'appelais pas Siuili, dit Djamal. Tu m'appelais frère.

— Qui ne dit pas oui dit non, renvoya Arzo. Qui ne fait pas la guerre à Moscou n'est pas mon frère. (Un silence, puis il ajouta :) Mes amis et moi, nous ferons en sorte que tout se fasse vite et bien.

Djamaluddin était rentré de Tchétchénie depuis une semaine quand le téléphone sonna dans la maison des Kemirov. D'une plateforme téléphonique internationale, on lui annonça un appel de Goudermes et Djamal entendit une voix à l'accent tchéchène très prononcé.

— Trois millions de dollars, dit la voix au bout du fil.

— Avant de payer la rançon, je dois voir mon frère. Qu'est-ce qui me prouve que vous avez bien la marchandise ?

— Je t'enverrai l'un de ses doigts pour te le prouver, répondit l'intermédiaire.

— Les doigts, par les temps qui courent, ça se coupe à n'importe qui, rétorqua Djamaluddin. Il y a tant de doigts et de cadavres en Tchétchénie qu'on pourrait en vendre aux Papous comme spécialité régionale. Vous êtes capables de couper le doigt d'un mort et de me le faire passer pour celui du frangin. Je veux voir mon frère. Ça ne se discute pas.

— Entendu, dit l'intermédiaire.

Deux jours plus tard les voitures de Djamaluddin arrivaient aux Portes rovènes. Ce n'était pas encore le site célèbre que cela devint par la suite, où l'on achetait et vendait les hommes. Mais l'endroit n'en restait pas moins un point de rencontre privilégié à la frontière de la Tchétchénie et de l'Avarie. Quand Djamal y arriva, il avisa deux jeeps noires de l'autre côté du barrage.

Il arrêta ses voitures avant le poste et le passa seul à pied. Un homme sortit alors des voitures d'en face et marcha à sa rencontre. Il devait rester comme otage parmi les compagnons de Djamaluddin le temps que celui-ci inspecte la marchandise.

Quand ils se croisèrent devant les soldats du poste de contrôle, Djamaluddin tourna la tête et reconnut Arzo Khadjiev.

— Tu deviendras quelqu'un de riche, le Tchétchène, si tu vends chacun de tes frères trois millions pièce.

— Je ne suis pas dans le deal, répondit Arzo, c'était tout ce que je pouvais faire pour toi.

Djamal se retourna et continua son chemin.

Il fit beaucoup de route, peut-être trois heures, assis entre deux boïéviki, un sac noué sur la tête, et quand on le descendit enfin de voiture, il faisait déjà nuit. C'était une avancée prise entre deux rochers, à l'écart de la chaussée. Alentour ondulaient les montagnes comme une couverture qu'Allah aurait jetée sur ce pays avant de le quitter pour toujours. Sous la roue avant droite de la jeep béait la bouche noire d'un trou de mine en triangle.

L'un de ceux qui escortaient Djamaluddin lui montra une Niva stationnée de l'autre côté du trou, et lui dit :

— Tu ne lui parles qu'en russe.

Djamaluddin monta sur la banquette arrière de la Niva et demanda à l'homme qui s'y trouvait quand celui-ci tourna la tête :

— Où est mon frère ?

L'homme marqua un instant de silence, l'air de ne pas comprendre. Il paraissait très maigre, une trentaine de kilos de moins que n'en faisait Zaour la dernière fois qu'on s'était vus, et avait une face grise de pierre ponce envahie par une barbe crasseuse en toile d'araignée. Les yeux d'un mort.

— Zaour ? fit Djamaluddin.

L'homme sourit soudain, le visage plié en accordéon par les rides, et lui dit :

— Vois-tu, j'avais justement l'intention d'aller à Dubaï pour une cure d'amincissement. Ça devait me coûter la peau des fesses. Apparemment, j'ai fait de belles économies là-dessus.

— Comment es-tu traité ?

— Je ne me plains pas.

L'homme qui les surveillait du siège avant poussa un érailement de la gorge à peine perceptible, et Djamal étreignit son frère en disant :

— Je vais revenir te chercher.

— *Dir rahiasa aratz kiughe*³, prononça Zaour avant d'être étouffé par un cri de la glotte.

Djamaluddin descendit de voiture et rejoignit ceux qui l'avaient conduit. Le Tchétchène du siège avant était cagoulé de noir, mais Djamal l'avait reconnu au pouce mutilé qu'il avait à la main droite : quatre années plus tôt, l'homme faisait partie de l'armée d'Arzo. On avait bien failli le fusiller pour maraudage.

En interdisant de payer la rançon, Zaour Kemirov n'agissait pas seulement par fierté : la vraie raison en était qu'il négociait lui-même sa propre libération.

Une tâche compliquée, en vérité, parce qu'il ignorait qui le détenait et où il se trouvait. Il s'était réveillé dans une cave sans la moindre fente vers l'extérieur. Pour couronner le tout, on lui avait cassé le bras pendant le transport en le jetant sur le tapis de sol d'une Lada.

Les murs de la cave étaient des dalles de béton d'où dépassaient des boucles d'armatures métalliques, et l'on avait menotté le bras cassé de Zaour à l'une de ces boucles. L'homme se trouvait alors sans connaissance et personne n'avait fait attention à sa fracture.

On le sortit de là deux jours plus tard pour un nouveau transfert en voiture vers une destination inconnue. Au bout du voyage l'attendait une autre cave différente de la première en ceci que l'armature métallique, cette fois, dépassait du sol.

Là, il n'était pas seul mais en compagnie d'un Karatchaï. On prenait grand soin de l'un comme de l'autre. On leur passait la nourriture par un guichet pour qu'ils ne voient jamais leurs geôliers, et quand ceux-ci entraient dans la cave on leur ordonnait toujours de se mettre face au mur avant de leur enfiler un sac sur la tête.

Une semaine après l'enlèvement de Zaour, ses gardes lui crièrent par le guichet de se coucher à plat ventre et de ne plus bouger. Ceci fait, il se couvrit comme il put de sa veste et deux hommes entrèrent dans la cave.

On lui noua un sac sur la tête et on le fit asseoir normalement.

— Comment te sens-tu dans mon hôtel ? lui demanda l'homme de droite.

— Je ne me plains pas, répondit Zaour.

L'homme invisible fit hum ! et continua :

— Tu as raison de ne pas te plaindre. Je n'aime pas les geignards. Je t'ai acheté un million et demi de dollars, j'en veux trois pour te libérer. Je te démenotte et tu écris une lettre à tes proches à ce sujet.

Zaour savait que l'autre mentait : son interlocuteur n'avait jamais eu

un million et demi, et eût-il possédé une telle somme qu'il n'aurait pas donné tant pour l'achat d'un otage.

— Personne ne paiera trois millions pour ma liberté. Je n'ai pas cet argent.

— Comment ça ? s'indigna l'invisible. Tout le monde sait que la vodka à elle seule te rapporte cent millions par an, et tes bonbons ne valent pas moins !

— Voilà qui est bien, dit Zaour, si tu comprends que je suis un homme d'affaires et pas un fonctionnaire ou un bandit, alors tu dois comprendre qu'un homme d'affaires n'a jamais d'argent disponible. J'ai pris un crédit à la banque pour faire construire une confiserie industrielle à Krasnodar et si je ne rembourse pas la première tranche d'ici un mois, on me confisquera ma distillerie de vodka et mon usine de camions-raffineries. Et alors tu n'auras même pas la moitié d'un kopeck et la nouvelle de ma mort mettra en joie mes nouveaux patrons si jamais je suis tué.

— Conclusion : si tu veux sauver ton business, il faudra que tu me paies les trois millions en moins d'un mois.

— Je viens de t'expliquer que je ne pourrai jamais rassembler trois millions en moins d'un mois, et qu'au bout d'un mois je n'aurai plus rien.

— Mais bien sûr que tu les rassembleras ! Tu vends une dizaine d'Oural par mois qui coûtent chacun cent mille dollars !

— OK, dit Zaour, ces dix camions-là, tu peux les prendre. Je t'arrange ça en quinze jours. Mais je ne peux pas faire davantage parce qu'il est impossible d'en monter plus de dix par mois et que je ne vais tout de même pas te donner de quoi casser mon marché pour les années à venir.

Voilà qui laissa l'autre songeur parce que ce chef de bande et marchand d'otages n'en était pas à sa première affaire, mais il n'avait jamais entendu personne négocier sa rançon en équipements pétroliers. Il lui sembla pourtant qu'il y avait du bon sens dans sa proposition.

— Eh bien, dit le chef de bande, je possède un peu de pétrole. Un Oural de ta fabrication, ça rapporte combien par mois ?

— Ça peut rapporter jusqu'à dix mille dollars par jour. Mais pour te donner une réponse plus précise, je dois voir ton pétrole et dresser un business-plan. La seule chose, c'est qu'il me faut quelqu'un à qui je puisse dicter le plan parce que je ne sais pas écrire de la main gauche.

— Qu'est-ce qui t'empêche d'écrire de la main droite ?

— Tes hommes me l'ont cassée.

Le Tchétchène balança un temps entre prudence et cupidité, puis cette dernière l'emporta. Un beau matin, on passa un sac sur la tête du prisonnier et on le sortit de la cave pour l'acheminer sur un site

d'extraction pétrolière. Zaour inspecta les puits et donna quelques conseils utiles en bon ingénieur qu'il était.

Il rédigea un business-plan que le chef de bande envoya à un cousin qu'il avait à Moscou pour que celui-ci le fasse expertiser à l'Institut du pétrole. Le rapport d'expertise fut favorable mais il advint que deux bombardiers russes se délestèrent au-dessus de son exploitation pétrolière et le détenteur de Zaour se dit alors que le raffinage en temps de guerre était une affaire peu sûre quand bien même la raffinerie serait montée sur des roues tout-terrain.

Il s'en vint trouver Zaour et lui annonça :

— Nous n'avons pas trouvé d'erreur dans tes calculs, mais c'est du cash qu'il me faut, pas des équipements. Vends n'importe quoi à qui tu voudras et donne-moi la thune.

— J'ai déjà vendu pas mal de choses, répondit Zaour. Par exemple : un lot de meubles en Kalmoukie pour sept millions de dollars. Je peux vous rétrocéder mes créances. Si vous les récupérez, nous pourrions collaborer sur une base durable. Il y a beaucoup d'endettés qui s'arrangent pour ne rien payer par les temps qui courent, et j'ai besoin de types capables de les ramener à leurs obligations.

La proposition parut alléchante au Tchétchène qui envoya ses hommes en Kalmoukie.

Le régime de détention du prisonnier se trouva quelque peu assoupli par les négociations en cours. Pour traiter avec la Kalmoukie, il fallut non seulement signer des papiers mais aussi téléphoner sur place. Chaque fois l'on conduisait Zaour à Goudermes, et ses geôliers se faisaient de plus en plus avenants. Les Tchétchènes durent même lui donner le nom de celui qu'ils allaient missionner auprès des Kalmouks. On ne lui passait plus un sac sur la tête chaque fois que son détenteur entraînait dans la cave.

Trois jours après que Djamaluddin eut rencontré son frère sur la banquette arrière d'une Niva, un jeune Tchétchène du nom d'Ahmad passa le poste-frontière entre la Tchétchénie et la république d'Avarie-Dargo-Nord. Sur la route de Bechtoï, à deux cents mètres environ du barrage, il tomba sur un homme en pantalon gris et blouson jaune qui se trimbalait sur le bas-côté en regardant autour de lui. Il tenait une serviette à la main, de celles qu'ont habituellement les cadres supérieurs. A la vue de la Lada d'Ahmad, l'homme fit stop avec sa main.

Très étonné, Ahmad décida que si l'homme était tchétchène il le transporterait et que s'il était russe il l'enlèverait ; ou bien, dans le pire des cas, le tuerait pour lui piquer sa serviette et son blouson.

Aussi Ahmad s'arrêta-t-il sur le bas-côté, et attendit. L'homme à la serviette monta à l'avant, lui planta son pistolet dans les côtes et lui

dit d'une voix familière :

— *Salam aleikum*, Ahmad. Tu ne redémarreras pas tant que tu ne m'auras pas raconté où mon frère est enfermé.

Il était hors de question de redémarrer de toute façon parce que la route fut aussitôt coupée par deux jeeps, l'une derrière et l'autre devant, et qu'Ahmad fut chargé dans l'une d'elles et emporté dans un bois. Ahmad savait beaucoup de choses sur le compte de Djamaluddin, de ces choses qui ne se racontent pas dans les écoles dominicales, et il parla tout de suite sans faire de chichis :

— Ton frère a été racheté par Buvadi Khangeriev, chef de bande armée. Avant, il était enfermé dans la cave de mon oncle sans pouvoir mettre le nez dehors, mais depuis ta rencontre avec lui on l'a emmené je ne sais où.

— Est-ce qu'Arzo est dans le deal ?

Ahmad fit non de la tête et dit :

— Après ta rencontre avec les moudjahidines, ils sont allés voir Buvadi pour lui annoncer qu'ils entraient dans le deal mais j'ai entendu dire qu'Arzo avait renoncé à sa part. Et maintenant tu peux me tuer, Djamal, parce que avec ton sale caractère tu ne me pardonneras jamais de ne pas en savoir davantage.

Naturellement, on ne le crut pas sur parole et l'on cogna dessus sans compter, mais impossible d'en tirer plus. On l'emmena dans les montagnes où il fut jeté dans la même cave qu'Andi.

Entre-temps les négociations suivaient leur cours sur le rachat de Zaour. Il ne se passait pas de jour sans qu'on téléphone à Djamaluddin. Les ravisseurs descendirent d'abord à deux millions et demi de dollars, puis à deux millions deux cents. Quand il eut fait tomber les enchères à deux millions, Djamal rassembla de nouveau la famille et demanda qui pouvait donner combien.

Asludin Kemirov fut le premier à répondre.

— Les temps sont durs, dit Asludin, mais je ne reculerai devant aucun sacrifice au nom du clan familial. Je suis prêt à donner deux cent mille dollars.

Asludin était bel et bien dans la peine : sa nouvelle villa moscovite lui avait coûté deux millions de dollars, si bon marché qu'il en souffrait beaucoup. Il envisageait d'en changer.

Chapi, l'autre cousin, lâcha d'un air renfrogné :

— Malheureusement, je ne suis pas le seul à la tête de la compagnie. Mais je donnerai tout ce que j'ai. Cent mille dollars.

Ses vacances d'été lui étaient revenues à un million et c'étaient selon lui des vacances ratées.

— Et toi, qu'en dis-tu ? demanda Djamal à son beau-frère Mahomed-Salam.

— La firme bat de l'aile, dit celui-ci. Zaour passait pour un businessman puissant, mais il faisait beaucoup de choses contre-indiquées pour un businessman. Il n'y a pas d'argent en vérité.

En cas d'imprévu, il y avait toujours un million de dollars en cash dans le coffre-fort personnel de Zaour. Dès après l'enlèvement, Mahomed-Salam avait fait venir des serruriers pour l'ouvrir. Il avait pris sept cent mille pour ses besoins personnels et dépensé le reste pour acheter une maison et une voiture à sa maîtresse. Une vraie garce, la nana : il était mort de peur à l'idée qu'elle aille se plaindre à Zaour. Maintenant qu'il lui avait cloué le bec avec la maison et la voiture, il se sentait plus en sécurité.

La veille même, en sa qualité de directeur commercial de la firme Kemir, Mahomed-Salam avait signé quelques papiers pour transférer le gros des actifs au nom d'une autre compagnie. Si Zaour revenait, il pourrait toujours lui dire qu'il avait voulu déjouer une éventuelle saisie des actifs. Et s'il ne revenait pas, eh bien ma foi, la nouvelle compagnie était au nom de Mahomed-Salam, c'était comme ça.

— Comment ça pas d'argent ?! fit Djamaluddin.

— Comme je te le dis ! Tu n'imagines pas les sommes que nous devons ! J'ai pris immédiatement des mesures pour assainir les actifs, sinon les créanciers nous piquaient tout. Alors qu'un tas de monde nous doit du fric ! Les Yakoutes nous doivent deux millions de dollars ! Deux sociétés moscovites, six millions chacune ! Et une firme kalmouke, sept millions, rien que ça ! On ne peut pas soustraire un seul kopeck à nos entreprises si l'on veut éviter la ruine. Bon, deux cent mille, à la rigueur.

— Si je comprends bien, résuma Chapi, on a un demi-million pour racheter Zaour. Partant de là, à toi de piloter les négociations.

Djamaluddin Kemirov embrassa tout son monde d'un regard muet qui mit très mal à l'aise Mahomed-Salam. Ce dernier tenait de Zaour que son beau-frère n'était pas fait pour comprendre les chiffres. Mais maintenant qu'il voyait ce rude et mince montagnard aux yeux couleur de vide, Mahomed-Salam comprit autre chose : ce gars-là était fait pour comprendre les hommes.

Pour la première fois, Mahomed-Salam se dit qu'il aurait plus de mal que prévu à manger le business de Zaour. D'ici à ce qu'on lui fasse recracher ce business avec tous ses boyaux...

— Très bien, dit Djamaluddin. Mahomed-Salam, donne-moi la liste des firmes qui nous doivent de l'argent. Je pourrai peut-être en tirer quelque chose...

D'après la liste dressée par Mahomed-Salam, le client le plus endetté de la firme Kemir était une compagnie d'Elista.

Le lendemain, Djamaluddin reçut une procuration des mains de

Mahomed-Salam et prit le chemin de la Kalmoukie, flanqué d'un couple d'amis. Pour ne pas faire peur aux honnêtes gens, il emprunta à son oncle une veste et une cravate.

L'adresse à laquelle il se rendit se trouvait face au siège du gouvernement de la république. En entrant dans le vestibule, il avisa un Bouddha en bois et un mitrailleur en chair et en os. Le Bouddha ne lui plut pas du tout parce que Djamel pensait pis que pendre des païens.

Le bureau directorial était tout lambrissé de chêne et de hêtre, et quand le directeur eut jeté un œil sur la procuration de Djameluddin, il leva les bras au ciel :

— Mais vous êtes tous déchaînés ! s'exclama-t-il. J'ai déjà dit à votre Zaour que nous ne pouvons pas payer ! Et vous êtes le deuxième qu'il m'envoie en deux jours !

— Et qui était le premier ?

— Eh bien, Arsène Khangeriev. Arrogant comme pas deux ! Ça fait tellement la roue que ça passe même pas la porte ! Il m'a promis de revenir à deux heures.

Au nom de Khangeriev, Djameluddin resta de marbre. Il comprit alors ce que faisait l'homme au PM dans le vestibule : il y avait tout à parier que le directeur l'avait appelé pour accueillir Khangeriev. Apparemment, l'idole du Bouddha ne pouvait rien contre le Tchétchène. Djamel tira dix mille dollars de la poche de sa veste et dit :

— Veux-tu gagner cet argent ?

L'autre en resta comme deux ronds de flan.

Outre la liasse de dollars, Djamel sortit aussi un pistolet. Il tira la culasse, vérifia la présence de balles dans le magasin, esquissa un sourire et dit :

— En attendant Arsène, je vais passer dans la salle de repos. Ne cherche pas à le troubler avec ton garde armé. Dis-lui plutôt qu'on peut régler la question, mais pas dans ce bureau ; qu'il sorte d'ici pour t'attendre à l'entrée, tu passeras le prendre en Merco blanche et l'emmèneras au resto pour parler de tout ça.

Les yeux balançant de la liasse au pistolet, le païen ensorcelé fit oui de la tête.

Zaour Kemirov lisait un roman de Prichvine dans sa cave quand les verrous cliquetèrent et que l'un de ses geôliers passa la tête à la porte.

— Zaour Ahmedovitch, dit-il, montez donc.

Comme nous l'avons déjà dit, Zaour jouissait alors de faveurs exceptionnelles pour un prisonnier. Ses détenteurs lui donnaient des livres et, une fois, il lui fut même permis d'aller se laver. Buvadi Khangeriev passait le voir au moins une fois par semaine et prenait le

temps de converser avec lui dans la cave, au moins une heure et souvent plus. Il le consultait sur toutes sortes de problèmes de gestion. Il lui demanda même un jour s'il devait ouvrir à Moscou un réseau de restos-grils à brochettes comme des amis azéris le lui avaient proposé.

Le maître de maison aussi descendait de temps à autre pour causer un brin avec Zaour. C'était un ancien professeur de langue et littérature russes qui n'avait rien à voir avec les boïéviki et ne touchait pas d'argent pour l'entretien du prisonnier dans sa cave, mais aucun villageois du coin n'aurait osé désobéir à Buvadi Khangeriev depuis qu'il avait fait venir vingt soldats russes sur le parvis du village, dont six avaient été convertis à l'islam et tous les autres, égorgés.

Certes Zaour était toujours très mal nourri, mais pour la seule et bonne raison que les maîtres de maison eux-mêmes n'avaient rien à manger.

Quand Zaour fut monté de la cave il trouva Khangeriev à table et d'excellente humeur, accompagné de deux parents. La maîtresse de maison mettait le couvert devant un poulet rôti aux pattes grandes écartées vers le ciel qui dégageait une odeur enchanteresse.

— Arsène m'a téléphoné hier, dit Buvadi. Tout baigne, à ce qu'il dit. Ils vont faire cracher les trois briques aux Kalmouks dans la semaine qui vient.

Zaour en fut très étonné parce qu'il tenait la dette des Kalmouks pour une affaire foutue. Il avait même fait un voyage en son temps chez un vice-ministre fédéral de l'Intérieur pour qu'il se penche sur la question. L'homme l'avait reçu au sauna avec pour tout vêtement une serviette autour de la taille et une chaînette en or au cou. Il avait demandé un demi-million pour traiter le problème. D'où l'étonnement de Zaour : les Tchétchènes faisaient plus fort qu'un vice-ministre.

Pendant ce temps l'un des boïéviki servit à Zaour une platée de gruaux, essuya une cuillère au revers de son treillis et la planta dedans.

— Mange, dit Buvadi.

Zaour mangea avec lenteur et précaution, sachant qu'il était mauvais de trop manger dans son état, puis repoussa l'assiette qu'il n'avait vidée qu'à moitié. Il s'efforçait de ne pas regarder à l'autre bout de la table où Buvadi dépeçait franchement le poulet à mains nues.

— Tu ne manges pas ? demanda Buvadi. Pourquoi ? Tu cales ?

— Je ne veux pas être le pique-assiette de la maison, répondit le prisonnier.

Les Tchétchènes partirent d'un éclat de rire.

— Arsène est sur le point d'arriver, reprit Buvadi. Tu dois signer des papiers, d'après ce qu'il dit.

— Et quand allez-vous me relâcher ? demanda Zaour.

Buvadi fut pris d'un nouvel éclat de rire et répondit :

— Pas avant le solde de tes dettes. On ne va tout de même pas relâcher le poisson d'or, non ?

Zaour fixa la table en silence. Il y eut à cet instant de l'agitation dans la cour. Les gonds du portail grincèrent, des pas résonnèrent sur le perron.

— Le cousin arrive, dit en se levant le neveu de Khangeriev.

L'instant d'après la porte s'ouvrit d'un coup sec et l'homme qui s'engouffra dans l'ouverture arrosa la tablée d'une longue rafale de PM. Il y eut deux morts sur le coup. Khangeriev prit une balle dans le flanc et vola au mur avec sa chaise. Le dernier survivant tchétyhène se jeta vers la fenêtre. Zaour crut d'abord à un mouvement d'horreur face à ce qu'il voyait mais quand l'homme tomba, il vit que son visage n'était plus qu'une bouillie rouge.

Trois assaillants firent irruption dans la pièce. L'un d'eux plaqua Zaour dans un coin et le couvrit de son corps avec sa mitraillette et le deuxième s'élança dans la cuisine à la recherche de survivants.

Buvadi amorça un geste de la main vers le Stetchkine qu'il portait à la ceinture mais Djamaluddin lui marcha sur la main et arracha le pistolet à son étui.

Deux coups de feu claquèrent encore derrière la cloison, puis rien, dix secondes plus tard tout était fini.

On poussa Arsène à l'intérieur de la pièce, hagard, menotté dans le dos, un pistolet à la tempe tenu par un homme de Djamal. Buvadi avait le séant par terre, le dos au mur, la bouche pendante, ensanglantée. Une tache rouge s'épandait rapidement sur un pan de son treillis.

— Pauvre con, dit-il à Djamaluddin, nous avons conclu un marché. Zaour était dans le deal, pas vrai, Zaour ?

Horriblement amaigri, les yeux caves, la barbe pareille à une chiffonnette mouillée, l'homme qui portait des haillons puants achetés jadis à Londres chez Harrods pour deux mille livres sterling poussa un ricanement moqueur et dit :

— On peut dire ça comme ça.

— Je crains fort, Zaour, d'avoir gâché ta transaction, commenta Djamaluddin.

Son PM eut une toux sèche, un jet de cartilage et de cervelle gicla du front de Buvadi.

On traîna dans la pièce le maître de maison et sa femme qui hurlait tant qu'elle pouvait. Djamaluddin leva de nouveau son arme.

— Pas ça, dit Zaour, ce sont des gens bien. S'ils avaient eu à manger, ils m'en auraient donné même à moi.

Djamaluddin haussa les épaules et tira sur Arsène Khangeriev. C'était lui qui avait donné l'adresse et frappé au portail en descendant de voiture. A vrai dire, après le traitement reçu de la part des hommes

de Djamal, il n'avait guère eu le choix.

— Partons, dit Djamaluddin.

D'un bond ils furent dans la cour et Zaour aperçut deux jeeps près du portail grand ouvert. La troisième, une Niva immatriculée en Tchétchénie, était garée à l'intérieur. La voiture d'Arsène, sans doute. Deux cadavres gisaient dessous.

— Pardonne ma longue absence, dit Djamaluddin.

Andi Adiev, celui-là même qui s'était disputé avec Zaour à cause du pot-de-vin à donner au juge, céda toutes ses parts de business aux Kemirov et partit pour Moscou où il passa beaucoup de temps à faire soigner ses os mal ressoudés.

Les deux Tchétchènes que Chapi Kemirov avait amenés de Turquie allèrent demander la libération de Zaour en Tchétchénie où ils furent retenus dans une cave pour un an et demi. L'un d'eux fut relâché contre une rançon de deux millions de dollars et l'autre, remis en liberté à l'occasion d'un voyage d'Aslan Maskhadov en Turquie. C'était en somme un cadeau diplomatique de la république d'Itchkérie à la république de Turquie.

Le clan de Buvadi fut long à se calmer. Son frère aîné partit régler ses comptes aux Kemirov et disparut en chemin. Son gendre, qui avait servi dans la garde rapprochée de Doudaïev, embaucha un tueur à gages : l'un et l'autre périrent. Deux mois se passèrent et l'affaire fut reprise en main par l'un des chefs de guerre les plus en vue, un cousin maternel de Buvadi. L'homme avait deux griefs à l'encontre des Kemirov : premièrement, Djamaluddin avait tué son cousin ; deuxièmement, un ami de Djamaluddin avait enlevé sa cousine.

Le jour dit, deux mille Tchétchènes armés se rassemblèrent aux Portes roviènes devant le poste de contrôle ; et deux mille Avars armés de l'autre côté. On ne savait plus trop si c'était la guerre ou un règlement de comptes. Les deux parties en présence se disputèrent copieusement, puis le chef de bande se fit remettre deux camions-raffineries et prit amicalement congé de Djamaluddin.

A toute cette histoire s'ajouta une autre conséquence comique. Un mois après la libération de Zaour, son cousin Asludin dînait dans une boîte de striptease avec un directeur adjoint du FSB et un troisième homme, petit et gros, qui était général. Quand le général eut commandé une danse privée et qu'il se fut retiré en cabine, le directeur adjoint se pencha vers Asludin et lui murmura à l'oreille :

— Cet homme-là, je dois vous le dire sous le sceau du secret, a participé de la façon la plus directe à l'opération de libération de votre cousin. Il a liquidé personnellement le chef de bande Buvadi Khangeriev.

- 1 “De qui es-tu le fils ?”, en langue tchétyhène. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*
- 2 Siuili, c’est-à-dire Avar, en langue tchétyhène.
- 3 “Ne paie surtout pas pour moi”, en langue avare.

OÙ UN HAUT FONCTIONNAIRE MOSCOVITE VIENT INSPECTER
UNE VILLE DONT LES PANNEAUX DE SIGNALISATION
ROUTIÈRE SONT TOUS AU NOM D'ALLAH, ET OÙ IL S'AVÈRE
QU'UN RICHE ET UN PAUVRE NE FERONT JAMAIS JEU ÉGAL,
PAS MÊME DANS LA CAVE D'UN TCHÉTCHÈNE

Kirill Vodrov arriva au travail à neuf heures du matin.

Le chef du Comité d'urgence Fedor Komissarov occupait à Torbikala une villa située en bord de mer, avec tourelle de guet et télescope. La cour, dallée de marbre, donnait sur une piscine vidée pour l'hiver et recouverte comme un cercueil d'une bâche bleu marine.

Fedor Komissarov siégeait dans un bureau semblable au pont d'un petit porte-avions derrière une table de réunion ovale comme un cartouche de l'Égypte antique.

A sa droite était le ministre de l'Intérieur de la république, à sa gauche, le procureur. Venait ensuite Micha Slivotchkine, colonel russe du FSB, puis, quatrième de l'assemblée, un Caucasien quadragénaire aux cheveux bruns. Celui-ci avait les yeux d'un tueur et la bedaine d'un lutteur sevré de sport, mais le plus étonnant dans son physique, c'étaient ses oreilles. La gauche cassée, et la droite, écrasée comme une crêpe à grumeaux.

— C'est du n'importe quoi, dit le procureur. Il a enrôlé deux cents hommes dans sa bande ! Il les a armés de PM ! De lance-grenades lourds ! Et même des VTT ! Et savez-vous ce qu'ils ont fait avec un de ces blindés ? Ils ont renversé le monument au général Lissanevitch, le fondateur de la ville !

— Ce n'est pas bien ça, dit le chef du Comité d'urgence.

— Idris Abidov possédait deux clubs de jeu à Bechtoï, dit le ministre de l'Intérieur en montrant le Caucasien aux cheveux bruns. Djamaluddin est venu le voir la semaine dernière pour le prier de lui vendre ces clubs, d'une humeur si généreuse qu'il en proposait vingt mille dollars. Idris a refusé. Et vous savez quoi ? A peine trois jours plus tard, les deux clubs étaient incendiés par des terroristes. Pourquoi est-ce qu'ils n'ont pas touché au casino du frère de Djamaluddin si c'étaient vraiment des terroristes ?

— Il s'en vante ouvertement, fit Idris d'un ton morne, et Kirill observa une fois de plus ses oreilles étonnantes. Il dit avoir acheté son arsenal pour deux millions de dollars ! Et quand on lui demande ce qu'il veut en faire, il dit que Bechtoï est une ville frontalière. Il faut protéger la frontière des Tchétchènes, qu'il dit !

— Ça veut dire quoi protéger la frontière entre l'Avarie et la Tchétchénie ? commenta Micha Slivotchkine d'un air affecté. Comme s'il y avait une frontière entre nous ! Ce sont deux républiques pacifiques au sein de la Russie, non ? Ce type discrédite la Fédération russe quand il prétend qu'elle renferme des frontières intérieures et qu'il faut les protéger. Il sème la zizanie entre les ethnies.

— Ces bandits-là contrôlent tout le district ! reprit le ministre de l'Intérieur. C'est à se demander s'il existe encore dans Bechtoï une seule entreprise qui ne soit pas à Zaour Kemirov ! Il y avait une usine de vodka, fermée ! Une cimenterie, raflée ! Les hommes de Djamaluddin patrouillent dans les rues, et vous savez à quoi ils s'amuse ? Ils sont capables de molester un automobiliste et de brûler sa voiture ! J'ai déjà trois plaintes là-dessus sur mon bureau et je pourrais en avoir cent !

— Dans le district de Bechtoï, dit le procureur, la situation ethno-sociale est des plus complexes. Trois ethnies majoritaires, une quinzaine de minorités, deux villages allemands ! Et le nouveau chef de la police s'est livré à une véritable purge ethnique dans les services. Quatre-vingt-dix pour cent de Tchétchènes dans le tas des limogés ; et quatre-vingt-dix pour cent d'Avars et de Laks parmi les nouvelles recrues.

— Ce n'est plus une ville c'est un Etat, dit Tchebakov, un Etat dirigé par des terroristes, en plus ! Personne n'a le droit d'y aller ! Tenez, la dernière fois que nous avons décidé d'y envoyer notre cher Nabi Djaparovitch pour une mission d'inspection (et le ministre accompagna son propos d'un geste large en direction du procureur), il était contacté au téléphone cinq minutes plus tard par Djamaluddin qui lui disait : Ah ! Qu'est-ce qu'on fait de toi ? On te fusille ou on t'enlève ?... Vous imaginez un peu ? Quelqu'un qui téléphone au procureur pour lui annoncer qu'il va l'enlever !

Le procureur de la République eut un frisson, puis il baissa les yeux. On voyait bien qu'il ne s'en était pas remis.

— Votre comité doit se rendre à Bechtoï, dit le ministre de l'Intérieur. On verra si Djamaluddin essaie de s'en prendre aux fédéraux, de les tuer ou de les enlever !

Fedor Komissarov cessa de griffonner dans ses papiers et leva les yeux sur Kirill. Après quoi l'assistance cessa de regarder Komissarov et se mit à son tour à regarder Kirill.

— Je vais à Bechtoï, dit Kirill.

— Je vous donne une escorte, Kirill Vladimirovitch, dit le ministre de l'Intérieur. Impossible de voyager sans escorte.

— Quand souhaitez-vous partir ? demanda le nommé Idris.

— Dès demain matin, dit Kirill. Je me lève et j'y vais.

— Oh ! je vous accompagne ! dit Idris. Quelqu'un de bien comme

vous... Je ne veux pas qu'on vous fasse du mal ! Ils sont capables de vous... comme la statue de Lissanevitch !

Une demi-heure plus tard, après un aparté avec Komissarov, le membre du Comité d'urgence Kirill Vodrov sortit dans la cour. La brume de la veille avait disparu sans laisser de traces, tel un SDF sordide et chiffonné quittant la gare avec ses couvertures, ses guenilles et ses cartons à l'approche d'une patrouille. Le ciel était d'un bleu éblouissant et le soleil nageait dedans à la façon d'une noix de beurre fondant dans une casserole.

La cour avait séché. Les gardes d'élite du ministre et les amis d'Idris bavardaient près d'une Mercedes au blindage nickel. Les amis d'Idris se distinguaient en ceci des hommes du groupe d'intervention rapide de l'Intérieur qu'ils étaient mieux armés.

Un garde brun ouvrit un portillon métallique percé dans la grille d'entrée, et Kirill se retrouva sur une place triangulaire à gros pavés. La pointe du triangle s'étirait en grimpant jusqu'à une ruelle minuscule bordée d'une vieille mosquée au minaret corseté d'échafaudages où s'affairaient des peintres en blouson jaune fluo.

Kirill traversa la place et frappa à la vitre d'une vieille Lada garée près de la mosquée. La voiture, qui semblait de l'âge du Prophète, arborait sur son toit écaillé le damier lumineux des taxis.

Un vieux chauffeur au visage rond et avenant lui ouvrit la portière. Ça sentait l'essence pas chère et le mauvais tabac.

— Tu m'emmènes à Bechtoï ?

Le chauffeur toisa l'homme à la cravate de soie et au pardessus de cuir si fin qu'il eût tenu plié dans un sac à main de dame, claqua de la langue et dit :

— Quinze cents roubles.

Kirill connaissait des restos de Moscou où ce n'était même pas le prix d'une tasse de thé.

Il fallut près de cinq heures de route pour atteindre Bechtoï. On aurait pu faire plus vite, mais Kirill, qui consultait ses notes, pria le taxi de faire un détour par un petit village nogai appelé Djarli.

D'après les rapports dont Kirill avait eu connaissance à Moscou, le village avait été sinistré un an plus tôt par une inondation, et les autorités de la république avaient indemnisé les victimes à hauteur de quatre millions de dollars. Kirill voulait voir ce qu'on avait fait de cet argent.

La route fléchée vers Djarli le mena à la berge fraîche d'une rivière bordée d'un campement. Rapide et bouillant d'écume, le torrent n'avait pas gelé mais sa rive était couverte d'une neige poreuse et peu

profonde. Des barques tirées à terre séchaient dessus, des poules allaient et venaient. Un jeune Nogai au teint très mat, qui devait avoir dans les vingt-sept ans, s'approcha du taxi et se présenta comme Ahmed.

— Y a un chef ici ? demanda Kirill qui s'était laissé dire qu'on ne devenait pas chef aussi jeune dans le Caucase, et qui prit Ahmed pour le fils, le neveu ou le frère d'un chef.

— Je vous écoute, répondit Ahmed.

— Vous avez touché des indemnités pour les maisons sinistrées ?

— Non.

— Et vous savez qu'elles vous sont dues ?

— Oui. Quand le nouveau chef du district a été nommé, une maîtresse d'école de chez nous, qui s'appelle Farida, est allée le voir à sa permanence pour se faire payer six mois d'arriérés de salaire. Et l'autre lui a répondu : Je ne peux pas te verser ton salaire parce que l'argent du district a servi à vous dédommager des inondations. Alors Farida, tout étonnée, lui a dit qu'elle aussi voulait toucher sa compensation. Le bonhomme a sorti les archives. Farida Mamaïeva, c'est bien toi ? – Oui. – Eh bien les indemnités t'ont été versées, deux cent mille roubles. Tiens, vois ta signature... C'est comme ça qu'on l'a su.

— Vous l'avez signalé à la procureure ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Mon peuple ne compte pas sur la procureure, répondit le jeune Nogai ; mon peuple compte sur Allah.

Kirill observa un silence, puis sortit une carte de visite, y nota son numéro de portable et la donna au Nogai.

— Je serai à Bechtoï, dit Kirill. J'irai à la mairie. Je ne suis peut-être pas Allah, mais je n'en resterai pas là. Rassemblez vos plaintes et envoyez-les-moi.

Le chauffeur n'avait pas quitté son taxi de toute la conversation et, quand Kirill remonta, il le considéra d'un œil très étonné. Il s'avéra que lui aussi était nogai. Mais il ne voulut rien dire d'Ahmed, curieusement.

Passé le village nogai, la route se cabra dans la montagne. Les pneus lisses de la voiture patinaient sur la neige, les arbres accrochés aux pentes faisaient penser à du sucre candi.

Des nuages donnèrent bientôt la charge, dans le ciel d'abord, sur terre ensuite. Tout plongea dans la brume, une brume si dense qu'on aurait pu l'essorer même à l'intérieur de la voiture. Les montagnes s'estompèrent, la route aussi, les feux de position du camion qu'on suivait sombrèrent dans une épaisse crème fraîche, puis le brouillard fut soudainement déchiré par un trou noir au bord duquel brillait une

ampoule jaunâtre, et la voiture s'engouffra dans le tunnel de Kurchi.

A l'autre bout du tunnel brillait le soleil. Un ciel indigo sans le moindre nuage, avec des brassées de lumière qui dévalaient des rochers roux-brun. De l'arche du tunnel giclait de l'eau et la route fraîchement goudronnée piquait en courbe au fond de la vallée. Il y avait là, à la sortie du tunnel, un bungalow qui faisait cafétéria, et un poste de contrôle semblable à un pigeonier étayé par des sacs de sable. Derrière les sacs était un soldat assis qui tenait sa mitrailleuse comme un pêcheur, sa canne.

Une Merco blindée stationnait devant le poste, longue, élégante, telle une feuille de laïche, près d'une Lada de la milice avec son gyrophare et un gros policier en gilet jaune fluo.

Un panneau de signalisation vert se dressait au bord de la route. Kirill pensa y lire *District de Bechtoï* mais, quand le taxi se fut approché, il déchiffra les mots *Allah akbar*.

Le flic en jaune leva le bâton, le taxi s'arrêta et le chauffeur tendit son permis de conduire. L'autre mit le nez à la vitre, dévisagea Kirill et le fit descendre de voiture. Kirill, goûtant d'avance son plaisir, claqua la portière et lui emboîta le pas.

Le gros flic conduisit Kirill à la Mercedes dont la portière s'ouvrit. Il y avait au volant le personnage le plus étonnant qu'il eût jamais vu. C'était une montagne de deux mètres qui devait bien peser un quintal et demi dont zéro kilo de graisse. Ses yeux et ses pommettes se perdaient derrière d'épaisses boucles noires. Des poings gros comme des melons. Il avait un sac de noix sur les genoux qu'il décortiquait avec deux doigts et mettait à la bouche.

— Monte, lui dit-on dans son dos.

Kirill se retourna et vit un jeune homme vêtu d'un treillis frais lavé et chaussé de rangers marron clair. Un menton rasé de près, une kalachnikov et des yeux de tueur pensif.

Cinq mètres plus loin, le flic en jaune fluo expliquait quelque chose au taxi. Il n'était pas seul. Près de lui se trouvait un autre type en treillis qui portait aussi une kalachnikov. De profil, on aurait dit la copie conforme du premier.

La porte du café s'ouvrit, par où sortit une vieille dame obèse en foulard noir, un seau d'ordures à la main. Elle échangea deux ou trois mots avec le soldat assis devant son poste, et pressa le pas plus loin.

— Monte, répéta l'homme au PM.

Le taxi fit demi-tour et s'enfila dans le tunnel. Apparemment, on lui avait donné de l'argent.

Le directeur adjoint du Comité d'urgence antiterroriste dans le Caucase-Nord haussa les épaules et monta dans la Merco blindée noire garée sous le panneau *Allah akbar*.

Bechtoï était une cité de montagne perchée à neuf cents mètres d'altitude. Les cimes avoisinantes culminaient jusqu'à quatre mille mètres de hauteur et quand, un quart d'heure plus tard, la ville jaillit du décor à un tournant, Kirill crut voir un tas de boîtes jetées pêle-mêle dans des mains tenues en creux et ces mains étaient celles des montagnes.

La Merco noire traversa Bechtoï en dix minutes. Kirill vit défiler de basses maisons de pierre avec leurs tonnelles frisées de vignes dénudées par l'hiver, une école flambant neuve, un vieux cinéma flanqué d'un minaret tout récent... Sur la place de la mairie, il entrevit le socle vide du monument renversé, une mosquée quatre fois plus grosse que l'hôtel de ville et, plus loin, en diagonale, un bâtiment à trois étages ravagé par un incendie.

La Merco quitta la ville sans s'être embarrassée des feux rouges, enfila une route noire et glissante coupée des montagnes par des peupliers nus et cornus et s'arrêta bientôt près d'une grille en fer forgé. Le chauffeur coupa le contact et descendit. Quand il se redressa, il s'avéra qu'il faisait bien deux têtes de plus que Kirill. Les deux hommes aux PM sortirent à leur tour en invitant le Moscovite à les imiter d'un mouvement du menton. Kirill les avait observés attentivement pendant le voyage : même taille, mêmes yeux, mêmes lèvres rouges... et deux coupures identiques sous des grains de beauté identiques au-dessus de la lèvre droite. Comme deux photos tirées d'un même négatif.

La grande allée d'un cimetière partait de là, bordée de pierres et de stèles d'égale hauteur. Elle courait si loin que, dans l'air du soir, on n'en voyait pas le bout. Sur la gauche et la droite s'alignaient les mêmes monuments.

Cela ressemblait fort à l'un de ces cimetières militaires où l'Etat enterre ses combattants morts à l'ennemi avec les deniers publics, à cette différence près que certains monuments étaient jumelés, voire triplés, parce qu'ils veillaient sur deux, voire trois membres d'une même famille.

Le 5 avril 2002, à cinq heures vingt du matin, un groupe de boïéviks emmené par un certain Wahha Hunkarov avait investi la maternité n° 1 de Bechtoï. Quatre heures après l'assaut, avant même que l'autorité publique, tétanisée, n'eût le temps de boucler les lieux, une chaîne explosive en cours de montage se déclencha, rasant l'aile gauche du bâtiment.

Cent soixante-quatorze stèles affichaient une seule et même date de décès.

Et sur quarante-sept, les dates de naissance et de mort correspondaient entre elles.

Au bout de l'allée se dressait une petite mosquée de pierre rousse avec la flèche montante de son minaret, qui marquait la limite entre le nouveau et l'ancien cimetière. Kirill gravit les marches du parvis et s'arrêta près de la porte. Il vit ses trois convoyeurs s'avancer sur un tapis quadrillé et s'immobiliser sous le cerceau bas d'un lustre hérissé d'ampoules.

La prière ne fut pas longue. En remontant l'allée, ils saluèrent une femme qui s'affairait au pied d'une tombe.

Dix minutes plus tard la Merco traversa un village qui semblait dans la lumière du soir. La route montait toujours. Passé le village, on tourna pour franchir un portail surmonté d'un mirador profilé comme un minaret.

De là descendait une route soigneusement déneigée qui serpentait entre des buissons bien taillés et faisait moult boucles autour d'un sombre lac hivernal surplombé d'un plongeur de cinq mètres.

Une maison jaune à deux étages, qui avait l'aspect morne d'un bâtiment officiel, était plantée à droite du lac. Un concierge vêtu de noir grattait de la pelle sous une tonnelle mise à nu par l'hiver. Près de là, une vingtaine de voitures serrées les unes contre les autres pointaient leurs museaux vers les flots lacustres. Un minibus aux vitres teintées, particulièrement balèze, attira l'attention de Kirill. L'autre rive du lac était plantée de chalets.

La Merco se laissa glisser sur l'allée noire qui bordait le lac. La maison jaune semblait vraiment habitée. Elle était gardée par trois hommes armés. Quand l'un d'eux ouvrit la porte, Kirill vit un râtelier à pistolets automatiques et une longue table de planches derrière laquelle se tenaient deux dizaines de combattants en treillis.

Mais la Merco ne s'arrêta pas là et poussa plus loin jusqu'à un chalet au perron bas et à la fenêtre bordée de lumière derrière l'écran d'un rideau bien tiré. Là encore, un jeune type armé d'un PM avait le séant posé sur les marches du perron.

On s'arrêta. L'un des jumeaux descendit de voiture et ouvrit grande la portière à Kirill qui entra dans le chalet quand le type au PM se fut effacé devant lui.

Le sol, les murs... partout des tapis. Entre les deux fenêtres du salon s'étirait le poster d'une mosquée inondée d'une lueur lunaire. Deux fauteuils de cuir encadraient un guéridon dressé de mets ordinaires : tomates, galettes, herbes aromatiques. Enfoncé dans l'un des fauteuils, un homme faisait face au poster, mince, les cheveux bruns, vêtu d'un pull angora à carreaux, les jambes à l'aise dans un pantalon de sport. Il semblait plus chiffonné que la veille, et quand il tourna la tête vers la porte, Kirill distingua nettement ses yeux cernés de bleu et son menton piqué de poils drus.

A un coin du guéridon Arzo Khadjiev mordait dans une tomate

bordeaux foncé grosse comme un melon, sans s'embarrasser d'une fourchette. Le troisième homme était le blond qui, la veille, faisait crânement tourner son PM autour du doigt. Cette fois, il portait un survêtement rouge avec un écusson Patek Philippe qui jetait des éclats à hauteur du coude.

— Bonjour, Djamaluddin, dit Kirill. Et moi qui croyais hier que tu ne m'avais pas reconnu.

Juin 1997

Djamaluddin sortit notablement grandi de l'affaire de l'enlèvement de Zaour. Son nom était désormais sur toutes les bouches. Ceci bien sûr parce qu'il avait tiré son frère du trou et abattu son ravisseur, mais pas seulement.

La vraie raison en était que la guerre se rapprochait de plus en plus des montagnes de l'Avarie et que l'on attachait donc de plus en plus de valeur à qui savait se battre. Or il avait plu à Allah que Djamaluddin fût devenu un homme non pas grâce au business ou au milieu, mais grâce à la guerre. Le vilain petit canard était un aigle maintenant ; et le voyou, un guerrier.

En s'abattant sur les montagnes, la guerre minait les usages séculaires et parachevait l'œuvre de sape du pouvoir soviétique ; ou bien, à l'inverse, faisait remonter d'anciennes coutumes. Le rapt de Zaour fut la première hirondelle. Maintenant, on volait les gens comme des poules.

Les ravisseurs étaient tantôt des Tchétchènes, tantôt des soldats russes de l'aérodrome voisin. Le plus souvent, les soldats eux-mêmes faisaient la proie des rapt parce que la faim les poussait à courir la campagne pour y vendre des munitions et des pièces détachées. Le maire de la ville coulait des jours tranquilles à faire tourner sa distillerie de vodka et ne songeait pas à s'y opposer. Au vrai, lui-même avait déjà été enlevé.

Quand survenait un rapt, on appelait souvent Djamaluddin au secours. Il advint une fois que le gardien d'une pompe à essence de Bechtoï fut enlevé. Comme il ne coûtait pas cher, Djamal le racheta pour trois mille dollars. Il trouvait plus simple de payer la rançon au tarif d'un soldat russe que de solliciter les deniers de l'Etat.

Djamaluddin récupéra l'otage aux Portes roviennes et alla le déposer au siège du FSB de la république. Le soir même, il voyait l'ex-otage au journal télévisé. Un officier du FSB posait à ses côtés, la main sur son épaule, et disait qu'on l'avait libéré grâce à une opération commando.

Deux jours plus tard, le père du gardien fit un banquet à l'occasion de la libération du garçon, auquel banquet Djamaluddin ne fut pas convié. Djamal laissa faire mais, la semaine suivante, son ami Tachov

croisa un oncle de l'ex-otage à une noce.

— Et pourquoi ne pas avoir invité Djamaluddin à votre fête ? demanda Tachov.

— Parce que le maître d'œuvre du rapt, c'est lui ! répondit l'oncle du garçon, qui possédait deux boutiques dans la ville. Il a enlevé mon neveu pour faire main basse sur le business de mon frère. Les hommes du FSB nous ont expliqué tout ça, ils sont prêts à nous défendre de Djamaluddin.

Tachov rapporta ces propos à Djamaluddin qui réfléchit longtemps, puis lâcha :

— Allah nous jugera.

Il arrivait très souvent que les enlèvements se fissent avec l'aide des miliciens. Non pas que les miliciens de Bechtoï fussent pires qu'ailleurs en Russie, mais parce qu'ils avaient plus de peine à se faire de l'argent. Partout ailleurs en Russie, les miliciens pouvaient racketter le business, ouvrir ou clore des instructions au pénal, etc., partout ailleurs la Russie vivait en paix, or plus on vit en paix, plus il y a de l'argent. A Bechtoï, c'était différent : le business y appartenait entièrement à Zaour Kemirov et quiconque aurait planté les dents dans ce business se serait bientôt retrouvé sans ses dents. Voilà pourquoi les miliciens de Bechtoï arrondissaient leurs fins de mois en vendant des otages aux Tchétchènes.

Un jour, Djamaluddin paya la rançon d'un Tchétchène que des patrouilleurs avinés lui vendirent carrément au cul du camion. Djamal s'en fut demander des explications au flic à l'origine de l'affaire, et, lors des explications, la maison du flic brûla. Le ministre de l'Intérieur de la république s'en trouva très affecté. Il fit une intervention télévisée pour dire que les bandits de Bechtoï menaient une campagne systématique visant à intimider les représentants des forces de l'ordre.

Trois semaines après ces faits, deux jeunes Koumyks qui rentraient de la ville au village de Kurchi marquèrent un arrêt au bout de dix kilomètres parce que là se trouvait la tombe d'un cheikh et que tout le monde avait l'habitude de s'y recueillir. Plusieurs Tchétchènes attendaient devant la tombe, connaissant la coutume et nourrissant l'espoir d'une bonne pêche aux otages. Dès que les jeunes furent descendus de voiture, les Tchétchènes les menacèrent de leurs mitraillettes, les poussèrent dans le coffre en jouant des bras et des genoux et repassèrent la frontière par des chemins de traverse.

Quand les Tchétchènes eurent sorti les deux garçons du coffre, il s'avéra que l'un avait pour mère une institutrice de campagne, et que la famille de l'autre ne possédait d'autre bien qu'une terrasse de plaqueminiers sur un terrain pentu. De très beaux plaqueminiers, d'accord, Bechtoï produisant d'ailleurs les plus belles plaqueminiers d'Avarie, mais enfin la terrasse ne dépassait pas les cent cinquante

mètres carrés. Pour tout dire, les Tchétchènes avaient espéré tomber sur quelqu'un de plus riche, et ça les rendait un peu tristes qu'il n'y eût pas grand-chose à tirer de ces deux-là.

Après s'être creusé la tête un bon moment, les ravisseurs allèrent à Bechtoï acheter des vêtements pour les garçons. Ils rapportèrent de belles Adidas et de beaux blue-jeans dont les autres durent se parer. Puis ils rendirent visite à Arzo Khadjiev en lui disant qu'ils avaient deux otages koumyks dont l'un était directeur financier d'une usine du clan Kemirov, et l'autre, l'adjoint de celui-ci, et qu'ils aimeraient en tirer vingt mille dollars pièce parce qu'ils avaient un peu peur de traiter directement avec Djamaluddin.

Khadjiev marchanda et les leur acheta pour dix mille dollars. Avant la transaction, les vendeurs les tabassèrent copieusement en leur disant motus. Consigne inutile puisque personne ne leur adressa la parole dans la maison du Tchétchène. Khadjiev téléphona à Djamaluddin pour lui demander un million par tête.

— Ces types-là n'ont rien à voir avec moi, dit Djamaluddin. Combien as-tu donné à ces escrocs ?

— Trente mille, répondit Arzo.

— Je t'en donne trois mille par tête, le prix d'un soldat russe, et autant pour le boulot. Mais pas un kopeck de plus.

La réponse mécontenta fortement Arzo qui tenta de refourguer les types aux Akhmadov, puis aux Baraïev, mais toute la Tchétchénie savait déjà de quelle jolie manière Arzo avait acheté le "directeur financier de Djamaluddin" et il était devenu plus difficile de caser les Koumyks que de revendre des actions de la bulle spéculative MMM.

Finalement Arzo appela Djamaluddin pour lui dire qu'il marchait. Quand ils eurent réglé les détails, Djamaluddin raccrocha, éclata de rire et dit à ses hommes :

— Du business à la tchétchène ! Exiger deux briques de rançon, briser la vie de deux mères de famille, puis faire cracher un sac de dents aux otages et les larguer pour six mille dollars...

Arzo et Djamaluddin se présentèrent à l'heure dite aux Portes rovènes. Les snipers arrivèrent les premiers, qui se postèrent dans les fourrés pour dissuader le camp adverse de faire des bêtises, puis vinrent les voitures d'Arzo et Djamaluddin.

Les deux hommes s'approchèrent d'un carré fleuri attenant au poste de contrôle. Le parterre était traversé d'une allée cimentée. Autrefois, l'on y taillait dans les fleurs les armoiries de l'URSS de part et d'autre du chemin. Maintenant, l'endroit passait pour le plus dégagé, le plus à la main des snipers au cas où les choses auraient mal tourné.

Djamaluddin tendit l'argent à Arzo, et le Tchétchène eut l'impression qu'il avait encore douze ans et que sa mère lui donnait dix-neuf kopecks pour acheter une glace. Il prit la rançon et, sans dire

un mot, s'en retourna parmi les siens. Côté avar, les otages libérés montaient déjà dans la voiture.

Djamaluddin retourna à son Cruiser et vit que les deux Koumyks étaient blancs comme du polyester et qu'ils se tenaient les mains entre les cuisses.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il à l'aîné des deux.

L'autre ne répondit rien tout en fixant Djamaluddin d'un regard dément. Djamal saisit le garçon par la chemise et la lui déchira, pensant qu'on l'avait sauvagement battu, mais il ne vit que de vieilles ecchymoses. Alors il lui dégrafa le pantalon et découvrit qu'au lieu d'un slip on lui avait noué une serviette et qu'elle était remplie de sang.

Djamaluddin se retourna. La première Niva, celle qui transportait Arzo, était déjà sur le point de disparaître dans la montagne à un tournant de la route ; mais la deuxième attendait que tous les snipers fussent montés.

Il ouvrit le coffre du Cruiser, prit un lance-grenades, se positionna sur un genou, visa et tira.

La Niva des snipers prit feu avant de s'écraser au fond de la gorge. Dès lors le torchon brûla fort entre Arzo Khadjiev et Djamaluddin Kemirov.

A l'été 1997 Djamaluddin fut appelé à Moscou. Il se présenta au dix-septième étage d'un gratte-ciel moscovite. Le maître des lieux était un oligarque connu du pays entier, et un incident se produisit dès que Djamal eut passé l'entrée de la tour : pas question pour les gars de la sécurité de le laisser avec un Makarov à la ceinture.

Le chef de la sécurité rouspéta tant et plus, mais l'autre dit :

— Je garde mes habitudes. Demande-moi mon arme, demande-moi d'enfiler un tutu, fais comme il te plaît. Mais je ne te donnerai pas mon arme, et le tutu, mets-le toi-même si ça te chante.

Finalement, Djamaluddin entra avec son Makarov à la ceinture. C'était un bureau magnifique tout lambrissé d'un bois rutilant, avec des pieds de table qui ressemblaient aux pattes d'un lévrier de race. L'oligarque pavaisait parmi des photos qui le représentaient en compagnie de présidents de différents pays, et Djamaluddin se dit que lui n'aurait jamais pareille collection. Il avait certes un album de famille où il posait avec Bassaïev et Hattab, mais il voyait bien que ce n'était pas la même chose.

Il y avait là deux hommes assis aux côtés de l'oligarque : Asludin Kemirov, cousin de Djamaluddin et député à la Douma, et un jeune type d'aspect malingre qui se présenta comme Kirill.

Quand Djamaluddin entra, l'oligarque se leva, jeta un œil en coulisse sur son Makarov et le salua :

— Mon fils a disparu en Tchétchénie, un enfant de mon premier mariage. On m'a dit que tu pouvais le tirer de là.

Djamaluddin observa un silence.

— J'en ai vaguement entendu parler, répondit l'Avar d'un air évasif. Qu'est-ce qu'il fichait là-bas ?

L'oligarque laissa la question sans réponse. Kirill eut un petit rire narquois et dit :

— Il a fait le voyage pour acheter de la drogue. C'était un garçon qui se piquait. Il avait des copains tchétchènes qui l'ont entraîné avec eux en lui disant que la came était bon marché, là-bas.

— Quels copains ?

— Ils s'appellent Wahha et Moussa Adallaïev, répondit l'oligarque. Naturellement, ils disent que Vadik a été enlevé sous leur nez. Leur voiture a été arrêtée sur une route de montagne, et des hommes l'ont pris. Ils prétendent ne rien savoir.

Djamaluddin comprenait que c'était vrai. Bien sûr, les frères Adallaïev avaient bel et bien vendu le Russe et empoché leur argent, mais ils n'en savaient pas plus à présent sur son compte qu'un vendeur de supermarché ne connaissait le sort de la savonnette achetée par un client. Si le réseau de commercialisation de la marchandise libellée "prisonnier russe" marchait si bien, c'était grâce à un partage des tâches impeccable. Les uns mouchardaient, d'autres enlevaient, d'autres encore revendaient, d'autres enfin rançonnaient, et tout cela indépendamment les uns des autres. Il était difficile de faire des griefs au négociant du bout de la chaîne parce qu'il avait agi en acquéreur consciencieux. Il n'avait enlevé personne, lui, n'ayant fait qu'acheter. Il fallait bien qu'il rentre dans ses frais !

— Ces deux-là sont hors circuit maintenant, dit Djamaluddin. Des hommes d'Arbi Baraïev m'ont contacté. Ils demandent deux millions pour ton fils. Les deux autres en auront tiré dans les vingt mille.

L'oligarque marqua un silence qu'il finit par rompre en disant :

— On m'a dit qu'après le rapt de ton frère tu as levé des hommes pour l'arracher à ses ravisseurs en les exterminant.

— C'est vrai.

— Si je te paie deux millions de dollars, tu feras de même ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Ton fils n'est pas de ma fratrie ni de mon clan. Je ne vais pas tuer des Tchétchènes à cause d'un Russe.

L'oligarque ne répondit pas. Puis il se pencha sous le guéridon d'où il tira un attaché-case qui sentait le cuir frais. Un d'abord, un autre ensuite. Clic, il ouvrit le couvercle, et Djamaluddin aperçut dix briquettes bien régulières de cent mille dollars chacune. C'était la première fois qu'il voyait tant d'argent dans si peu de place. La

dernière fois qu'il avait récupéré un million de dollars, le magot faisait au moins quarante kilos et logeait à peine dans un gros sac à patates.

— Alors prends cet argent et va l'échanger contre mon fils, dit l'oligarque.

Comme toujours en pareil cas, négocier la rançon ne devait guère poser de problème parce qu'on disposait à la fois du magot et des intermédiaires. Les ravisseurs de Vadik Vladkovski ne l'avaient tout de même pas enlevé pour l'envoyer garder leurs chèvres. Il aurait été trop bête de faire trimer comme simple esclave un individu susceptible de rapporter deux millions de dollars, ou de le faire mariner dans le froid d'une cave où seuls se conservaient les bocaux de cornichons, contrairement aux hommes qui eux risquaient de s'abîmer. Or que faire d'une marchandise avariée, je vous le demande ?

Aussi, quatre jours plus tard, trois hommes entrèrent dans un village frontalier : Djamaluddin Kemirov, Kirill Vodrov, à cette époque vice-président de la holding de Vladkovski, et un Tchétchène nommé Aslan. Quant à Zaour Kemirov, il se trouvait comme otage dans le bureau moscovite de l'oligarque pour garantir que sa famille ne partirait pas avec la rançon.

Quand ils se furent rapprochés de la frontière, ils virent de l'autre côté une simple Lada 09 blanche d'où descendit un vieil homme coiffé d'une toque de mouton. Le bonhomme s'appelait Moussa Temaïev, c'était le père d'Aslan et l'une des personnalités les plus respectées de la région. Il était venu seul en compagnie de son neveu qui conduisait la voiture.

Le vieux Tchétchène examina la horde d'hommes armés qui accompagnait Djamaluddin, secoua la tête (qu'il avait pareille à une vieille souche) et demanda :

— Djamaluddin, tu es jeune et j'ai entendu dire beaucoup de bien de toi. Où vont tous ces hommes ?

— Nulle part. Ils resteront avec toi sur la frontière pendant que ton fils et moi allons chercher le Russe.

— Je vais avec vous, dit Kirill.

— Tu n'as rien à faire en Tchétchénie, coupa sèchement Djamaluddin.

— Vous transportez beaucoup d'argent, protesta l'autre. Vlad m'a demandé de ne pas m'en écarter.

Djamaluddin sortit le sac de sa jeep et le transborda dans l'autre voiture. Puis il s'approcha de Kirill, lui prit le Glock qu'il portait à la ceinture et le mit dans sa poche.

— Monte, lui dit-il.

Une heure plus tard la Lada blanche entra dans la cour d'une maison modeste qui appartenait à un cousin d'Aslan, Ansudi. Les

visiteurs furent accueillis avec tous les honneurs et eurent droit à une table bien garnie. Ansudi n'était pas le détenteur de Vadik mais un simple intermédiaire, tout comme Aslan et Djamaluddin. Djamal pria le maître de maison de faire chauffer de l'eau pour la toilette du Russe et de lui préparer une bouillie.

— Pourquoi une bouillie ? s'étonna Kirill en parcourant la table d'un regard nerveux.

Pour un temps de guerre, la table dressée sous la tonnelle lui paraissait magnifique. Un poulet, qui nageait dans une sauce épaisse, vint lui titiller les narines.

— Dans l'état où il est, on n'avale que de la bouillie, répondit l'Avar.

Mais une heure passa, puis deux, puis trois, le poulet était mangé, mais aussi les tomates aux belles rondeurs, les longues pâtes au bouillon doux, et toujours pas de prisonnier en vue. Kirill se faisait nerveux. Djamaluddin haussa les épaules et alla se coucher, le sac de billets lui tenant lieu d'oreiller. Aslan ne tenait plus en place et n'arrêtait pas de téléphoner.

Kirill, qui n'avait pas dormi depuis vingt-quatre heures, sombra dans un sommeil tourmenté. Il se réveilla en sursaut quand il se sentit secoué à l'épaule. Sa main se porta à l'étui de son arme. Vide. Il ouvrit les yeux. C'était Djamaluddin, qui avait l'air calme, frais et dispos.

— Ils veulent que nous allions chez son oncle, dit Djamaluddin en montrant Aslan. Ça ne leur convient pas que nous soyons avec un Russe. Ils disent que la transaction se fait trop près de la frontière.

— Ça ne me plaît pas, dit Kirill.

— A moi non plus, répondit laconiquement Djamaluddin.

Ils partirent à neuf heures du matin et ne tardèrent pas à entrer dans un village proche d'Urus-Martan, où vivait l'oncle d'Aslan. Le même scénario se reproduisit. On fit chauffer de l'eau et l'on prépara de la bouillie pour le prisonnier à libérer, mais toujours pas de Vadik. Par deux fois des voitures bizarres s'arrêtèrent devant la maison des Temaïev, puis firent demi-tour et repartirent. Il était déjà huit heures du soir quand Djamaluddin et Aslan entrèrent dans la pièce où se morfondait Kirill.

— Fedor Komissarov c'est qui ? demanda Djamaluddin d'un ton brusque.

— Un type du FSB, voulut expliquer Kirill.

— Je ne te demande pas si tu le connais. Je te demande si vous avez fait appel à lui.

— A vrai dire, c'est lui qui est venu nous dire qu'il avait la possibilité de racheter Vadik. On ne lui a dit ni oui ni non parce que tu es entré dans la partie.

— Eh bien bravo, dit Djamaluddin. Ce Komissarov a téléphoné à

Baraïev. Hier. D'Urus-Martan. Lui promettant trois millions. Alors nos deux briques, évidemment, ils s'en tapent.

Un vilain frisson courut dans le dos de Kirill. La situation lui apparut soudain sous un jour particulièrement cru. Ils se trouvaient au cœur de la Tchétchénie, à une centaine de kilomètres des troupes russes, du site russe le plus proche, avec deux millions de dollars dans un sac à dos, et le seul garant de leur sécurité était un certain Moussa resté en otage avec les hommes de Djamaluddin. En pareilles circonstances, la valeur d'un tel gage diminuait à vue d'œil.

Djamaluddin sortit de sa poche le Glock de Kirill, très chic, en vérifia le chargeur et le rendit à son propriétaire.

— Debout, dit-il, on s'en va.

— Maintenant ? En pleine nuit ?

— As-tu l'intention d'attendre jusqu'au petit matin ? Dans la journée, la moitié de la Tchétchénie savait déjà que deux millions de dollars se trimbalaient du côté d'Urus-Martan. Veux-tu que toute la Tchétchénie soit au courant à l'aube ?

De la maison des Temaïev, un souterrain menait à un sentier de chèvres au-dehors du village. Ce fut par là qu'on se sauva en laissant la voiture blanche dans la cour où des yeux attentifs auraient pu l'observer, volontairement ou non. Kirill se doutait bien que le souterrain n'avait pas été creusé pour mener les chèvres à l'abreuvoir, mais il préféra ne rien dire. Ils se faufilèrent dans le boyau de terre et, une demi-heure plus tard, se retrouvèrent au beau milieu d'un verdoisement nocturne.

Au bout d'un quart d'heure de marche, Aslan Temaïev quitta la sente d'un pas sûr de lui et se mit à gravir une pente en suivant des repères qu'il était seul à connaître. Il avait dans l'idée de passer sur l'autre versant par un relief de petite montagne, puis de descendre au village voisin où l'on devait prendre le bus. Que les bus circulent en Tchétchénie n'étonna pas moins Kirill que s'il avait appris que les montagnes abritaient encore des dinosaures.

On crapahuta toute la nuit.

Aslan marchait devant : il connaissait bien le coin. Djamaluddin portait les deux millions de dollars dans un sac à dos auquel il avait accroché sa mitraillette. Deux millions de dollars, ça pesait vingt-quatre kilos. Pour dire vrai, ce n'était pas le fardeau le plus utile qui puisse être dans ces montagnes. Il aurait volontiers échangé les vingt-quatre kilos de dollars contre vingt-quatre kilos de munitions.

Le Russe fermait la marche. Djamaluddin lui avait rendu son pistolet en lui confiant même deux grenades mais la situation lui plaisait de moins en moins. Il commençait à suspecter une ruse : et si Aslan et Djamal l'égorgeaient là pour se partager le magot ? Le clan des Kemirov était peut-être assez riche pour ne pas se laisser tenter,

mais allez savoir, avec ces Caucasiens...

On atteignit une route goudronnée à l'aube, et un bus les ramassa à un embranchement. Il était bondé. Un mouton bêlait sur la plateforme arrière.

On roula une demi-heure. Le moteur suffoquait comme un asthmatique, les montagnes qui défilaient sur la droite cédèrent la place à des champs d'herbes folles piqués çà et là de pancartes blanches avec les mots : *Danger. Mines.*

Kirill ne pipait pas. Quand un vieux Tchétchène baragouina quelque chose à son attention, Aslan s'empressa de répondre à sa place. On avait souvent insinué à Kirill qu'il ressemblait à un juif. Cette fois il espérait sincèrement que sa barbe noire de deux jours le ferait ressembler à un Tchétchène, ne serait-ce qu'un petit peu...

Enfin, passé un tournant, le chef-lieu de district apparut. A cent mètres de la bourgade, deux Niva blanches et sales stationnaient au pied d'un panneau fendu. Un homme à la barbe rousse siégeait là sur un capot, un PM à la main.

A trente mètres des Niva, Barbe Rousse fit un pas à l'écart et pan ! tira à terre devant l'autobus. A croire que les mitraillettes remplaçaient désormais les feux rouges en Tchétchénie.

Le bus stoppa. Les hommes qui descendirent des Niva montèrent dans le bus et s'emparèrent du mouton. Puis l'un d'eux s'approcha de Kirill, le dévisagea et lui demanda quelque chose.

Kirill garda le silence.

Tout autour les Tchétchènes se mirent à rire et le barbu armé répéta sa phrase.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Kirill.

— Il dit qu'un vrai Tchétchène avec un aussi beau pistolet n'aurait jamais enfilé une chemise aussi sale, traduisit Aslan.

— Sortez, dit en russe l'un des hommes armés.

Kirill ne dit rien. Il avait déjà compris qu'ils étaient faits comme des rats. L'idée lui vint de brandir une grenade en hurlant qu'il prenait toutes les femmes en otages mais il n'en fit rien et se rangea à la raison. Ils n'avaient jamais entendu dire que des Russes aient pris des femmes tchétchènes en otages dans un autobus. D'habitude, c'était plutôt le contraire.

Tous les trois furent descendus du bus, leurs armes et leurs sacs confisqués, et si Kirill pouvait encore croire à une rencontre fortuite, ses dernières illusions s'évanouirent quand il vit s'approcher un Geländewagen noir flambant neuf.

On fit monter Kirill dans l'une des Niva, et toute la colonne se mit en route dans le sens du retour.

Au bout d'une demi-heure, Kirill aperçut le carrefour où l'on avait atterri au pied de la montagne. L'épave d'un char gisait à cent mètres

de là. La colonne obliqua à droite. Encore quarante minutes, et l'on entra dans un village niché au pied d'un mont semblable à l'épine d'un dinosaure, qui jaillissait du toit verdoyant de la forêt.

Il y avait du monde dans la cour où pénétra la Niva. Deux ouvriers torse nu taillaient des billes de bois à la hache pour la construction d'un abri. Un blindé stationnait entre des trous fraîchement creusés pour recevoir les piliers qu'on apprêtait. Et plusieurs tables étaient dressées au milieu de la cour, auxquelles se tenaient des hommes en armes.

Les trois prisonniers furent descendus des voitures et placés près du blindé. Djamaluddin, imperturbable, posa ses fesses dessus. Kirill jeta un œil en coin et nota que le vieil ouvrier qui travaillait sur la bille de bois avait des cheveux blonds et une physionomie slave. Il faisait la soixantaine. La sueur et le soleil lui avaient tanné la peau. Quand il se retourna, son dos apparut strié d'une cicatrice bleue boursouflée.

— Tu es russe ? lui demanda Kirill à mi-voix.

Le vieux fit que oui sans cesser de tailler son rondin à la hache. Maintenant qu'il avait changé de côté pour être plus à sa main, Kirill vit un bleu qui lui mangeait la moitié du visage, et de vilains restes de dents qui avaient pris des coups. Un jeune Tchétchène, à quelques mètres de là, s'intéressa à la conversation et s'approcha sans pour autant crier sur le vieux ni écarter Kirill.

— Qui est le patron ici ? demanda Kirill.

Le vieux leva la tête, regarda le Russe, puis le boïévik, et répondit :

— Le patron, c'est celui qui doit l'être.

— Comment êtes-vous traités ?

A voir les yeux du vieil homme, Kirill se rappela soudain une grosse carpe écailleuse qu'il avait observée un mois plus tôt au marché Dorogomilovski, à Moscou. Le poisson était couché sur un journal mouillé, bougeant à peine la bouche, et quand on l'avait mis dans un sac, il avait eu exactement la même expression du regard.

— Bien, dit le vieux. (Il réfléchit, puis répéta :) Moi, bien. Les Tchétchènes, ils respectent les aînés.

A ce moment le portail ouvrit grands ses battants et une jeep de l'armée entra. Un homme de taille modeste en descendit, vêtu d'une tenue camo, et à voir tout le monde se presser vers lui Kirill comprit que c'était le patron. Il le vit d'abord de profil, le teint hâlé, la silhouette triangulaire, les pommettes pointues, un collier de barbe frisée encadrant des lèvres charnues vermillon. Puis le Tchétchène se tourna vers eux et Kirill se sentit touché à bout portant par ses yeux marron foncé, presque noirs, couleur de sang coagulé. Jamais Kirill n'avait vu les yeux d'un mort sur un vivant.

Il comprit que c'était Arzo Khadjiev dont le nom ne figurait pas parmi les intermédiaires associés au rachat de l'otage, mais qu'il avait

vu récemment à la télévision. La télévision n'en disait rien de bien.

Le vieux toussa dans son dos.

— Tu es flic ? demanda le vieux.

— Non. Je ne suis pas flic.

Le vieux aux dents cassées secoua la tête et dit d'un air songeur :

— Tu es flic. Tu seras maltraité.

Les trois compagnons furent alignés devant Khadjiev et un Tchétchène déposa à ses pieds les sacs des prisonniers. Arzo défit un sac, puis un deuxième. Puis il renversa celui de Djamaluddin et de fines liasses de dollars, pareilles à des carreaux de faïence, se déversèrent sur le sol de terre battue de l'abri en construction. Le regard de Khadjiev alla des liasses aux prisonniers. Il eut un sourire et dit :

— On voit rarement trois moutons courir la montagne avec deux millions de dollars sur le dos. De la fausse monnaie, peut-être ?

Les Caucasiens s'abstinrent de répondre. Kirill marqua un moment de réflexion.

— C'est la rançon de Vadik Vladkovski, dit-il. Ce n'est pas de l'argent de faussaire.

Arzo ne laissa rien paraître.

— Tout le monde connaît l'histoire, reprit-il, mais aux dernières nouvelles on en donnerait trois millions. L'un de nous ne sait plus compter. Ou c'est le papa de Vladkovski, ou c'est moi.

— L'homme qui prétend en donner trois millions a menti. Il n'a pas le pouvoir de négocier.

— Et toi ?

— Je suis un collaborateur de Vladkovski. Mon nom ne vous dira rien. En revanche, vous connaissez celui de Moussa Temaïev. La tractation est gagée sur Moussa. Il est resté de l'autre côté de la frontière pour garantir qu'il ne nous arrivera rien en Tchétchénie.

Un petit rire sarcastique rompit le silence et Kirill, pris d'un frisson, comprit qu'il avait commis une gaffe terrible.

— Le nom de Moussa signifie beaucoup pour moi. Lui et moi sommes des ennemis de sang.

Sourire de Khadjiev qui, à mi-voix, donna des ordres en tchétchène. Un jeune boïévik accourut, qui devait avoir dans les dix-sept ans. Prestement, il remit les billets dans le sac. Une liasse était tombée sous le blindé, qu'il repêcha avec le bout de sa mitrailleuse comme avec un manche de balai. Quand le sac fut enfin rempli, le gars le posa devant son chef.

— Il y a deux ans, dit Arzo à Djamaluddin, on t'a enlevé deux employés. Tu as refusé de payer la rançon sous le prétexte que c'étaient des Koumyks, pas des Avars. Et quand j'ai accepté de te les rendre pour des clopinettes, tu as dit à tes amis : Voilà bien du

business à la tchétyène ; exiger un million, briser des mâchoires et des vies pour se retrouver finalement avec trois mille dollars... Moi je fais du business autrement. L'argent des autres, je n'en ai pas besoin. Ce dont j'ai besoin, c'est de mes ennemis. Aslan restera ici. Vous deux, vous pouvez partir avec votre magot. Ahmad, donne-leur une voiture.

Là-dessus, Arzo jeta le sac aux pieds de Djamaluddin, avec ses deux millions de dollars.

Djamaluddin se sentit perdu.

Il connaissait trop bien Arzo pour ne pas sentir la totale hypocrisie de ses propos. Khadjiev les relâchait au vu et au su de tout le monde. On n'aurait pas fait un kilomètre qu'on tomberait sur une embuscade à la sortie du village. Puis le corps de Djamaluddin serait retrouvé quelque part au fond d'une forêt, et l'autre ferait l'innocent : "J'ai relâché ces hommes parce que je n'avais rien contre eux. Personne ne pouvait prévoir que ça tournerait ainsi. A tous les coups, c'est ce Russe qui l'a tué pour empocher le magot. Un beau butin pour quelqu'un comme lui."

En même temps, Djamaluddin se dit qu'il aurait mieux fait de tenir sa langue. Arzo s'était déjà grandement déshonoré en achetant une poule au prix d'un mouton. Si Djamaluddin n'en avait pas trop dit, l'autre n'aurait pas mutilé les deux garçons qui n'étaient pourtant ni des Russes ni des flics.

Djamaluddin jeta le sac sur ses épaules et lui dit :

— Je veux te parler en tête à tête.

Arzo acquiesça et ils montèrent à l'étage. Kirill s'assit sur le blindé et leva les yeux. La montagne ressemblait à un quartier de bœuf nervuré de rochers.

Arzo et Djamaluddin passèrent dans un salon minuscule garni d'un tapis élimé et d'un vieux poste de télé *made in USSR*. Quand les yeux de Djamal tombèrent sur le téléviseur, il vit dessus la figurine écaillée d'un loup en plastique. C'était le loup qu'Arzo avait rapporté de Gagry, et qui ne s'était pas arrangé avec les années. Djamaluddin observa le jouet, puis les yeux d'Arzo, et lui dit :

— Je sais que Vadik Vladkovski est chez toi. Les Adallaïev l'ont vendu à Gamzat le Chauve, et Gamzat te l'a vendu à toi.

Arzo hocha la tête :

— Ce Vadik, j'ignore où il se trouve. Mais c'est Arbi qui négocie la rançon, d'après ce qu'on m'a dit.

— Arbi n'est qu'un prête-nom dans l'histoire, comme d'habitude. C'est ce qu'il dit toujours : Faites-moi porter le chapeau. Je ne suis pas con au point de me trimbaler en Tchétyénie avec deux millions sur le dos. Avant de partir, j'ai capturé Adallaïev junior et Gamzat le Chauve, tu ne t'en sortiras pas comme ça. Mettons-nous d'accord ici et maintenant. Si tu fais comme ça te chante, tout le monde saura que tu

as tendu une souricière à un homme qui t'a sauvé la vie, et que tu as fait ça pour le tuer et lui prendre son argent.

Il y eut un long silence.

— Alors je garde l'argent, dit Arzo. Allongez encore un million et vous aurez Vadik.

— Ton million, tu ne le verras jamais. Ce fumier de Komissarov t'a jeté de la poudre aux yeux. Ou bien tu empoches le fric et tu me rends Vadik, ou bien je repars avec le magot, par Allah. Et si je suis tué, mon frère saura à qui demander des comptes.

Arzo détourna les yeux et Djamaluddin comprit qu'il regardait le loup. Puis il poussa la porte du pied et donna des ordres à mi-voix.

Vadik Vladkovski fut sorti de la cave un quart d'heure plus tard. Il n'avait jamais été bien épais mais maintenant ses habits flottaient sur lui comme une serpillière au bout d'un manche. Il puait les chiottes de gare.

— Qu'il aille se laver, ordonna Arzo.

Quand Vadik aperçut une tête connue parmi les montagnards qui se pressaient dans la cour, il se mit le séant à terre et pleura.

Le temps qu'il se lave, Arzo fit dresser la table à ciel ouvert. Djamaluddin s'assit à sa droite et Kirill fut installé à sa gauche. Personne n'appela Aslan qui resta près du blindé, encadré par deux gardes.

Des tomates rouge sang et des morceaux de viande bouillie vinrent bientôt garnir les planches gondolées de la table, et l'humeur d'Arzo tourna soudain à la gaieté. En russe ou en tchéchéne, des blagues se mirent à fuser. Tout à coup, il tira un couteau mastoc de sa ceinture, embrocha un carré de viande et le mit dans l'assiette encore vide de Kirill.

— Mange, mon cher, mange, dit-il. Ce n'est pas de la chair d'homme.

Enfin, on amena Vadik qui nageait dans un jean propre et une chemisette à carreaux. Une gamelle de bouillon lui fut servie, un Tchétchéne lui tendit une cuillère. Vadik sursauta et se mit à pousser des cris sauvages. Les boïéviki éclatèrent de rire.

Le garçon finit par se calmer, attrapa la cuillère et commença à enfiler le bouillon. Djamaluddin, ayant remarqué qu'il avait les bras criblés de brûlures de cigarette, les montra à Arzo et lui dit :

— Ce n'est pas bien, Arzo. Si tu te bats sur le chemin d'Allah, pourquoi tes hommes fument-ils ? C'est *harâm*.

Le festin n'en finissait pas. Kirill avait la sensation d'être assis sur une grenade. Arzo et Djamaluddin donnaient l'impression de décompresser. Autour de la table, le roulement guttural des blagues et des rires montait. Assis près du blindé, Aslan n'avait pas bougé. Quand

Kirill se retourna, il aperçut au fond de la cour deux prisonniers russes qui regardaient tristement la tablée.

Kirill enroula un morceau de viande dans une galette. Il s'apprêtait à se lever quand la main d'Arzo se posa sur son épaule.

— Reste en place, lui dit le Tchétchène dans un filet de voix.

Kirill se crut soudé à sa chaise. Il observa un long silence pour rassembler son courage, puis leva les yeux sur Arzo et lui dit :

— J'ai toujours pensé que votre peuple avait le respect des anciens. Alors pourquoi vos hommes frappent-ils quelqu'un qui pourrait être leur grand-père ?

— Vois-tu ce garçon là-bas ?

Kirill branla du chef.

— Il avait trois frères, dit Arzo. L'un avait trente ans, l'autre, vingt-deux, et le troisième, dix-sept. Tous les trois morts. Ce gars-là a seize ans. Il s'est marié le mois dernier avec une fille d'un an sa cadette, et il sait que dans un an il sera mort à son tour. Quand la mort mange tous les jours dans ton assiette, tu finis par péter les plombs.

— Mais pourquoi se marier ? fit Kirill abasourdi.

— Parce qu'il le faut. C'est la guerre. Si tu es tué, ton fils prendra la relève.

— Vous êtes marié ? demanda Kirill.

Venant d'un Russe, la question était la pire gaffe qui puisse être. La femme de Khadjiev avait péri six mois plus tôt ; puis la mère d'Arzo, puis deux de ses fils, puis le troisième avait perdu ses jambes. On disait que Khadjiev aimait sa femme plus qu'il ne sied à un homme de le faire. Il y eut un blanc, et le Tchétchène répondit :

— Je suis veuf.

Deux heures passèrent. Un Geländewagen fit irruption dans la cour, flambant neuf, aux vitres fumées, derrière lequel plusieurs voitures vinrent se ranger.

— C'est ta part de rançon, dit Arzo à Djamaluddin. Mes hommes vont t'escorter jusqu'à la frontière.

Les Tchétchènes faisaient le tour du Geländewagen avec des cris d'admiration et des claquements de langue. Le véhicule semblait sortir de l'usine, quoique certainement volé. Vladkovski fut placé sur la banquette arrière. Kirill monta à ses côtés et le serra contre lui.

Djamaluddin prit le volant, mit le contact et lança :

— Aslan, en route !

Aslan se leva de terre. Alors son gardien, le garçon de seize ans, braqua son PM contre lui. Il n'y avait pas un mètre du canon à la tête de Temaïev.

— Aslan restera ici, dit Arzo.

Djamaluddin haussa les épaules, coupa le contact et descendit de voiture.

— Moi aussi, dit l'Avar.

La belle face mate du Tchétchène blêmit.

— Tu en demandes trop, dit Arzo. A trop demander, on se retrouve avec une balle dans le front.

— Nous sommes venus ensemble, nous repartirons ensemble, répondit Djamaluddin.

Arzo marqua quelques instants de silence. Puis il eut un signe d'abandon :

— Monte, Aslan. Et retiens une chose : tu dois la vie à mon frère.

Arzo et Djamaluddin se levèrent dès que le Russe fut dans le chalet. Les deux hommes se donnèrent l'accolade.

— Pas la peine de me raccompagner, dit Arzo. Hagen m'escortera.

Un Aryen blond se leva et lui emboîta le pas, et Djamaluddin replongea dans le fauteuil. Une porte claqua. Une femme apparut alors sur le seuil, forte, vêtue d'une longue jupe noire et d'un foulard bleu dessiné de grosses tulipes.

Elle débarrassa prestement le guéridon et revint quelques instants plus tard avec de nouveaux mets. Des morceaux de viande bouillie pareils à des plis montagneux pavoisaient un plat de porcelaine, et une fumée aromatique s'élevait d'une soupière blanche où nageaient des khinkals. Renversé sur le dossier de son fauteuil, Djamaluddin avait les yeux mi-clos, un chapelet glissant entre ses doigts.

— Mange, Kirill Vladimirovitch, articula l'Avar. Tu dois être fatigué. Tu as eu tort de venir seul à Bechtoï. Quoi qu'il t'arrive, ce sera ma faute.

Kirill s'assit sur le divan et planta une fourchette dans un morceau de viande. Il avait envie de lui demander des explications sur le cirque de la veille. Parce que enfin, nom de nom, Kirill était prêt à lui remettre lui-même le corps en mains propres. Il aurait signé l'autorisation sans discuter, quitte à casser les dents au premier qui dirait non. Une gamine de seize ans, qui que soit son mari, n'est pas encore une terroriste.

— On m'a dit qu'elle était enceinte ? demanda Kirill.

— Oui.

Les yeux de l'Avar le regardaient sans trahir la moindre expression.

— Et où... comment se sont-ils connus ?

Kamil Abidov, le mari de Diana, était âgé de trente-quatre ans et avait déjà une première épouse. La veille encore, un général de la milice affirmait à Kirill que celle-ci était bien vivante et qu'elle élevait ses enfants, alors qu'un autre prétendait qu'elle s'était tuée à l'explosif quelques années plus tôt dans la maternité de Bechtoï avec d'autres femmes kamikazes. Ça faisait bon genre, disait ce général, de pousser la fille qu'on venait d'épouser à l'attentat suicide. Ça redorait le statut

du mari aux yeux d'Allah.

— Je n'en sais rien, dit Djamaluddin.

— On m'a dit que tu étais à ses troussees, que tu avais lancé un avis de recherche à travers toute la république.

— Je n'ai lancé aucun avis de recherche, répliqua Djamaluddin. Mais tout le monde savait que je voulais la retrouver. Les flics le savaient, le FSB aussi. Personne ne savait où elle se nichait et tout le monde la cherchait. C'est toujours comme ça chez nous. Un tel a parlé, tel autre a répercuté la demande, et voilà mille pékins qui planchent sur l'affaire.

— Mais tu savais bien qu'elle était mariée à Kamil, tout de même ? Sinon tu ne serais pas venu voir Tchebakov avant-hier pour lui demander pourquoi la photo de Diana figurait dans les avis de recherche et non de disparition !

La voix de Kirill sonnait presque comme une accusation. Ce qui s'était passé la veille ne lui avait pas plu. Il ne savait pas pourquoi, mais ça ne lui plaisait pas. Il y avait quelque chose de monstrueux à fusiller une môme de seize ans avec le canon d'un char en pointage direct, quand bien même la petite n'aurait pas fait de simagrées pour enfiler une ceinture explosive et faire sauter une maternité. Rien que d'y penser donnait le tournis au Moscovite qui n'avait qu'une chose en tête : ne pas être impliqué là-dedans.

— Les flics la recherchaient pour être agréable au clan des Kemirov, dit Kirill, et quand ils ont mis la main dessus en compagnie de Wahha Arsaïev, ils ont décidé de flinguer Wahha. C'est toi-même qui les as lancés sur la piste de ta nièce. Et qu'aurais-tu fait si tu l'avais retrouvée avant les flics ?

L'Avar consulta sa montre et quitta son fauteuil tout en faisant tourner son chapelet. Il avait l'air encore plus fatigué que la veille. A cet instant monta un long cri du mirador planté à l'autre bout du lac et Kirill tressaillit, n'ayant pas compris tout de suite que c'était l'appel à la prière.

— Attends ici, dit Djamaluddin en jetant un blouson sur ses épaules.

En passant le seuil il se retourna et prononça de la voix à la fois faible et perceptible des chefs qu'on écoute non parce qu'ils gueulent mais parce que chacun veut savoir ce qu'ils ont dit :

— Moi je l'aurais tuée, dit Djamaluddin Kemirov.

Djamaluddin ne revint pas seul, mais avec deux autres visiteurs. L'un deux était le fameux blondin en survêtement rouge, muni d'une dentition pareille à un clavier de piano, et raide comme un officier des unités d'élite de la Waffen-ss.

— Radjab, dit l'Aryen en serrant la main de Kirill comme avec une paire de tenailles.

Kirill fut étonné. Il se rappelait clairement qu'Arzo l'avait nommé Hagen.

L'autre avait une tête de moins et vingt ans de plus : sa peau basanée se déformait en valises sous ses yeux, et ses cheveux noirs coupés ras étaient relayés par une barbe frisée drue.

— Chapi, se présenta le Caucasien.

Il fit un pas et s'assit, stupéfié Kirill par la rapidité de ses mouvements.

— Kirill Vladimirovitch, commença Djameluddin, membre du comité dirigé par le vice-procureur Komissarov que nous estimons tous. Fedor Komissarov maîtrise à merveille le domaine du Caucase et peut se prévaloir de nombreuses distinctions d'Etat parmi les plus notables. Décoré, soit dit en passant, de l'ordre du Courage pour avoir sauvé le fils de Vladimir Vladkovski. A l'heure actuelle le camarade Komissarov a mission d'instruire le meurtre du premier commis du Kremlin, et nous envoie Kirill Vladimirovitch dans le cadre de cette enquête.

— Chapi, tu n'as pas tué le commis du Kremlin ? demanda Radjab.

— Non, répondit Chapi, et toi ?

— Le meurtre du premier commis du Kremlin n'est pas l'unique objet de notre mission, dit Kirill. Nous enquêtons aussi sur d'autres crimes.

— Par exemple ? demanda Djameluddin.

— En venant ici je suis passé devant la mairie. J'ai aperçu un club de jeu incendié avec une verrière en pyramide à l'entrée. Comment a-t-il brûlé ?

— Allez diable savoir, répondit Chapi.

— Cinq minutes plus tard, je suis passé devant un autre club avec la même verrière en pyramide. Incendié lui aussi. Auraient-ils brûlé en même temps par hasard ?

— Si tel est le bon vouloir d'Allah, commenta Hagen-Radjab.

— Allah forme certes des vœux bien étranges. Mais ton frère aussi, Djameluddin, possède un casino à Bechtoï, non ? Et Allah a voulu qu'il ne brûle pas avec ceux de vos concurrents ?

Djameluddin échangea un regard avec ses amis et dit :

— Tu dois dormir, fatigué comme tu es. On va te conduire à ta chambre.

— Je ne vais pas dormir ici, j'ai une chambre réservée au village de vacances du FSB.

Sourire de Djameluddin :

— Le village de vacances du FSB, c'est ici, Kirill Vladimirovitch. Si la chambre ne te convient pas, appelle-moi.

Ils sortirent tous les deux vers le lac glacial. Dès que la porte du chalet s'ouvrit, une jeep stationnée sur l'autre rive fit des appels de

phares et s'avança lentement. Kirill contemplait l'eau noire où se reflétaient la lune et les phares.

— Dis-moi une chose, Djamaluddin, lança soudain Kirill. Souviens-toi : quand nous sommes arrivés chez Arzo, il y avait un esclave russe. Deux esclaves russes. Vadik était enfermé dans une cave alors que ces deux-là faisaient des travaux domestiques. Sais-tu ce qu'ils sont devenus ?

La jeep s'immobilisa devant Djamaluddin et l'Avar ouvrit la portière.

— Ils n'étaient pas deux mais trois, répondit-il. Des ingénieurs de Krasnodar enlevés par Arzo sur un chantier de Grozny. Arzo espérait en tirer une rançon mais les familles n'avaient pas le sou. Le vieux dont tu parles, ils lui ont coupé la tête sous l'objectif d'un caméscope, puis ils ont joué au foot avec. Ils ont envoyé la cassette pour prouver le sérieux de leurs intentions. Après quoi les deux autres ont été rachetés. Trois mille dollars pièce.

Kirill baissa les yeux.

— Un pauvre et un riche ne seront jamais égaux, reprit Djamaluddin. Même dans la cave d'un Tchétchène.

Djamaluddin prit lui-même le volant du Hummer avec le blond nommé Radjab à sa droite et Chapi à l'arrière, qui s'occupait de son arme.

On avait déjà passé le portail et entamé la montée quand Radjab dit :

— Ce type a une tête qui ne me revient pas. Il ne serait pas juif par hasard ?

— Allah interdit qu'on médise des absents, dit Djamaluddin.

— C'est un partenaire de Vladkovski, à ce qu'on dit. On aurait dû l'enlever, continua Radjab le Blond resté un temps songeur.

— Il paraît que Vladkovski l'a lourdé, rétorqua Chapi. Il n'a plus une thune maintenant.

— Si Vladkovski l'a lourdé, on peut lui proposer de monter le rapt de Vladkovski, dit Radjab. Il faut bien l'aider un peu, ce brave Kirill.

La proposition commerciale ne fut pas discutée. Djamaluddin, muet, tirait sur le volant en faisant hurler les pneus dans les virages, et son visage, à la lueur du tableau de bord, semblait celui d'un mort.

— Je me pose une question, dit Radjab le Blond un moment plus tard : mon nom de famille est Hasenstein, peut-être que ça vient du tchéchène *huz*¹ ?

— Ça doit plutôt venir de l'avar *h'az*², dit Djamaluddin, et le blond nommé Radjab la boucla d'un air boudeur.

En été 1995 trois Tchétchènes de Moscou entreprirent d'enlever un commerçant nommé Maurice. Comme son nom ne l'indique pas,

Maurice appartenait à l'ethnie caucasienne des Tats. Le mobile du rapt était plus que justifié. En effet, l'homme gérait deux affaires, l'une rackettée par les Tchétchènes, l'autre par les Avars, et Maurice ne cessait de promettre aux Tchétchènes la part due aux Avars, et inversement. Résultat, il n'arrivait jamais à tenir ses promesses et se mettait toujours dans des situations impossibles.

Un beau jour, les Tchétchènes décidèrent d'en finir en enlevant Maurice pour l'obliger à leur rétrocéder tout son business.

L'aspect technique de la question fut vite réglé quand on apprit que Maurice et ses amis s'apprêtaient à donner une fête le 5 du mois en l'honneur d'un certain Radjab, nouveau champion du monde de wushu. Le banquet devait se tenir à l'hôtel *Savoy*, aux frais de Maurice, s'entend. L'homme adorait les sportifs et les sponsorisait de la façon la plus désintéressée qui soit. Cas bien connu, il arriva une fois que le Tat offrit une Mercedes modèle 600 à un champion de lutte libre et que l'autre vint lui casser la gueule en pleine nuit une semaine plus tard parce que la pompe à essence était tombée en panne, et ce d'une main si lourde que la victime en fut quitte pour un mois d'hosto.

Ce qui n'avait en rien calmé l'admiration de Maurice pour les sportifs.

On savait que les festivités rassembleraient non seulement des Avars, mais aussi des célébrités de Moscou dont certaines auraient assurément des flingues. Aussi avait-on mis les flics dans le coup, qui devaient entrer dans la salle au plus fort de la fête pour interpeller tout le monde. A l'exception de Maurice qu'on laisserait tout seul.

Une fois que toute la pègre serait en cage, on prévoyait d'évacuer Maurice. Le charme de la manigance consistait à faire porter le chapeau de l'opération au malheureux Tat. En effet : quelle serait l'attente des prévenus ? Que Maurice s'empresse de les tirer de là en mettant la main au portefeuille.

Et que penseraient-ils tous quand on saurait que Maurice, loin de mettre la main à la bourse, avait décampé sans laisser d'adresse ?

Que Maurice les avait balancés.

Les choses se passèrent de la meilleure façon qu'on pût imaginer. La flicaille fit irruption dans le *Savoy* au moment où la fête battait son plein, et, d'un coup, elle remplit sa norme mensuelle de prise de voleurs, de flingues et de stupés. Tous furent jetés ventre au sol. D'aucuns se virent même enfoncés dans ledit sol plus bas que les plinthes. De sa chaise, Maurice assistait à la scène d'un air interloqué. Certains malfrats lui décochaient déjà des regards suspicieux : la paranoïa est la maladie professionnelle des bandits et des dictateurs.

Quand tout le monde fut embarqué, Maurice se retrouva seul au milieu des tables dressées. Ce fut à cet instant que trois Tchétchènes entrèrent. Maurice, d'un naturel trop crédule, ne comprit rien au film.

Il pensa que ceux-là arrivaient en retard à la fête :

— Aslan ! s'écria-t-il... Ils ont coffré Vlad ! Ils ont emmené Kerim ! Il faut faire quelque chose, et vite, il faut s'arranger. Ah ! mon brave Aslan, si l'argent y peut quelque chose...

Aslan, lèvres pincées, tira ostensiblement de sa ceinture un pistolet à silencieux. Lequel pistolet répondait à l'idéal que le Tchétchène se faisait de la beauté, avec un gabarit qui ne le cédait guère à une pièce de DCA. Le canon se ficha dans la grosse poitrine de dindon de Maurice.

— On y va, dit Aslan. Par la sortie de service.

Là-dessus s'ouvrit la porte de la salle, par où entra en scène un nouveau personnage. C'était un type d'une vingtaine d'années qui devait mesurer dans les deux mètres. Il portait un costume couleur de perle grise avec cravate assortie. Cheveux blonds, yeux bleus, peau blanche nordique tirée sur un faciès aristocratique aux pommettes finement sculptées et à la bouche délicate.

Le maudit Fritz, qui participait probablement à l'une des innombrables conférences organisées dans les salons du Savoy, s'était sans doute trompé de salle. A l'évidence, point n'était besoin de refroidir l'étranger. Aussi Aslan se tourna-t-il de manière à lui cacher le pistolet à silencieux. Il s'attendait à ce que l'importun tourne les talons, mais au lieu de flairer le danger le Teuton stupide fit un pas en avant et demanda au Tchétchène dans un parler germanique impeccable :

— *Bitte entschuldigen Sie, ich suche*³...

Quand bien même Aslan eût compris cet idiome étranger, il n'aurait jamais connu le nom de la personne recherchée par ce héros sorti de *L'Anneau du Nibelung*. L'instant d'après l'Aryen lui asséna un coup du plat de la main gauche, si puissant qu'il lui réduisit en marmelade les cartilages de la paroi nasale en les enfonçant dans sa cervelle sans défense. Le Tchétchène mourut avant de choir au sol. L'inconnu attrapa son pistolet au vol. Deux coups de feu sonnèrent sèchement et la bête blonde empoigna Maurice en lui lançant :

— On se casse. C'est quoi ce boxon ? Et les potos, y sont où ?

Un quart d'heure plus tard, Maurice tremblait d'effroi dans une Mercedes garée devant le poste de police n° 83 où les prévenus avaient été placés pendant que le blond négociait le montant de leur libération auprès du flic en chef. Ce dernier en voulait trois cent mille, mais avant dix heures du matin. "Après dix heures, ce sera cinq cents", dit le flic.

On fit tope là pour deux cent cinquante, et le blond sauta dans la voiture en disant à Maurice :

— On va chercher le flouze. A toute berzingue.

Que le bailleur de fonds dût être Maurice, ce dernier l'avait

parfaitement compris. Premièrement, il était l'ordonnateur du banquet. Secondement, c'était toujours lui qu'on faisait payer. Mais le plus ahurissant était ailleurs.

— Mais... qui êtes-vous... au juste ? demanda Maurice.

Le Teuton partit d'un grand rire.

— Eh bien, au juste, je suis le héros de la fête. Je me nomme Radjab. Si tu m'appelles un jour autrement, je te mets les yeux dans le cul et je te fais cligner des paupières. Tu piges ?

Hagen Adrian Maria Hasenstein naquit dans un petit village de montagne qui s'appelait Munich, à quarante kilomètres de Bechtoï.

C'était l'un des deux villages allemands nichés entre les chaînes de l'Ala-Taou et du Yalyk. Des colons y avaient été implantés au milieu du XIX^e siècle pour apprendre l'ordre et la normalité à ces sauvages de montagnards, voire les convertir au christianisme. Le village était composé de jolies maisonnettes aux toits de tuiles rouges, et d'une église luthérienne qui surplombait la place centrale. En 1944, les deux villages furent déportés au Kazakhstan pour qu'ils aillent partager le sort des Tchétchènes, et la grand-mère de Hagen mit au monde son père dans un wagon à bestiaux entre deux accoucheuses tchétchènes. Elle mourut en couches et l'une de celles-ci le prit en nourrice.

En 1957, les Allemands furent rendus à leur village. Ils trouvèrent toutes les maisonnettes aux toits de tuiles rouges occupées par des Avars, des Nogais et des Grecs. Hasenstein senior franchit le seuil de la maison de ses aïeux, vit des enfants aux cheveux noirs jouer avec un chaton, s'assit par terre et se mit à pleurer. Quelqu'un lui toucha l'épaule. En se retournant, Adrian Hasenstein découvrit un grand vieillard sec coiffé d'une toque en poil de mouton avec un long bâton tordu à la main.

— Tu ne dois pas t'inquiéter, dit le vieillard. Ce sont vos maisons et vous allez vivre dedans. Par Allah, il n'y a pas de crime pire que de prendre à quelqu'un la maison de ses ancêtres.

Les montagnards tinrent leur promesse : ils quittèrent le village allemand tout comme ils quittèrent les villages tchétchènes que le pouvoir soviétique avait repeuplés. Nul n'eut de visées sur un foyer qui n'était pas le sien. Quelque temps plus tard un nouveau village apparut à l'identique sur la montagne d'en face, à dix kilomètres de Munich, fondé par ceux qui avaient rendu les maisons à leurs propriétaires.

Rien n'avait changé dans le village de Munich : les toits de tuiles rutilaient toujours autant, et les clochettes silésiennes tintaient comme avant au cou des vaches qu'on menait aux pâtures dès potron-minet. La maîtresse d'école parlait aux classes de primaire dans la langue de Schiller et de Goethe. Et pourtant l'église de pierre luthérienne était

devenue à jamais une mosquée et les nouveau-nés portaient non seulement le prénom officiel de leur état civil, mais aussi un prénom usuel. Par exemple : Hagen et Radjab.

Le petit Hagen Adrian Maria Hasenstein grandit dans une maison où tous les montagnards étaient tenus pour des frères. Il jouait avec les gamins des villages avoisinants, avars et tchéchènes, et subissait souvent des brimades à cause de ses cheveux blonds et de sa peau qui n'arrivait pas à bronzer. Il se faisait traiter de *khazakh*⁴ ou même de *laïm*⁵. Et ce jusqu'au jour où Hagen, âgé de dix ans, se jeta sur ses offenseurs avec un vieux poignard qu'il avait dégoté quelque part. Les mêmes détalèrent mais Hagen rattrapa le meneur dont il coinça la gorge entre un rocher et la lame de son couteau.

— Je m'appelle Radjab, lui dit-il.

Tel fut le prénom qu'il porta dès lors.

Dans tous les villages avoisinants, il n'y avait pas de garmement plus casse-cou que Hagen. Il était le plus leste à grimper sur les rochers et à escalader les cimes. Il courait chez ses amis dans la nuit noire quand le hurlement des loups se répandait au gré des sentes de montagne, et plus d'une fois il gagna le pari de traverser le Kara-Angu à la nage en période de crue, quand le torrent, rendu pareil à un taureau déchaîné, se jetait sur les chiffons rouges des rochers.

Hagen avait douze ans quand un vieil homme du village voisin, celui-là même qui avait restitué la maison à sa famille, se mit à lui apprendre le Coran. Il en avait quinze quand un entraîneur allemand le remarqua lors d'épreuves éliminatoires et l'invita à s'entraîner en Allemagne.

Il n'y a pas d'antisémite plus enragé que tel juif converti. Il n'y a pas de nationaliste russe plus excité que tel Arménien. Le grand blond Hagen Adrian Maria Hasenstein était fanatiquement amoureux du Caucase. Il ne manquait jamais le *namaz* et respectait scrupuleusement le ramadan.

Il avait vingt-cinq ans lorsque les Kemirov lui achetèrent le poste de vice-ministre du Commerce extérieur de la république. Hagen et Zaour s'en furent alors négocier des investissements ouest-allemands pour l'économie de l'Avarie-Dargo-Nord.

Les Allemands étaient sous le charme, voyant l'un des leurs, de souche authentique, parler une langue impeccable et occuper de hautes fonctions au sein d'une république multiethnique, et tout alla pour le mieux jusqu'au moment où apparut une députée du Bundestag considérée comme une possible candidate au poste de chancelier. La dame, blonde allemande, tendit la main au vice-ministre du Commerce extérieur de la république d'Avarie-Dargo-Nord pour s'entendre dire dans sa langue parlée sans accent :

— Désolé. Chez nous, on ne serre pas la main aux femmes.

La seule circonstance qui assombrissait l'existence de Hagen Hasenstein, c'était son surnom, aussi inévitable que les neiges hivernales au sommet du Yalyk-Taou. Toute la république l'appelait l'Aryen.

Kirill se réveilla à une heure du matin en proie à une sourde inquiétude qui l'avait lanciné dans les profondeurs du sommeil. Il se frotta longtemps les yeux, puis enfila un blouson et sortit du chalet.

C'était une nuit glacée de montagne. Pas un nuage dans le ciel. Les étoiles semblaient pareilles à des pièces de monnaie échappées de la lune, jaune tirelire. A gauche du lac s'élevait un mont à pente douce, et Kirill découvrit au clair de la lune un véritable château à son sommet : on devinait des miradors surplombant des murailles hautes d'au moins cinq mètres.

Une dizaine d'années auparavant, la première fois qu'il avait visité l'Italie, Kirill avait déjà vu des châteaux semblables dans la crinière des Apennins. Ils surplombaient de vieilles cités et faisaient penser à des jouets de Noël. De bas en haut, des projecteurs éclairaient leurs flèches dans le noir du ciel, pavoisées des couleurs de tel ou tel organisme de protection des monuments historiques.

Ici aussi brillaient des projecteurs : ils étaient braqués au sol, éclairant impitoyablement le moindre barbelé de l'enceinte ; par les nuits sans lune, ce même rempart devait avoir l'allure d'un bloc de ténèbres.

Kirill chassait en bâillant les derniers effets du sommeil, l'humeur sombre, soucieux de comprendre ce qui l'avait tiré du lit, puis il comprit : les voitures. Il n'en restait plus une seule sur le parking alors qu'il s'était endormi sous les rires et les voix gutturales d'une trentaine d'hommes encore présents dans la grande maison en fin de soirée.

La route qui longeait le lac était rainurée par la lumière des réverbères, et les ombres des branches nues s'agitaient dessus comme des fourmis. Kirill poussa la marche jusqu'à la grande maison. La porte en était fermée, mais un sixième sens lui disait qu'il n'y avait personne à l'étage (le bâtiment se présentait comme une espèce de caserne).

Il fit le tour de la bâtisse et se retrouva sur une place d'armes sombre et soigneusement balayée, avec un parcours du combattant bien équipé : un mur qui portait des traces de crochets, des poutres étroites élevées sans pitié à cinq mètres de hauteur et un long couloir de sable labouré par des soldats rampant. Au-dessus du parcours s'étendaient des fils de fer barbelés. Quand Kirill avait été entraîné à ce type de parcours, dix-sept ans plus tôt, on tirait par-dessus les barbelés avec un vrai fusil-mitrailleur pour empêcher les hommes de lever l'arrière-train et pour les habituer au feu. Un monticule argileux, au bout du parcours, absorbait les balles en fin de course.

Dans quelque intention qu'il entraînaît ses hommes, Djamaluddin ne faisait pas cela pour racketter de simples boutiquiers. Les boutiquiers l'auraient payé de toutes les façons.

Un tableau vert géant se dressait au milieu de la place. Cette fois, pour changer, on ne l'avait pas orné d'une citation du Coran. *Celui-là n'est pas un homme qui ne pense pas aux conséquences de ses actes. Imam Chamil.*

"Et dire que c'est un village de vacances du FSB, putain !" songea Kirill qui tourna les talons pour aller se recoucher.

1 "Beau", en langue tchéchène.

2 "Oie", en langue avare.

3 "Pardonnez-moi, s'il vous plaît, je cherche..."

4 "Bâtard", en langue avare. Ainsi appelait-on les enfants nés des prisonnières ramenées des campagnes de guerre, et qui ne ressemblaient pas aux Avars de souche.

5 "Esclave", en langue tchéchène.

OÙ LE FILS DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE RÈGLE
PERSONNELLEMENT SON COMPTE À SON PROPRE KILLER
CEPENDANT QUE DJAMALUDDIN KEMIROV JOUE LA DERNIÈRE
PARTIE DE POKER DU DERNIER CASINO DE LA VILLE
DE BECHTOÏ, ET OÙ LE LECTEUR ASSISTE AU TRIBUNAL
DE LA CHARIA POUR LE VOL D'UN HÉLICOPTÈRE MILITAIRE

Quand Kirill se réveilla le lendemain matin, le soleil perçait déjà la dentelle des rideaux à l'intérieur du chalet, et dansait sur le large lit.

La villégiature était toujours aussi vide. La Mercedes blindée noire de la veille stationnait devant le chalet avec le même trio. Le géant de chauffeur s'appelait Tachov ; quant aux jumeaux porteurs de PM, ils avaient les noms les plus étonnants que Kirill ait jamais entendus, à tel point qu'il crut d'abord à des sobriquets. Et pourtant tels étaient bien leurs noms : Abrek pour l'un, Chahid pour l'autre.

Abrek et Chahid lui apprirent que le maire de Bechtoï Zaour Kemirov l'attendait dans son bureau dès que Kirill Vladimirovitch serait disposé.

Il prit son petit-déjeuner à une table immense qui aurait pu recevoir une bonne centaine de personnes, puis monta en voiture et partit pour la mairie.

Bechtoï, l'une des cités les plus anciennes de l'Avarie du Nord, fut fondée sous le règne du calife al-Mansur, en 754, quand le gouverneur Yazid as-Sulami affecta près de deux mille Arabes à la citadelle qu'il venait de fonder sur l'antique voie marchande de la Caspienne à la Géorgie.

Après avoir dévasté Derbent, les Mongols ne purent atteindre Bechtoï : leurs chevaux furent effrayés par les rochers qui montaient verticalement dans le ciel, et la cité resta libre. Au début du XVIII^e siècle, les habitants se rallièrent à Hadji Daoud qui déclara le djihad aux Perses, et les Russes firent alors une première apparition dans la contrée. Pierre I^{er}, qui affirmait voler à la rescousse de son ami le shah d'Iran Hussein, atteignit ainsi le col de Kurchi.

Au début du XIX^e siècle, Bechtoï était devenu l'une des principales cités marchandes des monts Caspiens. Les négociants iraniens et arméniens venaient y faire du troc, les montagnards sauvages descendaient de leurs nids d'aigle pour acheter le nécessaire auprès des Russes, et chaque ethnie avait son quartier dans la ville, où elle observait ses propres coutumes.

Bechtoï était aussi l'un des principaux centres religieux. Ses *madrassa*

y enseignaient un arabe plus pur qu'en Egypte, et c'était de là que les *ghazi* partaient propager l'islam dans les montagnes et les villages païens.

Puis Bechtoï tomba sous la coupe de l'imam Chamil. Finies les dames en chapeaux vêtues à l'européenne, le seul théâtre de la ville ferma, la musique disparut. On y trouvait un assez grand nombre de déserteurs russes qui fabriquaient de la poudre et des canons au profit de Chamil. Un beau jour, l'imam les rassembla et leur dit :

— Ce n'est pas bien de vivre sans Dieu comme vous le faites. Je ne vais pas vous convertir de force à l'islam, mais vous devez trouver un pope et construire une église.

Ainsi apparut la première église orthodoxe de Bechtoï, que les bolcheviks réaménagèrent ensuite en prison.

L'imamat déchu, une garnison russe s'installa dans la ville. La citadelle Smelaya-l'Audacieuse fut érigée sur une pente du Yalyk-Taou, à l'ombre de laquelle la cité ressuscita, et la vie reprit de plus belle. A la fin du ^{xix}^e siècle, la ville rassemblait des Arméniens et des Grecs, des Avars et des Koumyks, des Tchétchènes et des Géorgiens, des Juifs et des Syriens, des Kurdes et des Cosaques. Bechtoï se métamorphosa en un grand bazar oriental où chaque maison était une échoppe, chaque cour, un étal, les rues s'étiraient comme autant de quais d'un vaste port de commerce, ici les fruits confits, les abricots et raisins secs, là, les harnais et tout le fournement d'un cavalier du Caucase, là encore, de superbes poignards ouvragés d'or et d'argent qui faisaient la joie des riches et des chroniqueurs de passage. A telle adresse se nichait une modeste boutique où l'on pouvait se rendre muni d'une recommandation pour l'achat d'un long poignard au manche de cuir qui ne payait guère de mine, mais qui ne défaillait jamais à la guerre et qu'une main en sueur n'eût pas laissé échapper au plus fort du combat.

Mais la plus belle gloire de Bechtoï, c'étaient ses chevaux. Il existait même une race spécifiquement bechtoïenne, endurante, trapue, aux sabots pincés, au museau en bec, ni coursier arabe ni jument d'apparat british mais puissant tout-terrain magnifiquement adapté aux montagnes et aux rochers.

Les bolcheviks épargnèrent la moitié des marchands mais fusillèrent tous les chevaux. La Tcheka de Bechtoï élaborait un plan spécial d'extermination des chevaux parce qu'ils étaient considérés comme des ennemis de classe.

Les tchékistes encerclaient les villages et donnaient l'ordre à tous les montagnards de sortir sur leurs montures. Des vétérinaires intervenaient alors qui les disaient tous malades de la peste. Après quoi les chevaux étaient passés par les armes, et les cavaliers, renvoyés chez eux avec leurs selles. Les gens revenaient dans la nuit

pour élever une murette autour du site, transformé dès lors en cimetière. Mieux valait, se disaient-ils, qu'on fusille les chevaux plutôt qu'eux-mêmes et leurs familles.

Dans l'esprit des bolcheviks, un montagnard sans cheval n'était déjà plus un montagnard, mais le représentant d'une classe nouvelle mûre pour l'avènement de l'égalité. Ils étaient bien placés pour juger : l'édification du communisme à Bechtoï était l'œuvre d'un ex-officier de la division sauvage, musulman fanatique et ennemi des Cosaques, le chef de la 1^{re} division de la charia rouge Amirkhan Kemirov.

Le district de Bechtoï fut fondé en 1922. Il renfermait un nombre égal de villages avars et tchéthènes mais, comme le district voisin de Khalin, il fut relégué à la Tchétchénie. En 1944, toutefois, les Tchétchènes se virent déportés en masse. Un mois plus tard, le camarade Staline convoqua le premier secrétaire du Comité central de la république régionale d'Avarie-Dargo-Nord et lui dit : "Toute réflexion faite, nous avons décidé de déplacer aussi les Avars. Qu'en pensez-vous ?" Le secrétaire du Parti répondit : "Je vous donne ma tête à couper qu'aucun ressortissant de mon peuple ne se lèvera contre la Russie. S'il le faut, tous les hommes de chez nous s'engageront dans l'armée à titre volontaire."

Les Avars eurent très peur de se voir déportés et s'enrôlèrent tous dans l'armée comme volontaires.

En vérité, le camarade Staline n'avait pas l'intention de déporter les Avars. D'entre deux peuples voisins, il n'en déplaçait toujours qu'un seul. Balkars déportés, Kabardes laissés ; Ingouches déportés, Ossètes laissés ; Tchétchènes déportés, Avars laissés. Et il attribuait toujours les terres des peuples déportés aux peuples laissés en place.

Aussi le district de Bechtoï retomba-t-il dans l'escarcelle de la république socialiste soviétique autonome d'Avarie, tout comme celui de Khalin.

Dans les années 1970, Bechtoï reçut une base militaire et deux usines : l'une d'elles fabriquait des systèmes de guidage thermique pour missiles balistiques, et l'autre, des équipements pétroliers. La première mourut dans les années 1990, la deuxième survécut grâce à Zaour Kemirov. Il existait aussi une troisième usine de conduites d'eau. Bien qu'elle eût rendu l'âme à son tour, ses ateliers servaient à la fabrication de dispositifs de guidage pour missiles air-sol non guidés, un produit très demandé pendant la première guerre de Tchétchénie, et grâce auquel tout missile non explosé après avoir été tiré d'un hélicoptère pouvait être récupéré et lancé de n'importe où.

En implantant des usines à Bechtoï, on avait fait venir des Russes en grande quantité, qui se retrouvèrent au chômage dans le milieu des années 1990, et furent les premiers à quitter la ville. Moins il restait d'emplois qualifiés, plus il partait de Russes ; et plus il en partait,

moins il restait d'emplois. Ajoutons que les Russes étaient les plus précaires. On les blousait à la moindre transaction, et l'on trouvait ridicule de les payer.

Ce fut alors que Bechtoï élut pour maire l'arrière-petit-neveu d'Amirkhan, combattant de la charia rouge.

Le soleil brillait de nouveau sur Bechtoï. Entre le jour et la nuit, l'amplitude thermique était aussi forte qu'entre l'hiver et l'été. Des torrents couraient dans les rues. L'eau ne gouttait pas des toits : elle giclait.

Kirill fut quelque peu étonné de découvrir une ville qui ne faisait ni minable ni délabrée. Par rapport à une mégapole comme Düsseldorf, évidemment, Bechtoï était un trou paumé, mais en regard de la moyenne des villes russes à cette époque de perestroïka finissante, elle avait l'air pas mal du tout.

Les faubourgs n'étaient qu'un alignement sans fin d'entrepôts. Partout des portails grands ouverts et des engins de levage. Venaient ensuite des maisons individuelles drapées dans des hijabs de clôtures impénétrables, puis le centre-ville aux boulevards larges et bien nettoyés. Des tas de feuilles jaunes émergeaient de la neige au pied d'un cinéma transformé en mosquée. Echoppes et mini-cafés avaient été encastrés dans le muret de l'édifice. Plus loin derrière se dressait un immense panneau de signalisation à trois flèches : à droite, la foire auto ; à gauche, la foire audio, tout droit, le marché libre.

Par curiosité, Kirill se fit conduire tout droit.

Le "marché libre" partait de la place de la Liberté, à gauche de la mairie, et couvrait toute la surface d'un ancien terrain de football. Une moitié du marché s'abritait dans des échoppes, et l'autre moitié, sous un toit géant de tôle gaufrée. Tout au fond, Kirill remarqua le chantier d'un méga-marché en construction.

Les gens fourmillaient de partout. Des chariots se frayaient un passage entre les visiteurs à coups de klaxon assourdissants. Quand le haut fonctionnaire de Moscou, flanqué de Tachov, marqua un arrêt à l'entrée du parc infini de la foire auto, un Caucasien petit de taille et noir de cheveux, qui poireautait dans un essaim de types comme lui, l'aborda aussitôt pour lui demander le genre de voiture qu'il recherchait : véhicule volé ou propre ?

— Quelle est la différence ? demanda Kirill.

C'était une différence de prix : une auto volée coûtait deux fois moins cher, et pareille honnêteté de la part des vendeurs le stupéfia. Il apprit plus tard que la régularisation des véhicules volés était l'un des principaux artisanats pratiqués par les flics, et qui ne connaissait guère de concurrence qu'avec l'extraction de pétrole au moyen de branchements sauvages bricolés sur les pipelines. Un policier de la

route s'était tellement enrichi là-dedans qu'il avait pu s'acheter une place d'huissier de justice en chef.

A la foire aux vêtements Kirill entra dans une échoppe de prêt-à-porter pour homme, étonné d'y trouver une collection limitée mais bien fournie de marques prestigieuses moitié moins chères qu'à Moscou. Du coup, il régla son problème : Kirill se sentait trop mal à l'aise dans sa chemise de la veille.

Le temps que le Moscovite fasse ses achats, l'heure du *namaz* sonna, et Tachov demanda discrètement à la vendeuse s'il pouvait se retirer quelque part.

A la voix de Tachov, la jeune fille tressaillit et se retourna. Elle avait un visage d'une blancheur inhabituelle pour une enfant des montagnes, des yeux d'un noir total, des sourcils aux arcs élancés vers le ciel. Avec son foulard soigneusement agrafé sous le menton, son minois paraissait d'une rondeur presque parfaite, et Tachov ne put distinguer la couleur de ses cheveux. Sa tenue flottait un peu, sans cacher toutefois sa minceur de perle noire.

Elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à la mère de Tachov sur la seule photo qu'il avait gardée d'elle, vieille de trente ans, où elle posait avec son père.

Tachov se statufia et la jeune fille, devenue tout écarlate, lui répondit :

— Je vais vous montrer.

Une seconde plus tard Tachov se retrouva dans une antichambre avec une penderie pleine de collections encore emballées, et même, dans un recoin, une vieille baignoire. Un pichet d'eau était là près d'un robinet condamné. Tachov s'y lava les mains et les pieds, se lissa les cheveux et regagna l'antichambre.

Alors, pour la deuxième fois, son sang se figea. Le mur du fond de l'antichambre, qu'il n'avait pu voir en entrant, était entièrement tapissé de photos de lui. Ici, en kimono blanc avec une énorme coupe dorée à la main ; là, aux côtés du président Aslanov lors d'une cérémonie d'honneur où il était chamarré de toutes ses médailles, ce qui, pour être franc, le faisait ressembler à un bouledogue dans une exposition canine.

Tachov se rappela le regard de la jeune fille au foulard noir et il sentit un pincement juste au-dessous de la blessure reçue un mois plus tôt, et il avait été blessé juste au-dessus du cœur. A vrai dire, le *namaz* ne fut pas une réussite parce que ce n'était pas bien de penser à autre chose pendant la prière.

Kirill arriva à la mairie sur le coup de midi. Le maire de Bechtoï Zaour Kemirov lui fournit tous les papiers que l'autre exigea, et lui réserva un petit bureau au deuxième étage.

Deux heures plus tard Kirill sortit dans le couloir et, avisant une porte marquée de la lettre *H*, la poussa en espérant que l'endroit ne serait pas trop sale.

L'endroit se révéla très, très propre. Il était divisé en deux parties, la première au sol garni de bois, la deuxième surélevée et recouverte d'un tapis. Il y avait, près de la partie planchée, comme un bac à douche à même le sol, avec une cruche en cuivre.

Kirill ressortit et se mit à regarder d'un peu plus près les portes marquées des lettres *H* et *D*. Il repéra une autre inscription qui accompagnait ces lettres : *Salle de prière*. En se retournant, il se vit observé par un antique vieillard en toque de mouton. Kirill rougit comme une betterave et, vite, regagna son bureau au grand galop.

Il était déjà trois heures de l'après-midi quand le chef de la milice de Bechtoï entra dans la mairie à l'invitation de Kirill qui souhaitait l'interroger sur la progression de l'enquête relative à l'incendie du casino.

Le chef de la milice s'avéra être ce même Chapi que Djamaluddin lui avait présenté la veille.

Joyeux, dodu, la face brun jaunâtre semblable à un melon par le tissu de rides dont elle était couverte, Chapi arriva comme à tire-d'aile, donna bruyamment l'accolade à Kirill, se débarrassa de son blouson comme un ours de sa peau et plouf ! se laissa tomber dans le fauteuil qui faisait face au Moscovite en lorgnant un porte-cigarettes gravé aux initiales de son maître qui était posé sur une pile de papiers.

— C'est cher ce truc ?

— Oui, répondit Kirill.

— Mets-le vite hors de ma vue ! Les vieilles habitudes, tu sais... (Un rire, puis il ajouta :) Allons déjeuner.

Kirill s'attendait à déjeuner en ville, mais non, après quarante minutes d'une route enneigée qui serpentait dans la montagne, une jeep noire sans blindage les amena à la citadelle Smelaya-l'Audacieuse perchée à deux mille mètres d'altitude sur une pente du Yalyk-Taou. Il y avait beau temps que le fort ne présentait plus d'intérêt militaire, mais ses murs restaient en bon état : sous le pouvoir soviétique, on y avait aménagé une maison de santé pour le Comité central.

Un fil de fer barbelé courait au-dessus de la muraille. Les battants massifs du poste de garde suréquipé s'écartèrent au passage de la jeep du chef de la milice et Chapi lança son véhicule sur un espace de goudron bien net jusqu'au pied d'une petite bâtisse attenante à la muraille : une casemate ou un entrepôt. Il descendit de voiture et fit monter son passager sur la muraille.

Kirill embrassa les lieux du regard et fut pris de vertige, soit par manque d'oxygène, soit sous le choc du paysage qui s'offrait à lui.

Dans un ciel sans le moindre nuage, le soleil gravitait au-dessus du Yalyk-Taou dont la couverture de neige tombait en plis comme un manteau d'hermine brodé de pierres précieuses. Aussi loin qu'on pût voir, les montagnes aux mille fractures étiraient leurs pentes blanches coupées de roches rousses verticales, et seul un petit coin de Bechtoï se dessinait dans le lointain, quelque part à gauche, avec les boîtes d'allumettes de ses immeubles et de ses mosquées.

Ils parcouraient le chemin de ronde d'une muraille d'un mètre cinquante de large dont la base plongeait dans les ronces et les congères. Un canon de bronze regardait sa meurtrière, pareil à un crocodile monté sur roues, incapable de tirer désormais, mais l'œil toujours rivé sur Bechtoï.

La muraille épousait le sommet de la montagne mais à l'endroit où elle s'adossait à la vieille citadelle, elle dominait l'abîme. Kirill leva les yeux et remarqua que la pierre d'origine, plus haut, cédait la place à de la brique fraîche. Un climatiseur ronronnait. Les fenêtres du troisième étage étaient à vitrage multiple.

Ils tournèrent à droite et descendirent vers l'entrée principale par une galerie couverte qui courait sur une aile annexe.

Dans les années 1930, la citadelle détruite par un assaut avait été reconstruite dans un style empire stalinien. Des jardinières ornaient le bas d'un portique blanc-jaune à colonnades, d'où jaillissaient à travers la neige des tiges desséchées. C'était une aile unique, à gauche, dont les baies vitrées contrastaient avec les murs orbes de la bâtisse principale. Pas d'aile annexe à droite à cause d'un précipice.

Les tapis rouges avaient assurément connu Brejnev. Des portraits des membres du Comité central pendaient aux murs du hall d'entrée, ainsi que celui d'un bel homme à la barbe noire qui portait une tunique à cartouchières, des épaulettes bleues et un revolver modèle Nagant de l'époque de la guerre civile. La verrière du jardin d'hiver situé derrière la salle à manger offrait une vue vertigineuse sur des montagnes jetées pêle-mêle par une main courroucée, et condamnées à tendre éternellement leurs doigts brisés vers le disque en fusion du soleil.

Ce fut dans le jardin d'hiver qu'on leur servit à déjeuner.

Kirill avait un faible pour la cuisine italienne et japonaise, mais à la vue des carafes en cristal et du caviar il comprit tout de suite que le menu de la maison datait de la même époque que les tapis rouges. La table semblait avoir été garnie pour une bonne dizaine d'officiers généraux. Kirill craignait qu'on ne lui fît les honneurs de l'alcool, et fut étonné de voir que Chapi ne buvait pas et ne proposait rien à boire. Au lieu de vodka, il y avait sur la table de la limonade piquante étiquetée Firme Kemir et de l'eau minérale marquée à l'identique.

— Toutes mes excuses, dit Chapi, Zaour Ahmedovitch ne sera pas

avec nous. Il est débordé. Il est parti convoier un Avar en Tchétchénie.

— Pourquoi ça ?

— L'Avar a tué un Tchétchène. Au couteau. En plein cœur.

Chapi se renversa au fond de son fauteuil, mâcha sa viande et ajouta :

— Le Tchène voulait le braquer. Devant tout le monde au beau milieu du marché. Il a sorti son flingue, et notre Avar lui a planté son couteau.

— Et ensuite ? fit Kirill d'un air intéressé.

— Bah ! les Tchènes eux-mêmes haussent les épaules, ils connaissaient l'oiseau. Mais la coutume c'est la coutume. Zaour l'a emmené au bout d'une chaîne. C'est la règle chez eux. Quand un ennemi de sang va être jugé, on le mène au bout d'une chaîne. Et la chaîne revient au père du tué.

Kirill n'avait encore jamais entendu dire que le maire d'une ville de la fédération de Russie avait pour devoir de convoier ses électeurs au bout d'une chaîne.

— Et maintenant ? demanda Kirill en retenant sa respiration. Est-ce que... est-ce qu'ils vont le tuer ?

— Il sera pardonné, dit Chapi d'un air sûr de lui. L'an dernier, ils en ont déjà convoié un. Eh bien, il a dû prendre la place du fils dans l'autre famille. Il s'y rend toutes les semaines à présent.

Il y eut un silence, puis Kirill demanda :

— Et comment progresse l'enquête dans l'affaire du casino incendié ?

— Comment veux-tu qu'elle progresse ? Bientôt deux mois que j'ai des killers sur les bras. Je les ai mis en cage. C'est ce con d'Ibris qui les a payés pour me tuer.

— Les preuves existent vraiment que c'est bien lui ?

— Les killers sont ses cousins, dit Chapi.

— C'est une preuve suffisante ?

— Varia ! cria Chapi. Ohé, Varia, ma petite ! Apporte-nous le thé et la confiture... Que veux-tu que j'en fasse ? Que je leur mette une bouteille dans le cul ? Comme le fait Gamzat ?

— Une bouteille de quoi ? demanda Kirill abasourdi.

— De champagne. Enfin, vide, quoi.

Et le chef de la milice de la ville de Bechtoï montra avec ses mains la forme de la bouteille que le fils du président de la République utilisait pour s'expliquer avec les suspects. Kirill manqua de s'étouffer avec une galette tandis que l'autre, bâillant, se mit une poignée de cacahuètes dans la bouche et dit :

— Qu'ils aillent se faire. Je vais les tuer.

Quand ils sortirent de l'hôtel, il était déjà cinq heures.

Les deux cimes du Yalyk-Taou étaient pareilles à deux mains jointes en creux, d'une blancheur éblouissante, dans lesquelles se prélassait le ciel bleu. Les chaînes rocheuses se dispersaient de toutes parts, emmêlées comme les pattes d'un poulain d'un an, et tout là-bas, au pied du massif, près de l'aérodrome militaire, les rotors d'un hélico brassaient l'air sans bruit.

Les yeux vaguant sur une terre aux torsions sans fin, Kirill n'arrivait pas à comprendre pourquoi ces gens aimaient tant s'entretuer dans un pays où, pour appréhender la juste place des hommes en ce monde, il n'était point besoin d'aller dans l'espace ou de lire Platon, mais simplement de grimper sur la montagne la plus proche et de regarder vers le bas.

Ils s'installaient dans la jeep lorsque le chef de la police de Bechtoï, après avoir ajusté son bonnet de laine sur la tête et jeté son pistolet dans la boîte à gants, soupira :

— Un peuple de sauvages, ces Tchétchènes. Se faire amener un gars au bout d'une chaîne, franchement. On ne verra jamais ça dans un village avar : quelqu'un mené par une chaîne !

Kirill se fit expliquer par la suite que le beau gosse à cartouchières et aux épaulettes du NKVD dont le portrait pendait dans le hall s'appelait Amirkhan Kemirov. En 1919, la 1^{re} division de la charia rouge de Kemirov s'empara de la citadelle Smelaya-l'Audacieuse, dernier rempart des Cosaques de Denikine. Après quoi Amirkhan fit égorger tous les Cosaques des villages alentour.

En 1923 Amirkhan Kemirov fut appelé à Moscou. Là, il étonna quelque temps ses camarades du Parti parce qu'en pleine séance du Conseil des commissaires du peuple il déroulait son tapis de prière. En 1927, trois proches compagnons d'Amirkhan passèrent dans le camp des guerriers musulmans et Amirkhan fut arrêté, jugé et fusillé dans la semaine.

Le lendemain du départ de Kirill Vodrov pour Bechtoï, Fedor Komissarov, chef du Comité d'urgence, convoqua un certain Sapartchi Telaïev.

L'homme représentait une famille renommée. Son frère aîné n'était autre que Gadji, celui-là même qui avait pillé la noce. Son deuxième frère s'était illustré le jour où il avait enfoncé une lime entière dans le corps du chef de la maison d'arrêt qui le traitait de tous les noms.

Sa première peine d'emprisonnement, Sapartchi en écopa à treize ans, un jour où il n'avait pourtant rien fait de spécial pour se retrouver derrière les barreaux. Il rentrait simplement de l'entraînement quand il rencontra deux adultes qui lui envoyèrent une bordée d'injures. Avec des gars de son âge, bien sûr, Sapartchi se serait battu. Mais il n'avait que treize ans et comprenait qu'il n'était pas de taille à mater

deux bonshommes aussi mûrs.

Aussi courut-il chez lui pour revenir au bout d'un quart d'heure avec un fusil de chasse à la main. Les deux gus picolaient toujours à la même place. Il les mit en joue et toucha l'un d'eux au ventre ; l'autre décala et fut atteint à l'épaule.

Grâce à la haute notoriété de sa famille et à sa propre pugnacité dans les affaires, Sapartchi sut se faire respecter dès les premières années de la perestroïka, mais il ne gagna véritablement d'estime qu'au début de 1994 où il prit part à l'opération dite des faux avis de paiement.

Au vrai, la manigance n'était pas tant l'œuvre de Sapartchi que de ses partenaires tchéchènes qui créaient des sociétés bidon et contrefaisaient des ordres de paiement, obligeant ensuite des opératrices à transférer des millions de dollars sur la foi de faux documents.

Quant à Sapartchi, il ne jouait là que les secondes mains : charge à lui de retirer soixante-dix millions de dollars sur des comptes domiciliés à Torbi-Kala et de les transporter à Grozny. Il retira bien l'argent mais les Tchétchènes n'en virent jamais la couleur, d'où les furieuses altercations qui s'ensuivirent entre eux.

Cela faisait cinq ans maintenant que Sapartchi Telaïev se trouvait complètement paralysé au-dessous de la ceinture. Ce qui ne l'empêchait pas de passer quatre heures par jour en salle de muscu, grâce à quoi le haut de son corps le faisait ressembler à Terminator en mieux. Qui plus est, Sapartchi avait fait fabriquer des cachettes d'armes dans les accoudoirs de sa chaise roulante, et n'était pas peu fier d'être allé en Amérique avec cet attirail. Les gardes-frontières américains, bêtes comme leurs pieds, n'avaient pas imaginé un seul instant qu'un invalide puisse trimbaler tout un arsenal dans son fauteuil alors qu'il suffisait de questionner n'importe quel chauffeur de taxi de Torbi-Kala pour connaître la vérité.

Les gardes-frontières américains, vraiment, il n'y avait rien à en tirer : c'étaient des types pas futés, pas curieux, qui rabâchaient comme des perroquets des paroles apprises par cœur dans la Bible sur les droits humains et qui n'étaient même pas fichus de situer Torbi-Kala sur le globe.

Au moment dont nous parlons, Sapartchi dirigeait la compagnie Avarie-Transflotte. Il l'avait dirigée durant les dix dernières années avec une brève interruption, remplacé provisoirement par un certain Khizri. Lequel Khizri Beïbulatov était mort trois mois plus tôt dans un attentat à l'explosif perpétré contre l'ambassadeur du Kremlin Pankov, par suite de quoi Sapartchi avait retrouvé son fauteuil à la tête de la compagnie.

Tel était donc celui que Fedor Komissarov venait de convoquer dans

son bureau directorial du Comité d'urgence.

Komissarov serra longuement la main de Sapartchi avant de lui montrer un petit guéridon qui se trouvait près de la porte d'accès à la salle de repos. L'un des fauteuils avait été écarté pour que le visiteur puisse approcher sa chaise roulante.

Komissarov avait pris l'habitude de recourir au guéridon pour les longues conversations de confiance. En fonctionnaire expérimenté qu'il était, il savait depuis longtemps qu'un visiteur installé derrière la table officielle se montrait méfiant et tendu ; qu'on lui offre un thé dans un profond fauteuil à portée d'une table basse, et l'échange prenait aussitôt un tour plus cordial.

Avec Sapartchi la règle ne marchait pas. Il préférait prendre place derrière une table qui ne laissait paraître que ses biceps et son torse puissants, alors que le guéridon jetait un éclairage impitoyable sur les roues hautes de sa chaise et le plaid à carreaux qui recouvrait ses genoux décharnés.

Malgré tout, d'un simple mouvement du doigt, Sapartchi pilota sa chaise jusqu'au guéridon et Komissarov s'installa lourdement dans le fauteuil d'en face.

— Mon cher Sapartchi Ahmedovitch, lui dit Fedor Komissarov, comme vous le savez, mon comité instruit le meurtre de l'ambassadeur du Kremlin Vladislav Pankov et du directeur d'Avarie-Transflotte Khizri Beïbulatov. Il existe une version des faits d'après laquelle cela vous aurait permis de récupérer Avarie-Transflotte.

La question décontenança légèrement Sapartchi parce qu'il aurait tout donné pour tuer Khizri Beïbulatov, mais que d'autres l'avaient fait à sa place.

Il s'agissait là d'un authentique attentat terroriste et tout le monde le savait. Qui plus est, tout le monde connaissait les noms des exécutants car après que l'ambassadeur éjecté de son véhicule par l'explosion fut retombé mourant sur le bord de la route, trois hommes s'en étaient approchés pour lui loger chacun une balle dans la tête. Ces trois hommes avaient agi sous l'œil d'une caméra, ôtant même leur cagoule afin que personne ne s'y méprenne. Cela donnait une espèce de clip à la Rambo que les gens se refilaient de mobile à mobile.

— C'est une FAB-250 qui a explosé sous la voiture de Pankov, rappela Sapartchi. Il y a eu quatre attentats de ce type et les enquêteurs savent bien que ces bombes étaient placées par les hommes d'Arsaïev.

— D'accord, mais c'est vous qui avez informé Arsaïev de l'horaire et de l'itinéraire du cortège. Nous avons des dépositions dans ce sens.

Sapartchi Telaïev ignorait si le Moscovite avait vraiment des dépositions dans ce sens, mais il comprenait qu'il suffisait de les vouloir pour les avoir. On n'avait qu'à attraper n'importe quel quidam

au marché pour le transférer à la base aérienne de Bechtoï. Là-bas, des chiens aux dents arrachées qui étaient dressés spécialement à cet effet mordaient les hommes aux parties les plus précieuses de leur corps. Si l'on avait conduit Fedor Komissarov à la base aérienne de Bechtoï pour un petit séjour de quarante-huit heures, il aurait avoué de quoi écoper d'au moins quatre fois perpète.

— Combien ? demanda Sapartchi.

— Un million, répondit Komissarov, c'était quand même le premier commis du Kremlin.

— Ça vaudrait un million si je l'avais effleuré ne serait-ce que du petit doigt, objecta Sapartchi. Trois cent mille.

— Sept cent mille, dit Komissarov. Vous avez été en contact avec Wahha Arsaïev. Nous avons des documents qui attestent que vous lui avez offert une Merco blindée.

On fit tope là pour cinq cent mille.

Sapartchi ne pouvait pas encadrer les islamistes wahhabites. C'était une haine incurable. Elle avait commencé à une époque où Telaïev ne faisait pas encore de business mais avait déjà un nom dans le milieu.

C'était une place qu'il avait tenue assez longtemps. En 1994, alors que Djamaluddin était absent de Bechtoï, il avait même rendu service à Zaour. En vertu de quoi il se plaisait à se faire passer pour son patron racketteur bien qu'il veillât toujours à ce que l'autre n'en sût rien.

Il y avait en l'an 2000, à la périphérie de Bechtoï, un parc à ferraille qui récupérait tout ce que les fédéraux avaient laissé traîner dans les montagnes, et ce n'était pas ça qui manquait. Le parc était sous l'aile de Sapartchi.

Un jour qu'un neveu de Sapartchi faisait le service des arrivages, un camion se pointa au portail avec une épave d'hélico dans sa remorque. De la cabine du camion descendit Wahha Arsaïev.

A cette époque Wahha n'avait pas encore la renommée qu'on lui connut par la suite, mais il passait déjà pour l'émir du district et faisait évidemment l'objet d'un avis de recherche fédéral.

Wahha fit ses salutations au neveu de Sapartchi (qui s'appelait Djamal) et lui proposa d'acheter sa ferraille. Djamal jeta un œil dans la remorque mais l'affaire lui parut louche. Trop entier l'hélico. D'habitude, on les apportait en petits morceaux.

— D'où ça vient ce gros machin ? demanda Djamal.

A quoi Wahha répondit en riant que ce n'étaient pas ses oignons. A l'en croire, l'hélico avait dû faire un atterrissage forcé. Comme Djamal ne voulait pas avoir d'ennuis avec Wahha, il lui racheta la marchandise tout en relevant le numéro du camion.

Wahha partit. Une heure plus tard, deux types des unités spéciales

du renseignement militaire s'amènèrent au parc à la recherche d'un hélico réformé qui avait été dépecé dans la nuit et vendu de sa base. Il s'avéra que c'était bien celui que les wahhabites avaient refourgué à la ferraille. Une fois l'engin identifié, les types prièrent Djamal de dénoncer le vendeur, et l'autre, pour s'en débarrasser, leur donna le numéro du camion.

Les officiers reprirent le chemin de la base mais tombèrent au retour – ça alors ! – sur le fameux camion qui s'arrêtait devant le café d'un marché. Trois hommes en descendirent, qui entrèrent dans le café.

Grande fut la joie des gars de la spéciale. Ils poussèrent la porte du café qui grouillait de monde. Les trois visiteurs occupaient une table près de la sortie. On voyait à leurs manières qu'ils jouissaient là d'une certaine notoriété.

Le plus gradé des militaires, le lieutenant Gavrilénkov, les aborda en leur demandant qui était le chef :

— C'est ton camion ?

— Ouais, répondit Wahha Arsaïev qui se leva et lui logea deux pruneaux à bout portant.

L'histoire fit grand bruit. On cuisina Djamal, on cuisina le patron du café et tous les consommateurs (qui du reste ne se souvenaient plus de rien et ne reconnaissaient personne). Quatre jours plus tard, on put lire dans *Les Nouvelles de Penza* que le lieutenant Gavrilénkov, natif de cette ville, avait arrêté un camion bourré d'une tonne de troloène au péril de sa vie, déjouant ainsi un attentat à l'explosif prévu sur le marché de Bechtöi. Sur la foi de cet article, Gavrilénkov fut décoré de la médaille de Héros de la Russie à titre posthume.

Les choses se calmèrent. Un mois passa, puis un autre, jusqu'au jour où Sapartchi apprit qu'il était demandé par un certain Rasul, émir du district.

— L'émir Rasul ? C'est qui ? s'étonna Sapartchi.

— Il s'appelait autrefois Wahha Arsaïev, lui répondit-on.

Sapartchi connaissait très bien Wahha. Celui-ci avait travaillé jadis dans un gang de joueurs de dés sous la couverture de celui-là.

La rencontre eut lieu le lendemain, et l'émir lui dit :

— Ton neveu n'a pas agi dans les règles du milieu. Il a balancé ses clients aux flics. Ça te coûtera un million de dollars.

Etonné, Sapartchi donna la réplique :

— Oh ! Wahha... C'est quoi ta spécialité ? Les règles du milieu ou celles d'Allah ? Occupe-toi donc d'Allah plutôt que du flouze puisque tu es émir et que tu t'appelles Rasul maintenant !

Alors Wahha poussa un vilain petit rire :

— Ton neveu a trahi des combattants de la foi. Il les a livrés aux kâfirs, tu nous dois une pénalité d'un million de dollars.

Sapartchi comprit qu'on lui ferait porter le chapeau quoi qu'il dît, mais comme ça lui faisait mal de payer il répliqua en se mordant la lèvre :

— Réglons la question demain aux portes de la ville.

— Arrête ta frime ! coupa l'autre. Qui vas-tu mettre en face de moi ? Une vingtaine de camés qui sniffent de la colle, à peine capables de faire peur aux vendeuses du marché ? Moi, je peux aligner trois mille gaillards qui ne fument pas, ne boivent pas et font du sport.

Toute réflexion faite, Sapartchi jugea que l'émir du district de Bechtoï avait raison. Pour s'en défaire, il lui offrit une Merco blindée.

Wahha circula quelque temps dans sa Merco à travers la région mais constata bientôt qu'il n'arrêtait pas d'essuyer des fusillades. Une fois, deux fois, trois fois... Il pensa d'abord que les fédéraux s'étaient mis sérieusement à ses trousses mais à la troisième fusillade il conduisit sa Merco au garage et les membres de la communauté musulmane eurent tôt fait d'en extraire une puce radio.

Après quoi Wahha ne parlait plus de Sapartchi qu'en le traitant de *munafiq* et de fauteur de *fitna*. Ce qui sauva ce dernier, c'est que l'autre fit sauter la maternité.

Toujours est-il que Sapartchi Telaïev, directeur d'Avarie-Transflotte et notable du milieu, devint l'un des adversaires les plus acharnés des wahhabites. Et lui faire endosser le meurtre de Pankov, de ce point de vue, ce n'était pas honnête du tout.

Kirill dut quitter Bechtoï le lendemain matin. Les fédéraux avaient livré bataille aux boïéviki dans les montagnes près du village de Kurchi. On avait mis la main sur un bunker avec des armes et de la littérature séditeuse. Kirill partit donc pour Kurchi en se faisant accompagner de Chapi.

En fait de fédéraux, c'était le groupe Youg. Arzo dit à Kirill que le combat avait été engagé par ses hommes et que les boïéviki s'étaient enfuis.

Pas de bunker non plus.

Il n'y avait d'ailleurs rien du tout sinon une bauge de sanglier et deux dizaines de boîtes de conserve près d'un feu éteint qui n'était pas encore couvert de neige. Arzo fit rallumer le feu et l'on nourrit Kirill, transi, avec des conserves du même type.

Il faisait moins dix et le vent paraissait lui arracher la peau du squelette.

Arzo toucha Kirill à l'épaule et leva le bras vers la gauche, au loin, où la forêt butait sur un amas de rochers semblables à la courbe folle d'un électrocardiogramme.

— C'est là-bas qu'ils ont fui, dit-il, dans les grottes. Il y a des grottes si profondes qu'elles pourraient aller jusqu'en Amérique.

— Eh bien descendons dans ces grottes, lança Kirill.

Les fédéraux d'Arzo et les miliciens de Chapi échangèrent des regards, puis Arzo jeta son PM à Kirill en lui disant :

— Vas-y. Si tu retrouves mon bras, rapporte-le-moi. Il y avait une belle montre dessus, une montre de l'armée. Ça fait sept ans que je la regrette.

Les Tchétchènes et les Avars partirent d'un rire si puissant que le Moscovite craignit un départ d'avalanche.

Le maire de Bechtoï, Zaour Kemirov, conduisait une réunion de travail sur le paiement des charges municipales quand on lui fit savoir que son frère était de retour en ville. Zaour pressa le bouton de l'interphone et pria sa secrétaire de trouver Djamaluddin.

Celui-ci apparut dans le bureau de Zaour quarante minutes plus tard. Il avait eu le temps de se laver et de se changer en troquant son treillis contre un pantalon noir agréable à porter et un pull-over blanc. Un menton rasé de près. Des yeux sombres brillant comme ceux d'un sphinx après un saut réussi.

Zaour dévisagea son frère, puis tira les rideaux d'un geste brusque et lui montra le casino incendié.

— Tu n'aurais pas dû, dit Zaour.

— Jouer est une chose inacceptable, répondit Djamaluddin. Ce gars-là mentait et trichait par-dessus le marché. Je lui ai proposé le rachat de son business et il s'est cabré. Au final, c'est Allah qui a tranché.

Les yeux de Zaour se teintèrent d'acier gris.

— Ne te prends pas pour Allah, dit le maire. Ecoute ce que les gens disent : que mon casino est toujours debout et que celui de mon concurrent a brûlé.

— Si tu fermes ton casino, ils ne diront plus rien.

— Tu n'as pas de leçon à me donner sur la conduite de mes affaires !

Zaour claqua la porte et se retira en salle de repos.

Le soir même la Mercedes noire de Djamaluddin s'arrêta devant le casino de Zaour Kemirov. En cette heure tardive le bâtiment comptait parmi les mieux éclairés du centre-ville. Une Niva blanche trônait sur un socle, roues levées, dans une vitrine liserée de lumières : le gros lot du mois. Près de la voiture étincelait la silhouette d'une femme en robe de soirée, toute brodée d'ampoules électriques. La femme tenait dans ses mains le mot *Fortune* tracé par un tube de néon. Ce même mot allait et venait sur les branches d'une croix lumineuse qui faisait l'enseigne.

Ils étaient cinq à taper un poker autour d'une table de jeu : Chamil

Arkhangov, président du tribunal de district, Stanislav Ajaïev, patron de l'un des marchés de Bechtoï, le général Seliverstov, commandant de la base aérienne, le colonel Khadjiev, chef du bataillon spécial Youg. Le cinquième était un Tchétchène nommé Movsar, ancien chef de bande désormais à la tête de la section locale de Russie unie – le parti du Kremlin – et de la commission urbaine d'indemnisation des dommages causés aux habitations par les faits de guerre.

Les dédommagements étaient versés moyennant une rétrocommission de vingt pour cent si le demandeur avait un logement, et de cinquante pour cent s'il n'en avait pas. Six mois après le début de la campagne d'indemnisation, le nombre d'opérations de remboursement dépassait de cinquante pour cent le nombre d'habitants du district recensés avant le début des opérations militaires.

Après quoi un salopard avait balancé Movsar qui fut renvoyé pour vol et remplacé par un Russe. Movsar amena ce Russe dans son nouveau bureau et l'y menotta à un radiateur. Désormais, les remboursements se faisaient en la présence de Movsar assis près du Russe qui signait les papiers. On le détachait le soir pour l'emmener passer la nuit chez ce même Movsar.

Bref, ce dernier engrangea plus de compensations en une année qu'il n'avait gagné en deux ans sur le commerce d'otages journalistes.

Pour autant Movsar manquait de sensations fortes depuis qu'il était passé des journalistes aux dédommagements, et il se rendait régulièrement à Bechtoï parce que la ville avait le plus gros marché régional du Caucase-Nord. Il n'y avait pas de marché du tout en Tchétchénie. Ceux de Torbi-Kala étant plus chers, toute la haute Avarie et la Tchétchénie se rabattaient sur Bechtoï.

Or qui dit marché dit restaurant et casino.

C'était Movsar qui gagnait. La pile de jetons qui grandissait devant lui avait déjà dépassé les cinquante mille dollars, et le gérant du marché se mordait les lèvres, la mine renfrognée. Arzo aussi était en train de perdre mais n'en laissait rien paraître : Arzo pouvait perdre son dernier bras sans un battement de paupières à son dernier œil.

Movsar était las de jouer mais un gagnant ne pouvait décemment quitter la table le premier. Il claqua mollement dans ses mains pour appeler le croupier qui s'affairait près de là quand la porte de la salle de jeu s'ouvrit sur Djamaluddin.

Pantalon noir et pull-over blanc, un Makarov à la ceinture. Et suivi de Hagen, l'atlante aux cheveux blonds, ainsi que de Tachov, le djinn à la barbe noire.

— *Salam aleïkum*, Djamal, dit Arzo en se levant pour lui donner l'accolade. Tu joues aux cartes, toi ?!

— J'ai décidé d'essayer, dit Djamaluddin.

Arzo lui décocha un œil étonné mais ne fit pas de commentaire. Le gérant du marché quitta sa place en disant qu'il devait se lever tôt le lendemain matin. Movsar serra ses gains devant lui et dit :

— Cinquante de mise, cent derrière.

— Dix de mise, annonça le président du tribunal de district, cinquante derrière.

Comme les gens de Bechtoï préféraient régler leurs différends auprès du maire ou de l'imam, Chamil Arkhagov n'était pas un magistrat très fortuné.

— Cinquante de mise, dit Arzo, cent derrière.

Djamaluddin fit un signe du menton à Hagen qui versa sur la table un gros tas de liasses bien ficelées.

— Deux cent mille, dit Djamaluddin, et cinq cents derrière.

Tous mirent un millier de dollars dans le pot. Djamaluddin se vit remettre un six puis un roi de trèfle. La meilleure carte fut pour Movsar. Un roi de cœur.

— Tapis, dit Movsar.

Arzo récolta une carte minable et se coucha. Le magistrat jeta un œil sur sa main. Il avait un deux et une paire de valets.

— Tapis, consentit le juge.

Djamaluddin donna la réplique :

— Double tapis.

Distribution faite de la quatrième carte, Movsar constata qu'il avait un trois pour trois rois. C'était fichu pour le carré parce que Djamaluddin avait déjà le roi de trèfle à jeu ouvert, mais enfin un trois, ce n'était pas si mal. Movsar rallongea la mise d'un millier de dollars et le juge en fit autant.

— Tapis, dit Djamaluddin.

Movsar le considéra d'un œil étonné. Djamaluddin ne pouvait pas compter sur une quinte avec un six et un roi, mais il ne pouvait pas compter sur un carré non plus parce que Arzo avait déjà tiré un six – de cela Movsar était certain. Apparemment, l'Avar bluffait, et le Tchétchène se dit avec satisfaction que ce n'était pas le bon moment... ni les bons joueurs. Les joueurs de poker de Bechtoï avaient les nerfs du même calibre que leurs flingues.

On distribua la cinquième carte, et Movsar dit tranquillement :

— Double mise.

Le juge sortit du jeu.

— Double mise, répondit Djamaluddin.

Cela faisait cent cinquante mille dollars en jeu.

— Cartes sur table, dit Movsar.

Djamaluddin découvrit son jeu sans tiquer le moins du monde. Même Movsar ne s'attendait pas à une si mauvaise main. “Ça t'apprendra à bluffer”, songea le Tchétchène en raflant la mise.

Et pourtant il se trompait : la tournée suivante se joua à l'identique. Djamaluddin misa plein pot sans rien dans ses cartes. Cette fois, ce fut Arzo qui gagna. Djamaluddin perdit cent mille dollars.

A la partie suivante, il se retrouva avec un sept, un huit, un dix et un valet à la quatrième distribution. Il pesa scrupuleusement ses chances. L'éventualité de décrocher un neuf était infime, ne fût-ce que parce qu'il y en avait déjà deux à découvert.

— Double mise, dit Djamaluddin avant la dernière donne.

Movsar distribua les cartes et le hasard fit que Djamaluddin ramassa un neuf.

— Double mise, dit Movsar.

— Je passe, répondit Djamaluddin en abattant son jeu.

Il ne restait plus rien des cinq cent mille dollars au bout de six parties. Alors Djamaluddin sortit de sa poche un trousseau tintant de métaux dont il détacha une clé doublée d'une commande de fermeture à distance. Et, la jetant sur la table :

— Je n'ai plus de cash avec moi mais j'ai une Merco sur le parking. Elle est blindée, sécurité de niveau quatre. Elle m'a coûté quatre cent vingt mille dollars. Je la mise à deux cents.

La Merco fut claquée en cinq minutes. Le président du tribunal sortit du jeu à cinq mille dollars de mise initiale. Arzo baissa la garde à dix mille.

La clé de la Merco fut pour Movsar.

A vingt-trois heures trente apparut le maire de Bechtoï, vêtu d'un costume immuablement sombre taillé de manière à masquer son embonpoint. Ses lèvres souriaient mais son front, impérieux, rusé, se plissait de rides. Zaour allongea un pas mesuré à travers la salle de jeu et s'arrêta devant la table verte où les clés d'un Hummer tenaient d'ores et déjà compagnie à celles de la Merco. Quand, d'un geste brusque de la main, il eut fait voler l'argent et les clés du tapis, Zaour déclara :

— Ce jeu compte pour du beurre. Rentre à la maison et cesse de te ridiculiser.

— Par Allah, répondit Djamaluddin, tu es mon frère et le patron de ce casino. Je n'ai pas le droit d'ordonner quoi que ce soit à mon frère aîné, mais j'ai le droit de venir ici tous les soirs et de claquer autant d'argent que je peux.

— Fort bien, dit Zaour, je vais attendre que tu aies fini de jouer.

Djamaluddin se leva à moitié de son siège et fouilla du regard le public qui se massait devant les roulettes et les machines. Près de la deuxième table, il aperçut un certain Anatoli qui, sur un signe de lui, s'approcha.

— Ecoute-moi bien, Movsar, dit Djamaluddin, Anatoli n'a pas été correct avec moi l'année dernière. Il a des dettes envers moi. Une

demi-brique. Je t'en donne trois cent mille. Ça marche ?

— Ça marche, répondit le Tchétchène.

Movsar rafla Anatoli en une dizaine de minutes. Il rafla aussi une petite verrerie industrielle, un resto dans les montagnes et un cinq-pièces à Torbi-Kala.

Machines à sous, roulettes... les autres joueurs du casino avaient tout abandonné pour se presser devant Djamaluddin. Les langues claquaient chaque fois que l'Avar perdait une nouvelle tranche de cinq cent mille dollars.

La plupart de ces gens-là savaient que l'homme n'était pas très fortuné. Djamaluddin n'aimait pas l'argent et ne s'en occupait guère. Quand on voulait le remercier d'un service rendu en lui offrant un magasin ou une part de business, il s'en déchargeait habituellement sur ses frères aînés.

Il était rare en revanche qu'il se fît rouler. La dernière fois, c'était quand ce même Anatoli avait entrepris de développer Internet dans les écoles de montagne. Djamaluddin n'y connaissait pas grand-chose, mais quand il eut découvert qu'Internet avait été remplacé par une carrière de marbre clandestine au nom d'Anatoli, ce dernier eut de sérieux ennuis. La rumeur courut même qu'on l'avait tenu enfermé pendant un mois dans une cave, et le ministre de l'Intérieur de la république se crut obligé de lui demander des comptes là-dessus. Djamaluddin monta sur ses grands chevaux : "Une cave ? Pur mensonge ! Juste une simple cage au milieu de la cour !"

En résumé : malgré tous ses flingues, ses voitures blindées et ses cages au milieu de la cour, Djamaluddin ne possédait que des clopinettes. Ceci parce qu'il se rendait une fois par mois chez un *ustaz* qui vivait dans les montagnes et dont les mourides condamnaient sévèrement la cupidité.

Quand Movsar eut gagné l'appartement, il s'excusa et se leva de sa chaise pour aller aux toilettes. Arzo lui emboîta le pas.

— Holà ! mais qu'est-ce que tu fais ? ! lança Arzo à Movsar. Tu ne vois pas qu'il fait exprès de perdre ? Ne va pas te mêler d'une querelle entre frères !

Movsar dévisagea Arzo et se rappela le jour où, un an plus tôt, il avait demandé à Zaour de lui donner de la terre pour la construction d'un marché. Tout le monde achetait de la terre pour y mettre des marchés mais Movsar jugeait déshonorant de payer pour une chose qu'on pouvait demander gratis. A quoi Zaour avait répondu : "De la terre pour faire quoi, Movsar ? Il n'en faut pas plus de deux mètres à chacun."

— Ce n'est pas mon problème ! dit Movsar. S'il veut perdre cet argent, autant que ce soit à mon profit. Et ne compte pas sur moi pour lui rendre mes gains.

Les Tchétchènes revinrent à leur place et Djamaluddin sortit encore son trousseau. Il n'y restait que deux clés. L'une d'elles était sophistiquée, de celles dont on ouvre les coffres-forts ; et l'autre se présentait comme une clé toute bête, comme Movsar en avait pour sa grange. Djamaluddin détacha la clé sophistiquée, la posa sur la table et dit :

— Vois-tu, Movsar, je n'ai plus un sou. Mais je possède une maison que tu as vue le mois dernier. Trois étages et cinq cent quarante mètres carrés. Un gymnase et une salle de tir en annexe. Je voudrais mettre la maison sur le tapis pour un demi-million de dollars.

Movsar ne put s'empêcher de glisser un œil vers le frère de Djamaluddin. Le visage de Zaour était impassible. La maison en question faisait un tout avec celles des autres frères. C'était là qu'Anatoli avait séjourné dans sa cage. Quiconque eût songé à s'installer dans la résidence des Kemirov sans y être invité n'aurait guère pu prétendre qu'à ladite cage. Movsar n'avait nullement l'intention de vivre en cage, mais il savait que Zaour rachèterait la maison. Et qu'il aurait alors à payer aussi le prix de son allusion aux deux mètres de terre.

— Je marche, dit le Tchétchène.

Deux minutes plus tard la maison était perdue. Djamaluddin se relaxait sur son siège. L'Aryen sifflotait dans son dos. Arzo, qui n'avait plus le cœur à sourire, quitta sa place pour donner des consignes à ses hommes.

Djamaluddin ressortit son trousseau de sa poche, auquel Movsar ne vit plus qu'une seule clé, la dernière, toute simple.

— Vois-tu, Movsar, je n'ai plus rien du tout, dit Djamaluddin, mais il me reste encore la maison de mon père dans le village où je suis né. Elle n'a que deux pièces où nous avons grandi à quatre. Elle se trouve au bord d'une gorge, mais de ses fenêtres on peut voir le soleil se lever par-dessus les montagnes, et de sa cour un chemin mène au cimetière où reposent mes parents. Cette maison est ce que j'ai de plus cher au monde et j'aimerais la mettre en jeu pour un million de dollars.

Sur ces mots, Djamaluddin posa la clé sur la table avec son trousseau.

— Je marche, dit Movsar.

Alors Zaour Kemirov se leva et dit :

— Suffit, Djamal. Je ferme le casino.

Djamaluddin exhiba un large sourire et jeta ses cartes sur la table.

Movsar arbora un sourire encore plus large et dit :

— Ça ne se passera pas comme ça. La partie se fera, c'est juré craché. Un million pour ta maison contre un million pour tout le fourbi que tu viens de perdre.

Là-dessus, Movsar jeta sur la table toutes les clés qu'il avait gagnées.

— Tu n’oseras pas ! lança Zaour à son frère.

Djamaluddin, le visage de pierre, se mit à mélanger les cartes.

— Cinquante mille, misa Movsar.

— C’est bon, répondit Djamaluddin.

Les deux premières tournées donnèrent l’avantage à Movsar. Un dix et un valet : bien parti pour un *straight*. Djamaluddin récolta un as et un six.

A la troisième donne, Movsar eut un roi.

— Cinquante, dit-il.

Djamaluddin regarda ses cartes :

— Cinquante.

Quatrième donne : Movsar se retrouvait avec un dix, un valet, une dame et un roi. Il n’hésitait pas. Si la carte suivante était un neuf ou un as, il taillerait l’Avar en pièces. Il avait déjà fait des malheurs avec moins d’atouts dans son sac.

— Cent, dit Movsar.

— Deux fois cent, renchérit Djamaluddin.

La cinquième carte de Movsar fut un neuf.

— Double tapis, dit Movsar.

— Double tapis, acquiesça Djamaluddin.

Movsar étala son *straight*, afficha un sourire et dit :

— J’ai toujours rêvé d’avoir une maison dans ton village.

Djamaluddin marqua un silence, regarda les cartes que l’autre venait d’abattre puis posa lentement les siennes sur la table.

Un carré d’as.

— Pas avant l’ouverture d’un autre casino dans cette ville, dit Djamaluddin.

Telle fut la dernière partie de poker jouée dans le dernier casino de la ville de Bechtoï.

Le premier vice-procureur général de la fédération de Russie Fedor Alexandrovitch Komissarov avait été dépêché en république d’Avarie-Dargo-Nord dans un but bien précis : lancer un appel d’offres pour le poste de président de la République.

Cela pouvait sembler étrange dans la mesure où le président en exercice s’était arrangé six mois plus tôt pour qu’il n’y ait aucun appel à candidature. A cette époque un certain Niyazbek avait investi par la force le siège du gouvernement en plein ramadan pour exiger la démission du président Aslanov. Ce dernier n’avait pu s’en tirer qu’au prix d’un énorme pot-de-vin versé quelque part au Kremlin.

Et pourtant le président Aslanov ne s’en était jamais remis. Il fit un infarctus au bout d’un mois, puis une pneumonie dès après son opération et, en décembre, lors d’une cérémonie donnée en l’honneur des champions olympiques avars, le président tituba et s’écroula dans

les bras de son fils Gamzat.

Les médecins accourent pour constater une congestion cérébrale sévère. Le président fut transféré d'abord à Moscou, puis en Suisse. Toutes les informations relatives à son état de santé furent placées sous le boisseau, et une course à la fonction présidentielle s'engagea tacitement.

Or il était clair pour tout le monde qu'Aslanov avait déjà versé le montant de son maintien au pouvoir. Cela signifiait qu'il était lâché par le Kremlin.

Les candidats au poste de président de la République étaient au nombre de quatre.

Le premier s'appelait Rasul Alkhoïev. A cinquante-sept ans, il était général-major du FSB et n'avait pas mis les pieds dans la république depuis quarante-deux ans. Son père avait écopé en son temps de deux peines de prison pour viol dans le Grand Nord où il travaillait. Une fois libéré, il était rentré au village pour s'y marier. Nul ne connaissait son passé mais par un beau matin d'automne il appâta chez lui une petite voisine âgée de huit ans. Deux jours plus tard, les villageois aux abois la retrouvèrent enterrée dans le jardin du père de Rasul qu'ils enfermèrent dans sa propre maison en y mettant le feu.

La mère de Rasul fuit le village avec ses enfants sur les bras et Rasul grandit dans la haine des montagnards, ces obscurantistes qui avaient tué son père sans jugement ni procès.

Une partie du Kremlin tenait Rasul Alkhoïev pour un candidat idéal : c'était un homme étranger à la république. Quant à savoir de quel œil la population accueillerait la nomination d'un président dont le père avait été supplicié par le peuple pour viol, le Kremlin s'en contrefichait, qui ne voyait qu'un seul inconvénient à sa candidature : l'homme n'avait pas les moyens d'acheter sa fonction.

Le deuxième candidat avait quarante ans et s'appelait Rezvan.

Un garçon adorable que cet ancien boxeur au caractère avenant et à la cervelle presque en marmelade. Il jouait souvent des poings et même du pistolet quand les poings ne suffisaient plus. S'il figurait parmi les candidats pressentis, c'était pour la raison suivante. Une quinzaine d'années plus tôt, Rezvan avait fait un voyage à Saint-Pète pour fêter l'anniversaire d'un copain : promenade sur la perspective Nevski à deux heures du matin où il était tombé sur deux voitures accidentées et cinq bandits en train de molester un pauvre binoclard sorti de sa Lada minable. Mû par un sentiment naturel de justice, Rezvan prit la défense du binoclard et quand les bandits dégainèrent, eh bien l'autre fut le plus rapide.

Quinze ans plus tard, le binoclard était devenu l'un des hommes de confiance du président de la Russie et l'envie le prit alors de faire quelque chose de bien pour Rezvan. D'habitude, quand le binoclard

faisait quelque chose de bien, il prenait de l'argent en échange. Mais là, il était prêt à faire un geste gratuit.

Le troisième candidat était un membre du Conseil de la fédération, le patron d'un club de foot italien et l'heureux propriétaire d'une collection unique d'avions de combat de la Seconde Guerre mondiale. Le montant de sa fortune eût-il été connu qu'on aurait retrouvé son nom parmi les cent plus grandes richesses au classement du magazine *Forbes*. Natif d'un village paumé des montagnes et admis à dix-neuf ans à l'école Goubkine – Institut supérieur du pétrole et du gaz –, il mariait avec bonheur, dans la conduite de ses affaires, des facultés cérébrales hors pair avec un certain sens des traditions nationales que son père lui avait transmises de son lit de mort contre un serment de fidélité, en même temps que le sabre de ses ancêtres.

Son nom figurait dans la présélection finale des candidats pour une seule raison : on le disait prêt à payer un milliard de dollars pour ne pas être nommé président de sa république natale, or a-t-on jamais vu quelqu'un refuser un milliard de dollars en Russie ?

Le quatrième candidat était le maire de Bechtoï, Zaour Kemirov.

Arzo Khadjiev, chef du bataillon spécial Youg, avait une grosse affaire dans la république. Ou plutôt non, pas une affaire en propre, Arzo n'ayant pas le don du business et ne se gênant pas pour se l'avouer à lui-même à la différence d'un grand nombre d'aventuriers de son espèce. Il n'avait jamais pris la moindre décision en la matière, ne s'était jamais mêlé d'une transaction quelconque et son nom ne figurait nulle part comme propriétaire de quelque entreprise que ce fût. C'était plus simple que cela : il s'amenait en disant "Paie-moi tant" sans s'inquiéter de savoir si la somme allait ruiner la boîte ou bien représentait au contraire un pourcentage ridicule de la marge qu'elle aurait dû verser à un associé plus gourmand.

Depuis l'insurrection de l'année passée, les revenus d'Arzo avaient grimpé en flèche et seraient montés encore plus haut s'il ne s'était retrouvé à l'hôpital pour deux mois avec le visage en bouillie. Cela ne l'empêcha pas d'hériter d'un grand nombre de biens ayant appartenu aux insurgés écrasés. Mieux : il avait raflé une bonne part de la société par actions Avarie-Alcools, ex-apanage de Gamzat Aslanov, fils du président de la République.

Gamzat, évidemment, ne lui avait pas pardonné pareille humiliation. Il attendait son heure et crut cette heure venue quand Fedor Komissarov fut dépêché sur place. Par une limpide matinée d'hiver où l'on prenait un temps de repos sous la verrière du *golf house* après deux heures passées à jouer sur un terrain glacé à la pelouse un peu flétrie, Gamzat, entre deux chopes de bière jaune ambré, tendit à Komissarov un épais dossier et lui demanda sur le ton de la

supplique :

— Fedor Alexandrovitch, nous avons un problème un peu délicat à vous soumettre. Depuis qu'Arzo Khadjiev a pris en main la distillerie de vodka de Narken, il fait n'importe quoi.

— C'est-à-dire ? Il vend de la vodka sans timbre fiscal ?

— Ah ! s'il ne s'agissait que de ça... soupira Gamzat. Il s'est mis de mèche avec le contrôleur des impôts pour détourner des alcools contrefaits et les vendre sous sa propre marque. En plus, vous n'ignorez pas que nous sommes une république musulmane. Il y a une dimension politique au problème : c'est un Tchétchène qui fait boire la république.

Là-dessus, Gamzat vida sa chope de bière.

Komissarov parcourut le dossier et constata qu'il renfermait un grand nombre de pièces à conviction. Outre les factures et bons de livraison, il y trouva deux cent mille dollars qui, pour avoir été rangés soigneusement par liasses de dix mille à la façon d'un carrelage de salle de bains, n'en prenaient pas moins davantage de place que les autres papiers.

— Tous les papiers sont là ? demanda Komissarov.

— En gros, oui.

— Comment ça ? Je n'en vois que la moitié. Khadjiev est un passager redoutable. Je ne peux pas m'occuper de lui si le dossier n'est pas complet.

Gamzat regarda le dossier, poussa un soupir et dit :

— Je crois en effet qu'il en manque la moitié. Je vous ferai parvenir les pièces manquantes dès demain.

Le lendemain, il envoyait encore deux cent mille dollars à Komissarov.

Trois jours plus tard, Arzo Khadjiev recevait un coup de fil de la distillerie. Il se rendit donc à l'usine avec ses hommes et trouva dans le bureau du directeur trois enquêteurs russes à quatre pattes sur un tas de papiers. On aurait dit des vers à soie sur des feuilles de mûrier.

Arzo s'approcha de la fenêtre et se pencha à l'extérieur, ce qui était inexplicable, puis se tourna vers les inspecteurs et demanda :

— C'est qui le chef ?

— C'est moi, répondit l'un des enquêteurs en se levant.

Il dépassait Arzo d'une tête et faisait bien quarante kilos de plus. Sa chair blanche débordait de sa veste chic comme de la pâte à pain débordant d'un pétrin. Il ajusta sa cravate d'un air digne et se tint prêt à engager une longue polémique.

De sa main unique, Arzo attrapa l'inspecteur par la cravate, lui planta le pied dans son ventre et le tira violemment vers l'avant en roulant sur le dos. L'autre, catapulté, s'envola par la fenêtre en

emportant l'encadrement trop fragile.

Arzo se rétablit lestement comme un Culbut. Les deux autres se précipitèrent vers la fenêtre en poussant des oh ! et des ah ! Arzo n'avait pas tout à fait réussi son coup. Les fenêtres du bureau, situé au premier étage, donnaient sur une cour de l'usine où s'empilaient des caisses en bois vides. Le Tchétchène avait prévu que ces caisses amortissent la chute du Moscovite à la façon d'un tapis. Bon calcul, mais l'homme fut propulsé avec une force telle qu'il alla toucher le muret d'en face bordé de barbelés. Là, il se prit les pieds dans le fil de fer et plongea dans les caisses la tête la première. La pile de boîtes vacilla puis s'écroula tandis que l'inspecteur se retrouva pendu par les jambes. Flottant dans le vide, les pans de sa veste tiraient vers le bas en dégarnissant les poils roux de son ventre gras alors que son pantalon, à l'inverse, s'était plissé vers le haut en exhibant une culotte à fleurs bleues, longue et propre.

Dans la cour, les Tchétchènes se gondolaient à s'en péter la glotte.

Là-haut, dans le bureau, Arzo dégaina son Stetchkine, leva la sécurité et ordonna aux deux autres inspecteurs :

— Suivez-le.

Ils sautèrent par la fenêtre sans se le faire répéter deux fois, et Arzo jugea que l'incident était clos.

Le lendemain, alors qu'il partageait les vapeurs d'un sauna avec Komissarov, Arzo se plaignit d'un tel arbitraire et le vice-procureur leva les bras au ciel :

— Mon Dieu ! c'était ton usine ? Ah ! les chiens, ils ne me disent jamais rien...

Idris Abidov, malheureux propriétaire des deux casinos sinistrés de Bechtoï et vice-président du district de Chamkhalsk, en voulait terriblement à Djamaluddin pour la perte de ses maisons de jeu.

Il comptait sur le haut fonctionnaire russe venu de Bechtoï pour en découdre avec son antagoniste mais une journée passa, puis deux, puis trois, et l'on rapporta à Idris que le Moscovite était hébergé dans le fief de Djamaluddin et qu'il roulait dans sa Merco blindée, alors il fallut se rendre à l'évidence qu'il n'y avait aucune justice à en attendre.

De plus, Idris craignait très fort que deux de ses cousins, surpris en flagrant délit de préparation d'un attentat contre le chef de la milice de Bechtoï, ne se mettent à parler et qu'on ne le jette en prison, lui Idris. Contrarié de voir le monde aussi mal fait, il passa une nuit sans dormir, puis une autre, puis une troisième, après quoi il alla voir Gamzat Aslanov, député au Parlement de la république.

Ladite rencontre eut lieu dans la résidence du président Aslanov, à Tchérérokh. Gamzat vivait avant dans son propre domaine qui ne le

cédait en rien au palais du roi Salomon par son luxe, et à Fort Knox par son niveau de sécurité. Mais la sécurité n'y avait rien fait, le domaine ayant été incendié et pillé par sa propre garde pendant l'insurrection. Résultat, il vivait depuis bientôt cinq mois dans la résidence de campagne de son père. Quant à son propre domaine, la police passait son temps à arrêter les voitures sur toutes les routes de la république en disant : "Ordre nous a été donné de collecter les fonds pour la maison de Gamzat."

Idris passa un portail devant lequel se dressaient deux blocs de béton, et qui était flanqué d'un mirador hérissé de fusils-mitrailleurs. Mais ce portail ne menait pas à la résidence. Il menait à un autre portail, défendu lui aussi par deux blocs de béton et un mirador, lequel menait à son tour à un troisième portail. Pas de blocs de béton devant celui-ci, mais deux bungalows occupés par des combattants de la milice fédérale asservis à ce poste sans espoir d'affranchissement à la Saint-Jean, n'en déplût au droit féodal russe.

La voiture d'Idris Abidov passa donc le troisième portail et s'arrêta au pied d'un bâtiment à deux étages si profondément encastré dans la montagne qu'on n'en voyait de l'extérieur qu'une façade jaune à colonnes blanches. Les pièces affleurant à la façade étaient occupées par les gardes et les serviteurs. Gamzat vivait dans un bunker taillé à même la roche.

Idris fut fouillé minutieusement à l'entrée. Un chien, dressé spécialement pour détecter les matières toxiques, le flaira de partout. Quand on l'eut passé au peigne fin de la sécurité, il crut sortir d'une journée de laboratoire. N'y manquait que le scanographe.

Après quoi l'on vérifia son téléphone mobile. Des images vidéo circulaient à travers la république, qui montraient Gamzat Aslanov en train de se divertir dans une boîte de nuit de Moscou. Les gens se les repassaient de mobile à mobile, et quand le fils du président eut vent de cela, il obligea la police de la route à contrôler non seulement les permis de conduire, mais aussi les portables. La consigne ne fut guère appliquée sauf ici, dans sa résidence, où tous les téléphones étaient examinés. Le jour où la télévision l'interrogea sur le pourquoi d'une telle mesure, il répondit que la république semblait dans la dépravation et que des femmes mariées envoyaient des SMS à leurs amants.

Il avait donc déclaré la guerre à la débauche.

Idris, après avoir été passé au tamis du contrôle, fut conduit dans un salon somptueux où Gamzat en treillis était assis sur un tapis devant la télé avec un Stetchkine à la ceinture, une arme en or massif à l'exception du mécanisme de percussion, dont le canon exhibait les frises arabes d'un verset du Coran : *Nous suffisons largement pour dresser les comptes.*

Gamzat portait des lunettes fumées et de longs gants blancs qu'il ne quittait plus depuis l'insurrection. D'aucuns disaient qu'on lui avait mutilé les mains mais les gens les mieux informés savaient qu'après avoir été capturé et tabassé Gamzat avait peur de la peau des autres. Il fumait un narguilé en écoutant un conteur de blagues dont c'était la fonction spéciale :

— C'est l'histoire d'un lapin d'Avarie qui se pointe dans une forêt, genre sans foi ni loi, en treillis, une mitraillette entre les pattes, une grenade à la ceinture, et les bêtes, forcément, commencent à se plaindre du lion devant lui. Puis le lion se ramène et lui dit : Tu es qui, toi ? – Et toi tu es qui ? fait le lapin. – Je suis le roi des animaux. Alors le lapin lui répond : Pas du tout. C'est Gamzat le roi des animaux ! Toi tu n'es qu'un chat.

Gamzat éclata de rire et ses deux amis, qui étaient assis en face de lui, rirent à leur tour.

— Alors ? fit Gamzat à Idris. On vient se plaindre de l'affaire du casino ?

— Non, dit Idris, je viens vous expliquer comment les choses se sont vraiment passées.

— Et comment se sont-elles passées ?

Idris lâcha un profond soupir et se jeta dans sa phrase comme on se jette à l'eau :

— La vérité c'est que Djamaluddin Kemirov m'a payé pour vous tuer et que devant mon refus il a brûlé mon casino par vengeance.

Tous échangèrent des regards. Gamzat joignit ses mains gantées et ses joues blémirent. Impossible de lire dans ses yeux qui se cachaient derrière les verres fumés de ses lunettes.

— Continue, dit Gamzat.

— Il m'a fait venir et m'a dit : Toi qui vas à Torbi-Kala et qui fréquentes Gamzat, tu dois le tuer. Il faut en finir avec cette peste. Il a dit aussi qu'il fallait tuer les Telaïev, Adam et Sapartchi. Et qu'il voulait tuer Tchebakov. C'est un kâfir, qu'il a dit. Les kâfirs, nous les exterminerons. Et quand nous les aurons tous tués, nous prendrons le pouvoir en main. Il a complètement perdu la tête, Gamzat Ahmednabievitch ! Le califat universel, il n'a que ce mot à la bouche ! C'est plein de boïéviki dans ses bases, plein à craquer ! Il les envoie plastiquer la milice ! Il n'arrête pas de dire : Si tu veux être des nôtres, va faire sauter un flic ! Et ils y vont, c'est comme un examen de passage ! Ce ne sont pas des hommes mais des diables, des *chaitan* ! Ils feraient tout péter pour lui, quitte à se faire sauter eux-mêmes !

— Si ses hommes sont prêts à tuer et à mourir pour lui, pourquoi t'avoir confié ce meurtre, à toi ? demanda le chef de la garde d'Aslanov.

— Parce que j'ai mes entrées chez Gamzat Ahmednabievitch !

renvoya Idris, et voilà tout. Mais n'ayez crainte, Gamzat Ahmednabievitch, j'ai dit non. Alors il m'a fourré son pistolet dans la bouche et m'a dit : Si tu as le malheur d'en parler, je te tue ! Après ça, par vengeance, il a brûlé mon casino !

Il faut bien dire que le récit d'Idris Abidov apportait de l'eau au moulin des soupçons les plus noirs de Gamzat Aslanov.

Gamzat Aslanov soupçonnait le monde entier de vouloir le tuer.

A vrai dire, il avait de bonnes raisons de le croire pour avoir subi lui-même treize attentats et s'être tiré de justesse de l'insurrection de l'an passé. Les insurgés lui avaient cassé trois côtes, éclaté la rate et défoncé la boîte crânienne. Quant à l'état de ses organes virils, mieux valait ne pas en parler.

Depuis lors il était devenu particulièrement chatouilleux en matière de sécurité. Il avait même soupçonné une hôtesse de l'air des British Airways de vouloir attenter à ses jours.

Deux mois plus tôt s'était produit un incident fâcheux alors qu'il se rendait à un forum international visant à encourager les investissements dans le Caucase-Nord, et qu'une hôtesse s'était penchée sur lui pour lui proposer un whisky. Il avait brandi le couteau de table qu'on donnait à tous les passagers de classe affaires et, brusquement, le lui avait planté dans le ventre. Autant dire que le forum se fit sans sa participation.

Bref, quand Idris se mit à parler de kâfir et de califat, Gamzat se figea comme un mulot des steppes ; et dès qu'il fut question du casino, il se leva et dit d'une voix qui ne laissait présager rien de bon :

— Et pourquoi n'as-tu rien dit jusqu'à maintenant ?

Idris perdit contenance. Il ne pouvait tout de même pas répondre qu'il s'était tu dans l'espoir que les Russes ou Tchebakov finiraient par en découdre avec Djamaluddin. Idris avait payé cent mille dollars au ministre de l'Intérieur pour qu'il s'en occupe ; maintenant, bien sûr, c'était de l'argent jeté par les fenêtres. Il avait payé pour se faire mener en bateau.

L'instant d'après Gamzat frappa Idris au visage.

Gamzat n'était pas quelqu'un de très fort mais il avait au doigt un gros diamant serti dans une monture à griffes de platine qui tenait lieu de mini-coup-de-poing, et dont les pointes balafrèrent Idris comme une lame de rasoir.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? s'écria l'autre.

En tombant, Gamzat avait perdu ses lunettes et lorsqu'il se retourna, Idris vit ses yeux pour la première fois. Ils étaient gris, piqués de pupilles en trous d'épingle, et pareils à une horloge déglinguée qui aurait cessé de montrer l'heure. Les yeux d'un paranoïaque persuadé que la vie des autres s'arrêtait là où commençait son bon vouloir à lui, Gamzat.

— Pourquoi tu n'es pas venu plus tôt, hein ? hurla-t-il. Tu voulais faire monter les enchères ? Et tu m'aurais tué s'il t'avait payé plus ? Ou tu as oublié que tuer, c'est un péché ?

— Mais je...

Gamzat fit un bond et prit Idris à la gorge. Il se mit à lui taper la tête contre le tapis, et personne n'osa s'interposer, pas même le chef de sa garde, Ahmed, coutumier de ce genre de scène. Gamzat frappait souvent ses gardes. Ahmed aussi dérouillait quelquefois. Lequel voyait bien maintenant que Gamzat ne ferait guère de mal au crâne d'Idris : le tapis était trop épais et le crâne d'Idris, trop solide. Ahmed n'avait pas envie de se retrouver à la place d'Idris.

Gamzat lui-même avait conscience de mal s'y prendre. Plutôt que de taper la tête d'Idris contre le tapis, il se mit à l'étrangler.

— Salopard, hurlait Gamzat, fauteur de *fitna* ! Vous êtes tous dans le coup ! Tous de mèche avec les wahhabites !

Idris poussa un râle et tenta de se dégager. En vain. Alors il rassembla ce qu'il avait de force et décocha un coup de genou dans l'entrejambe du fils du président. L'autre lâcha un hurlement et roula convulsivement. Ahmed se jeta sur Idris et le traîna hors de la pièce. Il avait déjà lancé le pied dans la porte quand il entendit un cri aigu proche du glapissement :

— Pas un geste !

Le chef de la garde se retourna. Gamzat Aslanov était campé à trois mètres de là, son Stetchkine en or à la main. "Oh ! non" fut la plainte qui jaillit dans l'esprit d'Ahmed.

Gamzat tira.

C'est peu dire qu'il tira de près. Et pourtant sa main tremblait tant que la première balle alla se loger dans le linteau de la porte.

— Pas ça ! cria Ahmed dans un souffle désespéré.

Gamzat fit un pas en avant. La deuxième balle se ficha dans l'épaule d'Idris. Elle était passée entre les doigts d'Ahmed, éraflant le majeur et abîmant sérieusement l'index, avant de s'enfoncer dans le corps du malheureux patron de casino. Ahmed éructa un ah ! et lâcha prise.

La troisième balle perfora le front d'Idris.

Gamzat Aslanov, fils cadet du président de la République Ahmednabi Aslanov, aimait les costumes chic, le cognac à trois mille dollars la bouteille et les courses de chevaux. Dans les casinos de Moscou, il pouvait claquer tantôt cinq cent mille dollars, tantôt trois millions. Modeste, il aimait à dire de lui-même : "Je ne suis certes pas le premier homme de la république, mais pas le deuxième non plus."

Gamzat Aslanov dirigeait la Banque nationale avare, la Fédération de sport équestre de la république, l'association Imam-Chamil et la congrégation des philatélistes. Il était aussi le chef du service de

sécurité du président qui comptait trois cents hommes remarquablement bien armés.

Multiples étaient ses sources de revenu. Il avait pour habitude de vendre un seul et même portefeuille à deux ou trois candidats qui réglaient ensuite leurs comptes à coups de pistolet-mitrailleur. Il mettait un soin particulier au choix des acheteurs. Par exemple, si un tel pouvait prétendre au rôle de leader du mouvement national koumyk, il lui vendait la place. Place qu'il revendait aussitôt à quelqu'un d'autre à même de la pourvoir. C'était une mesure politique d'une extrême sagesse qui laissait les Koumyks sans leader, mais Gamzat, avec un beau magot.

Par ailleurs, il contrôlait toute forme de business émergeant dans la république. Par exemple, les taxibus furent un temps très à la mode dans Torbi-Kala. Il s'agissait là d'une affaire exclusivement privée. On vit fleurir des centaines de compagnies possédant plusieurs milliers de véhicules assurant le transport des passagers à travers la ville. Quand Gamzat eut compris ce que cela rapportait, il institua une entreprise d'Etat unique baptisée Avarie-Transport qui eut le monopole des transports de passagers. L'entreprise ne possédait pas le moindre taxibus et ne transportait donc personne. En revanche elle octroyait les licences de transport à raison de deux mille roubles par mois.

Un esprit distrait en eût conclu qu'Avarie-Transport rapportait beaucoup d'argent au Trésor public parce que deux mille roubles multipliés par six mille taxibus, cela faisait cent quarante-quatre millions de roubles par an. Mais l'argent était collecté en espèces contre reçu auprès des chauffeurs. Les reçus passaient ensuite à la poubelle et les espèces s'entassaient dans des sacs qu'on allait livrer à Gamzat. Résultat : au lieu des cinq millions de dollars dont auraient pu profiter les caisses de l'Etat, ces cinq millions-là finissaient autre part :

Quatre millions pour Gamzat, et un million pour l'homme qu'il avait placé à ce poste. Il advint une fois que cet homme manqua de perspicacité et lui donna trois millions au lieu de quatre. Alors l'homme fut sorti de chez lui et jeté dans la cave de Gamzat, où il croupit jusqu'à paiement du million supplémentaire plus pénalités. Ceci fait, Gamzat le battit, lui cassa le bras et vendit la place à quelqu'un d'autre.

Gamzat vivait depuis cinq ans dans la hantise permanente de la mort. Il craignait les rescapés des attentats et les parents de ceux qu'il avait tués. Il craignait ceux qu'il avait montés les uns contre les autres et ses détracteurs au Parlement. Il craignait même le flic des forces de l'Intérieur dont il avait percé la joue d'une balle en lui fourrant le canon de son pistolet dans la bouche bien qu'il eût été dédommagé depuis longtemps et qu'on eût classé l'incident. Finalement, n'y tenant

plus, il avait donné l'ordre à son ancien chef de garde, un certain Chapi, d'éliminer et le flic et le frère du flic. Mais il n'avait jamais craint personne tant que Niyazbek Malikov, Sapartchi Telaïev et Djamaluddin Kemirov.

Six mois plus tôt Niyazbek s'était emparé du siège du gouvernement en capturant son ex-beau-frère par la même occasion, Gamzat Aslanov, dont toute la garde avait pris la clé des champs non sans avoir pillé et brûlé sa résidence au préalable. Deux jours durant, on l'avait détenu ligoté de scotch dans une chambre forte et nul ne savait pour quelle raison il avait été épargné à l'exception de Gamzat lui-même.

Gamzat savait qu'il devait la vie sauve à Allah.

Après deux mois d'hôpital, persuadé d'être l' élu d'Allah, Gamzat fit ce qui suit :

Premièrement, il fit arrêter ses gardes. Il en acheva certains de ses propres mains et envoya les autres à la base aérienne de Bechtoï où ils regrettèrent de ne pas avoir été achevés par Gamzat.

Deuxièmement, il convoqua tous les hauts fonctionnaires de la république à tour de rôle pour lever tribut sur chacun d'eux aux fins de la reconstruction de sa résidence.

Troisièmement, il fit construire au bord de la mer une mosquée d'une capacité de dix mille fidèles.

Une demi-heure après que le cadavre d'Idris eut été descendu à la cave et qu'Ahmed se fut débarrassé personnellement de tous les enregistrements vidéo du meurtre (la surveillance se faisait là vingt-quatre heures sur vingt-quatre), Gamzat appela de nouveau le chef de sa garde.

Cette fois, il avait ôté ses lunettes. Son visage s'auréolait de rouge et de blanc. Ce qui étonna le plus Ahmed, c'était que Gamzat paraissait inconscient de la gravité des faits.

Car enfin Idris était quand même autre chose qu'une hôtesse de l'air des British Airways. Son frère aîné avait le grade de colonel du FSB ; le cadet connaissait le Coran par cœur et courait les montagnes avec un pistolet-mitrailleur. On ne pouvait exclure que l'aîné finisse par élucider le meurtre et que le cadet prenne toutes les mesures de rétorsion appropriées.

Or au lieu de s'enquérir du corps, Gamzat couvrit Ahmed de reproches.

— Tu as le devoir d'assurer ma sécurité ! cria-t-il. Et qu'est-ce que j'apprends ? Que je fais l'objet d'un contrat ! Et de la bouche du killer par-dessus le marché !

Ahmed regardait son patron sans rien dire. Il était persuadé qu'Idris Abidov avait menti sur toute la ligne. Non que Kemirov fût incapable

de commanditer le meurtre de Gamzat, mais parce qu'il disposait d'une légion de combattants à faire pâlir les forces spéciales ; et que ces types-là étaient prêts non seulement à tuer au premier mot de Djamaluddin, mais aussi à mourir au premier mot de lui, or un homme prêt à mourir en valait dix prêts à tuer.

Jamais Djamaluddin n'aurait demandé à un rat de casino d'éliminer Aslanov, et s'il avait décidé un truc pareil il aurait mis lui-même la main à la pâte. Pour Djamaluddin, tuer quelqu'un n'était pas plus sorcier que de fumer une cigarette.

Il est vrai que Kemirov aurait eu beaucoup de mal à fumer une cigarette.

Mais Gamzat, dans l'état où il se trouvait, était incapable d'entendre un raisonnement pareil.

— J'ai une garde de cinq cents hommes et je dois liquider les killers de mes propres mains ! hurlait Gamzat. Et ma sécurité dans tout ça ?

— Je réglerai la question, dit Ahmed.

OÙ KIRILL VODROV FAIT UNE CHASSE DE NUIT
AVEC DJAMALUDDIN ET REÇOIT L'ORDRE AU MATIN
D'ÉLUCIDER UN ATTENTAT TERRORISTE PERPÉTRÉ CONTRE
LE VILLAGE DE TLENKOÏ

Kirill revint à la villégiature à huit heures du soir.

Il se leva, se changea, et décida d'aller à la salle de tir qu'il avait déjà repérée derrière le parcours du combattant.

Le choix des armes ne le cédait en rien aux collections les plus recherchées de la Loubianka, le siège central du FSB. Après réflexion, Kirill donna la préférence à un Beretta. Un Caucasien taciturne à qui une béquille tenait lieu de jambe droite lui donna un casque antibruit et des balles. Des balles de guerre, évidemment.

Il y avait déjà du monde sur le pas de tir. Un grand brun en jean et pull gris faisait carton plein avec un Stetchkine. Son chargeur vidé, il en mit un autre, rajusta son casque et se tourna vers Kirill.

C'était Djavatkhane Askerov.

Un mois et demi plus tôt, cet homme-là avait logé une balle dans le front de l'ambassadeur du Kremlin Pankov qui agonisait au bord d'une route, et ceci sous l'objectif d'un caméscope, avec deux complices. Pour éviter toute méprise, il avait même ôté sa cagoule avant de tirer.

Cet homme-là était champion de lutte libre toutes catégories.

Cet homme-là avait fait la guerre de Tchétchénie avec Bassaïev et Hattab.

Quant aux images vidéo de cet homme-là filmé en train de loger une balle dans le front de l'ambassadeur du Kremlin, c'était maintenant un clip de propagande séparatiste qui circulait de portable à portable, et nul n'y pouvait rien. On avait beau le confisquer à chaque contrôle d'identité, tout comme les images qui compromettaient Gamzat Aslanov, il continuait de se propager.

Kirill Vodrov avait déjà visionné des images filmées de Djavatkhane Askerov. Celles qu'on se refilait de mobile à mobile n'étaient pas les pires.

Il sentit ses jambes flageoler. Un représentant du Comité d'urgence antiterroriste du Caucase-Nord se trouvait à cinq mètres de l'auteur de l'attentat terroriste le plus retentissant des six derniers mois, et cet homme-là avait un Stetchkine armé à la main alors que Kirill portait un Beretta vide dont les chargeurs gonflaient la poche de son pantalon.

Djavatkhan tourna discrètement son arme. Maintenant, le canon menaçait le front de Kirill. Ironie de l'affaire, nul ne faisait attention au

tir. Si on allait en salle de tir, c'était pour tirer...

Le téléphone sonna dans la poche de Kirill mais il ne bougea pas. Djavatkhane dévisageait le Russe avec un mépris étonné. Kirill pensa que les choses auraient pu tourner autrement s'il avait chargé son pistolet et levé la sûreté dans la cabane de l'armurier.

Mais maintenant il ne songeait même pas à se défendre.

En vérité, Djavatkhane n'avait aucunement besoin d'un Stetchkine pour lui tordre le cou. De cela, Kirill ne doutait pas le moins du monde.

Une porte grinça derrière Kirill et une voix calme, étonnamment intelligible, mâtinée du léger accent métallique des voyelles sonores, prononça :

— Djavatkhane, je t'avais pourtant demandé de ne pas traîner par ici.

Kirill sentit une main lui prendre son Beretta. Djavatkhane marqua une hésitation, fourra son Stetchkine dans sa ceinture et sortit rapidement par l'autre porte. Pour cela, il dut même se baisser.

Kirill se retourna. C'était Djamaluddin.

Le téléphone beuglait toujours tant qu'il pouvait. Kirill décrocha.

— Allô, dit-il, allô, Fedor Alexandrovitch, je ne vous entends pas ! La connexion est mauvaise par ici. Je vous rappellerai.

— Allons-y, dit l'Avar.

Ils y allèrent en voiture. Djamaluddin lui montra le siège avant d'un Hummer blindé. Quand Kirill monta, ses pieds accrochèrent maladroitement un PM à crosse courte placé là de travers, le canon vers le sol, à portée du levier de vitesse. Pratique.

Le Hummer franchit le portail sans escorte. Kirill fut étonné de se retrouver seul avec Djamaluddin.

Le dos renversé sur le dur dossier de son siège, Kirill porta le regard droit devant lui. Les pinceaux des phares écartaient les arbres que le givre rendait pareils à des coraux.

Kirill ignorait où il allait mais comprenait qu'après sa rencontre avec Djavatkhane Askerov, ses chances de finir égorgé au fond d'un fossé s'étaient accrues dans des proportions astronomiques. Une chose était la vie de la nièce d'un tel (fût-elle si mal mariée), autre chose était un terroriste dont la tête avait été mise à prix par Moscou à un million de dollars. Or Djavatkhane Askerov était tout ce qu'on voudra sauf un citoyen pacifique. Sa photo côtoyait celle de Wahha Arsaïev à tous les postes de contrôle avec l'inscription *On aura ta peau* pour celui-là, et *Abattu comme un chien* pour celui-ci.

Pour la première fois Kirill prit conscience d'une chose. Sur ce territoire formellement subordonné à la fédération de Russie, sa vie dépendait entièrement du bon vouloir de Djamaluddin qui pouvait tuer ou enlever n'importe qui à Bechtoï sans s'attirer d'ennuis. "Il

refilera une demi-brique à Komissarov en disant que c'est un coup des terroristes", se dit Kirill.

De derrière un virage surgit une tour de pierre. Le quatre-quatre hurla et enfila une route qui grimpait. On laissait les habitations derrière soi. Kirill vit sous la lune une haute montagne qui s'étagait en terrasses à la façon d'une pyramide. Chaque parcelle de terre était soigneusement nettoyée de ses pierres dont on avait monté des murettes, et les abricotiers avaient le tronc calfeutré de caissons.

A chaque tournant se dressaient des panneaux au nom d'Allah, qui semblaient indiquer la direction du ciel. Le dernier tronçon de la route était inondé par des spots de mille watts qui braquaient leurs feux du haut d'un fort.

Des sentinelles armées de PM s'ennuyaient en haut d'un mirador. Les battants d'un portail s'écartèrent à la vue du Hummer. Kirill et Djamaluddin franchirent l'enceinte du château et s'arrêtèrent dans l'arrière-cour d'un bâtiment à trois étages qui ne payait guère de mine.

Kirill se rappela une phrase célèbre de Djamaluddin disant qu'il n'enfermait personne au fond de ses caves parce qu'il avait pour ça des cages au grand air. A Bechtoï, la citation était sur toutes les bouches. Quel effet ça faisait d'avoir droit de vie ou de mort dans tout le district ? Pas étonnant que la sûreté fédérale n'arrivât pas à coincer les complices d'Arsaïev s'ils se planquaient dans les villégiatures du FSB !

— Descends de là, dit Djamaluddin.

Le dîner était servi dans un salon du deuxième étage.

Les brochettes joliment superposées dans un plat exhalaient une odeur enivrante. Des galettes fraîches au fromage blanc se mordoraient près d'une batterie de bouteilles, eaux minérales et sodas de la marque Kemir, issus, comme le nom l'indique, des usines de Zaour.

Kirill se mit à table et Djamaluddin lui versa de l'eau minérale : d'allure plutôt frêle, il n'en décapsula pas moins la bouteille d'un simple mouvement du doigt.

— Et qu'as-tu l'intention de faire ? demanda Djamaluddin.

— Tu le sais bien, dit Kirill.

— Il va partir. La nuit prochaine. On va lui donner des papiers et il va partir. Il a fait son boulot. Il ne veut plus se battre dans aucun camp.

— Et toi, dans quel camp te bats-tu ?

En guise de réponse, Djamaluddin choisit une brochette bien juteuse et la servit à Kirill.

Le mouton était fameux. On le dégusta dans le plus parfait silence. Le tas de brochettes avait déjà bien baissé dans le plat de porcelaine quand la porte s'ouvrit et qu'une femme entra avec un service à thé.

Elle devait avoir dans les vingt-deux ans et portait une robe rouge brodée de fleurs blanches, avec un foulard blanc qui serrait un visage un peu charnu aux traits étonnamment réguliers, aux lèvres pulpeuses et aux yeux d'ambre marron foncé. A la vue de la jeune femme, la mine fatiguée de Djamaluddin s'éclaira d'un sourire intérieur comme un abat-jour dont on vient d'allumer l'ampoule, mais au lieu de se lever pour lui donner l'étreinte il proféra quelque chose de brutal en langue avare.

Elle mit sur la table une théière ventrue, chamarrée d'arabesques vertes, disposa les tasses et repartit comme elle était venue. Le visage de l'Avar s'éteignit de nouveau. Il se leva et se mit à verser le thé sans piper. Ses muscles saillants, dans les manches courtes de son maillot, juraient étrangement avec sa maigreur presque malade et ses yeux sombres qui semblaient ouverts dans le vide.

— Je voulais te poser une question, dit Kirill. De l'autre côté du tunnel, dans la vallée, il y a un village nogai. Djarli. Une inondation l'a rasé, et les indemnités de reconstruction ont été détournées.

— Ce n'est pas la première fois qu'on détourne de l'argent dans la république, commenta Djamaluddin.

— D'accord, mais là c'est du cash. Quatre millions de dollars de cash. Pas de l'argent transféré sur des comptes bidon. Il est versé en liquide contre émargement, et le chef du district l'a empoché sans s'embêter, en falsifiant les signatures. Là c'est trop, même pour une république comme la vôtre. J'y suis allé deux fois et ces gens n'ont pas porté plainte. Pourquoi ?

— Si, ils ont porté plainte.

— Et alors ?

— Le chef de district est un grand ami de Gamzat Aslanov. Quand Gamzat a su que l'autre avait détourné quatre millions de dollars sans rien partager avec lui, ça l'a rendu fou furieux. Il l'a enfermé dans sa cave pour lui faire cracher un million.

— Et le village dans tout ça ?

— Nazim a banqué. Alors Gamzat a prévenu le procureur Nabiev qui a dépêché des inspecteurs sur place. Tout le village vit de la pêche. Rien que du braconnage. Les inspecteurs ont saisi les barques et les Nogais sont allés retirer leur plainte. Depuis, ils paient deux mille roubles par barque au procureur.

— Et avant ?

— Avant ils ne payaient que la milice du district.

Kirill marqua un silence, puis :

— Si le village avait fait partie de votre district, ça se serait passé autrement ?

Djamaluddin dévisagea le Russe d'un air aussi expressif qu'un téléviseur éteint.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Vois-tu, Djamaluddin, je sais ce que tu penses de Komissarov. Mais je ne suis pas un imbécile non plus, je ne suis pas là pour empocher des pots-de-vin. J'aurais pu écrire plein de choses dans mon rapport : qu'une ville comme la vôtre qui se présente comme le plus gros marché de toute la région encaisse seulement trente mille dollars d'impôt sur tous les marchés qui s'y trouvent ; qu'on a trouvé le moyen d'y construire une cimenterie intra-muros dont on ne retrouve même pas la trace dans les papiers ; que les marchands de voitures différencient publiquement les prix de vente selon que les véhicules sont volés ou non ! D'un autre côté, en épluchant les dossiers, j'ai constaté que la république avait alloué cette année vingt millions de dollars à Bechtoï avec ses trois cent mille habitants, et cinq millions à un patelin comme Mesken-Yourte, par exemple, avec ses cinq mille âmes. Ce qui m'intéresse, là, c'est qu'il y a deux ans ton frère a versé vingt millions de dollars au budget de la république et que la ville a reçu seize millions en retour ; et que l'an dernier il a payé vingt-quatre millions pour un retour de vingt millions. On a le sentiment qu'il existe un accord tacite entre le président Aslanov et le maire de Bechtoï, en vertu duquel tout ce que Zaour verse au budget revient à la ville après retenue de la commission du président qui s'élève à vingt pour cent. Au final, venant de la capitale de la république, Bechtoï n'a pas d'autre financement que l'argent de Zaour.

L'Avar savourait en souriant une noix confite.

— J'ai fait un tour en ville, reprit Kirill. Oh ! bien sûr, à l'échelle de la Finlande c'est un trou paumé ; mais à l'échelle de la Russie Bechtoï se porte à merveille. Je suis entré dans le nouvel hôpital. Six millions de dollars de travaux d'après les comptes, et il fonctionne déjà. J'ai vu un hôpital identique à Torbi-Kala. On y a englouti vingt-sept millions de dollars, et le chantier n'a pas dépassé le stade des fondations. Tout se vole dans votre république. Un chef de district peut même voler de l'argent en contrefaisant la signature d'un citoyen vivant. Je ne crois pas que ton frère se serve dans les caisses publiques. Je crois qu'il entretient la ville sur ses propres deniers.

— Où est le mal ? demanda Djamaluddin.

— Ça me fait peur. Plus peur que le village des Nogaïs.

— Pourquoi ?

— Parce que ton frère entretient non seulement la ville, mais aussi toute une armée. Tu as deux cents hommes équipés de lance-grenades lourds, pourquoi ? Tu as un groupe d'intervention spéciale, pourquoi ? Le ministre de l'Intérieur te traite de bandit, mais je n'ai jamais vu de bandit avec des lance-grenades ! Pour racketter un boutiquier, il suffit d'un fer à repasser ! D'un autre côté, si tu as besoin d'un lance-grenades pour protéger la ville des terroristes, qu'est-ce que le

terroriste numéro deux après Wahha Arsaïev vient foutre dans ta base ?

Djamaluddin se leva en invitant Kirill à le suivre. La porte du salon menait dans une petite chambre à fenêtre mansardée. Tout y était empreint d'ascétisme, comme le reste de la maison. On n'y trouvait rien d'autre qu'un lit étroit, des murs blancs et une armoire à glace. Derrière l'armoire se dressait une sorte de pupitre qui portait un vieux livre arabe. Le chalet de la villégiature était autrement cossu.

— Voici ma chambre, dit Djamaluddin. C'est là que tu dormiras ce soir. Je ne voudrais pas qu'il arrive quoi que ce soit à mes visiteurs.

— Que s'est-il passé avec le casino de ton frère ?

Haussement d'épaules de Djamaluddin :

— Vois-tu, nous autres montagnards avons le sang très chaud. Il est arrivé qu'on y perde des maisons et des fortunes. J'ai voulu voir quel était le démon qui possédait ces gens-là et, malheureusement, j'ai cédé moi-même à la tentation. Encore heureux que mon frère ait fermé le casino à temps : il a eu peur que je ne claque tout.

— D'après Idris, tu as brûlé son casino pour lui casser son business.

— Ce n'est pas vrai.

Kirill, après un silence, répondit :

— J'aurais préféré que ce soit vrai.

— Pourquoi ?

— Il y a huit ans, d'après ce qu'on raconte, les hommes d'Arsaïev couraient la ville pour tabasser les prostituées et leurs clients. Quelle différence y a-t-il entre Arsaïev et toi ?

L'homme aux cheveux noirs coupés ras, aux joues creuses, à la taille moyenne et au corps efflanqué répondit :

— La différence, c'est que je ne suis pas de son bord.

Il y avait, dans le détachement de Djamaluddin, un type nommé Tachov, champion du monde toutes catégories de kickboxing. Deux mètres zéro huit de taille. Un quintal plus la moitié d'un quintal de poids. Chaque gramme était fait d'os et de muscle sans un nuage de graisse.

Bref, Tachov en imposait.

Cela lui causait des tas d'ennuis parce que tous ceux qui venaient lui chercher des noises se mettaient à lui tirer dessus, faute de pouvoir lui casser la figure. Dès qu'ils se retrouvaient devant cette montagne de muscles, ils n'essayaient même pas de s'expliquer. Pris de panique, ils canardaient.

Tachov avait déjà essuyé cinq tirs, chaque fois pour des brouilles. Les balles ne lui faisaient jamais grand mal. L'une d'elles l'avait même touché à la tempe sans lui faire ni chaud ni froid, sinon que depuis lors, de l'avis général, il était devenu nettement plus intelligent.

Le jeune homme avait deux sœurs qu'il maria avantageusement et une vieille mère qu'il adorait. Tant et si bien que sa mère habitait non pas chez ses sœurs mariées mais chez lui, chose plutôt inhabituelle.

Cet hiver-là Tachov emmena sa mère à La Mecque. Il se trouva que le car qui les conduisait vers la vallée de Mina comptait plusieurs Tchétchènes dont le chauffeur. Ces Tchétchènes étaient bien chaussés et bien vêtus, portant chacun un sac marqué *Fondation Kadyrov* et des blousons *A la mémoire d'Ahmad hadji Kadyrov* ; pour dire vrai, ils parlaient moins d'Allah que de leur président Kadyrov. Plus tard, chaque fois qu'il raconterait son voyage, Tachov dirait toujours d'un ton étonné : "C'est à se demander pourquoi le Coran qu'ils transportaient tous dans un petit sac blanc avait la mention *Edité aux frais de la fondation Kadyrov* plutôt qu'*Edition revue et corrigée par Kadyrov*."

Passons. Le car entra donc dans la vallée de Mina et Tachov vit alors qu'un Tchétchène manigançait quelque chose avec le chauffeur. Et bien que ce dernier vécût à La Mecque depuis la deuxième guerre de Tchétchénie et que ses passagers eussent des sacs estampillés Kadyrov, tout le monde tomba très vite d'accord. Car tous parlaient tchétchène.

Quelque temps plus tard, Tachov constata que le car passait un panneau barré indiquant la fin de Mina.

— Stop ! dit Tachov. Où va-t-on ?

Il s'avéra que le chauffeur mariait sa sœur ce jour-là et que les Tchétchènes, apprenant cela, avaient voulu être de la noce.

— Fort bien, dit Tachov, mais moi je n'ai pas fait le voyage pour des noces tchétchènes. Je suis venu pour le jet de pierres au diable, comme tous les autres passagers de ce car. Et si vous ne voulez pas que je lapide les noces au lieu du diable, alors allez où je vous dis.

Il y eut des frictions entre passagers car les Tchétchènes voulaient la noce alors que les autres voulaient jeter des pierres au diable, et ce furent eux qui gagnèrent la dispute.

On n'en vint pas aux mains parce qu'on roulait malgré tout dans la vallée de Mina et qu'on trouvait gênant de se bagarrer dans un lieu saint comme celui-ci. Et puis, à regarder Tachov de plus près, on voyait bien qu'on n'avait aucun intérêt à lui chercher des crosses ni dans un lieu saint ni dans tout autre lieu.

Ainsi Tachov hadji rentra-t-il de La Mecque, content du voyage, avec sa mère aux anges. La vie reprit dans leur deux-pièces de la banlieue de Bechtoï. Tachov s'entraînait jour et nuit dans la base de Djamaluddin, et faisait les commissions matin et soir pour sa vieille mère. On racontait même, de bouche à oreille, qu'il l'aidait à la cuisine et à la lessive.

Mais l'un des Tchétchènes qui avait fait le pèlerinage se révéla étonnamment rancunier. Il s'appelait Ismaïl et vivait dans le district

voisin de Khalin. Tout le reste de sa famille était du grand village tchéchène de Novokarsoïé. Ismaïl se rendit un jour à Bechtoï où il paya deux toxicos pour qu'ils aillent donner une bonne correction à Tachov. Il ne leur paya que des miettes parce qu'il ne s'agissait pas de le tuer mais simplement de lui flanquer une dérouillée.

Les deux loustics se mirent à l'affût de Tachov. Un matin qu'il ouvrit la porte de chez lui pour aller chercher du pain, les Tchéchènes le guettaient dans la cage d'escalier. Tachov était sans arme, des claquettes aux pieds (avec de grosses chaussettes), mais, comme nous l'avons dit, rien que de le voir vous faisait passer l'envie d'en découdre avec lui à coups de poing. Autant boxer un bulldozer.

Donc, quand les deux types l'aperçurent, l'un d'eux dévala l'escalier aussi sec et l'autre sortit son flingue. La première balle atteignit Tachov à la jambe, la deuxième au flanc, la troisième à la tête. A cet instant sa mère alertée par les tirs bondit sur le palier une louche à la main.

Le hasard fit que la quatrième balle frappa sa mère.

Le deuxième Tchéchène détala quand il comprit que ses balles n'impressionnaient pas vraiment Tachov qui se lança à sa poursuite.

Les Tchéchènes sautèrent dans leur Lada et démarrèrent en trombe mais Tachov ne les lâchait pas. Se sentant distancé, il ramassa un morceau de béton qui traînait là et le lança vers la voiture. Le projectile s'abattit sur le véhicule avec une force telle qu'il défonça l'aile droite et arracha un phare.

Puis il revint sur ses pas et, horreur, retrouva sa mère étendue sur le palier, immobile. Tachov s'était pris tellement de balles dans sa vie qu'il avait oublié qu'on pouvait en mourir.

Il ramassa sa mère et courut à l'hôpital, ses claquettes aux pieds. L'hôpital n'était qu'à trois pâtés de maisons de chez lui. En chemin il tomba sur deux hommes du détachement de Djamaluddin qui l'accompagnèrent aussitôt et se firent un devoir de briefer les médecins. A ce moment Tachov jeta un œil à la fenêtre, et quelle ne fut pas sa surprise de voir en contrebas la fameuse Lada à l'aile défoncée.

Parce que l'un des toxicos payés pour donner une bonne leçon à Tachov était le fils du chirurgien-chef de l'hôpital. Quand ils s'étaient retrouvés avec un phare en moins, ils avaient préféré s'échouer dans la cour plutôt que de rouler plus loin dans la ville. Là, ils avaient commencé à se crier dessus.

Ayant reconnu ses killers, Tachov sauta par la fenêtre et se jeta sur eux, qui décampèrent *in extremis* à bord de leur tacot. Il courut encore un kilomètre en les suivant à la trace, puis revint à l'hôpital où il tomba et perdit connaissance. Rappelons qu'il avait pris trois balles : une à la jambe, une autre à la poitrine et une troisième à la tête, les

trois blessures étant plutôt sérieuses. Il y avait un tas de gens de par le monde que ces blessures eussent fait crever, mais Tachov, non content de ne pas mourir, avait coursé ses tueurs vingt minutes durant. Bref, il avait remporté le record absolu de poursuite de killers par leur victime. S'il y avait eu des Jeux olympiques dans la discipline, Tachov n'aurait pas manqué de décrocher une nouvelle médaille d'or.

Tachov revint à lui le lendemain et mit trois semaines à guérir, durant lesquelles nul n'osa lui apprendre que sa mère était morte. Elle avait expiré sur le palier, une balle en plein cœur d'où le sang n'avait même pas coulé.

Les montagnes possèdent une étonnante propriété : on y voit tout comme à travers une vitre et on y entend tout comme au théâtre Bolchoï. Il est possible de cacher n'importe quoi, n'importe où : ce qui s'est fait au Bureau politique ou ce qui s'est fait dans la chambre à coucher du président américain ; mais on ne pourra jamais cacher ce qui s'est fait entre deux montagnards.

La mère de Tachov n'était pas morte depuis trois jours que toute l'Avarie et toute la Tchétchénie savaient déjà qui l'avait tuée et pourquoi. On connaissait les circonstances de l'attentat et le nom du commanditaire ; on connaissait les noms des deux toxicos, et de leurs pères, de leurs grands-pères, de leurs aïeux. Chapi Tcharakhov, chef du bureau de l'Intérieur de Bechtoï, savait absolument tout. Mieux : ces trois noms étaient gravés dans la tête du moindre petit flic qui, planté à l'entrée de la ville, rackettait les voitures pour les noces de sa sœur. Et pourtant ni Chapi ni ses subordonnés ne prenaient de mesures.

Le commanditaire s'appelait Ismaïl et vivait, on s'en souvient, dans le district de Khalin. Il se cacha pendant les trois jours qui suivirent le carnage puis il entendit dire que Tachov ne serait pas rétabli de sitôt, alors il se rendit à son village natal pour y chercher femme et enfants.

Là, il fut accueilli par son père dans la cour de la maison. Moussa, qui était âgé de soixante-dix-neuf ans, jouissait d'une grande estime dans le village. Il avait à la main un fusil de chasse, si vieux que sa lanière de cuir roux s'écaillait en pelant, et arborait sur sa tête haute et fière une toque de mouton blanche mangée de noir.

— Entre à la maison, dit Moussa. J'ai à te parler.

Ismaïl tourna les yeux de-ci de-là comme s'il craignait une souricière, mais nulle trace de voiture étrangère. Il se débarrassa de ses chaussures et entra dans la pièce. Elle était si basse qu'Ismaïl ne pouvait s'y tenir debout sans se voûter mais, n'osant pas s'asseoir devant son père, il resta debout, à demi plié devant le frigo.

Entre-temps le père d'Ismaïl arma son fusil, le braqua sur son fils et demanda :

— Est-il exact que tu t'es brouillé avec Tachov pendant le hadj et que tu as recruté deux toxicos pour le tuer ?

— Pas pour le tuer, objecta Ismaïl, juste pour lui donner une bonne leçon, à cet effronté.

Alors le père d'Ismaïl dit :

— Tu n'as jamais été bon à rien. Que tu sois vivant, passe encore ; mais que notre famille le soit, je n'en reviens pas. Je ne vais pas attendre que tes frères trouvent la mort en vengeance celle d'un gredin comme toi. Je préfère prendre tout sur moi.

Là-dessus, il pressa la queue de détente. Quelques instants plus tard, il sortit de la maison et lança à ses deux fils cadets :

— Ramassez-moi ce qui traîne au pied du frigo. Et que personne ne vienne pour les condoléances.

Ismaïl fut donc abattu par son père pour s'être rendu responsable de la mort de la vieille Hadijat. Le deuxième Tchétchène, auteur des coups de feu, fut égorgé une semaine après que Tachov eut quitté l'hôpital.

Enfin, dix jours après les faits, Djamaluddin reçut la visite de l'ancien chef de bande Arzo Khadjiev.

Celui-ci venait intercéder pour le troisième larron de l'affaire, qui ce jour-là avait accompagné le tueur. Le fils du chirurgien-chef de l'hôpital de la ville, c'était lui. Or ce chirurgien se trouvait être un lointain parent d'Arzo, si lointain qu'une telle parenté eût été nulle sans la notoriété du personnage. Mais comme il s'agissait d'un bon chirurgien et d'un homme très estimé, Arzo préférait reconnaître le cousinage.

Il apportait des cadeaux pour le fils cadet de Djamaluddin et pour sa deuxième femme. Ils passèrent un long moment à table, tous ensemble, puis, après le *namaz* du soir, montèrent tous les deux à l'étage.

Là, ils s'assirent de part et d'autre d'une petite table-échiquier garnie uniquement d'une assiette de noix et d'un porte-serviettes, et Arzo dit :

— Je viens te voir au nom de mon cousin Djabrail pour intercéder en faveur de son fils. Tachov est prêt à laver l'assiette où tu manges et à boire l'eau de tes ablutions. Il n'y a personne qu'il apprécie tant que toi depuis la mort de sa mère. Prie-le de pardonner à Roussik, et Djabrail s'occupera du reste.

— C'est l'affaire de Tachov, répondit Djamaluddin, à lui de décider.

— Voyons, Djamal, dit Arzo, tu sais bien que Roussik n'a tué personne et n'en avait pas l'intention. C'est le fils unique de Djabrail. Il traîne de planque en planque à l'heure qu'il est, et sa vieille mère, malade du cœur, ne quitte plus le lit.

— Mieux vaut n'avoir personne qu'un fils comme lui.

— Mais Djabrail a extrait trois balles du corps de Tachov. Quand il l'a opéré, l'autre n'avait plus qu'un demi-litre de sang, et il était parfaitement conscient de sauver un homme qui tuerait son fils. Tachov et Roussik sont frères à présent parce qu'ils doivent la vie à un seul et même homme.

— J'ai de la peine pour Djabrail. C'est quelqu'un de bien. Mais que vaut un père qui ne sait pas élever ses propres enfants ? Je ne me mêlerai pas de cette affaire.

Arzo garda longtemps le silence. Puis il se pencha, tira une serviette en papier de son support en melchior et se mit à griffonner quelque chose qui ressemblait à un plan.

Sous le crayon d'Arzo se dessinèrent d'abord les contours de deux rues parallèles, avec leurs noms. Puis les triangles réguliers des montagnes. Puis un rectangle avec le mot *Maire*. Tout en haut, il écrivit *Tlenkoï*. Arzo montra la serviette à Djamaluddin, sortit un briquet de sa poche et crac ! l'alluma. Il tint la serviette sans bouger, tant qu'elle n'eut pas brûlé jusqu'à ses doigts.

— Issa le Boiteux et son cousin, dit le Tchétchène dans un filet de voix. Tu n'as rien entendu.

Djamaluddin fixait muettement des yeux les cendres de la serviette. Puis il se leva et dit :

— Je parlerai à Tachov.

Djamaluddin raccompagna Arzo jusqu'à ses voitures et lui donna l'accolade, puis il se rendit à la salle de banquet qui ressemblait à une cale sèche pour sous-marins nucléaires. Il y avait là une petite demi-douzaine d'hommes dont certains regardaient la télé. Hagen et Chapi jouaient aux échecs. Tachov, qui était remis de ses blessures, sculptait une figurine avec un couteau de para, le séant calé sur une marche d'escalier.

Djamaluddin s'approcha de l'Aryen et lui donna des ordres à voix basse.

— Combien d'hommes ? demanda Hagen.

— On se contentera des gars d'astreinte, répondit Djamaluddin, prends contact avec Gadjimurad pour qu'il contrôle la route. Le Russe dort ?

Hagen fit oui de la tête.

Quand le Hummer de Djamaluddin arriva à la base, dix hommes en formation l'attendaient déjà sur la place d'armes, près du parcours du combattant. Une autre unité était en route pour les montagnes.

Alentour régnait le sommeil. Seules veillaient les sentinelles en haut des miradors. La pluie du jour, saisie par le gel, avait tourné en gros flocons flegmatiques, blanchissant d'un coup les arbustes et l'herbe

drue. Une tache de lumière brillait devant les guerriers comme un jaune d'œuf étalé dans la neige fraîche.

A l'instant où Djamaluddin fit un signe de la main ("Tous en voiture !"), surgit à la lumière un petit homme en pantalon en velours côtelé et blouson de cuir qui sortait des buissons.

C'était Kirill Vodrov.

Djamaluddin et Hagen se regardèrent.

Kirill embrassa du regard les combattants armés de lance-grenades et de fusils à lunette, frémit d'un air frileux et dit :

— Ou bien tu me fusilles, ou bien tu m'emmènes avec toi. A toi de choisir.

Djamaluddin le toisa. Ce Russe n'avait pas l'air de rigoler. D'ailleurs, il y avait chez lui quelque chose d'étrange, le plus étrange étant qu'il n'avait jamais demandé d'argent aux Kemirov. Même après qu'il fut tombé sur Djavatkhan.

— Tu as la sale manie de t'accrocher à mes baskets dans les plus mauvais moments, dit Djamaluddin. (Puis, pointant le doigt sur un combattant qui restait à la base, de la même constitution que Vodrov :) Je te donne quarante secondes pour te changer et prendre une arme.

Passé deux kilomètres, les trois tout-terrain quittèrent la route et traversèrent un alpage coupé d'une chaussée goudronnée. Kirill crut d'abord que c'était par là que transitait le pétrole, mais ne tarda pas à comprendre que non, pour la simple et bonne raison qu'on n'y rencontrait aucun poste de contrôle.

L'on contourna encore trois collines, puis l'on entra dans un bosquet dont les branches éraflaient le toit des voitures. Ce fut alors que Kirill reconnut la route par laquelle les terroristes étaient venus plastiquer la maternité. On était en train de la remonter dans l'autre sens.

On roulait tous phares éteints : le conducteur, avec ses lunettes infrarouges, faisait penser à un cyborg.

Pas l'ombre d'une patrouille. Une fois seulement Kirill aperçut près d'un arbuste deux silhouettes déformées par leur armement, mais il n'eut pas le temps de prendre peur. L'une d'elles les salua de la main, et il comprit que c'étaient là des hommes de Djamal.

Puis le chemin émergea brusquement de sa chape forestière et se lança à l'assaut de la montagne. C'était comme un slalom dans le sens de la montée. On passa le col par une nuit si noire que le monde entier paraissait coulé de bitume sous le phare jaune et lugubre de la lune. On détacha les plaques d'immatriculation qui furent jetées dans le coffre. De ce même coffre, Djamaluddin sortit un petit tapis vert, vérifia la direction de La Mecque à la boussole et se mit à prier, imité par ses hommes dont beaucoup prirent leurs blousons en guise de tapis.

Assis dans la voiture, Kirill mordillait muettement une cigarette non

allumée pendant que les autres répétaient la prière après l'imam. Il ne pouvait s'empêcher de penser qu'ici même, qui sait, les hommes de Wahha Hunkarov avaient fait la prière quatre ans plus tôt.

Une demi-heure plus tard, deux Cruiser et une Niva sans immatriculation dévalèrent la pente, suivirent une piste de pierre sur environ deux kilomètres et enfilèrent la rue défoncée d'un village. Le tout-terrain de tête obliqua dans une contre-allée, les autres longèrent deux clôtures à pleine vitesse et s'arrêtèrent devant le portail d'une maison. Tous enfilèrent des cagoules.

Hagen sauta de la Niva, s'avança au pas de charge avec un bazooka à l'épaule, visa et tira. Le portail sauta de ses gonds à grand fracas. Une traînée de feu alla lécher un poteau de béton, derrière, du côté opposé.

Kirill se précipita dans la cour sur les talons de Djamaluddin. Comme souvent dans le Caucase, il y avait là plusieurs maisons serrées autour d'un carré minuscule où logeaient à peine deux voitures.

A gauche était la maison principale, déjà bien délabrée, qui datait de l'époque soviétique. L'année de construction était dessinée dans la brique : 1971. De la maison à la clôture, toujours à gauche, descendait le toit d'un appentis où séchaient oignons et pommes de terre. Un étroit passage menait au petit coin. Droit devant et plus à droite se profilait une autre maisonnette, basse et de plain-pied. Deux paires de sandales éculées reposaient sur un paillason devant une porte entrebâillée qui s'ouvrit sur une petite vieille pliée en deux d'environ quatre-vingts ans.

D'un bond Djamaluddin gravit le perron de pierre de la maison principale et s'engouffra à l'intérieur. Kirill, au hasard, suivit Hagen dans la maisonnette aux sandales élimées (peut-être avait-il pris la vieille en pitié).

Le Russe passa sous le nez de la vieille qui hurlait en tchéchène, et se retrouva dans une pièce riquiqui, cuisine ou entrée, où tremblaient un frigo noirci par le temps et une table en bois avec une gamelle de pain au lait. De là s'échappaient deux portes, une à gauche et l'autre à droite. Hagen en enfonça une et Kirill, la deuxième.

C'était une chambre à coucher pareille à un plumier d'écolier, avec deux lits en ferraille de part et d'autre d'un passage aussi large que dans un compartiment de train. Un vieillard était assis sur l'un des lits, les pieds nus mais la toque en mouton sur la tête. Une odeur insoutenable de pauvreté, de vieillesse et de vaisselle crasseuse monta au nez de Kirill.

Curieusement, que ce soit dans un appartement communautaire de Moscou ou dans une grange de Tchétchénie, cette odeur est partout la même.

Kirill se dit alors que c'étaient là les maîtres des lieux et qu'ils

vivaient dans la petite maison, la grande étant réservée à leurs enfants ou aux visiteurs.

Un tir retentit à travers la cour, puis un autre aussitôt suivi de l'éclair de magnésium d'une grenade de type flash bang.

Hagen écarta Kirill, ficha son arme dans le vieux et hurla :

— Issa ? Où est Issa ? Vite ou je t'étripe !

La petite vieille sauta sur Kirill et s'agrippa à son bras. Il la repoussa sur son lit d'un mouvement du coude mais elle se redressa d'un bond et se mit à brailler de plus belle. Des coups de feu crépitaient de l'autre côté de la clôture.

Bondissant au-dehors, Kirill vit Djamaluddin qui traînait à terre un jeune type en pantalon camo et maillot blanc, les pieds nus. On aurait dit une pâte à vermicelle. Groggy par la grenade, apparemment. Un tout-terrain entraît déjà dans la cour en marche arrière. Djamal y balança le type sous la banquette arrière et Tachov s'y installa aussitôt, les pieds dessus, son arme appuyée sur la nuque du garçon.

A ce moment Kirill avisa une arrière-cour attenante à la maison principale, où stationnait un quatre- quatre BMW noir et bien brique : le premier signe de richesse qu'il voyait là. Il aperçut aussi, par la porte grande ouverte de la demeure, des tapis pendus aux murs et un escalier qui montait à l'étage. Trois hommes étaient couchés nez au sol sous la menace des PM d'Abrek et de Chahid.

— On file, ordonna Djamaluddin.

Hagen sauta sur le siège avant de son tout-terrain. Kirill monta à l'arrière en passant les pieds par-dessus les jambes du prisonnier. La voiture franchissait déjà le portail quand Djamaluddin, debout dans la cour, se mit à tirer sur la BMW. Il en toucha le réservoir au deuxième coup de feu et le quatre- quatre fut la proie des flammes.

On traversa le village en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire : même les pierres semblaient s'enfouir sous terre à leur passage. On franchit le col quarante minutes plus tard. Deux heures après, les tout-terrain filaient déjà sur une route bien goudronnée en doublant Bechtoï.

On s'arrêta à deux kilomètres de la ville à l'extrémité d'un cimetière. Là, Kirill constata qu'on transportait non pas un mais deux prisonniers : celui qu'il avait à ses pieds, le type au pantalon camo, semblait être le fameux Issa recherché par Hagen, comme le Russe crut le comprendre en attrapant au vol de minces bribes de conversation.

L'autre fut extrait d'une voiture partie d'une rue parallèle : Kirill se rappela en effet la fusillade entendue derrière les clôtures, et c'était maintenant qu'il en comprenait le sens. Celui-là ne pouvait pas marcher. Il tenta bien de sauter sur une jambe mais tomba bientôt à terre et Tachov le jeta en travers de son épaule à la façon d'un tapis

roulé.

Par des allées bien soignées, on longea des tombes identiques aux dalles de granit identiques, comme dans un cimetière militaire, où les morts étaient partout du même jour, de la même heure, de la même minute. Du Tchétchène qui pendillait à l'épaule de Tachov s'écoulaient des gouttes de sang qui juraient avec la blancheur de la neige. Issa allongeait un pas agile et méprisant. On aurait dit qu'il s'en fichait.

Ils arrivèrent à la partie la plus avancée du cimetière, la mosquée au minaret semblable à un épi de blé.

A quelque cinq mètres de la mosquée commençait un espace fraîchement déboisé, hérissé de souches. Hagen en choisit une, large d'un demi-mètre, qu'il fendit en deux coups de hache. Une entaille se fit jour qui atteignait presque la racine, dans laquelle un homme ficha un pieu.

Deux combattants arrachèrent le pantalon du plus jeune des deux Tchétchènes et le placèrent jambes écartées sur la souche de manière à loger la totalité de ses parties viriles dans l'entaille. Quelqu'un sortit un caméscope apparemment adapté aux prises de vues nocturnes. Issa fut mis à genoux.

Kirill se tourna à demi et se couvrit les yeux de la main. Il ne voulait pas voir cet homme interrogé en pareille posture. Trop humiliant.

L'instant d'après tonna le crac ! du pieu qu'on arracha, aussitôt suivi d'un cri sauvage. Kirill se retourna. Issa à genoux se débattait dans les mains de ses bourreaux. Le plus jeune gisait immobile sur la souche. Kirill crut un temps qu'il avait perdu connaissance mais Tachov le souleva par les aisselles comme on tire un navet de terre, et le jeta dans la neige.

Le prisonnier était mort, l'entrejambe troué d'une bouillie noire et la face barrée d'un affreux rictus de douleur à vous donner l'envie de mourir de n'importe quelle mort sauf celle-ci. Fine et fragile, la neige se marbrait de rose et de rouge.

On remit le pieu à l'entaille, Djamaluddin et Hagen attrapèrent Issa par les bras et le traînèrent à la souche.

— Non ! Non ! hurla Issa.

Djamaluddin leva le bras et le prisonnier chut à terre. Détail terrible, l'homme à la caméra continuait de filmer la scène.

— Il me faut Askhab et le Roux. Si tu me dis où ils sont, tu mourras en homme, dit Djamaluddin.

— J'en sais rien... vrai... j'en sais rien. Deux ans que j'ai pas vu Askhab. On dit qu'il s'est fait tuer. A Moscou, au baston. Le Roux, il était avec Dokou. Ensuite il est rentré chez lui, pour un mois. Ensuite les fédéraux l'ont pris. Un contrôle, comme ça, par hasard. On dit qu'il est à la base, que sa femme y est allée pour payer la rançon. Ils en

voulaient dix mille.

— Elle a payé ?

— J'en sais rien.

— Boris Natoukhaïev, où est-il ?

A entendre ce nom kabarde, Kirill frémit. Il n'ignorait pas que les assaillants de la maternité faisaient partie d'une nébuleuse multiethnique. Il y avait même deux Russes parmi les boïéviki, mais aussi un Koumyk, deux Karatchaïs, une dizaine d'Avars et un Kabarde, lequel justement s'appelait Natoukhaïev. Si Kirill avait eu des doutes concernant Askhab et le Roux, maintenant ces doutes-là n'étaient plus permis.

— A Torbi-Kala. Toujours avec Wahha. Il avait un passeport au nom de Dzoïev. Délivré à Vladikavkaz. Même prénom. Boris Dzoïev. Je l'ai rencontré par hasard il y a deux semaines, dans la rue. Il était avec une femme. J'ai voulu l'aborder, mais j'ai compris que non, c'était pas le moment.

— Quelle rue ? Où ça ?

— La boutique de souvenirs, en face du bureau militaire. Ils sortaient juste du magasin, je m'en souviens encore.

— La femme ? Elle ressemblait à quoi ?

— Une fille d'ici. Une grosse, la trentaine. Une fausse blonde, blanche comme de la craie.

— C'est toi qui as miné la cave ?

— Oui.

— La chaîne explosive, elle est montée comment ?

— Tu as tout vu.

Djamaluddin frappa le Tchétchène avec le manche de son couteau de guerre et dit :

— Mauvaise réponse.

— On manquait d'explosifs. Seulement trois bouteilles. Des bouteilles en plastique, de deux litres. Des billes et du troloène. Le calcul, c'était de faire sauter les bombes aériennes de la base en donnant l'assaut. Il y a des FAB-500 là-bas, pas besoin d'explosifs. Quand on s'est planqués dans la maternité, Wahha est descendu dans une cave où il a vu des bouteilles de gaz. Il a dit : Ça vaut bien des FAB. Minez-moi ça. On était trois : Roustam, Kazbulat et moi. Kazbulat a dit : Tu perds la boule ! Wahha lui a brûlé la cervelle d'un coup de Stetchkine, et il a dit : Si Allah le veut, les bébés ne perdront pas un cheveu, tout se passera comme Allah le voudra. Roustam et moi, on n'a pas discuté. On a miné la cave.

— Combien de bouteilles de gaz ?

— Quatre. La bâtisse datait de 1960. Quand j'ai fait des trous dans les murs, ils étaient vermoulus comme de la souche pourrie.

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

— On a scotché l'explosif aux bouteilles, tout simplement. Deux chaînes indépendantes l'une de l'autre. A la première rupture, c'était l'explosion. J'ai tiré les fils au-dehors, je les ai branchés aux commandes et j'ai refile les commandes à Kerim.

— Et après ?

— Quand tu es parti, Wahha s'est fait nerveux. Votre conversation lui est restée en travers de la gorge. Il tournait en rond dans la cave. C'est là qu'il nous a donné l'ordre de monter une bouteille de gaz à l'étage et de miner une chambre.

— Ensuite ?

— Roustam et moi, on a monté une bouteille de gaz. On l'a posée contre un mur porteur. Comme je n'avais plus de plastic, j'ai donné une grenade à Roustam, une F-1 défensive, à fragmentation. Le temps qu'il la décortique, je suis sorti dans le couloir et là, une meuf est passée sur un brancard. C'est le moment qu'elle avait choisi pour accoucher. Toutes les sages-femmes étaient tombées dans les pommes, alors le toubib m'a dit : Toi, là, tu vas nous aider. Je l'ai suivi. Mon boulot, c'était de lui tenir une bassine d'eau. Je te jure qu'on ne voulait pas faire ça, personne ne le voulait...

— A ce qu'on dit, c'était Natoukhaïev qui avait la deuxième commande.

— Non. Boris était avec moi. Je tenais la bassine de flotte, Volodia s'occupait du gosse et Boris veillait sur les armes pour que personne ne fasse de bêtises.

— Et Roustam ?

Issa ne répondit pas.

— Pendant ce temps-là Roustam bidouillait la grenade, c'est bien ça ? fit Djamaluddin d'un ton insidieux. Roustam était ton boy. Le pro, c'est toi. Tu as fait sauter plus de fédéraux qu'on ne trouve de graines dans un pavot. Une bombe à fragmentation, tu pourrais l'armer ou la désarmer les yeux fermés. Mais quand il a fallu faire sauter une maternité, là tu t'es dégonflé. Tu as préféré te débîner avec une bassine de flotte. Et pour miner une chambre qui renfermait dix femmes en couches, tu t'es déchargé sur Roustam, lui qui n'avait que deux semaines de stage chez Hattab, et encore ! il s'était tiré à cause du régime de rigueur.

— Oui, dit le Tchétchène.

— Et Wahha, il est où ?

— J'en sais rien. Personne ne sait. C'est lui qui vient me chercher en cas de besoin...

Le Tchétchène fut levé de terre d'un geste brusque, et traîné à l'autre bout du cimetière. Dans un coin en friche où la neige fraîche le disputait aux mauvaises herbes, une pelle était plantée. On démenotta Issa dont le bras droit se mit à balloter bizarrement.

— Creuse, dit Djamaluddin.

Le Tchétchène prit la pelle de la main gauche et tenta de creuser. Il ne pleurait plus maintenant, ne s'avilissait plus. Kirill avait l'étrange sensation que si cet homme avait parlé, ce n'était pas parce qu'on avait froidement achevé son compagnon sous ses yeux, sans paroles ni questions. C'était plutôt que le plasticage de la maternité l'avait vraiment horrifié.

Issa piqua la terre du bout de la pelle mais on voyait bien qu'il n'avait pas la force d'aller plus loin. On le fit asseoir près d'une stèle voisine pendant que deux hommes se mettaient à creuser. Une demi-heure plus tard, la tombe était prête.

Deux hommes mirent le prisonnier à genoux. Issa se tenait droit sur une dalle de granit saupoudrée de neige entre deux vases de plastique garnis de fleurs artificielles. Deux photos le regardaient fixement : une jeune femme riante aux cheveux noirs et le petit minois d'un bébé minuscule aux grands yeux graves, sans cheveux encore : peut-être une fille, peut-être un garçon. D'une date de naissance à l'autre, il y avait dix-huit ans, mais les dates de décès étaient identiques.

— Suffit, dit Kirill à mi-voix, il faut conduire ce type à la procureure. C'est un témoin précieux.

En guise de réponse Djamaluddin sortit son couteau de guerre et saisit le prisonnier par les cheveux.

— Attends, dit Kirill, il doit avoir vingt-cinq ans.

Djamaluddin tendit le doigt sur la petite frimousse sans cheveux qui les regardait de sa pierre tombale, et répondit :

— Il n'avait pas deux heures, lui.

La lame du couteau brilla d'un éclat pâle sous un rayon de lune et le prisonnier s'écroula sur la dalle de granit. De sa gorge coula du sang que la nuit rendait noir. Il fut pris de convulsions comme une carpe hors de l'eau. Quand il se calma, deux hommes relevèrent son corps sur un signe de Djamaluddin et le jetèrent dans la fosse qu'on venait de creuser.

On montait dans les voitures quand Djamaluddin fit deux pas en retrait pour se retrouver près de Tachov.

— Tachov, lui dit-il à voix très basse, ces types-là nous ont été livrés à la place de Roussik. Tu m'as compris ?

Kirill fut réveillé à dix heures et demie du matin par la sonnerie lancinante de son mobile. Il régnait une douceur estivale dans la petite chambre du chalet. Un soleil éclatant dardait ses rayons à travers des rideaux de dentelles, les murs de rondin étaient couleur de miel et une odeur fraîche de montagne et de foin s'infusait par le vasistas entrouvert.

— Tu dors ? lui lança Komissarov d'un ton morose. (Il avait l'air

persuadé que Vodrov cuvait doucement son vin de la nuit.) Prends une escorte et file à Tlenkoï.

— De quoi ?

Kirill savait confusément que Tlenkoï était un village tchéchéne de cinq mille âmes du district de Khalin.

— Des boïéviki ont tué le neveu du maire et un autre type. Ils ont débarqué avec des tout-terrain, sont entrés dans la baraque et ont sorti deux hommes comme des moutons. Il y a eu des cognes et des coups de feu, ils ont tabassé une pauvre vieille et cramé un quatre-quatre. Encore une descente de barbares, quoi.

— Et les habitants disent que c'étaient des boïéviki ?

Il y eut un long, très long silence à l'autre bout du fil.

— Comme d'habitude, dit le chef du Comité d'urgence, les habitants affirment que c'étaient des fédéraux. La petite vieille n'en démord pas, les deux qui l'ont molestée avaient les cheveux blonds. Il faut absolument qu'on prouve que c'étaient des boïéviki. J'ai parlé personnellement au maire il y a deux semaines. Lui-même et son clan sont des gens parfaitement loyaux à l'égard des autorités russes.

En traduction, cela voulait dire que le maire avait été dénoncé pour ses liens avec les boïéviki et qu'il avait arrosé Komissarov au tarif dû à son rang.

— On doit tout faire pour élucider une exaction aussi odieuse à l'encontre de la population civile, reprit Komissarov. On ne lâche pas. Tu prendras la tête du groupe d'enquête.

Kirill tenta d'imaginer le tour qu'allait prendre sa visite de jour à Tlenkoï, douze heures après sa visite de nuit. Et si la vieille le reconnaissait ?

— OK, dit Kirill.

Puis il raccrocha.

Il trouva Djamaluddin à la mairie. Son frère et lui étaient plantés à l'entrée du bâtiment devant une femme qui les engueulait, un sac à provisions à la main. De loin, Kirill la prit pour une vieille mais, à y regarder de plus près, elle ne devait pas avoir plus de quarante ans. Les cheveux en bataille, vêtue d'une jupe courte, elle semblait ivre. D'une voix criarde, elle s'en prenait au maire en mélangeant les mots russes et türks. De la moitié russe de son discours, Kirill comprit qu'elle n'arrivait pas à placer son fils dans un jardin d'enfants.

Kirill n'était pas plus tôt descendu de voiture que la femme tourna les talons pour se précipiter vers lui, mais Zaour la prit par les épaules et la remit à un garde.

— Reconduis-la chez elle, dit Zaour, et veille à ce que son fils soit inscrit au jardin d'enfants.

La femme s'éclaira d'un large sourire et se laissa mener, cependant

que Zaour tendit la main à Kirill en lui demandant :

— C'est moi que vous venez voir ?

— Non, non, c'est votre frère, dit Kirill. Il y a eu un raid de boïéviks à Tlenkoï cette nuit, et l'on m'envoie sur place. J'aimerais l'entendre à ce sujet...

Zaour Kemirov ne se départait pas d'un sourire bienveillant qu'il adressa cette fois à son frère. Kirill n'était pas certain qu'il eût connaissance des événements survenus dans la nuit au cimetière. Encore qu'il fût difficile de ne pas savoir : on avait gratté la neige fraîche comme une harde de sangliers en cochonnant le tout de sang et de boue.

— Allons-y, dit Djamaluddin.

Son bureau était au troisième étage avec pour écriteau : *Adjoint au maire benévole*, mais la pièce, bizarrement, faisait penser à un état-major d'armée. C'était une sacrée pièce traversée d'une table de réunion en chêne où s'étaient des cartes et trônait un fusil à lunette très sophistiqué. Quelques fidèles combattants d'Allah occupaient des chaises en désordre.

Djamaluddin leur dit quelque chose en langue avare et ils s'effacèrent.

Kirill s'assit dans le premier fauteuil venu tandis que Djamal prit sa place de chef sous un grand drapeau vert orné d'un loup. "Je me demande bien ce qu'est devenue la cassette de cette nuit", songea Kirill. Ça faisait peur d'imaginer ce qu'on ferait de Djamaluddin si l'enregistrement se retrouvait à la procureure.

— Dis-moi comment s'appelait le premier type ? Celui qu'on... enfin tu m'as compris...

— Andi. Nom de code : le Sagittaire.

— Lui aussi était à la maternité ?

— Oui. C'est un lointain cousin d'Issa.

— Pourquoi ne les as-tu pas livrés aux autorités ? Ils en avaient, des choses à dire.

— J'ai entendu ce que je voulais entendre.

— C'étaient des témoins précieux... je...

Kirill se sentit bafouiller. Il ne s'était jamais posé de questions sur le drame de la maternité mais cette nuit, dans le cimetière, il avait pu appréhender l'enchaînement des faits d'une manière palpable. Si le chef des boïéviks brûlait la cervelle d'un sapeur et qu'un autre se faisait remplacer par un jeune morveux...

Les yeux de tigre de Djamaluddin, presque noirs à la pupille, presque jaunes à la prunelle, le regardaient fixement. Kirill eut comme un froid dans le dos quand il remarqua que le visage habituellement fatigué de l'Avar – front haut, menton légèrement pointu – paraissait

maintenant rajeuni et lisse. Sa peau avait perdu son aspect cendré et s'était colorée d'un halo sanguin.

— Le premier que j'ai pris, je l'ai livré. Pas vraiment de mon propre chef. On a eu le tort de jacasser comme des pies sur les ondes pendant son transport. Les flics nous ont entendus, alors ils ont exigé que je le livre. Comme j'ai refusé, ils ont fait pression sur Zaour, or Zaour, je ne pouvais pas lui désobéir. Eh bien, il a passé deux mois dans les geôles du FSB. Sachant que d'après la version officielle aucun terroriste n'était sorti vivant de la maternité, il n'a même pas été interrogé là-dessus. Il n'y avait pas d'autres charges contre lui, et son oncle est venu le chercher contre une rançon de vingt mille dollars. Il nous a fallu encore six mois pour le rattraper.

— Combien de terroristes ont réussi à s'échapper ?

— Quinze.

— Et combien en reste-t-il en vie ?

— Trois. Sans compter leur chef.

— Wahha Hunkarov ?!

— Wahha Arsaïev.

Abasourdi, Kirill marqua un silence de quelques secondes. Il ne savait plus par quoi commencer.

— Mais... l'attaque était dirigée par Hunkarov !

— Hunkarov commandait un seul détachement. Le chef des opérations, c'était Arsaïev. Si Hunkarov est présenté comme le chef, c'est parce qu'il est mort. Les deux s'appelaient Wahha, pour les fédéraux c'est kifkif. Tu comprends pourquoi plus personne ne fait la chasse aux auteurs de l'attentat maintenant ?

— Mais Arsaïev est mort de toute façon...

— Il est vivant.

Kirill crut revoir sous ses yeux cet horrible cadavre contorsionné que sa propre peau saupoudrait d'écailles.

— Ce n'est pas possible, articula-t-il enfin. Toi-même... non, non... Il aurait refait parler de lui ! Il aurait raconté de quelle jolie manière il a tourné les fédéraux en bourriques...

— Il a peur de moi plus que des fédéraux. Il est vivant. Et c'est une très bonne chose parce que j'ai beaucoup de questions à lui poser.

A ce moment la porte du bureau s'ouvrit par où entra un vieux Koumyk sous l'escorte de deux hommes. L'Avar se leva à la rencontre de ses visiteurs et Kirill se retira en prenant brièvement congé.

En descendant l'escalier, il vit la porte grande ouverte du bureau du maire. Zaour était debout dans le secrétariat, discourant au téléphone, entouré de gardes et de solliciteurs. Kirill entra d'un pas décidé.

— Zaour Ahmedovitch, dit-il, vous partez quelque part ?

— Non. C'était pour me parler ?

— Pour être franc, il y a longtemps que je voulais visiter votre usine.

Le visage rond et jaune du maire s'illumina d'un sourire.

— Je serai votre guide, dit Kemirov.

L'usine d'équipements pétroliers stupéfia Kirill. Non parce que le bâtiment administratif était repeint et refait à neuf ; ou que les arbres plantés dans la fraîche pelouse se pavanaient joliment de blanc ; ou que les vestiaires possédaient de belles armoires avec des cuvettes de wécés pour hommes nickel dans les douches (une cuvette dans les wécés se présentait en soi comme un phénomène extraordinaire dans une république où même à l'opéra les chiottes étaient à la turque)...

Mais parce que l'usine avait été entièrement rééquipée.

Entièrement.

Exception faite d'un vieux four Martin et d'une antique presse jadis importée d'Allemagne au titre de la contribution, l'usine ne possédait aucune machine antérieure à 1996. Les anciens ateliers de l'époque soviétique avaient été éviscérés comme des canards, repeints de l'extérieur et de l'intérieur, et bourrés de systèmes automatisés avec un nombre réduit d'ouvriers pour les servir.

Dans un immense entrepôt plein d'effervescence fourmillaient des chariots jaunes à gyrophares qui arboraient leurs belles défenses d'éléphant. Ils transportaient des caisses marquées d'inscriptions anglaises. Une grue se mouvait nonchalamment sous le toit.

Les yeux balayant le hangar, Kirill repensait à la nuit précédente passée au cimetière. Le cimetière et le hangar paraissaient issus non de siècles différents, mais de millénaires différents.

Puis il leva la tête et vit deux lettres familières dans un coin de l'entrepôt : *H* et *D*, avec l'écriteau *Pour le namaz*. Kirill inhala trop brusquement et chancela.

— Qu'y a-t-il ? demanda Zaour Kemirov.

— Euh... c'est rien... J'ai mal dormi cette nuit.

— Je sais, dit Zaour.

Kirill se retourna. Le maire de Bechtoï se tenait en retrait, les mains dans les poches d'un manteau de laine gris, le visage âgé et plein comme la vieille lune.

— Et qu'en dites-vous ? demanda Kirill.

Zaour observa un silence.

— Djamaluddin a été élevé par notre grand-père ; et moi, par notre père, mort quand Djamaluddin avait sept ans. C'est à cette époque que notre grand-père est rentré des camps. Cousin d'Amirkhan, il avait pris le maquis en vingt-sept. Amirkhan a été fusillé par les communistes tandis que notre grand-père, quand il s'est fait prendre, a été déporté. C'est lui qui a appris à Djamal à tuer un homme avec une lime ou même avec deux doigts. A lui seul, notre grand-père en avait tué

vingt-sept dans les camps. Djamaluddin avait treize ans quand je l'ai fait venir à la ville. Je lui ai dit : Djamal, tu es fier de tes aïeux. Tu crois que les Avars sont des guerriers alors que les Russes sont des moutons. Mais qui a conquis qui ? Et qui sont les plus nombreux, les Russes ou les Avars ? Qui vit le mieux ? Le temps de l'imamat est révolu. Il y a ici, sur la route de Nazarovskaya, un village mort où tout le monde s'est entretué parce que les anciens n'ont pas été fichus de faire la paix entre eux il y a quarante ans. Si nous voulons être respectés, nous devons cesser de vivre comme avant, au temps où tous portaient des toques de mouton. Voilà ce que je lui ai dit. Un an plus tard, Djamaluddin était renvoyé de l'école pour avoir battu un prof de bio qui, entre parenthèses, avait une licence de boxe.

— Et après ?

Zaour Kemirov porta le regard sur la vaste cour encombrée de conteneurs. La neige de la nuit avait presque fondu. Des hauteurs du Yalyk-Taou, le soleil du printemps tirait en pointage direct sur les derniers cristaux blancs. L'hiver de nuit et l'été de jour, tel était le climat de ces montagnes.

A l'échelle de Vladkovski, pour ne citer que lui, l'usine de Zaour n'était pas bien grande. Même à l'échelle du budget régional. A vue de nez, Kirill estima les nouveaux équipements à cent, voire cent cinquante millions de dollars. En cinq ans d'application du programme fédéral de développement de la machine-outil, le président Aslanov et sa famille avaient eux "développé" la machine-outil pour huit cents millions de dollars, dont Kirill n'avait trouvé nulle part la moindre trace.

— Vous avez vu cette femme ce matin ? demanda Zaour à brûle-pourpoint. Vous savez, celle qui n'arrive pas à placer son fils au jardin d'enfants ?

— A mon avis, elle était ivre, dit Kirill.

— Elle n'a pas d'enfant. Son enfant est mort dans l'attentat de la maternité. Elle court la ville entière et parle de son enfant à qui veut l'entendre. La semaine dernière, elle m'a apporté sa photo. C'était une image sur la papillote d'un bonbon au chocolat de la marque Alionka. Qui avait raison, je vous le demande, de mon frère ou de moi ?

Et le maire de Bechtoï, sans se retourner, d'allonger le pas vers la sortie du hangar.

V

OÙ ARZO KHADJIEV TENTE DE LIBÉRER BECHTOÏ DE L'EMPRISE DES MÉCRÉANTS, ET OÙ IL S'AVÈRE QUE SEUL UN SUICIDAIRE PEUT ASSUMER TOUTES LES BÊTISES COMMISES PAR LE POUVOIR DE CE PAYS

Mai 1998 – août 1999

En 1998, Djamaluddin vint trouver son frère pour lui dire :

— Vois-tu, les gens de chez nous sont volés comme des poules. Il ne se passe pas de semaine sans qu'on ne vienne m'appeler au secours. Après, on me reproche dans mon dos d'être dans le deal. Il faut en finir.

Zaour jaugea son frère d'un œil scrutateur. Il n'aurait pas pu lui affirmer le contraire : lui-même connaissait un cas où Djamaluddin avait refourgué à Arzo un Français en mission de paix qui s'était mis en tête de faire de l'argent sur l'aide humanitaire. L'affaire avait fait grand bruit. Finalement, Djamal s'était attribué tous les bénéfices espérés par le Français.

— Que veux-tu dire ? demanda Zaour.

— Si les gens sont volés, c'est à cause d'un vide de pouvoir ; et le vide de pouvoir, c'est parce que le maire est un mouton. Tu dois devenir maire.

Zaour réfléchit.

— Dis pas de bêtises, Djamal. Notre clan trouvera toujours le moyen de défendre son honneur et son business. Quant à assumer toute la crétinerie du pouvoir en place dans ce pays, ce serait courir au suicide.

Le maire de Bechtoï s'appelait alors Andi Chavloukhov. C'était un Koumyk propriétaire d'une distillerie de vodka. Depuis qu'il avait été enlevé, la fabrique tournait pour les Tchétchènes.

Tchétchènes et Avars représentaient respectivement un tiers de la population du district de Bechtoï. Au nombre des autres ethnies figuraient principalement : Koumyks, Laks, Karatchaïs, Nogaïs, Russes, Tats, Arméniens et Allemands. Ces derniers avaient deux villages dans le district, dont l'origine remontait à 1857. L'un s'appelait Düsseldorf et l'autre, Munich. On les tenait en très haute estime. Outre Hagen,

Djamaluddin avait deux autres Allemands dans son détachement, qui tiraient au Stetchkine et crapahutaient dans les montagnes à l'égal de n'importe quel Wahha ou Moussa.

Quand les Tchétchènes apprirent que Zaour Kemirov voulait être maire, il y eut un vent de panique. Sa famille était la plus influente du district. Ses entreprises alimentaient les deux tiers du budget et employaient le tiers de la population active. Les hommes de Djamaluddin faisaient ce qu'ils voulaient dans la ville. Le reste du business était dans les mains des Tchétchènes qui craignaient d'en être dépossédés, une fois Zaour devenu maire. Et ceux que Zaour ne pourrait acheter, Djamaluddin les tuerait.

Aussi les Tchétchènes s'en firent-ils trouver le fils du président de la République en lui proposant un million de dollars pour invalider la candidature de Zaour. Grande fut la joie de Gamzat Aslanov qui courut voir son père et lui dit :

— Hamzat Pacha nous propose un million de dollars pour mettre Zaour hors de course. Belle transaction, si tu veux mon avis. Nous devons le mettre hors jeu et lui piquer son business.

— Tais-toi, répondit le président Aslanov, tu n'y connais rien en politique. Si on élimine Zaour, on perd six cents millions de dollars de financement par les programmes fédéraux. Qu'est-ce qui compte le plus d'après toi : six cents millions ou un million ?

Les Tchétchènes firent monter les enchères à un million et demi, puis à deux. Devant le refus du président, ils allèrent à Moscou et payèrent un million de dollars pour faire venir à Bechtoï une commission de contrôle de la procureure.

Cela dit, le président de la République régionale n'était nullement disposé à faire de Zaour le maire de Bechtoï. Car les proportions de son business effrayaient Aslanov père autant qu'Aslanov fils, et il paraissait indu qu'un tel business soit dans les mains des Kemirov plutôt que dans les leurs. Le président ne pouvait tolérer qu'un business rapportant aux caisses de la république un quart de son budget ne fût pas sous son contrôle, d'autant que les trois quarts restants venaient de Moscou sous forme de dotation.

Le président comprenait qu'en appâtant Zaour à l'hameçon de la politique, il pourrait le ferrer et l'éliminer d'un seul tir de sniper par une descente d'inspecteurs qui de plus ne lui coûterait pas un sou, à lui président.

On n'était plus qu'à un mois de l'élection du maire de Bechtoï quand la Douma approuva le budget de l'exercice à venir et que la commission de contrôle redressa Zaour Kemirov à hauteur de trois milliards de roubles de dettes fiscales.

Alors le président Aslanov convoqua Zaour et lui dit devant les membres du gouvernement réunis au grand complet :

— Vois-tu, Zaour, quand j'ai soutenu ta candidature au poste de maire, je te prenais pour un homme d'affaires honnête. Et voilà qu'on apprend le montant faramineux de ton ardoise fiscale. Vraiment, je te demande de retirer ta candidature.

— Je ne peux pas retirer ma candidature, répondit Zaour, sinon je serai exterminé.

Le président Aslanov tapa du poing sur la table :

— Non mais voyez-moi cet homme ! Ça joue les petits saints en même temps que ça spolie le peuple de trois milliards de dollars ! Ça joue contre le peuple ! Contre moi-même ! Je veux qu'on sache que cet homme ne peut jouir d'aucun soutien ! Cet homme ne comprend pas ce que vaut la décision du président ! Nous lui apprendrons à respecter pareilles décisions !

En sortant de la réunion, Zaour monta dans une voiture d'escorte et non dans celle de Djamaluddin. Lequel vint le voir et lui dit :

— Faisons la route ensemble, pour parler.

— Non, répondit Zaour. Nous allons rouler chacun dans sa voiture, et vivre chacun chez soi. Si l'un de nous deux périt sur une bombe, l'autre survivra.

— C'est ma faute, dit Djamaluddin. Excuse-moi, mon frère.

— Tu as bien fait. De toute façon, nous n'avons pas le choix.

Tout ce qui suivit ne saurait être qualifié d'élections démocratiques, parce que la démocratie, ce n'est pas quand la majorité gagne mais quand les droits des perdants sont respectés.

Il apparut clairement que, en cas de défaite, les Kemirov perdraient tout : leur influence, leurs biens, leur vie et celle de leurs proches. Le camp adverse comprenait qu'il en serait de même pour lui. Le maire sortant aurait bien vendu son poste à Zaour, mais alors les Tchétchènes l'auraient exterminé.

Zaour Kemirov n'était pas le favori du scrutin, loin s'en faut. Certes les Avars auraient voté pour lui à l'unanimité, mais ils ne représentaient pas la majorité. Ils étaient à peine plus nombreux que les Tchétchènes dont le leader, Hamzat Pacha, soutenait le maire sortant à qui toute la communauté tchétchène aurait donné ses voix. Rappelons de surcroît que le maire sortant était koumyk et que tous les Koumyks auraient voté pour lui.

Restaient les Russes, les Juifs, les Arméniens et les Grecs. Des hommes en treillis frappaient à leurs portes avec une urne dans une main et une mitraillette dans l'autre pour leur proposer un vote anticipé. Il advint un jour que deux délégations de ce genre se rencontrèrent dans une cage d'escalier. Elles quittèrent le champ de bataille en laissant deux urnes et un cadavre.

Les partisans du maire sortant se rassemblèrent sur la place de la

mairie : quelque cinq mille personnes. Une autre foule, celle des partisans de Zaour, se pressait sur la place voisine devant le siège de la firme Kemir. Les miliciens de la ville prirent position entre les deux places. Des pierres et des injures volaient au-dessus de leurs têtes. Les Tchétchènes faisaient le *dhikr* et les Avars, assis en tailleur, se balançaient.

Après deux jours de confrontation Zaour Kemirov appela le président Aslanov et lui dit :

— On va à la boucherie, en es-tu conscient ? Je ne peux plus retenir le peuple.

— Eh bien ne le retiens pas, fit l'autre en raccrochant.

Le meneur des Tchétchènes s'appelait Hamzat Pacha. On ne pouvait le qualifier d'homme d'affaires mais il jouissait d'un grand respect. Le maire Andi Chavloukhov l'attendait souvent devant chez lui pour jouer au jacquet avec lui.

Les deux hommes se fréquentaient depuis 1992, époque où Chavloukhov n'était pas encore maire mais directeur commercial de la firme Chelest.

Un jour que Chavloukhov et son partenaire principal nommé Anatoli comptaient la recette, la porte du bureau s'ouvrit sous les coups de Hamzat Pacha vêtu d'un survêtement avec un Stetchkine à la ceinture qui lui tenait lieu de sauf-conduit.

— C'est toi Anatoli ?

— C'est moi, répondit l'autre.

— Bref, tu fais partie de ma rue. A partir de maintenant, tu me paieras vingt mille tous les 1^{er} du mois.

Anatoli se garda d'apporter la contradiction au Tchétchène. Premièrement, il aurait eu du mal à le faire en la présence des trois compères qui accompagnaient Hamzat Pacha. Deuxièmement, par principe : il savait pertinemment qui était Hamzat Pacha.

Février, mars, avril, mai... Anatoli portait personnellement l'argent au bureau de Hamzat Pacha tous les 1^{er} du mois. Ils finirent même par se lier plus ou moins d'amitié parce qu'on les vit ensemble un soir au restaurant.

Il arriva tout de même qu'à l'approche d'une nouvelle échéance, Anatoli décida de marquer un léger attermoiement. Il avait certes l'intention de payer, mais il trouvait vexant que le reste de ses créanciers patiente des mois et des mois tandis que Hamzat Pacha empochait son dû à l'heure près. Cela en devenait presque humiliant. Le 2 juin suivant, à dix heures du matin, Andi Chavloukhov se retrouva de nouveau avec son boss Anatoli. On venait juste de se verser chacun un petit verre de cognac quand Hamzat Pacha se montra dans l'encadrement de la porte, toujours en survêtement

rouge, un Stetchkine à la main.

A la vue de Hamzat, Anatoli se leva d'un bond à sa rencontre pour le rassurer sur le paiement mais à cet instant précis l'autre lui tira une balle dans le front. Anatoli fut projeté contre le mur et glissa lentement au sol en laissant une trace rouge sur le papier peint. Le Stetchkine du Tchétchène se braqua alors sur Chavloukhov.

— Mais pourquoi ? ânonna Andi sous le choc.

— J'avais dit le 1^{er} du mois, or on est le 2. C'était un commerçant de merde. Comment peut-on faire convenablement du business quand on ne sait même pas lire un calendrier ?

Andi Chavloukhov passa patron de la firme Chelest et ne confondit plus jamais le 1^{er} et le 2 du mois.

Avec la largesse de cœur et la curiosité qui le caractérisaient, Hamzat Pacha comprenait que les méthodes politiques de la démocratie ne consistaient pas seulement à se disputer des urnes à coups de flingues.

Aussi, après une semaine de confrontation entre les deux places de la ville, Hamzat Pacha voulut voir s'il existait d'autres moyens de gagner les élections et fit venir de Moscou un expert en communication politique. Des amis lui proposèrent de le faire venir dans le coffre d'une voiture mais Hamzat Pacha émit la crainte que cela ne le rendît trop bête et préféra l'acheminer dans l'habitacle d'une Mercedes blindée en lui promettant un cachet de deux cent mille dollars.

Hamzat Pacha accueillit l'expert dans sa propriété et lui demanda ce qu'on faisait en Russie pour gagner des élections démocratiques libres.

— Le mieux, c'est d'organiser une campagne de dénigrement, dit l'expert.

— C'est-à-dire ?

L'expert en communication toisa Hamzat Pacha et ses trois frérots d'un œil un peu nerveux, puis il dit :

— Ben... par exemple, on peut faire un tract pour l'accuser d'être un tueur. Il a déjà tué quelqu'un ?

— Bien sûr, dit Hamzat Pacha. Il a tué Buvadi Khangeriev.

— C'est qui ça ? se fit préciser le Moscovite.

— Un ravisseur à la con qui n'avait pas choisi la bonne personne à enlever. Ils ont tué Buvadi, puis un frère de Buvadi avec toute son escorte quand il est venu leur demander des explications. Ensuite, ils sont descendus au village chez un autre frère de Buvadi et n'ont laissé aucun survivant à part leur mère.

L'expert en communication politique n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous voulez dire qu'ils ont exterminé le clan entier ?

Hamzat Pacha et ses frères branlèrent du chef.

— Mais c'est parfait ! Faisons un tract là-dessus ! Avec les détails les

plus éloquent, même si les preuves ne peuvent pas être produites devant la justice ! Qu'on sache un peu quel monstre le peuple va élire !

Les Tchétchènes échangèrent un regard perplexe.

— Je pige pas un truc, fit Hamzat Pacha. Les gens sont tous en admiration devant cette histoire et je devrais en rajouter par des louanges à Zaour à mes propres frais ?!

L'expert comprit sa petite erreur d'appréciation au sujet des tueries et voulut la rattraper :

— Dans ce cas, on peut susciter de la jalousie dans la tête des gens. Si j'ai bien compris, votre adversaire est riche ?

— C'est l'homme le plus riche de la république, dit Hamzat Pacha, sans compter, bien sûr, notre ancien président. Même le président actuel n'est pas aussi riche parce qu'il est en poste depuis seulement deux ans. Zaour possède une usine d'équipements pétroliers, une confiserie industrielle, une fabrique de meubles, il produit tous les sodas de la région et la moitié de la vodka.

— Parfait ! Il faut en faire un tract ! Les gens ne se donneront jamais pour maire un homme qui suce le sang du peuple !

Nouvel échange de regards perplexes entre les Tchétchènes.

— Je pige pas un truc, fit Hamzat Pacha. Les gens sont tous en admiration : Zaour a acheté ceci, Zaour a acheté cela, et tu me proposes d'en rajouter par des louanges à son intelligence à mes propres frais ?!

L'expert en communication politique s'en trouva fort étonné parce que dans le fin fond des provinces russes il n'existait pas meilleur moyen d'affaiblir un homme que de le présenter comme un oligarque. Alors, dans un soupir :

— Eh bien, il reste à trouver un mensonge qui le noircisse de la tête aux pieds. Par exemple, on peut écrire que Zaour Kemirov a fait de la prison pour dépravation de petits garçons. On peut même bricoler des montages photos.

Alors Hamzat Pacha, terrible et noir de colère, se leva d'un bond de son divan, et le Moscovite, à le voir penché sur lui, se crut attaqué par un hélicoptère de combat du modèle Mi-24 avec tout son attirail de guerre.

— Tu veux me faire tuer, ou quoi ?! rugit le Tchétchène. Et faire tuer mes enfants ? S'ils écrivaient la même chose sur mon compte, j'irais égorger tout son clan, à l'exception de sa mère !

Après quoi Hamzat Pacha et ses frères discutèrent entre eux sur le sort de l'expert en communication politique : fallait-il le chasser sans honoraires ou aller le vendre en Tchétchénie pour se défrayer de son transport ? Mais Hamzat Pacha, qui avait le caractère adouci par les ans, se contenta de le foutre à la porte de chez lui.

— Je ne comprends rien à leur démocratie, dit-il. Si le baragouin de ce frimeur, c'est la démocratie, alors merci pour moi.

L'expert en communication politique s'en retourna à Moscou, bien conscient de la chance qu'il avait eue. Le lendemain, lors d'un meeting, Djamaluddin monta à la tribune et donna l'accolade au maire sortant Chavloukhov au beau milieu de son discours en lui disant :

— Ah ! Andi, raconte-nous plutôt comment les Tchétchènes t'ont enlevé.

Fin du discours et début de la bagarre.

A trois jours des élections, Hamzat Pacha téléphona à Zaour Kemirov.

— Faut qu'on parle, dit-il.

— Amène-toi à l'usine, répondit Zaour.

Hamzat arriva à l'usine, dans les quartiers nord, accompagné d'une escorte relativement importante en nombre parce qu'il avait toutes les raisons de se méfier : près de trois cents hommes (ou six cents si chaque homme armé d'une mitraillette compte pour deux).

Quand les Tchétchènes furent en vue de l'usine, ils constatèrent qu'eux aussi étaient attendus par une foule importante devant les locaux administratifs ; à y regarder de plus près, ce que vit Hamzat Pacha ne lui plut pas du tout. C'était une foule d'ouvriers de l'usine avec beaucoup de Russes et beaucoup de femmes sous des caméras de télésurveillance disposées le long du mur. Hamzat Pacha comprit que s'il jetait ses hommes sur la foule, les chaînes de la télévision fédérale passeraient en boucle, une semaine durant, des images de Tchétchènes tirant sur des femmes sans défense. Hamzat Pacha, qui était un homme intelligent, ne voulait pas être montré ainsi.

— Restez ici, dit-il en descendant de voiture.

Il se dirigea vers l'entrée du bâtiment.

— Comment peux-tu aller seul chez des sauvages pareils ? lui cria son frère cadet.

Hamzat Pacha haussa les épaules et dit :

— Il n'arrivera rien de pire que ce qui est arrivé.

En ce temps-là le bureau de Zaour présentait un aspect des plus modestes : des murs blancs, des fauteuils de cuir sortis de sa fabrique et un ordinateur dernier cri avec écran à cristaux liquides. Ce genre de mobilier faisait figure d'exception dans la république. Le bureau du président, par exemple, avait des fauteuils Louis XIV et pas d'ordinateur du tout. Quand enfin lui fut apporté son premier ordinateur, le président le regarda et dit : "Laissez-moi la télé et remballez le reste."

Hamzat Pacha entra dans le bureau. Il y trouva Zaour assis dans un fauteuil derrière une table ronde en plastique. Djamaluddin occupait

près de lui un fauteuil semblable, et semblait parfaitement détendu. Ses yeux caméléons paraissaient plus clairs que d'habitude, ses doigts fins et forts dévidaient un chapelet blanc terminé par un petit plumet soyeux.

Il y avait un troisième homme en la personne de Hagen Hasenstein, *alias* l'Aryen : debout derrière Djamal, vêtu d'une chemise noire croisée de bretelles en cuir d'où sortaient des crosses de pistolet.

D'une seule main, le Tchétchène tourna le fauteuil placé face à Zaour et s'appuya sur son dossier sans s'y asseoir. Puis, s'adressant à Djamaluddin tout en feignant ostensiblement d'ignorer son commerçant de frère, il demanda :

— Où sont mes fils et ma mère ?

Djamaluddin de répondre avec une pointe d'ironie :

— Ils sont bien traités. J'ai donné des consignes pour que rien ne leur soit refusé. En cas d'accord entre nous, tu peux être tranquille.

— Tu dépasses les bornes, dit Hamzat Pacha.

Zaour Kemirov entra alors dans la conversation :

— Ecoute-moi bien maintenant. Cette histoire est sans issue. Ça finira par un carnage général. Tu le sais comme moi, Ahmednabi Ahmedovitch aussi le sait. Qui plus est, il mise à fond là-dessus. Je te propose vingt millions de dollars pour le rachat de ton business. Dix millions dès maintenant, dix millions le lendemain des élections si tu cesses de soutenir Andi.

Hamzat Pacha jeta un regard ahuri sur Zaour. Il avait certes des participations de-ci de-là, mais qui ne lui avaient jamais rapporté de près ou de loin une somme pareille. Son plus gros business consistait à détourner des hydrocarbures de l'entrepôt Bechtoï-10 pour les troquer contre de l'héro à destination de Moscou, mais même ce business-là ne lui avait jamais fait gagner plus de deux millions par an. D'ailleurs, à l'évidence, il ne s'agissait pas de ça maintenant. Que Zaour Kemirov puisse gagner autant d'argent, ça dépassait l'imagination de Hamzat. Pis que cela, même s'il arrivait à gagner les élections et à ratiboiser Zaour, le Tchétchène doutait très fort de pouvoir lui carotter ne serait-ce que le tiers de la somme en question.

— Si tu es prêt à me payer, dit-il à Zaour, pourquoi as-tu enlevé ma famille ?

— Pour t'inviter à négocier, répondit Djamaluddin.

L'élection du maire de Bechtoï se déroula sans excès particuliers. Zaour Kemirov recueillit quatre-vingts pour cent des voix parce que Hamzat, en plus de ses parts de business, lui avait vendu aussi des urnes bourrées par scrutin anticipé. Quand il eut récupéré sa famille, le Tchétchène comprit que Djamaluddin ne lui avait pas menti. Ses fils et sa mère avaient été détenus dans une maison à part du village natal des Kemirov où cinq hommes armés de mitraillettes accédaient à tous

leurs caprices. Rien qu'en jouets, on avait rempli deux gros sacs. Hamzat Pacha acheta une maison aux Emirats où il fit déménager toute sa famille, et passa le reste de ses jours à dire du bien de Djamaluddin. En vérité, cela ne dura guère : deux ans plus tard, las de vivre en sédentaire, il se rendit en Tchétchénie et fut tué près d'Atchkhoï-Martan.

En sa qualité de frère du maire, Djamaluddin put jouir d'une liberté accrue. Il se rendait en Tchétchénie plus souvent qu'auparavant.

Un certain jour Maskhadov l'invita à Grozny pour un meeting anti-wahhabite, et Djamaluddin fit le voyage. Il apprécia beaucoup de trouver au marché des lance-grenades et des pistolets-mitrailleurs en vente libre. A Bechtoï, où pareille liberté de commerce n'existait pas, les armes coûtaient deux fois plus cher, même si toutes les autres marchandises étaient nettement meilleur marché.

Après le meeting, il fit le chemin du retour en compagnie d'Arzo dont l'un des combattants paraissait encore très jeune, dans les quatorze ans, et si mince qu'on pouvait faire le tour de sa taille à deux mains jointes.

— Qu'est-ce que tu fiches avec des nourrissons pareils ? lui demanda-t-il.

Arzo lui répondit avec un sourire très malicieux :

— Ce gamin tire mieux que toi. On parie ?

On paria mille dollars. Cinq pièces de cinq roubles furent fixées sur la tranche supérieure de deux panneaux de contreplaqué. La victoire irait à qui ferait tomber le plus de pièces à deux cents mètres de distance avec un SVD, fusil de précision Dragunov.

Djamaluddin fit voler trois pièces alors que le gringalet les dégomma toutes les cinq. C'est peu dire que Djamal était dépité. Il partit presque sans prendre congé et revint au bout d'une semaine en disant :

— Bon, il est où ton sniper ? J'ai amené le mien. Je mise dix mille dollars dessus.

Cette fois les compétiteurs devaient faire tomber les pièces à trois cents mètres. Le sniper avar perdit et la demi-portion tchéchéne gagna pour la deuxième fois. Djamaluddin paya la mise et, comme il se faisait tard, passa chez Arzo finir la soirée. Une immense table fut dressée pour les combattants. Djamaluddin et quelques autres convives de marque furent placés séparément dans la grande pièce où Djamal déplora l'absence du petit tireur d'élite.

— Où est ton sniper ? demanda-t-il à Arzo. Qu'il soit au moins de la tablée !

— Es-tu si sûr de le vouloir ? fit Arzo (des taches de soleil dansaient dans ses yeux).

— Pour sûr.

Arzo monta à l'étage. Pendant ce temps, les femmes apportèrent aux guerriers des plats de viande bouillie et du *jijig-galnych*, pâtes au poulet.

— Le voilà ton sniper ! (Djamaluddin entendit la voix d'Arzo dans son dos.)

L'Avar se retourna et en resta coi. Près de son *qunaq* – son hôte – se tenait une fillette, ou plutôt une jeune fille d'environ quatorze ans, vêtue d'une longue robe bleue ceinte à la taille, si fine que deux mains l'eussent entourée à quatre doigts joints. La jeune fille avait des yeux noirs insondables, un petit nez retroussé et un front limpide et clair par-dessus des sourcils dessinés comme des flèches. Sur sa tête reposait un foulard presque transparent qui, à la différence du bonnet de laine qu'on lui avait déjà vu, cachait d'épais cheveux tombant en cascade sur ses épaules.

— C'est ma fille, Madina, dit Arzo.

Rouge de colère, Djamaluddin fit un effort pour articuler ces mots :

— Tu es bien bête, Arzo, d'apprendre à une fille des affaires d'homme. Son mari devra la cogner fort pour la ramener à la raison.

La petite Tchétchène partit d'un rire sonore comme un chant de rossignol. De plus en plus empourpré, Djamaluddin reprit presque aussitôt le chemin du retour.

Mais la petite effrontée qui l'avait mis en boîte au tir ne quittait plus ses pensées. Il passa deux semaines en salle de tir, puis revint voir Arzo et lui dit :

— On recommence !

Djamaluddin fit voler quatre pièces sur cinq, et la fillette, vêtue cette fois d'une jupe et d'une blouse, cinq sur cinq.

— Au Stetchkine maintenant ! proposa l'Avar.

Ce n'était pas très honnête de sa part, mais le calcul était que Madina soit moins à l'aise avec un pistolet lourd à bout de bras qu'avec un Dragunov en position couchée, et le calcul se vérifia. Au tir sur cible à cinquante mètres Madina ne lui céda pas moins de quatre points. Alors Djamaluddin, fier comme tout, remit son pistolet à l'étui et fit ce commentaire :

— Je l'avais bien dit ! Ce n'est pas une affaire de femme.

Puis la table fut dressée et Djamaluddin, passant par hasard à côté d'une tonnelle au fond de la cour, aperçut Madina appuyée contre un pilier qui pleurait à chaudes larmes. Il s'en trouva si confus qu'il ne sut quoi lui dire :

— Est-ce que tu es déjà fiancée ?

— Non, fit-elle entre deux reniflements.

— Arzo n'a qu'à te trouver un fiancé vite fait. Epouse-le, fais-lui des enfants et ne t'occupe plus de bêtises pareilles.

Les sanglots de Madina reprirent de plus belle et Djamaluddin se sauva.

Le concours de tir était clos mais Djamaluddin fut surpris de constater qu'il n'arrivait pas à oublier Madina. La fois suivante, il lui apporta un collier et une poupée en soulignant bien sûr que c'était pour récompenser ses performances.

Deux mois passèrent durant lesquels Djamaluddin avait pris le pli de rendre visite à son *qunaq* comme un renard au poulailler. Puis il entendit dire qu'Arzo se cherchait un gendre pour Madina et qu'il était à deux doigts d'un accord avec le vice-président du tribunal de la charia qui avait un fils à marier. Djamaluddin ne tenait plus en place. Il s'en fut trouver Zaour et lui dit :

— Pour moi, Zaour, tu occupes la place du père. Va parler à Khadjiev. Je suis amoureux de sa fille et je lui en donnerai autant qu'il en demandera.

Deux jours plus tard Zaour se rendait chez Arzo.

Le temps était loin désormais où l'on trimbalait Zaour à travers la Tchétchénie dans des coffres de voiture. Un cortège de dix voitures bourrées d'hommes armés entra dans le village. Arzo et son père accueillirent le puissant maire de Bechtoï devant leur portail. Pendant qu'ils se donnaient l'accolade, les combattants se jaugeaient du regard.

Cinq Tchétchènes très influents rendirent visite à Arzo ce jour-là. On conversa tard dans la soirée et quand vint l'heure du *namaz*, tout le monde s'installa pour la prière. Zaour au premier rang, parce qu'il était l'aîné.

Tout le monde songeait à se coucher lorsque Zaour fit entendre à Arzo qu'il voulait lui parler en tête à tête. Ils montèrent à l'étage. Là, Zaour le regarda droit dans les yeux et lui dit :

— Arzo, je viens intercéder pour mon frère. A vingt-sept ans, il a déjà une femme. Mais depuis qu'il a vu Madina, il ne tient plus en place. Donne-nous tes conditions et nous les remplirons.

Le silence d'Arzo fut assez long.

Se lier de parenté avec le clan des Kemirov était certes flatteur pour lui, et même très souhaitable pour certaines raisons qu'il préférait taire pour l'instant devant Zaour. Arzo lui-même avait deux femmes et songeait à en prendre une troisième. Mais Arzo Khadjiev comptait parmi les hommes les plus connus de Tchétchénie. Que dirait-on s'il donnait sa fille comme seconde femme à un gars de treize ans plus vieux qu'elle ?

— Il n'a qu'à divorcer, dit Arzo.

— Tu préconises toi-même à tes hommes de vivre selon la charia, s'indigna Zaour, pour qui prends-tu mon frère ? Serais-tu prêt à donner ta fille en mariage à un homme capable d'abandonner une femme avec quatre enfants ?

— Restons-en là, coupa Arzo.

Zaour repartit à l'aube une demi-heure avant l'arrivée de plusieurs chefs de guerre.

Leur réunion commença à onze heures du matin et dura presque cinq heures. En fin d'après-midi, les onze hommes réunis sous le toit d'Arzo avaient déjà arrêté un plan et une date d'incursion en république d'Avarie-Dargo-Nord. Les secteurs d'offensive avaient été répartis. A vrai dire, *incursion* n'était pas le mot exact. Sur les onze ici présents, deux étaient avars, deux autres laks et un cinquième, lezghes. Ils venaient demander de l'aide à leurs frères tchéchènes pour débarrasser leur patrie du joug des mécréants.

En août 1999, un petit détachement conduit par Arzo Khadjiev franchit la frontière administrative qui démarquait la Tchétchénie de l'Avarie, et s'approcha de Khindakh, ancienne base de lancement de missiles abandonnée en 1991. La base avait été entièrement désossée. Ne restaient que des fils de fer barbelés et des panneaux à la gloire des plus méritants. Ce que les Russes n'avaient pas emporté fut razié par les habitants du village d'à côté.

Trois ans plus tôt, Arzo y avait établi ses quartiers d'hiver. Il s'en était alors servi comme d'un simple refuge mais maintenant, en discutant avec les autres chefs de guerre, il définissait la base comme un point idéal de concentration des forces d'incursion. Elle dominait les lieux en coupant l'accès à trois villages frontaliers, et les gardes-frontières russes, ces paresseux, sachant que des petits groupes de boïéviki s'y arrêtaient parfois pour passer la nuit, ne s'embêtaient pas à la défendre. Ils pensaient d'abord à leur peau.

Toutefois, quand Arzo investit la base, une surprise l'attendait : une partie des lieux avait été restaurée et sécurisée. Des gardes allaient et venaient devant des hangars en aluminium. A la vue des Tchétchènes, ceux-ci déguerpirent. Les hangars abritaient des entrepôts et une chaîne d'embouteillage de vodka.

Le lendemain matin, une sentinelle vit des tout-terrain s'approcher de la base. Une première voiture s'arrêta devant le portail, d'où descendit Djamaluddin en survêtement, avec un pistolet-mitrailleur à la main. On ne s'était pas revus depuis qu'Arzo avait refusé aux Kemirov la main de Madina.

Appuyé par ses hommes, Arzo s'avança à sa rencontre.

— *Salam aleikum*, Arzo ! dit Djamaluddin. Nos ouvriers sont venus nous voir en catastrophe pour nous annoncer que tu avais attaqué l'atelier de mon frère. Je viens voir si c'est vrai.

— *Vaaleikum assalam*, Djamal. En voilà des mensonges ! Je voulais simplement passer quelques jours ici sans savoir que le site appartient à ta famille.

— Eh bien, maintenant que tu le sais, tu vas devoir vider les lieux.

— J'en doute.

— Et pourtant il le faudra. Parce que si tu restes, les gars de la fédérale viendront raser notre atelier. Et en plus ils diront que nous sommes de mèche, toi et moi.

— Je passe la nuit où je veux, répondit Arzo. Si tu veux m'en empêcher, tu vas devoir tirer sur ton propre atelier.

— Par Allah, si tu restes je le brûlerai avec toi dedans ! Et je le ferai payer ensuite aux survivants et aux familles des survivants. Va dormir ailleurs.

Il faut dire qu'il y avait beaucoup d'esbroufe dans les paroles de Djamaluddin. Il avait autant d'hommes qu'Arzo, mais qui étaient à découvert, en contrebas, au pied du relief, alors que les autres les mettaient en joue de derrière des rochers et des blocs de béton. Il ne coûtait rien à Arzo d'anéantir tout le cortège. Mais Djamaluddin était son *qunaq* dont la notoriété s'étendait aux trois districts que les Tchétchènes s'apprêtaient à libérer du joug russe. Il aurait été malvenu de tuer les hommes les plus respectés de la région pour commencer une opération visant à l'émanciper de la Russie. La chose aurait mal tourné.

Aussi Arzo dit-il après un temps de réflexion :

— OK. Je vais trouver un autre bivouac.

Les combattants d'Arzo se retirèrent sans rien détruire ni brûler. Djamaluddin et Hagen escaladèrent un piton rocheux à droite de la base, s'allongèrent sur des pierres chauffées par le soleil et suivirent à la jumelle le chemin pris par les Tchétchènes.

— J'ai l'intuition qu'ils cherchent autre chose qu'un endroit où dormir. Prends Tachov et suis-les à la trace.

— Il vaudrait peut-être mieux prévenir la fédérale ? dit Hagen.

— Cette terre est notre terre, répondit Djamaluddin. Si les Tchétchènes osent la violer, par Allah, nous saurons la défendre sans l'aide des Russes.

C'était le 6 août. Mahomed Khassanov, ancien kolkhozien tractoriste au village de Khossol, célébrait les noces de son fils Askhab. Lequel fils était l'un des partis les plus enviés du village : premier de la classe à l'école, titulaire d'une licence de boxe de niveau intermédiaire et d'une licence d'alpinisme de niveau supérieur. Cinq ans plus tôt, quand la guerre de Tchétchénie avait éclaté, Askhab était parti de chez lui. Tout le monde savait qu'il se battait dans le détachement de Khadjiev.

Du côté maternel, Askhab avait de lointains liens de parenté avec les Kemirov.

A son retour, Askhab ne ressemblait pas du tout à la majorité des

soldats revenus de guerre. Nul ne l'entendit jamais blasphémer ni mal parler à ses parents. Comme il était revenu avec une télé en couleurs toute neuve dans ses bagages, il donna le vieux poste aux voisins (en noir et blanc, qui était dans la chambre parentale). "On a deux télévisions et eux, pas une seule", avait-il expliqué à sa mère.

La prière cinq fois par jour. Malgré son jeune âge, on lui demandait toujours de faire l'imam quand on pria à plusieurs.

Début mai, à vingt-neuf ans, Askhab s'était donc fiancé avec une jeune beauté de seize ans qui s'appelait Narijat. On fêta les noces dans les règles les plus strictes, sans alcool ni danse, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre.

Celui qui donna lecture du Coran n'était pas l'imam du village, mais un jeune Avar nommé Saïghid. Il avait fait des études en Syrie avant de se battre aux côtés d'Arzo, et personne ne s'étonna de voir arriver beaucoup de Tchétchènes au mariage, y compris Arzo Khadjiev en personne. Arzo étreignit Askhab et lui déclara à la cantonade :

— Allah, Maître des Mondes, a dit que les vrais fidèles ne seraient jamais heureux qui vivraient sous l'empire des kâfirs. O frère ! Tu as guerroyé pour la liberté de ma patrie. Si Allah le veut, je saurai te payer ma dette.

Les Tchétchènes qui entouraient Arzo lancèrent des cris approuvateurs cependant que le maire du village et son frère, chef de la milice locale, ne savaient plus où se mettre.

Khossol était un gros village de montagne à cheval entre l'Avarie et la Tchétchénie. Il ne dominait pas les hauteurs environnantes à la différence de l'ex-base de lancement de missiles, mais pouvait se révéler au besoin parfaitement inexpugnable. Ancien chef-lieu de district (dix ans plus tôt), il avait été placé sous l'autorité de Bechtoï au début des années 1990.

Après les noces, Saïghid et Arzo séjournèrent quelque temps sous le toit des Khassanov et, le vendredi suivant, Saïghid prononça un sermon remarquable auquel assistèrent quinze cents fidèles.

Les hommes d'Arzo ne cessaient de grandir en nombre. Le chef de la milice locale ne tarda pas à déménager de Khossol à Torbi-Kala avec sa femme dans ses bagages. Il ne restait de miliciens qu'une dizaine de Russes des forces de l'Intérieur, venus de Smolensk. Les gars vivaient retranchés dans leur poste et ne faisaient les courses qu'en groupe. Les gamins du village leur jetaient des pierres sous les yeux des hommes d'Arzo qui rigolaient. Il advint un jour qu'une pierre manqua de crever l'œil au chef d'unité, lequel téléphona à Torbi-Kala et demanda des renforts. Après quoi l'on appela le maire du village de Torbi-Kala.

— Qu'est-ce qui se passe chez vous ? demanda le ministre de l'Intérieur de la république.

— Rien de spécial, répondit l'autre, les gars de l'OMON ne dessoûlent

jamais. Des gamins du village jouaient devant le magasin, ces soûlards de Russes ont bien failli les tuer tous.

Le maire du village craignait fort d'avoir des ennuis s'il disait la vérité. Soit qu'Arzo le flingue, soit que Torbi-Kala le vire. Il ne savait pas trop le sort qui le guettait, mais il préférait se taire, à tout hasard.

Khossol était un village de cinq mille âmes. Or qui dit cinq mille âmes dit un enterrement presque toutes les semaines. Et l'on y venait toujours très nombreux parce que tout le monde connaissait tout le monde.

Cette fois encore, il arriva qu'au huitième soir du séjour d'Arzo à Khossol mourut le frère du comptable du kolkhoze et que tout le village vint présenter ses condoléances.

Le comptable voulait inviter Saïghid à lire le Coran sur la dépouille de son frère mais sa femme et la veuve du mort protestèrent. Avec Saïghid aux obsèques il aurait fallu porter le défunt au pas de course jusqu'au cimetière, et lever le deuil au bout de trois jours. Et puis Saïghid n'aurait pas pris d'argent tout en exigeant le moins de dépenses possible, or les femmes ne voulaient pas qu'on dise ensuite qu'elles faisaient des économies sur les morts.

Aussi, le jour des obsèques, elles dressèrent les tables et firent deux cents petits sacs de victuailles à distribuer aux gens. Quand l'imam de la mosquée du village vint lire le Coran sur la dépouille, il commença par ouvrir son sac qui contenait non seulement de la viande et du gruau, mais aussi un paquet de sucre et une bouteille d'huile de colza.

— Jette-moi le sucre et mets-y des bonbons à la place, dit l'imam à la femme. Et pourquoi de l'huile de colza ? C'est du tournesol qu'il me faut. Sinon ton mort n'aura pas les mots qu'il faut.

Comme nous l'avons dit, Khossol était un village civilisé qui avait même eu un temps le statut de chef-lieu de district. Cela signifiait qu'on avait vécu pendant dix ans sans mosquée, mais avec une maison de la culture à la place avec son club de macramé. A la réouverture de la mosquée, l'ex-chef comptable de la maison de la culture en devint l'imam, qui dut pour cela suivre des cours spéciaux et apprendre à lire l'arabe bien qu'il ne fût guère plus doué en arabe qu'en comptabilité, pour dire les choses franchement.

Un homme respecté que l'imam du village, dont la seule faiblesse était d'aimer trop les bonbons. Aussi la veuve courut-elle chercher des bonbons chez les voisins, et les mit dans le sac à la place du sucre.

Le cimetière de Khossol se trouvait au-dessus du village. On y accédait par une étroite allée pavée. Le défunt étant quelqu'un d'estimé, quelque trois ou quatre centaines de villageois l'accompagnèrent jusqu'à sa dernière demeure. Vinrent aussi les Tchétchènes et Saïghid.

Le cercueil fut descendu dans la fosse. Il se fit un silence tel que la

montagne semblait remplie de morts, dans lequel silence l'imam ouvrit un vieux livre énorme qu'il se mit à lire sur le ton d'une psalmodie arabe.

A cet instant Saïghid fendit la foule. Il s'approcha de l'imam, lui arracha le livre des mains et lui demanda :

— Qu'est-ce que tu lis là, escroc ?

La foule gronda mais avant que l'imam affolé n'eût le temps d'ouvrir la bouche, Saïghid jeta le livre à terre et le foula aux pieds.

— Ce vieil âne se moque des morts ! cria Saïghid. Ce n'est pas le saint Coran, c'est un manuel de géographie !

L'imam se figea. Comment pouvait-il savoir ce qu'il lisait, lui l'ancien comptable ? Le livre choisi était le plus gros et le plus beau qu'on ait trouvé dans la mosquée fermée, comment pouvait-il savoir que ce n'était pas le Coran ?

Un scandale affreux. L'imam fut chassé, battu presque. Aux prochaines obsèques, qui eurent lieu le surlendemain, l'on fit venir Saïghid pour la lecture du Coran. Et une foule de trois mille personnes vint l'écouter à la prière du vendredi.

Dans la soirée du dimanche suivant, trois gamins se séchaient au soleil après s'être baignés dans le Kara-Angu, à cent mètres en aval du barrage de Khossol. Rasul, Gamzat et Nuhi parlaient du sermon du vendredi. Rasul et Gamzat avaient onze ans, et Nuhi, neuf. N'importe où ailleurs, à Moscou ou à Atlanta, des gamins de leur âge auraient parlé gonzesses ou joué à des consoles d'ordinateurs, mais Rasul, Gamzat et Nuhi, eux, discutaient du sermon du vendredi.

Un très bon sermon en vérité. Les terres des mécréants étaient divisées, mais la terre des musulmans était une et indivisible depuis la nuit des temps, avait-on dit. Où qu'il allât, un musulman trouvait toujours les mêmes coutumes et les mêmes lois. On avait aussi parlé du djihad, offensif et défensif, en démontant sournoisement les arguments de ceux des théologiens qui aimaient dire : "Si les musulmans n'ont pas la force des kâfirs, qu'ils rentrent leur colère et qu'ils se gardent de toucher aux kâfirs parce que alors l'issue du combat ne leur sera pas favorable !" A l'encontre de ces arguments-là, on avait affirmé au contraire que le djihad était un chemin et qu'il fallait s'y engager ; que la victoire était dans le pouvoir d'Allah et qu'on ne devait pas se donner de bonnes raisons de ne rien faire, car ne rien faire ne serait jamais une cause de victoire.

Les garçons n'avaient pas tout compris des paroles de l'imam, mais Gamzat avait beaucoup aimé le passage où il était dit qu'en se dressant contre les infidèles sans mesurer ses forces, un musulman faisait le jeu des kâfirs, or c'était interdit par Allah de faire le jeu des kâfirs. Et le gamin n'arrêtait pas d'expliquer ça à ses petits camarades.

— Tiens, regarde, dit Gamzat, la rivière, le barrage... (Il pointa le doigt sur le barrage irisé d'un arc-en-ciel et d'un nuage de gouttelettes.) Imagine que quelqu'un s'amène et demande à Nuhi de sauter dans la rivière du haut du barrage au nom d'Allah. Ce quelqu'un-là sera un suppôt du diable et un gredin parce qu'il sait que, à neuf ans, Nuhi ne pourra pas surnager. Ce quelqu'un-là envoie les gens à la mort en se servant du nom d'Allah. Ce qui n'est pas possible n'est pas une obligation.

— Mais personne ne lui apprendra jamais à sauter du barrage s'il reste les fesses posées au bord de l'eau ! objecta Rasul.

Et le petit Nuhi dit :

— Vous n'avez rien compris ! Le nouvel imam disait justement qu'en restant les fesses au bord de l'eau, on n'apprendra jamais à nager ; et qu'en sautant du barrage par bouffonnerie, on se noiera. Il faut tout faire au nom d'Allah ! En sautant du barrage au nom d'Allah, on survit parce qu'on réunit les conditions de la victoire, et la victoire est forcément un don d'Allah !

On causa ainsi quelque temps, puis l'on courut au barrage pour s'assurer qu'on pouvait sauter de là-haut au nom d'Allah parce que le petit Nuhi souffrait beaucoup de voir les grands sauter tandis qu'on lui interdisait carrément d'y penser avant l'âge d'au moins douze ans.

Les voilà donc courant au barrage en passant devant l'ex-soviet de district. Or, là, ils aperçurent une vingtaine d'hommes assis autour de Saïghid. L'un des Tchétchènes avait laissé son PM par terre, derrière son dos et sans surveillance, trop occupé à écouter le prédicateur et à répéter :

— Ouah ! C'est bien ça !

En un éclair, les gamins changèrent de plan. Nuhi et Rasul se placèrent dans le dos du Tchétchène en faisant mine d'écouter la prédication pendant que Gamzat attrapait la lanière du PM par le bout d'un bâton tout en tirant l'arme vers lui.

Un vrai bijou que cette mitraillette : grosse, vieille, élimée aux porte-lanières, avec un deuxième canon lance-grenades vraiment chouette qui lançait des éclats de l'intérieur. Les mômes, qui étaient aux anges, se dépêchèrent d'aller jouer avec, vite, avant que les adultes ne la récupèrent. Mais quand Gamzat l'examina de plus près, déception : le PM n'était pas chargé, ce qui expliquait sans doute l'insouciance du guerrier tchétchène. Alors Rasul se rappela qu'il y avait des cartouches chez lui, et les gamins coururent les chercher. Malheureusement, ces cartouches n'étaient pas du bon calibre.

Un tout-terrain noir s'arrêta près d'eux et Chapi Tcharakhov en descendit. A cette époque, il avait déjà quitté le FSB et n'était pas encore entré dans la milice. Il était venu à Khossol avec des amis pour les obsèques, mais aussi pour voir le village par la même occasion. Il

remarqua la mitraillette dans les mains de Rasul :

— C'est quoi ?

— On joue, répondit Rasul.

— C'est pas un jouet.

Alors Rasul pointa le canon sur lui et Chapi, avec une agilité surprenante pour son poids, sauta par-dessus le muret de la cour et se lança à la poursuite des gamins. Ceux-ci, comme des lézards, filèrent vers la montagne, et Chapi essoufflé remonta dans sa jeep.

Les enfants passaient la crête rocheuse de la montagne quand ils virent trois soldats russes quitter leur blockhaus pour se rendre au magasin. Après concertation, les gamins décidèrent de leur faire peur.

Main dans la main, ils dévalèrent une pente rocheuse et sautèrent sur le toit du magasin qui faisait corps avec la montagne. Puis, couchés sur le ventre, ils se mirent à l'affût.

Les gars de l'OMON sortirent du magasin. Deux d'entre eux serraient des bouteilles de vodka contre leur poitrine pendant que le troisième s'accrochait à son arme comme un naufragé à sa bouée. Alors Rasul sauta du toit, braqua son PM contre les flics et cria :

— Pan-pan-pan-pan !

L'instant d'après le milicien russe, dont les nerfs étaient à cran, cribla le gamin d'une longue rafale.

Les deux premières balles touchèrent Rasul à la tête et projetèrent son petit corps de l'autre côté de la rue. Une autre balle ricocha sur un pavé et se logea dans l'épaule de Gamzat qui allongeait le cou du haut du toit. Puis le canon se cabra en fin de rafale et les dernières balles fendirent l'air entre les parois des montagnes.

Au bruit des coups de feu, Arzo et ses hommes accoururent mais les Avars les avaient devancés. Quand il arriva devant le magasin, une vingtaine d'hommes étaient déjà sur place et la foule ne cessait de croître. On s'écarta devant Arzo qui vit soudain l'enfant mort à ses pieds. Les trois soldats russes étaient à cinq mètres de lui. D'eux d'entre eux serraient leur vodka en tenailles.

Les yeux d'Arzo s'attardèrent quelques instants sur le garçon, puis se levèrent.

— Qui a fait ça ?

— Moi, dit le milicien qui tenait un PM à la place de la vodka.

L'arme à la ceinture, Arzo tira. Les deux autres soldats lâchèrent les bouteilles et saisirent leur PM, mais deux tirs détonèrent derrière Arzo, qui les abattirent à leur tour.

— Allez-vous vivre longtemps sous le pouvoir des mécréants ? lança Arzo à la foule. Allez-vous tolérer longtemps qu'on tue nos enfants et qu'on viole nos femmes ?

La foule poussa un rugissement terrible.

Ce fut alors que Mahomed Khassanov se campa au milieu de la

place. A quatre-vingt-deux ans, il était l'un des doyens du village. On venait des quatre coins du district pour lui demander conseil.

— Ecoute-moi, dit-il à Arzo. Moi aussi je veux que le meurtrier d'un enfant soit puni, mais qui est son véritable assassin ? Depuis tous ces jours que vous êtes ici, vous n'arrêtez pas de provoquer ces gosses. Vous leur apprenez à jeter des pierres. Aujourd'hui, ce gamin a chipé une mitraillette à l'un de tes combattants. Vas-tu me faire croire que tes hommes sont capables de laisser traîner leurs armes n'importe où ? Des armes non chargées par-dessus le marché ? Tu es venu chez nous avec un tison et tu t'étonnes de voir naître le feu ? Ton pays est réduit en cendres et ça ne te suffit pas ? Tu veux combattre les mécréants par nos mains ? Retourne d'où tu viens. Quant à toi, Askhab, je t'interdis de les suivre !

Askhab Khassanov poussa un léger oh ! dans le dos d'Arzo et baissa son arme.

— Tu as perdu la tête, pauvre vieux, dit Khadjiev.

Ces mots à peine prononcés, il les regretta. Mahomed était trop estimé dans le village.

Alors Chapi s'avança.

— Dis donc, Arzo, si tout ça s'est produit par hasard, explique-nous ce que tu fais dans ce village avec une centaine d'hommes armés. Et si tu es venu pour les noces, que faisais-tu avec ces hommes-là dans notre base d'où nous t'avons délogé avec Djamaluddin ? Veux-tu que Khossol soit rasé de la carte comme Bamut ?

— Je ne veux pas que les musulmans vivent sous l'emprise des mécréants, répondit Arzo, parce que, après la foi dans Allah, il n'y a rien de plus pressant que de combattre l'ennemi !

— Il est dit dans le Coran : engagez-vous dans la voie d'Allah et n'allez pas à votre perte ! Or c'est courir à sa perte que de se battre quand les forces des musulmans, dès le départ, ne sont pas à la hauteur !

— Allah seul jugera si nous sommes à la hauteur ou pas, répondit Arzo, mais certainement pas un officier d'active du KGB qui partage avec son employeur les bénéfices qu'il tire de la traite des hommes.

Sans un mot, Chapi brandit son pistolet et visa Arzo mais, à cet instant, un Tchétchène le frappa à la main. L'autre se retourna et le tua à bout portant avant de prendre la fuite avec ses amis. La foule continuait d'affluer sur la place, déjà nombreuse mais encore loin de la bousculade, et les trois compagnons de Djamaluddin purent s'échapper avant qu'il ne soit trop tard. Les hommes d'Arzo tiraient sur Chapi pardessus les têtes, de peur de blesser quelqu'un.

Tout le village descendit dans la rue.

— De quoi, de quoi ? criaient les gens.

Le Cruiser blanc de Chapi fonçait déjà dans la rue principale en

sautant sur les dos d'âne. Son fils Gadjimurad, un garçon de seize ans, brisa la lunette arrière et se mit à tirer sur les tout-terrain qui les poursuivaient.

A cet instant, des blindés suivis d'un GAZ-66 se montrèrent à l'entrée du village : Torbi-Kala s'était enfin décidée à envoyer des renforts, cédant aux supplications désespérées des gars de la milice spéciale.

Le Land Cruiser tenta de se faufiler entre un blindé et une saillie rocheuse en porte-à-faux, mais le VTT se déporta sur sa droite et le quatre-quatre emplafonna le rocher. A ce même instant, une roue du blindé broya l'arrière du Cruiser dans un hurlement de ferraille. Chapi et son fils s'en extirpèrent, passèrent sous le nez du GAZ-66, enjambèrent un muret d'argile et disparurent.

Les jeeps de leurs poursuivants s'arrêtèrent. Le VTT ralentit et le servant de pièce ajusta le tir. Une seconde plus tard, un guetteur tchéchène posté depuis l'aube au sommet d'un rocher écimé envoya une grenade à explosif brisant dans le flanc vert du blindé.

Les soldats n'étaient pas encore descendus du GAZ-66 qu'une roquette de type Chmel perça la bâche du camion, tirée de derrière le muret d'argile.

Trois heures plus tard tout était fini. Le drapeau vert flottait sur le bâtiment de l'ancien soviet de village. Plus bas, sous l'avant-toit, pendaient les cadavres dénudés des miliciens russes. Les cadavres présentaient mal parce que, après les Tchétchènes, la foule s'en était occupée. D'un soldat ne pendillait que la moitié.

Le maire du village se retrouva enfermé dans sa propre cave et son adjoint, honni des villageois, fut frappé si fort qu'Arzo eut toutes les peines du monde à l'arracher à la foule. On incendia le bureau du district. Saïghid fut élu *dibir* du village à l'unanimité, Askhab devint chef du bataillon des volontaires.

La foule déchaînée criait "*Allah akbar !*" mais Arzo ne pouvait pas ne pas remarquer que seuls sept cents hommes sur les deux mille du village étaient sur la place. Et quand vint le moment d'enregistrer les volontaires, beaucoup s'effacèrent sans faire de bruit.

Les premières nouvelles faisant état de la rébellion tombèrent à Torbi-Kala à midi cinq lorsque les miliciens assiégés appelèrent le ministère de l'Intérieur. Incrédule, l'officier de service demanda des détails mais n'entendit que des coups de feu au bout du fil et la ligne fut coupée. Dès lors, plus moyen de joindre Khossol.

La nouvelle alla jusqu'aux journalistes qui exigèrent des commentaires auprès des services de l'Intérieur. Après quoi l'attaché de presse du ministère fit une déclaration à la télévision, disant que la

milice avait encerclé une bande importante de boïéviki dans le district de Bechtoï près de Khossol.

Le président de la République regarda le journal télévisé et le jugea rassurant, mais une nouvelle de dernière minute tomba du village frontalier de Mesken-Yourte situé à trente kilomètres de Khossol. Un détachement de quatre cents boïéviki avait franchi la frontière et investi le village. Les gardes-frontières russes avaient été faits prisonniers sans le moindre coup de feu. A quatre mains, le maire du village et le chef de bande avaient levé le drapeau vert. Le leader des boïéviki s'appelait Khanpachi Khadjiev, frère cadet d'Arzo.

Le président Aslanov, homme perspicace, comprit qu'on ne pourrait pas faire passer grand-chose sur le dos de la "bande encerclée". Rébellion ou incursion, on ne savait pas ce qu'il se passait dans le district de Bechtoï, mais il était clair qu'il fallait y envoyer les chars.

Il appela donc le commandant des troupes du Caucase-Nord mais ce dernier était en permission et n'avait pas l'intention d'interrompre ses vacances pour des villages de montagne, c'est-à-dire pour des riens. Du reste, son retour de congé n'aurait pas donné grand-chose d'utile parce que le président Aslanov ne l'avait jamais vu sobre.

Le président Aslanov appela le chef du FSB de la république mais il s'avéra que l'autre s'était envolé d'urgence pour Moscou.

Le président Aslanov appela le ministre de l'Intérieur mais son téléphone mobile ne répondait pas. Un garde finit par décrocher qui annonça que la voiture du ministre stationnait depuis bientôt trois heures devant le portail métallique d'une villa privée de Torbi-Kala et que la consigne était de ne le déranger en aucun cas.

"C'est un complot !" comprit le président Aslanov.

Il convoqua une réunion pour donner l'ordre de retrouver le ministre de l'Intérieur coûte que coûte. Un groupe spécial d'intervention rapide fit sauter le portail et s'engouffra dans la villa, pensant trouver le ministre emprisonné et attaché. Attaché, il l'était, mais pas tout à fait comme on l'avait imaginé. Il se tenait assis tout nu menotté à une chaise, et fouetté par une fausse blonde chaussée de bottes de cuir qui lui montaient jusqu'au pubis.

Une réunion de crise se tint à cinq heures de l'après-midi dans le bureau du président Aslanov.

Le ministre de l'Intérieur affichait une mine extraordinairement morose et considérait les événements de l'après-midi comme une tentative de le priver de son fauteuil. Les mœurs de Torbi-Kala se distinguaient par une simplicité toute patriarcale : le fouet à lanières de cuir n'était pas le genre de chose qu'on laissait impuni.

Sommé de faire son rapport sur la situation, il déclara que les forces à ses ordres menaient une opération visant à exterminer la bande d'Arzo Khadjiev. Le chef adjoint du FSB exprima son total désaccord

avec de tels propos, rappelant que Khadjiev avait été liquidé par un groupe spécial de son service un mois et demi plus tôt.

Quant au procureur de la République, il dit :

— Ce n'est rien d'autre qu'un complot contre notre président ! Voyez un peu ce qui se passe ! L'incursion des Tchétchènes dans notre territoire n'est pas encore établie que deux mille personnes se rassemblent déjà sur les places, et que Telaïev et Malikov leur distribuent des armes ! Ils disent vouloir se battre contre les Tchétchènes. A-t-on vu des gens se rassembler sur la place Rouge pour exiger qu'on arme le peuple quand Moscou a déclaré la guerre à Grozny ? Il existe déjà assez de forces en Russie capables de se battre ! Ces gens-là sont des bandits qui veulent en profiter pour accaparer des armes et renverser notre président ! Il faut intervenir d'urgence à la télévision et interdire toute activité à ces bandits !

Cinq heures de l'après-midi. Pendant qu'on distribuait des armes sur les places de Torbi-Kala et que le procureur de la République exigeait la cessation des désordres, Djamaluddin et ses hommes avaient pris avantageusement position à quinze kilomètres de Khossol au fond d'une gorge profonde que longeait une route menant au village de Kurchi.

Djamaluddin n'était certes pas le seul meneur avar prêt à guerroyer contre les Tchétchènes. Mais tous les autres se trouvaient à deux cents kilomètres de Khossol alors que lui, à vingt kilomètres seulement.

Il n'avait que six hommes à ses côtés. Trop peu pour se battre. Mais les autres étaient plus utiles ailleurs, et Djamaluddin les avait disposés comme il le jugeait nécessaire.

— Pourquoi crois-tu qu'Arzo quittera Khossol dès aujourd'hui ? demanda Chapi plutôt mécontent des ordres donnés par son jeune camarade. Il a peu d'hommes mais en aura beaucoup plus demain.

— Arzo est un chef aguerri. Il comprend que c'est la vitesse qui compte, pas le nombre. Trois jours d'hésitation et les Russes débarqueront avec leurs chars. Mais si Arzo s'empare du tunnel de Kurchi, les chars resteront de l'autre côté de la montagne. Il passera par ici aujourd'hui. Il prendra Kurchi d'abord, le tunnel ensuite. Parce qu'on ne peut pas atteindre le tunnel sans passer par Kurchi.

— Alors pourquoi ne pas l'attendre au tunnel ?

— Nous restons ici.

— Pourvu que ce ne soit pas pour l'éternité.

— Comme Allah le voudra.

Arzo ne pensait pas que les choses tourneraient aussi vite : il lui fallait encore deux ou trois jours pour rassembler un maximum de

combattants à Khossol afin de les jeter en avant dans la bataille. Mais l'étincelle avait jailli entre les bornes du condensateur plus tôt que prévu, et, deux heures après l'insurrection de Khossol, obéissant à un ordre transmis à la chaîne, quatre centaines de Tchétchènes commandés par le frère cadet d'Arzo entrèrent dans Mesken-Yourte, village tchétchène de neuf mille habitants à l'ouest du district de Bechtoï.

À sept heures du soir, après avoir envoyé des éclaireurs sur la route, Arzo fit monter cinquante combattants dans deux GAZ-66 et quitta Khossol à leur tête dans une Niva blanche. Objectif : le petit village de Kurchi.

À cet endroit, le territoire de la république d'Avarie-Dargo-Nord mordait en profondeur dans la terre des guerriers d'Allah comme une gueule de requin dans un morceau de chair fraîche. La carte du district de Bechtoï ressemblait à une énorme langue tirée en direction de la Tchétchénie, et les villages de Mesken-Yourte et de Khossol étaient comme les deux coins d'un triangle isocèle dont la base s'évasait vers l'Avarie et la pointe s'enfonçait en Tchétchénie. Entre Mesken-Yourte la Tchétchène et Khossol l'Avare, la distance n'était que de trente kilomètres bien que la superficie totale du district s'étendît sur près de sept mille kilomètres carrés. Du reste, ces calculs n'avaient de sens que sur une carte. Dans la réalité, il était impossible de calculer la surface réelle du district de Bechtoï. Car la terre de la contrée n'était pas couchée aussi servilement qu'une nappe sur une table. Elle s'agitait comme la courbe d'un oscillographe tantôt vers le haut, tantôt vers le bas. Ces montagnes, le cœur du Caucase, étaient considérées comme plus rudes que les cimes boisées de la Tchétchénie. Les distances, qui étaient folles, rendaient fous les voyageurs. Deux villages séparés par un seul trait de règle graduée pouvaient être séparés dans les faits par l'éternité : par les haches de silex des rochers qui rompaient tous les liens et plongeaient les deux aouls dans des mondes différents où divergeaient les époques et les langues.

Entassées les unes sur les autres comme des quartiers de viande saignante, ces montagnes étaient reliées entre elles par un réseau sanguin de routes. Kurchi se nichait à vingt kilomètres de Khossol, presque à cheval sur la ligne droite qui rattachait virtuellement les deux villages frontaliers. Prendre les trois villages à la fois, c'était donc couper le district de Bechtoï du reste de l'Avarie. Plus stratégique encore était la présence d'un tunnel de quatre kilomètres percé dans les années 1930 à même les roches du Tliarah-Kol. La seule route par laquelle les chars russes pouvaient atteindre Bechtoï !

Mais le principal atout d'Arzo n'était pas tant les montagnes que les montagnards. Il aurait très bien pu choisir d'envahir le plat district de Chakhdag ou bien les terres fertiles des Koumyks et des Nogais qui

offraient une voie d'accès directe à Torbi-Kala. Il aurait pu choisir aussi le district de Khalin naguère fortement peuplé de Tchétchènes.

Or il avait choisi de frapper au cœur des montagnes.

Ici, même à l'époque soviétique, les mosquées avaient toujours célébré le culte sans se cacher. Ici, les femmes n'ôtaient jamais leur foulard, ni les vieux, leur toque de mouton. Ici, l'on n'avait connu ni le chômage, ni la délinquance, ni le pouvoir des Soviets. Ici, les violeurs étaient brûlés avec leur maison et les différends fonciers se réglaient à la mosquée devant l'imam. Non que les habitants fussent des wahhabites ; mais parce qu'ils étaient des montagnards.

Arzo savait qu'une fois le tunnel conquis, le district entier serait pris dans son sac. Les rares représentants du pouvoir officiel, encerclés par la Tchétchénie, coupés du reste de la république par un dernier coup de ciseaux donné à leur cordon ombilical, ballottés dans une balançoire de pierre entre le ciel des montagnes et l'enfer des abîmes – ces rares représentants-là seraient égorgés par les moudjahidines tchétchènes ou par les insurgés.

La base de Bechtoï aurait pu leur offrir un dernier point d'appui mais il ne s'agissait guère que d'un aérodrome auxiliaire par lequel les armements lourds n'auraient pu transiter vers la Tchétchénie. Son altitude causait en soi une masse de problèmes, et il aurait été absurde de construire un aérodrome capable de recevoir des blindés sur un plateau entouré de montagnes inaccessibles aux chars.

Arzo n'avait pas l'intention de prendre la base Bechtoï-10 : elle se rendrait d'elle-même. Et s'il arrivait, dans la guerre à venir, que des avions en décollent pour bombarder les villages avars, c'était tant mieux. Arzo savait qu'on ne pouvait pas conquérir cette terre (pas plus que la Tchétchénie) parce que alors il faudrait se battre non contre un Etat mais contre une tribu. Or on ne pouvait vaincre une tribu. On ne pouvait que la rallier à son camp : en quoi les bombardiers russes survolant les villages de montagne feraient mieux que n'importe quel imam.

Les éclaireurs atteignirent Kurchi sans le moindre obstacle, sans rien rencontrer de plus méchant qu'un troupeau de brebis, et le cortège d'Arzo progressa avec la même facilité, sans le moindre contretemps.

La route se faufila un temps parmi les collines puis monta très vite en hauteur, entre deux parois rocheuses couleur de sable, dépourvues de verdure et de bois, frisées de ronces multicolores, qui ne ressemblaient en rien aux monts de Tchétchénie. Une longue montagne se profila loin devant, semblable à une arête d'osciètre. Le soleil brillait à son sommet rocailleux mais ici, au fond de la gorge, s'étalait déjà une ombre gelée.

La route plongeait vers les eaux noires et cristallines du Kara-Angu et les Tchétchènes aperçurent enfin le pont qui suivait le barrage de la

centrale hydroélectrique.

Aménagée dans les années 1930, la retenue d'eau accumulait assez d'humidité pour verdir l'une des parois de la gorge jusqu'à son sommet, l'autre restant presque imberbe avec des ombres noires zigzaguant entre des coulées de pierres et des amas de cloques rocheuses.

Un cri du moteur, et le premier GAZ s'engagea sur le pont. A cet instant, du côté de la paroi gauche, qui était pelée, Arzo vit jaillir un éclair de missile antichar dont il entendit le sifflement.

Un missile filoguidé vole lentement, et Arzo le vit distinctement s'approcher, son fuselage d'acier lançant des éclats sous les rayons du soleil couchant, mais pas assez lentement pour que le conducteur du camion puisse l'esquiver de quelque façon.

Il atterrit dans le pare-brise, perfora la cabine et explosa sous la bâche qui abritait vingt-quatre combattants. En un clin d'œil, il ne resta plus du camion qu'une boule ardente.

Arzo s'était déjà éjecté de la Niva. Couché sur le bas-côté de la route et caché par les pierres, il arrosait de courtes rafales le point d'où venait le missile.

Une grenade antichar explosa, et Arzo se retourna pour voir les dégâts de l'impact sur le camion qui fermait la colonne. L'onde de choc le souleva dans les airs et le tint quelque temps en suspens puis, comme après une hésitation, le laissa retomber sur ses quatre pieds au sacrifice de sa roue avant droite qui fut réduite en miettes. Le camion hésita encore une fois avant de se coucher sur le flanc. Les hommes s'en extirpèrent.

Arzo lâcha une nouvelle rafale et roula se cacher derrière une autre pierre. L'instant d'après, une grenade tirée au fusil d'assaut frappa la niche qu'il venait de quitter. Arzo tira de nouveau sur le mont pelé où se cachait l'homme au lance-missiles antichar dans des paquets de ronces et de cailloux, puis il se laissa couler en contrebas, à l'abri du barrage. Le mont chauve disparut alors de son champ de vision. Maintenant, il ne voyait plus que la pente boisée.

Une autre grenade se ficha dans le deuxième GAZ mais la plupart des combattants s'en étaient extirpés. Arzo en vit même quelques-uns monter vers les bois tout en ouvrant le feu contre un ennemi invisible. Trois vacillèrent et tombèrent (l'un d'eux jeté en avant par une balle reçue dans le dos, de cela Arzo était sûr), mais les autres atteignirent les arbres et continuèrent leur ascension, ce qui contrebalançait en partie le rapport des forces devant l'ennemi.

Le combat fut bref – environ trois minutes – mais le bilan, désastreux. Vingt-cinq hommes avaient brûlé dans le premier GAZ sans pouvoir comprendre ni pourquoi ni comment. Trente et un tués au total, et trois blessés. Les deux camions détruits par le feu.

Ils étaient tombés dans une embuscade à feux croisés courts de part et d'autre de la gorge, de celles qu'Arzo lui-même affectionnait pour piéger les troupes russes, et dont les résultats s'étaient révélés non moins catastrophiques.

Les blessés furent évacués vers Khossol dans la Niva rescapée. Après deux heures d'une marche éreintante, vingt-quatre hommes commandés par Arzo arrivèrent aux approches de Kurchi et là, à un kilomètre du village, rencontrèrent trois centaines de combattants aux ordres de son frère cadet Khanpachi.

Ils attaquèrent de nuit, mais sans créer la surprise. Une fois dans le village, ils tombèrent sous une pluie de balles. Toujours la même signature : des salves d'armes automatiques de derrière des portails bien fermés, des tirs désordonnés qui ne causaient peut-être pas de pertes irrémédiables parmi les Tchétchènes, mais les obligeaient à forcer les portes des maisons endormies en exterminant à la mitrailleuse les animaux aux abois et en jetant les villageois ventre à terre avec force coups et menaces.

Arzo ne fut pas étonné de reconnaître un petit-neveu de Djamaluddin Kemirov en la personne d'un attaquant achevé non sans mal près du bâtiment de l'école.

Le détachement traversa le village et fonça droit dans la direction du tunnel. Trop tard. Kurchi avait mal résisté non parce que Djamaluddin manquait d'hommes, mais parce qu'il avait concentré toutes ses forces aux abords du tunnel. Les deux heures de temps qui s'étaient écoulées depuis l'embuscade du Kara-Angu, Djamaluddin les avait passées à transformer l'accès au tunnel en ligne défensive fortifiée.

Une tâche plutôt aisée si l'on sait que la route allait s'étrécissant au tunnel, encaissée entre deux parois rocheuses verticales aux sommets boisés. Arzo ne pouvait guère se vanter de bien connaître l'histoire militaire, mais celle des trois cents Spartiates défaits dans les Thermopyles lui était plus que familière. Et pourtant le roi Léonidas n'avait pas de lance-grenades.

Fourbu et légèrement sonné, Arzo rentra à Kurchi à neuf heures du matin. Des poules erraient dans les rues et des villageoises braillaient devant l'école. Il s'avéra que Khanpachi avait enfermé tous les hommes dans la cour en les plaçant sous la surveillance de sentinelles armées de PM. Arzo s'emporta.

— Mais ils nous ont tiré dessus ! objectait Khanpachi.

Pour un peu, Arzo l'aurait tué sur place.

A cet instant quelqu'un le tira discrètement par la manche. Arzo se retourna et vit un vieillard de quatre-vingts ans.

— Est-ce que je peux aller au petit coin ? Sinon c'est gênant devant

tout le monde, dit le vieux.

— Va où tu veux, répondit Arzo.

On comptait trois ennemis tués dans la nuit : le petit-neveu de Djamaluddin et deux gardes-frontières fédéraux du poste attendant au village. Arzo se dit qu'il devait y avoir plus de villageois que de fédéraux parmi les défenseurs, mais que les gens d'ici s'en étaient tirés parce que plus aguerris.

Il y avait aussi un blessé, étendu près de l'école sur les marches du magasin, et entouré de femmes et de Tchétchènes. Par malchance, c'était un Russe : cheveux jaune paille et peau de porcelaine avec un nombre incalculable de taches de rousseur. Il devait avoir dans les dix-huit ans. Le souffle court, le pantalon mouillé d'urine et de sang, il se tenait la jambe qui était percée d'un petit trou au-dessus du genou.

Voyant Arzo s'approcher, le blessé le regarda de ses yeux ronds de frayeur et dit :

— Ne me tuez pas.

Arzo Khadjiev passait pour l'un des chefs de bande les plus cruels du Caucase, ce qui ne veut pas dire qu'il tuait systématiquement les soldats. Au début de la guerre, à l'entrée des chars russes dans Grozny, il avait pour principe de relâcher les prisonniers. Il les rendait à leurs mères ou les libérait comme ça. Il échangeait volontiers des fédéraux contre des détenus de Khankala. Même quand tous les Tchétchènes de Khankala furent massacrés et qu'on fut à court de monnaie d'échange, Arzo fit relâcher sans contrepartie une vingtaine de prisonniers que leurs mères étaient venues chercher.

Jusqu'au jour où sa femme enceinte s'en était allée voir de la famille et qu'Arzo l'avait retrouvée en décomposition dans une cave avec dans le ventre son embryon de cinq mois, putréfié. Depuis lors il n'avait plus jamais relâché personne.

— Ne me tuez pas, répéta le jeune garde-frontière. Je ne recommencerai plus.

Arzo eut le visage tordu d'une convulsion furibonde. "Je ne recommencerai plus", ça voulait dire quoi ? Il demandait pardon pour un pot de confiture cassé, ou quoi ? Les femmes chuchotaient entre elles. Ce qui énervait le plus Arzo, c'était la gueule blondasse du même. S'il avait eu un air caucasien, au moins !

— Comment tu t'appelles ? demanda Arzo malgré lui.

— Sergueï.

— Tu es un quoi ?

— Hein ?

— Ton appartenance ethnique, que je te demande.

— Vepse, répondit le gars.

Arzo en fut comme deux ronds de flan.

— Vepse, ça veut dire quoi ?

— C'est un peuple. Les Vepses. En Carélie.

Arzo crut que le même se fichait de lui. Il n'avait jamais entendu dire qu'il y ait des Vepses en Russie. Des Avars, oui. Des Tchétchènes, oui. Des Tcherkesses, des Ossètes, des Kalmouks, des Lezghes, des Balkares, des Karatchaïs... Mais des Vepses, ça non.

— Alors dis quelque chose dans ta langue, ordonna le Tchétchène.

— Je ne peux pas. On n'est plus qu'une vingtaine de familles. Ils ont voulu nous inscrire comme Russes pendant le recensement. Mon grand-père a dit : Non, on est des Vepses. On a toujours vécu là et ce village est à nous. Dykva, ça s'appelle.

Arzo regarda le garde-frontière. Ce mioche ne ferait jamais un homme. S'il était relâché, il passerait le reste de ses jours à mouiller sa culotte. Ça se voyait tout de suite à ses yeux gris effarouchés. Arzo comprit à cet instant qu'il n'avait pas envie de le tuer. Sans doute avait-il eu tort de lui adresser la parole. Il ne parlait jamais aux prisonniers. Jamais. Dans le meilleur des cas, il leur donnait des ordres.

— Et vous croyiez en quoi avant les Russes ? demanda Arzo.

— Nos prières allaient aux pierres, avoua le prisonnier.

— Convertis-toi à l'islam et tu auras la vie sauve.

Le Vepse intimidé fit oui. Juif ou pyrolâtre, il serait devenu n'importe qui pour vivre.

— Faites-lui un pansement, enfin quoi, lança Arzo aux femmes d'une voix éraillée.

Puis, tournant les talons, il s'éloigna.

Arzo Khadjiev s'était tapi derrière un muret de pierre à flanc de montagne. Une maisonnette à trois pièces se profilait dans son dos, couverte d'une toiture plate et flanquée d'un petit appentis. De là partait un étroit chemin de cailloux qui montait au cimetière du village.

La montagne d'en face faisait penser à la roue d'un paon : taches verdoyantes, mousses jaunes et roches rouges lançaient mille étincelles aux rayons roses du levant. Au fond du val, sous un mur d'arêtes rocheuses, s'étaient les eaux d'un lac si vert qu'on l'eût dit teinté d'émeraude. D'une faille jaillissait une cascade et quand Arzo mit l'œil à sa mire optique, il crut voir des gerbes d'écume voler à un mètre de lui.

Un paysage féérique.

S'il avait choisi un tel positionnement, c'était d'abord parce qu'il voulait mourir dans un décor aussi magnifique.

Au septième jour, Arzo occupait toujours Kurchi. Il avait contacté l'homme qui coordonnait l'opération et celui-ci lui avait interdit de quitter le village, promettant d'attaquer les Russes par-derrière, de

l'autre côté du tunnel. Mais rien. Et maintenant il était trop tard : les trois cents boïéviki étaient bloqués par les chars russes et le bataillon des volontaires avars.

Les deux tiers des villageois avaient décampé. Arzo força le tiers restant à creuser des tranchées. A l'aube du septième jour, les Tchétchénes rassemblèrent les gens sur la place du village. Arzo embrassa l'assemblée du regard et dit :

— Les Russes s'amènent avec des lance-roquettes. Quittez le village.

Une heure plus tard, mis à part les boïéviki, il ne restait plus dans le village que quelques dizaines de personnes et une douzaine de miliciens capturés par Khanpachi à Mesken-Yourte. On ne les avait pas encore tués, à tout hasard.

Au bout de deux heures, Arzo vit un Hummer blanc qui s'avavançait à l'orée du village. En sortit Djamaluddin. Arzo hésita, puis descendit jusqu'à la clôture d'enceinte. Djamal lui demanda de relâcher tous les villageois, à quoi l'autre répondit qu'il pouvait traverser le village et emmener tous ceux qu'il saurait convaincre.

— Ceux qui restent ne veulent pas partir, dit Arzo. Ils disent que les fédéraux vont tout piller. Crois-tu que je les retiens ? Je n'ai pas l'intention de me cacher dans le dos des gens.

Alors Djamaluddin lui demanda de relâcher les miliciens.

— Non, répondit Arzo.

— Tu n'as pourtant pas l'intention de te cacher dans le dos des gens...

— J'ai dit : dans le dos des gens ; pas dans le dos des flics.

Les Avars repartis, Arzo remonta à son poste par une étroite ruelle de terre battue. Quand il eut regagné son carré, derrière la murette, il se remit à observer les gerbes d'écume à travers sa mire optique.

Arzo avait souvenir d'une légende entendue jadis :

Ce fut dans les gorges de Kurchi que l'esprit maître de l'Orage et l'esprit maître du Ciel guerroyèrent entre eux. Quand les éclairs enflammèrent les forêts environnantes, le maître du Ciel créa la cascade pour éteindre le feu. Les forêts brûlèrent pourtant : ces taches de verdure dont étaient brodés les rochers rouges, jaunes et gris ; mais maintenant l'eau battue en écume se jetait dans le lac d'émeraude en grondant si fort que, même à distance, l'on ne pouvait entendre le hurlement des chars russes.

Mourir au combat pour avoir l'honneur de donner son nom à la cascade, Arzo n'était pas contre. Mais le combat dans lequel il allait mourir aujourd'hui ne méritait même pas qu'on baptise une flaque d'eau au bord de la route.

L'œil à la lunette, Arzo observa un oiseau bigarré qui avait bâti son nid derrière le rideau d'écume de la cascade, et qui maintenant faisait des ronds dans l'air autour des cataractes blanches. La scène l'absorba

tant qu'il faillit ne pas entendre les pas qui s'approchaient. Il leva les yeux et vit Askhab.

Le jeune Avar s'était très bien tenu pendant tout ce temps. Mieux que ne l'eût fait Arzo lui-même si son père l'avait traité publiquement de félon en le chassant de chez lui. Askhab s'assit sur la terre tiède et ronceuse, but à sa gourde et la tendit à Arzo.

Le Tchétchène fit non de la tête et Askhab raccrocha sa gourde.

— Pourquoi Chamil n'est-il pas venu nous prêter mainforte ? demanda Askhab.

— Parce que Chamil n'a pas besoin de victoire. Il n'a besoin que de guerre. Les Russes sont bêtes et pleins de soi. Ils ne voudront jamais reconnaître qu'ils ont été aidés par les Avars. Ils ne seront même pas fichus de le comprendre. Ils penseront avoir appris à faire la guerre. Ils reviendront en Tchétchénie pour égorger la population des villages, et Chamil se posera de nouveau en grand guerrier.

Askhab se taisait.

— En plus, ajouta Arzo, il a une dent contre moi. Ça remonte à l'Abkhazie. Or un chef de guerre qui a de mauvais rapports avec ses supérieurs se fait souvent piéger. Nous autres, Tchétchènes, n'aimons pas nous entretuer quand on peut laisser le travail aux Russes.

Arzo n'avait pas l'intention de se rendre. Trois ans plus tôt, il s'était retrouvé encerclé de fédéraux dans un grand aoul adossé à des montagnes. Le gros du détachement avait pris la fuite par le lit tari d'un torrent sous la couverture d'une quarantaine de boïéviki restés sur place pour faire diversion. Les Russes avaient proposé l'amnistie et les Tchétchènes, sachant leur mission accomplie, s'étaient rendus.

De ces quarante-là, Arzo n'avait jamais revu personne. Mais un jour des amis lui firent parvenir une cassette de Moscou. On y voyait des combattants débarquer d'un fourgon cellulaire. Tous nus. Beaucoup avaient les oreilles et les lèvres coupées. Arzo reconnut un cousin nommé Rasul. Il avait dix-sept ans. Il marchait tout en tenant ses tripes violettes dans le creux de ses mains.

Arzo n'avait pas l'intention de descendre nu d'un fourgon cellulaire en cachant ses parties honteuses d'une main et en se tenant la tripaille de l'autre. Il préférait cette murette montée au temps de l'imam Gazi-Mahomed, les cimes éblouissantes des montagnes et le chant des criquets qui se fondait au grondement de la cascade et au fracas des chars.

— Tu sais, dit Askhab, j'ai fait un tour à la bibliothèque de l'école. C'est plein de livres là-bas. Eh bien c'est vrai : le peuple vepse a bel et bien existé. Un peuple finno-ougrien. Les Mériens, les Tchoudes et les Vepses. Les Russes ont accaparé leurs terres. Même Moscou, à l'origine, ce n'était pas un nom russe. Les Vepses ont disparu. Qui est conquis par les Russes finit toujours par disparaître. Je ne voudrais pas

que mon arrière-petit-fils braille devant ses ennemis comme ce garde-frontière, là ; ni surtout qu'il braille dans la langue de ceux qui ont tué son peuple.

— C'étaient des païens, voilà pourquoi ils ont disparu, dit Arzo. Ils se prosternaient devant des pierres. Résultat ?

Encore deux heures de passées, et l'on vit reparaître le Hummer blanc sur la route du village. Cette fois, Djamaluddin était accompagné d'un blond en treillis sans épaulettes. Arzo descendit les voir avec Askhab. Il les écouta en regardant le soleil danser sur les cimes.

— Ne vois-tu pas qu'ils t'ont vendu, Arzo ? dit le Russe. Chamil n'a pas besoin de victoire. Il a besoin de guerre. Et puis il ne t'aime pas. Il te considère comme son rival. Vous autres, Tchétchènes, n'aimez pas vous entretuer quand les Russes peuvent faire le travail à votre place.

Arzo trouvait détestable que ce type l'appelle par son nom. Quand on se dispute, dans le Caucase, on n'appelle jamais personne par son nom. C'est indigne de mettre un nom d'homme sur son ennemi. Arzo tourna la tête et ordonna à Askhab :

— Va pendre nos miliciens.

— Tu pourrais te rallier à nous, Arzo, dit le Russe. Tu sauveras la vie de tes hommes et de ton frère. Nous te laisserons tes armes.

Arzo se retourna et leva le bras là-haut, vers la murette où la mire optique de sa Dragunov lançait des éclats au soleil.

— De là-haut la vue est magnifique, dit Arzo. Je mourrai là-bas. Tu peux faire les premiers tirs de réglage.

Le blond en treillis qui accompagnait Djamaluddin s'appelait Argounov. Il commandait l'une des unités de l'Alpha et du groupe d'assaut créé pour la défense du tunnel de Kurchi.

Un quart d'heure après, Djamaluddin et Argounov entraient dans un petit village de montagne suspendu aux rochers de l'autre côté du tunnel.

Le Hummer gravit un chemin qui convenait mieux aux chamois qu'aux voitures et s'arrêta près d'une vieille maison de pierre perchée sur un mamelon rocheux. Impossible d'aller plus loin : la piste caillouteuse montait très fort en s'étrécissant, bordée de maisonnettes comme autant de perles à un collier. Soldats et volontaires encombraient le passage.

A l'intérieur, dans une pièce couverte de tapis pour les visiteurs, le commandant des opérations se tenait derrière une longue table en bois. C'était toujours ce même Sapronov que Djamaluddin avait connu en Abkhazie, à cette différence que, de colonel, il avait été promu général.

Sapronov était encore plus gros qu'avant. Et rond comme une queue

de pelle.

La cause en était l'échec d'une opération de la veille dans le district de Keleb : appuyée par des VTT, l'infanterie avait tenté de prendre un village de plaine où se nichaient des Tchétchènes, mais les VTT avaient été brûlés et les fantassins, fusillés. A l'origine, l'attaque devait se faire avec l'appui des chars et non des VTT ; toutefois les chars étaient coincés dans les montagnes et le seul qu'on avait fut dépêché au magasin avec mission de rapporter de la vodka pour le commandant.

Assis au beau milieu de la pièce, les jambes grandes écartées, les pieds garnis de bottes qu'il n'avait pas voulu quitter et qui laissaient des marques sales sur un sol bien savonné, Sapronov gueulait.

Deux spécimens efflanqués, un gars et une fille, se tenaient face à lui. La nana avait une mâchoire de jument et un visage sec et soigné de correspondant de guerre étranger. Le type portait sous le bras une caméra mastoc.

— Ah ! putain d'elle ! J'en mettrais sept à sucer dans la bouche de sa mère ! hurlait Sapronov. Qui vous a laissés venir ? La ligne de feu est là ! Et c'est là qu'on a empêché les Tchènes de nous passer sur le corps !

Et Sapronov de pointer le doigt au sol, ce qui était plus qu'étrange parce que entre les Tchétchènes et lui se dressait un massif montagneux qu'il n'avait aucunement l'intention de franchir. Il ne s'était même pas montré sur la ligne de front bien qu'il eût déjà rédigé plusieurs demandes de décoration pour héroïsme, l'une destinée à son propre cuistot, l'autre à l'ordonnateur d'une soirée filles et sauna arrangée à son attention, et la troisième au chef du premier bataillon blindé à s'être approché de Kurchi.

Vaillant officier, le chef de bataillon avait foncé sur Kurchi tout en étant persuadé que les Tchétchènes occupaient déjà le tunnel et qu'on allait lui bousiller camions et tourelles. Une fois sur place, pourtant, il était tombé sur un front et des tranchées remplies de barbus qui parlaient une langue bizarre et que rien en apparence ne distinguait des Tchétchènes.

D'où la perplexité du chef de bataillon, parce qu'il devait faire un rapport conforme aux vœux de la hiérarchie et ne pouvait donc pas annoncer que les Tchétchènes avaient été arrêtés par des armoires à glace non répertoriées armées de lance-grenades. Aussi rapporta-t-il que les Tchétchènes avaient été stoppés par ses chars. Mais en homme probe et téméraire qu'il était, il se sentait gêné et préférait se ranger aux ordres de Djamaluddin.

— Mais... dit la nana d'un ton ferme et méprisant qui mit Sapronov hors de lui.

— La ferme ! Des espions, voilà ce que vous êtes ! Vous allez avouer et plonger pour crime de guerre !

L'opérateur et la nana ne comprenaient goutte mais Sapronov avait l'air content de l'idée. Il promena le regard dans la pièce et tomba sur Djamaluddin.

— Va, dit Sapronov, exécute !

Djamaluddin ne bougeait pas.

— A qui est-ce que je parle ! Ces deux-là : qu'on les liquide !

Sans un mot, Djamaluddin attrapa la fille d'une main et l'opérateur de l'autre, puis les traîna au-dehors. Hébété, Argounov suivit.

— Assis, dit Djamaluddin à l'opérateur.

L'autre s'assit immédiatement. Peut-être ne comprenait-il pas le russe mais le pistolet que Chapi lui flanquait dans les côtes se passait de traduction.

Djamaluddin conduisit lentement son Hummer à travers le village qui grouillait d'hommes et de matériel de guerre. Outre les Russes fourmillaient aussi des centaines d'Avars dont tous n'étaient pas aux ordres de Djamal. Certains vivaient à Moscou depuis plusieurs années : dès la nouvelle des combats connue, ils s'étaient précipités au pays.

Il y avait même un gars venu de France à Torbi-Kala en charter pour le week-end. Il disait ne pas pouvoir quitter le bureau en semaine. Il passait donc la semaine au bureau et le week-end à la guerre, comme tout le monde, dans les tranchées. Et ce pendant un mois jusqu'à ce vendredi où il fut pris par Interpol au Bourget, écopant aussitôt de vingt ans pour trafic de stupés : il eût mieux fait de rester dans les tranchées. Mais cela se passa quelque temps plus tard.

Il y avait ce jour-là beaucoup de voitures chic en raison de la visite de Sapronov, et le Hummer de Djamaluddin se coulait lentement dans la foule, hésitant sur la route à prendre. Enfin l'on s'arrêta près d'une jeep argentée d'où dépassait le canon d'un fusil-mitrailleur. C'était le véhicule d'un cousin de Tachov qui possédait quelques magasins à Torbi-Kala. A voir le quatre-quatre stationné devant le qg du village et non de l'autre côté du tunnel, il apparaissait que son propriétaire ne brûlait guère d'aller au front. Djamaluddin lui donna l'accolade, puis lui dit en lui montrant les journalistes :

— Tachov, prends ces deux-là et conduis-les à Torbi-Kala. Vous leur achèterez des billets d'avion. Ne les quittez pas des yeux tant qu'ils n'auront pas décollé. Compris ?

— Mais c'est inouï ! dit la journaliste. De vraies brutes, vos généraux...

— Elle ne comprend pas le russe, ou quoi ? demanda Djamaluddin.

— Non, répondit Argounov.

— Tant mieux, dit l'Avar.

Dix minutes plus tard, Argounov et Djamaluddin étaient de retour à l'état-major. Affalé sur la table, le général cuvait son vin pendant que les hommes de sa suite asséchaient les restes de vodka. Hagen et

Gadjimurad, parfaitement sobres, se tenaient dans un coin avec un autre Russe, sobre lui aussi. C'était Fedor Komissarov, lequel accompagnait le général.

Djamaluddin et Argounov échangèrent un regard. Ils venaient faire leur rapport au général sur le bilan des pourparlers avec Arzo, mais personne n'était en état de les écouter. Ils se dirigeaient déjà vers la porte quand Saprionov ouvrit un œil qui se focalisa sur l'Avar. Il eut un spasme de rogomme, se leva à moitié de sa chaise et dit :

— Bois un verre avec nous.

Djamaluddin répondit par un silence.

— Ah ! c'est vrai, tu ne bois pas. Comme ces chiens de Tchétchènes.

Djamaluddin fit un pas vers la table et lui dit calmement :

— Lève-toi et marche à la tête de tes troupes pour en tuer au moins un, puisque ce sont des chiens.

Le général Saprionov mit un certain temps à digérer la phrase.

Quand le propos de Djamaluddin s'habilla enfin de sens dans son esprit, il éructa en disant :

— Ah ! putain de toi, sais-tu sur qui tu lèves la queue ? Qui es-tu, toi le cul noir ? Tu vas voir ! Je t'en foutrai moi ! En trois tours de corde !

Là-dessus, le général lâcha une bordée d'injures soldatesques qui n'étaient pas piquées des hannetons. Tout le monde retint son souffle. Par-dessus la table, Djamaluddin l'attrapa par le nez :

— Quand on le dit, on le fait ! lança-t-il.

— De quoi-oi ?

Le colonel Argounov en resta pantois. Il avait vécu assez longtemps en Tchétchénie pour savoir qu'ici, dans le Caucase, les injures humiliaient plus qu'en Russie. Lui-même avait deux Kabardes dans son unité. Si par malheur on les injurait, ils chargeaient bille en tête, quitte à s'en prendre aux officiers supérieurs, et ne lâchaient pas le morceau tant que l'autre n'avait pas admis cette idée simple : un Caucasien – un vrai – ne se laissera jamais injurier. Et pourtant ces Kabardes-là faisaient figure de Finnois civilisés à côté des gars d'ici.

— Quand on le dit, on le fait ! répéta Djamaluddin, pâle comme la mort (Argounov vit des gouttes de sueur perler à ses tempes).

Le général se leva à demi de son siège pour suivre son nez.

— Aaaah ! criait-il.

L'instant d'après sa botte accrocha un pied de table et l'officier chavira. Djamaluddin lâcha prise et le Russe, boum ! chuta à grand fracas, non par terre mais sur la table, au milieu de la carte d'état-major parsemée de bouteilles et de victuailles. Le général ronflait.

Djamaluddin tourna brusquement les talons et prit la porte. Les autres Avars lui emboîtèrent le pas.

Le colonel Argounov marqua une hésitation, puis les suivit à son

tour.

La maison de l'état-major se dressait à un coude de la rue qui, à cet endroit, dévalait la pente et passait devant une vieille mosquée. Le colonel se retrouva donc sur un coin de place bordé de pierre qui surplombait une descente en contrebas.

Argounov baissa les yeux et vit Djamaluddin qui, entouré d'une dizaine d'hommes, leur disait quelque chose en langue avare. Il cessa bientôt de parler et le groupe se dispersa.

Deux combattants s'approchèrent d'une Niva bourrée de mitraillettes qui circulait par là. Ils l'arrêtèrent, une messe basse commença. Un troisième homme engagea la conversation avec un vieillard en toque de mouton qui montait lentement à la mosquée. Le vieux marqua le pas, s'appuya sur son bâton d'un air auguste. Six autres se joignirent aussitôt à la conversation.

Argounov avait compris. Encore un quart d'heure et toute l'armée des volontaires saurait comment le général russe avait insulté Djamaluddin. Les informations circulaient vite ici – à faire pâlir d'envie l'agence Reuters.

Le colonel était un brave mais il sentait malgré lui des frissons dans son dos. Pour l'avoir vécu, il connaissait le Caucase et ses villages : cette solidarité clanique, cette haine totale et silencieuse qui dans la journée transformait les visages en masques et dans la nuit se transformait en balles de sniper. Il était heureux de voir les Tchétchènes tomber sur les mêmes écueils que les fédéraux, heureux de voir Arzo traverser les mêmes épreuves que lui-même, Argounov, quatre ans plus tôt, cloué par un tir d'artillerie sur le bitume de la place Minutka.

Et pourtant : encore deux ou trois incidents de ce type et ces gens-là commenceraient à se dire qu'ils avaient choisi le mauvais camp. Du reste, ils se le disaient peut-être dès maintenant, accroupis devant la mosquée, palabrant entre eux et glissant des coups d'œil ombrageux aux rares soldats russes présents dans le village.

Une heure et demie de l'après-midi. La foule ne cessait de grandir sur la place où se trouvait le colonel russe, et presque tous les hommes étaient en armes. Puis un appel à la prière retentit presque au-dessus de sa tête et les gens se mirent à genoux pour le *namaz*.

Argounov comprit que tout ce monde ne logeait pas dans la mosquée pourtant prévue pour deux mille hommes.

De la murette où il se tenait, le colonel Valéry Argounov, chevalier de l'ordre du Courage et natif d'un petit village perdu dans le fin fond de la taïga sibérienne, au nord de Krasnoïarsk, regardait tous ces hommes prier Allah, eux qui une heure plus tôt donnaient encore l'accolade à ses soldats en leur offrant viande et galettes.

Le *namaz* achevé, les hommes se levèrent de leur tapis de prière.

Argounov aperçut la silhouette courbée de Djamaluddin Kemirov passant la porte basse de la mosquée. Il affichait comme à son habitude un air concentré, et ses yeux noirs se perdaient sans un sourire par-dessus la tête du colonel. Argounov aurait donné cher pour savoir ce qu'il avait pu se dire pendant la prière.

Le meneur de l'armée avare s'approcha du Russe et lui dit brièvement :

— Allons-y.

— Où ça ?

Djamaluddin dévisagea le commandant de l'Alpha.

— Crois-tu vraiment qu'Arzo se prépare à mourir ? Tu sais, je le connais depuis sept ans, et si ce renard a mis la patte au piège sous mes yeux, c'est que cette patte est de bois.

A six heures du soir, quand le soleil coucha ses rayons sur la cascade en peignant l'eau d'or et de vermillon, Arzo entrevit des silhouettes qui bougeaient derrière la cataracte. Elles s'évanouirent bientôt dans les bois. Une demi-heure plus tard, Khanpachi vint le voir avec deux gars du village de Kurchi, de douze et quatorze ans. La sœur du gamin de douze ans avait été tuée deux années auparavant dans un rucher : par des soldats ivres, d'après les travaux de l'enquête.

Arzo leur avait bien demandé de déguerpir dès la veille mais ils s'étaient mis de mèche avec Khanpachi et, dans la journée, les trois gars étaient partis ensemble.

— Là, derrière la cascade, il y a une grotte, dit Khanpachi. Mais très, très étroite. Moi je ne passe pas. Même lui ne passe pas (et de montrer le garçon de quatorze ans).

Le groupe emmené par Arzo ne comptait que dix-huit hommes. On n'avait ni réserves de nourriture ni sacs de couchage, rien que des armes, des lampes torches, des cordes et du petit matériel d'alpinisme. Aucun des combattants du groupe ne pesait plus de soixante-cinq kilos. Arzo lui-même en faisait alors soixante-deux.

A une heure du matin, trempés jusqu'à l'os, ils pénétrèrent dans la grotte glacée. Sous le pinceau de sa torche, Arzo vit des pierres noires humides et des stalagmites pareilles à des pénis, légèrement diaphanes, rougeâtres, bizarrement chapeautées. La grotte ouvrait une gueule hérissée de dents pointues au fond de laquelle les ombres tombaient dans le noir goudron d'un œsophage.

Si le gamin reconnaissait le chemin sans confondre les innombrables boyaux et circonvolutions, ils atteindraient la bouche d'aération du tunnel de Kurchi cinq heures plus tard. Pour la suite, on verrait : y aurait-il des engins lourds de passage dans le tunnel ? L'entrée serait-

elle bien protégée sur les arrières ? De cela dépendait le plan d'Arzo.

Le premier kilomètre fut affreux. Le goulot d'accès se transforma en une faille au cœur de la roche. D'abord emplie d'eau stagnante, elle s'ouvrit bientôt par-dessous dans le vide, jusqu'à l'enfer. Jambes et bras écartés, les hommes rampaient en se cramponnant aux parois avec leurs chaussures et leurs doigts écorchés jusqu'au sang pour ne pas dévisser au fond de la crevasse d'où nul ne pourrait plus les tirer.

Puis le passage monta progressivement, à la fois évasé et cabré. La roche s'effritait sous les coups d'Arzo quand il y fichait des crochets d'acier. Il se hissait alors d'un cran plus haut, tirait le suivant par une corde et soufflait un peu, le temps que l'autre fasse monter le reste de la cordée.

On se retrouva dans une grotte ronde en forme de dôme. Là, on s'accorda un bref moment de repos en s'abreuvant aux eaux noires d'un lac à la moirure lisse. A la lumière de sa torche, Arzo découvrit plusieurs dessins faits sur la voûte. Des trois boyaux qui partaient de là, le gamin prit le plus large. Dès lors la progression fut plus facile. La grotte se ramifiait comme les racines d'un arbre. On passa même par une galerie de mine. Une fois, tirant doucement Arzo par la manche, le même leva le doigt en l'air. Tout là-haut scintillait le flocon brillant d'une étoile et le Tchétchéne sentit l'haleine fraîche de la montagne.

Le petit Avar s'appelait Salaoudin et se tenait très bien. A douze ans, c'était l'exploit et non la mort qu'il avait à l'esprit comme tant d'enfants de son âge. Arzo se jura que si le groupe s'en sortait vivant, il élèverait le gamin pour en faire un deuxième Chamil.

Une fois encore ils frôlèrent la surface, un courant d'air caressa leurs visages et Arzo sentit sous ses doigts le duvet visqueux d'une mousse : la lumière du jour arrivait certainement jusqu'ici. Puis il fallut de nouveau ramper comme des couleuvres en rentrant le ventre et en tirant derrière soi les mitraillettes qu'on avait enveloppées de tissu pour qu'elles ne frottent pas la roche.

Arzo et Salaoudin furent les premiers à sauter du haut de deux mètres pour atterrir dans un long tunnel humide et visqueux aux parois taillées droites dont la voûte en pierre portait des vestiges d'étaitements vermoulus.

— Chut ! fit Salaoudin en levant le bras et en éteignant sa torche.

Un autre combattant atterrit mollement près d'eux, puis un autre encore. Arzo fit alors un pas à l'écart. A l'endroit précis qu'il venait de quitter tomba une grenade tirée au fusil d'assaut.

L'onde de choc projeta Arzo au fond de la galerie. Le dos contre un rocher, il arracha un lance-fusées de sa ceinture et tira. Ses hommes n'avaient pas de lunettes infrarouges. Arzo espérait que l'ennemi en aurait sur les yeux.

Une giclée de lumière blanche inonda les quatre coins du souterrain.

Le temps d'un éclair, on vit le tunnel cerclé d'étais pourris. Des silhouettes humaines, figées en statues, ressemblaient à des chauves-souris pendues au plafond. L'une d'elles cria quelque chose en langue avare. D'un geste brusque, Arzo souleva Salaoudin pour le soustraire à la pluie de balles qui coupa la galerie de part en part. La dernière chose qu'il vit quand le gamin plongeait bras tendus dans la mort, ce fut le fin fil de fer auquel il s'était pris les pieds : un fil tendu à hauteur des chevilles, qu'Arzo avait évité par miracle ou par instinct en se déplaçant dans le noir.

Puis une charge de plastic enfouie dans la roche explosa, et des tonnes de roches s'abattirent sur le Tchétchène.

Quand Arzo revint à lui, il faisait déjà jour.

Un rai de soleil se glissait par une cheminée d'effondrement juste au-dessus de sa tête. Il lui sembla que son évanouissement n'avait guère duré mais il comprenait à quel point c'était trompeur. On ne sait jamais combien de temps on est resté sans connaissance.

Lui-même à moitié enseveli, il vit près de lui une main d'enfant et le canon aplati d'un fusil qui sortaient de terre. Salaoudin était mort à douze ans sans avoir tiré une balle sur l'ennemi ni non plus lâché son arme.

Arzo tenta de se relever mais son bras gauche refusait de lui obéir.

Alors, de la main droite, il se mit à dégager son corps des éboulis. Ceci fini, il vit son avant-bras gauche complètement écrasé par la roche qui faisait la tombe de Salaoudin. Pas question de s'attaquer à la roche. D'ailleurs, il y avait peu de chances qu'il reste quoi que ce fût de son bras. En revanche, il put extraire une kalachnikov intacte d'un amas de gravats fins.

De son brodequin, il tira un couteau de combat et coupa les sangles de son brélage qui était en lambeaux. Il s'en fit un garrot qu'il se noua au bras aussi fermement qu'il put. Après quoi il se mit à trancher ce qui lui restait d'avant-bras.

Il lui fallut deux bonnes heures pour en venir à bout. Puis il marqua un temps de repos, se leva et se mit à marcher sur des traverses vermoulues qui remontaient la galerie.

Personne à la sortie. Arzo se retrouva dans une forêt de montagne si dense qu'elle ne lui laissait le choix qu'entre deux directions : vers le bas ou vers le haut. Il comprit qu'il se trouvait sur le versant ouest du Yalyk-Taou, côté village, et que les bouches d'aération du tunnel ne devaient pas être à plus d'un demi-kilomètre.

Au bout d'une demi-heure il entendit des pas et des phrases échangées en langue avare. Il parvint à se nicher dans un fourré, et la patrouille passa sans le voir.

Dans la soirée, il tomba cette fois sur une patrouille de fédéraux. Il

se tapit deux heures durant dans une faille. Trois mètres plus bas, des officiers de l'Alpha dînaient de boîtes de conserve autochauffantes qu'ils ouvraient en tirant sur des anneaux semblables à des goupilles de grenades. Lorsqu'ils partirent enfin, Arzo sortit de sa planque et mangea les restes.

Quand le soleil se coucha, la montagne trembla sous les pieds d'Arzo. Des sifflements retentirent dans la vallée, suivis d'explosions de roquettes. Il se guidait aux étoiles. En bas, des obus de 155 massacraient ses hommes et son frère. Il ignorait alors qu'on faisait exprès de tirer trop court pour une simple démonstration de force, et que ce bombardement nocturne changerait à jamais le relief de la montagne où il avait voulu mourir, cassant la barrière rocheuse qui retenait le lac d'émeraude dans son écrin de granit.

Dans la nuit, il franchit un col. Au lever du soleil, pourtant, il s'avéra que le Tchétchène s'était fourré de lui-même dans un piège. Il avait certes choisi la bonne direction, mais se retrouvait devant un abîme à deux parois verticales qui coupait la montagne comme un couteau l'eût fait d'un morceau de viande. Trop faible pour franchir la faille, il ne pouvait pas non plus marcher vers le sud où il serait tombé sur des villages avars.

Il se retrancha pour la journée entre deux rochers, mangea un lézard qui prenait le soleil et suçà son garrot gonflé de sang pour remplacer l'eau qu'il n'avait pas. A son bras, le moignon pendait inerte et gourde.

Au soir, il se remit en route en longeant la faille vers le nord. Quand celle-ci obliqua vers l'ouest, il obliqua vers l'ouest avec elle. Finalement, il trouva un endroit par où descendre mais manqua son coup et tomba de trois mètres sur un piton rocheux pointu.

Au fond de la gorge courait une route bien faite qui sentait le gazoil et les chars. Il aperçut bientôt un char russe à cent mètres de lui, entier mais en panne.

Il descendit jusqu'au cours d'eau pour contourner le char. Trois kilomètres plus loin, il grimpa de quelques mètres au-dessus de la route pour en trouver une autre, plus vieille, construite en son temps sous les balles par les soldats de Paskiewicz au début du XIX^e siècle. Par endroits, la route faisait cinquante centimètres de large. Ici ou là, des éboulements l'avaient emportée ; ne restait plus alors qu'un passage de chamois entre les rochers.

Il la suivit jusqu'à trois heures du matin, puis, lorsque la route eut pénétré dans l'ancre d'une forêt, il l'abandonna pour aller plus haut. Les chênes rabougris avaient cédé la place à de grands peupliers. En marchant, Arzo s'enlisait jusqu'aux chevilles dans une épaisse litière de feuilles putréfiées.

A plusieurs reprises il perdit connaissance et tomba, mais jamais pour longtemps parce qu'au réveil il retrouvait chaque fois les mêmes

étoiles au-dessus de sa tête, et la casserole de la Grande Ourse lui indiquait le chemin de son village.

Il ne savait plus ni son nom ni le but de sa marche. Il marchait dans le noir de la nuit mais ses yeux distinguaient chaque feuille aux arbres et chaque brin de mousse sur la roche grise. Les feuilles flamboyaient de bleu et les mousses, d'orange, et Arzo se voyait marcher sur un tapis magique ondoyant.

Aux arbres pendaient des fruits fantastiques, féériques, des pommes phosphorescentes grosses comme des têtes d'enfant ; aux arbustes tintaient des clochettes d'or, bercées par le vent, qui faisaient danser des jeunes filles aux robes transparentes sur les cimes nappées d'un satin de lune. Arzo comprit alors qu'il était au paradis. Bien plus beau que la cascade blanche et le lac émeraude.

Il voulut cueillir un fruit pour étancher sa soif mais le fruit se changea dans sa main en une pomme de pin piquante.

Il jeta la pigne et passa son chemin.

La forêt traversée, encore des rochers. Ils remuaient sous ses pieds, se cabraient et retombaient. La terre n'était plus qu'une baleine géante au souffle tranquille dans l'océan céleste, et quand il leva les yeux aux étoiles, il les vit descendre à sa rencontre. Elles étaient encore plus grosses que des douilles de pistolet-mitrailleur sur pied, et la lune, la lune ôta sa ceinture d'argent pour la lui offrir.

Arzo marchait, tout sourire. Quand ses jambes fléchirent, il tomba à genoux et se mit à ramper en serrant contre lui la roche tiède et râpeuse.

Il était déjà six heures du matin quand Arzo se hissa au sommet de la crête. De là, il vit la terre de Tchétchénie. A peine né, le soleil rouge émergeait d'un lit soyeux de montagnes et de nuages pareils à des coussins douillets. Il lançait des rayons de partout, qui doraient les monts et les vaux d'une lumière féérique. Arzo se sentait l'âme illuminée d'une clarté non moins éblouissante. Où commençait l'âme ? Où finissait le soleil ? Il n'aurait su le dire.

Sa vue atteignait maintenant une telle acuité qu'il voyait tout dans les moindres détails : le serpent qui rampait nonchalant sur une roche mouchetée à deux kilomètres en aval ; les taches de rosée sur la couronne argentée des arbres ; les fleurs volubiles rouges qui rutilaient au bord d'un chemin blanc de poussière ; ces deux bergers allemands à courte queue qui faisaient des bonds près d'un lointain troupeau. Et cela non seulement du dehors, mais aussi du dedans. Il était lui-même la rosée du matin, le serpent qui se délectait de la naissance du jour, le chien de trois ans que son maître avait nourri à l'aube d'une bouillie substantielle ; il était le rocher sous les pattes du chien ; il était le ciel au-dessus du rocher. La fine membrane qui séparait Arzo du monde environnant, cette membrane nommée peau avait disparu. Un brin

hagard, il regardait de haut sa propre silhouette à bras unique, vêtue d'un treillis souillé de sang, qui allait errant, titubant, au fil d'une crête blanche et pointue.

Arzo se mit à genoux pour le *namaz*.

Il eut le temps de dire un *rakat* mais quand il tenta de se relever, ses forces l'abandonnèrent et il tomba sur la roche dure sans lâcher sa mitraillette de sa main valide. Il roula sur lui-même pour revoir la Tchétchénie, et le soleil le frappa en plein visage, étirant ses rayons comme un pont suspendu jeté au *chahîd* qui avait vaincu la mort. Tel un papillon quittant sa chrysalide, Arzo sortit de la peau sale et meurtrie de son corps pour se diriger vers le pont suspendu.

Il avait déjà saisi la rampe quand un pied lui écrasa la main et le PM avec. Arzo n'opposa pas de résistance parce que son corps était trop loin et que son arme ne lui servait plus à rien.

Il fut retourné sur le dos et le pont-soleil disparut, remplacé par l'éblouissante vacuité du ciel d'où se détachait, debout devant lui, Djamaluddin. Dans les mains de l'Avar, la kalach lui pressait la poitrine.

— Ceux qui t'ont suivi dans la grotte sont morts, dit Djamaluddin. Ton détachement est piégé à Kurchi comme une souris dans un bocal de trois litres. Tu es venu sur ma terre les armes à la main, mais je n'oublie pas que tu m'as sauvé la vie. Jure-moi de te rallier aux fédéraux et je leur dirai que tu t'es rendu de ton propre chef.

Mais Arzo ne l'entendit pas. Ses paroles se noyaient dans une drôle de musique que jouaient en se frottant les fines cordes du pont-soleil, et les hommes de Djamaluddin n'étaient pas seuls sur ce rocher : entre eux se faufilaient des filles aux robes éthérées et diaphanes. L'une d'elles se pencha sur le Tchétchène pour l'embrasser. Et plus le visage de la petite s'emplissait de beauté et de vie, plus ceux des hommes en treillis s'estompaient dans le bleu des cieux.

Arzo Khadjiev revint à lui deux semaines plus tard, à Moscou, dans une chambre de l'hôpital Bourdenko. Deux mornes kâfirs montaient la garde à côté du respirateur artificiel, mitraillette au poing, ainsi qu'un officier de l'Alpha. Arzo ne fut pas peu étonné d'apprendre que son frère et les trois cents moudjahidines piégés dans Kurchi avaient rallié les Russes sous la caution de Djamaluddin Kemirov, lequel avait juré que lui, Arzo, s'était rendu en demandant qu'on laisse la vie sauve à son frère en échange de la sienne.

Arzo Khadjiev comprenait pertinemment pourquoi ses combattants avaient échappé au sort subi par ses frères trois ans plus tôt ; il comprenait pertinemment quelle était la motivation de Djamaluddin, hormis le souvenir de leur ancienne fraternité d'armes. Deux mois après qu'Arzo se fut rallié aux fédéraux, sa merveille de fille épousa à quinze ans Djamaluddin Kemirov. On fêta les noces en toute

discrétion. Arzo renonça à la somme qu'on lui en donnait.

OÙ HAGEN N'ARRIVE PAS À COMPRENDRE POURQUOI
LE HAUT-COMMISSAIRE MOSCOVITE S'INTÉRESSE D'AUSSI PRÈS
À UN ATTENTAT PERPÉTRÉ CONTRE UN FILS DU PRÉSIDENT
QUI N'EST PAS DE SON CLAN FAMILIAL, ET OÙ IL S'AVÈRE
QU'ON DOIT VIVRE COMME SI L'ON ÉTAIT DÉJÀ MORT

Le jour qui suivit l'affaire du cimetière, Tachov Alibaïev, *alias* le Quintal, alla de nouveau faire un tour au marché du côté de la boutique de prêt-à-porter pour homme.

Il flâna un peu dans la galerie, survola des collections de vestes et de pulls puis s'approcha de l'échoppe où il avait vu la jeune fille au foulard noir. Cette fois, elle n'y était pas. Il tomba sur un garçon d'environ treize ans, en fauteuil roulant. Tachov s'en étonna parce qu'il était inhabituel que le vendeur fût un homme, tchéchtène *a fortiori*. Que la jeune fille fût tchéchtène, Tachov l'avait tout de suite compris l'autre fois.

Il prit à un cintre le plus gros pull qui s'y trouvait et le mit sur le comptoir. Le temps que le garçon l'emballe, Tachov lui demanda :

— Où est ta sœur ?

— Elle n'est là que le week-end. Elle prend un charter le lundi pour la Turquie et rentre le vendredi avec la marchandise. De toute façon, le gros de la vente se fait le week-end. Le reste du temps, c'est moi qui tiens la boutique.

— Et l'école alors ?

Le garçon rougit. Il cacha de la main le livre qu'il était en train de lire. Tachov eut le temps de voir que c'était un manuel de langue.

— Je ne suis pas plus nul qu'un autre, dit le garçon sur le ton du défi.

Tachov sortit de là plus que confus.

Timide en général, Tachov Alibaïev l'était avec les filles en particulier. La première raison tenait à ses mensurations hors norme. Avec ses deux mètres zéro huit à la toise et son quintal et demi à la balance, il n'arrêtait pas de se cogner la tête aux linteaux, et les épaules, aux jambages.

Deuxième raison, ce champion du monde toutes catégories de kickboxing se jugeait lui-même terriblement maladroit, et ce jugement, pour étonnant que cela soit, se révélait parfaitement fondé.

Tachov était sans conteste l'un des hommes les plus forts du monde. Au *sparring* il battait facilement Djamaluddin et Hagen. Deux ans plus tôt, dans le cadre d'un tournoi amateur, il avait mis K.-O. Niyazbek Malikov en personne, un fait sans précédent, chacun sachant que

Niyazbek se battait toujours à mort. Ce jour-là, Malikov n'avait pu cacher sa rancœur. Sonné sur le tapis, il s'était réveillé au bout de cinq minutes. Alors Tachov l'avait prié de devenir son entraîneur, à quoi Niyazbek répondit méchamment : "Commence d'abord par te faire battre."

Cependant, Tachov devait moins ses victoires à sa technique et à sa rapidité de mouvement qu'à son poids éléphantinesque et à son étonnante capacité d'encaissement. Contre Niyazbek, cette fameuse fois, il n'avait pas su déjouer au moins trois coups capables d'assommer un bœuf : on aurait dit que l'autre s'escrimait contre un mur en béton.

Cela, les journalistes sportifs le savaient bien. Tachov aussi. Il passait des heures et des heures à travailler l'agilité, mais rien n'y faisait : Hagen, Gadjimurad et même Arzo – eh oui, avec son bras en moins – se montraient plus lestes que l'énorme Tachov.

Résultat, Tachov angoissait et craignait même d'approcher les filles. Et puis il passait tout son temps libre à s'occuper de sa mère malade.

Aussi, le jour où il était entré pour prier dans l'arrière-boutique et qu'il avait vu sa photo sur la porte avec autant de médailles que sur un caniche, il avait trouvé très touchant qu'on pût ainsi l'épingler, lui Tachov, au mur. Et il avait très, très envie que le poster fût là par les mains de la Tchétchène aux yeux noirs plutôt que de son petit frère handicapé.

Ah ! oui, le pull rouge acheté à la boutique se révéla désespérément petit.

Finalement, Kirill n'alla pas à Tlenkoï.

Il se rendit à des noces en la compagnie de Zaour, puis à la mosquée avec son frère pour la prière du soir au croisement des avenues Amirkhan et Karl-Marx. Djamaluddin disparut derrière l'arc carrelé de l'entrée tandis que Kirill restait dans le quatre-quatre. Il voulut écouter de la musique mais ne trouva que des litanies arabes sur les disques de Djamal.

Kirill descendit du Hummer, enfila l'avenue Amirkhan et aperçut derrière la mosquée la maternité n° 1.

Une grille d'enceinte noire faisait le tour de l'établissement, haute comme la moitié d'un homme. Derrière, la place était pavée de dalles grises et parsemée de lanternes rondes à gaz. Kirill s'arrêta près de l'une d'elles où figurait un nom. Cent soixante-quatorze lanternes, autant que de morts.

Le gros du bâtiment s'était effondré. Ne restait que l'aile droite, brûlée, recouverte d'un toit de plexiglas.

Kirill traversa la place et entra.

Carbonisé, le plancher était criblé de trous. Les murs portaient des

traces de balles comme des marques de variole. Maintenant, quatre ans après le carnage, elles paraissaient aussi inoffensives que des cicatrices sur la peau d'un malade guéri depuis longtemps. Aux fenêtres sans vitres pendillaient des rubans de toutes les couleurs.

Kirill fit quelques pas le long d'un couloir carbonisé et rencontra un vieil homme qui priait sur un tapis. Un vieillard d'au moins cent ans, avec une toque de mouton et un blouson camo. Kirill le regarda prier. Il lui sembla à cet instant qu'il y avait quelqu'un derrière le dos du vieux, dans cette bâtisse en ruine aux fenêtres chamarrées de rubans multicolores, et que ce quelqu'un était le Très-Haut. Pouvait-on seulement imaginer que la maternité n° 1 existât, mais pas le Très-Haut ?

La prière achevée, le vieux se leva et vit Kirill.

— *Salam aleïkum*, dit Kirill.

Il aurait voulu dire "Pardonnez-nous" mais dit "*Salam aleïkum*".

Le vieux le regarda et lui demanda :

— Tu es musulman ?

Kirill fit non de la tête.

— Alors si tu n'es pas musulman, ne dis pas "*Salam aleïkum*". Tout comme il m'est interdit de te répondre "*Vaaleïkum assalam*", dit le vieux qui se redressa et passa devant le fédéral au pardessus de cuir et à la cravate chic.

Quand Djamaluddin revint du *namaz*, Kirill l'attendait déjà dans la voiture. Recroquevillé devant le tableau de bord, il fumait.

Djamaluddin regarda Kirill, lui prit sa cigarette, la jeta par la fenêtre et démarra. Sous son blouson de cuir – trop léger pour la saison – l'Avar ne portait qu'un fin pull noir. Comme toujours, un vague sentiment de danger irradiait de sa personne. Ainsi d'un sphinx apprivoisé qu'on aurait sorti de sa cage après lui avoir coupé les griffes.

— Askhab et le Roux, ce sont qui ? demanda Kirill.

Le Hummer aux flancs métalliques se frayait un chemin par une ruelle étroite qui piquait à trente degrés. Il peinait à tourner sur le pavé. Djamaluddin sortit un portefeuille de sa poche. Une main sur le volant, l'autre fouillant dedans. Un portefeuille élimé, tout ce qu'il y avait de plus ordinaire, de ceux dans lesquels les amis de Kirill rangeaient des liasses de billets et des cartes de crédit. Kirill en profitait pour regarder les doigts de Djamal, longs et forts, aux ongles bien taillés qui se terminaient par des croissants de lune roses. L'auriculaire de la dextre était notablement plus court que l'autre. Quatorze ans plus tôt, en Abkhazie, il avait été complètement arraché. Puis il avait plus ou moins repoussé de lui-même, en dépit des lois de l'organisme humain.

Enfin Djamaluddin trouva ce qu'il cherchait et tendit à Kirill deux photos soignées. Celle d'un petit gars tout jeune, souple et élancé, aux yeux couleur de sable marin et aux cheveux bouclés roux clair ; et celle d'un garçon d'environ vingt-cinq ans, haut de taille et grassouillet, le corps mangé de poils noirs, la main droite appuyée sur une mitrailleuse à pied qu'il utilisait comme une béquille sans risquer de ficher le canon en terre.

Kirill retourna les photos : le gros s'appelait Askhab Khassanov, et le rouquin, Mahomed Dekouchev.

— Des Tchétchènes ?

— Mahomed, oui. Askhab est l'un de mes cousins. Il a fait toute la campagne d'Abkhazie à mes côtés.

Kirill attendait en silence la suite du récit. Le cortège s'extirpa enfin du quartier des petites rues et enfila une large avenue. Djamaluddin appuya sur le champignon.

— Quand la guerre a éclaté, je ne suis pas allé en Tchétchénie. Mais lui, si. Il était toujours fourré auprès d'Arzo. C'est leur djihad qui lui a fait perdre la boule. En 2001, il est rentré à Bechtoï et je l'ai aidé à s'installer ici. C'est lui qui les a fait venir à la maternité. Il y travaillait comme chef du service commercial.

Kirill examina attentivement les photos.

— Je peux les garder ? demanda-t-il.

— Prends-les si tu veux. Mais Askhab a beaucoup maigri depuis ce temps-là. Il est plutôt mince de constitution. Comme moi.

— Et qu'est-ce qui l'a mis dans cet état ?

— Une mine. Pendant la retraite de Grozny. (Il hésita, puis ajouta :) Son chef et lui avaient pour mission de déminer un couloir de sortie. Un champ de mines devant, trois mille copains derrière. En fin de nuit, ils ont compris qu'ils seraient pris par le temps et que les fédéraux coinceraient tout le monde à l'aube. Alors ils ont choisi de marcher sur les mines. Tant pis pour ceux qui sauteraient, l'essentiel était d'ouvrir le chemin. Avec leurs propres corps.

— Beaucoup y sont restés ?

— Cette nuit-là, une quinzaine d'hommes. Chamil y a laissé une jambe. Askhab a été touché à la colonne vertébrale. Chamil l'avait envoyé chercher des planches pour baliser le terrain. Au retour d'Askhab, l'autre avait déjà valdingué.

— Fallait-il vraiment que les chefs aillent à la boucherie ?

Djamaluddin regardait la route droit devant lui. A ses côtés, Kirill observait son profil de bonze, ses sourcils épais et noirs qui surlignaient ses yeux kaki.

— Ces hommes avaient pris la décision de marcher sur les mines, ils n'allaient tout de même pas se défausser. C'est chez les Russes qu'un chef vaut plus que tout. Dans le Caucase, le seul privilège d'un chef est

d'être plus vaillant que les autres.

Kirill regardait les photos. Lui aussi connaissait l'histoire de la retraite de Grozny. Fedor Komissarov la lui avait contée au moins cinq fois. A l'entendre, les boïéviki étaient tombés sur les mines par suite d'une opération que lui-même, Komissarov, prétendait avoir montée. D'après lui, un officier des forces fédérales leur avait vendu de fausses cartes. Komissarov disait toujours que c'était l'une des opérations les plus réussies des services spéciaux russes. Mais le plus souvent, il se vantait de l'ordre du Courage reçu pour la libération du fils de Vladkovski.

— Je connais une autre version de l'histoire, dit Kirill.

— Je sais. Vos généraux sont infichus d'enfiler des molletières mais adorent faire passer leurs ennemis pour des bourriques. Pourtant, je ne les ai jamais vus envoyer leurs gardes chercher des planches. Ils les envoient chercher de la vodka.

Le cortège traversait la ville au galop. A la vue de la cavalcade blindée, Lada et jeeps rasaient les murs. Kirill glissa les photos dans sa poche. Puis il demanda de but en blanc :

— Fais-moi voir les autres.

Djamaluddin lui tendit son portefeuille. Comme il s'y attendait, Kirill n'y trouva pas d'argent, ni de cartes de crédit, ni de portraits de ses femmes ou de ses enfants. Il n'y avait là qu'une vingtaine de photos, et oh ! surprise, pas seulement de terroristes. Sur l'une d'elles, deux corps couchés : un boïéviki carbonisé et un nourrisson. Ils gisaient comme ils étaient tombés, tête contre tête, sans qu'on puisse voir si le boïéviki s'était servi du bébé à la manière d'un bouclier ou s'il l'avait tiré de la fournaise. Sur une autre, un nouveau-né seul couché sous une poutre, la moitié du crâne emportée par la balle d'un terroriste. Il y avait aussi la photo du boïéviki de la veille. Pas de l'éborgé, de l'autre, le premier, supplicié sur la souche.

Kirill jeta sur l'Avar un regard en coulisse. Il lui vint alors à l'esprit qu'un homme portant des choses pareilles dans sa poche ne pouvait être tout à fait normal.

Bon sang, et s'il était arrêté ? Bêtement, comme ça, dans Torbi-Kala ou à des noces, sans qu'il puisse opposer de résistance, et qu'on trouve dans sa poche cette mise en scène avec le supplice de la souche, comment pourrait-il s'en tirer ?

Ou pensait-il qu'il pourrait se tirer de n'importe quel borbier ? Qu'il pourrait téléphoner au procureur de la République en lui disant "On t'enlève ou on te fusille ?" et qu'il s'en sortirait à bon compte ? Se croyait-il en droit de fermer tous les casinos de Bechtoï, de faire tomber la statue d'un général russe, de marquer *Allah akbar* sur les panneaux de signalisation, sans que jamais personne n'aille le vendre aux fédéraux ou ne tente quelque chose contre lui ?

Kirill lui rendit son portefeuille sans rien dire.

— Rappelle-toi, dit brusquement Kirill. Quand nous sommes allés chercher Vladkovski, c'était avec Aslan Temaïev. Arzo le tenait pour un ennemi de sang. J'ai jeté un coup d'œil sur la liste des boïéviki tués par Arzo ces deux dernières années et j'y ai vu le nom d'Aslan Temaïev. Il l'a tué deux mois après son père, le vieux Moussa. Aslan avait un cousin nommé Ansudi, chez qui nous sommes descendus au village. Lui aussi figure sur la liste. Ça veut dire que ton beau-père ne tue que ses ennemis de sang en Tchétchénie ?

— Et qui doit-il tuer d'autre ? demanda Djamaluddin.

Puis vroum, de glisser tranquillement son Hummer par le portail de sa maison de montagne.

Ce fut la première soirée qu'il passa en invité, et non en inspecteur moscovite ou otage potentiel.

De nombreux convives. Après le *namaz* du soir vint Arzo qui apportait à son *qunaq* un somptueux présent : un Gepard hongrois de calibre 14,5, quelque chose d'intermédiaire entre un fusil de haute précision et la mitrailleuse aérienne : deux mètres de long au bas mot avec tout un dispositif anti-recul hydropneumatique à la place de la crosse, et des balles capables de percer des carapaces de deux millimètres à cinq à six cents mètres de distance.

Les hommes se groupèrent autour de la mitrailleuse dans le jardin et se couchèrent auprès d'elle comme avec une femme en claquant de la langue avec délectation. Une volée de gamins accourut de nulle part, à qui Hagen se fit un devoir d'expliquer son fonctionnement. Enfin, l'arme fut démontée et rangée dans le coffre d'une Merco : on se promettait d'aller au tir dès le lendemain matin.

Puis tout le monde prit place dans une vaste salle de banquet dallée de pierre, où trônait une longue table avec de larges divans.

Arzo joua au jacquet avec Gadjimurad, un grand gaillard de vingt-trois ans, fils de Chapi Tcharakhov. Un téléviseur ronronnait dans un coin, qui montrait un tournoi de lutte libre. Accroupi devant le poste, Tachov suivait attentivement le combat en disséquant chaque prise.

On parlait de tout et de n'importe quoi. Lors d'un récent pique-nique, le chef du district voisin avait réchappé à des coups de feu tirés d'une vedette rapide venue du large. Arzo et Gadjimurad échangeaient leurs points de vue. Celui-là donnait raison aux killers : non seulement ils s'étaient enfuis par la mer, mais ils avaient tiré de la vedette, fait sans précédent dans l'histoire de la république ; celui-ci objectait qu'ils étaient des ânes parce qu'ils avaient tiré de trop loin pour viser un homme et qu'un bateau n'arrêtait pas de bouger dans tous les sens.

— Je ne vois pas l'intérêt, dit le fils du chef de la milice de Bechtoï. Avec trois balles dans la peau, le gus est toujours vivant.

— Pour sûr, renchérissait son père. La mer, c'est bien pour décamper, pas pour tirer. Souviens-toi, Gadjimurad : si tu tires du large, surtout un jour de tempête, tu ne feras jamais mouche.

Il était déjà dix heures du soir quand des enfants firent irruption dans la pièce, suivis de Madina vêtue d'une ample robe bleue et d'un foulard blanc. Djamaluddin leva les yeux sur elle et Kirill le vit de nouveau transfiguré, souriant et détendu comme s'il avait tout laissé dans la cour : les démons qui le poursuivaient, la Merco blindée et le Gepard antichar qu'on avait remisé dans son coffre...

Kirill porta le regard sur les enfants qui firent tout un charivari, puis sur les grands neveux de Djamaluddin, sur la femme grasse et âgée qui dressait la table (sa belle-mère, sans doute), et l'image lui vint soudain d'un froid penthouse de Moscou avec vue sur la cathédrale du Christ-Saint-Sauveur, les nénettes hilares des soirées de rencontre, les sourires lisses des serveurs dans les grands restaurants. Il se dit comme ça qu'il n'aurait jamais à répondre d'un cercle aussi nombreux de parents et d'amis, et que ses parents ou amis n'auraient jamais à répondre de lui.

Djamaluddin s'assit dans un fauteuil face à la cheminée et disposa les pièces d'un jeu d'échecs. Un ado d'une quinzaine d'années prit place devant lui.

Un autre garçon, de six ans celui-là, se jeta sur l'immense Tachov qui, en position accroupie, ressemblait à un blindé terré dans la campagne. Il lui grimpa sur le dos et se mit à lui taper sur la tête avec une cassette aux jolies couleurs. Tachov lui prit délicatement la cassette. Dans sa main énorme, elle ressemblait à une barre de chocolat.

— Je veux un dessin animé ! dit le garçonnet d'un ton impérieux. Je veux *Nou, pogodi* !

— Héééé ! fit Arzo en levant le nez du jacquet, qui t'a appris à regarder ce truc idiot ? C'est vilain comme film. Une invention des Russes pour embêter les Tchétchènes. Un lapin qui bat un loup ! Je ne peux pas laisser mon petit-fils regarder des films aussi nocifs !

— Qu'est-ce que les Tchétchènes viennent faire là-dedans, Arzo Andievitch ! dit Kirill. C'est juste une histoire d'animaux.

— Eh bien faites un dessin animé sur les ours ! dit Arzo Khadjiev, colonel du FSB décoré Héros de la Russie. Allez plutôt filmer un loup qui brûle un char plein d'ours. Pourquoi s'en prendre à notre loup ?

Troublé, Kirill ne savait comment réagir à une telle leçon de littérature appliquée, mais à ce moment Chapi s'immisça mollement dans la conversation :

— D'où tiens-tu que le loup est tchéchène ? dit le chef de la milice de Bechtoï.

— Il n'est qu'à voir notre drapeau.

— Et que veux-tu que j'y voie ? Quand le loup avar était sur les drapeaux avars, les Tchétchènes payaient tribut au khan Omar ! C'est vous qui avez volé notre loup !

— Par Allah, dit Arzo, le loup est tchétchène ! Tout comme les terres de Bechtoï ! Ou tu veux discuter même là-dessus ?

Kirill se sentit mal à l'aise parce que la conversation s'était enflammée trop vite comme des braises qu'on asperge d'essence, mais un jeune homme entra avec un mobile à la main qu'il tendit à Djameluddin.

— Oui, dit Djameluddin. Oui.

Puis, ayant raccroché, il dit à la cantonade :

— On a tué Mahomed-Hussein. De Khalin. Ils ont tiré d'en haut, de la plateforme du tunnel.

Kirill voulut demander comment il était préférable de tirer : de la plateforme d'un tunnel ou d'une vedette venant de la mer, mais, à voir les visages des convives, il s'arrêta net. On semblait mieux connaître Mahomed-Hussein que le chef du district réchappé de son attentat, et personne n'était d'humeur à discuter le mode opératoire des killers.

— Je lui avais pourtant dit de rouler en véhicule blindé, fit Chapi d'un air maussade.

— Tu roules toi-même sans blindage, répondit Djameluddin.

— Moi je suis flic.

— Et lui ?

A la nouvelle du meurtre de Mahomed-Hussein, dont Kirill ne savait rien, la soirée tourna court. Les femmes sortirent les enfants. Hagen, Chapi et Gadjimurad partirent. Djameluddin prit congé des convives pour aller se coucher.

Ils n'étaient plus que trois dans la pièce : Tachov, que Djameluddin hébergeait dans la maison d'amis depuis la mort de sa mère ; Kirill, invité à passer la nuit au domaine ; et Arzo Khadjiev. Comme *qunaq* de Djameluddin, c'eût été lui faire un affront mortel que d'aller dormir ailleurs.

Affalé sur un divan, Kirill regardait la télé avec un œil en biais sur Arzo. Ce manchot défiguré l'intriguait toujours. Il s'était rendu aux fédéraux dont il exécutait les ordres les plus terribles. Il était décoré Héros de la Russie pour la guerre qu'il menait contre son propre peuple. La moitié de la Tchétchénie faisait peur aux enfants par la seule évocation de son nom. Mais bien que ce loup eût une patte en moins, Kirill doutait qu'il eût appris à couper les griffes de la patte restante.

Entre-temps Arzo et Tachov s'étaient placés au milieu de la salle pour disputer un combat. Avec son bras unique, le Tchétchène n'avait aucune chance. Il pesait un bon quintal de moins que le champion du monde et son agilité n'y fit rien : trente secondes plus tard, il recevait

un coup terrible au tronc qui l'envoya à l'autre bout de la table comme une feuille de papier. Arzo se releva et revint à la charge, mais fut de nouveau touché au flanc. Perplexe, Kirill se demandait pourquoi le Tchétchène s'infligeait une épreuve aussi humiliante et qui n'était pas sans risque.

Au troisième coup reçu, il passa cinq minutes au tapis à recouvrer ses esprits. On aurait dit un chat tombé dans la gueule d'un rottweiler. Kirill s'approcha et lui tendit la main.

— Ça suffit peut-être ? dit Kirill.

Les yeux d'Arzo lancèrent des éclats.

— Ah ! Tachov, fit-il, j'arrête de me battre avec toi. Je préfère essayer quelqu'un d'autre. Tiens, Kirill, par exemple, hein ? Qu'en dis-tu ?

Arzo saisit la main tendue du Russe et se releva comme un ressort. Ses yeux noirs aux reflets rouges vrillèrent ceux de Kirill. Curieusement, maintenant que le Tchétchène était debout sur le tapis devant le Moscovite, il n'avait plus l'air d'un poids plume à demi moribond. Il était plutôt comme un fouet tressé de nerfs de bœuf : souple, mince, capable de frapper à mort.

Kirill comprit alors pourquoi Arzo avait voulu se mesurer au champion du monde toutes catégories de kickboxing. Il comprit qu'il allait payer pour tout : l'assaut de Grozny, la récente inspection de la distillerie de Narken et le dessin animé *Nou, pogodi !* calomnieux et dégradant pour le peuple tchétchène.

Or, à cet instant, la prune d'Arzo trémula de surprise et Kirill se retourna pour suivre la direction de son regard.

Djamaluddin était debout sur la balustrade de la mezzanine, les yeux grands ouverts, les mains serrant la rampe, mais Kirill vit tout de suite que quelque chose ne tournait pas rond dans la tête de l'Avar. Ne fût-ce que parce qu'il était en petit slip, lui qui ne se serait jamais permis de se promener à moitié nu devant quiconque, et qui n'allait jamais en salle de sport autrement qu'en short long avec un maillot dont les manches descendaient jusqu'aux coudes.

Il descendit l'escalier et passa devant ses amis d'un pas décidé. Nul ne bougea ni ne l'interpella mais quand il sortit, tous trois se mirent à l'observer discrètement.

Il alla jusqu'à la Merco, ouvrit le coffre et fouilla dedans. Quand il se redressa, il avait dans les mains le canon du Gépard, long de cent quatre-vingt-huit centimètres. Il le planta au sol et se mit à l'assembler. Ses gestes étaient aussi précis que s'il faisait le *namaz*.

Puis, la mitrailleuse en main, il s'en retourna du même pas décidé et monta à l'étage. Kirill et Arzo le suivirent.

Djamaluddin entra dans sa chambre, qui avait tant sidéré Kirill par la modestie du décor, se glissa sous sa couverture et, aussitôt apaisé,

étreignit son arme comme une femme.

Le Tchétchène et le Russe échangèrent un regard. Ils ne purent se résoudre à lui reprendre l'arme des mains. Ils ne savaient pas non plus ce qu'ils pourraient lui dire le lendemain, quand Djamaluddin se réveillerait dans les bras d'un canon lourd d'une vingtaine de kilos.

Le lendemain, Kirill se rendit à Bechtoï-10.

Un charter de Turquie, tous moteurs hurlants, amorçait son atterrissage, une file de fourgonnettes et de bus stationnait devant la barrière et le général Seliverstov, chef de la base, ronflait tranquillement dans son bureau près d'une bouteille de vodka.

Kirill regarda le décor puis, après une hésitation, demanda à voir un responsable du renseignement militaire. Arriva un quadra au visage émacié dont les yeux n'avaient rien d'humain. Le major Ratchkovski.

— Il y a quelqu'un qui s'appelle Mahomed Dekouchev, dit Kirill. Dans les vingt-cinq ans, roux, les yeux gris. Il apparaît dans notre enquête qu'il peut nous être utile. D'après nos informations, il est détenu à Bechtoï.

— Pas de Dekouchev chez nous, fit le major en hochant la tête.

Kirill, sans dire un mot, lui mit sa photo sous les yeux. L'officier l'examina longuement.

— C'est Kozdoïev. Il se faisait appeler Kozdoïev. C'est vrai, il est passé par chez nous.

— Où a-t-il été pris ?

— Au village de Bandit-Kala.

“Bandit-Kala” n'était à proprement parler ni un village ni un nom de lieu. C'était le surnom local d'une banlieue tchétchène de Bechtoï qui s'appelait officiellement le bourg Leninski.

Le major ajouta d'un air hésitant :

— On était venu arrêter un gars... On avait des infos... Eh bien, le gars, il a foutu le camp. Il avait abattu trois hommes. On en a pris un quand même. Le voisin.

— Et pourquoi le voisin ?

L'officier eut un drôle de petit rire (l'alcool ou le tabac).

— Ces chiens-là rouspétaient. Parce qu'on avait écrasé leur Niva.

Kirill, après un silence :

— Si je comprends bien, vous avez fait un raid à Bandit-Kala pour capturer un boïévik. Comme l'autre s'est débiné, vous avez attrapé un voisin parce que votre blindé avait écrasé sa Niva ?

Le major posa ses yeux sur Kirill, puis sa bouche se tordit en un sourire narquois, découvrant des canines jaunies par le tabac. Il se pencha sur le Moscovite, empoigna le nœud de sa cravate en soie, ricana et dit :

— Tu compatis, hein ?

Kirill songea soudain à la soirée de la veille. Il imagina des adultes jouant au jacquet, une volée de mômes dans une cour semblable. Enfin, peut-être pas tout à fait semblable. Plus pauvre. Sans la Merco. Sans le Gepard dans la Merco.

— Admettons, renvoya-t-il d'un ton sec.

— Moi aussi... avant... je compatissais. Un jour... à Itum-Kala... à un arrêt de bus... y avait une fille... une Tchétchène. De grands yeux noirs. Elle tremblait. Elle était mal. Huit mois de grossesse. J'ai dit à mes gars : Déposez-la à l'hôpital. Je l'ai donc fait monter dans la jeep, à ma place, et je suis resté sur le trottoir... La jeep a fait cent mètres et, boum, elle a volé en miettes. De la Tchétchène, on n'a retrouvé qu'un soulier. C'est fou le plastic qu'elle s'était mis dans le bide.

Son visage se convulsionna.

— Tu as compris ? Toi tu compatis, pas eux. Là ou ailleurs, telle maison ou telle autre, c'est du pareil au même. Ils sont tous comme l'autre nana... au ventre truffé de plastic.

— Bon, et Kozdoïev, où est-il ?

— Ils l'ont racheté hier. Ils ont payé la rançon et bye-bye. Dix mille dollars à Seliverstov.

Kirill pesta en lui-même. Il voyait déjà dans quelle furie cela mettrait Djamaluddin.

— Racheté par qui ? Par la famille ?

— Sans doute... par l'intermédiaire des autres tartempions, là, les Kemirov. En tout cas, c'est l'Aryen qui est venu le chercher. Pas plus tard qu'hier.

Kirill remercia l'officier et sortit du bureau. Il descendait déjà les marches du perron quand la porte se rouvrit derrière lui avec un fracas tel que de la fiente d'oiseau tomba de l'avant-toit. Il se retourna malgré lui. Ratchkovski remplissait l'encadrement de la porte, tout dépenaillé, avec à la main une bouteille pleine d'un liquide trouble qui ressemblait plus à de l'urine qu'à de la vodka.

— Hé ! toi, la Cravate, dit l'officier, casse-toi de là, *back to Moscow*, ok ? Voyez un peu ce qu'on nous envoie... des défenseurs des droits de l'homme... Et c'te pauvre chotte de civil à qui j'ai bousillé sa Niva ! Devant nos blindés, là oui, ils sont tous cool. Mais sans nos blindés, ils nous massacrent. Un Tchène, c'est cool quand c'est mort. Ça naît avec des griffes, compris ? Faudrait tous les tuer, ces loups. Et passer leurs tanières à l'eau de Javel.

— On ferait peut-être mieux de partir ?

— De quoi ?

— Puisqu'il y a des loups partout. On ne peut pas gouverner des loups. Qu'ils se débrouillent sans nous.

Le major partit d'un rire de rogomme et descendit le perron. Ses yeux n'étaient plus qu'à cinquante centimètres du visage de Kirill.

Vitreux comme sur le cadavre d'Issa. La main du major manqua de laisser échapper sa bouteille de tordboyaux. Le Moscovite se rappela que Ratchkovski et ses hommes touchaient des primes de guerre de soixante-dix mille roubles. Avec une solde pareille, il aurait pu se payer autre chose que du casse-poitrine.

— Hé ! toi, l'ami des animaux. Faudrait pas que des oreilles te poussent. Ni... euh... une queue.

Kirill tourna les talons en silence et sortit de l'avant-toit. Alors seulement il constata que le quatre-quatre qui l'avait amené n'était plus là.

Le temps que Kirill discute avec la gradaille, Tachov, au volant du quatre-quatre, avança un peu et se retrouva au bout de la piste d'atterrissage. Il y avait là un Antonov qui ressemblait à un épi de maïs. De noires silhouettes, pareilles à des fourmis, sortaient d'énormes ballots de marchandises par une rampe de déchargement. C'était le fameux charter du vendredi qui arrivait de Turquie. Le tarmac fourmillait de fourgonnettes déglinguées.

Au milieu de cet amas de tacots, la Lincoln Navigator noire et mastoc, toutes vitres teintées, au volant de laquelle arrivait Tachov, faisait figure d'extraterrestre.

Il y avait beaucoup de marchés et peu de gangs dans la ville de Bechtoï. Tout patron de marché pouvait placer n'importe qui sous la coupe du racket, ou au contraire l'affranchir. Djamaluddin ne s'intéressait pas au marché, du moins depuis l'affaire de la maternité. Il avait connu quelques déboires cinq ans plus tôt, à l'époque où les Kemirov travaillaient encore dans la vodka, et depuis : changement radical. Deux gars de sa bande, que plus personne n'avait jamais revus, avaient fait de grosses bêtises à la foire automobile. Bref, Tachov n'avait pas d'atomes crochus avec les marchés et il ignorait tout de leur fonctionnement.

C'était pour lui une mauvaise surprise de voir maintenant toutes ces femmes qui travaillaient au lieu de rester dans leurs foyers à s'occuper des enfants.

Dans un fourmillement de bus et de fourgonnettes, de maigres bidasses ployaient sous les charges. Ce fut alors que Tachov repéra enfin la jeune Tchétchène qu'il cherchait, assise de dos entre quatre gros balluchons plus grands qu'elle. Un militaire la collait de près.

Le lourd quatre-quatre s'avança silencieusement sur la piste. A deux mètres des balluchons, Tachov baissa la vitre pour mieux entendre la conversation. Apparemment, personne n'était là pour accueillir la Tchétchène qui marchandait sa place dans une fourgonnette de l'armée. Le Russe lui parlait sur un ton qui ne plut pas du tout à Tachov : comme s'il ne s'adressait pas à une fille voilée des

montagnes, mais à une prostituée en minijupe.

Une portière claqua. Tachov se retourna et vit Kirill monter. L'autre avait l'air hors de lui et il en devinait la raison.

— Qu'est-ce que tu fous là ? Une demi-heure que je te cherche.

— Euh, voilà, une fille de ma connaissance, dit timidement Tachov.

— Eh bien, aide-la ! Tu ne vas tout de même pas lui faire porter ses ballots toute seule !

Tachov hébété ne savait quoi dire. Il vit alors le chauffeur la prendre par la main, et la Tchétchène se dégagea avec indignation. Reclaquement de portière, et Kirill lui cria :

— Ohé ! monte avec nous !

Le chauffeur de la fourgonnette se retourna, prêt à incendier son rival, mais il vit la Lincoln Navigator noire et luisante qui ronronnait à deux mètres de lui sous une immatriculation de la milice de Bechtoï, avec à sa gauche un fédéral en cravate et à sa droite Tachov Alibaïev, *alias* le Quintal. Apparemment, le champion du monde faisait le chauffeur de ce monsieur.

La jeune fille poussa un oh ! près de ses ballots, et même Tachov, ce grand naïf, comprit qu'elle ne voyait ni le quatre-quatre couleur de pruneau, ni le gyrophare sur le toit, ni le fédéral en cravate, mais lui et seulement lui, Tachov.

Et qu'elle n'en croyait pas ses yeux.

Hagen Adrian Maria Hasenstein avait plus de succès dans le sport que dans le business. Quoi qu'il fit en ce domaine, il s'y cassait les dents.

Une fois devenu champion d'Europe de wushu et sanda, il avait souscrit un crédit de cent mille dollars.

Deux ans plus tard, il s'avéra qu'il fallait le rembourser. D'où son étonnement, parce qu'il n'avait jamais imaginé qu'un crédit, ça se remboursait. Il croyait que pour avoir un crédit, il suffisait de payer dix pour cent à qui vous le donnait.

Hagen se présenta donc à la banque pour s'expliquer, où il apprit que ladite banque appartenait au fils du président de la République Gamzat Aslanov. Donc, point de discussion. Quand les amis de Hagen eurent sorti les flingues, des gars de la Spéciale d'intervention rapide surgirent de la pièce d'à côté, et remportèrent la partie. A plate couture, pour être franc.

Résultat, Hagen passa deux semaines en maison d'arrêt. Quand on le libéra contre signature, il apprit qu'on l'avait enfermé non pour le crédit impayé, mais pour résistance aux forces de l'ordre, et qu'il devait quand même payer son crédit.

Hagen était au trente-sixième dessous lorsque le convoqua le chef de la sécurité de Gamzat Aslanov, un certain Chapi.

— Dis donc, l'Aryen, tu es pourtant quelqu'un de bien. Comment as-tu fait pour claquer tant d'argent ?

— Je n'ai rien claqué du tout. J'ai acheté deux apparts pour le mariage de mes deux sœurs.

— Voilà qui est très fâcheux parce que la banque va devoir les faire saisir, et tes sœurs seront à la rue. Tu risques en plus une jolie peine de prison. Notre chef du département des crédits n'a pas aimé que tu lui enfonces la crosse de ton flingue dans la tempe, or il se trouve être le cousin du juge qui suit ton dossier.

Hagen ne pouvait accepter en aucun cas que ses sœurs soient jetées à la rue. Ce n'était pas pour cela qu'il les avait logées. Il demanda s'il n'y avait pas un moyen de faire quelque chose, et l'autre de répondre.

— Sans problème. Il y a un type qui s'appelle Zaguir Rasulov, chef des chemins de fer de la république et joli salopard. S'il est supprimé, on passera l'éponge sur ton crédit.

Hagen fit un saut à la base aérienne de Bechtoï pour y acheter deux bombes à fragmentation. Deux semaines plus tard, la Merco blindée de Zaguir Rasulov volait en éclats avec toute sa garniture.

Toute la république se perdait en conjectures : mais pourquoi avait-on tué Rasulov ? L'on soupçonnait tantôt un tel, tantôt un autre. Finalement, Gamzat Aslanov revendit le fauteuil pour un demi-million de dollars à un troisième homme qui s'appelait Adaïev.

Six mois de passés, et le choix se révéla plutôt malheureux. Adaïev grimpait trop vite. Une fois, au Parlement, il jeta même une boulette de papier sur le nez de Gamzat. Une semaine après, Chapi s'en retourna voir Hagen pour lui dire :

— Tu as perdu beaucoup d'argent au jeu, à ce qu'on dit. Je suis prêt à te donner dix mille tout de suite et deux cents à la livraison du chantier.

De nouveau Hagen se rendit à Bechtoï-10 où il acheta une bombe à fragmentation. Deux semaines plus tard, la Merco blindée d'Adaïev vola en éclats avec tout son contenu.

L'étonnement fut général. Et Gamzat revendit le fauteuil pour un demi-million de dollars à un certain Mahomed-Chapi.

Peu après Hagen remporta de nouveau le championnat d'Europe et fit connaissance avec Djamaluddin. Comme ils se plurent beaucoup l'un à l'autre, Hagen se vit enfin confier son propre magasin au marché de Bechtoï, magasin placé sous la gestion de sa femme qui se trouvait être une petite-nièce de Djamal. Son rôle à lui dans la tenue de la boutique consistait à s'y rendre de temps en temps avec des amis qui s'y servaient gratis. Au vrai, il y avait dans la ville beaucoup de magasins où il se servait gratis au profit de ses amis, mais il faut dire tout à son honneur qu'il ne faisait jamais de différence en la matière entre sa propre boutique et celles des autres.

Un jour de 2001, Hagen acheta de nouveau une bombe à fragmentation, chose dont eut vent Djamaluddin.

— Ce truc-là, tu l'as acheté pour moi ?

— Bien sûr que non, pour qui me prends-tu ? Pour un gredin ?

Djamaluddin rit de bon cœur avec une mimique signifiant qu'il laissait courir, mais quand deux semaines plus tard un adjoint au maire de Torbi-Kala sauta sur la bombe, il le pria de ne plus recommencer.

N'osant pas lui désobéir, Hagen cessa d'acheter des bombes.

Une semaine après qu'Idris Abidov eut mouchardé à l'oreille de Gamzat qu'il avait eu mission de le tuer, Hagen reçut un coup de fil d'un certain Ahmed, nouveau chef de la garde d'Aslanov, le précédent, Chapi, ayant été tué six mois plus tôt. Ils se rencontrèrent et Ahmed lui dit :

— Tu dois tuer Djamaluddin Kemirov.

Sous le coup de l'indignation, Hagen en resta sans voix. Alors Ahmed sortit un dossier de son bureau et le lui mit sous les yeux.

— Voici les rushes vidéo de tes conversations avec Chapi. Il y a aussi un enregistrement qui te montre en train d'acheter la voiture où a été placée la bombe qui a tué Adaïev. Essaie un peu de ne pas remplir mon contrat et tu en prendras pour vingt ans.

— Mais alors il apparaîtra au procès que le commanditaire de tous ces meurtres n'était autre que le fils du président de la République ! s'exclama Hagen.

— Nenni ! répondit Ahmed. La seule chose qui ressort de ces enregistrements, c'est que le commanditaire était Chapi. Peut-être qu'il ne pouvait pas voir tous ces types en peinture, va savoir pourquoi. Or Chapi est mort et les choses n'iront pas plus loin.

L'existence de ces documents vidéo le mit en émoi. Surtout que point n'était besoin de les remettre à la justice. Gamzat pouvait très bien les livrer aux frères Adaïev, par exemple.

Les frères Adaïev avaient fait le serment de retrouver le tueur et ils ne demanderaient qu'à croire Gamzat si le fils du président jurait qu'il ignorait tout des ordres de Chapi. Hagen n'en doutait pas. Parce que la vengeance c'est une chose, mais les frères en question auraient moins de mal à se venger sur Hagen que sur Gamzat. En situation de vengeance, on choisit souvent la facilité.

— Si tu descends Djamaluddin, dit Ahmed, tu toucheras deux cent mille dollars. Sinon, tu n'auras qu'à t'en prendre à toi-même.

Le blond montagnard du village de Munich réfléchit longuement avant de dire :

— C'est d'accord.

Début mars, Hagen et son frère cadet Ferdinand se rendirent à la

base aérienne de Bechtoï pour y voir un sous-lieutenant de leur connaissance qui leur réserva le meilleur accueil : les deux frères étaient des clients réguliers qui lui avaient déjà acheté cinq bombes à fragmentation et une vingtaine de kilos d'explosifs. Une fois, l'officier avait fait encore plus fort en leur vendant un blindé réformé, celui-là même qui stationnait désormais dans le jardin de Djamaluddin.

Hagen et Ferdinand régalerent le sous-lieutenant et lui achetèrent une bombe qui fut aussitôt chargée dans le coffre. Ils étaient déjà sur le point de partir quand Hagen lui demanda :

— C'est quoi ce truc ?

Le "truc" qui avait retenu l'attention de Hagen se dressait près d'un hangar sous une bâche verte qui lui donnait un air de ressemblance avec un blindé bedonnant. Il s'agissait en vérité d'un lance-missiles balistique tactique automoteur de type Totchka-U (ss-21). Longue de six mètres, sa fusée – d'une portée de tir minimale de vingt kilomètres – était dotée d'une ogive d'une demi-tonne.

Le lanceur pouvait tirer aussi des charges nucléaires, mais ceux de la base de Bechtoï, évidemment, ne portaient que des bombes à fragmentation ou à sous-munitions. On les avait transférés ici en 1999 lors de l'incursion tchéchène.

Le sous-lieutenant leur expliqua donc ce qu'était ce truc. Comme des mômes émerveillés, les deux frères explorèrent l'engin en long, en large et en travers avec force exclamations. A vrai dire, l'émerveillement de Ferdinand était plutôt surjoué : ayant fait son service dans les missiles, il savait manœuvrer aussi bien un Totchka que son prédécesseur le Luna-M.

Hagen et Ferdinand payèrent au sous-lieutenant Maxime le prix de la bombe et s'en allèrent.

Ils revinrent trois jours plus tard en disant à Maxime qu'ils avaient un grand service à lui demander. Comme l'un de leurs amis allait bientôt fêter son anniversaire à Torbi-Kala, ils auraient bien aimé louer le truc pour un moment.

— Sa maison est au bord de la mer, dit Hagen. On lui amènera le truc pour tirer un coup vers le large et on te le rendra le lendemain.

D'abord, Maxime prit peur. Pour acheminer le truc à Torbi-Kala, il fallait parcourir deux cent quarante kilomètres en passant pléthore de barrages routiers. Même un sac de patates n'aurait pu franchir le moindre poste sans payer le passage, or là c'était fou d'imaginer un machin long de huit mètres avec des roues plus larges que sur les camions géants Belaz. Maxime n'était même pas sûr que ça puisse entrer dans le tunnel de Kurchi.

Mais les frères lui promirent d'abord mille dollars, puis trois mille. Maxime accepta à cinq mille. D'ailleurs, ça ne pouvait pas faire de mal à l'engin de se trimbaler un peu. Surtout que le héros de la fête était le

vice-ministre de l'Agriculture, d'après les dires des frangins, et Maxime doutait fort que le bonhomme fût capable de mettre à feu quoi que ce fût sinon bien sûr l'agriculture dont il avait la charge.

L'anniversaire fut programmé pour le 7 mars. Ce jour-là, moyennant une rallonge de cinq cents dollars, Maxime sortit lui-même l'engin par le portail de la base.

Le voyage prit cinq heures et se fit sans la moindre mésaventure, pour étonnant que cela paraisse. Les flics, ordinairement si prompts à causer mille chicanes aux Lada pourries et aux quatre-quatre à vitres teintées, n'eurent même pas l'idée d'exiger les papiers du mastodonte convoyé de surcroît par une voiture de la milice à gyrophare. Il était sur la route parce qu'il était sur la route. Parce qu'il le fallait. Le calibre même du missile – soixante centimètres de diamètre – les dissuadait de poser toute question sur sa légitimité. Des trucs pareils ne se promènent pas sans autorisation.

A cinq heures de l'après-midi, Maxime obliqua vers la mer sans entrer dans Torbi-Kala et suivit la voiture à gyrophare qui passa le portail hospitalier d'une vaste maison. Là, Maxime sentit que quelque chose clochait. Il n'y avait personne dans la maison. D'ailleurs, c'était encore un chantier : de noires embrasures béaient tristement à travers des parpaings, par lesquelles perçait le ciel du soir. Pas d'ouvriers. Partout des matériaux de construction. Des cloques jaunâtres de neige n'avaient pas fini de fondre dans une fosse creusée devant la maison.

Maxime coupa le contact et se tourna vers Hagen assis à ses côtés.

— C'est quoi ça ? demanda le sous-lieutenant.

En guise de réponse, Hagen lui planta un long couteau en plein cœur.

Une demi-heure plus tard, une Lada 06 conduite par Hagen s'arrêta devant la résidence de Gamzat à quelque vingt-cinq kilomètres de la maison en chantier. Hagen téléphona au chef de la garde Ahmed, lui disant qu'il voudrait le rencontrer.

A quoi Ahmed répondit qu'il serait sur place dans une heure.

Il arriva une heure plus tard, en effet, avec le cortège de Gamzat Aslanov qu'il accompagnait en permanence. Le portail se hérissa de snipers, et une ribambelle de véhicules blindés s'y engouffra sous les yeux muets de Hagen.

Impossible de faire sauter Gamzat Aslanov de la manière la plus en vogue dans la république, c'est-à-dire avec une bombe à fragmentation placée dans une voiture garée au bord de la route. Cela, même un bébé vous l'aurait dit. Premièrement, un anti-explosif par brouillage radio fonctionnait en continu dans le véhicule de Gamzat, et son parcours était jalonné de tireurs d'élite qui, postés sur les toits, n'auraient pas manqué de voir quiconque manipulant des fils. Secondement, le cortège incluait toujours deux ou trois Mercos

identiques sans qu'on puisse deviner dans laquelle était Gamzat. De plus, il arrivait très souvent que le cortège fût factice. Pendant qu'il fonçait toutes sirènes hurlantes sur l'artère principale de la ville, lui recevait des visiteurs dans son bunker.

Hagen attendit encore une demi-heure avant qu'Ahmed n'apparaisse au portail. Il monta dans sa voiture.

— Qu'est-ce que tu viens foutre ici ?

— Je suis venu te dire que deux cent mille, c'est trop peu pour ce que tu me demandes, dit Hagen.

— Tu n'as pas le choix, fit l'autre d'un ton courroucé.

— Même pour Adaïev on m'a payé deux cent mille. Or là je risque encore plus que ma tête. Je risque tout ce qui est permis et tout ce qui ne l'est pas.

— OK, va pour trois cent mille, dit Ahmed.

Ce disant, il pensa qu'au lieu de sa prime, Hagen recevrait cette fois une balle dans la peau.

— Cent mille d'abord.

Là, Ahmed se fâcha pour de bon. Mais que faire d'autre, il cracha par terre et fit entrer Hagen à l'intérieur de la résidence. Au bout de cinq minutes que Hagen passa dans sa voiture, Ahmed lui apporta les cent mille dollars.

— Maintenant dégage et tiens ta promesse, lui dit-il.

Trois heures plus tard, alors qu'il ne restait dans la résidence que Gamzat et ses gardes, un missile de deux tonnes chargé d'une ogive de guerre à fragmentation décolla de la maison en chantier à vingt-cinq kilomètres de là, par le front de mer.

L'engin vola en mode de ciblage topographique autonome. Hagen avait assuré la totale précision du tir grâce à un émetteur placé dans le coffre de la Lada en stationnement devant la résidence, ceci permettant à l'opérateur de faire ses réglages.

En phase finale de vol le missile piqua à la verticale. L'ogive explosa au contact du bâtiment jaune à deux étages enchâssé dans le pied rocheux d'une montagne.

Conçue pour frapper des objectifs vitaux de petit gabarit, tels que des bunkers enterrés en profondeur, la fusée produisit un impact terrible.

A cent mètres à la ronde, l'onde de choc rasa tout sur son passage : les trois enceintes, le bus des forces de l'Intérieur, les garages où se mouraient d'ennui deux Porsche Cayenne toutes fraîches, ainsi qu'une Corvette version tuning de sept cent mille dollars. La vedette aux amarres, bercée par le clapotis, vola en mille morceaux. Le blindé stationné sur une plateforme en dalles de béton se retrouva à la verticale, les dalles de béton ayant valsé à la mer.

Les écuries, qui abritaient notamment un étalon pur-sang arabe qu'on venait d'offrir à Gamzat, furent transformées en chair à saucisse chevaline. La maison des voisins, située quatre murailles de béton plus loin, vit son toit s'affaisser, sous lequel les habitants morts continuaient de boire leur thé.

Des colonnes blanches de la façade, il ne resta pas un éclat plus gros qu'un dé à coudre. Il fallut déplorer la perte de sept cents costumes de chez Gucci et Valentino, neuf cent cinquante cravates et deux mille sept cents paires de chaussures. Gamzat était fou de chaussures faites à la main, qu'il ne portait jamais deux fois.

L'explosion fit vingt-trois morts.

Gamzat Aslanov, niché dans son bunker trois étages sous terre, s'en tira indemne.

Hagen Hasenstein fut pris le lendemain matin au domicile du fameux vice-ministre aux noces duquel les deux frères s'étaient rendus comme des fleurs.

On le prit, ou plutôt on tenta de le prendre. Le lieutenant de la milice qui avait été mis sur sa piste et qui s'était laissé dire que l'Aryen avait été vu la veille aux noces du vice-ministre de l'Agriculture – ce lieutenant vint demander si c'était vrai et, surprise, tomba dessus. Il essaya bien de l'arrêter mais prit un coup sur le groin. Hagen sauta dans une voiture et vroum ! disparut.

Alerté, Ahmed se lança à sa poursuite. Il calcula que Hagen serait arrêté au poste de Chamkhalsk où l'on préféra, toutefois, ne pas chercher des crosses à l'Aryen. "C'est vous qui lui courez après ? Alors à vous de le rattraper !" Tel était le credo du chef de la milice du district de Chamkhalsk qui ajouta à son explication : "Manquerait plus maintenant qu'on se fasse dynamiter par les hommes de Djameluddin en plus des wahhabites."

Autre option : arrêter Hagen au tunnel de Kurchi, mais ce poste-là n'avait de fonction que formelle. On n'y voyait jamais plus d'un homme à la fois, encore passait-il son temps de service non pas derrière les sacs de sable censés faire barrage mais dans la cafétéria d'à côté tenue par une famille de Koumyks. Si les postes de contrôle en imposaient dans les villes et les villages de plaine, c'était qu'on s'y trouvait relativement en sécurité ; mais près d'un tunnel stratégique qui tenait la clé de la Haute-Avarie, autant considérer que le poste n'existait pas.

Ici, les vrais barrages faisaient long feu.

Bref, la course poursuite dura trois heures. Quand les voitures d'Achmed arrivèrent au poste de Bechtoï, la procession avait les allures d'un cortège nuptial. S'y étaient ajoutés les hommes du centre antiterroriste, deux vice-ministres de l'Intérieur et un chef adjoint du

FSB de la république.

De l'autre côté du poste, les flics de la ville formaient une haie de barrage. Derrière eux se dessinaient des quatre-quatre noirs et les combattants armés de Djamaluddin, une quarantaine d'hommes.

Ahmed, le tchékiste et les deux vice-ministres descendirent de voiture et s'approchèrent du poste de contrôle où les attendait Chapi Tcharakhov, chef de la milice urbaine, toujours aussi zen et flegmatique. Le bras dans un bandage, Ahmed arborait un bel œil au beurre noir. Ayant passé la soirée de la veille au bunker de Gamzat dans une pièce voisine de la sienne, il avait dû déblayer les gravats toute la nuit pour en sortir. Du reste, il ne tenait pas son cocard de l'explosion mais de Gamzat, pour cause de manquement à la sécurité.

— C'est à quel sujet ? demanda Chapi.

Ahmed regarda les défenseurs de Bechtoï, qui formaient comme un rempart, et comprit qu'on avait fait tout ce trajet pour rien.

— Nous voulons parler à Zaour Ahmedovitch, dit Ahmed.

Sourire poli de Chapi qui répondit :

— Et moi qui pensais que vous étiez aux trousses de l'Aryen. Je n'avais pas compris que vous aviez oublié la route de Bechtoï, tout bêtement.

Quinze minutes plus tard, Zaour Kemirov accueillait le chef de la sécurité de Gamzat Aslanov, deux vice-ministres de l'Intérieur, le commandant du centre T (antiterroriste) et le chef adjoint du FSB de la république.

Vêtu d'un costume uni sombre et d'une cravate brune, le maire de Bechtoï trônait derrière un bureau bien astiqué, la tête auréolée d'un portrait du président de la Russie qui pendait au mur. Deux drapeaux étalaient plantureusement leurs plis à sa droite : celui de la Russie, rouge-blanc-bleu, et celui de Bechtoï, loup noir sur fond vert. Les rideaux grands écartés ouvraient la pièce au soleil printanier qui papillonnait sur les murs. Les fenêtres, à la propreté impeccable, donnaient sur la cour de la mairie où les hommes armés de Djamaluddin occupaient l'emplacement de la statue déboulonnée de Lissanevitch.

Midi pile, début du journal télévisé. On vit à l'écran le lance-missiles dans la cour de la maison en chantier, puis Gamzat Aslanov qui tenait dans ses mains le portrait du président de la fédération de Russie. Il leva le portrait au-dessus de sa tête en déclarant :

— Voici deux rescapés : moi-même et ce portrait que j'avais au mur. Mon sentiment est que je lui dois la vie. Le président et moi faisons partie d'une même équipe. Les terroristes ne pourront jamais nous intimider.

Tout le monde, dans le bureau du maire de Bechtoï, regarda

respectueusement le portrait qui avait sauvé la vie de Gamzat. Après quoi le maire s'enquit de la raison qui amenait à Bechtoï une délégation aussi prestigieuse.

Ahmed lui présenta des photos prises sur les lieux de l'attentat en disant :

— C'est signé par l'Aryen. Livre-le-nous.

— Tu es tombé sur la tête, ou quoi ? renvoya Zaour d'un air étonné. Tu me proposes de livrer un ami ? Tu oublies tes racines montagnardes, ma parole ! Tu n'auras jamais ni l'Aryen ni aucun de mes amis. Va-t'en et ne reviens plus me voir.

— Si tu ne rends pas l'Aryen, nous te tiendrons pour le commanditaire.

— Tiens-moi pour ce que tu voudras, répondit Zaour.

Le chef de la sécurité de Gamzat Aslanov, le commandant du centre T (antiterroriste), les deux vice-ministres de l'Intérieur et le chef adjoint du FSB de la république quittèrent le cabinet du maire à midi cinq.

La conversation finie, Zaour Kemirov pressa le bouton de l'interphone et ordonna :

— Trouvez-moi Djamal et Hagen.

L'ordre du maire fut exécuté en trois minutes. Hagen arriva juste après Djamaluddin.

Hagen vint accompagné de son frère qu'il laissa dans l'antichambre. C'est donc seul qu'il entra dans le bureau du maire, vêtu comme à son habitude : pantalon blanc et chemise noire, bretelles croisées de cuir roux à double étui. Que ses pistolets fussent deux, Hagen adorait ça. S'il n'en portait qu'un seul, il disait pour rire que ça le rendait bancal.

En entrant dans le bureau, il trouva Zaour et son frère cadet assis à la table de réunion. Zaour survolait les photos de l'attentat. Djamaluddin avait l'air très étonné.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Zaour.

Sans une parole, Hagen posa une cassette sur la table.

Sur un signe de son frère, Djamaluddin la fit tourner dans ses mains et la glissa dans un lecteur. C'était l'enregistrement de la conversation de la veille entre Hagen et Ahmed.

Une fois la cassette visionnée, Djamaluddin la récupéra et la tendit à Zaour qui la rangea dans son coffre.

— Explique, dit Zaour.

— Ils m'ont collé un contrat pour me faire tuer Djamal, répondit Hagen. J'ai voulu régler le problème autrement. Je n'allais tout de même pas remplir le contrat.

— Et pourquoi Ahmed s'est-il adressé à toi ? demanda Zaour.

— Ils ont les images vidéo de Chapi m'ordonnant le meurtre

d'Adaïev. Ils m'ont dit que si je ne tuais pas Djamal, j'en prendrais pour vingt ans.

Djamaluddin fronça les sourcils. Il se doutait bien qu'Adaïev avait été tué par Hagen moyennant pactole. Mais la question n'avait jamais été discutée entre eux.

— Pourquoi ne nous as-tu rien dit ? demanda Zaour.

— Je ne suis pas fait pour pleurnicher, s'indigna Hagen. Vous avez déjà suffisamment de problèmes comme ça.

Djamaluddin ne fit pas de commentaire en présence de son frère aîné, mais Zaour, le visage terrible et gris, se leva de son fauteuil.

— Est-ce que tu comprends ce que tu as fait ? hurla le maire de la ville. Tu as tué vingt-trois personnes ! Un vrai carnage ! Une usine d'abattage ! Comme... comme à la maternité !

Par-dessus la table, Zaour lui jeta les photos de l'attentat.

— Tu parles d'une affaire ! C'étaient des gardes de Gamzat. Quelqu'un de bien n'acceptera jamais de travailler dans sa garde.

— Mais il y avait aussi des chevaux, une dizaine de jolis bourrins. Il y avait des chiens, des pigeons qui tombaient du ciel !

A l'évocation des chevaux, l'Aryen céda à la tristesse. Il se fichait des chiens, ces bêtes impures, mais il aimait les chevaux. Il ne lui était même pas venu à l'esprit que des animaux puissent souffrir de l'explosion.

— Il y avait toute une famille dans la maison d'à côté, continua Zaour. Le mari, ses deux fils et sa vieille mère de quatre-vingts ans. Ils étaient à table. Ils y sont toujours, mais morts ! Qui leur a donné la vie ? Toi ? Alors ce n'est pas à toi de la reprendre. Qui te donne le droit de juger qu'un tel doit mourir et pas tel autre ? Tu iras en enfer, comprends-tu ? Et que diras-tu à l'heure du Jugement dernier ?

Hagen fut abattu d'apprendre la mort de la vieille femme. Tuer des vieilles femmes n'était nullement dans ses intentions. C'était contraire à la coutume et à Allah. Quant au Jugement dernier, Zaour avait complètement raison. Attristé, Hagen cloua ses yeux au sol. Puis, levant le menton, il dit :

— Je répondrai moi-même à Allah de tout ce que j'ai fait, Zaour Ahmedovitch. Il me châtiara comme bon lui semblera. Si Ahmed montre encore une fois le bout du nez, faites-lui voir cette cassette. Dites-lui qu'elle sera envoyée à Gamzat s'il continue à me faire la chasse. Alors je déclarerai publiquement qu'Ahmed m'a poussé à tuer Gamzat. Il m'a dit qu'il avait peur de lui. L'autre a perdu la tête, il tue tous ceux qui lui tombent sous la main. Je ne crois pas qu'Ahmed ait envie de s'embringer dans une histoire pareille. Gamzat est fou, et prêt à gober n'importe quoi quand sa vie est en jeu.

Là-dessus, le blond ss claqua des talons et sortit du bureau. Djmaluddin hésita, puis sortit à son tour.

Dans le couloir, Hagen tomba sur Kirill. Le chef adjoint du Comité d'urgence marchait avec un dossier sous le bras. Dans son costume noir et son plastron blanc, il ressemblait étonnamment à un pingouin. Il stoppa net et leva le bras en disant :

— Djamaluddin, je dois te parler.

— De quoi ? s'étonna l'autre.

— De l'attentat d'hier contre Gamzat Aslanov.

— Mais c'est un coup monté ! proféra Djamaluddin. Il n'y a pas eu d'attentat. Gamzat a tout machiné lui-même pour lever la meute et ordonner des arrestations à tout va. Crois-tu qu'il s'en serait sorti vivant s'il n'avait pas prévu le coup ?

— Sache que c'est de la terreur organisée, lança sèchement Kirill.

Alors Hagen toisa le Russe de la tête aux pieds et lui dit :

— En quoi ça te concerne de savoir qui a voulu tuer Gamzat ? Tu es de sa famille, ou quoi ?

Sur ces bonnes paroles, Hagen et Djamaluddin passèrent sous son nez et dévalèrent l'escalier.

De sa fenêtre, Kirill les regarda monter en voiture. Dans la cour les hommes aux ordres de Djamaluddin pullulaient, tous armés jusqu'aux dents, qui bourdonnaient comme abeilles en ruche. Une ruche où l'on aurait jeté un tison.

Le jour de l'attentat perpétré contre Gamzat, le président du Comité d'urgence Fedor Komissarov se trouvait à Moscou. En conséquence, le fils du président et le Moscovite numéro un ne se rencontrèrent qu'après coup. Le Russe félicita Gamzat de s'en être tiré d'une façon aussi miraculeuse, et Gamzat lui resservit l'histoire du portrait du président de la Russie qui l'avait aidé à faire échec aux terroristes. Puis d'ajouter en soupirant :

— La république est au bord du gouffre. Elle y est poussée par un ramassis de terroristes à la solde de l'étranger. Mon père a laissé la santé au service de la Russie, et maintenant qu'il est malade, ces barbares sont passés à l'attaque ! Les hommes de Djamaluddin Kemirov, voilà les vrais terroristes ! Ils ont déboulonné la statue d'un général russe ! Ils font tout pour tuer les amis les plus fidèles de la Russie !

Komissarov écouta la tirade, puis demanda poliment :

— Gamzat Ahmednabievitch, avez-vous la preuve que l'attentat commis contre vous est l'œuvre des Kemirov ?

Gamzat se mordit la langue.

Cela faisait trois jours qu'on était rentré bredouille de la chasse à Hagen. Avec le recul, Gamzat comprenait qu'une fois Hagen arrêté,

Komissarov ferait casquer les Kemirov pour les blanchir ; et qu'ensuite il viendrait le faire banquer, lui Gamzat, parce que l'Aryen pouvait balancer beaucoup de choses de nature à faire banquer Gamzat.

Vaillant, Gamzat ne l'était guère. Mais intelligent, si. A ce titre il savait que Fedor Komissarov se trouvait dans la république pour tirer profit de quiconque serait disposé à l'acheter. Aussi Gamzat se garda-t-il de jeter le nom de Hagen en pâture au chef du Comité d'urgence. Il lâcha un rire bref et dit :

— Les Kemirov sont les premiers terroristes de la république. C'est à Bechtoï, comme par hasard, que la maternité a sauté. Demandez-vous donc pourquoi !

A l'évocation du coup de main terroriste de Bechtoï, Fedor Komissarov esquissa une grimace qui n'échappa pas à Gamzat :

— Savez-vous que le directeur de la maternité était un cousin de Djamaluddin ? Oui, Askhab Khassanov. Ils ont fait ensemble la guerre d'Abkhazie !

Le chef du Comité d'urgence opina d'un air intéressé. Gamzat frappa du poing sur la table et reprit :

— Mon père a passé dix ans de sa vie à contrer la pression des bandits. Mais maintenant il est gravement malade. Les terroristes sont passés à l'attaque. Le seul fait qu'ils m'aient choisi pour cible atteste qu'ils me tiennent pour l'unique héritier de l'œuvre de mon père.

D'un air concentré, Fedor Komissarov étudiait le capuchon de nacre de son Parker.

— Eh bien soit, dit le chef du Comité d'urgence, si c'est ainsi, pourquoi ne pas demander à votre père de vous recommander à sa succession ?

Le soir du 11 mars, Gamzat Aslanov atterrit dans le Tyrol. Là se trouvait une petite clinique privée où son père, Ahmednabi Aslanov, était alité depuis bientôt trois mois.

Le président Aslanov disposait d'une chambre particulière avec des pièces pour ses gardes et ses infirmières. Tout n'était là que blancheur. Le frère aîné de Gamzat, Gazi-Mahomed, se tenait au chevet du malade. Il ne le quittait qu'à l'heure de la prière et dormait même sur sa descente de lit.

Ahmednabi était couché dans des draps blancs comme neige. Un cathéter à perfuser montait de son bras malingre. Les yeux grands ouverts du président ne se tournèrent même pas à l'entrée de son fils cadet.

Gamzat s'approcha et dit :

— Père, voici ta lettre au président de la Russie. Tu dois la signer.

Ahmednabi Aslanov regardait le plafond. De la commissure droite de ses lèvres s'échappa un filet de salive, et Gazi-Mahomed se leva

pour l'essuyer.

Alors Gamzat se fit plus pressant :

— Père, c'est une déclaration qui fera de moi le président. Si tu ne signes pas, notre famille perdra tout. Nous serons tués.

Pas un mot ne sortit de la bouche d'Ahmednabi. Il apparut alors à Gamzat que son père ne comprenait pas ses paroles. Le président Aslanov n'était pas mort, mais pas vivant non plus : il vivait dans sa bulle, comme si Allah, Maître des Mondes, bienveillant à l'endroit de tous et miséricordieux à l'égard des seuls fidèles, n'avait pas encore décidé s'il devait tenir cet homme pour un musulman ou un kâfir, et préférerait le garder un temps dans la maison d'arrêt de l'enfer.

Gamzat donna le papier à son frère (un papier crucifié sur une planchette rigide), s'assit près de son père et lui glissa un stylo dans la main droite. C'était un Parker en or avec un capuchon frappé des armoiries de la république.

— Tiens ça, dit-il à son frère en portant la main de son père vers le papier.

Il lui serra les doigts et se mit à tracer une signature qu'il avait vue tant de fois dans des milliers de documents.

Mais Gamzat n'avait pas plus tôt effleuré le papier de la plume que la main de son père se convulsa. Au lieu d'une belle signature, un gros trait noir barra la feuille du coin inférieur droit au coin supérieur gauche.

Cet homme qui avait été jadis le maître tout-puissant de la république d'Avarie-Dargo-Nord, cet homme au cerveau mort et noyé de sang qui faisait sous lui depuis deux mois et n'avait jamais prononcé un seul mot audible, cet homme tourna la tête et dit :

— Le président, c'est moi.

Et, fermant les yeux, il s'endormit.

A la fin du mois de mars, alors que des tempêtes de neige balayaient encore les cimes et que les abricotiers se paraient déjà de rose dans les vergers de Bechtoï, Djamaluddin emmena Kirill dans les montagnes. "En randonnée", dit l'Avar. Et Kirill, pestant contre lui-même, accepta l'invitation.

Pour une randonnée, c'en était vraiment une. Cette fois, personne ne fut égorgé, ni pillé, ni supplicié sur une souche. Trois jours à cheval dans les montagnes. Dès le premier jour, la paisible jument Zara montée par Kirill se mit à tourner sur elle-même en passant le gué d'un torrent frisé de glace, ceci en battant l'eau du sabot, une eau où elle finit par se coucher avec Kirill en selle sous les rires tonitruants d'une quinzaine de montagnards armés.

Kirill, buvant sa honte, mit deux heures à sécher.

Ils allaient sans se soucier de la frontière administrative de la

Tchéchénie, surtout du côté avar, à la recherche des premiers groupes de boïéviks de la saison. Kirill fut plutôt soulagé de ne rencontrer personne, bien qu'on repérât par deux fois des traces de campement, comme des chasseurs découvrant une bauge ancienne de sanglier. Les deux bivouacs se trouvaient à proximité de villages. On voyait bien que ces hommes s'étaient mis à l'écart pour échapper aux blindés mais que les villageois avaient assuré leur approvisionnement, sachant tous où ils se nichaient.

Kirill soignait les chevaux comme tout le monde. A l'heure du *namaz*, il se retirait. On faisait semblant de ne pas voir que le mécréant ne priait pas, à l'exception de Hagen qui le rudoya une ou deux fois en l'accusant pour rire de faire fuir tout le gibier. Du reste, Hagen en voulait à un tas de peuples. Sur sa liste noire figuraient : Juifs, Américains, Anglais, Géorgiens, Tchéchénes et Karatchaïs. Il faisait toujours une exception pour chaque ressortissant de tel ou tel peuple qu'il connaissait personnellement.

La deuxième nuit, Kirill la passa à gigoter au fond de son sac de couchage sous le velours noir du ciel rivé à l'univers par un cloutage d'étoiles. Djamaluddin était couché près de lui. Kirill avait commis l'exploit de ne plus tomber de cheval mais il sentait son squelette moulu de partout au-dessus des genoux.

— C'est vrai que Vladkovski t'a balancé ? demanda Djamaluddin à brûle-pourpoint.

Un rictus de douleur barra la face de Kirill. Il n'avait pas revu Vladkovski depuis un an et demi. A l'époque, l'oligarque avait déjà quitté la Russie, et Kirill représentait le pays à l'ONU.

Il advint une fois qu'on le fit monter à bord d'un yacht au mouillage sur la Grande Barrière de corail. Sur un pont blanc comme neige, Vladkovski lui jeta une liasse de papiers :

— C'est une bombe, dit l'oligarque. Ils ne s'en remettrent pas ! Tu dois faire ouvrir une enquête à l'ONU !

Kirill survola les papiers : c'étaient des documents censés prouver que le nouveau président de la Russie avait blanchi deux milliards de dollars issus des narcotrafiquants colombiens par des banques de Saint-Pétersbourg. Ça sentait l'intox à plein nez.

— Ce sont des faux, dit Kirill.

— On s'en fiche ! s'écria Vladkovski. Tu ouvres une enquête, oui ou non ?

— Non, répondit Kirill.

Il mit dix jours à regagner Moscou parce qu'on l'avait acheminé sur l'île voisine dans le jet privé de Vladkovski. Pour le retour, il dut se rabattre sur un vieux coucou qui passait une fois par semaine sur une île accessible uniquement en pirogue.

Le temps qu'il revienne à Moscou, il s'avéra que toutes les firmes où

il avait pris des parts avant d'entrer dans ses fonctions diplomatiques s'étaient débarrassées de ses portefeuilles au profit de sociétés tierces, le pire étant dans l'histoire que les papiers nécessaires à la transaction portaient la signature d'Olga Vodrova, ex-secrétaire de Vladkovski et désormais ex-épouse de Kirill. Cet enragé de Vladkovski n'y allait pas de main morte. Enragé, il l'était d'ailleurs de plus en plus avec le temps, se jugeant trahi par tous et faisant tout pour que le dernier carré des fidèles le trahisse à son tour.

— Sans lui je n'étais rien, répondit Kirill. Non, il ne m'a pas balancé.

Peut-être même que c'était la vérité. Kirill n'avait rien fait pour vérifier si Olga était en contact avec lui ou non. Il ne lui aurait pourtant rien coûté de le faire, mais il y répugnait. Kirill n'aimait guère mettre les points sur les *i*, contrairement à Djamaluddin qui se faisait toujours un devoir de les y mettre à coups de Makarov.

— Et toi, tu l'as balancé ?

Kirill laissa la question sans réponse, puis demanda :

— Ceux que tu captures vivants... tu les mènes tous au cimetière ?

— Oui. Un sage m'a dit dans les montagnes que si j'y amène tous les coupables, alors les nourrissons qu'ils ont tués ressusciteront.

La voix de Djamaluddin ne trahissait pas la moindre pointe d'ironie. C'était comme un simple constat. Kirill manqua de s'étrangler. Il pensa lui demander ce que disait le Coran de la résurrection mais s'arrêta à temps. Faire mention du Coran devant Djamaluddin, c'était trop risqué.

— As-tu conscience des rancœurs que tu suscites à Torbi-Kala ? Tout le monde dit que tu enlèves les gens pour de l'argent.

Djamaluddin émit une petite toux sceptique.

— La vie est ainsi faite qu'elle ressemble à un lance-grenades. Avec un trou des deux côtés. Mais ceux qui s'imaginent qu'on peut tirer d'un côté comme de l'autre, ceux-là finissent par sauter avec. S'il y a une leçon que j'ai bien retenue ici-bas, c'est qu'on ne peut travailler à la fois pour Allah et pour soi-même. Il y a cinq ans, je faisais des patrouilles comme celle-ci dans les montagnes pendant que mes gars massacraient les transports d'alcool. Finalement, les magnats de l'alcool en ont eu marre et nous ont taillés en pièces. On ne peut pas faire deux choses à la fois. Moi je l'ai compris. Pas tes chefs.

Djamaluddin se tut. Le tissu gris des rochers et la dentelle blanche des neiges liseraien le noir du ciel au-dessus de leurs têtes.

— On m'a offert un jour une espèce de bréviaire du samouraï, reprit-il. Il y était dit qu'un samouraï devait vivre en se tenant prêt à mourir à tout instant.

— C'est comme ça que tu vis ?

— Non. Les samouraïs, ce sont des païens. Un païen n'a pas accès à la vérité. Ce qu'il faut, c'est vivre comme si l'on était déjà mort. C'est

un hadith plein de justesse que nous tenons d'Ibn Omar.

Là-dessus, l'Avar se coula au fond de son sac de couchage et s'endormit dans la minute qui suivit. Kirill aussi se laissa gagner par le sommeil. Il rêva d'Olga vêtue d'une robe rouge informe et d'un foulard blanc, et des enfants qu'ils auraient eus si Olga n'avait pas tant surveillé sa ligne.

Le lendemain matin, en pliant le camp, Kirill dit à Hagen :

— Dis-moi une chose : si ton meilleur ami te demande de faire une saloperie et que tu lui refuses, tu commets une trahison ou pas ?

Hagen le regarda comme le dernier des idiots et répondit :

— Au nom d'un ami, il faut faire tout ce qu'il demande. C'est ça un ami. On peut faire le bien au nom de n'importe qui ; mais le mal, uniquement au nom d'un ami.

Kirill se rendit à Torbi-Kala dès le lendemain avec Tachov au volant d'un quatre-quatre. Et comme personne ne l'avait encore contacté du village nogai de Djarli, Kirill pria Tachov de faire le détour.

On y passa quatre heures.

Deux heures à converser avec le chef du village nommé Ahmed, et deux heures à recueillir les plaintes écrites des villageois. Quand vint le moment de reprendre la route pour Torbi-Kala, Ahmed demanda soudain à profiter de la voiture.

Le jeune Nogaï ne ressemblait en rien aux hommes de Djamaluddin. D'apparence fragile et aussi gauche qu'un ado, il contrastait avec l'énorme Tachov comme un carlin avec un terre-neuve et il semblait impensable que les deux créatures fussent de la même espèce biologique. Kirill s'interrogea beaucoup sur l'énigmatique autorité dont le garçon jouissait dans le village jusqu'au moment où il s'avéra qu'Ahmed connaissait le Coran par cœur et qu'il avait fait sept ans d'études en Arabie Saoudite.

Cela ne plut guère au Moscovite qui lui demanda d'un air songeur :

— Que penses-tu de ceux qui travaillent ici à bâtir un Etat islamique ?

Ahmed eut un sourire bienveillant avec un geste d'impuissance :

— Un Etat islamique, ce n'est pas dur à bâtir. Mais où vont-ils trouver les musulmans pour le peupler ? Ce n'est pas en remplaçant le président par un calife qu'on cessera de se mentir et de se tuer. Il y a le petit djihad que l'on déclare à ses ennemis, et le grand djihad que l'on déclare à ses propres passions. Ont-ils vaincu beaucoup de passions, ceux qui courent les montagnes avec des mitraillettes ?

— Et Djamaluddin Kemirov ? A-t-il vaincu ses passions ?

Ahmed marqua un silence et fit cette réponse pour le moins surprenante :

— L'islam, c'est être libre de tous sauf du Très-Haut. Un musulman

ne doit pas être l'esclave de quiconque, musulman ou mécréant. Un musulman est un homme affranchi. Djamaluddin Kemirov est un homme affranchi.

Les choses de la vie faisaient que Sapartchi Telaïev, le chef de la compagnie Avarie-Transflotte et l'une des notabilités les plus puissantes de la république, n'avait pas de fils. L'un d'eux avait été tué dans une beuverie à Moscou, et le deuxième, dans une beuverie à Naltchik. Le troisième était mort sur une route de montagne au volant d'une voiture qu'il conduisait de nuit tous phares éteints à cent vingt kilomètres à l'heure.

Il est vrai que nul n'aurait su dire si cela s'était produit par suite d'une beuverie.

Cette route se trouvait en effet non loin de Nojaï-Yourte. Dans la mesure où elle traversait la ligne de mire des tirailleurs fédéraux, tous les gens normaux y circulaient sans allumer les feux. Salam aussi roulait dans le noir quand il fut pris pour cible. Il accéléra pour passer le plus vite possible mais quitta la route et se tua. Son père, assis près de lui, s'en tira avec une fracture de la colonne vertébrale.

Bref, tous les fils de Sapartchi avaient été tués. Quant à sa fille, elle avait épousé quelqu'un de très bête. Lequel, du reste, fut tué lui aussi.

Sapartchi avait un petit-neveu nommé Adam Telaïev. Un garçon très calme, très gentil de nature. Même quand il devint champion d'Europe de taekwondo, tout le monde continua d'user et d'abuser de sa gentillesse.

Peu après l'assassinat du beau-frère de Telaïev, Sapartchi hébergea Adam sous son toit. Un mois après la rébellion, le garçon reçut le grade de colonel des forces de l'Intérieur (il s'entraînait au club Dynamo) et fut élu député de l'Assemblée législative de la république régionale, circonscription de Chouguinsk.

Quelque temps plus tard, Adam fut fiancé à une petite-fille de Gamzat Aslanov.

Adam n'avait pas été le seul à poser les yeux sur la jolie Jeanne qui eut un autre soupirant inlassable en la personne de Gadjimurad Tcharakhov, fils de Chapi Tcharakhov, lequel dirigeait à Bechtoï les services de l'Intérieur. A vingt-trois ans, Gadjimurad était chef adjoint des douanes, sans le moindre grade parce que sa fonction lui suffisait pour financer son entraîneur et tous les déplacements de la sélection régionale : Gadjimurad était médaillé du championnat du monde de lutte libre dans la catégorie des mi-lourds.

Ce fut alors que Moscou créa dans la république le centre antiterroriste régional dont le chef devait avoir rang de ministre, et Sapartchi décida d'acheter la place à son neveu Adam ; mais il y avait un autre prétendant au poste en la personne de Chapi Tcharakhov

(chef des services de l'Intérieur de la ville de Bechtoï), et beaucoup regardaient cette candidature comme la plus solide.

Premièrement, Tcharakhov était un ex-officier du KGB. Il avait travaillé en Syrie, maîtrisait l'arabe à merveille et portait même l'ordre du Courage depuis qu'il s'était retrouvé dans un encerclement tchéchène avec une vingtaine de miliciens des forces spéciales de Perm en 1999. Quatre jours durant, on avait tourné en rond dans les montagnes de Tchétchénie jusqu'au moment où Chapi avait réussi à exfiltrer son monde vers les lignes amies au plus grand étonnement des miliciens eux-mêmes, tous persuadés que l'autre allait les vendre aux Tchétchènes. Bref, ces quatre jours valurent à Chapi l'ordre du Courage tandis que le colonel qui avait jeté les miliciens dans l'encerclement fut décoré Héros de la Russie.

En outre, on ne pouvait accuser Chapi de ne pas faire la guerre aux wahhabites. En effet, la tête d'un émir islamiste qui avait voulu attenter à ses jours avait flotté deux jours durant dans un fossé attendant aux services de l'Intérieur. La moitié des dirigeants de la république firent le déplacement pour voir ladite tête mais personne ne se hasarda à ordonner l'ouverture d'une enquête sur la chose.

Bref, à conditions financières égales, il convenait d'accorder la préférence à Tcharakhov, loup plein de ruse et d'expérience. Adam ? Qui était Adam ? Un bon sportif, d'accord. Un gentil garçon, peut-être. Sans plus.

Le jour vint où Sapartchi Telaïev emmena son neveu à Bechtoï pour voir Chapi Tcharakhov.

— Ecoute-moi, Chapi, dit Sapartchi. Tu es un Lak et je suis un Lak. Donc on peut s'entendre. Ton fils n'a qu'à céder Jeanne à mon Adam ; en échange, je te laisse le fauteuil du centre T.

Chapi jugea la transaction avantageuse et pria son fils de lâcher la petite-fille du président. Un mois plus tard Adam épousait Jeanne ; deux semaines se passèrent encore et Adam Telaïev fut nommé à la tête du centre T.

Outré, Chapi Tcharakhov demanda tout de go à Sapartchi où était sa promesse, et ce en pleine séance du Conseil des ministres de la république.

— Quelle drôle de question, s'étonna Sapartchi. Qui doit prendre la tête du centre, d'après toi ? Le gendre de Gamzat ou un flic pouilleux de Bechtoï ?

Le plus dégradant dans l'histoire était que Tcharakhov et Telaïev n'avaient chacun qu'une moitié de sang lak dans les veines. Mais comme ils jouissaient tous les deux d'une notoriété considérable, l'un et l'autre se posaient en leaders du peuple lak. Dès lors que Sapartchi avait lâché Chapi, ce dernier perdait naturellement toute chance de leadership.

Quand Gamzat sut son père mourant, il comprit que le nouveau président le déposséderait de tout.

Il y avait à cela trois raisons.

Premièrement, ne pas déposséder Gamzat aurait signifié ne pas avoir d'influence. Deuxièmement, ne pas le déposséder, c'était ne pas avoir de quoi se rembourser des frais engagés pour l'obtention du poste. Et troisièmement, pour quelle autre raison deviendrait-on le président de la république d'Avarie-Dargo-Nord ?

Gamzat envisagea d'abord de placer à ce poste un parent ou un homme de confiance. Nombreux étaient ceux de son entourage qui lui donnaient de l'argent et léchaient ses crachats au sol, mais lui-même se disait très intelligemment que tout lécheur cesserait de l'être en devenant président. Aucun doute là-dessus : quiconque lèche au sol les crachats d'autrui n'oublie ni le goût du sol ni celui du crachat, et attend l'heure d'obliger l'autre à faire de même.

Aussi Gamzat comprit-il que lui-même devait devenir président, chose infaisable sans alliés. Il alla donc trouver Sapartchi dès après les noces en lui disant :

— Dis donc, et pourquoi Adam ne deviendrait-il pas Premier ministre de la république ? C'est un garçon encore jeune, bien sûr, mais qui a le cœur pur. On a vraiment besoin de quelqu'un comme lui pour éviter les remous et pérenniser le cap.

Sapartchi eût certes préféré prendre lui-même la tête du gouvernement, mais il n'était pas le gendre de Gamzat alors qu'Adam, si. Bref, il fut convenu qu'une fois Gamzat devenu président, Adam passerait Premier ministre. Partant, Gamzat s'assurait du soutien de l'un des hommes les plus puissants de la république, et les deux hommes travaillèrent à la promotion d'Adam.

Sapartchi organisa un grand tournoi de taekwondo qui fut remporté par Adam Telaïev. Puis l'on créa la fondation Adam-Telaïev qui avait vocation à soutenir les jeunes sportifs.

Adam apparaissait de plus en plus sur les écrans de télévision. Le chef du centre T était filmé priant à la mosquée avec ses subordonnés ; ou visitant une école de sport pour enfants et s'entraînant avec un punching-ball. Un beau gosse : vingt-sept ans, très bien bâti, haut d'un mètre quatre-vingts. Un visage massif aux yeux marron expressifs, une mâchoire ferme et un nez cassé. Il avait alors pour habitude de se raser le crâne, ce qui laissait voir derrière son oreille la marque rose d'une cicatrice, souvenir d'une rixe au couteau.

Tout le monde fut stupéfait de voir Adam accomplir le rite de l'Aïd al-Adha. Alors que les gens égorgeaient des moutons, lui se fit livrer d'Amérique latine des lamas à long poil qui furent sacrifiés dans les règles et dont la chair fut distribuée aux voisins.

Néanmoins ce plan de campagne, pour remarquable qu'il fût, présentait un gros défaut. Ce défaut, c'était Adam lui-même. Qui n'aurait pas rêvé de devenir le numéro deux de la république ? Surtout que ce quelqu'un-là, trois mois plus tôt, ne pouvait espérer mieux que de remporter un tournoi de taekwondo avec une Lada 06 blanche pour unique récompense...

Adam attrapa le virus.

Le premier nuage pointa à l'horizon à la mi-janvier lorsque la Merco d'Adam manqua d'être emboutie par une Lada à un tournant. Adam coinça le tacot contre un trottoir, descendit de sa Merco et frappa l'autre si fort qu'il se retrouva en réanimation. A quoi personne ne prêta vraiment attention parce que ce genre d'histoire était monnaie courante.

Deux semaines plus tard, Adam fut arrêté par des miliciens des forces spéciales. Ceux-ci reconnurent le chef du centre T et présentèrent leurs excuses avec le salut militaire, mais Adam remonta en voiture et démarra en trombe en aplatissant l'un des agents. L'événement fit grand bruit : le président de la Cour suprême de la république convoqua Adam en le priant de s'excuser auprès de la famille du milicien.

Alors Adam dégaina et se mit à tirer sur les pieds du juge devant ses pairs. Tout le chargeur y passa. Le juge dansait tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. Un tel comportement relevait de la plus pure crapulerie parce que l'homme était de vingt-sept ans son aîné et qu'il n'avait rien dit pour mériter pareil traitement.

Dès lors le président de la Cour suprême de la république prit en grippe le chef du centre antiterroriste.

Mais ce qui fit la plus mauvaise impression, ce fut l'affaire Chamil Salimkhanov, ex-coéquipier d'Adam. Chamil était le cousin de Mahomedsalih, terroriste notoire qu'il avait même hébergé un temps chez lui. On ne lui connaissait pas d'autre forfait, sinon peut-être qu'Adam et lui avaient naguère pillé des convoyeurs de fonds. Fort d'un tel compagnonnage, Chamil lui téléphona pour négocier une amnistie. Mais quand il arriva à l'heure dite sur les lieux du rendez-vous, il manqua de tomber dans une souricière.

Ceci au mois de février. Au mois de mars, Adam et ses hommes saisirent au port un arrivage de téléphones mobiles de contrebande pour un montant de douze millions de dollars. La marchandise appartenait à de grosses sociétés installées à Torbi-Kala et dans l'ensemble du Caucase.

Que les mobiles fussent de contrebande, cela ne faisait aucun doute. Il n'existait aucun téléphone mobile importé légalement en fédération de Russie et quiconque eût l'idée folle de les faire entrer par la voie officielle se fût inmanquablement ruiné par défaut de compétitivité.

Embarrassés, les propriétaires des stocks vinrent négocier auprès d'Adam.

— Voilà ce qu'on va faire, lui dirent-ils, tu prends deux millions de dollars et tu nous rends nos mobiles.

— OK, fit Adam en empochant les deux millions.

Moyennant quoi il leur communiqua les coordonnées de l'entrepôt où il avait stocké le matériel saisi. Mais une fois sur place : rien à l'adresse indiquée. Les propriétaires des téléphones mobiles tournèrent en rond, puis revinrent trouver Adam.

— Adam, lui dirent-ils, tu nous as donné une fausse adresse d'entrepôt.

— De quel entrepôt ?

— Où sont stockés les téléphones mobiles.

— Quels téléphones mobiles ?

— Ceux pour lesquels nous t'avons payé deux millions !

— Quels deux millions ?! s'exclama, consterné, le numéro un de la lutte antiterroriste dans la république.

L'affaire n'enchantait pas Sapartchi Telaïev qui fit venir Adam et lui demanda :

— Pour vendre les portables, as-tu créé une société ? As-tu des contacts avec les opérateurs de téléphonie mobile ?

Troublé par la question, Adam répondit :

— Non. Pourquoi ?

— Alors que vas-tu faire des mobiles ?

— Je les vends, fit Adam étonné. Je les ai déjà presque tous écoulés pour un million et demi de dollars. Avec mes deux briques, ça m'en fait déjà presque trois et demie.

— Et que feras-tu le mois prochain quand tu auras encore besoin d'une brique et demie ? Y as-tu réfléchi ?

— Bien sûr ! Je confisquerai le prochain arrivage !

— Vois-tu, Adam, dit Sapartchi, toutes ces compagnies s'approvisionnent auprès des producteurs : Nokia, Siemens, Samsung. Comme ce sont de vieux clients et qu'on fait toujours confiance aux vieux clients, elles achètent à crédit. Elles acheminent les stocks en Russie, les dédouanent, les revendent, et ensuite seulement remboursent les fournisseurs étrangers. Tu as saisi un stock de mobiles pour un montant de douze millions de dollars au prix de détail. Ce qui signifie un manque à gagner de six millions pour les producteurs occidentaux. Evidemment, ça ne leur fait pas très plaisir. Si tu t'étais attaché les services d'un revendeur officiel, tes représentants auraient pu aller à l'Ouest pour expliquer que le marché doit désormais passer exclusivement par eux. Tu aurais donc vendu tes stocks pour douze millions de dollars par le biais d'une société contrôlant la totalité du marché. Mais toi tu liquides tout pour une brique et demie en te

privant de la manne le mois prochain parce que les producteurs occidentaux ne vendront plus jamais leurs mobiles à ces importateurs, et que ces importateurs ne transiteront plus jamais par notre port.

Le chef du centre T écouta ce petit cours d'économie et répondit :

— D'abord, je n'ai pas de leçon à recevoir. Tes sociétés machin bidule chouette, je m'en tape ! Je me suis fait une brique et demie les doigts dans le nez ! Les mobiles ou autre chose, je trouverai toujours ! Ça leur apprendra à respecter la loi !

Entendant cela, Sapartchi ressentit comme un malaise.

Au mois de mars de grands changements se firent jour en Avarie-Dargo-Nord. Comme il était de notoriété publique que Fedor Komissarov venait de Moscou pour choisir un nouveau président, une foule de gens songea à négocier un arrangement avec lui. Mais une foule de gens plus nombreuse encore craignait que le Moscovite ne s'entende avec leurs ennemis. Résultat, c'était à qui doublerait l'autre pour se plaindre de ses ennemis à Komissarov.

Fedor Alexandrovitch ne disait non à personne. Il écoutait volontiers toutes les doléances sur la violation des lois fédérales, surtout celles qu'on accompagnait d'arguments palpables ; puis il écoutait non moins volontiers les justifications des accusés, surtout celles qu'on accompagnait d'arguments palpables.

Résultat : en un laps de temps assez bref l'homme de Moscou avait fait le tour de toutes les entreprises et de tous les ministères, et le montant des arguments palpables crédités par Komissarov ne se chiffrait pas à moins de vingt millions de dollars, d'après la rumeur.

Victimes de leur crédulité, beaucoup de gens se retrouvèrent dans des situations incongrues grâce à Komissarov.

Un jour qu'il se rendit à des noces qu'on fêtait à Torbi-Kala, Fedor Alexandrovitch y remarqua un jeune type qui en jetait plus que les autres sur la piste de danse et qui semblait plein aux as. "Qui est-ce ?" demanda Komissarov. On lui répondit que c'était le neveu du maire et qu'il gérait deux marchés de la ville ainsi qu'une dizaine de chantiers. "Amenez-le-moi donc, dit le Moscovite, je voudrais faire sa connaissance."

On lui présenta le neveu qui était au septième ciel à l'idée de connaître personnellement le chef du Comité d'urgence. Le garçon ne savait plus quoi faire pour lui être agréable et n'arrêtait pas de lui dire qu'il serait heureux de lui rendre service. "Pas de problème, dit Komissarov, je n'ai pas pris le temps de passer chez l'horloger avant la noce pour retirer la montre que je voulais offrir au jeune marié. Tout est prêt, il n'y a plus qu'à faire le retrait. Sois gentil d'y aller pour moi." Le neveu du maire fut accueilli avec force courbettes à l'horlogerie où la montre avait bel et bien été mise de côté au nom de

Fedor Komissarov, mais avec la montre l'attendait aussi une facture de cent vingt mille dollars. Le garçon comprit qu'il s'était fait avoir jusqu'au trognon. N'ayant pas cent vingt mille dollars sur lui, il se les fit apporter tant bien que mal par des amis, paya la facture et rapporta la montre au chef du comité.

Après quoi le neveu du maire se fit tout petit, évita le Moscovite et, une demi-heure plus tard, quitta la noce. Komissarov tripota un temps la montre en l'examinant sous toutes les coutures avant de faire venir un homme d'affaires à qui il dit : "Je viens d'acheter une montre mais, finalement, je ne la trouve pas terrible. Rends-moi donc un service : retourne-la chez l'horloger et rapporte-moi l'argent."

Plus bête encore : la situation dans laquelle se mit le chef des services de l'Intérieur du district de Khalin. Ayant ouï dire que le ministre de l'Intérieur Mahomed Tchebakov était destitué pour insuffisance dans la lutte contre le terrorisme, il demanda audience à Fedor Komissarov.

L'homme de Khalin se présenta avec une mallette qui contenait environ un demi-million de dollars. On parla de tout et de rien jusqu'au moment où le visiteur posa la mallette sur le bureau en disant :

— J'ai entendu dire que Mahomed Mahomedovitch était limogé. Est-ce que je ne pourrais pas prendre sa place ?

Et de montrer la mallette avec les yeux.

Alors Fedor Komissarov ouvrit une garde-robe et montra une autre valise qui s'y tenait rangée sous son pardessus en cuir.

— Tu arrives trop tard, dit le chef du Comité d'urgence. Mahomed Mahomedovitch est passé là avant toi.

— Eh bien tant pis, soupira le chef des services de l'Intérieur du district de Khalin.

Il prit sa mallette et se dirigea vers la porte.

Mais Fedor Komissarov de l'apostropher :

— Est-ce à dire, mon cher ami, que vous ne souhaitez pas rester à la tête des instances de l'Intérieur de Khalin ?

Il fallut bien que l'homme lui laissât sa mallette.

Mais la vraie puissance de Fedor Komissarov tenait au fait qu'on le savait très proche du président fédéral, ce dont les preuves ne manquaient pas : une photo des deux hommes posant ensemble trônait sur son bureau et la secrétaire n'arrêtait pas d'interrompre les rendez-vous du Moscovite avec ses clients en disant : "Vous avez le président en ligne." Toutefois, la preuve la plus tangible des super-relations de Komissarov arriva par le ministre des Finances de la république à qui l'ordre du Mérite allait être décerné à l'occasion de son cinquantième anniversaire. La distinction comportant quatre degrés recevables uniquement échelon après échelon, le ministre en question, déjà

titulaire du quatrième degré, devait en recevoir le troisième. Or il rêvait du premier degré.

En mal de solution, le ministre des Finances offrit une Merco blindée à Fedor Komissarov. Celle-ci à peine reçue, le Moscovite tapa sous ses yeux un numéro de portable et dit : “Dis donc, Vladimir, j’ai devant moi quelqu’un de bien qui reçoit l’ordre du Mérite du troisième degré. Or il lui faudrait le premier.”

Et que croyez-vous qu’il advînt ? Deux heures plus tard le ministre se vit remettre l’ordre du premier degré !

Dès lors, tout le monde dans la république sut que Fedor Komissarov pouvait résoudre n’importe quel problème et qu’il avait fait ses études sur les bancs de la même fac que le président ; il n’y avait guère qu’une poignée de dissidents pour affirmer que non, c’était sur les bancs d’une même école ou peut-être d’une même crèche.

Depuis le vendredi où Tachov avait accueilli Diana à la base aérienne de Bechtoï, il prenait le pli de passer régulièrement à sa boutique. Une fois, il s’enhardit même à l’inviter au restaurant avec l’une de ses copines.

Diana et son frère louaient une chambre dans un deux-pièces au rez-de-chaussée d’un immeuble miteux de cinq étages. La chambre était coupée en deux par un rideau. Dans l’autre pièce vivait une vieille Russe dont Diana s’occupait comme de sa propre mère.

Chose inhabituelle pour des Tchétchènes, Diana et Alikhan n’avaient personne d’autre. Tous leurs proches étaient morts à la guerre. Ils n’avaient de famille qu’un grand-oncle qui s’était fait un devoir de leur laisser quelques sous pour le magasin. Diana préférait ne pas s’étendre sur cet oncle, mais Tachov voyait plus ou moins qui c’était, simplement fut-il étonné d’apprendre qu’il vivait encore parce qu’il croyait qu’on l’avait tué en 2002.

Plus singulier encore était le destin d’Alikhan, un garçon de quatorze ans. A huit ans seulement, un éclat l’avait touché à la colonne vertébrale. Tachov devinait, ou plutôt savait que c’était une blessure de guerre : une nuit, le petit s’était extirpé d’une bouche d’égout entre deux postes russes avec un lance-grenades deux fois plus gros que lui dont il s’était servi pour dégommer un blindé. Les gamins de huit ans n’ont pas peur de la mort et ces histoires-là sont plus fréquentes qu’on ne le pense. Cela, Tachov le savait d’après la réputation qu’avait le grand-oncle en question.

Par trois fois Diana avait conduit son frère à Moscou. Elle parla à Tachov d’une femme médecin russe qui s’était occupée du garçon pendant un mois en se promettant de le remettre d’aplomb. Elle lui avait demandé ce qu’il comptait faire une fois guéri. “Je tuerai les Russes” fut alors la réponse de l’enfant. La doctoresse pleura

longtemps. Quand Alikhan fut renvoyé de l'hôpital, elle l'hébergea chez elle avec Diana. Ils y passèrent deux semaines, puis Alikhan ordonna à sa sœur de débarrasser le plancher.

A Bechtoï aussi les médecins le disaient guérissable. Une clinique autrichienne demandait quarante mille dollars pour cela, et Diana avait la ferme intention de gagner cet argent.

Diana avait dix-neuf ans mais il semblait parfois à Tachov, en parlant avec elle, qu'il parlait avec sa propre mère. Elle n'ôtait jamais son foulard noir. Et ce fut seulement trois semaines après qu'ils eurent fait connaissance, alors que Tachov avait enfin convaincu Diana d'accepter un voyage à Torbi-Kala avec Kirill Vladimirovitch, que, pour la première fois, il l'entendit rire.

Ce soir-là, il lui proposa le mariage. Certes, il aurait dû en faire la demande à un aîné de la famille, mais le plus proche parent de Diana était ce fameux grand-oncle que beaucoup brûlaient de retrouver (à l'exception de Tachov), et la chose paraissait incertaine.

Les noces furent fixées au 27 avril. Djamaluddin regarda d'un très bon œil le choix de Tachov, et ses compagnons d'armes, bons clients, épuisèrent en deux jours tout le stock du petit magasin.

Le 3 avril à cinq heures du soir, Djamaluddin et Hagen s'approchèrent du mur d'enceinte d'une riche villa située à deux pâtés de maisons de la mairie. A vrai dire, ils auraient très bien pu s'y présenter en voiture et l'on n'aurait pas manqué de leur ouvrir. Mais ils avaient préféré laisser leur quatre-quatre à quelques rues d'ici. Oubliant même de sonner au portail, ils escaladèrent le mur, haut de deux mètres mais dépourvu de barbelés et de caméras de surveillance.

Ceci fait, ils traversèrent une courette pavée de dalles vertes et Djamaluddin poussa la porte d'entrée qui, à cette heure de la journée, n'était pas verrouillée.

Djamaluddin le brun et Hagen le blond étaient vêtus à l'identique : pantalons de sport et blousons de cuir si fins qu'ils ne masquaient même pas les pistolets ornant leurs ceintures.

Les deux amis se retrouvèrent dans une entrée spacieuse. Là, un escalier montait à l'étage et un couloir menait à la cuisine d'où sortit, au bruit de leurs pas, un homme haut de taille et d'un âge avancé. A la vue de Djamaluddin, Aliev se figea et blêmit.

— Où est-elle ? demanda Djamaluddin.

Aliev ne répondit rien. Djamaluddin l'écarta comme un meuble et monta l'escalier. Dans la première pièce où il entra, il trouva ce qu'il cherchait : une lampe à haute puissance allumée, des instruments de chirurgie étalés devant un fauteuil de gynéco.

Djabrail s'était précipité dans les pas de Djamaluddin. Blanc comme un linge, le chirurgien était planté sur le seuil de la porte. Sans plus de

façon, le jeune Avar sortit son pistolet.

— Faut qu'on fouille toute la maison ? demanda Djamaluddin.

La porte de la pièce voisine grinça. Elle s'ouvrit sur Diana.

Toujours les mêmes jupe et blouse noires, et le même foulard qui lui cachait les cheveux, épinglé sous le menton. Elle ne souriait plus maintenant, et les yeux noirs qu'elle leva sur Djamal renfermaient tant d'horreur et de tristesse que même Hagen, en retrait, tressaillit et récita quelques paroles du Coran.

— Je vois que tu travailles même à domicile ? dit Djamaluddin au chirurgien.

Le Tchétchène ne répondit pas.

Diana se tenait parfaitement droite et ses yeux ne regardaient plus ni Djamaluddin ni son compagnon. Ils flottaient dans le vide.

Une main tenant le pistolet, l'Avar leva de l'autre un spéculum qui reposait sur un plateau de zinc. Il le tourna dans tous les sens et dit :

— Tu es un vrai magicien, Djabrail Alievitch. N'importe quel homme peut transformer une fille en femme, mais pour faire l'inverse, là, vraiment, il faut l'aide d'Allah ou du *chaïtan*.

Le silence plana de nouveau. Djamaluddin jeta le spéculum qui sonna sur le zinc, et prononça d'une voix faible et nette :

— Je veux savoir ce qu'il s'est passé. Et je ne te conseille pas de mentir.

Toujours le même mutisme du chirurgien. Diana leva les yeux et dit d'un ton tranquille :

— Cela se passe chaque semaine. Tous les lundis, un charter part pour la Turquie. Et quand il s'envole, je n'ai même pas dix dollars en poche. A mon retour, j'ai mille dollars de marchandise. Pour gagner ça, le patron de la boutique me loue pendant trois jours. Le vendredi, il me permet de me servir dans sa boutique pour le montant de mon salaire.

A ces mots, le visage de Djamaluddin vira au blanc. Il échangea un regard avec Hagen, puis demanda :

— Et ton oncle Ismaïl ?

— Tué depuis quatre ans. Personne ne m'a donné d'argent. Il me fallait quarante mille dollars pour remettre mon frère debout.

— Qui est au courant parmi tes copines de marché ?

— Ne sois pas naïf, répondit la Tchétchène. La moitié des femmes de ce charter font la même chose. Les maris ne posent guère de questions pour savoir comment leurs femmes, parties avec trois dollars, reviennent avec dix fois plus en marchandises. L'une de mes copines a un mari major de la milice qui l'accueille à la base et l'aide à décharger les sacs. Eh bien, il ne lui a jamais donné plus de cinquante dollars pour le voyage. Le mari d'une autre a fait la guerre aux fédéraux pendant cinq ans. Il y a laissé son rein droit, et ses jambes ne

lui obéissent plus. Il sait parfaitement comment sa femme se fait de l'argent. Pour oublier, il claque en héroïne tout ce qu'elle gagne.

— Et après ça tu voulais épouser mon ami ? demanda Djamaluddin. Ou tu oublies que ton mari devra répondre de ton comportement dans l'autre monde ? Tiens-tu vraiment à ce que Tachov aille en enfer ?

Diana répondit doucement avec des éclairs dans les yeux :

— J'ignore à quoi ressemble l'enfer. Mais je suis sûre qu'il ne peut pas être pire qu'ici. Tu es le maître de la ville et ton frère est l'homme le plus riche de la république, mais ne vois-tu pas comment les gens vivent autour de toi ? Cet avion est plein de femmes tchéchènes et il n'y en a pas une qui n'ait perdu un mari ou un père dans cette guerre. Où allons-nous trouver du travail ? Qui a besoin de nous ? Mon frère a quatorze ans et pour le remettre d'aplomb je suis prête à vendre non seulement mon corps mais aussi mon âme. S'il apprend ce que je fais, il sera le premier à me tuer. Voilà la vérité, Djamaluddin, frère de Zaour, fais-en ce que tu veux parce que si tu penses que j'ai peur de toi, tu penses mal.

Djamaluddin secoua lentement la tête comme pour chasser un mauvais rêve. Quoi qu'il fût venu chercher ici, il ne s'attendait certainement pas à entendre une chose pareille. Même Hagen, près de la porte, paraissait sonné. Djamal se tut quelques secondes, puis demanda :

— Le nom du major ? Celui qui va chercher sa femme à la base...

La Tchétchène ne répondit pas.

Djamaluddin lâcha un rire qui sonnait faux, rengaina son pistolet et quitta la pièce. Une seconde plus tard, on entendit la porte claquer. Alors seulement Diana, à bout de forces, se laissa choir dans le fauteuil, les mains sur le visage, cependant que le vieux chirurgien papillonnait autour d'elle, ne sachant que faire ni comment tout cela finirait.

Dix minutes plus tard, Djamaluddin Kemirov pénétrait dans le bureau de Chapi Tcharakhov, chef de la milice de Bechtoï. Il le trouva en pleine réunion mais tous les flics, le voyant entrer, disparurent comme des poussières avalées par un aspirateur.

— Tu le savais, dit Djamaluddin.

— De quoi parles-tu ? s'étonna Chapi.

— Des charters de Turquie. Comment les commerçantes paient leurs marchandises, tu le savais, toi vieux loup du KGB. Un major de tes services y envoie sa femme, tu ne peux pas ne pas le savoir !

Chapi se tut quelques instants et son gros visage un peu jaune parut s'éteindre.

— Admettons. Qu'est-ce que ça change ?

— Mais...

— Est-ce que c'est interdit par le Code pénal ?
— Ce sont nos sœurs et nos femmes ! hurla Djamaluddin.
— Que veux-tu qu'elles fassent d'autre ? Ouvre un peu les yeux. Il y a sept cents chômeurs pour un emploi dans la république ! Nos hommes ne veulent pas travailler sur les marchés ! En Tchétchénie, on compte trois femmes pour un gars de vingt ans. Le plus souvent, ce sont des veuves. Où veux-tu qu'elles travaillent ? Là-bas ? Ici ? A Moscou peut-être ? Tu penses avoir soulagé le sort de ces femmes en fermant les bordels de Bechtoï ?
— Tu vas me faire le plaisir de fermer dès demain toutes les boutiques mouillées là-dedans. Sinon, je les brûle après-demain !
— Que diras-tu à Tachov ?
— Nous lui trouverons une autre fille. Cette putain-là n'a qu'à débarrasser le plancher avant qu'elle ne soit tuée.
— Tachov a déjà perdu sa mère et tu veux lui faire perdre aussi sa fiancée ?
— Il n'a pas de fiancée ! coupa l'Avar en tournant les talons.
Le chef de la milice de Bechtoï le regarda sortir en secouant la tête : ça ne faisait que commencer.

Sa prochaine visite fut pour son frère Zaour qu'il trouva à la mairie, comme toujours à cette heure-là. Le maire de Bechtoï était en pleine discussion avec trois vieillards en toques de mouton à propos d'une affaire de conduite d'eau dans un village voisin. En principe, la conduite d'eau ne le concernait en aucune façon, mais c'étaient trois hommes très respectables et Zaour ne refusait jamais rien aux plus de soixante-dix ans, quoi qu'ils racontent.

Même Djamaluddin attendit que les vieux s'en aillent. Chapi ayant déjà prévenu le maire par téléphone, Zaour savait déjà parfaitement de quoi il retournait.

— La faute à tes marchés ! s'écria Djamaluddin. La faute au commerce ! Quand le diable a inventé l'argent, il a dû dire : Je vais fumer un peu.

— Ce ne sont pas mes marchés et ce n'est pas mon commerce, répondit Zaour. C'est ce qui fait vivre la ville. Les marchés sont notre salut. Nos prix sont plus bas qu'à Torbi-Kala ! La moitié du Caucase vient s'approvisionner chez nous !

— A quoi sert un marché qui transforme nos femmes en prostituées ?!

— Et qu'est-ce que tu proposes ?

— De contrôler toutes les commerçantes sur l'origine de leurs revenus !

Zaour ferma la bouche, puis la rouvrit, mais avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit Kirill Vodrov entra dans le bureau. Fidèle à lui-même,

le Moscovite était tiré à quatre épingles avec une cravate bleue qui soulignait son col blanc comme un label de qualité. Ses yeux tiraient sur le vert, à la fois durs et tranquilles, et son front plissé de rides précoces accentuait le grisonnement non moins précoce de ses cheveux.

La tête en béliet, Djamaluddin fonça vers la sortie.

— Que se passe-t-il ? demanda Kirill.

— Rien, répondit Zaour.

Dans ces montagnes, le mot *rien* voulait tout dire. La notion s'étendait d'ordinaire aux meurtres sous contrat, aux rixes générales et même aux missiles balistiques sol-sol fichés dans le bunker du président. Kirill ne connaissait pas d'autre région de la Russie où le mot revêtît une acception aussi large. Mais foin de la linguistique appliquée, Kirill s'approcha du maire et dit :

— En gros, j'ai fini mon rapport. Je pars demain pour Moscou. Je serai ce soir à Torbi-Kala. Fedor Alexandrovitch Komissarov vous prie instamment de faire le voyage avec moi. On donne une fête au club de golf. Il n'arrête pas de me demander pourquoi vous n'allez pas le voir.

— Je m'y refuse.

— Ce peut être une grave erreur.

Petit rire sceptique du maire :

— Voyons, Kirill Vladimirovitch, crois-tu que ton chef est dans la région pour se vendre ? Non, il est ici pour nous vendre, tous autant que nous sommes. Il organise des enchères où tout se vend, du commissaire-priseur aux enchérisseurs.

Kirill hésita, puis demanda :

— Zaour Ahmedovitch, pensez-vous vraiment qu'il n'y a personne à Moscou qui ait à cœur le sort du Caucase ?

— Il y a eu quelqu'un. Ton comité cherche aujourd'hui à comprendre pourquoi les meilleurs hommes de la république lui ont brûlé la cervelle.

Kirill serra les dents. Il allait lui demander pourquoi les Kemirov ne s'étaient pas rangés du côté des meilleurs, mais il s'arrêta à temps. De toute façon, il connaissait la réponse : les Kemirov avaient noué des liens de parenté avec les Khadjiev, or Arzo, dans la bagarre, s'était rallié aux fédéraux. De plus, Djamaluddin et feu Niyazbek n'avaient guère d'atomes crochus : on ne met jamais deux revolvers dans un même fourreau.

Le prophète Muhammad, que Son nom soit béni, fit interdiction aux hommes de boire du vin et aux femmes, de se montrer à demi nues, et ce n'était là que sagesse de sa part.

Peut-être que d'autres pouvaient boire du vin en présence de femmes à moitié nues, comme par exemple les Français ou les Suédois,

sans que rien ne se passe, mais quand des gars nés au fin fond des montagnes à deux mille kilomètres de Moscou et à cent kilomètres de Vedenov ou de Gounib se mettaient à boire, cela ne donnait rien qui vaille.

En buvant, deux hommes risquaient de se dire des choses sur la mère de l'autre ou sur son cul. Or aucun montagnard ne supportera jamais qu'on insulte sa mère. A treize ans seulement, comme nous l'avons dit, Sapartchi Telaïev avait couru chez lui pour prendre un fusil et canarder les offenseurs qui s'étaient moqués de sa mère devant lui.

Au soir du 3 avril, une société des plus raffinées se rassembla au club de golf de Torbi-Kala qui donnait sur la mer.

Au nombre des convives figuraient évidemment Adam Telaïev, gendre et intime de Gamzat, ainsi que Fedor Komissarov, l'éminent Moscovite. L'on reconnaissait en outre le maire de Torbi-Kala, un ou deux ministres, le président de la Cour suprême de la république, le chef du port maritime Mahomed-Hussein Suleïmanov et une vingtaine de gens à qui Gamzat s'adressait en criant : "Hé ! toi, apporte !"

Nous-mêmes ne les traiterons pas autrement.

Charapudin Ataïev, maire de la ville, fut le premier à prononcer un toast. Un vaillant homme que ce leader de l'opposition koumyke. Deux ans plus tôt, lors d'un voyage dans les montagnes, il était tombé sur un groupe de wahhabites. Sa garde effarouchée s'était cachée dans les buissons alors que lui, se saisissant d'un pistolet-mitrailleur, avait ouvert le feu. Finalement, les wahhabites étaient tous tombés sous ses balles après qu'eux-mêmes eurent massacré sa garde entière.

— Je veux prononcer un toast, dit le maire de Torbi-Kala, en l'honneur du soleil de notre nation, le président Aslanov. Je commence chaque matinée et finis chaque soirée par une prière à sa santé. Que ferions-nous sans notre président ?

Son verre bu, le maire se rassit. Puis il se pencha vers Fedor Komissarov, installé à sa gauche, et lui souffla :

— Alors, où en est-on ?

Le maire de Torbi-Kala était convenu avec Komissarov qu'il serait nommé président de la République moyennant vingt millions de dollars. Un million avait déjà été versé à titre de prépaiement.

— Tu sais, répondit Komissarov, Ahmednabi n'est pas bien du tout. Il faut attendre un mois ou deux.

— Oh ! dit le maire, si vous attendez que ce vieux bouc passe l'arme à gauche, la république s'émiettera sous vos pieds.

Le deuxième toast fut prononcé par Daoud Kazikhanov, ministre des Finances de la république. Leader de l'opposition lezghé, l'homme n'était pas moins vaillant que l'autre. Deux années plus tôt, lors d'un voyage qu'il faisait seul dans les montagnes, il était tombé sur un

groupe de boïéviki. Leur chef avait arrêté sa voiture, ouvert la portière et posé un ranger sur le marchepied. Le boïéviki et Daoud s'étant regardés, Daoud avait reconnu Bassaïev et Bassaïev avait reconnu Daoud. Après que Bassaïev eut reconnu Daoud, les boïéviki avaient renoncé à lui confisquer sa voiture. Bassaïev et Daoud s'étaient parlé durant une petite demi-heure pour se quitter en vieux amis.

— Je veux lever mon verre, dit-il, à Gamzat Ahmednabievitch. En ces rudes journées échues à notre république, on peut dire qu'il a pris la barre en main et relevé sans trembler l'étendard de notre Etat. Sans lui, notre république aurait sombré dans le terrorisme et la corruption !

Son verre bu, Daoud Kazikhanov se rassit. Puis il se pencha vers Fedor Komissarov et lui demanda :

— Alors, où en est-on ?

Daoud était convenu avec Komissarov qu'il serait le nouveau président moyennant la somme de quinze millions de dollars dont deux prépayés.

— Il y a encore des trucs à régler, répondit Komissarov.

Le troisième toast fut prononcé par Saitbek Mirzabekov, chef du comité d'Etat à la Pêche. Un vaillant homme que ce leader de l'opposition démocratique. Il était dans les meilleurs termes avec Arzo Khadjiev depuis neuf ans que celui-ci l'avait enlevé et jeté dans une cave. Comme son oncle ne voulait pas payer de rançon, les boïéviki lui avaient même escamoté un doigt. Mais quand Arzo avait compris qu'il ne pourrait pas tirer un sou de ce musulman-là, il l'avait relâché gratis. Après quoi Saitbek était resté avec Khadjiev à courir les montagnes deux années de suite.

— A mon tour de lever un verre à notre président, dit Saitbek. Sous son règne, notre république a fleuri comme un jardin ! Longue vie à lui !

Après quoi il se rassit et souffla à son oncle, président de la Cour suprême :

— Ah ! mais vont-ils enfin destituer Ahmednabi ? J'ai déjà envoyé deux cents kilos de caviar à Moscou et ils ne se décident toujours pas à me nommer président ! Ils auront bientôt le ventre plein de poissons !

Quant à Gamzat Aslanov, il ne faisait pas grand cas de la farce. Il buvait et riait, et n'eût été son menton dérobé, son visage alerte et vif n'aurait pas manqué de grâce. Un brin débraillé, en bras de chemise, il avait des yeux noirs, expressifs, que la cocaïne et la vodka rendaient vaguement planants.

Entre deux toasts, Gamzat se pencha par-dessus la table et demanda à Kirill :

— Et les Kemirov ? Où sont-ils ?

— Zaour Ahmedovitch est souffrant, dit Kirill, il a tenu à se faire excuser. Son frère est à son chevet.

Gamzat ne répondit pas mais Komissarov fit la grimace et lâcha, acerbe :

— On dirait qu'ils font les dédaigneux à l'idée de nous voir. Ça n'aime pas serrer la main aux kâfirs, voyez-vous. Ou peut-être que cette viande n'est pas halal, sait-on jamais.

Il piqua sa fourchette dans un morceau de dinde grasse et dorée.

Les discours tarissant, place fut faite à la danse qui commença, pour chauffer la salle, par un numéro de cracheurs de feu. La bouche pleine d'essence, ils crachaient des gerbes ardentes pendant que les convives buvaient et mangeaient. Il y eut des applaudissements. Gamzat sortit même son pistolet et tira en l'air.

Mais le clou de la soirée, ce furent des combats de femmes, une réjouissance dont Gamzat s'était entiché depuis peu. Les filles, prostituées ou même étudiantes, devaient se battre dans la boue, vêtues d'un seul maillot de bain.

Il faut dire que les convives étaient majoritairement des champions en titre de sauvageries martiales en tout genre et qu'ils regardaient les tournois féminins d'un air de franc dédain. Personne ne comprenait le plaisir que Gamzat pouvait y prendre.

Mais Gamzat étant le fils tout-puissant du président, la plupart de ces messieurs se tenaient prêts à regarder des combats de femmes avec lui et n'auraient même pas répugné à lui lécher le derrière pendant ce temps bien que chacun eût la force de lui tailler ce même derrière en huit morceaux sans verser la moindre goutte de sueur.

Les combats durèrent près d'une heure, et force est de reconnaître que le spectacle ne fut guère aguichant. Les nanas roulaient dans la boue, hurlaient et s'arrachaient les cheveux. Comme elles ne savaient pas se battre, la gagnante fut la plus grosse d'entre toutes.

Celle-ci entra dans une telle furie qu'elle se mit à califourchon sur son adversaire, la prit par les oreilles et commença à lui taper la nuque dans la fange. Gamzat et Adam partirent d'un rire enflammé pendant que le chef de la sécurité s'empressa de les séparer pour que la chose ne dégénère pas en tuerie.

Pendant qu'on évacuait l'autre, qui avait perdu connaissance, la gagnante se mit à danser sur le ring en imitant des mouvements de boxe. Les hommes éméchés éclatèrent de rire et Adam Telaïev lui cria :

— Hé ! Viens ici ! Je vais t'apprendre à frapper, moi.

La fille passa les cordes et s'approcha, craintive, de la table des convives.

Plutôt grassouillette et mate de peau, elle suffoquait comme une bête traquée. Souillée de sable et de sang, la poitrine énorme et

débordante, elle n'inspirait pas d'autre désir que celui de la renvoyer se laver. A la voir de plus près, on devinait que ses cheveux en désordre n'avaient de blond que la teinture.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Adam.

— Aïzanat, répondit la battante.

Adam se renfrogna. Ces combats étaient principalement une affaire de filles russes. Cela allait de soi. Certes, les mœurs de Torbi-Kala n'étaient pas aussi strictes qu'à la montagne ou dans la ville patriarcale de Bechtoï. Mais tout de même une étudiante avare ou lezghe s'y serait bien reprise à trois fois avant d'accepter. Elle avait peu de chances d'être prise en mariage après cela.

Gamzat le savait pertinemment. Il était reçu au Kremlin où il baisait des mains et faisait des révérences, et trouvait d'autant plus jouissif de passer la soirée au *golf house* à regarder des filles russes hurler et rouler dans la boue. Surtout quand des Russes étaient là, qui applaudissaient avec lui.

— Qui es-tu ?

— Je suis lak, dit la fille.

Adam se rembrunit encore plus. Ses sourcils noirs et épais se joignirent à la racine de son nez cassé. Ses yeux marron se plissèrent. La lumière éblouissante des plafonniers brasillait sur sa nuque rasée de près et sur la peau d'iguane de sa veste aux ornements camo.

— D'où viens-tu ? demanda le chef du centre T.

La fille baissa la tête et dit :

— Novopetrovka. District de Khabil.

Adam venait de Keleb, mais les Laks étaient trop peu nombreux dans la république. Alors, se tournant vers Gamzat, il lui dit d'un air sombre :

— Tu humilies mon peuple !

Gamzat perdit contenance. Le recrutement des filles n'était pas de son fait.

— Qu'est-ce que ça change ? Elle se bat bien, non ?

Adam se leva et son beau visage insolent s'assombrit de colère. Il dépassait d'une demi-tête le fils du président. Ses poings avaient la taille d'un gros melon.

— Les gens de mon peuple se battent tous très bien, dit Adam. Personne ne se bat mieux que nous. Et moi mieux que toi, pour sûr ! Excuse-toi devant cette Lak !

— Que je m'excuse devant une pute à poil ? ! s'étonna Gamzat.

L'instant d'après Adam lui ficha son poing dans le groin. Depuis six mois qu'il s'empiffrait aux frais de la princesse, le numéro un de la lutte contre le terrorisme avait un peu perdu la forme. Mais il n'était pas là sur un ring, et Gamzat Aslanov était tout sauf un sportif. Quand le poing de plomb d'Adam atterrit sur le nez du fils du président, on

entendit le craquement sec d'une gaufrette écrasée par une botte. Un ah ! monta dans l'assistance. Gamzat s'écroula sur place.

Ce fut aussitôt la foire d'empoigne. Les gardes de Gamzat et d'Adam s'accrochèrent. Komissarov s'agitait dans tous les sens en hurlant :

— Arrêtez sur-le-champ !

La bagarre cessa au bout de trois minutes. Adam Telaïev s'ébroua, essuya sa nuque tondue avec le plat de sa main et quitta en vainqueur le champ de bataille. Le fils du président fut emmené à l'hôpital dans une Merco blindée blanche : traumatisme crânien et nez en marmelade.

Il était sept heures et demie du matin et le soleil printanier pointait à peine au-dessus des montagnes couvertes de sucre glace quand Djamaluddin Kemirov et une dizaine d'hommes de son groupe armé arrivèrent à une bifurcation ornée d'un poste de contrôle avec un blindé terré dans une tranchée et un panneau de direction : *Bechtoï-10 – 1,5 km.*

Hagen entra dans la guérite et parla aux soldats pendant que Djamaluddin descendit sur le bord de la chaussée avec une mitrailleuse dans une main et un talkie-walkie dans l'autre, puis se mit à faire les cent pas le long de la route, les lèvres parfois collées à l'émetteur. Enfin la radio se réveilla, éructant sur les ondes quelques mots en langue avare. Djamal fit un signe de la main et les deux Mercos dans lesquelles on était venus se placèrent lentement en travers de la chaussée à une dizaine de mètres du blindé.

Une minute plus tard apparut une Lada blanche, si déginglée qu'elle semblait zébrée de rouille. Voyant la route barrée, la voiture s'arrêta et Djamal s'en approcha.

Il y avait un vieux Koumyk au volant, et deux femmes sur la banquette arrière. Djamaluddin s'assombrit quand il vit que la plus jeune portait foulard et minijupe.

— Où va-t-on ? demanda Djamaluddin.

— A la base, Djamaluddin Ahmedovitch, expliqua poliment le Koumyk (qui bien sûr avait reconnu le frère du maire). Ces dames vont s'approvisionner en Turquie et moi je les mets à l'avion. Y a des soucis ?

— Aucun ! fit Djamaluddin. Elles n'ont qu'à me montrer l'argent qu'elles emportent pour l'achat de la marchandise, et nous les laisserons passer tranquillement.

Le Koumyk afficha un extrême étonnement mais ne songea pas un instant à discuter. L'une des deux femmes ouvrit son sac, l'autre retroussa discrètement sa robe et mit la main dans son bas. Cinq mille dollars pour l'une, et quatre et demi pour l'autre.

Djamaluddin recompta longtemps l'argent puis rendit le tout aux

deux femmes en disant d'un air sombre :

— Allez-y.

Les Mercos noires s'écartèrent et la Lada, perplexe, passa son chemin.

La voiture suivante se présenta deux minutes plus tard. C'était une épave d'importation couleur cerise. Avec, là encore, un type au volant (un Azéri, apparemment) et deux jeunes filles à l'arrière qui déplurent tout de suite à Djamaluddin à cause de leurs lèvres fardées et de leur décolleté trop profond sur leurs blouses de dentelle. L'une avait les ongles vernis de vert, et l'autre, de nacre.

Les hommes de Djamaluddin entourèrent le tacot, et son aversion monta d'un cran quand il vit que ses propres compagnons d'armes lorgnaient les filles avec un intérêt évident. Chahid, surtout, reluquait l'autre aux ongles verts

— Descendez de voiture, ordonna Djamaluddin.

Elles restèrent bouche bée, mais Hagen arracha la portière et en tira une au-dehors qui hurla presque avant de descendre d'elle-même pour éviter qu'on ne lui déchire sa robe.

La jeune fille se retrouva sur le bord de la route et eut toutes les peines du monde à tenir en équilibre sur ses nu-pieds à talons interminables. Il s'avéra qu'elle n'avait les ongles verts qu'à ses mains. A ses orteils, ils étaient bordeaux. Sa copine ne bougeait pas de la voiture.

— Tu vas en Turquie ? demanda Djamaluddin.

— Oui, dit la fille aux ongles verts et bordeaux.

— Chercher des marchandises ?

— Ben oui.

— Montre l'argent que tu emportes pour tes achats.

La fille blêmit et recula d'un pas. Ses talons trop hauts butèrent sur une motte et elle serait tombée par terre si Chahid ne l'avait rattrapée par son bras entortillé de fins bracelets de melchior.

Le visage de Djamaluddin se changea en un masque de plâtre.

— C'est qui lui ? aboya l'Avar en montrant le chauffeur. Ton frère ? Ton mari ?

Les mains sur le volant, l'autre se passait convulsivement la langue sur les lèvres pour effacer la sueur.

Ce fut alors que la deuxième fille s'extirpa de l'habitacle, celle aux ongles nacrés. Cela prit du temps. Elle commença par sortir ses fesses moulées d'un pantalon rose pendant qu'elle fouillait dans ses cliques et ses claques tout en figolant sa toilette à la manière d'un chat. Elle avait un somptueux mèche à mèche et une blouse coquette à motifs rapportés. Elle lança un large sourire aux hommes armés qui l'entouraient, ouvrit son sac à main, sortit un porte-monnaie et tendit à Djamaluddin un minuscule rectangle de plastique.

— C'est quoi ça ? dit l'Avar.

— Une Mastercard. Une carte de paiement. J'ai tout mon argent dessus. Vous n'imaginez tout de même pas que je vais me trimbaler avec du cash à travers tout ça !

Là-dessus, ses ongles nacrés décrivirent un demi-cercle qui allait du char terré dans sa tranchée aux Mercos blindées sur fond de cimes enneigées.

Djamaluddin ouvrit la bouche et la referma. Lui n'utilisait jamais de carte bancaire : il n'y avait pas de distributeurs dans les montagnes où le seul moyen de paiement, hormis les espèces, consistait en des rafales de mitraillette. Pour être franc, il ne savait pas grand-chose du principe d'un compte en banque. Il tourna et retourna la carte dans ses mains avec le secret espoir d'y trouver le montant de la somme disponible, mais rien de tel n'y figurait, évidemment, et il se sentit tout bête.

Viscéralement, il sentait que la nana lui mentait. Elle n'avait rien sur sa carte. Et même si elle avait quelque chose, ce n'était pas là-dessus qu'elle achèterait sa marchandise. Mais comment faire la guerre aux cartes de crédit dans les règles de la charia, Djamaluddin l'ignorait.

— Et ta copine ? Où est son argent ?

— Nous faisons compte commun ! para prestement la fille.

Djamaluddin tantôt rougissait, tantôt blêmissait.

A cet instant apparut, poussif, un autocar jaune. Les hommes de Djamaluddin s'alignèrent en travers de la route et le véhicule freina laborieusement à un mètre des Mercos.

La porte s'ouvrit. Djamaluddin et Abrek y montèrent.

Ça sentait l'essence, la pauvreté et la peur. Presque tous les passagers étaient des femmes, les unes vieilles, les autres jeunes. Face à Djamaluddin trônait une vieille femme drapée de noir, si grosse qu'elle tenait à peine sur la banquette. Et juste derrière, au deuxième rang, une jeune dévergondée d'une trentaine d'années, fausse blonde aux cuisses pulpeuses.

— Ordre à tout le monde de présenter son argent ! lança Djamaluddin.

Il y eut des vociférations de femmes, si fortes que l'Avar crut y laisser les tympans. D'un coup de crosse enfoncé dans la tôle, il couvrit le tintamarre en hurlant :

— Silence ! On ne touchera personne. Celles qui ont de l'argent pourront passer, celles qui vont au bordel seront fouettées sur place !

Alors la vieille en noir se cramponna de ses mains tordues à Djamaluddin et se mit à vociférer en mélangeant les mots russes et avars :

— Non mais voyez-moi ça ! Ça nous pille en plein jour ! Aaaah ! au

secours !

Il y eut un tohu-bohu sauvage. A entendre les cris des femmes, on aurait pu se croire à la maternité. Djamaluddin et Abrek, pincés de toutes parts, sonnés, se débattaient comme ils pouvaient. Djamal ne savait que faire. Devant une trentaine d'hommes il ne se serait pas démonté, mais il n'allait tout de même pas tirer sur des femmes ! Ce combat inégal dura trois minutes. Dès que les gaillardes sentirent que leurs adversaires se tenaient sur la défensive, elles se mirent en furie. Des filles se levaient pour lui griffer le visage, et que ça fasse mal, la moitié du bus lui envoyait des projectiles à la figure, trognons, pièces de monnaie, une tomate trop mûre s'écrasa sur son cou, une passagère, la main en grappin, s'accrocha à son oreille, alors l'Avar, n'y tenant plus, bondit hors du bus.

Abrek, mort de peur, se laissa choir du marchepied.

La porte du bus claqua. Ça hurlait par les fenêtres :

— Voleurs ! Bande de pillards ! La milice ! Qu'on appelle la milice !

Djamaluddin et ses compagnons, conspués, restaient plantés sur le bord de la route.

Abrek débarrassait sa mitraillette des restes d'un jaune d'œuf. Djamaluddin avait la face enflammée de honte et de griffures. Il savait maintenant que l'affaire ne déboucherait sur rien. Qu'une seule de ces garces dégaîne une carte de crédit et toutes les autres diraient qu'elles avaient leur compte dessus. Près du tacot couleur cerise, les deux filles aux ongles vernis se marraient comme des baleines. Le pompon, c'était que Chahid tenait toujours l'une d'elles par son coude à la peau nue.

Djamaluddin fit un geste d'abandon et les Mercos se rangèrent pour laisser passer le bus.

Dix minutes plus tard, les voitures de Djamaluddin étaient déjà au poste de contrôle à l'entrée de Bechtoï. Ses mains serraient le volant au point de le broyer. La honte. En deux ans, jamais un raid ne s'était soldé par un tel fiasco. Capturer vivant un kamikaze dans les montagnes se révélait bien plus facile que d'établir comment et avec quel argent ces fichues marchandises étaient achetées pour ces fichus marchés !

Il entendait déjà les commentaires qui circuleraient le soir même à travers la république, et regrettait de ne pas avoir foutu le feu au bus entier.

Comme toujours aux heures matinales, des camions faisaient la queue devant le checkpoint. L'un d'eux, pressé d'arriver au marché, avait mordu sur la ligne de barrage et stoppé le nez dans la barrière, bouchant ainsi le passage aux voitures de Djamal. L'Avar s'arrêta, sauta de sa Merco et s'approcha du semi-remorque.

Son chauffeur, penché du haut de la cabine, récupérait ses papiers des mains d'un milicien.

- Pousse ton camion, ordonna Djamaluddin.
- Mollo l'ami, deux s'condes.
- Pousse ton camion, siffla l'Avar.
- Ça va pas la tête ?

Apparemment, le gars n'était pas d'ici. On venait des quatre coins du Sud aux marchés de Bechtoï.

- C'est quoi ta cargaison ? demanda Djamaluddin.

Le routier en resta coi et le milicien s'empessa de répondre :

- Un stock de lessive, Djamaluddin Ahmedovitch.

Mais l'Avar longeaît déjà le poids lourd en sortant son pistolet. Le routier le suivit au pas de course. Djamal leva la main et fit sauter les plombs en deux coups de feu. Les portes cédèrent. La remorque était pleine aux deux tiers de caisses en carton non étiquetées. Il en déchira une aussi lestement que du papier hygiénique, et des paquets de lessive se mirent à pleuvoir sur l'asphalte.

Djamaluddin en ramassa un. La lessive s'appelait Dosia. Y figurait, tout sourire, un joli petit cochon rose.

- Mais qu'est-ce que tu fous, enfoiré ? dit le chauffeur.

Il vit alors cet homme sec, moyen de taille, sanglé dans un treillis frais lessivé, lever sur lui le canon de son pistolet.

- Pousse ton camion.

Ahuri, le routier cessa de jurer. Encore fallait-il, pour pousser son camion, qu'il pût reprendre le volant, or comment reprendre le volant s'il avait un pistolet sur la tempe ? Et puis les deux Mercos noires lui barraient le passage.

Il vit alors les deux Mercos faire marche arrière. Djamaluddin écarta le routier et prit lui-même le volant du poids lourd. L'engin recula lentement et tourna en plein champ, toutes portes claquantes, semant à terre des cascades de paquets de lessive.

Le chauffeur abasourdi courut après, aussitôt suivi par les flics du poste de contrôle. On n'avait jamais vu Djamaluddin dans un état pareil.

Djamaluddin sauta à terre.

Le chauffeur déblatérât tellement d'injures que tous les routiers en attente descendirent de leurs camions pour venir l'écouter. Plus tard, on lui expliquerait que Djamaluddin ne l'avait pas entendu. L'eût-il entendu que, à tous les coups, il l'aurait tué sur place.

Djamaluddin ramassa un paquet de lessive et s'approcha du chauffeur.

- C'est quoi ça ? lui dit-il en lui flanquant l'emballage à la figure.
- De quoi, ça ?!

— C'est un porc ! hurla Djamaluddin. Quel diable t'a mis dans le crâne de faire entrer ce porc dans ma ville ! As-tu vu le panneau, là ? Tu veux quoi ? Que nos femmes lavent ton linge avec ta bête impure ?

Que je porte une chemise lavée au cochon ? Ton cochon, va chez toi pour te laver avec ! Et bouffe-le toi-même ! Hein ! Qu'en dis-tu ?

Le routier ne disait plus rien, comprenant qu'il valait mieux se taire.

Djamaluddin se retourna, brandit son pistolet à sa ceinture et se mit à tirer sur le réservoir à moitié vide. Le poids lourd prit feu au septième coup.

Kirill se posa à Moscou à neuf heures du matin. Le printemps s'étalait sur la route en flaques d'encre, et au lieu de montagnes couronnées de soleil et de neige, il voyait défiler, de part et d'autre de la perspective Koutouzov, de grises barres d'habitation dans un décor de congères liquéfiées. Les balais d'essuie-glaces de l'Audi noire qui le conduisit jusqu'à la Vieille Place léchaient un pare-brise couvert d'une huile aussi visqueuse que les ailes d'un canard souillé de mazout.

On ne le fit pas attendre plus d'une heure dans l'antichambre.

L'homme qui le reçut derrière deux portes de hêtre sculpté avait près de cinquante ans. Plutôt décharné, petit de taille, la calvitie bien installée au-dessus des oreilles, il avait l'air bonhomme des gens de la campagne. Son nez couperosé et ses yeux bleus grands ouverts laissaient supposer que leur maître avait un faible pour les bains de vapeur, la vodka et les joies simples de la gent masculine, mais quiconque regardait au fond de ces yeux-là se sentait comme un papillon égaré dans un freezer.

Malgré son titre récent de vice-Premier ministre, le propriétaire des yeux bleus aux allures bonhommes avait préféré garder le vieux bureau qu'il occupait au Kremlin. Depuis qu'il avait entamé sa fulgurante ascension, Ivan Vitalievitch Ouglov comptait dans son entourage beaucoup d'écornifleurs et peu d'amis. Au petit nombre de ces derniers figurait l'un de ses camarades de classe, le père de Kirill.

Dans la surface briquée de son bureau se mirait un globe de pierres semi-précieuses sur lequel tombaient les plis du drapeau russe tricolore. Au pied du globe était le rapport de Kirill sur l'Avarie-Dargo-Nord avec, dans les marges, des tas de notes alignées d'une écriture de perles fines.

Du reste, il ne fut pas question du rapport. Ouglov fit tourner les pages d'un bloc-notes, commanda deux tasses de café par interphone puis, dardant sur Kirill ses yeux bleu pâle, demanda :

— Qu'est-ce donc que cette histoire de bus et de semi-remorque ?

— Quel bus ? Quel semi-remorque ? fit Kirill interloqué.

— Ce matin, à Bechtoï, une bande armée a arrêté un bus qui se rendait à la base aérienne. Vingt minutes plus tard, ces mêmes bandits ont brûlé un semi-remorque avec une cargaison de lessive à l'entrée de la ville. Soi-disant qu'il y avait un cochon de dessiné sur l'emballage.

Kirill ouvrit la bouche, puis la referma. "Pourquoi, mais pourquoi

diable a-t-il fallu qu'il fasse ça aujourd'hui ?" pensa tristement Vodrov. Que le saccage du semi-remorque fût signé Djamaluddin, pas de doute là-dessus. Personne d'autre n'aurait pu cramer un camion près d'un checkpoint sans se faire ensuite arroser par Djamal à coups de kalachnikov. Kirill baissa la tête, ne sachant quoi répondre.

— A propos de cochons et de mécréants, continua Ivan Vitalievitch, qu'est-il arrivé à la statue du général Lissanevitch ?

— En tant que fondateur de la ville, le général Lissanevitch avait sa statue devant la mairie, commença prudemment Kirill. Mais elle a disparu en 1996. Officiellement, volée pour être vendue à la ferraille. Quand s'est produit l'attentat de la maternité, le maire de Bechtoï a décrété un concours du meilleur monument. C'est alors que le gouvernement fédéral a songé à la statue du père fondateur et leur a envoyé Lissanevitch. Par avion-cargo militaire.

— Et que lui est-il arrivé ?

Kirill marqua un silence, puis reprit :

— Le général Lissanevitch, en vérité, n'est pas le fondateur de Bechtoï. La ville est née mille cent ans avant lui. Lissanevitch a été tué non loin de Bechtoï parce qu'il avait ordonné la mobilisation de trois mille Koumyks pacifiques pour les asservir à son armée. Le général Grekov et lui s'en sont pris au mollah qui accompagnait les Koumyks en le traitant de tous les noms, alors le mollah a pris son poignard et a égorgé le général Grekov d'abord, et Lissanevitch ensuite. Lissanevitch est mort quelques minutes plus tard dans les bras de ses aides de camp, mais il avait eu le temps d'ordonner le massacre. Tous les Koumyks rassemblés dans le fort ont été exterminés. C'est une grosse erreur d'avoir imposé ce monument à la ville.

— Mais le monument, qu'est-il devenu ?

— Redisparu.

Le vice-Premier ministre eut un petit raclement de gorge, puis il vrilla Kirill du regard comme s'il voulait comprendre à qui, dans l'histoire, allait la sympathie de son jeune protégé : aux généraux égorgés ? ou bien aux Koumyks massacrés ? Puis il se leva et se mit à arpenter la pièce.

Les yeux baissés, assis face au bureau, Kirill voyait briller deux petits points dans la moirure de la table : le reflet de ses boutons de manchette à la vierge blancheur. Son rapport était posé là, et il remarqua la présence d'un autre dossier glissé dessous. Allez Dieu savoir ce que c'était. Peut-être un rapport sur les pots-de-vin touchés par Komissarov ; ou peut-être sur les tribulations de Kirill dans les montagnes. Qui sait s'il n'y avait pas d'indics dans le détachement de Djamaluddin. Dès lors qu'Ivan Vitalievitch avait eu vent de détails tels que le saccage d'une cargaison de lessive, chose que même Kirill ignorait, il ne pouvait que savoir ce que faisaient les compagnons de

Djamal quand ils ne s'occupaient pas des petits cochons.

Le vice-Premier ministre se retourna brusquement, et Kirill comprit soudain qu'il ne saurait répondre à toute question posée sur Komissarov ou Djamaluddin, incapable qu'il était de moucharder dans le dos des gens.

— Dis-moi une chose, mon petit, demanda subitement Ouglov, si tu devais nommer demain le président de cette république, qui choisirais-tu ?

— Zaour Kemirov, répondit Kirill.

Les yeux bleu pâle se plissèrent.

— Et pourquoi ?

— Zaour est riche. Il ne s'amusera pas à vendre des fauteuils de fonctionnaires ni à piller le budget. Il sait qu'il a tout à gagner non pas en volant les deniers publics mais en assurant une demande solvable stable sur la production de ses usines.

Ouglov, sans sourire, prit une chaise et s'assit face à Kirill.

— Ahmed Ahmedov, membre du Conseil de la fédération, est aussi quelqu'un de riche. Sixième au palmarès russe de Forbes. Plus riche que Zaour, ça c'est sûr. Pourquoi ne pas le nommer lui à la tête de la république ?

— Parce que Ahmedov ne dispose d'aucun levier pour contrôler la situation sur place ; Zaour, si. Je pense aux hommes de son frère.

— De son frère qui ne veut pas s'accommoder d'un monument à Lissanevitch ?

— Oui.

Ouglov tourna légèrement la tête en direction du dossier plastique, et Kirill comprit que c'était bel et bien une fiche de renseignement concernant Djamaluddin. Il en savait plus long sur le personnage qu'il n'avait l'intention d'en dire.

Le vice-Premier ministre se tut, puis demanda :

— Et que fera-t-on le jour où son frère décidera que Lissanevitch n'est pas le seul dont il ne veut plus ?

Silence de Kirill.

— Tu m'as très bien expliqué comment les Kemirov peuvent contrôler la république. Maintenant explique-moi comment Moscou peut contrôler les Kemirov.

Kirill ne pouvait rien répondre.

La main sèche et fine du vice-Premier ministre, cintrée d'une manchette immaculée d'où dépassait l'or blanc d'une Patek Philippe, se tendit vers le bouton de l'interphone.

— Evguénitch ? Viens voir, dit Ouglov.

Une minute plus tard apparut un officier mis sur son trente et un. Il avait dans les quarante-cinq ans. Un ancien de l'Alpha devenu chef de la garde d'Ouglov.

— Evguénitch, à quelle date décollons-nous pour l'Avarie-Nord ?
— Le 17.
— Prévois le même jour une visite à Bechtoï, s'il te plaît. Pour la délégation au grand complet.
Puis, se tournant vers Kirill :
— Dis de ma part à Zaour que je me rends à Bechtoï pour inaugurer le monument à Lissanevitch.
— Mais ce monument n'existe plus.
Le vice-Premier ministre darda sur son jeune protégé ses yeux transparents et durs comme des béryls, et répondit :
— Ça c'est le problème de Zaour Ahmedovitch. Le monument doit être debout pour l'arrivée de la délégation.

Kirill parti, le vice-Premier ministre Ouglov s'installa dans un fauteuil pour relire le rapport sur Bechtoï. Relecture inutile parce que ses yeux durs et bleus avaient la mémoire d'une puce électronique, mais il le relut quand même, puis il relut les documents renfermés dans le dossier plastique caché sous le rapport. Certaines de ces pièces auraient certainement étonné Kirill, les eût-il vues. Par exemple, un compte rendu faisait état de son passage dans un village nogai inondé où il avait rencontré un homme nommé Ahmed.

Ouglov travailla longtemps, jusqu'à onze heures du soir, heure à laquelle il pressa le bouton de l'interphone et ordonna à son adjoint :

— Trouve-moi Gamzat Aslanov. Urgemment.

A minuit et demi le vice-Premier ministre Ouglov fit venir une voiture et rentra chez lui auprès de son fox-terrier Marc et de ses deux chattes, Mania et Katia, qu'il aimait beaucoup.

Le fils du président de la république d'Avarie-Dargo-Nord, Gamzat Aslanov, se posa à Moscou le lendemain à bord d'un simple avion de ligne.

Son père voyageait toujours dans un jet privé, mais Gamzat Aslanov avait remisé le sien de peur d'un attentat à la bombe. Aussi volait-il sur les lignes ordinaires en réservant pour sa garde tout le salon de classe affaires.

Gamzat et Fedor Komissarov qui l'accompagnait se présentèrent dans le bureau du Kremlin où Kirill avait été reçu la veille. Ivan Vitalievitch scruta attentivement le nez pansé de Gamzat, son costume de chez Zenio et les gros boutons d'émeraude de ses manchettes d'où s'échappaient de fines phalanges. L'une d'elles était baguée d'un imposant diamant enchâssé dans quatre griffes de platine. Les yeux de Gamzat jetaient des éclats de derrière ses pansements, comme un loup du fond de sa cage.

Ivan Vitalievitch s'enquit de la santé de son interlocuteur et de celle de son père, puis il dit :

— J'aimerais entendre votre avis sur la situation dans la république.

— La situation s'améliore de jour en jour, dit Gamzat Aslanov. Nous avons livré deux millions de mètres carrés de logements et reconstruit à neuf le village nogai de Djarli dévasté l'an dernier par une inondation.

Gamzat présenta au vice-Premier ministre une photographie montrant une rue bordée de belles maisons identiques, maisons construites pour ses fils par Arsamak Aslanov qui supervisait au ministère des Finances le dédommagement des dégâts causés par les crues.

— De plus, dit Gamzat Aslanov, cent quarante entreprises ont été mises en service cette année, notamment à Bechtoï avec la reconstruction totale d'une usine de machines-outils et d'une fabrique de meubles. Cela représente en tout huit milliards de roubles dans le cadre du programme *Industrie Caucase*.

Ce qu'ayant dit, Gamzat Aslanov mit sous les yeux du vice-Premier ministre des images de la nouvelle usine de Zaour Kemirov.

— A quoi s'ajoutent les soixante-sept unités sportives inaugurées ces deux dernières années, y compris des stades, des piscines et même un terrain de golf, ceci contribuant au développement physique harmonieux des habitants de la république.

Sur quoi Gamzat Aslanov montra au vice-Premier ministre la photographie d'un lord anglais jouant au golf avec le Premier ministre du Kazakhstan.

Là-dessus, Gamzat Aslanov se tut pour que le haut commis du Kremlin pût apprécier en silence l'ampleur de l'essor économique de la république. Ce fut alors que Fedor Komissarov, s'éclaircissant la voix, se mit à parler :

— Malheureusement, ces succès notables suscitent une haine féroce chez les valets des officines étrangères et chez tous ceux qui aspirent à séparer le Caucase de la Russie. A lui seul, notre comité a déjoué deux cent dix-sept attentats terroristes. Ces phénomènes se sont multipliés depuis qu'Ahmednabi Ahmedovitch Aslanov est hospitalisé. Ces six derniers mois, son fils a fait la cible de trois tentatives d'assassinat. Cela montre clairement de qui les séparatistes ont le plus peur. C'est lui le plus redoutable à leurs yeux, et lui qui doit servir de rempart à la Russie.

Sur quoi Fedor Komissarov posa sous les yeux du vice-Premier ministre une lettre où figurait le fac-similé de la signature d'Ahmednabi Aslanov, dans laquelle lettre le président malade demandait à être remplacé par son fils.

Le vice-Premier ministre lut la missive et demanda :

— Qu'en dites-vous, Gamzat Ahmednabievitch ?

Gamzat se leva et porta la main à son cœur.

— Ivan Vitalievitch, dit le fils cadet du président Aslanov, je place les exigences de la Russie au-dessus de tout, mais pas au-dessus de mon devoir de fils. Mon père est le président en exercice de la République. Est-il pensable qu'on lui retire sa fonction de son vivant ? Qui suis-je, un fils ou un serpent pour faire pareille chose ? Par Allah, Maître des Mondes, mon père vivant, je ne serai jamais président. *Inch' Allah*, il guérira !

— Mais la république *de facto* n'a plus de président ! s'écria Fedor Komissarov. Personne ne la gouverne ! On en arrive à un point où des bus sont pillés en plein Bechtoï ! Et des camions sont incendiés !

— Ivan Vitalievitch, n'y songez pas, s'exclama Gamzat.

— Ce n'est pas moi, c'est votre père, précisa Ivan Ouglov.

— En l'occurrence je ne puis me soumettre à la volonté de mon père.

— Que faire alors, soupira Komissarov, si la république sombre dans le chaos et que le seul homme digne d'assumer le pouvoir y renonce pour des raisons d'éthique ?

Alors le vice-Premier ministre Ouglov sourit de ses yeux étonnants, bleus et durs comme une pointe de diamant, et dit :

— Attendez, Gamzat Ahmednabievitch. Qui, d'après la Constitution de la république, assume les fonctions de président si ce dernier est malade ?

— Le président du Parlement, répondit Fedor Komissarov.

— Eh bien où est le problème ? Gamzat Ahmednabievitch n'est-il pas député ? Le Parlement n'a qu'à l'élire président du Parlement, et de là il prendra le titre de président de la République par intérim. Voilà qui assurera la pérennité du pouvoir et nous lavera du reproche qu'on pourrait nous faire de nommer le fils après le père ! Que pensez-vous de cette idée, Gamzat Ahmednabievitch ?

Gamzat toussota :

— Hum... j'aimerais discuter les détails.

— Les détails, c'est pour Fedor, coupa le vice-Premier ministre.

Et l'audience fut levée.

A peine sorti du bureau, Gamzat Aslanov s'épongea le front. Ce qu'il avait craint le plus en refusant le poste de président, c'était qu'Ouglov le prenne au mot en disant : "Vous ne voulez pas ? On fera sans vous !" Avec les kâfirs du Kremlin, on ne savait jamais ! On racontait tant de choses dans la république sur leur perfidie. Mais non, tout s'était passé comme convenu, sans la moindre crasse. Même l'idée de prendre la présidence du Parlement, elle était venue de la bouche du vice-Premier ministre lui-même.

Gamzat suivit le couloir dans les pas de Komissarov. Une minute plus tard, les deux hommes se retrouvèrent un étage plus bas dans le bureau affecté au chef du Comité d'urgence.

— Donc : les détails, dit Gamzat en s'installant face à Komissarov, derrière un guéridon laqué comme un miroir.

— La présidence du Parlement ?

— La présidence du Parlement et la place de président par intérim si mon père se retrouve provisoirement empêché, dit Gamzat d'une voix ferme.

Fedor Alexandrovitch Komissarov tira nonchalamment une fine cigarette d'un paquet de Lucky Strike, la mit à la bouche et rapprocha une feuille de papier sur laquelle il écrivit très lisiblement :
\$ 100 000 000.

Puis il sortit de sa poche un briquet en or. De la main droite, Komissarov montra le papier à Gamzat ; de la gauche, il craqua le briquet. Une flamme monta du papier. Il attendit que le feu la mange, la lâcha dans un large cendrier de cristal légèrement cendré sur le bord. Une odeur de cheminée s'infusa dans la pièce. Sans baisser le briquet, Komissarov alluma sa cigarette.

Même Gamzat Aslanov fut abasourdi par l'énormité de la somme.

— Mais... euh...

Fedor Alexandrovitch cessa de sourire. Il était clair qu'il n'avait cette fois nullement l'intention de l'entendre dégoiser sur les deux millions de mètres carrés de logements et les cent quarante entreprises nouvellement créées.

— Bien sûr, dit Gamzat avec empressement.

OÙ LES TERRORISTES DÉBARQUENT CHEZ LE CHEF
DU CENTRE T PENDANT QUE LES FÉDÉRAUX DESCENDENT
À L'USINE DE VODKA CLANDESTINE DU COMMANDANT DE
L'UNITÉ SPÉCIALE YOUNG ; ET OÙ IL S'AVÈRE QUE SI LE CHIEN
COMPREND LE BÂTON, LE CAUCASE COMPREND LA FORCE

Kirill Vodrov revint dans la république le lendemain de son entretien avec le vice-Premier ministre ; et comme Gamzat Aslanov se rendait à Moscou sur un vol régulier, ils se rencontrèrent à l'aéroport.

Une rencontre à laquelle Kirill n'attachait guère d'importance. Il échangea quelques mots avec le fils du président avant de monter dans la Merco noire où l'attendait Tachov, envoyé pour l'accueillir à l'aéroport.

Contrairement à son habitude, Tachov cette fois ne mangeait rien. Aussi loin que Kirill se souvienne, le garçon grignotait toujours quelque chose en voiture, chips ou cacahuètes. Non qu'il fût boulimique, mais simplement parce qu'il fallait beaucoup de bois à cet énorme poêle.

Kirill regarda attentivement le champion du monde et demanda :

— Que se passe-t-il, Tachov ?

Tachov se tourna vers lui, et le Russe remarqua plusieurs cheveux gris dans la tignasse noire de ce djinn de vingt-cinq ans dont les yeux avaient pris la couleur du mazout, avec, sous les yeux, des valises de la même couleur.

— Rien, Kirill Vladimirovitch.

Il mit le contact et démarra mollement.

Une foule faisait masse au carrefour de l'avenue du Cheikh-Mansour. De l'autre côté se profilait la gueule d'un blindé. La route était barrée. Tachov klaxonna et se fraya un passage parmi tout ce monde, puis buta contre le blindé. Là se trouvait le ministre de l'Intérieur Tchebakov. Plus loin crépitaient des coups de feu.

— Qu'y a-t-il ? demanda Kirill.

— Des terroristes, répondit Tchebakov. Deux Koumyks, deux Nogais. Le Nogai, c'est du gros gibier. Sept années d'études en Arabie Saoudite. Ça connaît le Coran par cœur.

Le Moscovite leva muettement les yeux sur le ministre de l'Intérieur avant de sortir son téléphone et de taper un numéro.

— Ahmed, dit-il, je suis avenue du Cheikh-Mansour. Devant le numéro 6. C'est toi qui tires du troisième étage ?

— Oui, répondit brièvement l'autre.

— Tu veux te rendre ?

— Je veux mourir sur le chemin d'Allah.

Kirill serra le mobile si fort que le boîtier manqua de craquer. Un silence, puis il dit :

— Dis donc, Ahmed, Qu'est-ce que tu me chantais l'autre jour sur le grand djihad ?

— C'est permis de mentir aux mécréants. (Réplique lancée d'un ton tranquille et bienveillant.) Il est prescrit de les tuer pour que ce pays de guerre soit un pays d'islam.

Kirill sentit une rage sourde monter en lui.

Il s'en voulait surtout à lui-même. La peste ! Ce type était devenu à vingt-sept ans le chef spirituel d'un village entier, et lui, Kirill, avait tout gobé. Soi-disant qu'il expliquait à son monde que l'islam c'était la liberté.

— Alors pourquoi ne m'as-tu pas tué l'autre fois ? Trois heures de route avec moi dans la voiture !

— Tu étais avec Tachov, un musulman, répondit le mobile. Quelqu'un de bien. Nous sommes tous en admiration devant lui. Et puis il n'est pas facile à tuer, lui.

Le ministre de l'Intérieur observait le Moscovite avec une curiosité polie. Kirill raccrocha et s'épongea le front.

Il passa encore une heure dans la voiture à suivre l'assaut. Quand tout fut fini, il s'approcha des miliciens du cordon de sécurité. Il les dévisagea longtemps. Puis, apostrophant l'un d'eux :

— Tu es nogai ?

Le flic acquiesça, la face plate, les yeux noirs, étonnamment gros dans le brêlage qui lui sanglait le gilet pare-balles.

— Qu'en dis-tu ?

Le flic eut une expression de gêne. Il se balançait d'une jambe sur l'autre.

— Camarade inspecteur, dit-il, on ne pourrait pas avoir de nouveaux brodequins ? On a passé tout l'hiver dans ces chaussures d'été, tenez, la pointe est en ruine. Et toutes les semaines ou presque, ça recommence. Huit heures à faire le planton, et des fois vingt.

Kirill jeta un œil à ses pieds et vit que, oui, ses chaussures n'étaient plus que des loques.

Trois heures plus tard Kirill arrivait à Bechtoï.

Tachov le déposa chez les Kemirov. Le hasard fit que tous les hommes de la famille festoyaient ensemble. Kirill fut placé entre Mahomed-Rasul et Mahomed-Hussein. Il ne les avait encore jamais vus, tout au plus croyait-il savoir que Mahomed-Hussein était un bon ingénieur.

On ne mangeait que des mets locaux : galettes de maïs bouillies-poêlées garnies d'orties (appelées *kourzé*), tourte à la pomme de terre

(*tchoudou*), viande et, bien sûr khinkals. Déjà démoralisé par l'histoire d'Ahmed, Kirill ne pouvait pas ne pas sentir l'atmosphère pesante qui régnait à table. La conversation tournait souvent en langue avare, chose qu'à l'ordinaire on ne se permettait pas devant lui. Tachov ne mangeait rien.

Quand il jugea le moment propice, Kirill dit à Zaour :

— Zaour Ahmedovitch, je répugne un peu à vous transmettre le message, mais j'ai vu Gamzat Aslanov à l'aéroport, qui demande instamment à vous voir. Il m'a dit : Je sais que les Kemirov considèrent ma famille comme impliquée dans le drame de la maternité, et pourtant je jure Allah que c'est faux. Il m'a dit aussi que si vous êtes trop occupé, vous Zaour Ahmedovitch, alors il aimerait parler à Djamaluddin.

— Ne l'appelle pas et n'y va pas, dit Zaour à Djamal. Plus loin nous serons de la flaque, moins nous aurons d'éclaboussures.

Djamaluddin fixa le Russe et dit :

— Mais ce n'est pas tout. Vas-y, crache.

— Le 17 arrive une délégation conduite par le vice-Premier ministre Ouglov. Ivan Vitalievitch prévoit un déplacement à Bechtoï. Il vous transmet ses plus chaleureuses salutations. Il dit qu'il viendra inaugurer le monument au général Lissanevitch, fondateur de la ville.

Un silence de mort s'abattit sur la table.

Le dîner pris, le maire de Bechtoï descendit sur la terrasse qui jouxtait une courette plantée d'arbres et de fleurs. La pergola était frisée de vigne dont les feuilles bourgeonnaient encore ; mais les rosiers, nourris d'une belle terre noire qui s'étalait au pied de la tonnelle, flamboyaient déjà de fleurs blanches, rouges et jaunes.

Kirill le suivit.

De la terrasse, un petit chemin menait à une grotte artificielle où, l'été, chantait une chute d'eau. C'était là qu'on faisait des brochettes au barbecue. Mais en attendant la saison, de grossières bosses de ciment tenaient lieu de cascade au-dessus d'une rigole où croupissait de l'eau sale et grise qu'une volée de mômes s'amusaient à sauter à qui mieux mieux.

Il y avait beaucoup d'enfants dans la maisonnée. D'autant plus qu'après le drame de la maternité, Zaour en avait adopté deux.

— Qu'est-ce que cette histoire de lessive ? demanda Kirill.

— Vous en avez déjà entendu parler ? fit le maire avec une grimace.

— On m'a déjà questionné là-dessus. Au Kremlin. Est-il vrai qu'une enquête a été ouverte sur le semi-remorque ?

Zaour se retourna d'un geste brusque et le fixa du regard. Le maire de Bechtoï avait une calvitie naissante et des cernes profondément marqués sous des yeux sombres d'où irradiaient des rayons X. Même

ici, chez lui, dans sa tenue de sport confortable et propre, il avait les traits creusés par la fatigue et le manque de sommeil.

— Oui, dit Zaour. Et ce dossier doit être refermé.

Sa voix dénotait des accents froids, irrévocables, qui horripilèrent Kirill. L'histoire du semi-remorque était des plus répugnantes. Kirill tenta d'imaginer de quelle peine de prison aurait écopée un chef de bande armée, quelque part aux USA, qui se serait permis de menacer un routier au pistolet, d'envoyer son camion dans les choux et de l'incendier sous les yeux d'une vingtaine de flics. Et pourtant le maire avait raison. "Mieux vaut que j'étouffe l'affaire, pensa Kirill, avant que Djamaluddin n'aille décrocher les couilles des témoins."

— A vous de retrouver la statue et à moi d'enterrer le dossier, dit Kirill.

Il se leva et monta dans sa chambre, exténué.

Zaour Kemirov resta là, assis, à regarder les enfants qui jouaient et les derniers feux du soleil qui plongeait derrière les montagnes. Comme toujours dans le Midi, la nuit tomba d'un coup. Zaour observait le croissant de lune qui pointait au-dessus du Yalyk-Taou. Il songeait à son frère.

Irrécupérable ! Cela, Zaour l'avait toujours pensé sans rapport avec la nature intrépide de Djamaluddin ni avec ses coups de sang.

Ce que Zaour croyait fermement, c'était que nul n'avait le droit d'enlever la vie à quiconque. Telle était sa conviction première. Et il souffrait le martyr de voir que son frère cadet pensait autrement.

Lorsque les deux frères s'étaient retrouvés, en 1996, Zaour avait eu l'heureuse surprise de découvrir un autre Djamaluddin, pénétré celui-là d'une foi profonde et sincère en Allah.

Pourquoi ce retournement, Zaour l'ignorait. Il arrive souvent à la guerre qu'on se rapproche de Dieu quand ce n'est pas du diable... Toujours est-il qu'au lieu d'un insolent voyou qui tenait son poing pour la plus belle chose du monde, il avait trouvé un être radicalement différent dont l'âme, désormais dotée d'un ressort d'acier, ne pouvait plus ni s'abaisser ni ramper. Si l'ancien Djamaluddin ne connaissait pas même la peur de la mort, le nouveau – pourtant beaucoup plus dangereux et impitoyable que le précédent – avait, lui, peur d'Allah.

Bien des choses effrayaient Zaour en la personne par trop naïve de Djamaluddin. Plus cultivé et plus proche du siècle, le frère aîné frémissait souvent en entendant des témoignages de croyances simplistes dans la bouche du cadet. En même temps, il voyait bien que son frère, n'eût été sa foi, serait devenu un bandit ordinaire, et il remerciait Allah tous les soirs d'avoir appris à Djamal à prier et à célébrer l'Aïd al-Fitr.

Mais après l'histoire de la maternité, cet homme différent s'était mis

à croire en un Allah différent.

Djamaluddin priait déjà cinq fois par jour mais après le drame de la maternité il se mit à faire le ramadan du début à la fin. Plus il tint l'Aïd al-Fitr deux mois durant, et même trois mois l'an passé, sans compter les jeudis.

Mis à part l'orgueil, la bagarre et la guerre, Djamaluddin n'avait jamais été enclin au péché. Mais maintenant la notion de péché s'étendait au-delà de l'imaginable. Zaour savait que, depuis quatre ans, son frère n'avait jamais couché avec une prostituée ni bu la moindre goutte d'alcool. Un soir qu'on les avait invités dans un restaurant de Moscou où des filles dansaient sur le comptoir entre deux feux allumés, Djamaluddin s'était retiré en disant en langue avare : "Je t'attends dans la voiture." De fait, il avait attendu pendant trois heures. Le haut fonctionnaire qui dînait avec Zaour avait cru que c'était son chauffeur.

Non seulement Djamaluddin ne buvait jamais mais il avait forcé Zaour à céder toutes ses parts dans l'industrie de la vodka. Au vrai, Zaour ne s'y était guère opposé : tout le monde alors faisait du business dans l'eau-de-vie, à commencer par les fils du président, aussi n'avait-on plus le choix : c'était vendre ou investir.

Puis on fit la chasse aux prostituées : les compagnons de Djamaluddin délogeaient les filles et leurs clients des voitures pour y mettre le feu. La prostitution était parrainée par deux Grecs qui furent exécutés parce qu'ils avaient osé se rebiffer. Dès lors, elle fut pratiquement éradiquée de Bechtoï.

Il y eut après cela une grande bagarre devant la mosquée. Un soir où Djamaluddin se trouvait à Torbi-Kala avec deux proches compagnons, ils se rendirent évidemment à la prière vespérale et croisèrent une bande d'étudiants sur le parvis. Djamal ayant jugé trop courte la jupe de l'une des jeunes filles, il lui en fit la remarque. Les étudiants étaient au nombre de quinze et le cavalier de la demoiselle, boxeur chevronné, estima fort imprudemment qu'il avait la force pour lui.

La boxe n'y fit rien. Les conséquences de la rixe furent gérées par une commission paritaire composée de Zaour, du recteur de l'université, du Premier ministre de la république voisine et de deux caïds éminents.

Il advint aussi qu'un jour (c'était il y a deux mois) une affiche publicitaire n'eut pas l'heur de plaire à Djamaluddin qui se promenait dans Bechtoï : une nana à demi nue vantait un téléphone mobile. Djamal se rendit donc au siège de l'agence de pub pour y faire une conférence d'éthique. Parce qu'il s'était permis de ricaner, un publicitaire dut ravalier son *hi-hi* avec ses dents. La publicité fut retirée dans la demi-heure.

Prochain arrêt au casino ! Là, contrairement à l'affaire de la vodka, Zaour fit grise mine. La frontière avec la Tchétchénie n'était qu'à une dizaine de kilomètres et les élites tchétchènes, croulant sous le fric injecté par le centre fédéral, vivaient avec la sensation d'avoir en permanence un flingue à la tempe. Le casino se présentait dans ce contexte comme un club VIP où l'on venait des quatre coins du Caucase comme jadis au resto de Zaour. Cela conférait au maire de Bechtoï, ville provinciale par excellence, un statut supra-régional qui lui faisait tant défaut.

Zaour comprenait les motivations de Djamaluddin. Son frère considérait l'affaire de la maternité comme un châtiment d'Allah pour ses péchés ; et s'il avait survécu, c'était uniquement pour les expier. Zaour s'accommodait parfaitement de voir son frère courir les montagnes après du gibier promis au plat de la vengeance qu'il concoctait ensuite sur les pierres tombales du cimetière de Bechtoï. Mais Zaour savait que, tôt ou tard, Djamaluddin descendrait de la montagne et se découvrirait encore un tas de missions assignées par Allah.

Le plus inquiétant dans l'affaire du bus et du semi-remorque, c'était que Djamaluddin ne se sentait aucunement responsable. Il n'écoutait pas son frère aîné qui essayait de lui faire entendre qu'encore une ou deux incartades de ce genre, et le rêve des Aslanov – à savoir le crash économique de Bechtoï – deviendrait réalité. Djamaluddin fonçait comme un tank. S'il se gardait pour l'heure de commettre d'autres impairs, c'était uniquement parce que la république entière rigolait à l'histoire des fameux molosses de Bechtoï qu'un bus rempli de bonnes femmes avait mis en fuite.

A quoi fallait-il s'attendre après le coup du casino ou du camion de lessive, Zaour préférait ne pas y penser. Il savait que la liste des péchés tenue par son frère n'était guère plus courte que celle de Ben Laden.

Seule consolation, Zaour comprenait que Djamaluddin ne ferait jamais cause commune avec les hommes d'Arsaïev. Trop sérieuses étaient leurs divergences sur l'affaire de la maternité.

Depuis sa création, le centre antiterroriste et son chef Adam Telaïev étaient fort bien gardés. Il eût d'ailleurs été étonnant qu'on négligeât la garde du centre antiterroriste d'une république où il ne se passait pas de semaine sans un attentat contre un checkpoint ou une jeep de la milice.

Il y avait trois lignes de défense autour du centre T. La première consistait en un poste de contrôle avec des sacs de sable et un blindé terré dans une tranchée ; la deuxième était assurée par le service de garde du président ; et la troisième, par les agents du centre, c'est-à-

dire les Forces spéciales d'intervention rapides de la république (le SOBR).

Le lendemain du jour où Adam Telaïev mit le nez de Gamzat en compote, le service de garde du président cessa de protéger le centre T. Deux jours plus tard, le ministre de l'Intérieur Tchebakov signa l'ordre de rappeler le SOBR à la disposition du ministère.

Adam était furieux. Il rameuta tous ses nouveaux amis en exigeant des renforts, mais les nouveaux amis d'Adam s'étaient dispersés dans la nature, eux qui ne l'avaient pas quitté d'une semelle du jour de sa nomination à la tête de l'institution. Il appela alors ses anciens amis : tous aux abonnés absents. On racontait même qu'Adam avait téléphoné à Djamaluddin Kemirov pour l'inviter à prendre le commandement d'un nouveau SOBR, mais l'autre s'était gaussé. Il est parfaitement avéré qu'Adam appela aussi son ancien camarade Chamil Salimkhanov en lui promettant à la fois une amnistie et des galons. A quoi Chamil répondit :

— Je viendrai te voir avec mon frère pour t'arracher la tête.

Encore deux jours de passés et, le 9 avril, l'on vit arriver au siège du Centre antiterroriste, en plein cœur de Torbi-Kala, une jeep et un minibus d'hommes armés.

Les hommes du minibus déployèrent un cordon de sécurité autour du bâtiment ; de la jeep descendit un homme en civil qui entra en présentant un ordre de perquisition signé par Fedor Komissarov, chef du Comité d'urgence. Quand les gardes tentèrent de lui barrer le passage, des types cagoulés firent irruption et les plaquèrent au sol.

A lui seul, le nom de Fedor Komissarov semait la terreur dans la république. Ajoutons que la garde du centre T avait été réduite à sa plus simple expression, exception faite du blindé et d'une sentinelle armée sur un mirador. Or que peut un blindé contre un ordre de perquisition ?

Aussi le commissaire du Comité d'urgence monta-t-il à l'étage, et fonça droit dans le bureau d'Adam où se tenait une réunion de travail. Il présenta un mandat d'arrêt à Adam, si troublé qu'il ne songea même pas à lui tirer dessus.

En vérité, même Adam comprenait qu'il était inutile de tirer sur les juges de Komissarov. A quoi bon tirer sur des gens qu'on peut acheter ?

Adam ordonna donc à ses adjoints de quitter le bureau, à l'exception de deux collaborateurs à qui il fut permis de rester comme témoins. Deux hommes du SOBR entrèrent, cagoulés, et le commissaire entama la perquisition.

Il faut dire que, avec l'extrême bonhomie qui le caractérisait, Adam ignorait tout des comptes en banque à l'étranger et des autres subtilités du genre. D'ailleurs, il n'avait aucune confiance dans les

banques. Tout l'argent du trafic des mobiles et du reste était donc recelé soit chez lui, soit au bureau.

D'abord, il avait caché son magot dans un petit coffre-fort disposé sous le portrait de Chamil. Puis, faute de place, il s'était rabattu sur une grosse armoire en inox qui faisait face à la fenêtre de son bureau.

Enfin, la routine aidant, il avait fait fi des précautions. L'argent s'amassait carrément dans les tiroirs de son bureau.

Un jour, un vieil ami vint lui demander un certificat de réhabilitation judiciaire et Adam se mit à fouiller. Il ouvrit un premier tiroir en disant "qu'est-ce que j'en ai fait", mais il n'y avait là que de l'argent, pas de papiers. Il en ouvrit alors un deuxième en répétant les mêmes mots, mais toujours le même tableau. Puis un troisième, un quatrième, et son ami crut, piqué au vif, que l'autre exigeait un bakchich. Et pourtant tel n'était pas le cas, simplement Adam recevait-il plus d'argent qu'il ne signait de papiers, et les papiers finissaient par se noyer dans les liasses.

Bref, le commissaire commença par fouiller les tiroirs du bureau et, quand il en eut tiré des piles et des piles de dollars, Adam lui dit :

— OK. Embarque le fric et dégage.

Au lieu de quoi le commissaire exigea les clés du coffre. Adam comprit alors que les choses se présentaient plus mal qu'il ne l'avait pensé. Il jeta un œil en coulisse sur ses assistants et dit :

— Est-ce qu'on a vraiment besoin de témoins ?

— Les clés du coffre, coupa l'autre, ou cette conversation reprendra en maison d'arrêt.

— Pourquoi en maison d'arrêt ? Mieux vaut passer tout de suite en salle de repos.

A ces mots, Adam lança un regard en biais sur ses assistants.

— Eh bien d'accord, dit le commissaire.

Ils se dirigèrent donc vers la salle de repos, Adam devant et l'autre derrière. Dès que la porte fut refermée, le commissaire sortit son pistolet à silencieux et lui tira dans la tête.

Le commissaire revint au bureau avec son pistolet dans une main et les clés du coffre dans l'autre. Alors les agents cagoulés du SOBR plaquèrent au sol les adjoints d'Adam, mitraillettes appuyées sur les nuques.

Ouvrant les sacs qu'il avait apportés, le commissaire y jeta illico le contenu du coffre, de l'armoire et des tiroirs, embarquant au passage des documents et des cassettes vidéo. Pendant ce temps, les deux adjoints d'Adam couchés au sol attendaient d'être tués.

Les sacs furent sortis et chargés dans le minibus.

Vingt minutes plus tard, quand le personnel du centre s'inquiéta de ne voir ressortir ni Telaïev ni ses adjoints, on découvrit le cadavre et les deux hommes couchés sans connaissance.

Au bout de deux heures, le minibus fut retrouvé calciné sur une plage à dix kilomètres de Torbi-Kala. L'argent, les jeeps et les agents du SOBR avaient disparu dans la nature.

Kirill Vodrov fut sur les lieux une demi-heure après le meurtre. Toute la ville tombait sous le coup du plan d'alerte *Interception*. Les agents du centre T s'agitaient comme des fourmis dans une fourmilière saccagée. Adam Telaïev gisait dans la position de son passage à trépas, le nez dans le tapis dont les poils bleus et rouges avaient bu tout son sang.

Accroupi près du corps, Kirill toucha prudemment sa nuque tiède et tondue. Trois jours plus tôt, cet homme plaisantait encore sous ses yeux, riant, buvant des cognacs millésimés. Et maintenant il était couché sur la carpette, la cervelle brûlée, sans même avoir compris qu'on le tuait.

A cet instant la porte s'ouvrit et un agent de service entra en trombe :

— Kirill Vladimirovitch ! s'écria-t-il. Le plan *Interception* a permis l'arrestation de l'un des terroristes ! Il est au poste n° 3 !

Trois minutes plus tard, Kirill y était. Serrés derrière un mur de boucliers en plastique, des flics bloquaient l'entrée sans trop savoir s'ils devaient fuir ou tirer.

Une petite foule d'une cinquantaine de personnes leur faisait face, rien que des hommes basanés et baraqués, coiffés des mêmes bonnets noirs d'où s'échappaient les mêmes cheveux noirs. Kirill n'avait jamais vu ça. Habituellement, dans le Caucase, les foules sont faites de femmes qui commencent les premières à crier.

Kirill sauta de voiture et la foule se mit à gronder à la vue du fédéral, jeune homme svelte en col blanc, cravate et costume assortis. Tachov le flanqua de son corps de géant, tel un terre-neuve veillant sur un caniche bien peigné.

— Que se passe-t-il ? demanda Kirill.

Une bruyante cacophonie éclata en cinq langues au moins, et Kirill leva la main.

— Doucement ! Lui, là, n'a qu'à parler pour les autres.

Et de montrer un octogénaire au port étonnamment droit dont les yeux noirs lançaient des éclats vifs par-dessous une toque blanche en poil de mouton. Le vieux s'éclaircit la voix, se caressa la barbe et dit :

— Si nous sommes là, c'est pour l'homme qu'on vient d'arrêter près de la mosquée du front de mer. Nous voulons vous dire comment cela s'est passé.

Kirill se tut dans l'expectative. La foule s'ouvrit sur deux autres

vieillards à toques de mouton. Et un troisième homme apparut, quadragénaire, haut de taille, enturbanné, au visage fier et tanné. L'imam de la mosquée, se dit Kirill.

— A la sortie de la prière du vendredi, continua le vieux, une patrouille nous attendait sur le parvis. Contrôle d'identité général. Quand mon tour est arrivé, j'ai fait : Que se passe-t-il ? — Adam Telaïev vient d'être tué, qu'ils m'ont répondu ; c'est le chef du centre antiterroriste et nous recherchons les terroristes. — D'où venez-vous ? que j'ai dit. — De Rostov, voilà ce qu'ils m'ont répondu. Alors j'ai dit : Ça se voit que vous êtes de Rostov. Chacun de ceux qui sortent d'ici a passé l'heure avec Allah. A Rostov, on ne sait pas ces choses-là.

Là-dessus, le vieux regarda l'imam pour l'inviter à continuer mais le quadragénaire garda le silence : la parole restait au doyen, l'homme à la toque de mouton.

— Ensuite, quand je me suis retourné, j'ai vu les miliciens interroger cet homme. Mahomed, il s'appelle. Il leur a montré son passeport et ils lui ont demandé pourquoi il était venu de Piatigorsk à Torbi-Kala. Il a répondu que c'était pour affaire et qu'il faisait le déplacement une fois par semaine ou presque. Ils ont voulu voir son permis de conduire et les papiers de sa voiture. Il a tout donné. Ensuite ils ont pris son mobile pour vérifier s'il ne renfermait pas des informations suspectes. Un mobile tout neuf, dernier cri, j'ai entendu un milicien dire à un autre : Beau joujou. Dans le mobile, il y avait les images vidéo du meurtre de l'ambassadeur du Kremlin, votre collègue. Le patrouilleur a mis le téléphone dans sa poche. Rends-moi mon mobile, a fait Mahomed. — Tu feras vingt ans de taule avec lui, a dit le milicien. — Sûrement pas, a répondu Mahomed.

Alors Kirill, embrassant la foule du regard :

— Est-ce qu'il dit vrai ?

Les hommes firent que oui et l'imam inclina la tête avec déférence :

— Ils l'ont battu très fort, dit-il, puis l'ont amené ici au lieu de le transporter à l'hôpital. S'il meurt, ils sont capables de lui faire endosser n'importe quoi. Ce n'est pas juste de faire mourir un homme dont le seul tort est d'être venu à Torbi-Kala pour affaires et d'avoir prié à la mosquée.

Kirill, le doigt pointé sur l'imam et le vieux, leur dit :

— Venez avec moi.

Dans la cour du commissariat n° 3, Kirill était attendu par le chef de poste et quelques autres flics. Voyant qui l'accompagnait, l'officier se raidit.

— Où est l'homme qu'on vient d'arrêter dans l'affaire du meurtre de Telaïev ? demanda Kirill.

— Ben... euh...

— Je veux le voir sur-le-champ ! Dans la seconde !

Quelques minutes plus tard, Kirill se retrouva dans une cave cellulaire pleine d'un air vicié et de sécrétions humaines. Pas de couchette. Les hommes étaient allongés à même le sol, telles des sardines en boîte baignant dans une huile avariée.

L'homme à l'origine de l'altercation survenue sur le parvis de la mosquée reposait sans connaissance sur les genoux d'un prévenu, et un jeune prisonnier lui faisait un bandage au torse. Kirill s'accroupit pour donner un coup de main. Le blessé était décharné mais sa peau ne lui tirait pas les côtes ; elle pendillait, au contraire, en ourlets et plis comme une outre vidée de son eau, et bleuissait de contusions et meurtrissures. En nouant le bandage, Kirill remarqua les mains du garçon qu'il aidait. Les extrémités de ses doigts se présentaient comme des demi-cercles de chair rose où s'enchaînaient des ongles renaissants.

— Pourquoi es-tu là ? lui demanda Kirill.

— Pour attentat contre Gamzat Aslanov, répondit l'autre.

— Et toi ? demanda-t-il à celui dont les genoux supportaient Mahomed.

— Pour attentat contre Gamzat Aslanov.

Kirill balaya la cave du regard et compta que, sur les quinze prévenus, trois autres gisaient là sans connaissance. Il fut frappé d'en voir un le nez au sol, inerte, le dos pareil à un chemin de terre bosselé comme si on lui avait arraché des morceaux de chair avec une paire de tenailles. Un autre aussi avait le dos troué de fondrières, mais seulement du côté gauche. On lui apprendrait par la suite que l'homme avait le côté droit paralysé, alors on ne s'était pas donné la peine de le lui torturer inutilement.

— Et toi, pourquoi es-tu là ? demanda Kirill à un troisième détenu.

Celui-là répandait une mauvaise odeur de chair putréfiée et avait le front criblé de points rouges. Comme il ne répondit pas, le gars aux ongles arrachés parla pour lui :

— Pour attentat contre Gamzat Aslanov, lui aussi. Comme tout le monde dans cette cellule. Sauf lui, là, Suleïman, qui a tué son beau-frère.

Une porte claqua bruyamment dans le dos de Kirill qui, se retournant, vit le ministre de l'Intérieur Mahomed Tchebakov suivi de Tachov et de l'imam. Le visage gras et jaune de Tchebakov trahissait méfiance et colère, mais il parla avec du miel dans la voix :

— *Salam aleïkum*, Kirill Vladimirovitch ! Vous venez nous féliciter, à ce que je vois ? Ce n'est pas tous les jours qu'on a la chance de prendre en flagrant délit le fauteur d'une agression dans la demi-heure qui suit...

Kirill se releva brusquement. Quand il comprit que toute la cellule

n'avait d'yeux et d'oreilles que pour sa bouche ouverte, il était déjà trop tard :

— Quelles sont les preuves de la culpabilité de cet homme ?

— Nous avons trouvé dans sa voiture des documents volés au centre T par les agresseurs. Qui pis est, Kirill Vladimirovitch, nous avons trouvé aussi des photos du centre prises au Polaroid et légendées au verso en langue anglaise. Ce qui prouve que nous avons affaire à une agression téléguidée de l'étranger !

— J'espère que ces preuves ont été saisies devant témoins ?

— Evidemment. D'ailleurs, les voici.

Là-dessus, le ministre de l'Intérieur esquissa un geste vers deux gros miliciens qui s'étaient coulés dans ses pas.

Kirill sentit une bouffée de rage lui monter au visage. Depuis deux mois qu'il était dans le Caucase, il pensait avoir tout vu, à commencer par la terrible nuit du cimetière. Mais ça, non. Il savait pourtant que ces pratiques existaient.

— Cet homme a besoin d'assistance médicale, dit Kirill. Je l'emmène à l'hôpital. Sinon c'est la mort.

Il y eut, parmi les détenus, un raclement de gorge ostensible et sceptique. Une flamme de fureur bondit dans les yeux du ministre. Il fit un pas en avant, puis se ravisa. Tachov souleva le détenu comme un fêtu de paille et l'emporta vers la sortie.

Cinq minutes plus tard, Kirill fumait nerveusement dans la cour en semant sa cendre sur un asphalte ridé de craquelures. Mahomed Eminov, allongé sur une civière, fut chargé dans une ambulance. Kirill se dit que ses chances d'en réchapper étaient minces. Les flics n'avaient guère intérêt à ce qu'il s'en tire. Les morts ont bon dos.

Tachov et l'imam de la mosquée du front de mer étaient plantés derrière Kirill. De l'autre côté du mur de béton montait le murmure de la foule. Mahomed Tchebakov sortit du commissariat et s'approcha de Kirill.

— Ne vous faites pas d'illusions, Kirill Vladimirovitch. Cet homme-là a tiré sur un représentant des forces de l'ordre.

— Il répondra de ses actes devant un jury populaire, dit Kirill.

Le ministre tourna les talons pour s'installer dans sa Merco blindée et Kirill lui demanda dans son dos :

— Mahomed Mahomedovitch, allez-vous à la mosquée de temps en temps ?

Le ministre se retourna.

— Euh... ça dépend...

— Vous devriez y aller, conseilla Kirill. Vous y rencontrerez peut-être des gens bien.

Une minute plus tard, l'ambulance quittait la cour du commissariat sous la bonne escorte de trois Lada de la milice. Encore cinq minutes,

et Kirill s'en fut à son tour. Il avait sur lui les photos et les documents saisis ô combien opportunément dans le coffre de Mahomed Eminov. De vraies photos, en effet. Pour que nul ne doutât qu'elles fussent bien l'œuvre de terroristes y figurait la légende : *a next object of a terrorist attack*.

Pas une fois le commercial de Piatigorsk à l'origine de tout ce tapage ne reprit connaissance ni ne bougea d'un cheveu. Il avait déjà tout d'un mort.

Arzo Khadjiev assistait à des funérailles dans un lointain village quand on lui apprit que sa distillerie de Narken était la cible d'une nouvelle inspection.

Et ceci un mois après qu'il eut fait un sauna avec Komissarov, ce dernier s'étant récrié : "Comment ?! Mais j'ignorais que c'était à toi !"

Arrivé à l'usine, il constata que cette fois les inspecteurs n'étaient pas venus seuls : quelques mitrailleurs quadrillaient le site et le museau d'un blindé faisait la grimace à l'entrée, dans un parterre de fleurs.

Arzo fit demi-tour et s'en fut chercher Komissarov.

Il le trouva dans sa villa du bord de mer. Un factionnaire s'apprêtait à lui dire que le Moscovite n'était pas là, mais, à cet instant, le portail s'ouvrit devant le cortège du ministre des Finances.

Ecartant le garde, Arzo entra dans le sillage des voitures.

Il y avait foule dans la salle d'attente. Arzo reconnut deux ministres et un narcotrafiquant. Pour dire vrai, l'un des deux ministres aussi traficotait dans les stupés. A la vue d'Arzo, un assistant de Komissarov se leva de sa chaise pour se précipiter dans le bureau mais Arzo l'arrêta :

— Je préfère m'annoncer moi-même.

Ce qu'ayant dit, il ouvrit la porte et entra.

Fedor Komissarov siégeait derrière un énorme bureau moiré qui reflétait les trois couleurs du drapeau fédéral. A sa droite pendait au mur le portrait du président de la Russie ; à sa gauche, une photographie de Komissarov lui-même entouré du patriarche Alexis et du mufti Ravil Gainutdin. Deux colonels du FSB étaient assis devant le haut fonctionnaire moscovite, tels des étudiants devant leur examinateur. Voyant son visiteur surgir muettement dans l'encadrement de la porte, le maître des lieux fit un geste pour leur donner congé. Les deux officiers jetèrent un œil ombrageux sur Arzo et s'effacèrent.

Ne restaient que l'ex-chef de bande armée et le patron du Comité d'urgence, tous les deux en treillis, ce qui jurait avec ce décor miroitant de hêtre briqué et d'armoires à dorures. Un béret des troupes d'élite coiffant ses cheveux grisonnants, Arzo portait un

poignard de guerre à sa large ceinture qui, retenant sa manche vide, lui cintrait la taille. La moitié droite de son visage, labourée de rides, n'était pas moins inerte que la gauche, à jamais figée par un tissu de cicatrices et de brûlures rosâtres. A sa poitrine brillait une seule distinction, l'étoile de Héros de la Russie, reçue là où il avait laissé la moitié de son visage, l'année passée, lors de l'assaut du siège gouvernemental, véritable bain de sang que les Russes n'auraient jamais gagné sans le bataillon Youg.

Komissarov rajusta ses lunettes sur son visage charnu et se leva de son fauteuil. Bien qu'il fût moins grand que le Tchétchène, il atteignait presque sa taille grâce à ses talons hauts. Lui aussi portait un treillis camo enserré par une ceinture de soldat fabriquée sur commande pour un tour de taille de près d'un mètre cinquante. Son énorme face blanche fondait vers le bas en plis et plissures. Une poitrine sans l'étoile du héros, mais chamarrée d'une iconostase de médailles. A la ceinture, dans un volumineux étui d'acajou, pendait un Stetchkine.

— Que vas-tu me dire cette fois ? demanda Arzo.

— Deux millions de dollars et la moitié des parts du business.

— Et tu n'as pas peur de t'étouffer ? fit le Tchétchène d'une voix posée, l'œil éclairé soudain d'une triste flamme rouge.

— C'est la seule façon de traiter avec vous. Si le chien comprend le bâton, le Caucase comprend la force.

Le Tchétchène se tut un instant, puis la flamme rouge s'éteignit dans ses yeux. Il eut soudain un large sourire.

— Je marche, dit-il. J'envoie l'argent demain.

Et de tendre au Russe son unique main valide.

Deux jours avaient passé depuis l'entrevue. Arzo Khadjiev descendit dans son jardin. Le bassin était sec. Des piles de chaises d'été en plastique s'entassaient sous une tonnelle de bois sculpté.

La gorge de montagne où se nichait le village s'étirait d'est en ouest et, malgré le temps printanier, la neige arrivait encore jusque-là par les pentes nord du massif. En face, côté soleil, elle avait fondu. Des brebis pâturaient çà et là entre les rochers, broutant une herbe dure, presque flétrie sur pied.

Il n'y avait plus ni neige ni saletés dans la cour d'Arzo. Deux blindés propres stationnaient sous un toit près du portail, avec un Hummer d'une blancheur virginale. Ce Hummer, Arzo ne l'aimait pas moins que son arrière-grand-père, naguère au service du grand Chamil, avait aimé son beau cheval blanc. Il était bien connu qu'un certain jour où le Hummer, garé sur un trottoir, avait été éclaboussé par une jeep de l'armée qui passait par là, Arzo s'était lancé à sa poursuite puis, jetant le chauffeur à terre et le tabassant à toute volée, avait mitraillé l'auto.

Cette fois, pourtant Arzo ne monta pas dans son Hummer, ni même

dans l'un des Cruiser qui prenaient l'humidité derrière la maison sur des dalles de béton, mais dans une Niva blanche déglinguée au volant de laquelle s'installa son neveu Bulavdi. Les deux hommes étaient en civil. Arzo sortit son pistolet et le posa près du levier de vitesse en le recouvrant d'une serviette toute propre.

Arzo enfila aussi sa prothèse, chose qu'il ne faisait jamais d'habitude parce qu'il tenait cela pour un truc de bonne femme. A le voir de loin, on aurait pu croire qu'il avait ses deux bras. Comme il ne pouvait rien faire à sa face défigurée, il se contenta de relever le col de son blouson pour en cacher les cicatrices les plus inquiétantes.

Ainsi quittèrent-ils le village en direction de la Tchétchénie, tous les deux dans leur Niva blanche. La voiture de Bulavdi fut reconnue au checkpoint où on la fit passer d'un geste, "circulez", sans contrôler le passager qui sommeillait sur le siège avant.

Une demi-heure plus tard, la Niva rattrapa une colonne de véhicules conduite par un blindé russe qui se traînait à cinq kilomètres à l'heure. On roula ainsi pendant une vingtaine de minutes, après quoi le blindé s'arrêta, d'où sortirent quelques soldats qui annoncèrent à tous que la route était minée et que l'engin passerait en tête pour sonder le terrain. C'était cent roubles pour le doubler.

Certes, Arzo aurait pu dépasser le blindé gratuitement, mais la Niva s'arrêta comme tout le monde sur le bord de la route et Bulavdi donna cent roubles à chacun.

Cent roubles qu'il fallut repayer encore deux fois, au poste d'Argoun et une trentaine de kilomètres plus loin, à un barrage volant où un blindé s'était retranché dans un fourré. Là, assis en cercle autour d'un feu, des fédéraux se faisaient rôtir un marcassin. Avec la guerre, ces bestioles proliféraient dans les bois et, parfois, sautaient sur des mines.

Chaque fois, les miliciens demandèrent à Bulavdi d'ouvrir le coffre sans pour autant se donner la peine de vérifier le contenu des sacs qui s'y trouvaient ni de lever un coin de la serviette à l'intérieur de l'habitacle. On voyait bien que les flics avaient très envie d'empocher les cent roubles, mais pas de s'attirer des ennuis. Quand ils virent que le passager de la Niva avait le visage engoncé dans son col, ils se gardèrent de le contrôler. S'il cache son visage, pensèrent-ils, c'est qu'il a de bonnes raisons. En lui demandant de montrer ses papiers ou même son visage, on pouvait se prendre une balle dans la tête. Quant à prévenir le checkpoint suivant au lieu de lui demander ses papiers, c'était courir le risque que les survivants comprennent d'où venait l'alerte, et donc de voir sa famille égorgée par eux dans la nuit.

Bref, les flics ne demandèrent pas à contrôler les papiers d'Arzo mais réclamèrent cent roubles, et l'homme dont la Tchétchénie entière connaissait le visage passa deux checkpoints incognito.

La route était défoncée par les tanks et les mines, et la bruine vira

bientôt au brouillard : on entra dans une contrée de basses montagnes. Les postes de contrôle s'espacèrent, mais la voiture bringuebalait de plus en plus fort sur un bitume rongé par le temps. La lumière des phares ne suffisait plus.

Une heure plus tard la Niva entra dans un riche et long village, et stoppa devant un haut portail peint en rouge.

Derrière, un chien aboya. Il y eut ensuite des cliquetis et il ne se passa pas moins de trois minutes avant qu'un portillon s'entrouvrit par où se montra un vieillard droit comme un i, qui se mouvait très lentement.

— *Salam aleikum*, *vacha*¹ Ibrahim, dit Arzo.

— *Vaaleikum assalam*, Arzo, répondit le vieux.

Pour autant Ibrahim n'était pas le frère de Khadjiev, mais un lointain parent, si lointain que, même à l'échelle de parenté tchéchène, cela ne comptait pas. Toutefois, tant qu'avait duré le pouvoir des Soviets, le père d'Arzo s'était appliqué à faire valoir ce lien de parenté parce que Ibrahim Khassanov était le troisième secrétaire du Parti communiste de la république tandis qu'Andi Khadjiev occupait la simple fonction de chef de la coopérative du district. Chaque soir, quand Khassanov rentrait du travail, Andi l'attendait à la porte de son appartement avec un dîner chaud.

Respecté, Khassanov le fut même pendant la guerre où il remplaça un temps le président du tribunal de la charia. A la fin de la première guerre de Tchétchénie, Arzo partit pour Moscou faire des études à l'académie de l'état-major des armées. Alors un chef de bande avec lequel il avait monté un gang de ravisseurs, déçu de ne pas être envoyé à sa place, le balança au FSB en énumérant ses "états de service" les plus notoires. Arzo fut viré de l'académie militaire et revint à Grozny où, après réflexion, il déféra son dénonciateur au tribunal de la charia parce que son rival n'était pas en droit de livrer un frère musulman aux kâfirs. A l'un comme à l'autre, le tribunal passa un bon savon : à Arzo pour son inscription à l'académie et à son rival pour dénonciation. Le jugement ayant été rendu par Ibrahim Khassanov, Arzo fut très vexé.

La dernière fois qu'Arzo avait vu Khassanov, c'était deux années plus tôt. Khadjiev se trouvait déjà au service des fédéraux et Khassanov était venu lui demander d'intercéder pour son neveu qui croupissait à Khankala.

— Vingt mille dollars, avait dit Arzo. Pas pour moi. Pour les Russes.

— Mais je n'ai pas cet argent et mon frère non plus, tu le sais pertinemment. Toi tu l'as.

— Pour ton fils, j'aurais payé. Mais je ne peux pas payer pour tout le monde.

— Quand j'étais troisième secrétaire, ton père m'attendait à ma

porte avec de la soupe et de la viande. Dommage que tu ne sois pas comme ton père.

Alors Arzo s'était souvenu du tribunal de la charia :

— Fais-toi nommer président de l'Itchkérie et je te servirai la soupe. En dansant !

Et voilà maintenant qu'Arzo arrivait chez Ibrahim Khassanov dans une Niva blanche crottée de partout. L'autre lui ouvrit le portail sans piper.

La Niva entra dans la cour et stoppa juste devant le perron. Le neveu d'Arzo ouvrit le coffre et se mit à décharger les sacs.

— Je t'apporte sucre et farine, dit Arzo. Ce n'est pas énorme, mais tu n'as pas de petits-fils et j'ai pensé que ces provisions ne seraient pas de trop.

— Je n'accepterai rien de toi, dit Ibrahim. Fiche le camp tant que les voisins ne t'ont pas vu.

— Je suis si moche que ça ?

Ibrahim, après un silence :

— Si tu veux voir ton âme, regarde-toi dans la glace. Du côté gauche.

Et Khassanov lui tourna le dos. Alors Arzo, sans forcer la voix, lui lança :

— Sous les sacs, il y a les corps d'Ali et de Diana. Je te conseille de les enterrer sans bruit. Sache aussi qu'ils ne sont pas frais. La glacière n'a pas été branchée pendant deux semaines. Après, si. Mais mieux vaut que les corps dégèlent sous terre.

Ibrahim Khassanov, ex-troisième secrétaire du Parti communiste de la république, regarda tour à tour le coffre ouvert de la Niva et le quadra aux cheveux gris dont la ceinture tenait la manche (au diable la prothèse). Des larmes couraient sur ses joues. Arzo lui sourit de la moitié valide de son visage et entra dans la maison : ce n'était pas avec son bras unique qu'il allait décharger des cadavres à moitié défraîchis.

La salle de séjour était meublée à la soviétique. Dans un vaisselier, Arzo regarda longuement un service de porcelaine fabriqué en l'honneur du dixième anniversaire de la république socialiste soviétique autonome de Tchétchénie-Ingouchie. Y figuraient des paysans en toques de mouton et des komsomols arborant des drapeaux rouges. Le fond laqué du meuble renvoyait à Arzo son image. Le panneau n'était pas aussi net qu'un miroir, mais il reflétait distinctement son visage. Arzo s'assit sur le divan et se mit à attendre.

Il attendait là depuis une vingtaine de minutes quand la porte grinça doucement dans son dos.

Il se retourna sans hâte. Ibrahim Khassanov entra dans la pièce, sans manteau, dans un pull élimé mais propre, sa toque de mouton sur la

tête.

Derrière lui se tenait Wahha Arsaïev.

Arzo regarda muettement le terroriste numéro un de la république voisine sans la moindre contracture au visage. Peut-être cela tenait-il à l'atrophie de ses nerfs faciaux.

Sans un bonjour, Wahha s'approcha de la table d'où il brandit un tabouret comme un pistolet de son fourreau, et s'assit devant Arzo :

— Je veux savoir comment ma femme est morte, dit-il.

Arzo le regardait droit dans les yeux. Facile. Quand on regarde la mort dans les yeux pour la centième fois, on finit par s'habituer. Une vilaine habitude, d'accord : tôt ou tard, on peut en mourir.

— Nous avons encerclé l'immeuble, dit Arzo. Ils occupaient deux apparts dont nous avons soudé les portes en leur proposant de se rendre. Pour les flics, aujourd'hui encore, c'est toi qui es mort. Je n'ai toujours pas compris qui se faisait passer pour toi.

— Talgat.

Arzo opina.

— Je vois. Nous leur avons proposé de se rendre, et Talgat a accepté que les femmes sortent. Il y avait là ta femme et ta fille. Talgat ne voulait pas emporter dans la mort une fillette d'un an et demi. Là-dessus, Tchebakov a ordonné aux femmes de se mettre au balcon nues comme la main. Sinon, à l'entendre, elles allaient enfiler une ceinture explosive, et boum. Talgat a dit non, bien sûr, mais Angela et Diana sont sorties quand même. Maintenant, je comprends pourquoi. Parce que tu n'y étais pas. Toi, tu aurais préféré tuer ta femme de tes propres mains plutôt que de la laisser paraître en petite nuisette devant une centaine de flics. (Arzo marqua un silence.) Bref, elles se sont fichues au balcon, mais toujours pas de nacelle de pompier. Alors Angela a sauté à l'étage au-dessous et Diana a commencé à lui passer la petite. Et là, pan ! fusillées. Toutes les trois. La fillette d'abord. Angela ensuite. Et l'assaut a commencé. Je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi Tchebakov a ressenti le besoin de faire tuer les femmes. Elles étaient précieuses comme témoins. Elles auraient pu dire beaucoup de choses.

— J'avais tué du monde pour Tchebakov, dit Wahha. D'après moi, c'étaient des contrats ordonnés par Gamzat. Une fois, il m'a même engagé pour flinguer son adjoint. J'avais besoin d'argent. Je me fiche pas mal de savoir qui me paie pour abattre des kâfirs. C'est pour ça qu'il a fait tuer les femmes. Pour qu'elles ne parlent pas.

— Je m'en doutais un peu, dit Khadjiev.

Il tendit le bras pour se verser un verre d'eau d'une bouteille qui était à l'autre bout de la table et, du coin de l'œil, aperçut une ombre épaisse qui réagit à son mouvement dans la pièce d'à côté. Khadjiev hésita et se laissa retomber sur sa chaise.

L'ombre accoucha de deux hommes qui se ressemblaient comme les deux Stetchkine qu'ils avaient à la main. Tous les deux hauts de taille, les cheveux et les yeux noirs. On aurait pu les prendre pour deux frères mais ils n'étaient ni de la même famille ni du même peuple.

Le plus âgé s'appelait Achouroulav Yazaïev. Un Avar. Ancien sportif de renom, il avait même été champion du monde de boxe. Passé la perestroïka, il s'était lancé dans le business mais, avec moins de cervelle que de muscles, il avait aussitôt contracté une dette de deux cent mille dollars dont il ne put s'acquitter qu'en logeant une balle dans la tête de son créancier. Quand l'affaire éclata au grand jour, il dut prendre la fuite. On disait de lui qu'il vivait de rapt avec un fâcheux penchant pour la vodka mais les séparatistes l'appréciaient beaucoup pour sa force et son courage.

Le plus jeune s'appelait Abdurahman Mahomedov. De l'ethnie des Rutules, il s'était rendu célèbre à quinze ans en apprenant le Coran par cœur. On qualifiait de *hâfiz* les garçons de son espèce. Il avait fait cinq ans d'études en Syrie et ne prenait jamais rien avec ses mains de plus tranchant qu'une fourchette. Personne ne voyait en lui un boïévik en puissance, d'autant que cet authentique savant aimait à dire que le vrai djihad devait être livré contre soi-même et qu'il fallait tuer non pas les impies apparents, mais l'impiété de son âme.

Il tint longtemps ce discours jusqu'au jour où il disparut de la circulation. Deux mois plus tard, une cassette vidéo était remise au ministère de l'Intérieur. On y voyait Abdurahman rouler dans Torbi-Kala à bord d'une Lada 06 à vitres non teintées, brandissant une mitrailleuse à la fenêtre et transportant un seau en plastique recouvert d'un linge.

— Qui tuera un mécréant ira au paradis, disait Abdurahman à ses futurs spectateurs, et voilà comment faire.

A ces mots, il jetait le seau au-dehors sous les roues d'un bus de ramassage du soir dont il ne restait plus que des miettes. Alors les boïéviks appuyaient sur le champignon et Abdurahman poursuivait sa prédication.

Arzo avait certes pensé qu'Arsaïev était vivant. Mais il n'imaginait pas tomber dans un tel guet-apens. Chacun de ceux qui lui faisaient face à cet instant avait des comptes astronomiques à lui demander. Impossible de les solder. Aussi resta-t-il sans bouger jusqu'au moment où Abdurahman s'approcha pour lui verser à boire.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? lui demanda Abdurahman. Ne sais-tu pas que le suicide est un péché aux yeux d'Allah ?

— Mon père est mort, dit Arzo.

Abdurahman et les autres attendaient en silence que le condamné fasse sa dernière déclaration.

— Il est mort voici trois semaines, continua Arzo. Quand j'ai été

capturé, on l'a fait venir à Moscou. Il est entré dans ma chambre et m'a dit : Laisse tomber tout ça. Les choses ont tourné comme Allah l'a voulu, et maintenant tu es avec les Russes. L'Itchkérie a payé un lourd tribut à sa liberté et l'a perdue à cause de gens comme toi qui n'ont pas su se calmer. Aie donc pitié de ta famille et laisse-nous mourir dans notre lit, ta mère et moi. (Arzo se tut un instant.) Mon père était un sage. Il a tenu sa promesse et s'est éteint dans son lit. Moi, j'ai encore cinq cents guerriers et plus d'armes que toi, Wahha.

— Et que veux-tu ?

— Le 17 avril arrive à Bechtoï une délégation gouvernementale conduite par le vice-Premier ministre Ouglov. Je veux le prendre en otage.

Trois hommes assis devant Arzo attendaient patiemment qu'il se remît à parler. Par sa faute, l'un d'eux avait perdu sa femme et sa fille d'un an et demi. Au deuxième, Arzo avait pris son frère cadet en otage, et quand celui-ci s'était enhardi à lui cracher à la figure, l'autre l'avait abattu d'une balle dans le front. Dans l'entourage du troisième, Arzo n'avait tué personne. Mais l'homme, deux mois plus tôt, avait tiré une grenade dans la caserne du bataillon Youg avec un lance-roquettes. Douze gars s'étaient enflammés comme des torches dont trois se trouvaient être de proches parents d'Arzo, et tous les autres, des hommes originaires de son village.

— Tous ceux qui ont pris des otages, dit Arzo, étaient des idiots. Ils ont enlevé des enfants, des malades ou même des femmes en couches, comme tu l'as fait, toi, Wahha. Ils ont enlevé de simples gens. Or les Russes se fichent pas mal des simples gens. Chez les Russes, les flics se chargent eux-mêmes de les tuer. Si les Tchétchènes font pareil, il serait absurde d'espérer que les Russes s'en inquiètent.

Et Arzo d'esquisser un sourire difforme.

— Et tu veux enlever Ouglov ? demanda Wahha.

— Si j'avais le choix, j'enlèverais le labrador du président, dit doucement Arzo. Mais je vais devoir me contenter du vice-Premier ministre.

Il escomptait que la blague détendrait un peu l'atmosphère mais aucun des trois ne cilla. Arzo tendit le bras (prudemment, pour ne pas mettre le feu aux poudres) et prit une feuille de papier sur la table.

— Le QG de sécurité du vice-Premier ministre a été formé hier, dit Arzo. Un chef et cinq adjoints : un pour le FSB ; un pour la garde fédérale, un pour le ministère de l'Intérieur, un pour les situations d'urgence. Et un pour moi-même. Je saurai tout : l'itinéraire, les effectifs, la disposition des snipers, les fréquences radio.

Wahha se leva sans bruit, écarta les rideaux de dentelle et jeta un œil au-dehors. Il vit quelque chose qui le rassura, fit un signe de la

main à quelqu'un et revint à la table.

— A part Ouglov, ajouta Arzo, il y aura du beau monde. Komissarov, forcément, notre ami commun. Le vice-président de la Douma, un vice-ministre de l'Economie, deux sénateurs, des gens du cabinet présidentiel. Même des bourges du Parlement européen. Leurs avions se poseront directement à Bechtoï-10. Ils iront au cimetière, évidemment. Au concert, sans doute. Il y aura plusieurs circuits de prévus. Ils visiteront peut-être une école, ou un jardin d'enfants.

Aux mots de *jardin d'enfants* une joue d'Arsaïev trémula.

— En vérité, Ouglov se déplace dans un seul but : mener à bien les enchères au poste de président de l'Avarie-Dargo-Nord. Ils sont trois dans la balance : Gamzat, Zaour et Sapartchi. Tous les autres comptent pour du beurre. Je sais exactement l'endroit où ils passeront la soirée. Avec des filles. Et de la vodka. Et des poids pour peser l'or. *La Pente Rouge*.

Arzo tendit le bras, moins méfiant cette fois, et jeta une ébauche sur la feuille de papier. La précision du trait stupéfia Arsaïev. Arzo savait se battre, ça d'accord, mais on ne lui connaissait pas la capacité de dessiner des cartes d'état-major. Apparemment, il n'avait pas perdu son temps à l'académie militaire.

— Ça, dit Arzo, c'est l'hôtel. Une seule route pour y aller. Mais aussi des sentiers de traverse : là, là et là. Dans une semaine la nature tournera au vert, les montagnes se transformeront en labyrinthes. Pour le moment, *La Pente Rouge* ne figure pas dans le planning de la délégation. Soi-disant qu'on rentre à Torbi-Kala dans la soirée. Ce qui veut dire qu'on affectera une quinzaine d'hommes à la garde de l'hôtel. Les snipers seront placés dans des positions rapprochées. Dès qu'on saura qu'Ouglov fait route vers *La Pente Rouge*, le renseignement militaire larguera ses formations secrètes dans la montagne, avec des groupes de soutien. Par hélico. Des groupes de trois ou quatre hommes. Les sentiers seront bouclés. Des hélicos survoleront le site. Pour peu qu'Ouglov tarde à annoncer sa visite, avec un peu de chance, le renseignement n'aura le temps de rien faire. Sauf le largage des formations secrètes.

— Et qu'est-ce que tu proposes ? demanda Arsaïev.

— Que tes hommes prennent d'avance position dans les montagnes. Je leur montrerai les points propices à l'observation du débarquement et du déploiement des snipers. A l'heure H, ils pourront les neutraliser.

— Et tes hommes à toi ?

— Comment ? s'étonna Arzo, je ne te l'ai pas dit ? Ils seront affectés à la garde d'Ouglov.

Un silence pesant s'instaura dans la pièce. Achouroulav et Abdurahman ne cillaient pas. Wahha devisageait le chef du bataillon spécial du FSB de ses yeux noirs impénétrables coupés d'éclats violets.

— En un mot, raisonna Wahha d'un ton suspicieux, tu proposes que je concentre mes hommes en un lieu que tu seras seul à connaître ; et que j'attende les hélicos russes pour qu'ils achèvent d'écrabouiller ce qui restera de mon armée quand elle sera tombée dans ton embuscade.

— Tu as peur, hein ?

— Je n'ai peur que d'Allah, renvoya l'autre du tac au tac, mais je n'ai pas confiance en toi. Qu'as-tu fait ici-bas pour mériter ma confiance ? Y a-t-il seulement quelqu'un qui soit resté en vie après t'avoir fait confiance ?

Arzo se leva brusquement.

— Je reviens demain, dit-il. Ici ou ailleurs, peu m'importe, je te laisse libre de fixer l'endroit. A toi de choisir : ou bien tu prends le risque, ou bien tu passes le restant de tes jours à faire sauter des tacots de l'armée.

La porte claqua dans son dos. Il descendit le perron.

En ce soir d'avril, les montagnes étaient encore froides. Une odeur douceâtre de fumier et de foin lui monta aux narines. L'éternelle odeur de l'enfance dont ne restaient que les souvenirs : le grand village et sa mosquée devant laquelle venait se garer tous les vendredis la Volga blanche du secrétaire du comité de district du Parti, le tintement des clochettes aux cous des brebis dans les pâtures pentues, les touristes russes. Un sentier de randonnée passait près du village, qui menait de Torbi-Kala à un lac de montagne aux eaux bleues si pures qu'on y voyait le moindre grain de sable, le moindre petit poisson à cinquante mètres de profondeur. Souvent, des groupes d'étudiants venaient y répandre leurs rires. Ils y passaient même la nuit quand le temps n'était pas trop froid. On leur donnait le couvert et le lit dans les meilleures maisons dont aucune ne fermait jamais à clé. Derrière celle d'Arzo commençaient les vergers du kolkhoze avec leurs pommiers bas et robustes plantés en damier, et leurs pommes énormes comme des têtes d'enfants, blanc-jaune, qu'on cueillait en septembre.

Arzo vivait toujours dans le village de son enfance mais son jardin ne sentait plus ni le foin ni le fumier. Ça puait le gasoil et l'huile d'armurerie. L'ancien verger du kolkhoze avait été rasé sans pitié à cent mètres à la ronde, et là, du haut d'un mirador, une sentinelle armée veillait à ce que nul ne puisse approcher la maison des Khadjiev par ces arpents déboisés.

Arzo resta planté quelques instants à humer l'air de la montagne, puis il traversa la cour et frappa à la vitre de la Niva blanche. Bulavdi, somnolent, tressaillit et mit le contact. La Niva stationnait près d'un poulailler, au fond de la cour. Hasard ou pas, une Lada lui barrait l'accès au portail, près de laquelle poireautaient deux maigrelets apparemment sans armes. Arzo s'approcha et leur dit :

— La voiture, poussez-la d'ici.

Sans lui répondre, les types le toisèrent d'un sale œil, aussi vitreux que ces perles de verre qu'on met aux oiseaux empaillés. Ces gars-là, à l'évidence, savaient qui était Arzo, comme ils savaient qu'Arzo n'était rien devant Allah. Khadjiev eut l'échine parcourue d'un frisson. "Avec qui je comploté ?" pensa-t-il. Les gars ne bougeaient pas. Puis il y eut un bruit de porte dans son dos, et les types obtempérèrent à un ordre donné muettement du perron, montèrent dans leur Lada. La voiture ronronna et s'écarta lentement.

Sans se retourner, Arzo s'installa dans sa Niva. Il ne manifesta pas d'empressement particulier devant le portail encore clos. Assis sur son siège, la vitre baissée, il jouait avec le chargeur vide de son pistolet : clic, engagé ; clic, retiré. Il se passa bien deux minutes qu'avant qu'Arzo entendît un bruissement de pas sur le gravier. Un moelleux baryton lui demanda par-dérrière :

— Comment m'as-tu trouvé ?

Tranquillement, Arzo mit la main dans sa veste et sortit une photo. On y voyait un type à feuilles de chou d'environ dix-sept ans, l'œil copieusement poché et le front, à bien regarder, meurtri de petits points rouges : des marques d'électrocution. Le garçon avait été enlevé deux jours plus tôt par les hommes d'Arzo.

— Il a parlé, dit Arzo.

Arsaïev examina la photo durant quelques secondes.

— Tu l'as interrogé longtemps ?

— Cinq ou six minutes.

L'autre lui rendit la photo en soufflant à mi-voix.

— Tue-le.

Le portail, poussant un cri plaintif, s'ouvrit sur une route boueuse battue par les chenilles des blindés, et Arzo comprit qu'il avait obtenu gain de cause.

Voire mieux. Il y avait une jolie faille dans l'histoire qui l'avait conduit à solliciter l'aide d'Arsaïev. Une faille que ce dernier n'avait même pas su voir.

Le colonel Argounov, vétéran de l'Alpha et nouveau chef du service de sécurité du vice-Premier ministre Ouglov, longea une large ornière creusée dans une terre grasse de basse montagne. Des branches ployaient sur sa tête, gonflées de bourgeons pareils à des mini-grenades.

A trente mètres devant lui marchait un Caucasien décharné, qui allongeait le pas dans la même ornière, une mitraillette à l'épaule, une manche vide nouée à la ceinture ; et plus loin devant, à soixante mètres, un autre homme ouvrait la marche, maigre lui aussi, souple et vélocé comme une vipère prête à bondir, un bonnet noir sur la tête où pendait la languette d'un petit émetteur-récepteur.

Arzo Khadjiev et Djamaluddin Kemirov.

Le colonel Argounov n'aurait jamais pensé les voir un jour ensemble. Pour la énième fois, il se demanda s'il avait eu raison ou tort, sept ans plus tôt, de faire semblant de croire à l'histoire de la reddition de Khadjiev.

On ne forcera jamais un loup à manger de la semoule de blé. Un bon Tchétchéne est un Tchétchéne mort. Le colonel Argounov s'en tenait à cette règle élémentaire qui ne l'avait jamais pris en défaut durant toutes les années de sa carrière en Tchétchénie. Telles étaient les lois de la biologie. Si vous avez déporté tout un peuple de ses montagnes et que la moitié a péri dans les wagons à bestiaux et les camps d'exil, vous n'arriverez jamais à le pacifier ni à lui acheter son pardon. Ce peuple n'était plus ce qu'il avait été. Qu'on les égorge. Qu'on les égorge tous comme le faisait jadis le grand Ermolov. L'herbe repoussera dessus.

Les hommes marchaient à trente ou quarante mètres les uns des autres pour qu'une rafale de mitrailleuse, en cas d'embuscade, ne puisse en abattre plus d'un à la fois. Le gros du détachement suivait l'ornière et deux autres groupes avançaient sur ses flancs à une cinquantaine de mètres. A quoi s'ajoutait un groupe d'éclaireurs qui évoluait plus haut sur un petit sentier. Sur les quinze hommes du détachement principal, seuls cinq étaient des Tchétchénes et des Russes, les autres venant de chez Djamaluddin. Ce matin-là, Argounov s'était émerveillé de la rapidité avec laquelle ces gars avaient giclé de la caserne au commandement du chef de compagnie : au bout de vingt-deux secondes ils étaient déjà en formation de combat. Argounov se souvenait très bien de la façon dont ces types s'étaient battus en 1999 et 2002 avec beaucoup de vaillance, mais ce n'était alors qu'une armée de volontaires, pas un corps d'élite ; maintenant c'était un corps d'élite, pas une armée de volontaires.

La route tourna brusquement à droite et la forêt s'arrêta. Dans les pas de Djamaluddin, Argounov déboucha sur une corniche rocheuse. Aussi loin que portait le regard, une gorge immense s'étirait à l'infini entre deux parois parfaitement verticales. Elle se terminait en fer à cheval par le mur rocheux, lui aussi vertical, sur lequel ils étaient perchés. On aurait dit qu'un immense sabot avait marché sur la montagne en laissant dans le granit une empreinte aussi haute que la moitié de la tour d'Ostankino. Une rivière souterraine jaillissait de la roche comme d'un robinet, sous les pieds d'Argounov, dix mètres plus bas, et tombait dans le vide en cascade écumante. A gauche de la gorge, la montagne avait la forme d'une souris.

Ils parcoururent ainsi douze kilomètres à petite charge : le sac à dos d'Argounov était presque vide. Le colonel aurait bien pris un temps de repos mais il ne dit pas un mot quand Djamaluddin, après une courte

halte, tourna les talons et continua son chemin vers la forêt.

Le détachement s'espaça de nouveau et se mit à contourner la gorge par la montagne-en-forme-de-souris, lorsque soudain Djamaluddin s'arrêta et leva la main. Argounov se tint sur ses gardes. La radio lui crachouilla quelque chose à l'oreille et le colonel, soulagé, allongea le pas vers une sente qui allait grimper.

Il ne tarda pas à atteindre l'endroit découvert par les éclaireurs : les restes d'un feu de camp au milieu d'une épaisse forêt. C'était délaissé depuis cinq jours, on n'aurait su dire par qui.

— Les nôtres ou des boïéviki ? demanda Argounov.

Djamaluddin pointa le doigt sur une boîte de corned-beef et dit :

— Des boïéviki. Pas de restes de porc.

Hagen le blond, après avoir longtemps vadrouillé dans les sous-bois, revint au bivouac. Il portait avec deux doigts quelque chose de si fin qu'Argounov ne put l'identifier à un mètre. Lorsque Djamaluddin prit ce "rien" des mains de l'Aryen, alors seulement le Russe distingua un fil polymérique extrafin pas plus épais qu'une toile d'araignée.

— Tu connais ça ? demanda Djamaluddin.

— Non, j'en avais seulement entendu parler, répondit l'ancien de l'Alfa.

— Ils déroulent ça autour du camp. A cinq cents, six cents mètres. Tout un périmètre. Le boïéviki a un récepteur. Si quelqu'un rompt ce truc, ça grésille dans l'ampli.

Djamaluddin jeta le fil, le détruisit du talon et ajouta :

— C'est un lieu sacré qu'ils ont cochonné. Comme s'ils n'avaient pas pu se mettre ailleurs...

On mit le détachement au repos dans le camp des boïéviki. Argounov se laissa choir au pied d'un arbre pendant que Djamaluddin rassemblait ses hommes pour le *namaz*.

La présence d'Argounov n'était guère de son goût. D'autant que ce n'était pas le seul fédéral, loin de là, qui avait précédé la visite du vice-Premier ministre à Bechtoï.

Ces fédéraux-là, il y en avait eu pléthore : cinquante d'abord, cent ensuite, deux cents après... La milice spéciale de Penza, puis les troupes de l'Intérieur, puis des gars de Stavropol... Maintenant, des patrouilles quadrillaient la ville tous les cent mètres, encore les patrouilles n'étaient-elles qu'un demi-mal...

A peine arrivés, les gars de Stavropol étaient allés dans une échoppe ouverte jour et nuit pour demander de la vodka. "Et l'argent ?" A cela, ils avaient répondu par une rafale de mitraillette. Trois jours plus tard, les miliciens de Penza, bien bourrés, allaient au cimetière en pleine nuit pour exprimer leurs condoléances aux morts de la maternité.

On avait donc dit des mots de compassion et vidé des verres sur une tombe, de laquelle tombe on avait pris un nounours en peluche pour

jouer au foot. Les hommes de Djamaluddin étaient arrivés à la première mi-temps : carnage évité de justesse.

Le pire datait de quatre jours. Embusqués dans les montagnes, Djamal et ses compagnons guettaient le passage d'Arsaïev que des indics avaient signalé. Des éclaireurs n'avaient pas tardé à annoncer un mouvement de vingt hommes armés. Djamaluddin était à deux doigts de faire feu quand il avait appris *in extremis* par radio que c'était un groupe de choc du renseignement militaire, lequel passa sans rien remarquer.

La coïncidence ne plut guère à Djamaluddin à qui l'extermination d'un groupe des forces spéciales russes n'aurait jamais été pardonnée.

Le *namaz* terminé, Djamaluddin fit dresser un bivouac parce que le colonel russe, à quarante-cinq ans, accusait la fatigue. Ils s'installèrent au même endroit que les boïéviki cinq jours plus tôt. Pas de porc non plus avec leur corned-beef !

C'était un endroit magnifique, humide parce que encaissé dans les montagnes, où les troncs des arbres semblaient grandir jusqu'au ciel. Point de feuilles encore à leurs branches, et les rayons du soleil, luminescents au travers des bourgeons, semblaient pareils à des cordes de harpe tendues entre monts et cieux. Au loin se dessinait la montagne-en-forme-de-souris. Un petit nuage gravitait sur le bout de son museau.

— Pourquoi est-ce un lieu sacré ? demanda Argounov.

— Ici vécut naguère un *ustaz*, répondit Djamaluddin.

— Dans la montagne ?

— Il n'y avait pas encore de montagne, répondit Arzo.

Argounov tourna légèrement la tête. A petites gorgées, le Tchétchéne se désaltérait à sa gourde. Malgré sa manche vide agrafée à sa ceinture, il était venu à bout de son repas sans peine et proprement.

— L'*ustaz* qui vivait ici, reprit Arzo, était si bienheureux qu'il avait pour disciples non seulement des hommes mais aussi des bêtes. Il leur apprenait à vivre selon les enseignements d'Allah. Or, un beau jour, une souris est venue le voir pour le prier de la faire grandir, beaucoup grandir. Je suis toute petite, a dit la souris, et le chat n'arrête pas de me courir après. Je veux être si grande que personne ne puisse me manger. L'*ustaz* a répondu qu'il pouvait seulement montrer le chemin d'Allah et qu'il n'avait pas le pouvoir de rendre quiconque plus grand ou plus petit, mais la souris ne voulait rien savoir. Alors l'*ustaz*, de guerre lasse, a fini par lui dire : Rends-toi demain à la rivière souterraine qui coule près de chez moi ; quand le soleil se lèvera au-dessus des cimes, bois-y une gorgée d'eau. Après quoi tu viendras me voir et seras mon disciple. Mais n'oublie pas : une gorgée seulement ! La souris a fait ce qu'avait commandé le juste. Au point du jour, elle

est venue à l'endroit où la rivière jaillissait de la roche. Sa gorgée avalée, elle s'est regardée. Maintenant, elle était grande comme un lapin. Certes je suis plus grande à présent, a pensé la souris, mais un lapin peut être mangé par un renard. Mieux vaut boire une gorgée de plus. Cette gorgée bue, elle est devenue de la taille d'un mouton. C'est bien que je fasse la taille d'un mouton, s'est-elle dit, mais un mouton peut être saigné par un loup. Pourquoi ne pas boire encore une fois ? Encore une lampée, et la voilà plus grande. Comme une vache maintenant. Certes une vache est un gros animal, a pensé la souris, mais une vache peut faire la proie d'un lynx si l'autre la prend à l'encolure. Pourquoi ne pas boire plus ? Alors la souris a pris encore une gorgée, puis une autre, au point de devenir une montagne. Ne pouvant plus bouger, elle s'est couchée le nez vers l'ouest et l'*ustaz*, à la mi-journée, est venu lui dire : Une fois transformée en mouton, tu as eu peur d'être saignée par un loup qui est plus petit qu'un mouton ; une fois transformée en vache, tu as eu peur d'un petit lynx à peine plus grand qu'un chat. Maintenant nul ne pourra plus te saigner mais chacun pourra te fouler aux pieds impunément sans que tu puisses même bouger. Tu n'auras pas l'heur d'être mon mouride. Reste donc couchée ici pour rappeler à tous que la vaillance compte plus que la taille.

— Dois-je comprendre que la souris de la taille d'une montagne c'est la Russie ? demanda Argounov.

Le Tchétchène partit d'un rire joyeux et se leva.

— C'est une vieille histoire, dit Djamaluddin.

— Tu es une souris toi aussi, dit Argounov à Arzo, parce que tu es un fédéral.

— C'est à Moscou que je suis un fédéral, dit Arzo. Dans les montagnes je reste un Tchétchène. Allez, en route.

Le détachement sortit de la forêt cinq heures plus tard. Les nuages enroulaient leur écheveau de laine aux rochers des montagnes et le couchant les colorait de pourpre. La sylve se terminait par une terrasse de pierres blanches d'où s'ouvrait une vue magnifique sur un ancien sanatorium du Comité central. Des jeeps de la milice stationnaient plus bas sur une route de terre. L'une d'elles avait un gyrophare. Un obier rouge poussait là près de la route, et les premiers descendus du rocher commencèrent à en cueillir les fruits.

— Vois comme nos montagnes sont paisibles, dit Djamaluddin. Depuis ce matin qu'on crapahute, on n'a trouvé qu'un seul repaire ! Des alarmistes, voilà ce que vous êtes !... Si je passe une journée à marcher dans Moscou, j'y verrai plus de bandits que chez nous ! Pour peu que j'entre dans un ministère, là je tomberai au moins sur un bandit par bureau !

Esquivant la discussion, Argounov dévala une sente étroite envahie de ronces et s'approcha à son tour de l'obier. Les fruits qui avaient survécu à l'hiver étaient amers et goûteux. Le Russe ne s'attendait pas à une telle fatigue. Au close-combat, il aurait battu tous les hommes de Djamaluddin, exception faite, bien sûr, de Hagen et Tachov ; mais à la marche commando, il avait clairement perdu la partie. Maintenant il dépouillait l'arbrisseau de ses baies et se les enfilait goulûment. L'un de ceux qui les attendaient sur la route (le chef de la milice de Bechtoï, apparemment) était en train de ranger un lance-grenades dans le coffre d'une jeep.

D'entre ceux qui les accueillaienent s'approcha bientôt un autre homme, vêtu celui-là d'un jean et d'une veste très coquette en lin froissé. Argounov reconnut Kirill Vodrov. Vilaine surprise. Le colonel de la garde fédérale avait beau être une vieille connaissance des Kemirov, il n'avait pas à bouffer des fruits d'obier à trois kilomètres de la citadelle Smelaya-l'Audacieuse en compagnie d'hommes armés sortant des bois.

— *Salam*, Djamaluddin, dit Kirill, j'ai décidé de faire un tour. Histoire de prendre un peu l'air.

Djamaluddin salua Kirill puis, se tournant vers l'ex-commandant de l'Alpha :

— Tiens, toi qui me posais des questions sur le meurtre d'Adam. C'est Kirill qui conduit le groupe d'enquête.

Au nom d'Adam, les hommes laissèrent l'obier tranquille et se rapprochèrent. Le meurtre de Telaïev intéressait tout le monde.

Premièrement, la conversation était sur toutes les bouches. En Angleterre, quand on ne sait pas de quoi parler, on cause du temps qu'il fait ; dans le Caucase, on se dit qui a tué qui.

Deuxièmement, tout le monde s'interrogeait sur le nom de l'assassin. Adam s'était fait tant d'ennemis en si peu de temps que, après sa dispute avec Gamzat, les candidats au meurtre auraient pu faire la queue à l'entrée du centre T. D'aucuns avançaient même le nom de Sapartchi : l'oncle, disait-on, craignait que son neveu Adam ne le brouille avec la république entière. Mais la plupart estimaient que Sapartchi était déjà brouillé avec la république entière, et préféraient porter leurs soupçons sur d'autres.

— Où en êtes-vous ? demanda Argounov.

— Apparemment, les boïéviki n'y sont pour rien, répondit Kirill.

— Est-il vrai que les tueurs ont emporté cinquante millions de son bureau ? fit Hagen.

Les yeux bleus de l'Aryen lancèrent un éclat vorace. Il avait l'air d'assimiler le coffre d'Adam Telaïev au trésor des Nibelungen.

— Non. Trois ou quatre millions, à tout casser. Il était trop bête pour voler davantage.

Argounov en fut étonné. Dans les notes de service, il était dit que les terroristes avaient tenté un raid désespéré pour mettre la main sur des rapports d'expertise et des documents relatifs à leurs bases arrière. Qu'il y fût aussi question d'argent, le colonel de la garde fédérale l'ignorait complètement. Il n'avait même pas soupçonné que le centre T pût être un dépôt de banque.

— Mais j'ai entendu dire qu'on avait arrêté quelqu'un, dit le colonel.

— Exact, répondit Kirill. Le plan *Interception* a été déclenché et des rafles ont eu lieu. Un flic de l'OMON de Rostov s'est mis en tête de contrôler les passeports et les mobiles à la sortie de la mosquée. C'était après la prière du vendredi. Un gars de Piatigorsk avait les images vidéo du meurtre de Pankov dans son téléphone. Le flic lui a confisqué le mobile et l'a traité de tous les noms, alors le type lui a tiré dessus.

— Il l'a tué ?

— Oui.

Argounov lâcha un sifflement. Son adjoint Nikita Aziamov, habitué à courir un marathon toutes les semaines et qui semblait aussi frais maintenant que si cette marche commando de trente-cinq kilomètres n'avait été pour lui qu'une simple promenade de santé, dit d'un air sombre :

— Mais on a trouvé sur lui des photos du centre. Avec des explications en anglais.

— Des explications, en effet. Exhaustives. Il était écrit en anglais *Prochaine cible d'attaque terroriste*. Personnellement, j'ai compté trois fautes d'orthographe dans les mots *attaque terroriste*. Ça sent la CIA à plein nez, non ?

— Et l'arme du meurtre ? D'où venait-elle ? demanda Argounov.

— Arrachée des mains du flic, répondit Kirill.

— Cruel, fit Nikita.

A cet instant quelqu'un toucha Argounov à l'épaule. Le Russe se retourna et vit Arzo. Colonel du FSB décoré Héros de la Russie, Arzo Khadjiev était là, debout derrière lui, les mains rouges d'avoir cueilli des fruits d'obier couleur de sang frais.

— Où vais-je placer les snipers ? demanda Arzo en pointant le menton vers un rocher blanc boisé jusqu'au sommet.

Il n'y avait pas meilleur endroit, en effet, pour positionner les formations secrètes et défendre la citadelle Smelaya-l'Audacieuse, au cas où. D'autant qu'il fallait aussi garder un œil sur cette route de terre battue.

A cet instant Argounov sentit que non, c'était plus fort que lui, il ne pouvait permettre au nommé Khadjiev de participer d'une manière ou d'une autre à la protection d'Ouglov. Il se fichait pas mal des mérites d'Arzo, de son frère qui était membre du Sénat fédéral, du vibrant discours que le colonel aux cheveux gris avait prononcé dernièrement

pour fustiger l'interventionnisme impérialiste au sein de la république de Tchétchénie.

— Les snipers seront placés par la garde fédérale, dit Argounov. Quant à la citadelle, qu'elle soit défendue comme d'habitude. C'est une mission dont Djamaluddin s'acquitte à merveille. Pas d'objection, Arzo ?

— Pas d'objection, répondit tranquillement le Tchétchène.

On montait dans les voitures quand Kirill s'approcha de Hagen et dit en détachant les syllabes :

— Je suis allé au commissariat n° 3. Trente détenus dans la cave. Tous emprisonnés pour attentat contre Gamzat Aslanov. Les uns ont les ongles arrachés, les autres, les rotules brisées...

— On s'en fout, dit Djamaluddin. La moitié, ce sont des wahhabites de toute façon.

A quoi Chapi Tcharakhov, chef de la milice de Bechtoï, réagit en disant :

— J'en connais qui devraient soit réfléchir un peu plus, soit tirer un peu mieux avant de s'en prendre à Gamzat.

Là-dessus, Chapi regarda Hagen. Quand Argounov comprit à quoi le chef de la milice faisait allusion, il en resta coi.

Dix minutes plus tard, ils arrivèrent dans l'ex-sanatorium du Comité central. Quand Argounov, trempé de sueur et fatigué, descendit de voiture, il sentit ses narines chatouillées par une odeur divine de grillade : on leur réservait un accueil royal.

On fit bombance jusque tard dans la nuit. La bonne chère, la chaleur et l'alcool aidant, les Russes, les Tchétchènes et les Avars se prodiguèrent des accolades et même Argounov, un brin pompette, rit aux éclats à une blague contée par Khadjiev.

Les agents de la garde fédérale furent logés dans les meilleures chambres.

A minuit, Kirill fit un signe à Djamaluddin. Les deux hommes laissèrent les convives à leurs victuailles et sortirent sur la terrasse. Il faisait froid. La montagne d'en face, sous les feux des projecteurs, semblait grimper jusqu'aux étoiles. Dans leurs dos, rires et musique s'envolaient par les fenêtres grandes ouvertes du deuxième étage.

— Je voudrais te parler de Tachov, dit Kirill.

Décontracté, l'Avar au corps mince dit d'une voix inchangée et sans accent :

— Tu n'es pas content de lui ?

— Ne fais pas semblant de ne pas comprendre. Toute la ville en parle.

— De quoi ?

La voix de Djamaluddin, cette fois, trahit un étonnement sincère.

— Tu lui as interdit d'épouser une Tchétchène parce qu'elle était parente avec un terroriste, et tu l'as fiancé avec une autre. Sais-tu seulement ce qu'il endure, le pauvre garçon ?

— Je sais qu'il aura une bonne épouse et de bons enfants.

— Vois-tu, hier, quand je suis sorti du siège gouvernemental, il m'attendait au volant de la voiture. Et sais-tu ce qu'il faisait ? Il pleurait, Djamal, il sanglotait comme un gosse ! Où as-tu la tête ? Tu as planté partout des panneaux au nom d'Allah, tu as déboulonné la statue du général russe, tu contrôles les femmes qui travaillent au marché, mais ça ne te suffit pas ! Il faut aussi que tu te mêles de la vie privée de tes gens ! Ça finira comment ? As-tu idée ?

Djamaluddin marqua un silence, puis demanda soudain :

— Cet homme qui a été pris pour le meurtre d'Adam, il est à l'hôpital ?

— De quoi. Quel rapport ?

— Il est à l'hôpital ?

— Oui. Il a tué un flic. Cette histoire me dépasse : abattre quelqu'un parce qu'il t'a pris ton mobile...

— Il est sous bonne garde ?

— Oui. J'ai engueulé Tchebakov devant trente prisonniers. Il en fait une affaire de principe.

— Il faut que tu le sortes de là.

— Comment ça ?

— C'est bien toi qui l'as envoyé à l'hosto, non ? Alors à toi de l'en sortir. Signe une décharge, fais-le libérer et remets-le à mes hommes.

Kirill poussa un rire forcé.

— Impossible. Ce Mahomed...

— Ce n'est pas Mahomed. C'est Askhab Khassanov.

Kirill tourna la tête. Djamaluddin était là, accoudé au parapet, dans son blouson noir ballonné et son bonnet de laine noir rabattu sur la nuque. Au deuxième étage, les gars de la garde fédérale chantaient à la guitare.

Kirill tenta d'associer le visage grisonnant de l'homme qui avait abattu un flic devant la mosquée presque sans raison avec le gros frisé de la photo. Ça ne collait pas. Il fallait demander à Tachov qui l'avait accompagné dans la cave : lui connaissait beaucoup mieux Askhab Khassanov.

— Je t'ai bien compris ? demanda Kirill.

— Oui.

— Ça t'étonne si je refuse ?

— Non. Après l'affaire de la maternité, je suis allé voir tous les hommes qui avaient perdu là femmes et enfants. Je leur ai expliqué ce qu'allait faire mon armée en leur proposant de me suivre. Sais-tu combien de personnes sont mortes dans l'attentat ? Cent soixante-

quatorze. Et sais-tu combien d'hommes ont rejoint mon armée ? Deux. Deux hommes pour cent familles de montagnards. Comment s'étonner, après ça, qu'un fonctionnaire russe se dégonfle au lieu d'agir en homme ?

Kirill ne répondit pas, mais demanda :

— Est-il vrai que tu étais dans la maternité ? Avec les soldats ?

D'un mouvement brusque, l'Avar au corps mince se tourna vers le Russe. Kirill chercha ses yeux sous son bonnet noir. Point d'yeux, mais deux morceaux de nuit à la place. Glacant.

— Il n'y avait pas de soldats là-bas. Seulement les hommes de l'Alpha. Vos généraux n'ont même pas eu le temps de comprendre de quoi il retournait. Cet Argounov, là, il en était.

— Mais... pourquoi ne parles-tu jamais de ça ? Pourquoi ne veux-tu pas rappeler à Moscou que...

— Que quoi ?

La voix de Djamaluddin trahissait un tel tourment que Kirill tressaillit. Ce n'était pas le propos d'un homme mais le cri d'un loup.

— Je n'ai sauvé personne là-bas, Kirill. Personne ! Pas un seul enfant ! Je n'ai fait que tuer.

Les montagnes allaient si haut dans la nuit qu'on prenait les étoiles pour des trous percés par leurs cimes dans la voûte céleste.

— Tu ne peux pas me donner d'ordre, Djamaluddin. Je ne suis pas Tachov.

Le montagnard le regarda quelques instants droit dans les yeux, puis tourna brusquement les talons et quitta la terrasse. Une brise apporta aux oreilles de Kirill le tintamarre des enceintes et le rire joyeux des fédéraux. La lune s'enveloppa dans un gros nuage comme une musulmane dans un voile, et la montagne plongea dans le noir.

1 “Frère”, en langue tchéchène.

OÙ L'ON APPREND COMMENT WAHHA ARSAÏEV S'EST EMPARÉ DE LA MATERNITÉ DE BECHTOÏ

... Avril 2002...

Arzo avait rallié les fédéraux depuis une bonne année déjà quand Djamaluddin et ses hommes tombèrent en pleine montagne sur un troufion russe. Il se reposait sur un rocher, tel un lézard, et ne chercha même pas à s'enfuir. Lorsqu'il se vit entouré de sept cavaliers en treillis, armés de mitraillettes, il se mit à plat ventre et pleura :

— S'il vous plaît, ne me tuez pas.

Il avait pris le détachement de Djamaluddin pour un groupe de Tchétchènes.

Il n'avait pas de fusil, les pieds nus enflés, violacés, la moitié du droit crevassée d'une plaie purulente. Ses bottes en faux cuir étaient là, debout près de lui : depuis plusieurs jours que le gars courait la montagne, tout avait ranci dedans. A vrai dire, les hommes de Djamaluddin avaient d'abord flairé le soldat avant de le voir.

— Que fais-tu là et où est ton arme ? demanda Djamaluddin.

Le troufion chiala encore plus fort :

— En montant la garde j'ai laissé échapper mon PM dans un gouffre, alors je me suis sauvé parce que j'allais me faire démolir pour ce fusil de perdu. Maintenant je ne peux plus marcher avec mes pieds écorchés de partout.

Djamaluddin eut pitié du Russe :

— Radjab, poinçonne le numéro de ton arme et donne-la au même.

Une semaine après cette histoire, Djamaluddin fut convoqué à Torbi-Kala par le chef du FSB de la république. Il s'y rendit avec son frère et trouva du beau monde dans le bureau : le ministre de l'Intérieur avec deux adjoints, Gamzat Aslanov, le commandant militaire du Caucase-Nord et un type de Moscou qui était directeur adjoint du FSB et s'appelait Fedor Komissarov.

Tout ce monde salua fort poliment Djamaluddin, puis le commandant en chef déclara :

— Djamaluddin, on me dit que tu n'as pas encore dissous ton armée de volontaires. Tes hommes courent toujours les montagnes. Par deux fois nous avons évité *in extremis* des altercations entre les gardes-frontières et eux.

— Mes hommes patrouillent sur la frontière.

— Vois-tu, Djamaluddin, dit le chef du FSB local, c'est aux fédéraux qu'il appartient de patrouiller sur la frontière. Et ils n'ont pas besoin de ton aide.

— Les fédéraux ne patrouillent pas. Tout ce qu'ils font, c'est rester plantés sur les routes où passe le pétrole et taxer le passage. Sur les routes où passent les boïéviki mais pas le pétrole, on ne voit pas de fédéraux. Viens avec moi et je te montrerai trois routes qui vont de l'autre côté de la crête. Même un gosse de cinq ans pourrait l'emprunter. Pendant des années, les Tchènes y ont transbahuté des otages sans que les fédéraux ne puissent faire quoi que ce soit.

— Tu n'es pas le seul à t'être battu contre les Tchènes. Niyazbek aussi s'est battu, et pas moins bien que toi. Sapartchi y a même laissé son frère. Mais tous ont dissous leur armée.

— Niyazbek vit à Torbi-Kala, moi je suis à la frontière. Mes hommes continueront de patrouiller parce que les gens de mon district sont enlevés comme des bottes de paille au kolkhoze et j'en ai marre.

Alors le chef du FSB local dit en souriant :

— OK, Djamaluddin Ahmedovitch, fais ce que tu veux. Mais dans le respect des convenances. Déjà que ton frère et toi êtes les maîtres de Bechtoï... Inscris tes hommes dans un SOBR, les forces d'intervention spéciale, nous te promouvrons commandant du SOBR et tu pourras courir les montagnes autant qu'il te plaira.

— Tu me proposes d'être flic ?! Ça va pas la tête ? dit Djamaluddin en riant aux éclats.

Et toute l'assistance partit d'un franc rire bien qu'une moitié fût composée de généraux-majors, et l'autre moitié, de généraux-lieutenants.

La rencontre finit en eau de boudin, et quand tout le monde fut parti Fedor Komissarov vint trouver Djamaluddin. Responsable de la lutte contre le terrorisme au sein du FSB, l'homme dirigeait une commission qui siégeait à Naltchik. Il était venu à Torbi-Kala exprès pour faire connaissance avec Djamal.

— Ne fais pas attention à tous ces mectons, dit Komissarov. Tu as rendu service à la Russie et elle ne l'oubliera pas. Nous avons des choses à nous dire.

Ce jour-là, on déjeuna ensemble. On passa insensiblement du déjeuner au dîner, puis du dîner au petit-déjeuner. Puis Komissarov vint à Bechtoï et y resta cinq jours. Il ne quittait pas Djamal d'une semelle, et insista même pour une descente à ski du haut du Yalyk-Taou. Ils montèrent à trois mille mètres par télésiège et firent encore cinq cents mètres en Ratrac. On était en avril et le printemps bourgeonnait de partout dans la vallée mais ici, à trois mille cinq cents mètres d'altitude, les glaces vitrifiaient encore les cimes dans un air si transparent qu'on voyait la moirure bleu-vert de la Caspienne à trois cents kilomètres de distance.

Un mois plus tard, Komissarov revenait à Bechtoï en lui faisant don d'un pistolet au nom du président de la fédération de Russie :

— Djamaluddin, j'ai fait le nécessaire pour que tu sois décoré de l'ordre du Courage. J'aimerais aussi que tes hommes constituent un groupe d'élite spécial. Du même type que le Youg.

Mais Djamaluddin n'avait nullement besoin d'une décoration du FSB. Il imagina son fils aîné trouvant la médaille dans un tiroir et demandant qui l'avait attribuée à son père. Pour ne pas froisser Komissarov, il se contenta de répondre poliment :

— Je ne veux recevoir d'ordre de personne.

— Mais ton beau-père Arzo reçoit des ordres venant de nous, objecta Komissarov, et il ne trouve pas ça déshonorant.

— Arzo s'est constitué prisonnier et pas moi, renvoya Djamaluddin.

Très contrarié, Fedor Komissarov rentra à Naltchik. La demande de médaille se perdit quelque part.

Djamaluddin continuait de battre la montagne. A l'ouest, ses détachements rayonnaient jusqu'au tunnel aux Moutons qui reliait l'Avarie du Nord et du Sud. Des cargaisons d'alcool transitaient par ce tunnel, et les hommes de Djamaluddin prirent l'habitude de détourner des frets vers les usines de Zaour Kemirov, lequel faisait embouteiller sous sa propre marque une vodka qui ne lui appartenait pas. Ce qui n'était guère du goût des patrons transporteurs, lobbyistes notoires.

Zaour Kemirov fut convoqué à Moscou six mois après la dernière entrevue de Komissarov et Djamaluddin. Deux hommes le reçurent dans un haut cabinet du Kremlin : le chef adjoint du cabinet présidentiel, tenu pour le bras droit du président, et Fedor Komissarov, lui aussi considéré comme un ancien copain de classe du président quasiment apparenté au chef adjoint.

Un très bel accueil en vérité. Bien qu'il y eût foule dans la salle d'attente, Zaour fut introduit immédiatement dans le bureau, vaste pièce au parquet lustré, meublé de chêne, où siégeait un homme sans panache à l'ombre d'un drapeau tricolore.

Mais l'homme sans panache se leva de son bureau avec empressement et lui serra énergiquement la main avant de faire asseoir tout son monde à un petit guéridon entouré de trois fauteuils bien rebondis. Ceci fait, il sortit d'un coffre une bonne bouteille de cognac.

— Nous sommes très préoccupés par la situation de la république, dit le chef adjoint du cabinet présidentiel. Fedor vient de me communiquer une série de chiffres, et qu'est-ce que je vois ? Qu'après avoir refoulé les Tchétchènes, la république a reçu trois fois plus de subventions pour un total de deux milliards de dollars, et combien pour Bechtoï ?

Zaour laissa Fedor Komissarov répondre :

— Rien.

— C'est bizarre, reprit le chef adjoint du cabinet présidentiel, ce

sont les hommes de Djamaluddin qui ont battu les Tchétchènes, et c'est le président Aslanov qui empoche l'argent.

Zaour Kemirov voulut dire qu'ils n'avaient pas combattu les Tchétchènes pour de l'argent, mais à cet instant Fedor Komissarov, à l'emporte-pièce, s'exclama :

— Qu'est-ce qu'il s'imagine ? Que nous sommes tous des idiots, ici, à Moscou ? Que nous ne savons pas à qui nous devons la victoire ? Sans votre frère, nous aurions perdu la république ! Si votre frère avait obéi à votre nigaud de président, nos gardes-frontières seraient casernés à Krasnodar à l'heure qu'il est !

Zaour Kemirov trouvait très agréable d'entendre de telles paroles. Ce n'était pas si souvent que Moscou vilipendait le président Aslanov.

— C'est à se demander comment vous faites pour survivre.

Soupir de Zaour. A cette époque les marchés de Bechtoï n'étaient pas encore en plein boum et la ville survivait uniquement grâce aux recettes fiscales des Kemirov, recettes d'autant plus convenables que le maire, par vengeance, ne versait pas un kopeck dans les caisses de la république. Pour autant Zaour n'était pas riche au point d'entretenir une ville entière, sans compter les deux cents hommes qui ne faisaient pas autre chose que de courir les montagnes et de s'entraîner, et dont rien que les armes coûtaient un million de dollars directement payés par lui, Zaour, car il eût été absurde de les financer en détournant le budget de la ville.

— On fait ce qu'on peut, dit Zaour. On vient de construire un hôpital. Et deux écoles neuves.

— Et vous n'avez pas envisagé de regarnir les caisses de la ville en développant le tourisme ? Le ski alpin ?

Zaour Kemirov haussa les épaules. Avec sa double hauteur, le Yalyk-Taou au pied duquel se nichait Bechtoï passait pour l'un des sites les plus grandioses du Caucase-Nord. Certes plus bas que l'Elbrouz d'un millier de mètres, il voyait ses neiges fondre presque entièrement en été à la seule exception d'une fine coulée blanche sur le versant est, plus élevé. Mais peu de skieurs se lançaient sur les pentes à cinq mille mètres d'altitude et cet inconvénient relatif était compensé par l'immensité des pistes et la multitude des déclivités les plus prisées des descendeurs. On pouvait y skier toute la journée sans jamais emprunter deux fois la même piste.

A la différence des autres domaines skiables du Caucase – l'Elbrouz, le Dombai et l'Arkhyz – le Yalyk-Taou était resté l'apanage exclusif du Comité central du Parti communiste avec réserve et sanatorium sur le site de la citadelle Smelaya-l'Audacieuse. De rares privilégiés se faisaient acheminer en haut des pistes par hélicoptère. Peu ou pas de remontées mécaniques. En revanche, les communistes n'avaient lésiné devant rien pour doter l'ancienne citadelle des infrastructures les plus

complètes : gaz, eau, lignes à haute tension.

Au début de la perestroïka, le sanatorium avait été privatisé par des Moscovites. Ceux-ci avaient tenté de créer une villégiature mais firent flop. La population locale rechignait à se ranger aux normes européennes de service hôtelier, considérant en toute bonne foi que si une jeune fille russe éméchée rigolait avec trois garçons au comptoir d'un bar, cela voulait dire qu'on pouvait ensuite l'enfiler à trois par tous les orifices dans une chambre de l'hôtel. Un tel dissentiment culturel fit que tous les garçons du coin tinrent les filles russes pour des putes, et que toutes les filles russes tinrent les garçons du coin pour des violeurs. La chose se solda au pénal par deux ou trois affaires des plus sordides.

Le fiasco définitif se produisit en 1998, lorsqu'une famille nombreuse de la région de Voronej se rendit en pèlerinage sur le Yalyk-Taou pour refaire le circuit sur lequel le mari et la femme s'étaient connus jadis. Ils avaient gardé un souvenir des plus nostalgiques des mœurs patriarcales et des villages hospitaliers de la région. Les randonneurs tombèrent sur les quartiers d'été d'Arsaïev où ils furent égorgés sur-le-champ.

La même année, le sanatorium de haute montagne fut acquis par Zaour Kemirov. Le nouveau propriétaire réfléchit quelque temps à la perspective du tourisme. Puis il calcula le coût des infrastructures indispensables (remontées mécaniques, routes, hôtels, aéroport), imagina son frère et ses compagnons attablés dans un cinq-étoiles en face d'un vieux couple de Français hésitant entre un chablis et un chardonnay, et jeta l'éponge. Le calcul ne tenait pas debout.

— Je ne l'ai pas envisagé, dit sèchement Zaour.

Alors Fedor Komissarov sortit un dossier d'une serviette qu'il tenait à portée de main, et le déposa sans un mot sous les yeux de Zaour. Le maire de Bechtoï l'ouvrit et en eut le souffle coupé.

C'étaient des vues du Yalyk-Taou, peut-être même prises par Komissarov lui-même. Par numérisation, sous Photoshop, on y avait installé des remontées mécaniques et des pistes de ski illuminées. Une route à quatre voies menait directement au pied de la montagne. A deux mille mètres d'altitude, les vieilles murailles de la citadelle étaient supplantées par une svelte tour de verre.

— Le président de la Russie aime skier, dit le chef adjoint du cabinet. A l'heure actuelle, son secrétariat général cherche un site où implanter une vraie base alpine. Vous m'accorderez qu'il n'y a pas de plus bel endroit en Russie que le Yalyk-Taou, non ?

Zaour en avait la gorge sèche. Les chiffres défilaient sous ses yeux comme sur le cadran d'une calculette. Au minimum un milliard de dollars rien que pour le chantier de construction. Dont la moitié, évidemment, serait volée, mais le truc, c'était qu'elle serait volée à

Bechtoï et conjointement avec Bechtoï. Encore un milliard de dollars serait déboursé par des oligarques et industriels de tous poils tenus par leur statut d'avoir un bungalow près de la villégiature suprême. Bechtoï-10 irait enfin au diable avec ses soldats qui ne dessoûlaient jamais parce qu'un aéroport international serait construit à la place.

— Commercialement parlant, nous n'amortissons pas, dit le chef adjoint du cabinet présidentiel. Mais, nom de nom, imaginez un peu les retombées politiques ! Le président de la Russie fait construire sa résidence dans le Caucase ! Et votre ville, par la même occasion, ramasse plus d'argent que tout le reste de la république !

Zaour Kemirov déglutit. Il croyait rêver.

— Le président Aslanov pissera du champagne, dit-il.

— Eh bien ne lui en donnez pas le prétexte, dit l'homme du Kremlin d'un ton discrètement coercitif.

Zaour fit encore deux voyages à Moscou. On le mit en contact avec un gros banquier du Kremlin. Les photos du Yalyk-Taou circulaient de main en main, les gens prenaient leurs marques et pesaient l'ampleur du deal à venir. Des inspecteurs défilèrent à Bechtoï, visitant les magasins, les écoles, les jardins d'enfants.

Quand, à Torbi-Kala, on eut vent de ces visites, le président Aslanov ordonna qu'en fût connue la cause. Deux jours plus tard, son fils Gamzat vint le voir en se frottant les mains :

— Je sais ce qu'ils ont à s'agiter comme ça. Un guédiste local de la section de lutte contre le terrorisme a câblé à Moscou un message crypté sur l'éventualité d'un attentat d'envergure à Bechtoï.

— Imbécile, lui dit Ahmednabi Aslanov, ils se préparent à la visite du président de la Russie qui vient pour faire du ski.

Trois jours passèrent et Djameluddin fut convoqué auprès du président Aslanov. Il s'y rendit avec son frère et trouva tous les généraux de la république rassemblés dans le bureau présidentiel. Le procureur lui ficha un papier sous le nez en disant :

— Voici un ordre de confiscation de tes armes. Tu dois tout restituer avant ce soir et renvoyer tes hommes dans leurs foyers.

— Jamais de la vie, répondit Djameluddin.

— Tu seras désarmé par la force, dit Gamzat.

— Essayez voir, fit l'Avar en haussant les épaules.

Alors Zaour le prit à part et lui souffla :

— J'ai à te parler.

Ils sortirent dans le couloir et Zaour lui dit :

— Tu ne comprends pas ce qui se passe, ou quoi ? Ce qu'ils veulent, c'est couler notre projet. Si Bechtoï reçoit de Moscou plus d'argent que Torbi-Kala, sais-tu ce que ça signifie ? Un seul coup de feu tiré sur leurs flics et la villégiature sera pour Sotchi.

— Je ne déposerai pas les armes, se rengorgea Djamaluddin, et je me fiche pas mal de ton argent.

— Sans mon argent tu n'es rien ! Tu n'es pas fichu de le gagner toi-même ! Courir les montagnes avec tes gus, voilà tout ce que tu sais faire !

Cinq minutes plus tard, Djamaluddin et Zaour entraient de nouveau dans le cabinet présidentiel. L'Avar au corps mince et à la peau hâlée embrassa l'assistance du regard et le président Aslanov crut un instant être visé par un fusil à lunette.

— Je rends les armes, dit Djamal.

Tournant les talons, il sortit.

Les armes furent évacuées par trois Kamaz qu'on avait fait venir exprès de Rostov. Les hommes de Djamaluddin se tenaient près des camions comme des prisonniers de guerre. Quand les Kamaz démarrèrent, une foule de plusieurs milliers de personnes leur coupa la route. Djamal parla longtemps avec le peuple pour le convaincre de se disperser.

Les mauvaises langues prétendaient qu'il n'avait pas rendu plus du tiers des armements en sa possession. Mais peu importait la quantité. Quand les Kamaz passèrent la barrière de Bechtoï, l'armée de volontaires avare cessa d'exister comme unité de combat opérationnelle.

Gamzat Aslanov jubilait. Il n'arrêtait pas de demander la tête que faisait Djamaluddin en rendant les armes.

— Et alors ? dit le président à son fils. Pas de quoi pavoiser ! Ils vont la construire, maintenant, leur villégiature. Et un an après Zaour Kemirov deviendra président de l'Avarie.

Deux mois de passés depuis la dissolution de l'armée des volontaires. Djamaluddin, à la mi-avril, séjournait avec ses compagnons dans la citadelle Smelaya-l'Audacieuse, désormais placée au cœur du grand projet présidentiel. L'avantage, ici, c'était que le réseau mobile ne passait pas.

Dans la vallée les roses étaient en fleur mais ici, à deux mille cent mètres d'altitude, une féroce tempête de neige faisait rage. On n'y voyait pas à cinq mètres. Djamaluddin et Hagen jouaient aux échecs pendant que deux de leurs camarades, dehors, s'escrimaient à grand-peine sur une carcasse de mouton livrée d'en bas. Le vent éteignait le feu, les brochettes grillaient mal et une puanteur de carne brûlée s'engouffrait dans le hall.

Il était cinq heures du soir quand on rapporta à Djamaluddin qu'une jeep venait d'arriver au fort avec un homme nommé Argounov qui demandait à le voir.

Argounov, c'était ce colonel du groupe d'élite Alpha qui avait

combattu à Kurchi aux côtés de Djamaluddin. On avait bien fraternisé. Djamaluddin descendit accueillir le visiteur.

Argounov en tête, ils étaient plusieurs officiers à peler de froid devant le portail. On se donna l'accolade avec force claques amicales assénées sur les nuques rases et les cous de bœuf. Djamaluddin, la tête à la renverse, partit d'un grand rire à une blague qu'on lui envoya.

On fit entrer les visiteurs transis à l'intérieur où une table fut dressée pleine de victuailles fraîches. Des bouteilles de vodka apparurent sur une nappe blanche comme neige entre tomates de serre et plantes potagères d'avant-saison : Djamal ne buvait pas mais savait que les officiers russes ne pouvaient faire autrement.

— Par quel heureux hasard ?... demanda Djamaluddin quand on fut à table.

Argounov eut une mimique embarrassée. Il connaissait le véritable objet de sa mission mais dans son groupe, formellement, nul n'était censé savoir pourquoi on avait fait le voyage à Bechtoï.

— On nous envoie en Tchétchénie, dit Argounov.

— La belle affaire, dit Djamal. Ecoles, hôpitaux, même la maternité, tout est passé au peigne fin depuis quinze jours. Tu veux inspecter la citadelle ?

Le colonel cilla. La forteresse n'était pas la seule cible de la mission. On devait aussi fouiller toutes les montagnes environnantes, bloquer les cols et débarquer une bonne vingtaine de groupes mobiles.

— Je veux bien, acquiesça le colonel.

Ils passèrent les chambres en revue. Argounov mit un soin particulier à fouiller une suite à trois chambres où avait été posée jadis une cuvette de vécés bleu ciel pour Leonid Brejnev. Brejnev n'y était plus mais la cuvette, si.

Ils s'invitèrent ensuite au café billard, au sauna et en salle de spectacle, laquelle offrait une vaste scène avec de lourds rideaux de velours et, dans le premier dessous, tout un espace technique avec des machines sophistiquées. Quand Argounov en eut trouvé la clé, il jeta un œil et fut désagréablement surpris d'y trouver de grosses caisses en bois kaki. Le colonel les compta soigneusement dans sa tête, leva les yeux sur Djamaluddin mais s'abstint de tout commentaire. Il en ressortit sans verrouiller la trappe, laissant la clé dans la serrure.

Puis ils ratissèrent l'ensemble du territoire et montèrent sur la muraille. La tempête s'était calmée et le ciel, purgé. Jaune et pleine, la lune exhibait sa grosseur au-dessus du monde. Tout en bas, à travers le prisme de l'air froid, le double pointillé de la piste d'atterrissage se dessinait en direction d'un village dont les maisons et les cerisiers en fleur se noyaient dans la pénombre. Il manquait deux feux de piste sur trois : volés sur pied par les soldats.

Ils revinrent dans la salle à manger où Argounov, transi, siffla cul

sec un verre de vodka.

— C'est vrai qu'on a failli t'arrêter ? demanda Argounov. Pour formation illégale d'un groupe armé ?

— Ce qui est vrai, c'est que j'ai déposé les armes.

Argounov leva le doigt vers la salle de spectacle.

— La garde fédérale arrive dans deux jours. D'ici là tout doit disparaître. (Une hésitation, puis il ajouta :) Y compris dans l'entrée : les pistolets-mitrailleurs, au râtelier.

Djamaluddin laissa passer la remarque. Pour la première fois, le Russe vit deux rides profondes qui partaient des ailes de son nez, et des cernes sous ses yeux. Autant de marques inexistantes trois ans plus tôt.

— Tu vois bien que nous avons raison, dit le colonel de l'Alpha.

Djamaluddin poussa un rire narquois :

— Vous avez peut-être raison, mais je constate quelque chose d'étrange. Arzo qui a fait la guerre à la Russie a cinq cents hommes et des blindés. Et moi qui me suis battu pour vous, je me retrouve jeté comme un malpropre. Ça peut induire à de mauvaises conclusions.

— Arzo a accepté notre offre alors que toi, tu l'as déclinée.

Djamaluddin ne répondit pas. Le fédéral se versa un nouveau verre, puis un autre à l'Avar en disant :

— A la Russie !

Argounov s'attendait à ce que le montagnard refuse parce qu'il ne l'avait jamais vu boire, mais non, l'autre poussa une espèce de ricanement et empoigna le verre. Hagen et Chapi lui jetèrent un regard horrifié quand il siffla la moitié du verre, s'étrangla et manqua de rouler par terre avec sa chaise.

— Quelle merde c'est ! dit Djamal en reprenant son souffle, comment faites-vous pour boire ça !

A ce moment entra une bande d'étudiants : une fille et trois gars venus faire du snowboard. Eux en jeans et blouson, elle en justaucorps à bretelles avec un short à franges tout échevelées d'où s'échappaient des jambes longilignes en bas de nylon noir.

A la vue de la fille, Argounov resta bouche bée ; et Djamaluddin, pis que cela, claqua de la mâchoire. En d'autres circonstances, il lui aurait fait des remontrances. Mais là, en toute justice, il ne pouvait que se rendre à la sage évidence que, avec une lampée de vodka dans le ventre, il n'était pas habilité à stigmatiser un short à franges.

Après la vodka, les brochettes. Après les brochettes, re-vodka. Djamaluddin ne se sentait plus de joie. Argounov le couvait d'un œil inquiet. Le montagnard n'avait descendu qu'un cinquième de litre : du pipi de chat pour un militaire, mais par manque d'habitude il était aussi débridé qu'une poule éméchée.

La fille au short à crépine disparut et Argounov en sut gré au sort : il

n'avait pas apprécié la manière dont son ami avar avait reluqué la Russe, et encore moins la façon dont cette même demoiselle avait toisé l'Avar, assise en compagnie de trois jeunots imberbes et suçant ostensiblement une cerise pêchée dans son cocktail.

A minuit, Argounov et Chapi sortirent en griller une. Ils fumèrent dans une cour de service coincée entre la muraille et la citadelle. Les étoiles étaient pareilles à un feu d'artifice figé. Haut dans le ciel flottait le crâne blanchi de la lune. La jeep noire des hommes de l'Alpha appuyait son pare-chocs sur un reste de fondation granitique à moitié démolie.

De tout son corps, Argounov se pencha sur le vestige et promena la main de l'autre côté qui était criblé d'impacts trop profonds pour les tendres balles de plomb du temps de l'imam Chamil.

— Ça remonte à quand ces traces de tir ? demanda Argounov.

— 1919, répondit Chapi. Un sacré carnage entre les Cosaques et les rouges.

— Et qui commandait les rouges ?

— Amirkhan Kemirov, un arrière-grand-père de Djamaluddin. Il était pour les bolcheviks mais contre leur mainmise sur le pouvoir local qui devait se fonder sur la charia, d'après lui.

D'imaginer un barbu bolchevik sous l'étendard rouge du djihad donna un frisson à Argounov.

— Et beaucoup étaient de son avis ?

— Le grand-père de Djamaluddin lui donnait tort, disant que les bolcheviks ne valaient pas mieux que les Cosaques. Amirkhan a été fusillé parce que son fils avait pris le maquis dans les montagnes.

Quand ils rentrèrent, Chapi fut le premier à entendre la musique rouler ses flots sur le tapis du couloir. Et, à l'entrée du jardin d'hiver, Argounov se pétrifia.

La fille était de retour, mais sans son short. Elle portait maintenant une robe blanche à plis en cascade, les épaules nues, haut perchée sur les plateformes de ses souliers d'argent.

Et, dans cette robe, elle dansait sur une table de bois entre des bouteilles de vodka et des plats de khinkals sous le nez de Djamaluddin et d'une vingtaine de Caucasiens armés.

A peine Argounov pensa-t-il qu'elle n'avait rien sous sa robe que la fille, zip, la dégrafa, et le tissu flottant, d'un coup de gambette, vola sur la face de Djamaluddin. Sous sa robe, finalement, elle avait slip et soutien-gorge. De la même couleur argentée.

La nana sauta de la table et roula souplement sur le tapis. Elle étira ses jambes en grand écart puis, après une nouvelle galipette, redressa la tête et lança à Djamaluddin :

— Je m'appelle Nadia, et toi ?

Djamaluddin se leva.

La fille à la robe d'argent n'était pas à proprement parler une prostituée, mais une étudiante de Moscou qui dansait au *Crépuscule des Dieux* pour se faire de l'argent de poche. Elle était là avec son petit ami. Celui-ci la rasant, elle avait flashé sur le mince Caucasien aux yeux de charbon qu'elle voyait souvent entouré d'une suite armée.

Le Caucasien passait sans la voir et ça l'énervait. Les hommes, d'habitude, ne passaient jamais sans la voir. Ils couraient après elle comme un chat après ses Whiskas.

Il y avait longtemps que Nadia voulait émoustiller le jeune type au corps mince et maintenant, c'était son soir. Vite, elle avait enfilé son costume de scène, puis glissé cent roubles dans la main du barman avec la bande musicale de son show.

Nadia roula lestement sur le tapis, lui décocha un sourire et lui dit :

— Le reste, je le danse pour toi.

A un mètre d'elle, Djamaluddin plissa les paupières et la fille vit s'allumer un drôle de feu dans ses yeux sombres. Ce feu, que de fois l'avait-elle vu dans les yeux des hommes, mais là quelque chose clochait. Ce n'était pas le regard d'un mâle. C'était le regard d'un killer.

Elle eut un sourire timoré et tendit la main vers sa robe. L'envie lui était passée d'un coup de se dévêtir devant tout ce monde. Elle attrapa un coin de sa robe argentée et la tira mais Djamaluddin n'avait pas l'intention de lâcher. Elle donna un coup plus sec et, à cet instant, il la saisit par le bras. Nadia poussa un cri. Jamais elle n'aurait soupçonné tant de force dans cet homme sec.

— Lâche-moi ! Tu vas me faire des bleus !

Djamaluddin lui libéra le bras et Nadia tira encore une fois sur sa robe. Il tira de l'autre côté. L'étoffe fit crac et se déchira en deux bandes. La musique cessa brusquement. Nadia saisit la moitié de sa robe et balaya les lieux du regard.

Les montagnards l'entourèrent de toutes parts avec les mêmes yeux que ceux du meneur, des mitraillettes pendues à leurs épaules. Elle se dit alors pour la première fois qu'un fusil à l'épaule d'un homme, ce n'était pas seulement très sexy.

Cela pouvait être aussi très dangereux.

L'envie la prit de se couvrir de n'importe quoi, fût-ce d'une moitié de robe transparente. Elle fit un pas en arrière et buta sur un jeune barbu en treillis.

Un sourire d'ivrogne à la bouche, Djamaluddin sortit son pistolet et tira en l'air.

— Danse, ordonna-t-il à la fille.

L'instant d'après Nadia détalait en hurlant. Elle échappa par miracle à deux molosses au crin noir puis fut stoppée en plein élan par un gros barbu basané qui observait la scène du seuil de la salle à manger.

Elle poussa un cri. Le barbu l'attrapa comme une plume et la traîna derrière lui. Nadia lui envoya un coup de genou bien placé dans l'entrejambe. Le barbu la lâcha en jurant.

Elle fouilla les lieux du regard et vit deux gueules brunes s'avancer par la porte. Encore un cri, et elle s'élança à l'étage supérieur. Elle fila en flèche à travers le café billard et la bibliothèque, qui étaient vides, et avisa la porte ouverte de la salle de spectacle avec la clé sur la serrure. Elle s'y précipita, s'y enferma en donnant un tour de clé, monta sur la scène et se coula derrière les plis lourds du rideau où pendait un écran blanc.

Là, elle aperçut une planche arrachée, ouvrant un interstice trop étroit pour un homme dans la force de l'âge, mais assez large pour sa svelte beauté. Elle s'y glissa et se retrouva dans le premier dessous, un décor de caisses et de poussière.

Une seconde plus tard, la porte de la salle de spectacle sautait de ses gonds. Trois hommes se jetaient à l'intérieur, dont celui que Nadia avait osé émoustiller. Son pistolet à la main, il tira plusieurs coups de feu au plafond et se mit à gueuler :

— Où es-tu, chienne ? Si je te trouve je te tue !

Plus morte que vive, elle les observait à travers une fente. Soudain, ses yeux s'embruèrent d'effroi : dans le dos des Caucasiens, la porte au verrou forcé se refermait lentement, en grinçant, avec sa clé de laiton dans la serrure, juste au-dessous de sa poignée en patte de lion – de laiton elle aussi. Nadia n'avait pas songé à retirer la clé et il aurait suffi de s'en apercevoir pour comprendre que la proie se trouvait à l'intérieur de la salle.

Le gars tira encore un coup de feu au plafond, puis un autre. Enfin, l'un de ses camarades lui dit :

— Viens, Djamal. Cette chienne n'est pas là.

Les Caucasiens sortirent, Nadia souffla et, pour la première fois, examina les caisses empilées sous la scène. C'étaient de longues caisses kaki estampillées par l'armée, et qui dégageaient une inquiétante odeur d'huile d'armurerie.

Nadia resta terrée là pendant un bon quart d'heure, à l'affût des bruits de pas qui résonnaient à tous les étages, puis la porte de la salle grinça doucement et elle aperçut la silhouette chétive de son petit ami Nikolai.

— Nadia, murmura Nikolai. Nadia.

Elle siffla discrètement et Nikolai leva les bras au ciel, bondit sur la scène et tenta de la tirer de là. C'était à se demander comment elle avait réussi à se couler là-dedans vu l'étroitesse de l'interstice. Il l'aida à sortir. Nadia n'avait plus grand-chose à voir avec la belle à la robe argentée qui dansait sur la table entre khinkals et vodka. Souillée d'huile d'armurerie et de toiles d'araignée, les ongles cassés, les bras

griffés, elle déversait des torrents de larmes.

Nadia laissa sous la scène ses échasses d'argent qu'elle ne pouvait plus porter, et une vilaine écharde se ficha aussitôt dans son petit talon nu.

Nikolaï l'épousseta et la prit par la main. A peine sortis des coulisses, ils découvrirent qu'ils n'étaient pas seuls.

Au pied des marches qui menaient de la scène à la fosse, près d'un piano de concert à touches blanches et noires, un homme était là, ventru, la peau mate, en blouson de cuir et bonnet noir, celui-là même que Nadia avait frappé du genou à l'entrejambe. Un pistolet dans une main, des clés de voiture dans l'autre. Nadia pensa aux longues caisses kaki empilées sous la scène et comprit que sa dernière heure avait sonné. Personne ne la laisserait plus quitter cet hôtel. Ces types-là allaient la violer d'abord, tous ensemble, et la tuer ensuite.

Le Caucasien jeta à Nikolaï son blouson et ses clés de voiture, pointa le canon de son arme sur la porte et dit :

— Fichez-moi le camp. Et vite.

— Où ça ? cria Nikolaï.

— Au poste. Vous y passerez la nuit.

Nadia sanglotait. Nikolaï lui enfila le blouson en tremblant.

— Je ne vais pas laisser passer ça, dit Nikolaï. Je vais porter plainte. Au chef de la milice.

— Le chef de la milice c'est moi, dit Chapi. Cassez-vous d'ici, tous les deux, si vous tenez à la vie.

Il était presque cinq heures du matin quand Djamaluddin et Argounov allèrent à leurs voitures. L'Avar était presque dégrisé. Une belle ecchymose lui ornait la pommette. Il s'était battu avec Chapi à cause de la fille en cavale. Evidemment, il n'aurait pas écopé d'un bleu pareil s'il avait été sobre mais il était soûl et l'autre lui ayant tordu le bras, Djamal avait atterri sur un coin de table.

A l'ouest, le ciel était toujours noir, mais la bande neigeuse de la cime orientale renvoyait une lumière nacrée d'aube naissante. La piste d'atterrissage venait d'être éteinte, plongeant la base dans un trou ténébreux découpé ça et là par des faisceaux de projecteurs perchés sur des miradors.

Or, à l'endroit où deux miradors se joignaient en une seule et même tache lumineuse à l'entrée de la base, des traces jaunes de rafales strièrent l'espace et, six secondes plus tard, un crépitement de fusils-mitrailleurs retentit. Au même instant, à l'autre bout de l'aérodrome, une boule de feu fusa sans bruit.

Les hommes sautèrent dans les voitures. Nul ne savait encore que, avec les événements qui se jouaient dans la vallée, l'histoire de la ville serait coupée en deux moitiés inégales : Avant et Après la maternité.

Ce qu'ignoraient même les terroristes.

Le détachement composite qui s'attaquait à la base aérienne de Bechtoï-10 comprenait quatre-vingts combattants, dont trente appartenaient au groupe de Wahha Arsaïev plus connu sous l'appellation de *djamaat* Ihvan as-Safa, c'est-à-dire "Frères de la pureté". Tchétchène ethnique, Arsaïev était considéré comme un bon connaisseur du Coran mais sa *djamaat* se présentait comme une formation dérivée du détachement de Guelaïev et son islam relevait d'une obédience exclusivement militaire.

Bien qu'Arsaïev fût natif d'Avarie, ses hommes arrivaient de Tchétchénie dans trois camions de type Oural avec un autre chef de guerre nommé Wahha Hunkarov.

Des colonnes de ce genre affluaient sans discontinuer à Bechtoï-10. Les fédéraux y acheminaient leurs butins par convois entiers et les envoyaient à Moscou par voie aérienne. Le calcul des terroristes était que les factionnaires prendraient leurs Oural pour une colonne du même tonneau et qu'ils ne commenceraient pas à pinailler parce que les convoyeurs n'avaient presque jamais de papiers et qu'ils se fâchaient très fort quand les sentinelles mettaient le nez dans leurs cargaisons.

Parce que les convoyeurs étaient de vieux loups qui vous auraient taillés en pièces pour un rien alors que les factionnaires étaient des bleus qui ne pensaient qu'à se planquer. Deux ou trois années plus tôt, on avait même connu des cas où des soldats de Bechtoï-10 avaient vendu d'autres soldats aux Tchétchènes pour se faire un peu d'argent et payer à la hiérarchie une dispense de Tchétchénie.

Le groupe de Hunkarov devait s'engouffrer dans l'enceinte et ouvrir un feu foudroyant en faisant semblant de vouloir s'emparer de la base entière. L'un des objectifs du groupe était d'atteindre les hangars B-1 et B-2 où stationnaient six Soukhoï qui n'avaient jamais été désarmés de leurs bombes, ce que les boïéviki savaient de science sûre.

Pour faire sauter une bombe de type FAB-100, point n'était besoin d'un apport d'explosif. Il suffisait d'arracher deux goupilles au détonateur et le terroriste avait soixante secondes pour se mettre à l'abri.

Mais les boïéviki n'avaient pas l'intention de s'emparer de la base : pendant que le groupe de Hunkarov, par diversion, prenait sur lui le feu des Russes, Arsaïev et Askhab devaient frapper à quinze cents mètres plus à droite où une voie de garage s'approchait au plus près de la clôture d'enceinte à quelque deux cents mètres des baraquements réservés aux interrogatoires. A cet endroit la clôture se présentait comme un simple maillage de fil de fer, lequel, il est vrai, longeait un

champ de mines, mais Askhab et deux de ses hommes avaient déminé un passage dans la nuit. Deux puissants Oural devaient foncer jusqu'à la voie de garage, libérer les prisonniers des baraquements, les embarquer et s'évanouir dans la nature avant que les Russes n'aient réglé son compte au premier groupe.

Plus tard circuleraient les rumeurs les plus insensées. On dirait que les terroristes envisageaient d'évacuer les prisonniers par avion, qu'un pilote de l'armée de l'air les attendait sur la piste pour deux millions de dollars, prêt au décollage. On irait même raconter qu'il y avait un pilote tchéchène parmi les boïéviks, lequel devait s'emparer d'un avion de chasse et attaquer le Kremlin. La rumeur la plus coriace, largement éventée par le FSB, prétendait que le pilote à gages était en réalité un agent des services secrets ayant attiré les Tchéchènes dans une souricière sous le feu rapproché des forces spéciales à l'affût.

Tout cela n'était que pur mensonge. Il n'y avait ni pilote tchéchène ni pilote traître, les avions croupissaient tranquillement dans les hangars et nul n'attendait les terroristes à la base. La sentinelle dormait sur son mirador en dépit du règlement et en accord avec les lois de la nature.

Le plan d'Arsaïev était parfaitement réalisable, n'eût été le groupe Alpha débarqué la veille à Bechtoï pour vérifier la ville avant la venue de la délégation. En partant pour *La Pente Rouge*, le colonel Argounov n'avait fait que disposer des patrouilles supplémentaires.

L'une d'elles avait arrêté la colonne à deux cents mètres du portail de la base. Il avait fallu un quart de seconde à deux majors de l'Alpha pour comprendre qu'ils n'avaient pas affaire à des camions de maraudeurs ; et autant aux hommes de Hunkarov pour comprendre qu'ils n'étaient pas devant des bleus.

Encore une seconde et les gars de l'Alpha furent abattus cependant que l'Oural de tête flamba au beau milieu de la route.

Après quoi tout s'en alla en eau de boudin. Hunkarov ne parvint même pas à pénétrer sur le territoire de la base. Il y fut accueilli par un tir nourri de pistolets-mitrailleurs. Le deuxième groupe eut plus de succès : on éperonna le grillage et on stoppa devant les baraquements, mais les gars de l'Alpha n'étaient pas nés de la dernière pluie, qui avaient déjà pris position aux quatre coins de la base, et les terroristes s'enlisèrent dans un combat sans espoir. Trois têtes brûlées avec le frère cadet d'Arsaïev en tête réussirent même à s'approcher des cellules de prisonniers : ils y furent arrosés de grenades. Le groupe perdit vingt hommes pour rien.

Alors Arsaïev comprit que la suite du combat était perdue d'avance. Ses hommes sautèrent dans l'unique Oural encore indemne et firent demi-tour, escortés par deux Niva.

Sur la route de Bechtoï-10, la colonne en feu empêcha les gars de

l'Alpha d'organiser la poursuite et les boïéviks purent s'enfuir impunément.

A l'embranchement Bechtoï-Torbi-Kala, Arsaïev bifurqua vers Bechtoï. Le camion militaire plongea dans la ville encore endormie où flottait un épais brouillard blanc de fin de nuit. Près de la Vieille Mosquée, Askhab et Arsaïev, qui roulaient dans la Niva de tête, virent quatre ou cinq jeeps noires se jeter sur eux à tombeau ouvert, par la rue Toumanov. Les terroristes tournèrent à droite, suivis de près par l'Oural. Une seconde plus tard les jeeps lâchèrent des rafales d'armes automatiques, et la seconde Niva, qui fermait la marche, eut la gueule emplafonnée par la première de ces jeeps. Les deux voitures partirent dans un corps à corps comme deux lutteurs roulant sur le tapis, aussitôt embouties par une troisième jeep.

— A droite ! hurla Askhab.

Et la Niva enfila une ruelle insalubre bordée de part et d'autre de clôtures vermoulues. L'Oural s'agrippait à sa trace.

— A gauche ! lança Askhab.

La Niva tourna à gauche, puis à droite, fauchant à la volée un portail vert de bois pourri. Le camion bondit à sa suite.

Ils s'immobilisèrent dans une cour à deux bâtiments de type municipal, à trois étages. Un à gauche et un à droite. Tous les deux peints en gris. Seule différence : l'un n'avait pas d'entrée alors que l'autre, à gauche, présentait une porte blanche d'accès au sous-sol. Askhab sauta de la Niva et s'écroula à terre : il avait été touché.

— Là-bas ! s'écria-t-il.

Deux secondes plus tard les boïéviks défoncèrent la porte blanche et se jetèrent à l'intérieur. Là commençait un couloir qui puait le phénol. D'un coup de pied, Arsaïev envoya valdinguer un brancard à roulettes.

Alerté par le bruit, un médecin en blouse vert salade accourut dans le couloir. Il fit "holà !" et, le dos au mur, glissa par terre.

Il y eut dehors un bruit de moteur, des coups de feu tumultueux. On apporta à bout de bras un neveu de Wahha, blessé une demi-heure plus tôt. Arsaïev ramassa le toubib à la blouse vert salade, le frappa copieusement et lui dit :

— En salle d'opération. Grouille.

Cloué au mur, le médecin papillota des paupières.

Arsaïev monta d'un bond au deuxième étage. Ses hommes déferlèrent dans le couloir, brisant les fenêtres et tirant dans la cour pour tenter de délivrer leurs compagnons terrés derrière une palissade.

Wahha fit voler du pied la porte d'une chambre et s'y jeta. Il ne vit rien de particulier. C'était une chambre d'hôpital ordinaire aux murs blancs et au sol de parquet peint. Une insoutenable odeur de chlore le prit à la gorge. Il y avait là six patientes que les coups de feu venaient de réveiller. L'une d'elles avait eu le temps d'allumer la lumière.

Quatre femmes à peine tirées de leur sommeil écarquillaient grands les yeux sur ce barbu en treillis maculé de sang.

Curieusement, aucune d'elles ne cria. Wahha les regarda en silence. Il y avait quelque chose de bizarre. Il s'approcha d'une patiente et, de la pointe de son fusil, leva la couverture qui lui faisait une bosse sur le ventre.

Une chemise de nuit lui apparut, retroussée, et un ventre dessous : un ventre bleui, parcouru de veinules laiteuses, énorme, c'était à se demander pourquoi il n'avait pas éclaté.

Wahha resta planté là, bouchée bée, à regarder la femme. Il sentait ses jambes flageoler sous lui. Alors seulement il comprit à quel genre de maison il venait de s'en prendre.

Puis l'une des parturientes, dans son dos, poussa un cri perçant en langue tchéchène.

Quand Djamaluddin et Argounov accoururent au pied du bâtiment municipal, l'Oural y était déjà avec son chargement de terroristes. Hagen, tapis derrière l'épaule de pierre d'une clôture en fer forgé, ajustait des rafales en pointillé sur les fenêtres du deuxième étage. La jeep dont il était descendu avait une roue en l'air comme pour faire ses besoins, et ressemblait à une vraie passoire.

— Cessez le tir ! hurla Argounov. Ils ont pris des otages !

Une balle souleva un geyser de feuilles mortes aux pieds de Djamaluddin qui plongea s'abriter derrière l'épaule et se mit à ramper comme un petit chien. Il roula à travers l'embrasement du portail enfoncé, qui était ouvert à tous les tirs, et se fit mal à l'atterrissage en heurtant la poignée d'une bouche d'égout. De là, il fit un bond à gauche où la grille, en décrivant un angle, séparait un bâtiment de l'autre.

Argounov l'imita, avec l'un de ses compagnons.

Djamaluddin alla jusqu'au bout de la grille qui venait buter sur un petit bâtiment jaune, s'appuya la nuque contre le mur et dit :

— Askhab.

— De quoi ?

— Askhab Khassanov. Il a failli laisser sa colonne vertébrale en Tchétchénie. Il travaille maintenant comme directeur commercial de cet hôpital.

Argounov lui jeta un regard en biais comme pour lui demander ce que c'était que cette pratique à la con, dans cette république, de nommer les directeurs d'hôpitaux parmi les boïéviks, mais il préféra éviter la provoc.

Durant trente secondes, Djamaluddin ne bougea pas. Argounov donna un coup de pied dans la porte du bâtiment jaune, y pointa son fusil et cria :

— Y a quelqu'un ? Sortez de là !

Silence total. Une odeur infecte monta soudain au nez du commandant de l'Alpha. Le colonel alluma la lumière. Il était au seuil d'une espèce de sous-sol qui se terminait par une grande porte en fer. Il s'en approcha et, d'un geste brutal, la tira.

C'était la porte d'une chambre froide qui renfermait des cadavres dénudés. Ceux-ci n'étaient pas rangés dans des sacs mais, selon une vieille habitude russe, empilés comme des poulets congelés à l'étal. "Bonjour l'augure !" se dit le fédéral qui courut à l'air libre. Au moins avait-on l'assurance qu'il était inutile d'évacuer les habitants de la maison jaune...

Djamaluddin était toujours là, assis le dos contre la morgue. Les vapeurs de l'ivresse s'étaient complètement dissipées, mais sa tête restait de fonte et chaque idée se mouvait dedans comme un clou dans une plaie. Ses mains tremblotaient. Il avait sifflé un verre de vodka mais c'était beaucoup trop pour un homme mince qui n'avait pas bu depuis avant la guerre d'Abkhazie. Djamaluddin était à deux doigts de recracher ses boyaux mais, mort de honte, il se retenait.

— Allons-y, dit Djamaluddin quand Argounov se montra à la porte de la morgue.

— Où ça ?

— Moi, je me glisse par la fenêtre, là-bas. Toi, tu me couvres.

Argounov ouvrit la bouche et la referma. Dans l'ordre insensé de l'Avar, il y avait un brin de bon sens. Plus on donnait de temps aux terroristes pour se retrancher dans la bâtisse, plus l'assaut serait difficile. Se jeter là-dedans sur les pas des boïéviki, c'était risquer sa peau bien plus que celle des otages. Vaillant homme, Argounov n'avait pas peur de mourir. Mais il songea avec horreur à ce que la hiérarchie ferait de lui s'il donnait l'assaut à la légère, sans plan ni ordre d'attaque.

— Tu perds la tête. Ils sont au moins quarante là-dedans.

— Mais quand ils auront accroché leurs guirlandes d'explosifs, il y aura deux cents otages de menacés. Allons-y. C'est un ordre.

— Je ne suis pas à tes ordres.

De nouveaux coups de feu retentirent côté façade. Argounov vit trois types en pull et pantalon qui couraient le long de la grille. Des gars d'ici, sans doute.

Quelqu'un lâcha une rafale sur le camion des terroristes. Les vitres de la cabine volèrent en tintant. Puis une balle toucha le réservoir et l'Oural s'enflamma.

— OK, dit Djamaluddin. Va sortir les gens de la maternité. Chapi, occupe-toi des ambulances, va téléphoner.

Pour trouver la porte de ce fichu bâtiment, Argounov dut slalomer entre les arbres. Par chance, les boïéviki ne forçaient pas trop sur la

gâchette. Le colonel fit le tour, bondit sur le perron et se retrouva dans un long corridor blanc encombré de brancards et de lits. Des visages anxieux se montraient dans l'entrebâillement des portes. Bizarrement, le colonel devait retenir cette image : un octogénaire avec une barbe blanche comme de la mousse isotherme et un crâne lisse et rasé sous sa toque de mouton. Le dos glacé, Argounov leva les yeux sur un écriteau en laiton fixé à l'entrée. *Hôpital municipal n° 1*, lut-il. "Si c'est un hôpital, à quoi les boïéviks sont-ils en train de s'en prendre ?" songea-t-il le temps d'un éclair.

Comme en réponse, une vitre vola en éclats de l'autre côté du bâtiment et une voix rauque d'homme hurla si fort qu'on l'entendit à deux rues de là. Etonnamment, il s'exprimait dans un russe impeccable :

— Tirez pas, putain ! Ou on fait sauter toutes vos bobonnes avec leur marmaille.

Argounov consulta sa montre. Quatre minutes s'étaient passées depuis la collision survenue au carrefour.

Une heure et demie plus tard, Djamaluddin et Argounov étaient couchés sur le toit d'un immeuble de cinq étages qui jouxtait le flanc gauche de la maternité.

Il faisait presque jour maintenant. Le soleil émergeait des montagnes, dilaté et rouge comme un morceau de bœuf, et le film de glace qui givrait la poussière sur le toit fondait à vue d'œil. Toutes les rues environnantes étaient encombrées d'hommes et de voitures. Sur les conseils d'Argounov, Djamaluddin avait envoyé une dizaine de ses hommes percer deux corridors : un pour la venue des véhicules au moment de l'assaut, l'autre pour leur évacuation.

Des hommes armés faisaient une triple chaîne autour de la maternité mais Argounov n'aurait jamais appelé cela un encerclement. Seul un petit nombre de combattants de l'Alpha participaient au dispositif. Tous les autres étaient des gens du pays : les uns armés de canons sciés, les autres de carabines. Les compagnons de Djamaluddin se distinguaient fortement de la masse par leur discipline et leur armement.

Le premier groupe d'intervention spécial devait se poser à Bechtoï dans une heure. Argounov ne doutait pas que, en tentant de repousser la foule, le groupe se ferait tirer dessus, et qu'il était inutile de solliciter l'entremise de Djamaluddin : cette foule ne lui obéirait pas davantage qu'au commandant moscovite de l'Alpha.

Les tentatives d'entrer en contact avec les terroristes n'avaient pas encore abouti. Une heure plus tôt, Djamaluddin s'était approché prudemment par le portail avec un chiffon blanc à la main mais deux coups de feu tirés à ses pieds lui firent entendre qu'il était *persona non*

grata. Le mobile de Khassanov n'était pas branché. Chapi apporta un numéro de téléphone qui devait être, à l'en croire, celui de Wahha Arsaïev. Une telle rapidité laissa baba le colonel Argounov.

Djamaluddin composa le numéro. Le pictogramme d'un cadenas ouvert s'afficha instantanément à l'écran : le FSB collait déjà sa grande oreille au réseau, et toutes les conversations passaient ce jour-là sans être codées. Il y eut une sonnerie, puis une agréable voix de femme lui proposa de laisser un message sur le répondeur. Était-ce le téléphone d'Arsaïev ou d'un salon de coiffure, on n'aurait su le dire.

Une paire de jumelles à la main, Djamaluddin observait un sniper installé à la fenêtre d'un grenier à quelque trois cents mètres de là, et s'efforçait de ne penser à rien. Un groupe de boïéviki aussi important n'avait pu se constituer qu'en Tchétchénie, il en avait la certitude. C'était donc que ces hommes-là n'auraient jamais atteint la maternité s'il n'avait pas dissous son armée de volontaires.

C'est une patrouille fédérale qu'on peut tromper en se faisant passer pour une colonne de maraudeurs. Pas une armée locale de volontaires. Ce sont les patrouilles fédérales qui se postent uniquement sur les routes où passent le pétrole et l'alcool. Les volontaires locaux, eux, sont partout.

Et Djamaluddin savait aussi autre chose : s'il n'avait pas été ivre au moment décisif, il n'aurait pas confondu la façade du bâtiment avec l'arrière-corps et aurait compris que les terroristes avaient pris la maternité et non l'hôpital. Qu'eût-il fait de cette connaissance, il l'ignorait. Mais le fait était qu'Allah lui avait appris à se battre toute sa vie durant et que le jour de la mise à l'épreuve il courait ivre comme un kâfir après une nana en petite culotte au lieu de lutter au service de son peuple.

Domage qu'il n'ait pas attrapé la nana. Sans doute était-ce une créature du diable pour l'induire en tentation.

Le mobile, posé près du fusil, se mit à sonner en vibrant dans la poussière. Un numéro s'afficha. Celui-là même qu'il avait composé dix minutes plus tôt. L'Avar porta le combiné à son oreille.

— *Salam*, dit un doux baryton qui ne dénotait presque aucun accent caucasien, tu as cherché à me joindre ?

— Qui es-tu ?

Il y eut un bref silence à l'autre bout du fil.

— Je m'appelais Wahha. Maintenant je m'appelle Rasul.

— Oui, je t'ai appelé, dit l'Avar. Je m'appelle Djamaluddin. On m'appelle aussi l'Abkhaze.

— Entre dans la cour, dit Wahha. Faut qu'on parle. Mais sans faire de bêtise.

Le mobile de Wahha était doté d'un bon micro : pendant que l'autre parlait, Djamaluddin entendait le vagissement d'un bébé.

A neuf heures cinq, Djamaluddin Kemirov s'approcha du bâtiment de la maternité, sans arme, un téléphone à la main. On le fit entrer.

Wahha Arsaïev était planté au milieu du couloir, avec Askhab et Maga le Roux derrière son dos.

Au fond de lui, Arsaïev se sentait douché d'acide chlorhydrique mais il n'en laissait rien paraître. Le plan d'attaque de la base avait échoué, tout comme le plan de secours qui consistait à s'emparer d'un bâtiment public (Askhab proposait l'hôpital municipal n° 1) pour exiger en échange des otages un corridor d'évacuation des prisonniers de la base vers la Tchétchénie.

Mais dans le branle-bas de combat ils avaient confondu hôpital et maternité, et Wahha comprenait que c'était la ruine de son plan. Pour couronner le tout, des gens du pays entouraient le bâtiment. Ceux d'entre eux qui obéissaient à quelqu'un ne pouvaient obéir qu'à Djamaluddin Kemirov, lequel n'aurait jamais échangé des femmes en couches contre des prisonniers de la base russe. Pour autant, Arsaïev savait que ses chances de s'entendre avec Kemirov étaient infiniment plus élevées que de s'entendre avec les fédéraux, et il n'avait qu'une idée en tête : quitter l'Avarie dès que possible.

A quoi s'ajoutait aussi une chose plutôt délicate. Ville multiethnique, Bechtoï rassemblait des Avars, des Tchétchènes, des Koumyks et des Grecs, mais les Russes y représentaient encore un bon tiers de la population. Cela signifiait que, en prenant l'hôpital, il y trouverait au moins un tiers de Russes sinon plus, la plupart étant des retraités qui bougeaient peu et tombaient souvent malades.

Au lieu de quoi Arsaïev avait pris la maternité. Or les femmes musulmanes accouchaient plus souvent, et les jeunes Russes étaient les premières à se sauver de Bechtoï. C'était à peine s'il y avait là cinq pour cent de parturientes russes. Contre cinq fois plus de Tchétchènes. Si la maternité avait été à Moscou, Wahha aurait pu marchander. Mais elle était à Bechtoï et il n'y avait rien à négocier. On ne pouvait que bluffer.

— Allons-y, dit Wahha.

Ils descendirent dans une cave où Djamaluddin vit quatre bouteilles de gaz rouges debout contre un mur. Deux d'entre elles, sous une bouche d'aération, portaient des pains de plastic piqués de détonateurs électriques dont les fils s'échappaient dans la colonne d'air. Les deux dispositifs étaient filoguidés et complètement indépendants l'un de l'autre. Apparemment, deux opérateurs différents pouvaient les actionner. Pas une trace de commande radio.

Djamaluddin observa les bouteilles sans ciller. Wahha remua dans son dos.

— C'est un mur porteur, dit Wahha, qu'il explose et tout le reste

s'effondrera automatiquement.

Silence de Djamaluddin.

— Si telle est la volonté d'Allah, nous mourrons tous ici. Mais par tout ce que j'ai de plus cher au monde je te jure que je ne l'ai pas cherché. Je n'avais pas l'intention de te faire la guerre. Je faisais la guerre aux fédéraux. Aide-nous à sortir d'ici et pas un cheveu ne tombera de la tête des otages.

— D'accord, dit Djamaluddin, voici mes conditions. Premièrement, tu relâches toutes les femmes et tous les enfants. Maintenant, là, tout de suite. Dès que les femmes et les enfants seront partis, je ferai venir des bus. Nous y monterons tous ensemble. Tes hommes et mes hommes. Mes hommes et moi-même serons sans armes. Ainsi jusqu'à la frontière de la Tchétchénie. Là, tu feras ta route et moi, la mienne.

Arsaïev marqua un silence de quelques secondes. Il devait se décider très vite s'il ne voulait pas que les fédéraux décident pour tout le monde. Et puis il n'avait nullement l'intention de prendre en otages des enfants de trois heures et des femmes en couches. Passe encore avec des mécréantes. Mais la plupart étaient de pieuses musulmanes et Arsaïev n'était pas sûr qu'Allah juge bien sa façon de faire.

— Entendu, dit Arsaïev, mais j'attends de voir les bus pour relâcher les femmes et les enfants. Premièrement, les bus arrivent dans la cour. Deuxièmement, mes hommes les fouillent. Troisièmement, tes compagnons montent. Après seulement je relâche les femmes et les enfants, et en route.

— Combien y a-t-il de nouveau-nés dans la maternité ? demanda Djamaluddin.

— Soixante-huit. Et tu n'auras pas le moindre marmot tant que je ne verrai pas les bus.

— Tout sera prêt dans deux heures, dit Djamaluddin.

Hagen, Chapi et le colonel Argounov attendaient Djamaluddin à la sortie du square de l'établissement. Ils entrèrent dans le bâtiment évacué de l'hôpital, Djamaluddin déplia une carte du quartier sur le rebord d'une fenêtre et dit :

— Nous placerons deux Ikarus devant l'entrée. Quand Wahha les aura vérifiés, je viendrai par ici avec vingt hommes. Alors il relâchera les femmes et les enfants et en route pour la Tchétchénie.

— J'irai avec toi, dit Hagen.

— Non, tu pars maintenant pour nous attendre à l'entrée de Mesken-Yourte, juste derrière le rocher où Islam s'est tué l'an dernier. Au moment où les bus passeront le rocher, à toi de les anéantir.

Même Argounov en resta coi.

— Mais... dit-il.

Djamaluddin se tourna vers lui, et le colonel constata que l'Avar

était sous l'empire d'une furie telle qu'il se contrôlait à peine.

— Pas de *mais* qui tienne ! coupa Djamaluddin. Ces types ont pris nos femmes et nos enfants en otages. Et si un seul de ces types en réchappe, aucun de nous n'aura plus le droit de se regarder comme un homme. Si Allah le veut, Il sauvera ceux qui les accompagnent.

Argounov doutait fort qu'Allah pût faire le tri des passagers au moment où le bus encaisserait une roquette. Il partit avec Hagen quinze minutes plus tard, emmenant cinq hommes de Djamaluddin choisis parmi les meilleurs et quinze combattants d'élite du groupe Alpha.

Une fois Djamaluddin reparti, Wahha Arsaïev descendit de nouveau dans la cave. Il examina soigneusement le système explosif, fit un pas pour sortir mais se ravisa et revint renifler les bouteilles.

Sa rencontre avec Djamaluddin l'avait fortement contrarié. L'Avar n'avait pas la moindre possibilité de l'empêcher d'agir et pourtant le Tchétchène éprouvait une horreur féroce, presque irrationnelle devant tout ce borborygme. Une horreur qui appelait des actes en retour. Il regrettait déjà d'avoir montré à l'autre le dispositif de mise à feu du bâtiment. Finalement, il fit venir les deux artificiers qui lui restaient, Roustam et Issa.

— Va monter la dernière bouteille dans une chambre et arme-la séparément, ordonna-t-il à Issa en levant le doigt à la verticale.

Ce n'était guère logique mais nul ne discuta. Wahha commit de nombreuses erreurs ce jour-là. Comme on le dirait par la suite, celle-ci fut d'entre toutes la plus fatidique.

Nouveau coup de fil de Wahha au bout de vingt minutes.

— Où sont tes bus ?

— Ils seront en place dans une heure et demie.

On aurait pu les mettre en place avant. Mais Djamaluddin voulait donner à l'Alpha le temps de bien faire les choses.

— OK, dit Arsaïev. En attendant il n'y a pas un morceau de pain dans toute la baraque. Ces bonnes femmes gueulent toutes comme des enrégées. Apporte-leur à bouffer.

Le Tchétchène disait vrai : la maternité et l'hôpital avaient une cuisine commune, et elle n'était pas dans la maternité.

— Dix enfants en échange, répondit Djamaluddin.

Indigné, Arsaïev manqua de s'étrangler.

— Holà ! lança-t-il. C'est moi qui te rends service. Parce qu'en plus je devrais payer la nourriture avec des enfants ? Ce sont tes enfants, pas les miens !

— Tous les enfants sont des enfants d'Allah, renvoya Djamaluddin.

Mon grand-père se levait toujours quand un enfant entraînait dans la pièce, pas le tien ? Et pourtant il avait fait vingt ans de goulag où il avait égorgé vingt-sept hommes. Si le moindre cheveu tombe de la tête de ces enfants, je t'apprendrai de qui ils sont !

Wahha n'avait pas le choix. Et puis il voyait bien que l'autre avait raison.

— C'est bon, je te rends dix enfants, répondit Wahha.

Dix minutes plus tard, Djamaluddin allongeait le pas sur l'allée de la maternité. Deux gars marchaient derrière lui avec deux sacs de nourriture, et Djamal aussi portait le sien. Il passa la porte et le déposa aux pieds de Wahha Arsaïev.

Le sac fut emporté. Sur un signe d'Arsaïev, on remit deux nourrissons à Djamaluddin qui sortit sur le perron, les confia à l'un des gars et prit encore un sac. Le gars courut au portail avec les nouveau-nés qui furent aussitôt chargés dans une ambulance. Alors le gars revint sur ses pas.

Entre-temps Djamaluddin avait échangé un deuxième sac contre deux bébés. Il les sortit et les remit au deuxième gars qui, à son tour, pressa le pas vers le portail.

Il y eut ainsi quatre sacs d'échangés contre huit bébés. Quand Djamaluddin apporta le cinquième, il vit Arsaïev planté dans le couloir, souriant, les bras croisés.

— Qu'est-ce que tu attends ? dit Arsaïev. Va-t'en. Et reviens avec les bus.

— Il en manque deux.

— Tu ne serais pas trop gourmand par hasard ?

— Sans eux je ne bougerai pas d'ici, répondit Djamaluddin.

Alors Arsaïev enfila le couloir et s'éloigna. Il revint au bout de trois minutes avec deux poupées hurlantes, une dans chaque main. Ne pouvant porter à la fois deux bébés et un fusil, il avait sa kalachnikov en bandoulière.

Il avançait vers Djamaluddin par un couloir d'hôpital si vieux qu'on voyait du bois vermoulu à travers un lino roux élimé. L'Avar l'attendait, appuyé sur le tranchant d'une porte vitrée qui menait du perron au couloir.

Arsaïev n'était plus qu'à dix pas de lui quand Djamaluddin s'avança à sa rencontre.

L'instant d'après la maternité explosa.

La maternité comportait deux ailes : l'ancienne, en dur, construite avec l'hôpital, et la nouvelle, faite de vagues panneaux préfabriqués. Les deux ailes se joignaient à l'entrée, où se trouvait Djamaluddin. Arsaïev, avec ses deux bébés, venait du "nouveau" bâtiment ; deux autres boïéviks, Ali et Rouslan, se tenaient assis les armes à la main

sur le guichet d'accueil, situé dans l'aile ancienne.

L'explosion tonna sous le "nouveau" bâtiment. Un éclair orange jaillit des vitres du rez-de-chaussée. Une seconde plus tard, ces vitres volèrent au-dehors avec des cadres de fenêtre et des bribes de chair humaine. La bâtisse se plia et Djamaluddin vit l'onde de choc déchirer les murs comme du papier peint dans le dos d'Arsaïev.

Wahha fut projeté en avant. Djamaluddin, soufflé avec la porte vitrée, fit plaf contre un chauffe-eau mastoc installé dans l'entrée.

En pleine chute, il attrapa son pistolet et tira sur Wahha. Le souffle de l'explosion les souleva tous les deux, et Djamaluddin n'était pas encore retombé au sol qu'il vit le Tchétchène retourné par un violent appel d'air, et le petit paquet hurlant qu'il portait de la main droite coupa la trajectoire de la balle, de calibre 9, qui se ficha dans le front du bébé, lui transperça la tête en faisant gicler des gerbes de cartilage et de sang, puis vint se loger dans l'épaule de Wahha.

Deuxième explosion. Le bâtiment fut rasé comme à la hache, et Djamaluddin reçut sur la tête une grosse plaque de bronze marquée *Meilleure maternité de la république*, avec, en prime, de la vermoulure de basting tombée du perron.

De la demi-heure qui suivit, Djamaluddin ne garda aucun souvenir.

Ses compagnons lui raconteraient qu'il s'était lui-même extirpé des décombres quelques minutes plus tard, se lançant à l'attaque avec ses hommes et les combattants de l'Alpha.

Ils se jetèrent dans le vieux bâtiment quand un incendie s'y déclara mais, comme ils y trouvèrent des otages encore vivants, quelques-uns de ses hommes se mirent à les repêcher cependant que Djamaluddin fonçait plus avant dans la partie de la bâtisse qui tenait encore debout.

Ils entrèrent dans une chambre au plafond écroulé. Les lits du premier étage étaient tombés sur ceux du rez-de-chaussée. Un boïévik enfilait une blouse de médecin dans un coin, escomptant sans doute s'échapper du bâtiment à la faveur du branle-bas général. Le médecin gisait là, une balle dans la tête. Djamaluddin et ses hommes abattirent le terroriste avant qu'il eût le temps de mettre la main à son arme.

En passant près du bureau directorial, quelqu'un buta sur un fil : un miracle que Djamaluddin eût été épargné par des éclats de grenade. Puis il y eut un combat bref mais acharné au pied de l'escalier central. Quand il fut terminé, le mur était criblé d'impacts et deux corps pendaient bras ballants à la rampe, dont celui d'un oncle de Djamaluddin.

Ils envoyèrent deux grenades l'une après l'autre dans l'infirmerie avant d'y entrer en flèche. Ils arrosèrent à la mitrailleuse une rangée d'armoires et un frigo géant. Personne dans les armoires, mais du frigo fut débusqué un boïévik qui en tomba avec des fioles de sang. Un sang dont Djamaluddin eut bientôt le pantalon trempé.

Puis ils se précipitèrent dans le bloc où ils trouvèrent un chirurgien qui s'escrimait sur le ventre ouvert d'une parturiente avec un Tchétchène en treillis qui tenait à la main un nouveau-né étranglé par ses premiers vagissements. Le Tchétchène leva les yeux sur Djamaluddin et, d'un geste remarquablement tranquille, trancha le cordon ombilical à l'aide d'un bistouri étincelant. Puis il tendit l'enfant à Djamal en lui disant :

— Tiens.

Ce fut Tachov qui prit l'enfant. Djamaluddin pointa son arme sur la tempe du boïévik et pressa la queue de détente. Le tir cloua le Tchétchène au mur. Djamal s'approcha du billard et vit les mains du chirurgien qui tremblaient.

— Tu as la tremblote, ou quoi ! Recouds ça, dit Djamaluddin.

Tout cela, il le reverrait en rêve de nombreuses fois sans pour autant s'en souvenir. Il n'avait vraiment de souvenir que de ce qui fut une demi-heure plus tard.

Il sortit de la bâtisse couvert de sang et de tripes mais, par un étrange caprice du sort, indemne. Deux brûlures de balles bâillaient à son treillis alors que lui-même n'avait pas une égratignure ni le moindre choc provoqué par les explosions ou l'effondrement du toit sur sa tête. Rien qu'une douleur sourde au bras gauche. Quand il regarda sa montre, il y vit une balle logée au cœur du cadran. Une vilaine ecchymose était en train de lui noircir la peau.

De retour au perron, Djamaluddin constata qu'un tronçon du couloir avait résisté. Un panneau préfabriqué se dressait sur son socle comme une dent cariée tandis que le plancher pourri couvert de lino s'était enfoncé sous terre. Du haut de ce socle, Djamal sauta sur les décombres et remarqua un mort gisant le nez au sol. Il le tâta du pied et s'assura que ce n'était pas Wahha Arsaïev. D'où venait ce cadavre, mystère. L'homme avait sans doute réchappé de l'autre bâtiment mais s'était fourvoyé dans sa retraite.

Ayant écarté le corps, Djamaluddin découvrit dessous un petit paquet de langes à dentelles rouges. Le bébé n'avait pratiquement plus de tête : le tir du Makarov, presque à bout portant, lui avait emporté la moitié du crâne. Pas une trace du deuxième bébé. On lui raconterait plus tard qu'il avait été mis à l'abri par un combattant : le nouveau-né hurlait horriblement, à quoi il avait dû finalement la vie sauve. Après s'être enfoncé dans le sol, il ne s'en était tiré qu'avec une luxation du doigt.

Djamaluddin s'assit par terre, souleva le paquet de langes et le serra fort contre lui. Des tirs de PM crépitaient encore çà et là dans le bâtiment, des sapeurs ratissaient les fonds de couloirs à la recherche de cordons-pièges et les voitures de pompiers arrosaient de mousse blanche les ruines fumantes.

Hagen et Argounov, entre-temps, étaient revenus à Bechtoï. Leurs armes n'avaient plus guère d'utilité désormais. Voyant Djamaluddin, Hagen vint se faire donner des ordres. Dans le tohu-bohu général, il n'avait pas bien compris ce que son chef faisait là mais, quand il eut sauté dans les décombres, il trouva l'Avar en train de langer le bébé.

Djamaluddin n'avait sans doute jamais fait cela – langer des nouveau-nés – et quel horrible spectacle que de voir un homme souillé de sang et de suie langer une fillette sans tête dans de la dentelle rouge.

Absent de Bechtoï au moment de l'attentat, Zaour Kemirov atterrit à la base aérienne par le premier avion qui se posa douze minutes après la catastrophe. Etrange coïncidence, l'appareil amorça la manœuvre de descente juste au-dessus de la maternité.

Zaour n'eut pas la tête aux affaires pendant longtemps, mais *business is business* et il décrocha son téléphone pour appeler au Kremlin le chef adjoint du cabinet présidentiel et s'enquérir, mine de rien, de la venue du président et de tout le reste.

— Zaour Ahmedovitch, lui répondit un chaleureux baryton, soyez compréhensif : si le président se fait construire une villégiature dans un site qui vient de vivre une tragédie aussi terrible, ce sera reçu comme un véritable crachat à la figure de la république.

Le maire de Bechtoï observa un silence, puis il dit :

— Je ne crois pas aux coïncidences, Ivan Vitalievitch. Ahmednabi Aslanov aurait fait des pieds et des mains pour signer l'arrêt de mort de notre projet. Et il a gagné.

— Zaour Ahmedovitch, cherchez les preuves. Si vous les trouvez, je vous jure personnellement que Moscou sera intraitable. C'est peu dire qu'on le limogera : on le crucifiera ! Mais les faits sont les faits. Imaginez un peu ce que dira la garde fédérale ! Est-il seulement pensable dans ces conditions d'assurer la sécurité du chef de l'Etat fédéral dans votre région ?

Zaour Kemirov apprit plus tard que, deux jours après l'attentat, le président russe faisait déjà du ski. Il avait jeté son dévolu sur la Clairière rouge, près de Sotchi. Et un mois plus tard, le secrétariat général du Kremlin validait le projet de développement de la Clairière rouge pour un milliard de dollars.

Tout le réseau économique des wahhabites fut démantelé dans Bechtoï. Et plusieurs maisons furent brûlées avec leurs habitants.

Djamaluddin reconstitua son armée de volontaires. Plus personne n'osa la dissoudre.

OÙ L'ON APPREND COMMENT SAPARTCHI TELAÏEV NÉGOCIA
SA NOMINATION AU POSTE DE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
ET COMMENT LE MINISTRE DES FINANCES ET LE DIRECTEUR
DU FONDS DE PENSION FIRENT DE MÊME ; ET OÙ L'ON APPREND
ENFIN POURQUOI CHAPI, NATIF D'UN VILLAGE DE HAUTE
MONTAGNE, DEVINT À DOUZE ANS OFFICIER DU KGB
À L'ÉPOQUE DE L'URSS

La vie c'est la vie, mais la mort c'est autre chose. Tout le monde vint présenter ses condoléances aux proches d'Adam Telaïev : tous les ministres, tous les bandits et même tous les propriétaires en titre des téléphones mobiles confisqués par Adam. Vinrent aussi les Kemirov accompagnés de Kirill Vodrov. Vint Chapi Tcharakhov. Au soir du deuxième jour, la villa luxueuse de Sapartchi, érigée sur le littoral à cinq kilomètres de Torbi-Kala, reçut même la visite de Fedor Komissarov, procureur général adjoint et chef du Comité d'urgence.

Au vrai, Fedor Komissarov rendait souvent visite à Sapartchi depuis qu'il lui avait manifesté des égards dans l'affaire de l'attentat ; et bien que très riche, l'ami du président de la Russie ne rechignait jamais à grailler gratis dans les restaurants de Sapartchi, pas plus qu'il n'avait refusé le cadeau que l'autre lui avait fait d'une Porsche Cayenne.

Fedor Komissarov commença par butiner de-ci de-là dans l'assistance, puis il se retira avec Sapartchi sous une tonnelle et lui fit part de son indignation devant l'absence de Gamzat Aslanov qui n'avait toujours pas présenté ses condoléances. Sapartchi lui-même se disait choqué, et plus choqué encore par les rumeurs selon lesquelles Gamzat serait allé à Moscou pour négocier sa place de président. Aussi l'interrogea-t-il prudemment sur ces rumeurs.

— Qui parle de cela ? fit Komissarov d'un air mécontent.

— Gamzat lui-même s'en vante à tous les coins de rue. Il prétend être allé à Moscou et avoir conclu pour deux cents millions de dollars !

Affectant l'étonnement, Komissarov en leva même les bras au ciel.

— Pur mensonge ! s'écria-t-il. Il a fait le déplacement à Moscou, c'est vrai, mais quand on lui a demandé comment il développait le programme fédéral *Industrie Caucase*, il nous a montré des photos des usines de Kemirov. Il nous prend pour des idiots, ou quoi ?

— Qui sera le président de l'Avarie, alors ?

Sourire de Komissarov :

— Notre idée, c'était de miser sur un homme qui déteste les wahhabites. J'ai défendu votre nom tandis que mon adjoint Kirill

Vodrov a défendu celui de Zaour Kemirov. Et c'est Zaour qui sera président.

— Parce que ces choses-là sont décidées par votre adjoint ?!

— Elles sont décidées par Ivan Vitalievitch ; or le père de Kirill est un copain de classe d'Ivan, et Kirill a la confiance d'Ivan sur toute la ligne. Voilà pourquoi il est chargé de l'enquête sur le meurtre d'Adam. Il lui a rapporté qu'Adam a été tué par son oncle qui craignait d'être brouillé par sa faute avec toute la région !

— Mais vous pouvez téléphoner au Kremlin et rendre compte au président de l'état réel des choses !

— Quel compte rendu puis-je faire si l'enquête est placée sous l'autorité de Vodrov ? para Komissarov en ajoutant avec un sourire : A ce qu'on dit, Vodrov a déjà reçu dix millions de dollars des Kemirov pour faire passer cette version des faits. On lui aurait même promis Avarie-Transflotte en prime.

Trois jours plus tard, Sapartchi invita le chef du Comité d'urgence dans un village de vacances qui appartenait à Avarie-Transflotte.

On y passa un moment fabuleux et quand, sur le coup de midi, Fedor Komissarov se réveilla et passa dans le salon en robe de chambre, il trouva une cassette VHS près de la cafetière en argent.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une cassette avec les aveux d'un scélérat qui a mis la main au meurtre du chef du centre T, dit Sapartchi Telaïev.

— Qui est le commanditaire ? s'enquit le haut fonctionnaire moscovite. Des terroristes ?

L'autre soupira :

— Bien sûr, mais c'est une affaire complexe, assurément, parce que leur dessein est autrement diabolique. Le commanditaire, c'est le chef de la milice de Bechtoï Chapi Tcharakhov. Son fils Gadjimurad a pris en main la direction des opérations. Le pire, c'est qu'il ne s'agit pas là d'un règlement de comptes personnel. Chapi Tcharakhov avait fait le calcul de prendre la tête du centre antiterroriste de la république après le meurtre d'Adam. Savez-vous ce qu'il disait aux exécutants ? Maintenant l'Avarie est à nous ! Et ce n'était ni l'argent ni le poste qu'il avait en tête ! Chapi Tcharakhov est un wahhabite invétéré ! Ses hommes couvrent les terroristes ! Aucun terroriste n'a été arrêté dans le district de Bechtoï et les wahhabites lui renvoient l'ascenseur : aucun attentat de perpétré !

Sourire froid du Moscovite :

— Chapi est l'homme des Kemirov.

— Justement ! Et qui sont les Kemirov ? De fieffés séparatistes ! Des gens qui arment et entraînent ouvertement une bande entière pour renverser le régime en place dans la république ! Voilà pourquoi ils

voulaient voir Chapi à la tête du centre T.

Son petit-déjeuner pris, le haut fonctionnaire visionna la cassette. On y voyait en effet un jeune homme qui se disait complice du meurtre d'Adam Telaïev. Pis que cela, il prétendait avoir été briefé par Chapi Tcharakhov en personne qui, selon ses dires, avait invoqué Djameluddin Kemirov en promettant que le meurtre de "ce chien d'Adam, suppôt des kâfirs" serait le premier pas vers l'instauration du califat caucasien sur le territoire de la république. Après quoi le jeune homme déclarait qu'il craignait d'être éliminé par ses complices dont il ne partageait pas les idées antirusses, et priait que la cassette fût communiquée aux instances judiciaires au cas où il viendrait à disparaître ou à périr.

— Et qui est ce garçon ? demanda Komissarov.

— Andi Chadoïev. Porté disparu depuis trois jours. La cassette m'est parvenue hier en recommandé. Je ne pouvais pas passer à côté...

— Mais c'est du flan, dit Fedor Komissarov.

Telaïev eut l'air hébété.

— Comment ça du flan ? répartit Sapartchi en affectant la dignité. Un homme sacrifié, au péril de sa vie, dénonce...

Le visage de Komissarov se revêtit d'une expression presque bestiale. Il se pencha brusquement sur son interlocuteur dont il manqua de renverser la chaise roulante, et dit doucement avec des accents de menace :

— Candidat à la présidence de la République ? Sur la foi d'une déposition invérifiée de la bouche d'un inconnu planqué on ne sait où ? Pour qui nous prends-tu ?

— Par Allah, dit Sapartchi, je jure que mon neveu a été tué par Chapi et Gadjimurad. Je n'en resterai pas là.

— Il me faut des preuves plus tangibles.

— Mais les voici ! s'écria Sapartchi Telaïev en poussant vers Fedor Alexandrovitch une petite mallette. L'autre l'ouvrit et constata qu'elle était bourrée d'euros par liasses de cinq cents.

Alors Fedor Komissarov prit son mobile sous les yeux de Sapartchi et tapa un numéro :

— Allô ? C'est moi. Je viens de recevoir une info pas croyable. Sur les vrais commanditaires et les vraies motivations de l'assassinat du chef du centre T en république d'Avarie-Dargo-Nord.

Le surlendemain, Chapi Tcharakhov se rendit à Torbi-Kala pour une réunion de travail. Il rendit compte au ministre de l'Intérieur des préparatifs d'accueil du vice-Premier ministre et déjeuna avec Arzo. Un déjeuner durant lequel il traita de tous les noms les miliciens de la Spéciale (l'OMON) qui avaient envahi la ville : près de cinq cents hommes qui se comportaient comme des imbéciles.

Ils se quittèrent avant deux heures de l'après-midi et Chapi reprit la route de Bechtoï au volant d'un Land Cruiser gris argent avec son fils Gadjimurad et son neveu Vali pour passagers.

Pour cause de vaillance, le Land Cruiser de Chapi n'était pas blindé. Chapi aimait à dire que les flics ne le toucheraient pas en tant que rouge, et les bandits non plus en tant que caïd rouge. Quant aux autres, disait-il, tous des pigeons : capables de fienter, mais pas de tuer. Le raisonnement se tenait mais seul un brave pouvait raisonner de la sorte : un brave trouvera toujours de bonnes raisons à sa bravoure, comme un pleutre, à sa pleutrerie.

Une telle insouciance ne fut pas du goût d'Arzo qui voulut lui donner une escorte. "Vachement utile ! dit Chapi. Tes hommes sont plus coursés que moi-même." Mais des combattants d'Arzo l'accompagnèrent tout de même jusqu'au tunnel de Kurchi, d'où ils firent demi-tour.

Aux approches de Bechtoï, la route fourchait : d'un côté la ville, de l'autre la base aérienne. Il y avait là un arrêt de bus qui grouillait toujours de monde. Chapi ralentit parce qu'il y avait aperçu deux hommes de sa connaissance.

A cet instant il fut doublé par une Nissan noire sans plaque d'immatriculation qui stoppa aussitôt sur le bas-côté. Quatre hommes en descendirent prestement qui se mirent à tirer sur la voiture de Chapi à coups de Stetchkine. La première balle tua Vali qui était à l'arrière. La deuxième se logea dans l'épaule de Chapi qui eut à peine le temps de faire un tête-à-queue. Le véhicule partit en travers de la route, défonça la glissière et s'échoua à plat ventre sur un gros rocher arrondi qui ressemblait à une meule de fromage. Derrière la meule, c'était le précipice. Le Land Cruiser se balança quelques secondes puis s'effondra, mais pas dans le vide : côté route, sur le toit. Il rebondit sur le bitume, se coucha sur le côté, et silence.

Les gars de la Nissan accoururent au Land Cruiser mais déjà toute une foule venue de l'arrêt de bus s'agglutinait autour de la voiture accidentée. Les attaquants sautèrent dans leur jeep et décampèrent.

Gadjimurad, le fils de Chapi, fut le premier qu'on remarqua. De la place avant où il n'était pas attaché, il avait volé sous le choc à travers le pare-brise de verre feuilleté, et ceci avec une force telle qu'il se retrouvait à moitié sur le capot. Les gens cassèrent les restes du pare-brise et allongèrent Gadjimurad sur la route. Une vieille Moskvitch passa à ce moment-là, dont le conducteur aida les gens à charger le garçon sur sa banquette arrière.

Après quoi l'on entreprit de sortir Vali mais un vieil homme remarqua qu'il avait le front troué et cria qu'il était trop tard. Le plus dur fut de désincarcérer Chapi. Le véhicule était couché sur le flanc gauche et l'on voyait bien qu'il avait le bras coincé entre l'asphalte et

la portière défaite. Sans doute avait-il tenté de s'éjecter lorsqu'il était encore conscient et que sa jeep avait chu du rocher.

Oh ! hisse ! et la foule, faisant basculer la voiture, la remit sur ses quatre roues. Chapi était renversé sur son siège, les yeux clos, coincé entre le dossier et la potence du volant faussée par le choc.

Ce fut alors que la Nissan reparut. La foule, trop occupée, ne la vit pas venir. Certains diraient plus tard (ayant vu la scène de l'arrêt de bus où ils se trouvaient) que c'était une autre jeep parce que la première était partie vers Bechtoï alors que celle-là venait du tunnel. Toujours est-il que les deux quatre-quatre étaient noirs, sans plaque d'immatriculation, transportant quatre passagers qui cette fois s'en éjectèrent avec des fusils-mitrailleurs et non plus des Stetchkine. Ils se mirent à tirer en l'air et semèrent la débandade. Le conducteur de la Moskvitch dans laquelle était Gadjimurad démarra sur les chapeaux de roues.

Les tireurs s'approchèrent du Land Cruiser, anéantirent la potence du volant à coups de feu, arrachèrent Chapi comme un navet au potager, le jetèrent dans leur jeep et mirent les bouts.

Ils avaient laissé Vali sur le macadam parce que, ayant le sens de l'observation, eux aussi s'étaient aperçus de son trou à la tête.

Djamaluddin eut connaissance de l'arrestation de Chapi – si tant est qu'on puisse appeler cette histoire une arrestation – sept minutes après les faits. Il emmena ses hommes sur-le-champ vers le fatidique arrêt de bus. A mi-chemin, il reçut un appel d'Arzo Khadjiev.

— Ce n'est pas moi, dit Arzo.

— J'espère que tu ne mens pas, répondit Djamaluddin.

Il faut bien reconnaître que l'affaire fit scandale, et quel scandale ! C'était tout de même le chef de la milice de la deuxième ville de la république qu'on venait d'enlever... La procureure semblait avoir du sparadrap sur la bouche. Bechtoï, envahi par les troupes, bourdonnait comme une ruche qu'on attaque. Mais Chapi n'était nulle part, ni à la maison d'arrêt de Torbi-Kala ni dans aucune autre maison d'arrêt.

Les rumeurs les plus folles coururent à travers la république. On racontait entre autres que Chapi avait été enlevé par des boïéviki. Que c'était un coup d'Arzo Khadjiev. Ou de Djamaluddin Kemirov qui avait des comptes à solder avec le chef de la milice.

Au troisième jour, le mystère s'éclaircit : l'un des enquêteurs de Komissarov, trop bavard, dit que Chapi était détenu à la base de Bechtoï.

Zaour Kemirov fut parmi les premiers à connaître la nouvelle à onze heures du matin. Il réfléchit quelques minutes avant de presser le

bouton de l'interphone en demandant sèchement une escorte pour Torbi-Kala. Dix minutes plus tard, Zaour prenait place dans sa Mercedes blindée. A ce moment-là, les voitures de Djamaluddin entrèrent dans la cour.

— Je vais avec toi, dit Djamaluddin.

Zaour secoua la tête et dit :

— Si tu ne veux pas que Chapi soit tué, reste ici. Ecoute-moi au moins une fois dans ta vie.

Chapi Tcharakhov, chef de la milice de Bechtoï, avait le grade de colonel réserviste du KGB.

Il était né dans le village de haute montagne d'Ahmad-Kala et personne au début ne voulut croire qu'il avait vraiment embrassé une carrière dans les services parce qu'il descendait d'une famille très religieuse. Même dans le contexte d'une commune où les gens n'avaient jamais cessé de prier et où le président du kolkhoze se rendait tous les vendredis à la mosquée dans sa voiture de fonction, Bagaoudin Tcharakhov, le grand-père de Chapi passait pour un juste.

Bagaoudin avait huit fils tous élevés dans la vénération d'Allah. Il plaçait des espoirs tout particuliers dans son petit-fils Chapi qu'il se fit un devoir d'instruire dès l'âge de six ans ; à douze ans, Chapi connaissait le Coran par cœur et parlait un arabe si pur que plus tard, quand il alla au Caire, des professeurs de l'université de théologie vinrent lui rendre visite rien que pour l'écouter.

Un jour que Chapi avait treize ans, Bagaoudin l'emmena à Chamkhalsk où il avait à faire. La route longeait une gorge abrupte au fond de laquelle courait le torrent Kara-Angu ; en aval du village de Narkent, elle passait d'une rive à l'autre par une digue. A cet endroit, Bagaoudin demanda au chauffeur de s'arrêter (celui-ci les avait pris en stop). Chapi et lui descendirent vers le cours d'eau parce que c'était l'heure du *namaz* et que, sous la digue, on pouvait faire ses ablutions.

Le chauffeur n'étant pas d'ici, il jugea étrange que ses deux passagers descendent au beau milieu d'une route déserte. Que ce fût pour la prière ne lui avait même pas traversé l'esprit.

Quand il entra dans Narkent, le chauffeur avisa une voiture des gardes-frontières. Il s'arrêta et raconta aux militaires que deux hommes étaient descendus de son camion près de la digue : un jeune et un vieux.

La patrouille se trouvait là parce qu'une bande sévissait dans le district en pillant les magasins. Deux jours plus tôt, elle avait dévalisé celui de la garnison. Or la bande comptait effectivement, entre autres, un jeune et un vieux, et le lieutenant du véhicule de patrouille crut qu'ils étaient descendus du camion pour entrer dans Narkent par un sentier et piller le magasin.

Le vieil homme et son petit-fils avaient fini leurs ablutions quand Bagaoudin dit soudainement à Chapi au moment de commencer la prière :

— Chapi, qui va là en amont ? Va voir, il veut te parler.

Etonné (parce qu'il n'avait vu personne), Chapi monta dans la direction indiquée par Bagaoudin. Le vieux déroula son tapis de prière et commença le *namaz*. Ce fut alors que la patrouille se montra du haut d'un remblai. Chapi ayant déjà disparu au tournant d'une sente, les militaires virent un homme seul, de dos, debout dans les pierres.

— Pas un geste ou je tire ! cria le lieutenant.

A cet instant Bagaoudin se mit à genoux et se pencha en avant pour prier. Le lieutenant pensa que c'était pour ramasser une arme cachée dans les galets. Il tira. La balle toucha le vieux entre les omoplates et le jeta dans le torrent.

L'affaire fit grand bruit. Les gardes-frontières furent mutés d'urgence à Oussouriïsk parce qu'on craignait la vendetta. Leurs noms furent tenus secrets. Le chauffeur du camion eut droit à un entretien au KGB, par suite de quoi il quitta précipitamment la république.

Résultat, on ne retrouva personne : ni le lieutenant, ni le chauffeur, ni le soldat de la patrouille.

Cinq ans plus tard, Chapi Tcharakhov, petit-fils de Bagaoudin Tcharakhov abattu par les gardes-frontières, débarqua à Moscou et fut admis sur concours – du premier coup – à l'Ecole des hautes études de l'Asie et de l'Afrique.

Le principal atout de Chapi était sa connaissance irrécusable de la langue arabe, à quoi s'ajoutaient un zèle extrême et un dévouement total aux idéaux du communisme. En dépit de ses origines caucasiennes (on n'aimait pas beaucoup les basanés à l'Ecole) il devint d'abord secrétaire du comité du komsomol de sa promotion, puis le premier de la promo admis au Parti.

Ainsi fut-il diplômé de l'Ecole et envoyé comme interprète en Syrie. A son retour, il fit l'école supérieure du KGB et en sortit avec mention.

En 1989, surprise : Chapi Tcharakhov, jeune et brillant officier, demanda et obtint sa mutation sur le territoire. Il fut affecté à Torbi-Kala, chargé d'observer l'essor de l'extrémisme islamiste dans la république.

Il n'y a rien qu'on aime tant dans le Caucase que de faire de la lèche à la hiérarchie mais il faut dire que Chapi Tcharakhov, même à côté de ses collègues, se révéla à ce poste un salopard de première. Il fréquentait avec zèle toutes les mosquées, rendait compte de chaque entretien auprès de chaque mollah et envoyait tous les mois un rapport à Moscou pour montrer que la république était le siège d'un réseau ramifié d'espionnage islamiste, dirigé de l'étranger.

La hiérarchie encourageait vivement son dynamisme parce que, en

toute logique, plus grand était le nombre des espions de l'étranger, plus fort était le rôle du KGB dans la défense de l'Etat.

Six mois plus tard Chapi avança l'idée que les espions infiltrés de Turquie avaient pu recruter comme agents de liaison des travailleurs affectés à la construction du port maritime de Torbi-Kala dans les années 1970, et particulièrement les chauffeurs de poids lourds qui étaient en mesure de se déplacer sur le territoire de la république. Il exigeait qu'on établisse les noms de tous ces chauffeurs, surtout s'ils avaient démissionné inopinément ou s'ils avaient changé de lieu de travail dans des circonstances non élucidées.

Il poussa le zèle jusqu'à demander les noms de tous les militaires en service dans les postes-frontières, eussent-ils déjà démissionné, convaincu qu'un entretien individuel serait d'une utilité inestimable pour pérenniser leur expérience de lutte contre le renseignement étranger.

Début 1991, le lieutenant-colonel Chapi Tcharakhov, chef du service de contre-espionnage du KGB dans la république d'Avarie-Dargo-Nord, partit en permission, disant qu'il se rendait dans son village natal.

Trois jours plus tard, le jeune et brillant officier entra dans un studio de photographie qui se trouvait rue Lermontov. Officiellement, la boutique était spécialisée dans les photos pour pièces d'identité ; officieusement, elle bricolait des pièces d'identité. Le patron faisait cela pour des clients bien choisis qu'il balançait de temps en temps au KGB.

Le lieutenant-colonel Tcharakhov pria poliment le patron de la boutique de lui fabriquer des faux sous un autre nom. Le photographe ne s'en étonna pas outre mesure parce que ce genre de commande n'était pas rare. Ce qui le surprit davantage était que Tcharakhov lui demandait de russifier son nom. Certes, la chose n'était pas bien compliquée ; mais il se révéla autrement difficile de lui retoucher le portrait, avec sa face basanée et ses cheveux couleur de mûre sauvage. Finalement, les cheveux furent teints en châtain. Les sourcils aussi, qui furent épilés à la racine de son nez. Délavée par une solution spéciale, sa peau mate devint gris sale. Et de lourdes valises se firent jour sous les yeux du jeune lieutenant-colonel.

Ceci fait, Chapi Tcharakhov alla dans son village natal et de là, par les montagnes, se rendit dans la Géorgie voisine. Le lendemain, il décollait de Tbilissi pour Moscou sous le nom d'Alexandre Ivanenko. Deux jours se passèrent encore et l'on vit Alexandre Ivanenko, ingénieur de trente ans à la physionomie typiquement slave et à la peau grise de quelqu'un qui buvait trop, sortir de l'aéroport de Krasnoïarsk.

De là, Alexandre Ivanenko prit un taxi pour la gare. Inquiet, il n'arrêtait pas de regarder sa montre en demandant au chauffeur s'il

aurait le dernier train pour Atchinsk. Une fois à la gare, Ivanenko acheta bel et bien un billet pour Atchinsk mais, curieusement, changea bientôt d'avis. Il attendit l'arrivée d'un train en provenance de Vladivostok, se mêla à la foule des voyageurs et loua une chambre à deux roubles la nuit chez une vieille femme décrépite.

Sergueï Kanychev, camionneur d'une cinquantaine d'années qui picolait beaucoup trop et salarié depuis six ans des fonderies Kramz, revenait de sa datcha dans un train à moitié vide quand il vit un type de petite taille en sarrau dégueulasse poser le derrière sur la banquette d'en face.

D'une poche de son sarrau, le type sortit un morceau de fromage enveloppé dans un linge ; de l'autre, un demi-litron de vodka. Kanychev le matait d'un œil envieux. Il avait déjà enfilé une chopine au magasin et il était très tenté de continuer. Mais pas un rond pour continuer, ayant déjà claqué sa dernière thune à boire deux jours plus tôt.

Le type décapsula sa bouteille et sortit d'une poche intérieure de son sarrau un verre de cantine. Bien le verre, se dit Kanychev. On voyait tout de suite qu'un mec qui avait sur lui verre et boustifaille c'était un mec posé.

Glouglou, le type se versa de la vodka dans le verre, découpa vaguement son fromage en grosses tranches inégales, porta le verre à sa bouche et demanda soudain :

— Sergueï, c'est toi vieille branche ?

— De quoi ? fit l'autre.

— Alex, Alex que j'm'appelle ! On a construit un pont à Minsk, toi et moi ! Tu draguais la Galina !

Sergueï avait bien travaillé à Minsk où il faisait effectivement la cour à une certaine Galina que d'ailleurs il avait failli épouser. Alex, il ne s'en souvenait plus mais il ne se souvenait plus de grand-chose, pour ne pas dire de rien, sinon qu'il voulait boire.

Donc, chemin faisant, Sergueï et Alex sifflèrent le demi-litron. Une fois à la gare, le hasard fit qu'ils prirent un autre demi-litron plus une bouteille de petit doux.

Le petit doux, on lui régla son compte dans la cage d'escalier avec des potes de Sergueï ; et quand ces potes-là, bizarrement, tournèrent de l'œil, les vieux amis montèrent chez Sergueï. Là, on parla de Minsk et de Galina.

Ils vidèrent encore un flacon et l'arrosèrent de petit doux. Ensuite il s'avéra qu'Alex avait encore un demi-litron. Dans une poche cachée de son sarrau.

Quand on en fut au troisième demi-litron, Sergueï eut l'impression de connaître Alex depuis toujours.

On décapsulait le quatrième demi-litron quand Alex dit qu'il avait quitté Minsk après une sale histoire. Il transportait du gravier d'une carrière. Sur le chemin du retour, il avait pris deux types en stop. Et tu sais quoi ? C'étaient des cambrioleurs qui venaient juste de casser un entrepôt. Alex avait tout de suite senti que ces deux-là n'étaient pas clairs mais bon, il avait laissé pisser. Après ça, plein de blêmes avec les flics qui le prenaient pour un complice. Encore un peu et bonjour la taule. Quant aux deux autres, disparus dans la nature.

— Ben ça alors ! dit Sergueï. Il m'est arrivé la même chose. Je travaillais dans le Caucase, à l'époque, à la construction d'un pont. Je transportais du gravier, et moi aussi j'en ai pris deux en stop : un jeune et un vieux. Le vieux, des yeux de loup, toujours à marmonner des trucs dans sa barbe, même pas du russe. Ça ne m'a pas plu du tout. En plus, il a fallu que je les arrête au beau milieu de la route, pas un carrefour, pas une maison, que dalle. Rien qu'une rivière. Deux kilomètres plus loin, je vois une patrouille. Ben, je leur ai tout dit, à eux de tirer les choses au clair.

— Ils ont fini par les tirer au clair ?

— J'sais pas. Rien à foutre. Ensuite, j'ai travaillé dans un autre secteur.

Sergueï fut trouvé chez lui une semaine plus tard parce que son corps commençait à sentir. Son contremaître avait trouvé louche qu'il fût absent le jour de la paie. Il gisait dans la salle de bains, la boîte crânienne brisée à la base, un tesson de bouteille de vodka près de lui. Rien n'avait disparu dans l'appartement. Il y avait même cinq roubles bien en évidence sur la table de la cuisine. Pour ne pas gâcher les statistiques, les miliciens notèrent dans le procès-verbal que le défunt, en état d'ébriété, s'était fracassé le crâne sur le bord de la baignoire. Nul ne se souvint de l'avoir vu en compagnie d'un ami de passage.

Sept jours plus tard, le major Klinychkine, un retraité des armées qui avait naguère servi comme lieutenant au poste-frontière de Narkent, fut retrouvé en bouillie sur un quai de Moscou : il était passé par-dessus la balustrade du pont Bolchoï-Kamenny en état d'ivresse.

Encore dix jours de passés, et ce fut Aliocha Antonov, de Karaganda, qui reçut un coup de couteau au hasard d'une rixe. Ce garçon, ingénieur du combinat métallurgique de la ville, était jeune mari et jeune papa, grâce à quoi un deux-pièces venait de lui être attribué dans une barre d'habitation de cinq étages. Aliocha Antonov avait été aux ordres de Klinychkine dans la malheureuse patrouille de Narkent.

Sa permission finie, le lieutenant-colonel Chapi Tcharakhov reprit son travail et présenta bientôt à sa hiérarchie de nouvelles recommandations visant à consolider l'ordre légal socialiste. Deux mois plus tard, il démissionnait du KGB.

Chapi Tcharakhov, chef des services de l'Intérieur (milice) de la ville de Bechtoï, officier de réserve du FSB et chevalier de l'ordre du Courage se réveilla sur le sol en béton d'une cellule d'isolement. Il faisait froid et noir. On l'avait menotté si fort qu'il ne sentait plus ses mains.

Il n'avait aucune illusion sur le sort qu'on lui réservait.

On lui avait appris à faire des interrogatoires, une compétence bientôt transmise à Djamaluddin qui fut très bon élève. Huit personnes avaient été interrogées sous les yeux de Chapi durant les six derniers mois. Des gens d'horizons très différents. Les uns étaient des fanatiques invétérés, des hommes aux yeux de verre qui semblaient ne pas avoir d'autre âme qu'en la possession d'Allah, et qui considéraient leur corps comme un vulgaire sac d'os qu'on pouvait laisser sur la route à tout moment et repartir plus libre. Les autres étaient des gens ordinaires entraînés dans le tourbillon de la guerre. L'un d'eux se révéla même un menu fretin du FSB, sans utilité. Aucun n'avait résisté plus de cinq minutes.

Chapi Tcharakhov ne doutait pas qu'il allait devoir faire tous les aveux qu'on exigerait de lui. Nombre de ceux qu'avait interrogés Djamaluddin sous ses yeux étaient heureux de mourir et d'aller au paradis, convaincus qu'il fallait être prêt à la mort à chaque instant de la vie, et pourtant aucun d'eux n'avait tenu le coup.

Non, Chapi n'était pas aussi fanatique que ceux-là. A vrai dire, il n'était même pas sûr d'être attendu par des houris au paradis, ni sûr non plus de l'existence du paradis. Sa carrière au KGB l'avait fortement perverti, et sa pratique religieuse ne consistait plus qu'à ne pas manger de porc et à faire un saut à la mosquée tous les vendredis.

A cet instant, dans la cave glacée de la base militaire Bechtoï-10, le colonel du FSB Chapi Tcharakhov ne put trouver la consolation ni dans les paroles du Prophète, ni dans les hadiths, ni dans les exégèses d'Al-Nawawi sur lesquelles il avait jadis soutenu sa thèse de doctorat. Il ne se rappela qu'une seule parole chère à son jeune camarade Djamaluddin : "Vis ta vie comme si tu étais déjà mort."

Il était deux heures de l'après-midi quand le cortège du maire de Bechtoï entra dans la cour de la somptueuse villa qu'avait occupée l'ambassadeur du Kremlin Pankov durant les deux derniers mois de sa vie, et où, désormais, vivait et travaillait Fedor Komissarov.

Le chef du Comité d'urgence accueillit le maire à l'entrée d'un bureau qui ressemblait à une salle du trône.

— *Salam aleikum*, Zaour Ahmedovitch, dit Fedor Komissarov en ouvrant grands les bras pour l'éteindre, geste plutôt inattendu de la part d'un Moscovite. Je suis terriblement heureux de vous voir ! Depuis trois mois que je suis ici, vous faites tout pour m'éviter ! Votre

frère et vous, je n'entends parler que de ça !

Zaour Kemirov n'avait pas d'autre choix que d'accepter en souriant l'étreinte du haut représentant de Moscou. Dans cette étreinte, Komissarov perdit un instant son sourire. Les mains du Moscovite palpèrent un petit pistolet à la ceinture du maire, ce qui l'alarma quelque peu. Il n'avait pas l'habitude qu'on entre dans son bureau avec un pistolet. Il préférait qu'on y entre avec de l'argent.

Les salutations finies, Komissarov, débonnaire, fit asseoir Zaour à un guéridon, celui-là même qui avait mis Sapartchi si mal à l'aise.

— Thé ? Café ? Ou peut-être un cognac ? proposa Komissarov avec un sourire avenant.

Le maire de Bechtoï choisit un café.

— Eh bien, pour moi, ma foi, ce sera un petit cognac, dit le chef du Comité d'urgence en sortant une belle bouteille d'un coffre rempli de papiers ; et, ma foi, du cognac français. On ne sait pas faire du cognac, chez vous, quoi qu'on dise. C'est pareil dans tous les pays musulmans.

Un officier en treillis ceinturé d'un fourreau à pistolet apporta un plateau d'argent avec café et bonbonnière, et le chef du Comité d'urgence servit personnellement la tasse de porcelaine à Zaour. C'était un café fort et parfumé, avec une mousse bien crémeuse qui s'accrochait à la cuiller de melchior.

— Laissez-moi vous dire franchement, dit Komissarov en regardant Zaour Kemirov droit dans les yeux, la situation est catastrophique dans la république, vous le savez bien. Le président est un voleur, et malade avec ça. Son fils, un voleur aussi, et qui ne pense qu'à sauver son butin. Il remue ciel et terre à Moscou, prêt à donner tout l'or du monde pour être nommé président. Or Moscou, aujourd'hui, vous savez ce que c'est.

— Non, répondit Zaour, je n'y mets pas les pieds.

— Et vous avez parfaitement raison, dit Komissarov. D'ailleurs, qu'iriez-vous faire à Moscou ? C'est plutôt à nous d'aller chez vous ! Vous avez créé quelque chose d'unique pour la république : des entreprises qui marchent ! Vous prouvez par votre propre exemple qu'on peut faire autre chose dans le Caucase que de piller ! On devrait vous envoyer tous ceux qui s'imaginent que le Caucase n'est rien d'autre qu'une terre de troubles et de désolation.

Silencieux, Zaour portait la tasse à ses lèvres. Fameux ce café.

— Franchement, dit Komissarov, personne n'énervé autant Gamzat que vous. Il regarde comme une menace l'existence même de vos usines. Savez-vous que c'est lui qui vous a envoyé Kirill Vodrov ? Eh oui, il a acheté mon adjoint pour deux cent mille dollars. Quand j'ai lu le rapport de Kirill, les bras m'en sont tombés ! J'ai dû tout épurer de ma propre main, et vous ne m'avez même pas téléphoné pour me dire merci !

Komissarov marqua une pause pour permettre au maire de lui dire merci, mais Zaour était trop occupé à ce moment-là. Sans doute avait-il avalé une gorgée de café trop brûlante, et quand le chef du Comité d'urgence comprit qu'il ne serait pas remercié du toilettage apporté au rapport de Vodrov, il continua :

— Il y a quelqu'un d'autre qui ne peut pas vous voir en peinture : Arzo Khadjiev. C'est un Tchène, lui, et les Tchènes sont nombreux dans votre district. Ils n'arrêtent pas de dire que vous les maltraitez, que vous leur avez cassé le marché. Il ne manquerait plus maintenant que les Tchétchènes aient le pouvoir dans les zones limitrophes de l'Avarie. Tout ça pour vous dire que je suis très heureux de vous voir enfin dans mon bureau, Zaour Ahmedovitch. Si je peux vous être utile, je m'en ferai une joie.

— Vous le pouvez, dit Zaour. J'ai un ami très proche, Chapi Tcharakhov. J'aimerais savoir de quoi on l'accuse et en quoi on peut l'aider.

— Tcharakhov ? C'est qui Tcharakhov ? demanda Komissarov étonné.

— C'est le chef de la milice de Bechtoï, dit Zaour. Un chevalier de l'ordre du Courage. Diplômé, en son temps, de l'école supérieure du KGB. Tout donne à penser qu'il a été victime de médisances répandues par des wahhabites masqués parce qu'il n'y a pas eu le moindre attentat terroriste à Bechtoï depuis qu'il est en place. Or, à ce jour, il est détenu à Bechtoï-10. C'est une provocation stupide. Imaginez un peu que les subordonnés de Tcharakhov ou ses amis fassent du tintouin. Ça fera mauvais effet si des défenseurs d'un colonel du KGB sont accusés de wahhabisme et si les choses vont trop loin.

— Dieu nous en garde ! fit Komissarov en levant les bras au ciel.

Là-dessus, il actionna l'interphone et, d'une voix forte :

— A-t-on un détenu du nom de Chapi Tcharakhov ? Très bien. Qu'on se renseigne pour m'en rendre compte.

Ceci fait, Fedor Komissarov sourit au maire de Bechtoï et dit :

— J'ai maintenant un rendez-vous... mais... que diriez-vous de me revoir ce soir ? D'ici là j'en saurai un peu plus sur le compte de votre Tcharakhov. Venez donc à ma résidence. A vingt et une heures.

Quand Zaour eut quitté le bureau, le haut fonctionnaire ravala son sourire et décrocha le téléphone :

— Alors, et votre Chapi, il n'a pas encore déposé contre les Kemirov ?

— Pas encore, lui répondit-on.

— Qu'est-ce que tu fiches depuis trois jours, mollasson ? Tu as un terroriste chevronné entre les mains et tu lui tiens son pot de chambre ? Ou il faut que je vienne m'en occuper personnellement ?

Le premier interrogatoire de Chapi eut lieu à une heure du matin. En fait, ce ne fut pas vraiment un interrogatoire. On l'introduisit dans un bureau et l'on se mit à le battre. Ces gens-là savaient s'y prendre. Ils savaient où ça faisait mal mais ils ne posaient pas de questions. Comme ils étaient cagoulés, Chapi ne put les reconnaître.

Deuxième interrogatoire le lendemain matin. On l'introduisit dans un bureau où se trouvaient deux majors que Chapi n'avait jamais vus ; le troisième homme était Micha Slivotchchine, adjoint de Komissarov.

— Le meurtre d'Adam, fit Slivotchchine, c'est toi le commanditaire ?

— Non, répondit Chapi.

Alors on le déshabilla et on l'attacha par des électrodes à une machine faite de fils et d'un vieil engin explosif. L'une des électrodes fut mise à même une plaie vive. On le tortura deux heures durant. A chaque question de Slivotchchine, Chapi répondait *niet*. Au bout de deux heures il perdit connaissance et les enquêteurs allèrent casser la croûte.

La troisième fois, on vint le chercher à cinq heures du soir.

On le fit monter dans une voiture et on le conduisit jusqu'à des baraquements désaffectés. Derrière les baraquements, il y avait une fosse pleine d'immondices. Chapi fut mis à genoux au bord de la fosse, et Micha Slivotchchine lui planta son fusil dans la nuque :

— Le meurtre d'Adam, c'est toi le commanditaire ?

— Non, répondit Chapi.

Il pensait que Slivotchchine allait tirer, mais le tchékiste ne fit que rire en poussant Chapi dans la fosse avec le pied. Un mètre cinquante de profondeur. L'autre évita la noyade de justesse en tenant son menton à l'air libre. Alors Micha Slivotchchine leva encore son PM et demanda :

— Le meurtre d'Adam, c'est toi le commanditaire ?

— Qu'est-ce que tu fais, fils de chien ?

— Je bute un terroriste dans les chiottes, répondit Slivotchchine.

Les tchékistes rigolèrent et Slivotchchine tira une rafale pardessus la fosse. Pour ne pas prendre une balle, Chapi dut plonger dans la merde. Ainsi le fit-on macérer durant deux heures, puis, quand Chapi se mit à perdre connaissance, ses tortionnaires le repêchèrent avec une gaule.

Ni le premier ni le deuxième jour Chapi ne fit les dépositions qu'on attendait de lui. Au troisième jour, Komissarov passa un savon à Slivotchchine au téléphone.

Fou furieux Slivotchchine.

Il ne savait plus comment s'y prendre. Habituellement, dans ce genre de situation, on amenait à la base la femme ou la fille du détenu pour faire avec elle la même chose qu'avec lui. Mais Djamaluddin avait placé sous sa protection toute la famille de Chapi. De plus, Slivotchchine jugeait dangereux de garder Chapi si près de Djamal.

Aussi Chapi fut-il transféré par hélicoptère à Torbi-Kala, et jeté dans une cellule spéciale du FSB. On le fit monter dans un bureau au mobilier scellé dans le sol, et on l'enchaîna à une chaise au siège démonté. Micha Slivotchkine posa devant lui une feuille de papier en disant :

— Voici tes dépositions, Chapi. Ton fils et toi avez tué Adam Telaïev. Tu l'as fait sur ordre de Zaour Kemirov qui voulait devenir président ; toi, tu briguais la place de chef du centre T. Tout ceci dans le but de créer un califat. Adam Telaïev vous ayant démasqués, vous avez décidé de le liquider. Signe ce papier et je te fiche la paix.

— Adam n'était pas foutu d'enfiler son froc avec ses deux mains, dit Chapi, alors démasquer des comploteurs...

Slivotchkine fit donc placer sous la chaise une plaque électrique, et sur la plaque, un bidon de lait vide. Il s'approcha de Chapi avec un bocal qui renfermait un rat mastoc.

— Je te conseille de signer le papier avant que cette bestiole ne te ressorte par la bouche.

Là-dessus, Slivotchkine jeta le rat dans le bidon et brancha la plaque. L'animal se mit à griller et à se débattre, cherchant à forcer l'unique orifice de son piège. Chapi cria pendant un quart d'heure avant de s'évanouir.

Slivotchkine blasphémait tant qu'il pouvait. Il fit venir un médecin et griffonna lui-même une signature sur le procès-verbal.

Au moment où Zaour Kemirov partait pour Torbi-Kala, le champion du monde de kickboxing Tachov Alibaïev, *alias* le Quintal, arrêta sa Lincoln Navigator sur le parking du marché libre.

Deux semaines s'étaient passées depuis que Djamaluddin avait interdit à Tachov d'épouser Diana. Deux semaines durant lesquelles Tachov avait perdu vingt kilos et dormi pas plus de dix heures. Même après la mort de sa mère Tachov n'avait pas tant souffert parce que alors il savait quoi faire et jouissait en toutes choses du soutien de ses amis et de l'approbation unanime de tout Bechtoï.

Or, là, il ne savait quoi faire. Bien sûr, il n'était pas question d'épouser Diana. Il ne pouvait risquer en aucun cas que ses enfants fussent traités un jour de fils de pute.

Et pourtant durant ces deux semaines où Tachov avait perdu vingt kilos, il était sorti par deux fois dans le couloir en pleine nuit pour prendre son Makarov dans la poche de son blouson et se le mettre à la bouche. Mais comme il savait qu'en se tuant pour une femme il n'irait jamais au paradis, il se garda de presser la queue de détente. Il ne doutait pas que sa mère l'attendait au paradis et ne pouvait tolérer qu'elle l'attendît en vain.

Quinze jours plus tard, malgré tout, Tachov se rendit au marché

libre et, fendant la foule, pressa le pas jusqu'à une petite boutique encadrée par deux grosses jardinières à ficus.

Tachov resta longtemps planté là puis, prenant son courage à deux mains, poussa la porte avec fermeté et entra.

Pas un seul client. Alikhan était assis au comptoir.

Le garçon leva les yeux de son livre. A la vue de l'Avar, son visage cuivré aux traits fins devint livide.

— Où est Diana ? demanda Tachov.

Alikhan ne bougea pas et Tachov comprit soudain quelle serait la réponse. "Il l'a tuée, pensa-t-il. O Allah ! il l'a tuée et a fait ce que j'aurais dû faire à sa place."

— En Turquie, répondit le garçon d'une voix posée.

Tachov ouvrit la bouche pour la refermer aussitôt. Il allait sortir quand Alikhan ferma son livre, le repoussa et dit :

— Je te tuerai. Quand je serai guéri je te tuerai.

— Pourquoi ?

— Tu es une chiffes molle, pas un montagnard. Ton chef t'a interdit d'épouser une Tchétchène parente d'Ismaïl et tu l'as suivi comme un roquet qui remue la queue. Vous autres Avars êtes pires que les chiens. Si ton Djamal t'ordonne d'épouser une chienne, tu la mettras au lit à la place de ta femme. Je me demande même si tu ne lui laveras pas les chaussettes comme tu le faisais pour ta mère.

Tachov était blanc. Si de tels propos étaient sortis de la bouche du président de la République, il ne lui aurait pas laissé dire la moitié de sa phrase. Or là c'était le frère d'une prostituée qui les lui balançait à la figure. Tachov tourna les talons et, d'un bond, quitta la boutique.

Le maire de Bechtoï retrouva le chef du Comité d'urgence à neuf heures du soir.

Une première douceur de saison régnait sur Torbi-Kala, et Zaour vit en entrant dans la résidence qu'un dîner aux brochettes était déjà servi au bord de la mer. Komissarov et deux autres Russes avaient pris place à l'abri d'une tonnelle. Il y avait aussi le ministre de l'Intérieur et le commandant du groupe spécial Arzo Khadjiev.

Tout ce monde donna cordialement l'accolade à Zaour et Fedor Komissarov fit asseoir son visiteur près de lui en disant :

— Vous n'avez pas oublié, Zaour Ahmedovitch, quel planning chargé nous avons demain ? Atterrissage à Bechtoï à midi, dépôt de gerbes au cimetière à midi et demi, inauguration du monument à une heure. Ensuite, Ouglov signe les papiers de reconstruction de la base et s'envole.

— Je n'ai pas oublié, dit Zaour. Mais j'aimerais vous parler en tête à tête.

Fedor Komissarov rongea proprement un os de mouton, s'essuya la

bouche et dit :

— Je me suis renseigné, Zaour Ahmedovitch, vous avez tort de protéger ce Tcharakhov. C'est une pourriture finie. Premièrement, il est bel et bien le commanditaire du meurtre d'Adam Telaïev, chef du centre T. Un acte de terreur au cœur de l'Etat, convenez-en. Deuxièmement, il affirme avoir fait cela pour que son fils prenne sa place. Troisièmement, son témoignage prouve que c'était dans l'intérêt de votre frère pour la création d'un califat islamique. Voyez-vous, il y a des gens qui se mettent à vendre père et mère dès qu'ils se sentent traqués. Des faux derches, des gens comme ça.

— Voilà pourquoi il faut libérer Chapi Tcharakhov contre signature, dit Zaour. Dès qu'il sera sorti, il n'aura plus aucune raison de médire de quiconque.

Sourire de Komissarov.

— Comment pourrais-je relâcher un homme qui dit vouloir le califat pour le Caucase ?

Le maire de Bechtoï baissa les yeux :

— Ce n'est pas vrai. Je m'en porte garant.

Komissarov eut un petit rire méprisant :

— Je ne vous conseille pas de garantir quoi que ce soit au sujet de votre frère, Zaour Ahmedovitch. Il y a trop de choses que vous ignorez sur son compte.

Zaour marqua un silence. Il n'était pas disposé à parler de son frère parmi ces gens-là.

— Vous vous imaginez peut-être que c'est votre frère qui vous a sauvé de vos geôliers tchéchénes ? Et vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi Djamaluddin était devenu votre bras droit par suite de cet enlèvement, Djamaluddin que vous aviez maudit et chassé de chez vous ? Ni pourquoi vos ravisseurs tchéchénes avaient été ses amis pendant cinq ans avant cela ?

Le maire de Bechtoï eut un sourire de politesse.

— Dis-lui donc, Arzo, continua Komissarov, dis-lui que Djamaluddin n'a même pas eu à chercher le ravisseur de son frère. Il le connaissait dès le début. Ils faisaient partie du deal, tous les trois, Djamaluddin, Arzo et Buvadi. A ceci près que Djamaluddin avait promis à Buvadi sa part du magot, mais qu'il a changé d'avis et lui a brûlé la cervelle. Avant que l'autre ait eu le temps de se plaindre...

Pâle comme la mort, Zaour se retourna vers le Tchéchéne. Le visage d'Arzo n'exprimait rien : ni la moitié gauche, ni la droite.

— Dis-lui, Arzo ! ordonna Komissarov. Dis-lui ce que tu m'as dit. Moi il ne me croit pas ; mais toi il te croira, toi son *qunaq* !

Le maire se leva d'un bond brusque.

— Je ne te croirai pas, dit-il, tu m'as déjà trop menti, Arzo.

Là-dessus, il quitta la tonnelle.

Deux jeeps noires attendaient Zaour dans la cour, pleines à craquer de compagnons de Djamaluddin : mêmes rangers et mêmes treillis, seuls variaient les chargeurs à leurs fusils – collés par deux avec un scotch bleu chez les uns, noir chez les autres, sans compter ceux qui renonçaient purement et simplement à scotcher leurs chargeurs par deux.

Sans dire un mot, Zaour s'assit sur la banquette arrière de l'une des deux jeeps et le cortège s'ébranla.

Il ne desserra pas les dents jusqu'à Bechtoï. Il avait dit à Komissarov qu'il ne le croyait pas, mais ce n'était pas tout à fait ça.

Le Russe avait semé ses paroles sur un terrain trop fertile : le tempérament volcanique de Djamaluddin, les scandales à la chaîne, le poids lourd incendié, la crainte permanente qu'avait Zaour de voir son frère commettre une énormité de nature à excéder même les fédéraux qui pourtant se fichaient de tout...

Et maintenant, bien calé sur un appuie-tête en cuir et malgré la vue rassurante de Chahid et Abrek avec leurs bonnets noirs identiques sur leurs nuques identiques, Zaour voyait défiler des souvenirs vieux de dix ans. L'horrible tapis de caoutchouc de la Lada dont on lui faisait bouffer la crasse, le craquement sec de son bras cassé, la cave glacée et les menottes auxquelles on l'avait suspendu (grâce à quoi, par une étrange ironie du sort, ses os s'étaient correctement ressoudés). Cinq fois par jour il priait Allah de lui permettre de se venger, il ne rêvait que de vengeance et de gorges tranchées. Jamais, pas une minute, pas une seconde il ne s'était fait une raison de sa captivité, de la rançon à payer, malgré ses apparences tranquilles d'homme prêt à discuter. Et la minute la plus heureuse de sa vie avait été celle où il avait vu le sang gicler de la gorge déchirée de Buvadi Khangeriev, et son frère cribler le Tchétchène de balles.

Ni le moment de ses noces, ni la naissance de son fils, ni son premier million de dollars, rien n'était comparable à cet instant-là, et si, le jour du Jugement dernier, l'on avait demandé à Zaour, le Zaour calme et plein de retenue, sa définition du bonheur, il aurait répondu : "Le bonheur, c'est la mort de ton ennemi. C'est de voir sa maison brûler et son sang couler. Le bonheur, c'est de tuer ses enfants et de prendre sa femme."

Etait-il pensable que cet instant-là ne fût qu'un élément de mise en scène ? Que Djamaluddin eût connaissance dès le départ de l'identité du ravisseur de son frère et que toutes ces chasses à l'homme, tous ces cadavres ne fussent qu'une mascarade, à moins que le ravisseur aussi n'eût décidé de masquer une partie de son jeu à Djamaluddin ? Etait-il pensable que si la balle de Djamaluddin avait tardé d'une seule seconde, Buvadi aurait eu le temps de s'exclamer : "Que fais-tu ? Nous

étions pourtant d'accord sur tout !”

Et alors la balle n'aurait pas été seulement pour Buvadi. Mais aussi pour Zaour. Et Djamaluddin, prenant la tête de la succession, aurait dit chez lui que son frère avait péri avec le ravisseur.

Zaour estimait bien connaître son frère. Mais peut-on prétendre bien connaître autrui ou soi-même ? Chacun n'est jamais qu'un sac de contraires. Il n'y a personne qui ne soit que vaillant ou que peureux, que généreux ou que pingre, que dévoué ou que traître. Dans le plus brave des hommes se cache un brin de fourberie. Et le plus dévoué est capable de perfidie. Même l'amour n'existe pas : l'homme qui adore une femme et rêve d'en faire la mère de ses enfants peut, dans la seconde d'après, penser à elle comme à une garce à enfiler ; encore une seconde et il ne pense plus qu'à la soupe qu'il est en train de manger, pas à la femme, et ce n'est qu'une minute plus tard qu'il se rappellera qu'il ne peut ni ne veut vivre sans cette femme.

Ce qui compte, ce n'est pas ce qu'on pense mais ce qu'on fait. Or qu'avait fait Djamaluddin ?

Zaour comprit qu'il n'avait pas la réponse à cette question.

Il était déjà onze heures du soir quand Zaour Kemirov arriva à Bechtoï, ce qui ne l'empêcha pas de se faire conduire à la mairie. Là, les rideaux grands ouverts, il contempla longuement le socle vide du monument à Lissanevitch, puis il pressa le bouton de l'interphone pour s'entendre dire que son frère cadet se trouvait à la base de repos.

— Qu'il vienne me voir, ordonna Zaour.

Djamaluddin apparut vingt minutes plus tard, toujours aussi tranquille et soigné de sa personne, les mouvements empreints de cette agilité propre aux sportifs, aux loups et aux agents des forces spéciales. Après le *namaz*, ses cheveux noirs paraissaient humides. Zaour, assis à son bureau, compulsait des papiers d'un air concentré, et rien qu'à cela Djamaluddin comprit qu'il allait passer un mauvais quart d'heure, ce qui le contraria d'entrée : il vivait toujours très mal les sermons de son frère.

Le maire leva les yeux et dit :

— Où en est-on avec la statue de Lissanevitch ?

Très étonné, Djamaluddin répondit :

— Au point mort.

— La délégation sera à la mairie à midi. Le monument doit être en place pour sa venue.

Djamaluddin ne cilla pas mais déglutit nerveusement et demanda :

— Quoi d'autre ?

— Renvoie tes hommes dans leurs foyers, dit Zaour.

— Je les renverrai quand nous en aurons fini.

— Renvoie-les tout de suite ! La fable du pays, voilà ce que nous

sommes ! Tout le monde te montre du doigt comme le prochain Bassaïev ! On se demande comment le maire d'une ville de Russie peut financer une bande armée illégale ! Est-ce que tu tiens vraiment à ce que nous perdions tout ? A ce que nos usines tombent dans l'escarcelle de Gamzat ?

— Je ne le laisserai jamais faire.

— Comment ? Avec deux cents égorgeurs ? Bel effectif pour crapahuter dans les montagnes et brûler les casinos, mais si les chars russes viennent jusqu'ici ?

— Qu'ils viennent. Chamil n'avait pas plus de moyens que moi quand il a défendu Grozny.

— Et qu'est-ce que c'est devenu, Grozny ? tonna Zaour.

Djamaluddin ne répondit pas.

— Le sort m'échoit, reprit Zaour, de devenir le président de cette république. Je ne l'ai pourtant pas cherché, Allah m'est témoin. Mais tu t'es comporté de telle manière que nous sommes en train de courir comme des sangliers en plein champ. Soit je deviens président, soit le prochain président s'approprie mon business. Or je ne pourrai jamais devenir président si, au Kremlin, l'on met sur la table la photo de tes coupe-jarrets à côté de mon dossier de candidature.

— Non, dit le frère cadet.

— Djamaluddin, je sais que tu étais de mèche avec Khangeriev. Je le sais depuis longtemps. Je t'ai pardonné parce que tu es mon frère. Mais ne m'oblige pas à dire tout fort que c'est la cause de notre rupture.

Djamaluddin regarda son frère aîné comme s'il n'en croyait pas ses oreilles. Il voulut objecter quelque chose mais les mots restèrent coincés dans sa gorge comme une cartouche mal engagée dans le canon brûlant d'un fusil. Il eut un geste étrange de la main comme pour chasser le mauvais œil ou pour éponger une sueur inexistante, puis il tourna les talons et sortit. La porta claqua dans son dos.

X

OUÛ LE VICE-PREMIER MINISTRE SE REND DANS LA RÉPUBLIQUE POUR Y NOMMER UN PRÉSIDENT, ET OÙ KIRILL VLADIMIROVITCH VODROV DEVIENT TERRORISTE CAUCASIEN ET PARTISAN DU CALIFAT

La délégation gouvernementale devait se poser à Torbi-Kala à neuf heures du matin et Kirill se présenta à la résidence de Komissarov à sept heures et demie.

Toute une cavalcade de Mercos aux flancs noirs étincelants stationnaient déjà dans la cour avec, à leurs vitres blindées, des laissez-passer étalés comme des cartes à jouer. Les agents de la garde fédérale et du service de sécurité d'Aslanov s'agitaient parmi les voitures.

Envoyé la veille en Tchétchénie par son chef, Kirill était resté à Goudermes jusqu'à cinq heures du matin. En remontant dans sa voiture, il avait découvert sur son mobile deux dizaines d'appels manqués de Zaour et de Djamaluddin. Après avoir dormi une petite heure en chemin, il s'était lavé et changé, puis avait filé chez le chef du Comité d'urgence.

Kirill monta à l'étage et trouva Komissarov à son thé matinal dans un salon de la dimension d'un héliport. Le soleil se déversait dans la pièce par les stores grands ouverts comme une gerbe de blé mûr jaillissant d'un silo, et cette lumière inondait tout : tapis de luxe, téléviseur à écran plasma, nappe amidonnée avec porte-serviettes en argent, pains grillés se mordorant dans leur assiette de porcelaine, montagne de caviar érigée sur une volute de beurre et confiture noir cerise dans une coupe de cristal.

— Assieds-toi, dit Komissarov.

Kirill s'assit. On lui servit à son tour une tasse en porcelaine de café avec un plateau de pains grillés, de la confiture de cerises et du caviar.

Il n'avait pas faim mais s'attaqua volontiers à son café.

— Quoi de neuf dans l'enquête sur le meurtre de Telaïev ? demanda Komissarov.

— Rien, reconnu honnêtement Kirill.

Alors Komissarov attrapa à tâtons un épais dossier sur une chaise voisine, et le lui tendit en disant :

— Tiens, regarde ça.

Kirill ouvrit le dossier et constata que c'était le procès-verbal de l'interrogatoire de Chapi Tcharakhov, chef des services de l'Intérieur de la ville de Bechtoï. Lecture faite du pv, il leva la tête et eut l'impression qu'on venait d'éteindre le soleil. Il haussa les épaules et dit :

— Un tissu de mensonges. Ce sont des aveux arrachés sous la torture. Je veux parler à Chapi Djamalovitch.

— Es-tu sûr que ce sont des mensonges ?

Kirill serra les dents. Il n'aurait pas juré que Tcharakhov n'avait pas organisé le meurtre d'Adam. Le mobile, les moyens, tout y était. D'autant plus que les Telaïev avaient froissé son honneur. Chapi n'était pas homme à pardonner ce genre de choses.

Même sur le chapitre des kâfirs et *munafiq*, Kirill n'était sûr de rien. Avec les Russes, Djamaluddin n'allait jamais jusqu'au bout de sa sincérité. Allez savoir ce qu'on se disait dans l'intimité d'un homme qui avait interdit la vente d'alcool au vu et au su de tous, et brûlé une cargaison de lessive au seul motif que l'image d'un petit cochon figurait sur l'emballage. L'histoire du Nogai Ahmed avait montré à Kirill qu'il y avait un abîme entre qui croyait en Allah et qui n'y croyait pas ; et qu'on ne pouvait combler cet abîme avec du respect mutuel.

Kirill riva son regard sur la nappe amidonnée. Komissarov avala un dernier morceau de pain grillé et se leva de sa chaise. Maintenant, il surplombait Kirill comme un rocher.

— Tu es pris au piège de ton propre jeu, Kirill Vladimirovitch, dit Fedor Komissarov ; vois un peu ce que tu es devenu, toi le descendant d'une dynastie d'officiers ! Après huit ans passés comme valet d'un oligarque, tu t'abaisse à faire le valet d'un terroriste ! Tu crois peut-être que j'ignore tes manœuvres pour promouvoir Zaour Kemirov à la présidence de la République ? Reste à vérifier si tu le fais par bêtise ou à l'instigation de tes maîtres ! Tu crois que nous ignorons la nature de tes rapports avec cet homme ? (Et Komissarov de planter le doigt dans la déposition de Chapi.) C'est intentionnellement que tu as fait traîner l'enquête. Tu avais entre les mains un autre acteur de l'attentat. Mahomed Eminov. Et qu'as-tu fait ? C'est tout juste si tu ne lui as pas changé ses couches ! A un homme qui venait de tuer un milicien ! A-t-il seulement été interrogé une seule fois durant tout ce temps ? Tu l'as mis à l'abri ! Hein ? Explique-moi ça !

Kirill, blême, ne pipait pas. Une odeur de pain grillé frais lui émoustillait les narines et le caviar, dans sa coupe de cristal, brasillait sous les feux du soleil.

— Par égard pour ton père, dit Komissarov, je te donne une dernière chance. Va recueillir les aveux d'Eminov.

— Comment ? lâcha Kirill d'une voix sourde.

— Comme tout le monde ! Dans une cave, dans un bois, à toi de voir. C'est un terroriste, Kirill, un ennemi de la Russie. Les preuves matérielles de ses liens avec le renseignement étranger ont été trouvées dans sa voiture ! Nous n'avons aucun devoir envers nos ennemis ! Seulement envers le pays !

Le front haut de Kirill se plia de rides précoces et ses yeux verts comme du daim dardèrent la prunelle de son chef.

— C'est tout ? demanda Kirill, le visage inexpressif.

— Non, ce n'est pas tout, répondit Komissarov. Tu as passé trois mois pendu aux basques de Djamaluddin Kemirov. Je peux te couvrir en déclarant que tu t'es infiltré dans son entourage parce que je t'en avais donné l'ordre. Mais d'abord tu vas devoir prouver par écrit que, dans cet entourage, tu œuvrais au service de la patrie.

Kirill regagna son bureau à huit heures du matin. Il se tint longtemps assis devant sa table, grillant cigarette sur cigarette et faisant tomber les cendres sur les dépositions de Chapi.

Il y avait en annexe, comme il se doit dans tout dossier pénal, deux photos du prévenu, de face et de profil, et ce furent les yeux de l'inculpé qui frappèrent le plus Kirill. Ils ressemblaient comme deux gouttes d'eau à ceux de l'ingénieur russe prisonnier d'Arzo qu'il avait vu dix ans plus tôt. Jamais Kirill n'aurait imaginé que le joyeux Chapi, aussi vif que du mercure, toujours prêt à rebondir comme une balle de tennis même entre les murs de son bureau, puisse avoir des yeux pareils.

Kirill avait vécu assez longtemps dans le Caucase pour comprendre que, ici, le destin était comme les montagnes. Il avait connu Adam Telaïev tout-puissant chef du centre T riant et buvant, puis, trois jours plus tard, gisant sur le seuil d'une salle de repos, la nuque explosée ; il avait connu Ahmed de Djarli discourant en voiture sur l'islam et la liberté, puis retranché dans un appartement pulvérisé au bazooka.

Mais jamais encore cela ne s'était produit avec un ami. Et puis ce train-là passait trop près. Kirill savait pertinemment que Komissarov ne bluffait pas. Si le Kremlin avait décidé que le prochain président serait Gamzat, il ne se contenterait pas de dépositions sur les kâfirs et les *munafiq* ; ni de polaroids légendés au verso en pidgin-english. Il exploiterait aussi la thèse d'un réseau Vladkovski avec Kirill comme intermédiaire.

Kirill ne doutait pas qu'il avouerait tout ce qu'on voudrait de lui. Si même Chapi avait dénoncé Djamaluddin comme terroriste international au bout de trois jours de torture, alors lui, Kirill, témoignerait dès le lendemain sur les liens de l'oligarque disgracié avec ce même terroriste international.

Une pensée éclair lui traversa l'esprit : "A quoi bon résister dans ces

conditions ? Qu'est-ce que je risque ? De ne plus pouvoir me regarder dans la glace si j'écris noir sur blanc que Djamaluddin est un tueur, un fanatique et un monstre ? Admettons. Mais si j'avoue la même chose avec les ongles arrachés, agonisant dans une cellule de trente prisonniers, est-ce qu'alors je pourrai me regarder dans la glace ?”

A neuf heures du matin, Kirill regarda les nouvelles.

On montrait la délégation gouvernementale. Ivan Ouglov descendait la passerelle de l'avion en compagnie d'une dame de la Commission européenne. Gamzat Aslanov et Fedor Komissarov les accueillaient sur un tapis rouge.

Ouglov, le dernier atout de Kirill.

Mais Kirill ne pouvait être sûr que l'histoire qu'il venait de vivre une heure plus tôt ne découlait pas d'un ordre d'Ouglov. Ivan Ouglov possédait une brillante intelligence, mais ce n'était pas celle d'un businessman ni d'un haut fonctionnaire ; c'était celle d'un tchékiste. Non pas l'intelligence d'un homme capable de diriger l'Etat, mais l'intelligence d'un homme capable de mener des opérations spéciales.

Il fallait voir les choses en face : on l'avait jeté dans les pattes de Djamaluddin, lui Kirill Vodrov, ex-collaborateur de Vladkovski, au lieu de lui envoyer une pin-up. Parce qu'on savait qu'on ne pourrait jamais coincer un ascète fanatique et renfermé avec une pin-up. Alors qu'un camarade d'action, même éphémère, c'était autre chose.

Le père de Kirill était un ami d'Ouglov mais mieux valait ne pas se leurrer là-dessus. Ouglov ne connaissait pas le mot *ami*. Il connaissait le mot *relation*.

A neuf heures cinq, Kirill prit son mobile et composa le numéro de Djamaluddin. Il savait que la ligne était sur écoute mais il s'en fichait. Le numéro n'était pas branché.

Kirill fuma encore une cigarette, puis sortit d'un tiroir une feuille de papier blanche à en-tête du Comité d'urgence, qu'il se mit à noircir de sa fine écriture.

Après avoir rempli un formulaire, il passa à l'étage supérieur où Micha Slivotchkine, assis dans le secrétariat de Komissarov, ricanait tout seul à de muettes pensées. Micha lut le formulaire, le parapha, le tamponna et dit :

— Donc, tu vas interroger Eminov ?

— Oui, dit Kirill.

— Il est grand temps. Parce que c'est dingue d'y penser : on a des documents qui prouvent ses liens avec les services étrangers, et on continue de le bichonner. Qu'est-ce que t'as à te marrer comme ça ?

— Je me marre pas, c'est vraiment un terroriste.

Après ce dialogue bref et mal interprété par Micha, Kirill descendit, appela deux flics qui traînaient près de la porte et leur ordonna de l'accompagner.

Neuf heures et demie du matin. La salle du Parlement de la république d'Avarie-Dargo-Nord était noire de monde et de caméras de télévision, cependant que des blindés et des cordons de sécurité bouclaient la place de la Maison-sur-la-Colline.

Tous attendaient la venue du vice-Premier ministre Ouglov.

On murmurait que le vice-Premier ministre allait soumettre la candidature du prochain président de la République à l'approbation du Parlement.

Sapartchi Telaïev, leader de l'opposition de l'ethnie des Laks et directeur d'Avarie-Transflotte, siégeait à la droite du bureau. Il se voyait déjà président parce qu'il avait payé dix millions de dollars pour cela.

A sa gauche siégeait Charapudin Ataïev, leader de l'opposition koumyke et maire de Torbi-Kala. Il se voyait déjà président parce qu'il avait passé une semaine entière à soûler et divertir une commission du FSB à laquelle il avait remis cinq millions de dollars.

A la gauche d'Ataïev siégeait Saitbek Mirzabekov, leader de l'opposition démocratique et vice-speaker du Parlement. Il se voyait déjà président parce qu'il avait cédé à Komissarov des parts d'une usine de fabrication de brandy et qu'il avait fait ses études dans la même école supérieure que l'actuel ministre des Finances.

Sapartchi était très heureux de vivre. Aussi se pencha-t-il vers le maire de la ville et lui dit :

— Hé ! Charap ! C'est aujourd'hui que je suis nommé président. Autant me filer tout de suite le port maritime, non ?

— Le nouveau président, c'est moi ! répondit le maire de la ville. Le port, je te l'arracherai avec les dents.

A ce moment s'ouvrit une porte latérale où parut, inondé de flashes semblables à des éclairs, le vice-Premier ministre Ouglov avec à ses côtés, en costume blanc et souliers croco blancs, le député Gamzat Aslanov.

Mais ils n'étaient pas seuls.

Les gardes faisaient rouler devant eux, comme la boule de cristal du destin, un fauteuil où se tenait assis, dans un strict costume noir, rasé de près, avec une coupe de cheveux impeccable, droit comme un i, le président de la république d'Avarie-Dargo-Nord Ahmednabi Aslanov.

La salle suspendit son souffle.

Sapartchi leva les bras au ciel et ne put s'empêcher de souffler au maire de Torbi-Kala :

— On m'avait pourtant dit que ce vieux mouton était déjà crevé !

Le président passait déjà devant le bureau sous une douche de flashes qui tombait sans discontinuer. Alors Sapartchi fit pivoter sa chaise roulante qui manqua de heurter les gardes et s'écria :

— Ahmednabi Ahmedovitch ! Nous avons tous prié pour vous !

Ce qu'ayant dit, il eut le souffle coupé.

Le président Aslanov regardait dans le vide.

Ahmednabi Aslanov, ce grand président qui avait dirigé la république dix ans durant en jonglant avec tout le monde, wahhabites et tariqatistes, radicaux et modérés, Avars et Laks, Koumyks et Tchétchènes, cet homme politique à la volonté de fer et à la morale de bronze, cet homme qui avait refusé de démissionner au moment où, dans cette même salle, les insurgés, ayant investi le siège du gouvernement, avaient menacé d'égorger ses fils comme des moutons – cet homme-là était mort.

Ce vieillard desséché qui n'avait plus qu'un maigre épi de cheveux sur la tête, ce vieillard aux yeux d'immeuble en ruine n'était plus qu'un Ahmednabi empaillé : ce qu'il reste d'un homme quand son âme meurt et que son corps est confié aux taxidermistes des meilleures cliniques du monde.

De près, Sapartchi le voyait aussi nettement que la trotteuse de sa montre mais, de loin, la salle ne voyait qu'un majestueux vieillard en fauteuil.

Le brouhaha retomba. Le bureau se rassit et le vice-Premier ministre Ouglov monta à la tribune. Deux drapeaux tricolores croisaient leurs hampes dans son dos : celui de la Russie fédérale et celui de la république où la bande verte se substituait à la bleue.

— Chers députés et membres du gouvernement, dit le vice-Premier ministre Ouglov. Comme vous pouvez le constater, le président Aslanov est de nouveau parmi nous. En vain les ennemis de la Russie ont-ils attendu son départ. Et c'est précisément parce que le président Aslanov reste président aujourd'hui comme hier que la question se pose avec une acuité particulière du renforcement des autres composantes de la pyramide du pouvoir. Je pense notamment au Parlement et au gouvernement. Le Parlement de la république va à vau-l'eau. Certains députés se comportent comme si ce bureau était encore occupé par les meneurs de l'insurrection à laquelle ils prétendent avoir été mêlés à leur corps défendant. Il faut en finir. Aussi nous sommes-nous concertés à Moscou avec le président, et avons-nous décidé de présenter à la tête du Parlement de la république le député Gamzat Ahmednabievitch Aslanov.

Sapartchi Telaïev échangea un regard avec le maire de Torbi-Kala. A cette seconde il venait de comprendre ce qui allait se passer.

Le président Aslanov n'était pas en pleine possession de ses moyens. En cas d'empêchement du président, selon la Constitution, l'exercice de sa fonction revenait au chef du Parlement. Gamzat se verrait élu "speaker" à la tête du Parlement pour assumer la charge de son père jusqu'à la mort de ce dernier.

Il n'existait aucun moyen de s'y opposer. On ne pouvait rejeter un vœu formé devant un cercueil, surtout si le défunt était l'auteur de ce vœu.

Dans la seconde qui suivit, Sapartchi poussa sa chaise roulante, attrapa un micro et déclara :

— Ivan Vitalievitch ! Voici une décision fort juste. Gamzat Ahmednabievitch a l'étoffe d'un dirigeant politique aguerri. C'est un homme de volonté, d'intelligence et de charme. Avec lui, notre république est entre de bonnes mains.

— Un choix remarquablement juste ! s'écria le maire de Torbi-Kala Charapudin Ataïev.

— Non pas un choix mais un exploit ! lui objecta le leader de l'opposition démocratique Saitbek Mirzabekov. Finie, la série noire des malheurs échus à la république ! Et ceci grâce à la sagesse du Kremlin !

Gamzat Aslanov siégeait parmi les membres du bureau, le dos raide, ses doigts gantés de blanc tapotant la table. Les flashes le frappaient au visage comme la Faveur divine. Il se tenait à l'endroit précis où, dix mois plus tôt, un homme nommé Niyazbek Malikov avait reçu une balle de Stetchkine en pleine tête.

Niyazbek était mort mais lui, Gamzat, était bien vivant, parce que Allah vient toujours en aide aux justes.

L'Audi noire de Kirill s'arrêta devant l'hôpital à dix heures moins le quart.

Le chauffeur resta dans le véhicule pendant que Kirill, flanqué de deux armoires à glace, monta au troisième étage dans une salle de soin isolée où le titulaire d'un passeport au nom de Mahomed Eminov faisait bipper un oscillomètre.

Cette fois, Mahomed était conscient. Allongé dans des draps jaunis par le temps, il ressemblait à un bernard-l'ermite avec ses deux bras en pinces : le gauche, tout maigre, et le droit, gonflé par un plâtre. Ses yeux noirs comme du papier carbone vaguaient d'un air indifférent sur le plafond blanc. Du col ouvert de son pyjama à rayures émergeait un cou noueux. Un médecin s'affairait à son chevet. A la vue de Kirill, il eut un sourire avenant.

— Mahomed, je te présente Kirill Vodrov, commissaire de Moscou. Celui-là même qui t'a sauvé la vie.

Les yeux noirs cessèrent d'errer sur le plafond et se posèrent sur Kirill. C'était impressionnant de mesurer à quel point savoir quelque chose sur quelqu'un changeait le regard sur ce quelqu'un-là. Une semaine plus tôt, Kirill avait vu un type impuissant, brisé par la vie, chenu avant l'âge, qui venait de signer un crime horrible et stupide dans un élan désespéré. Maintenant il voyait un vieux loup. Un

homme qui avait défendu Grozny en janvier 1995 et qui l'avait repris en août 1996. Un homme qui s'était enfui dans les neiges de Pervomaïka et qui avait survécu à l'enfer de la maternité.

Cet homme avait survécu là où Kirill n'aurait jamais pu survivre, et Kirill devait bien avoir à l'esprit que, dans un duel à mains nues, ce fanatique à peine remis de ses blessures l'emporterait très certainement malgré sa pince plâtrée et son flanc troué de balles.

Entre-temps le médecin avait deviné quelque chose dans les yeux de Kirill. L'air inquiet, il tourna le regard vers les molosses qui l'accompagnaient.

— Signez sa fiche de sortie, dit Kirill, nous l'emmenons.

— Mais...

— Emmenez-le, ordonna Kirill.

Il trouva stupéfiant que les flics n'attendent que ça. L'un d'eux le jeta à genoux et le médecin cria :

— Vous n'avez pas le droit ! Il a une fracture multiple !

Clic ! on passa les menottes aux bras du détenu et Kirill vit ses yeux vitreux comme ceux d'une bête empaillée. Pas une plainte ne s'échappa de ses lèvres. Le regard du médecin doucha Kirill comme une bassine d'eau de vaisselle.

— Attendez ! lança-t-il d'une voix désespérée. Donnez-lui au moins un blouson ou quelque chose, enfin quoi !

Le détenu était pieds nus, dans un pyjama à rayures qui fermait à peine sur sa poitrine, aux manches plus hautes que les coudes. Par une température extérieure de quinze degrés, c'était un peu juste. Le médecin se précipita dans le couloir pour revenir aussitôt avec une veste en daim : la sienne, sans doute, à en juger par les clés et la liasse de roubles qu'il en fit tomber sur la table. Il mit les clés dans sa poche et parut embarrassé par l'argent. A tous les coups, il serait confisqué au détenu ; quant à l'offrir au commissaire moscovite, ce n'était pas digne de son rang.

— Garde ton argent, dit Kirill. Il n'en aura pas besoin.

Le médecin jeta la veste sur les épaules du détenu. Les flics le prirent par les coudes et le traînèrent vers la sortie. Kirill leur emboîta le pas. A mi-voix, le médecin lança dans son dos :

— Savez-vous en quoi le Caucase se distingue de Moscou, Kirill Vladimirovitch ? Ici, on juge les gens à leurs actes, pas en regardant la télé. Or tout acte décolle comme une mouche et retombe comme un éléphant. On disait beaucoup de bien de vous ces derniers temps. Comme de Pankov en son temps.

Kirill, muet, enfila le couloir.

L'avion de la délégation gouvernementale devait décoller à dix heures pour Bechtoï et tout le monde alla l'accompagner à l'aéroport.

Y compris Sapartchi Telaïev qu'une mauvaise surprise attendait pourtant sur place. Quand il arriva devant le salon VIP et qu'il quitta son Hummer à commande manuelle (modèle unique au monde) pour son fauteuil roulant, la garde fédérale et le service de sécurité de Gamzat lui interdirent l'accès à la piste.

— Vous n'avez pas le droit d'accéder au tarmac, lui dit Ahmed, chef de la sécurité.

Le visage mat de Sapartchi blêmit légèrement. Il mit la main à l'accoudoir de son fauteuil comme jadis les cow-boys à leur colt.

— Qu'est-ce que tu racontes ? dit le chef de l'entreprise publique Avarie-Transflotte.

Ahmed se pencha vers Sapartchi et lui dit :

— Les consignes de sécurité sont particulières aujourd'hui. Interdit de laisser passer tout ce qui réagit aux détecteurs de métaux. Vous pouvez laisser votre fauteuil et passer à pied, Sapartchi Ahmedovitch.

Confus, Sapartchi ne savait que faire. Autrefois, en pareil cas, il aurait couru prendre son fusil chez lui pour abattre son offenseur. Mais quarante ans s'étaient écoulés depuis lors. Et puis cette affaire ancienne s'était produite hors de la vue des officiers de la garde fédérale. Avec son sens subtil des différences culturelles, Sapartchi comprenait que des échanges de coups de feu devant la garde ne rehausseraient guère son autorité aux yeux du vice-Premier ministre.

Il marqua une hésitation. A ce moment, Gamzat Aslanov, qui accompagnait le vice-Premier ministre, se montra dans le salon VIP. Toute l'assistance se leva. Les uns se ruèrent sur Gamzat pour lui serrer la main, les autres se contentèrent d'applaudir. Ce fut alors que Gamzat se tourna vers Sapartchi qui, naturellement, resta vissé dans sa chaise roulante. Le fils du président fixa des yeux le chef de l'opposition de l'ethnie des Laks et lui dit en poussant un ricanement narquois :

— Ohé ! Sapartchi ! Regarde un peu autour de toi : tout le monde est debout, tu es le seul assis ! Tu crains peut-être de perdre une couche-culotte en levant le cul de ta chaise ?

Le visage mat de Sapartchi Telaïev perdit ses couleurs, et l'assistance se pétrifia. Gamzat pivota sur ses talons et sortit sur la piste en passant le portique du détecteur de métaux, le bas de sa veste blanche bien relevé pour laisser voir à tous la crosse en or de son Stetchkine frappé d'une citation du Coran.

Sa garde lui emboîta le pas.

A dix heures et quelques l'Audi noire de Kirill pénétra dans le garage de la villa occupée par le Comité d'urgence. Coincé entre les deux flics sur la banquette arrière, le prisonnier avait l'air d'une saucisse dans un hamburger. Kirill descendit de voiture et le détenu

fut déchargé. Le chauffeur (Igor, sauf erreur) sortit à son tour et ouvrit un paquet de cigarettes.

— Qu'est-ce qu'on en fait ? demanda l'un des flics.

— Mettez-le dans le coffre, répondit Kirill.

Une vague expression de gêne se dessina sur le visage du flic. Il échangea un regard avec son collègue.

— Et nous ?

— Tu tiens à nous tenir compagnie ? railla Kirill. Sois le bienvenu !

On voyait que ça cogitait ferme dans la cafetière carrée du flic. Il s'empressa de faire un pas en arrière. Dans la république, personne n'aimait s'impliquer dans les opérations qualifiées de "tour en forêt". Les wahhabites n'étaient pas les seuls à descendre les flics. N'importe qui pouvait tirer dessus, comme le montrait l'exemple de cet homme en pyjama rayé debout devant eux. Ceux qui, non cagoulés, arrachaient des ongles aux détenus ou s'amusaient à les réchauffer au fer à souder – ceux-là finissaient mal. Tous les hommes du sixième bureau avaient travaillé sans cagoule : au bout d'un an et demi, pas un seul ne s'en était tiré vivant.

Ces deux-là savaient qu'ils ne portaient pas sur le front un écriteau "Réservé aux wahhabites". Or un crétin qui se mettait à canarder publiquement un flic pour la seule raison que l'autre l'avait envoyé sur les roses, un crétin de cette espèce risquait d'avoir des parents très méchants.

Les flics jetèrent le prisonnier dans le coffre et décanillèrent aussi sec.

Kirill passa encore un moment dans le garage, le temps de finir sa cigarette. Puis il s'installa au volant et démarra.

Quand, plus tard, le FSB enquêta sur son itinéraire, il s'avéra que le chef adjoint du Comité d'urgence Kirill Vodrov avait passé le checkpoint ouest de Torbi-Kala à dix heures quarante. A dix heures cinquante, son Audi passait Chamkhalsk. Il lui restait encore soixante-dix kilomètres à parcourir jusqu'au tunnel de Kurchi, et quatre-vingt-dix jusqu'à Bechtoï.

La délégation conduite par le vice-Premier ministre Ouglov se posa sur la base aérienne de Bechtoï-10 un peu avant midi.

Au pied d'une passerelle habillée d'un tapis rouge, les hélicoptères étaient attendus par trois Mercos blindées, un groupe folklorique d'enfants et des agents de la garde fédérale. Il y avait aussi le maire de Bechtoï, tout sourire, un peu replet, vêtu d'un costume gris bien taillé en laine de mérinos qu'il portait sous un imper.

Son frère Djamaluddin se tenait à quelque trois mètres en retrait, au pied d'un bus tout propre destiné aux membres de base de la délégation. Il portait un costume beige à rayures qu'il n'avait pas mis

depuis au moins cinq ans. Ayant beaucoup maigri depuis ce temps, il ressemblait à un balai portant une serpillière. Chemise rose et cravate jaune citron.

Djamaluddin regardait le vice-Premier ministre Ouglov descendre la passerelle, de ses yeux couleur de rognons battus par des salopards. Personne à ses côtés. Au bord de la piste se profilaient Hagen et Tachov, vêtus de jeans et de maillots propres. Quelqu'un le toucha à l'épaule. Djamaluddin se retourna et vit Fedor Komissarov.

Le chef du Comité d'urgence portait un treillis camo flambant neuf, la poitrine chamarrée de toutes les distinctions reçues durant sa longue carrière de combattant : de l'ordre du Courage pour le sauvetage du fils de Vladkovski jusqu'à la médaille de Héros de la Russie pour la conduite de l'opération d'anéantissement des Tchétchènes ayant forcé la sortie de Grozny en hiver 2000. Ce treillis le faisait étonnamment ressembler à une araignée d'une incroyable grandeur au ventre rond et aux pattes courtes. Sa face charnue tendait à s'avachir mais un regard direct et ferme irradiait de ses yeux couleur de granit.

— Que s'est-il passé entre ton frère et toi ?

Djamaluddin haussa les épaules :

— Rien. Mon frère, c'est moi, et moi, c'est mon frère. Que peut-il se passer entre deux frères ? On n'est pas des Tsiganes !

— Je pense que quelque chose s'est passé, répondit Komissarov, et par la faute d'Arzo. Il m'a dit que Zaour avait été enlevé sur une idée de toi ; que vous étiez de mèche tous les trois : Khangeriev, lui et toi. J'ai failli le croire. Maintenant je comprends pourquoi il m'a menti.

— Et pourquoi ?

— Tu sais bien que les Tchétchènes considèrent ces terres comme des terres tchétchènes. Ils disent que le district de Bechtoï, avant la guerre, faisait partie de la Tchétchénie. Arzo pense qu'il sera le maître du district en cas de dispute entre vous ; et que ça renforcera ses positions en Tchétchénie. Tu imagines un peu ce que ça donnera si Arzo parvient à annexer Bechtoï à la Tchétchénie ?

Komissarov sourit.

— C'est drôle, non ? reprit-il. Arzo est entré dans ces montagnes pour les prendre au nom d'Allah. Et maintenant il va les recevoir, mais en cadeau de notre part.

Djamaluddin ne bougeait pas, les mains dans les poches de son costume trop large. Il regardait son frère serrer la main du vice-Premier ministre.

Hors de lui, Sapartchi Telaïev remonta dans sa voiture.

Cela faisait quarante ans que le jeune Sapartchi, à treize ans, avait tiré une balle sur chacun de ses offenseurs sans réfléchir aux

conséquences. Il avait beaucoup changé depuis ce temps. De miséreux, il était devenu millionnaire ; de lutteur, handicapé ; de criminel, businessman, membre du parti Russie unie et président de l'Association caucasienne de lutte libre, et l'on aurait eu tort de considérer sa qualité de sportif comme une couverture. Nulle part on ne saurait apprendre à faire du business aussi vite que là où le moindre ratage vous coûte une balle dans la tempe.

Et maintenant Sapartchi Telaïev découvrait qu'on l'avait planté comme un malpropre. Si on lui avait dit d'entrée de jeu que Gamzat Aslanov serait le président de la République, il aurait eu de la marge. Il aurait pu s'arranger avec Gamzat. Il aurait pu s'allier avec les Kemirov.

Mais on avait dit à Sapartchi que le président de la République, ce serait Zaour. On avait remonté Sapartchi contre Zaour, on l'avait fait marcher comme un âne. Pis que cela : on l'avait forcé à payer pour transformer en ennemi mortel le seul qui aurait pu faire alliance avec lui, et ceci en parfaite connaissance de cause, exprès pour briser toute coalition éventuelle entre les ennemis de Gamzat.

Sapartchi connaissait le sort de Chapi Tcharakhov mais pouvait-il deviner comment son interrogatoire allait tourner ?

Une démission, d'accord, une instruction au pénal, passe encore... Mais qu'il soit jeté dans une cave, lui Chapi, chevalier de l'ordre du Courage, comme n'importe quel wahhabite ?! Qu'on prenne le risque de l'abattre lors de son arrestation ?! Qu'on le donne en pâture aux rats ?!

Derrière la grille de la piste, Sapartchi, installé au volant du seul exemplaire existant au monde de Hummer blindé à commande manuelle, regardait les hélicoptères s'élever dans l'air. Nul doute qu'Ouglov se rendait à Bechtoï pour régler leur compte aux Kemirov.

De cela, nul ne doutait plus dans la république.

Cent flics avaient été envoyés en renfort à Torbi-Kala à l'occasion de la visite du vice-Premier ministre.

A Bechtoï, c'étaient huit cents flics qu'on avait envoyés avec des chars et des blindés. A lui seul, un T-82 pouvait balayer d'un tir unique toute l'armée d'opérette de Djamaluddin.

Or lui, Sapartchi Telaïev, avait dû casser sa propre bourse pour se payer un voyage dans le même train que les Kemirov !

Quand fut retombée la poussière soulevée par le cortège de Gamzat Aslanov, Sapartchi Telaïev appuya plein pot sur les gaz et lança son Hummer blanc vers le carrefour où, dans le sens opposé à Torbi-Kala, se dressait le panneau de signalisation : *Bechtoï 264 km. Grozny 350 km.*

En quarante ans, Sapartchi Telaïev avait appris à trahir et à mentir.

Mais de tuer, il n'avait pas désappris.

Crasse et soleil avaient envahi Torbi-Kala. Les roues des poids lourds projetaient sur le pare-brise de Kirill de violentes giclées de sable restant des neiges fondues. Des carrés nus d'herbes rousses dégorgeaient les vomissures de l'hiver : bouteilles plastiques vides, paquets de cigarettes, emballages de chocolat.

Hors de la ville, passé le col, la route se fit plus sèche et plus ferme. Les montagnes nageaient dans les rayons du soleil. Une brume verte enveloppait des sylves pentues.

Le barrage de Chamkhalsk était fait de sacs de sable devant lesquels se dressait, comme un bouclier, un panneau portant l'inscription : *Avis de recherche*. Une semaine plus tôt, quelqu'un avait semé la confusion au checkpoint en jetant d'une voiture un gros bouquet de roses rouges pendant que les flics dormaient.

Il y avait plus loin, le long de la route, un petit marché où des femmes vendaient toutes sortes d'ustensiles domestiques. Kirill se demanda s'il n'allait pas acheter une couverture à son prisonnier, puis il décida que l'autre se contenterait de sa veste en daim.

Passé Chamkhalsk, les checkpoints disparurent. Au loin brillèrent les cimes enneigées, pareilles à des toques en laine de mouton, et la route se mit à grimper, butant aux tournants sur des glissières de fer-blanc cabossées. L'ordinateur de bord de l'Audi indiqua que la température extérieure était tombée de trois degrés.

A la sortie du tunnel de Kurchi, on faisait griller des brochettes devant la cafétéria. Un panneau vert accueillait les visiteurs du district de Bechtoï par une énorme inscription, *Allah akbar*. Il faisait nettement plus froid et ça floconnait un peu. Un étroit ruban de duvet blanc se formait entre parois et chaussée.

Kirill s'arrêta près du panneau, baissa la vitre et fuma longuement en regardant les montagnes. Elles étaient si abruptes que même la mousse n'arrivait pas à tenir sur les parois. Après le tunnel la route tournait de telle sorte que le passage se trouvait encadré par trois murs de rochers. Il devait y avoir, quelque part à droite, de vieilles carrières par où Arzo avait tenté d'atteindre le tunnel. Les yeux contemplant les montagnes, Kirill s'efforçait d'imaginer ce que ce chef de bande armée avait pu ressentir alors, sept ans plus tôt, pris au piège, trahi par le commandement, contraint de choisir entre mourir ou trahir.

Kirill n'aimait pas Arzo.

Kirill n'aimait pas qu'on trahisse les siens.

Il acheva de griller sa Marlboro, jeta d'une pichenette son mégot dans la neige mouillée et démarra.

Il tourna deux kilomètres après le col.

A cet endroit, une vieille route montait vers le canal de dérivation

de la centrale hydroélectrique d'Ahmad-Kala. Il n'y avait aucune signalisation à part un panneau vert au nom d'Allah le Miséricordieux, mais Kirill savait où elle menait. Il avait bien étudié la région.

Par sa capacité de production, la centrale d'Ahmad-Kala était la deuxième de la république. Son lac de retenue s'étirait sur une superficie de dix mille mètres carrés. Une rupture de barrage aurait entraîné la submersion de trois villages de montagne, touchant au total quinze mille personnes.

Et pourtant personne ne gardait le barrage. Les flics, par peur, et Djamaluddin, parce qu'il n'en voyait pas l'utilité : aucun boïévik n'aurait cherché à noyer des villages de montagne.

La route, qui menait à un transformateur, était plutôt bien faite mais la neige, fraîchement tombée, faillit faire échouer les plans de Kirill. La voiture patinait et chassait dès qu'il appuyait sur les gaz. Quand enfin il atteignit une large plateforme de béton semblable à une selle calée entre deux hauteurs, il était en nage comme s'il avait porté l'auto sur son dos.

Il se gara entre un rocher et un hangar en ruine, et s'assura qu'on ne le voyait pas de la route. Ceci fait, il descendit de voiture avec un fusil-mitrailleur et un caméscope.

Il vissa la caméra sur un trépied, vérifia la visée et pressa le bouton enregistrement. Il ne voulait pas s'escrimer dessus sous les yeux d'Askhab. Ils étaient seuls : Askhab le montagnard et Kirill le Moscovite. Kirill ôta la sûreté du PM, ouvrit le coffre et dit :

— Sors de là.

Le prisonnier était étendu dans le coffre et Kirill fut frappé de voir sa peau bleuie, toute nervurée d'un tatouage violet de vaisseaux sanguins. Il le crut d'abord sans connaissance mais l'autre bougea la tête : il y eut comme une lueur au fond de ses yeux vitreux noirs, mais qui s'éteignit aussitôt.

— Sors de là, répéta Kirill.

Askhab fut long à s'extirper du coffre. Quand ce fut fait, il s'écroula sur le béton et ne chercha même pas à se relever.

Le froid mordait de plus en plus et Kirill, pris d'un regret tardif, pensa qu'il aurait dû quand même acheter une couverture.

— Lève-toi, Askhab, ordonna Kirill d'une petite voix.

Il craignait toujours de s'approcher du prisonnier et surtout de le frapper. C'était une peur irrationnelle mais il n'y pouvait rien. Et si l'autre faisait semblant ?

Le captif rouvrit les yeux. Un filet de salive rouge de sang coulait à la commissure de ses lèvres.

— Je m'appelle Mahomed, dit le prisonnier.

— Tu t'appelles Askhab Khassanov, répondit Kirill. Tu es né dans le village de Khossol le 6 septembre 1965. Tu as fait la guerre aux côtés

de Djamaluddin en Abkhazie, et aux côtés d'Arzo en Tchétchénie. Tu as pris Grozny en 1996 et tu l'as quitté par les champs de mines en 2000. Le reste de la guerre, tu l'as passé comme directeur de la maternité n° 1. C'est toi qui as fait venir Arsaïev dans cette maternité.

Askhab ne disait rien. Curieusement, Kirill ne percevait nullement cet homme transi sur un béton couvert de neige avec un pantalon à rayures pour seul vêtement comme un blessé ou un malade. Ce n'était qu'un cadavre. Mais un cadavre ambulante qui pouvait tuer et parler.

— Est-ce qu'on peut s'arranger ? demanda le boïévik.

— Oui, on peut s'arranger. Je m'appelle Kirill Vodrov et je suis membre du Comité d'urgence en charge d'enquêter sur le meurtre de l'ambassadeur du Kremlin Pankov. J'ai un ami qui s'appelle Djamaluddin Kemirov. Tu sais ce qu'il fait de ceux qui ont pris la maternité, et pour quelle raison. Dis-moi tout ce que tu sais et je te promets de t'achever ici sans te livrer à Djamaluddin.

Askhab se tut si longtemps que Kirill pensa qu'il était sans connaissance ou qu'il ne comprenait plus ce qu'on lui disait. Puis le prisonnier releva lentement la tête. Ses paupières s'écartèrent comme les battants d'un puits en béton et ses yeux noirs se posèrent sur ceux de Kirill avec une expression intimidante.

— Tu es membre du Comité d'urgence ? demanda Askhab.

— Oui.

Un sourire indéchiffrable parcourut les lèvres du prisonnier :

— Alors conduis-moi chez Djamaluddin.

Après que le vice-Premier ministre eut déposé des fleurs au cimetière, il se rendit à l'inauguration du monument au général Lissanevitch en compagnie du maire de Bechtoï Zaour Kemirov. Après une longue période de restauration, la statue venait enfin de retrouver sa place légitime en face de la mairie.

Ils gravirent ensemble les dalles de granit et, sous l'œil des caméras, coupèrent le ruban qui faisait le tour du monument. Le vice-Premier ministre déclara :

— Le monument au général Lissanevitch, c'est un monument au courage et à l'héroïsme des guerriers russes. Un monument à l'action qu'ils menèrent dans le Caucase.

Des agents de la garde fédérale collaient au vice-Premier ministre dans des costumes gris soignés avec des oreillettes à fil. Plus loin s'alignait le service de sécurité du maire avec un cordon de la milice locale derrière lequel le peuple agitait des calicots en criant "Hourra !". On accédait à la place avec des badges qui avaient été distribués durant toute la semaine dans les usines de Zaour. En distribuant ces badges, on avait dit qu'il fallait venir sur la place avec familles et pancartes, sinon c'était la porte.

Aussi les femmes et les hommes arboraient-ils de beaux calicots en lâchant des ballons dans le ciel, et quand les journalistes braquaient leurs caméras sur la foule, même les enfants se mettaient à crier avec zèle comme s'ils s'étaient perdus dans les montagnes.

Il y avait aussi, derrière la foule, quelque deux cents miliciens de l'OMON et du SOBR déployés autour de la place et, plus encore, dans la cour de la mosquée, des camions Oural avec des soldats des forces de l'Intérieur.

Il convient ici de rappeler que le monument au général Lissanevitch se dressait juste en face de la mairie et qu'une mosquée venait d'être construite à l'autre bout de la place, quatre fois plus grande que le bâtiment de la mairie et fort imposante pour une mosquée de province.

Imposante, parce qu'elle se composait de deux parties. La moitié droite se présentait comme la mosquée proprement dite avec un dôme qui s'élevait à trente mètres, des faïences bleu clair, des lustres bas et un tapis quadrillé pour la prière ; alors que la moitié gauche, encadrant une cour à fontaine, était là pour recevoir l'institut islamique local.

C'était dans cette cour que stationnaient les camions militaires parce qu'il n'y avait pas d'autre endroit sur la place où l'on puisse les soustraire aux caméras de télévision. Quand les trois cents disciples de l'institut islamique vinrent ce vendredi apprendre le Coran, ils se virent refuser l'accès à la cour à cause des camions qui s'y trouvaient.

Ces auditeurs se retrouvèrent donc sur le pavé de la place avec une foule de salariés des usines de Zaour qui n'avaient pas eu de laissez-passer. Là, l'on ne criait pas "Hourra" et l'on n'agitait pas de calicots mais, du monument où étaient Ouglov et Zaour, cela ne se voyait absolument pas.

Quiconque se trouvait au pied du monument aurait eu peine à croire que le peuple de Bechtoï puisse éprouver autre chose qu'un sentiment de liesse à l'occasion de la venue du haut fonctionnaire fédéral, et se serait indigné, voyant ce qu'il voyait, de toute allusion contraire qu'il aurait immédiatement dénoncée comme de la sédition et de la propagande hostile. Et quand bien même il se fût trouvé là un incrédule refusant de croire à ses sens, il aurait été ramené à la raison par les images diffusées à la télévision parce que les caméras, elles aussi, montraient ce qu'on voyait à l'intérieur du cordon de sécurité.

Quant au frère du maire de la ville, il était de l'autre côté du cordon, au pied de la mosquée, là où sortait de la brique une rangée rectiligne de robinets pour les ablutions.

Parce que l'heure du *namaz* approchait et qu'il était venu sur la place pour prier. Quand il vit les Oural pleins de soldats parqués dans la cour de la mosquée, il en ressortit. Les trois cents disciples de

l'institut islamique le suivaient attentivement des yeux. Djamaluddin s'assit près des robinets. Un étudiant vint alors lui demander ce qu'il allait advenir de la prière du vendredi. "Quelqu'un t'empêche de prier ? répondit Djamal. Non ? Eh bien va prier."

Assis sur le rebord en pierre, Djamaluddin tendit les mains vers le jet. L'eau lui fila entre les doigts, giclant sur son poignet qu'ornait le bracelet en platine de sa Patek Philippe. Un cadeau de Zaour à son frère après sa libération. Quatre ans plus tôt, une balle l'avait détruite dans la maternité. Les aiguilles de la montre s'étaient arrêtées pour toujours à neuf heures trente-sept. Depuis, Djamaluddin n'en avait jamais porté d'autre.

Quelqu'un toucha l'Avar à l'épaule. Djamaluddin se retourna, pensant voir encore un étudiant. C'était Kirill Vodrov qui, se penchant, lui dit à l'oreille :

— Viens voir. Une affaire.

— Cette affaire attendra la fin du *namaz*.

— Ce n'est pas mon affaire, mais la tienne, répondit Kirill à mi-voix. Elle est couchée dans le coffre de ma voiture. J'ai bien failli faire dans mon froc en lui faisant passer tous ces checkpoints.

Donc, il y avait tout de même une cave dans cette maison de montagne. Avec, au milieu de la cave, un anneau en acier mastoc, d'où partait une grosse chaîne. Et ce n'était point une odeur de marinade qui s'exhalait du coin où traînait un matelas.

Askhab fut jeté sur ce matelas. Comme il était sans connaissance, on lui apporta deux ou trois couvertures et Hagen lui injecta une dose de cheval de dopant. La seringue fut laissée par terre, donnant à la cave l'aspect d'un repaire de toxicos.

Un quart d'heure durant, Askhab ne bougea pas.

Hagen voulut le frapper pour s'assurer que le prisonnier ne faisait pas semblant, mais Djamaluddin l'arrêta d'un geste et, trois minutes plus tard, son lointain cousin ouvrait grands les yeux.

— *Salam aleïkum*, Djamal, dit Askhab. Il y avait longtemps que je voulais te parler, mais je tenais trop à la vie.

Nul ne répondit à ces mots, et Askhab gigota pour s'asseoir de son mieux. De nouveau Hagen fit un pas vers lui, les poings serrés, et de nouveau Djamaluddin leva la main. L'Aryen stoppa comme s'il avait heurté un mur de verre.

Maintenant Askhab se tenait assis, sa jambe malade allongée, la nuque appuyée contre un mur de ciment souillé de traces bordeaux. Ses yeux noirs balayèrent les hommes qui étaient dans la cave et s'arrêtèrent sur le seul Russe ici présent, assis sur une chaise derrière Djamaluddin.

— Tu es vraiment un subordonné de Komissarov ? demanda

Askhab.

— Oui, répondit Kirill.

— Alors c'est un bien vilain service que tu as rendu à ton chef. Parce que c'est sur un ordre de lui que j'ai conduit Wahha à la maternité.

Kirill ne comprit pas tout de suite la réplique du terroriste. Puis il tressaillit comme le fait la terre frappée par la foudre, quelques secondes après l'éclair jailli d'entre les nuages.

— Mensonge ! s'écria Kirill. C'est impossible...

Djamaluddin leva la main et Kirill s'arrêta net.

— Continue, dit l'Avar.

— Ce n'est pas un mensonge, dit Askhab (un rictus de mépris, pareil à une anguille, parcourut ses lèvres plus bleues que bleues). La maternité de Bechtoï a sauté par la volonté de Fedor Komissarov, et pas de Wahha Arsaïev. Moi, je n'ai fait qu'exécuter son ordre.

— Tu es un agent du FSB ? demanda Djamaluddin.

— Tu sais bien comment ça se passe. Agent ou pas, va t'y retrouver. Chaque partie en présence joue avec le diable dans l'espoir de gagner.

Kirill voulut dire quelque chose mais Hagen lui posa la main sur l'épaule, et le Russe pensa qu'il parlerait plus tard.

— Quand t'a-t-on recruté ? demanda Djamaluddin.

— A Khankala. Mais ça ne voulait rien dire. Personne ne pouvait en sortir sans signer. La signature ne valait pas le prix du papier.

— Et à partir de quand ta signature a-t-elle monté en valeur ?

— Quand on a commencé à toucher des rançons en échange des otages. Komissarov ramassait un gros pourcentage. Il nous disait qui enlever. Tu te souviens du Français que j'ai vendu à Chali ? Tu sais, le type qui faisait du business avec de l'aide humanitaire ?

— Bien sûr que oui, dit Djamaluddin comme à regret ; mon frère est toujours persuadé que j'étais de mèche avec toi.

— Eh bien je l'ai enlevé sur les indications de Fedor. Ils en avaient marre de ce Français. Ça ne leur plaisait pas que des étrangers crapahutent en Tchétchénie et racontent ce qui s'y passe. Ils voulaient dissuader les étrangers d'y mettre le bout du nez.

Kirill serra les dents. S'il avait bonne mémoire, "le Français vendu à Chali" n'avait jamais été racheté. On en voulait trop cher. Ensuite le type s'était senti patraque, alors les bandits lui avaient arraché la tête avant d'envoyer les images vidéo à l'ambassade de France. Ce Français avait peut-être été enlevé sur des indications des services russes, mais les services n'avaient pas agi seuls.

— A cause de ce Français, dit Askhab, Chamil a fait du grabuge après coup. Ça a bardé ! Il a même cherché les gars qui lui avaient coupé la tête. Evidemment, il n'avait rien à leur reprocher parce que c'était leur marchandise à eux. Mais si Chamil avait appris que

l'enlèvement du Français était un coup du FSB, il m'aurait taillé en pièces. On s'est mis à deux pour l'enlever : un major et moi ; et ce chien de major, il a tout filmé.

Askhab se tut et ferma les yeux quelques instants. Il ne sentait pas bon. Kirill pensa, triomphant, que ce diable de terroriste avait dû chier dans son froc pendant le voyage ; puis il se dit que, à passer quatre heures dans un coffre, on pouvait faire sous soi pour d'autres raisons que la peur.

— Donne-moi à manger, dit Askhab. Je n'ai rien mangé depuis ce matin.

Djamaluddin fit un signe du menton et Tachov, qui était là, se glissa par la porte.

— Ensuite, dit Askhab, les flics m'ont chopé. Ils m'ont cogné comme personne ne pourra jamais le faire. Même toi. Tu t'imagines peut-être que tu m'as tiré de là en payant la rançon ? En vérité, c'est Komissarov qui m'a repêché. Il était à Naltchik à l'époque. Ils m'ont transféré à Piatigorsk et m'ont arraché pas mal d'aveux.

— Sur qui ?

— Sur tout le monde. Sur Arzo. Sur toi. Un finaud ce Komissarov. Il nous a tous roulés. Il m'a dit : Eh bien, maintenant qu'Arzo est dans notre camp, est-ce que tu crois qu'on peut lui faire confiance ? Je n'avais pas pitié d'Arzo. Il nous a tous fichus dedans avant de passer chez les kâfirs. Si les mécréants cessaient de lui faire confiance, je n'y verrais que du bien.

— Sur Djamaluddin aussi tu as fait des aveux ? demanda Kirill de sa chaise.

Askhab se redressa légèrement.

— Tout ça c'est sa faute. Sans lui, je serais l'imam de Bechtoï à cette heure. Quand les Russes eux-mêmes me demandent s'ils peuvent faire confiance aux Kemirov, crois-tu que je manquerais l'occasion de les brouiller avec les Russes ?

La porte de la cave s'ouvrit sans grincer, par où entra Tachov avec une assiette creuse. Une odeur douceâtre de bouillon de poulet se mélangea aux relents d'urine. Le temps qu'Askhab avale sa gamelle, Kirill tenta machinalement de fumer. Djamaluddin tordit sa cigarette, puis lui arracha le paquet entier et l'écrasa du talon. Le pan ! du carton détonna dans la cave comme un coup de feu.

— Ensuite ? demanda Djamaluddin quand Askhab eut fini son bouillon.

— Ils ont pris mes dépositions et m'ont relâché. C'est là que tu m'as placé comme directeur de la maternité. Je pensais m'en être tiré à bon compte. Je n'avais balancé personne. Ni signé le moindre mot utile aux kâfirs. Des gars recherchés par les Russes se faisaient soigner chez moi et je n'ai balancé personne. Puis Wahha s'est ramené avec son

histoire de base aérienne.

— Et tu l'as dénoncé à Komissarov ?

— Non. Je... Je suis allé à Piatigorsk, pour affaires. Là, on m'a coffré à l'hôtel pour me conduire devant Komissarov. D'abord, il tournait autour du pot : la situation dans la république, Zaour, le président... Et puis il m'a demandé tout de go pourquoi je ne l'avais pas informé du raid en préparation sur Bechtoï-10.

— Comment le savait-il ?

— Pas la moindre idée. Il avait des mouchards, sans doute. Mais il savait tout. Même où était Wahha. Or c'était moi qui lui avais loué son appart. Le moment est venu où il m'a dit : Ecoute-moi bien, Askhab, on s'est toujours rendu service, toi et moi. Aucune des infos que tu nous as livrées ne t'a causé de tort. Aucun des services que nous t'avons demandés ne t'a nui, à toi ou à tes amis. Que penses-tu du président de la République ?

Kirill sursauta. Qu'est-ce que le président Aslanov venait foutre ici ?

— Je lui ai répondu : Ce que j'en pense ? C'est à cause de lui qu'on met les gens au trou et qu'on leur arrache les ongles. Alors Komissarov m'a dit : Tu sais bien, Askhab, que vous n'arriverez pas à prendre l'aérodrome. Comme tu es d'ici, tu dirigeras l'opération sur place. Quand on vous aura repoussés de la base, amène Wahha à la maternité. Vous la tiendrez deux jours, ensuite on vous ouvrira un couloir de sortie. J'ai besoin d'un prétexte pour destituer votre président. Tu m'aideras et je t'aiderai. Là, j'ai pris peur et j'ai dit : Je ne peux pas faire ça. Alors Komissarov m'a répondu : Si tu ne le fais pas, nous dirons que c'est toi qui nous as communiqué le plan de l'opération.

— Alors tu as dit oui ? demanda Djamaluddin.

— Par Allah, Djamal, je n'aurais jamais imaginé que la maternité allait sauter ! Komissarov a dit : C'est pour faire tomber le président Aslanov. Il a ajouté : Pas un cheveu, pas une goutte de morve ne tombera du nez des enfants. Quel tort te causerait la chute du président ?

Askhab se tut soudain et, le cou tendu, scruta son monde d'un œil vilain qui lançait des clous.

— Tu penses peut-être qu'ils n'ont pas de mouchards ? dit-il. Tu penses que les fédéraux ignorent pourquoi tu cours les montagnes ? Par Allah je te jure qu'il y a au moins deux ou trois mouchards dans cette cave, sans compter ce Russe, là. Tu t'imagines qu'il s'est incrusté sans raison ? Je te le dis, moi : ils te suivent pas à pas. Deux mois avant notre attaque les services pullulaient dans Bechtoï. Et toi qui crois encore que l'Alpha tenait la base par hasard ce jour-là...

Kirill jeta un œil en biais sur Djamaluddin. L'Avar était campé droit sur ses deux jambes, les mains derrière le dos. A la lumière d'une

ampoule galeuse sa peau paraissait grise et flasque. Kirill ne voyait pas l'expression de son visage mais il vit perler à sa tempe, sous une barrière de poils drus, quelques gouttes de sueur.

— Et maintenant que j'ai tout dit, fais de moi ce que tu voulais faire. Mais n'oublie pas de faire pareil avec ce Russe parce qu'il est un agent comme moi et te manipule pour servir les intérêts des fédéraux.

Djamaluddin se retourna et jaugea Kirill des pieds à la tête.

— Mensonge, cria Kirill. Il a tout inventé de A à Z, à part son rôle de mouchard ! Tu n'as pas la preuve de ses dires ! Dans sa cavale, il savait parfaitement ce que tu faisais des terroristes ! Il a mis des années à construire cette histoire ! Les wahhabites sont prêts à tout pour te brouiller avec les fédéraux !

Djamaluddin eut un sourire grimaçant et dit :

— S'il affabule, il va le regretter.

Kirill le fixa dans les yeux et, horreur, constata qu'ils étaient de verre.

— Vois-tu, Djamaluddin, dit le Russe, cette histoire est trop belle. Tu détestes Komissarov. Il te fait marcher, toi et ta famille. Et voilà quelqu'un venu d'on ne sait où qui commence à raconter que Komissarov ne vaut pas mieux que Wahha Arsaïev.

— Bien sûr qu'il ne vaut pas mieux, dit tranquillement Djamaluddin, même Wahha ne voulait pas faire sauter la maternité. Il voulait se tirer en Tchétchénie. C'est ton chef qui a sacrifié tranquillement femmes et enfants. Sais-tu qu'en cas de réconciliation, on donne deux fois plus pour une femme tuée ? Pour une femme tuée, on tue deux hommes ! Et ton chef a tué cent cinq femmes.

— De toute façon ça ne colle pas ! hurla Kirill. Même si Komissarov... même si c'est vrai... de quoi est-il fautif ? D'avoir voulu destituer le président Aslanov ? Lui non plus ne pouvait pas savoir que...

L'instant d'après Djamaluddin attrapa Kirill par le col. Les yeux sombres et fous furieux de l'Avar semblaient voir à travers le Russe comme à travers une vitre.

— Il ne pouvait pas vouloir destituer le président Aslanov, articula Djamaluddin d'une voix sourde. A cette époque, il nous voyait une fois par semaine, Zaour et moi. Il disait ne pas être en mesure de virer Aslanov, mais qu'il ferait construire à Bechtoï une station de sport d'hiver avec une villégiature pour le président fédéral. On ne peut pas à la fois promettre de construire une filiale du Kremlin dans la ville et envoyer des terroristes en mission dans la maternité de cette même ville.

Du coup, Kirill perdit toute répartie : tout avait sauté comme un bouchon de champagne. Il serait tombé par terre si Djamaluddin ne l'avait pas tenu en l'air comme un petit chien. Le Russe vacilla, frotta

le ciment du soulier et se laissa choir sur sa chaise.

— Ce n'est pas vrai, dit Kirill. Pourquoi ? Pourquoi aurait-il fait ça, juste ciel ?

— Je lui poserai personnellement la question, répondit tranquillement Djamaluddin. Hagen, combien avons-nous d'hommes de garde à *La Pente Rouge* ?

Deux heures de l'après-midi. Le Hummer blanc d'Arzo Khadjiev entra dans le tunnel de Kurchi. Au bout d'un kilomètre et demi, il ralentit. Deux silhouettes sombres en sortirent qui s'effacèrent aussitôt dans l'obscurité visqueuse d'une colonne de ventilation.

Cinq minutes plus tard, Arzo ressortit à l'autre bout du tunnel et passa le barrage où l'on n'y vit que du feu.

Des deux hommes débarqués du Hummer d'Arzo, le plus vieux s'appelait Abdurakhman Yazaïev.

Abdurakhman, à vingt-sept ans, n'aimait guère toucher aux armes. Il préférait le Coran. Meilleur disciple du vieil imam d'une mosquée de Torbi-Kala, il avait obtenu une bourse de Zaour Kemirov pour cinq ans d'études en Syrie. A son retour, il devint imam-khatib à la place de son maître défunt.

Yazaïev intervenait beaucoup à la télévision et dans la presse écrite, affirmant la nécessité de mener le djihad contre soi-même et non contre ses ennemis, ce qui, au demeurant, n'était pas contraire au fond de sa pensée.

Une nuit qu'il rentrait chez lui à pied (n'étant pas riche il ne pouvait se permettre de posséder une voiture), il vit un Hummer gris stationné dans la cour de son immeuble près des bacs à ordures, avec, appuyé sur le capot, un type mince en chemise et pantalon noirs à peine plus grand que lui-même, à la face lisse et mate et aux yeux couleur de résine. Abdurakhman reconnut Djamaluddin Kemirov.

— *Salam*, Abdurakhman, dit Djamaluddin.

— *Vaaleïkum assalam*, répondit prudemment Yazaïev.

— On dit qu'hier tu as dû arbitrer une dispute entre un homme et son ex-femme, dit Djamaluddin.

— C'est vrai, dit Yazaïev.

— Tu aurais dit que Wahha Arsaïev, par ses actes, avait mérité le paradis...

A ces mots l'imam-khatib prit peur mais n'en laissa rien voir.

— Djamaluddin Ahmedovitch, dit Abdurakhman, je ne suis pas un combattant mais un exégète. J'ai dit que Wahha n'irait pas aux Enfers éternels s'il se repentait. La maternité a sauté non parce qu'il l'a voulu mais parce que c'était écrit là-haut, or Allah ne peut forcer personne à répondre des œuvres dictées d'en haut.

Djamaluddin écouta l'explication sans rien dire puis, se baissant, lui

asséna un coup de tête dans le ventre. L'autre vola à trois mètres et retomba sur le bitume avec un bras cassé. Djamaluddin revint à la charge et le frappa encore une fois : de la pointe du pied, dans les reins.

— Ça aussi, c'était écrit là-haut, dit Djamaluddin.

Après quoi Abdurakhman eut la vie impossible. Presse ou télé, Djamaluddin suivait toutes les interventions de l'imam, et s'il jugeait que ça clochait quelque part il envoyait des gaillards lui expliquer la sunna à coups de poing. Comme Djamal était très à cheval sur la théologie, ce genre de déconvenue arrivait souvent. Un jour, Abdurakhman y laissa trois dents ; une autre fois, il fut rattrapé à la sortie d'un studio de télé, tondu et laissé sur place avec la boule à zéro.

Abdurakhman trouvait certes très contrariant que lui, diplômé de l'université de Damas avec la mention très bien, se fasse expliquer le Coran par des types comme Hagen ou Chahid, mais personne ne voulait prendre fait et cause en sa faveur dans ce différend théologique. Eût-il été concussionnaire ou malfrat qu'il aurait eu des tas d'amis contre Djamaluddin, mais Abdurakhman avait fait cinq années d'études en Syrie, ce qui attisait les suspicions. Allez diable savoir ce qu'on y fabriquait dans cette Syrie. Bref, la Syrie c'était la Syrie, mais le Caucase c'était le Caucase.

Abdurakhman avait donc de moins en moins d'amis et de plus en plus de problèmes. Finalement, plus personne ne voulut le défendre de Djamaluddin à l'exception d'Arsaïev, lequel avait pourtant une mauvaise habitude : pour être reçu par lui, il fallait avoir abattu au moins un flic. Abattre un flic, c'était comme un exercice de travaux pratiques. Abdurakhman passa l'examen avec mention en faisant sauter toute une jeep de la milice. La chose fut exécutée sans timidité particulière mais il ne s'attendait pas à ce que les images vidéo de l'attentat fussent envoyées trois jours plus tard au ministère de l'Intérieur. Abdurakhman comprit alors que c'était exprès pour l'empêcher de faire machine arrière.

S'agissant du deuxième homme qui suivait Abdurakhman dans la colonne d'aération, on ne peut rien en dire sauf une phrase. Une phrase qu'il prononça en exigeant la rançon d'une femme qu'il venait d'enlever. Quand il s'avéra que celle-ci en était à trois mois de grossesse, l'homme doubla le montant de la rançon. "Parce que j'en ai enlevé deux au lieu d'une", expliqua-t-il.

Ainsi, deux membres de l'organisation Ihvan as-Safa, l'un avec un lance-grenades et l'autre avec un fusil à lunette, remontaient une étroite colonne d'aération conduisant à une plateforme de surveillance au-dessus du tunnel, plateforme estimée trop éloignée de la ville pour être pourvue de sentinelles.

Seul Abdurakhman avait connaissance du plan général de l'opération. Le deuxième homme ignorait tout. Il avait été convoqué une heure plus tôt à un endroit convenu par un coup de fil. Quand il vit qui était au volant du Hummer blanc, il en resta baba.

Abdurakhman était très inquiet. Il n'avait jamais été qu'une fois au feu et craignait terriblement de se déshonorer aux yeux d'Allah.

Le vice-Premier ministre Ouglov siégeait dans le présidium de la séance cérémonielle consacrée à la décoration des héros gardes-frontières de la base de Bechtoï. A sa droite, le procureur général Fedor Komissarov ; à sa gauche, le maire de Bechtoï Zaour Kemirov.

Zaour accompagnait la délégation depuis le matin. Il l'avait accueillie à l'aérodrome, avait déposé des fleurs au cimetière, assisté à l'inauguration du monument à Lissanevitch et visité un jardin d'enfants avec les délégués.

Dès avant l'atterrissage de la délégation, Zaour savait que Gamzat Aslanov était élu à la tête du Parlement. Il comprenait parfaitement ce que cela voulait dire.

Lui aussi avait lu la Constitution.

Le Kremlin avait passé un arrangement avec Gamzat. Cela signifiait que les Kemirov étaient condamnés. Le vieux président Aslanov, quelle que fût sa soif de pouvoir, préférait rouler les gens plutôt que de les exterminer. Il fermait les yeux sur l'indépendance de fait des Kemirov comme sur les rodomontades de Niyazbek ou Sapartchi.

Quant au jeune Gamzat, il ferait le vide autour de lui : la cocaïne, la paranoïa, les quatorze attentats subis jusques et y compris l'affaire du missile balistique... tout cela donnait un cocktail thermonucléaire. D'autant plus que les Kemirov, ce n'était pas seulement une force indépendante à écraser. C'était aussi de l'argent à rafler.

Zaour Kemirov glissa un regard en biais sur le vice-Premier ministre. Il n'avait toujours pas échangé trois mots avec lui depuis ce matin. Même à l'inauguration du monument, Ouglov lui avait adressé un sourire poli en disant à mi-voix : "Après, Zaour Ahmedovitch, après." Zaour pensa alors qu'il aurait mieux fait d'ordonner le bombardement de ce putain de monument par un blindé. Au moins, il ne se serait pas déshonoré. Pour le reste, de toute façon, c'était foutu.

La cérémonie s'acheva et des garçons en tuniques à cartouchières du groupe folklorique Bechtoï dansèrent la lezghienne devant les invités de marque. Ouglov se leva.

— Eh bien, Ivan Vitalievitch, demanda Komissarov, on rentre à Torbi-Kala ? Gamzat se prépare... Ou l'on fait un saut à *La Pente Rouge* ?

— Euh... va pour *La Pente Rouge*, dit Ouglov.

Ce fut alors qu'un vieil homme à toque de mouton et tunique à

cartouchières apparut parmi les hauts fonctionnaires fédéraux : Chamil Atakaïev, quatre-vingt-treize ans, le chef du groupe folklorique.

— Voyez un peu comment ça danse ces petiots-là ! dit-il avec fierté. Tous des enfants de chez nous. Celui-là, au bout, est un neveu de Zaour Ahmedovitch. Et l'autre, là, a perdu sa maman et son petit frère à la maternité.

Bechtoï était un groupe amateur, bien sûr. Et les enfants venaient de la ville où tout le monde connaissait tout le monde.

— Magnifiques ces enfants, dit Ouglov. Allons-y, Zaour Ahmedovitch.

Ils montaient en voiture quand Ouglov lança soudain :

— Vous savez quoi, Zaour Ahmedovitch ? L'envie me prend d'aller voir votre usine.

Trois heures dix de l'après-midi. Bulavdi, neveu d'Arzo Khadjiev, stoppa devant le barrage qui protégeait la bifurcation vers la base aérienne Bechtoï-10. Il descendit de son quatre-quatre et s'en fut trouver le capitaine Evseïev qui, visite officielle oblige, tenait ce jour-là le checkpoint.

C'était un barrage très étudié. Il consistait en un muret de sacs de sable avec un cadre en bois vide qui servait de meurtrière. Devant le barrage était placé un blindé dans un abri d'épaisses dalles de béton. Enfin, au sommet d'un rocher attenant au dispositif, un mitrailleur se nichait dans un perchoir protégé de sacs. A cet endroit la gorge se rétrécissait fortement, et le tireur n'avait devant lui qu'une paroi orangée abrupte.

Rien d'étonnant à la visite de Bulavdi : Evseïev le tenait pour un ami. Un ami parce que Bulavdi conduisait souvent Evseïev aux bains de vapeur et lui faisait boire de la vodka ; et aussi parce qu'il lui payait tous les mois cinq mille dollars pour un business qu'ils avaient en commun – de la contrebande en provenance de Turquie.

A vingt-sept ans, Bulavdi se sentait un homme dans la fleur de l'âge : haut de taille, élancé, un visage mat aux traits réguliers, des yeux de charbon.

S'il fallait d'une seule phrase – intégrale – évoquer l'univers de Bulavdi Khadjiev, major d'active du FSB et chef d'unité du groupe spécial Youg, cette phrase serait : haine des Russes.

Bulavdi haïssait les Russes pour tout : la mort de ses parents et de sa sœur, la ruine de Grozny, le cadavre de son cousin germain qu'on leur avait revendu à Khankala pour dix mille dollars, le refus de croire en Allah et les cartouches que les soldats ivres leur échangeaient contre de la vodka.

Et plus encore : l'âme bafouée, piétinée de son peuple. Avait-on

jamais vu un Tchétchène enlever un Tchétchène ? Un Tchétchène humilier un Tchétchène pour qu'un seul homme puisse commander tous les autres ?

Bulavdi aurait tout pardonné : le sang, le sort de ses proches et même l'intrusion de soldats sur ses terres, mais ce pieu de tremble enfoncé dans le cœur de son peuple, enfoncé pour toujours, irréversiblement, cela, non, il ne le pardonnerait jamais. Les Russes avaient obligé les Tchétchènes à faire la guerre aux Tchétchènes, les Russes avaient obligé les Tchétchènes à vendre d'autres Tchétchènes, et qu'on ait racheté aussi Bulavdi lui-même ne changeait rien à l'affaire.

Il était né à Grozny mais sa ville natale n'existait plus. Pas plus que ses amis dont la moitié était des Russes : les deux tiers avaient péri, et l'un d'eux, rencontré récemment par hasard dans une rue de Moscou, avait détalé comme à la vue du diable.

Il se rappelait qu'au début de la guerre ses chefs se faisaient un honneur de relâcher les jeunes soldats russes de son âge en disant : "Mais pourquoi nous envoient-ils des gamins à la boucherie ?" Plus tard, à Boudennovsk, Chamil avait fusillé des gamins de même acabit, et plus question d'honneur : tous alors n'avaient que la mort à l'esprit. Ensuite, quand tout fut fini et qu'on eut regagné la Tchétchénie, Chamil avait dit aux otages : "Pardonnez-nous, si vous le pouvez." Tant de sang avait coulé après Boudennovsk. Bulavdi n'avait pas souvenir que Chamil se fût excusé depuis.

Le hasard avait fait que Bulavdi s'était retrouvé aussi à la maternité. Il avait accouru sur place une heure après l'explosion, avec son oncle, parce qu'on avait dit à Arzo que sa fille Madina faisait partie des otages (ce qui était faux, mais quelles rumeurs n'avait-on entendues après l'attentat). Et quand Bulavdi avait aperçu les petits cadavres étendus dans la cour, minuscules comme des corps de chatons calcinés, il s'était jeté à genoux, éclatant en sanglots. Il sanglotait, incapable de comprendre. Comment des hommes qui se battaient pour la Tchétchénie et pour Allah avaient pu faire en sept ans tout ce chemin entre les recrues qu'on relâchait parce qu'on les jugeait trop jeunes et ces nouveau-nés qu'on brûlait, en quoi Bulavdi ne voyait que la faute des Russes car jamais, au grand jamais il n'aurait accepté de reconnaître qu'un Tchétchène puisse être fautif.

L'état d'esprit de Bulavdi était assez représentatif de celui des combattants du Youg, parmi ceux qui s'interrogeaient sur le sens de leurs actes et de leur service. Beaucoup, il est vrai, ne se posaient jamais de questions et se contentaient de suivre le chef : Arzo avait décidé de rallier les Russes ? On ralliait les Russes avec lui. Si Arzo avait décidé d'aller en enfer, ils auraient foncé en enfer avec leurs fusils-mitrailleurs. Surtout que l'enfer, c'est vachement mieux que les

Russes.

Et maintenant Bulavdi, s'appliquant à exhiber un sourire, riait d'un air avenant et donnait l'accolade à Evseïev, pendant que ses hommes sortaient bouffe et vodka de l'arrière de la jeep. Evseïev, justement, voulait demander conseil en matière de business. Il avait même l'intention d'acheter une place au marché, sans trop savoir à qui.

Evseïev parlait, Bulavdi acquiesçait et regardait vers le bas, par la lucarne de la guérite, du côté du blindé russe, tout près de sa jeep.

Ce barrage, on l'a dit, était très étudié. Il avait été placé là par suite de l'attaque de Wahha Arsaïev. Depuis lors, il bloquait l'unique accès existant à la base aérienne.

Compte tenu des champs de mines qui s'étiraient autour de Bechtoï-10, il bloquait aussi la seule voie de sortie possible.

La visite de l'usine prit une demi-heure. Ils étaient presque seuls dans le grondement des ateliers : le reste de la délégation se trouvait à *La Pente Rouge*, le vice-Premier ministre n'avait avec lui que ses gardes et deux assistants, et Zaour n'était accompagné que par Gadjimurad Tcharakhov.

Ouglov fit le tour des locaux, glissa un œil à la direction technique, atermoya légèrement dans le corridor orné d'écriteaux aux portes des salles de prière : hommes et dames. "Il essaie de flairer si je suis capable de déclencher une rébellion quand Gamzat commencera à m'anéantir, pensa Zaour. Et il en arrive à la conclusion que non, je ne déclencherai pas de rébellion. Les gens qui ont de telles usines ne font pas de rébellion. Ils cherchent les compromis pour ménager leurs biens avant de tout perdre."

Une fois l'usine visitée, le vice-Premier ministre voulut voir le site d'embouteillage des eaux minérales. Cela prit un quart d'heure. Ensuite, Ouglov souhaite se rendre à la fabrique de meubles.

— Nous sommes vendredi, dit Zaour, il est près de quatre heures.

Sur place, à la fabrique, le travail battait son plein.

Personne ne quittait jamais les usines de Zaour avant l'heure.

— Vous avez aussi des marchés ? demanda le vice-Premier ministre quand ils se retrouvèrent au-dehors, sous un soleil éclatant, face à des montagnes couronnées d'un turban de neige blanche.

— Je n'ai pas de capitaux dans les marchés, répondit Zaour, même si des gens de ma famille et de mon village y font des affaires. C'est une question de principe. S'il y a sept marchés dans la ville et que l'un d'eux appartient au maire, ça provoque un risque de tentation indue.

Le vice-Premier ministre se balançait des talons à la pointe des pieds en regardant tantôt Zaour, tantôt les camions aux couleurs de la compagnie Kemir qui étaient parqués dans la cour, et dit :

— Et si nous allions à la mairie ?

Dix minutes plus tard le cortège gouvernemental s'immobilisa au pied d'un coquet bâtiment à trois étages. Il faisait vraiment chaud : le soleil printanier brillait sur les quatre minarets de la ville et sur le crâne en bronze du général au galop. La place était noire de monde.

Noire de monde parce que la prière du vendredi venait de s'achever, mais Ouglov pensa que c'étaient ces mêmes gens qui avaient crié "Hourra !" à l'inauguration du monument. D'ailleurs, il y avait là du vrai.

Les deux hommes passèrent dans le bureau de Zaour Kemirov, et le vice-Premier ministre se tint debout quelques minutes à contempler les murs blancs, le sol net et les deux drapeaux dans le dos du maire : celui de la fédération de Russie, avec ses trois couleurs, et les armoiries de Bechtoï : loup noir sur fond vert.

A droite des drapeaux pendait un immense tableau qui occupait la moitié d'un mur avec pour titre : *La Prise de la citadelle Smelaya-l'Audacieuse*. Des hommes arborant un étendard rouge orné de lettres arabes assaillaient les remparts sous les balles des Cosaques. Le vice-Premier ministre ignorait cet épisode de l'histoire de Bechtoï et interpréta l'étendard rouge au nom d'Allah comme une liberté que l'artiste avait prise avec l'histoire.

Le grand maigre Ouglov renvoya d'un geste ses adjoints, posa un petit dossier blanc sur la table de réunion, prit une chaise et s'assit. Zaour Kemirov s'installa face à lui.

— Modeste comme décor, dit Ouglov en scrutant le drapeau vert au loup noir.

— Je n'aime pas le luxe.

Les yeux bleu ciel du Moscovite se plissèrent en une expression pensive.

— J'entends bien... un mouride ne doit pas s'intéresser à ce bas monde, dit le vice-Premier ministre. Car vous êtes un mouride, non ? De ce... Zaguir Effendi, non ?

— Un mouride est un simple disciple, répondit Zaour Kemirov ; Zaguir Effendi a plus d'un millier de disciples. Je ne suis pas digne d'en être.

Alors le vice-Premier ministre tendit le dossier à Zaour et lui dit :

— Il y a des témoins qui ne sont pas de cet avis.

Zaour ouvrit le dossier et se mit à lire les dépositions de Chapi Tcharakhov. Son visage devint livide quand il en imagina le mode d'extorsion. Mais il les lut jusqu'au bout et les referma tranquillement.

— Il y a deux jours, vos gardes ont sillonné la ville avec mon frère pour décider du déploiement des tireurs d'élite. Vous n'auriez pas laissé faire si vous aviez tenu ces dépositions pour véridiques. C'est un mensonge et vous le savez très bien.

Le visage blanc, inexpressif du vice-Premier ministre fut traversé d'un sourire à peine perceptible.

— Combien vous a coûté la reconstruction de l'usine, Zaour Ahmedovitch ?

— Cent millions de dollars.

— Avez-vous remboursé les crédits ?

— Je n'en ai pas souscrit.

— Et combien avez-vous gagné durant l'année écoulée ?

— Trop d'argent pour être le mouride de Zaguir Effendi, Ivan Vitalievitch.

La réponse ne plut pas au vice-Premier ministre. Il se tut. Ses doigts trottaient presque sans bruit sur la tranche du dossier blanc. Enfin, il en tira une feuille. "Encore une déposition", se dit Zaour. Mais il se trompait.

— Mes amis, dit Ouglov, ont décidé de vendre à Moscou deux centres commerciaux d'une superficie totale de cent vingt mille mètres carrés. Un se trouve près du Grand Circulaire, l'autre est un passage couvert de la ceinture des Jardins. L'un coûte deux cent cinquante millions de dollars, l'autre, cinq cents. C'est un business qui roule tout seul avec de bons gestionnaires. Il ne requiert pas de suivi quotidien. Je veux que vous achetiez ces compagnies.

Zaour, abasourdi, sourit.

— Je n'ai pas assez de trésorerie.

— Avez-vous cinquante millions ?

Zaour laissa la question sans réponse.

Le vice-Premier ministre mit encore un papier sous les yeux du maire.

— C'est une convention de crédit, dit-il, portant sur sept cents millions de dollars. La Banque du Commerce extérieur est prête à vous faire un prêt pour l'achat de ces centres.

— Quelles sont les conditions subsidiaires ? demanda Kemirov.

— Les conditions subsidiaires sont très simples, Zaour Ahmedovitch. Dès que vous toucherez ce crédit, vous serez président de la République.

Silence de Kemirov.

— A franchement parler, je ne comprends pas bien la structure de la transaction. Il y a chez nous beaucoup de gens qui paient pour devenir président. Et voilà que, pour la même chose, on me propose de l'argent. Depuis quand les supermarchés paient-ils les clients pour le saucisson qu'ils emportent ?

— Pensez-vous vraiment, Zaour Ahmedovitch, que le Kremlin nomme les présidents pour de l'argent ?

— Je connais au moins cinq personnes dans la république qui ont payé Fedor Komissarov pour avoir le poste.

— Est-ce qu'un seul d'entre eux est devenu président ?

Zaour Kemirov se tut. Depuis dix heures du matin, il avait la certitude que le président de la République serait Gamzat Aslanov. Et toute la république, à commencer par Gamzat lui-même, partageait cette certitude.

Le Moscovite eut un sourire où seule la bouche s'anima. Le reste de son visage, allongé comme un sabre, avec un front haut et une mâchoire carrée, ne bougea pas.

— Retenez bien une chose, Zaour Ahmedovitch : le président de cette république n'est pas nommé par Fedor. Il est nommé par moi. S'il y a des crétins pour donner de l'argent à Fedor, c'est leur problème. Je n'ai pas besoin d'argent. J'ai besoin de stabilité. Et aussi, Zaour Ahmedovitch, j'ai besoin d'un président. D'un président qui ait plus à perdre qu'à gagner à l'indépendance de la république. Mes conditions sont simples. Vous investissez cinq cents millions de votre poche, sept cents empruntés à la banque, et vous acquérez deux centres commerciaux, l'un sur le Grand Circulaire, l'autre sur la ceinture des Jardins. Plus le poste de président.

Zaour dévisagea son interlocuteur. En homme aguerri qu'il était, il devinait que tout ne serait pas si rose. Crédit ou pas, Ouglov ne resterait pas sans argent. Au bout du compte, il raflerait même beaucoup plus que Fedor Komissarov qui avait dû extorquer aux fonctionnaires de la république quelque chose comme vingt ou vingt-cinq millions de dollars en deux mois de tromperies, de promesses et de mensonges, si les calculs de Kemirov étaient justes.

Or, au terme d'une transaction de sept cents millions de dollars, l'homme qui était devant lui se retrouverait ou bien avec soixante-dix millions de rétrocommission, ou bien avec des intérêts dans les centres commerciaux. Cela se ferait tout seul. En cours de route. Dans le cadre de la politique visant à consolider la structure pyramidale du pouvoir et à renforcer les liens entre le centre fédéral et le président de la république caucasienne.

En même temps, Zaour comprit que ce n'était pas un piège. Ouglov avait fait son choix, et ce choix n'était pas dicté par la perspective des soixante-dix millions de dollars. Ses soixante-dix millions, Ouglov les aurait raflés à n'importe quel candidat. Encore que... C'était à voir. Zaour Kemirov ne connaissait guère les pratiques financières de la Banque du Commerce extérieur, mais il doutait que même sous la protection d'Ouglov ladite banque eût octroyé un crédit de sept cents millions de dollars à quelqu'un comme Gamzat Aslanov. Il était notoire que l'argent de Gamzat savait certes voler sans ailes, mais ne savait rien faire d'autre.

— Et Gamzat ? demanda Zaour.

Ouglov sourit. Ce fut alors que Zaour comprit toute la machination.

Gamzat ? Il resterait à la tête du Parlement, ses ennemis feraient la queue pour le flinguer, ses amis s'empresseraient de le trahir pour ne pas trinquer au passage, et les rares personnes qui lui seraient fidèles jusqu'au bout tireraient à boulets rouges sur les traîtres en puissance. Gamzat s'accrocherait à son fauteuil et ce fauteuil serait pour lui comme un poids (comme une usine de machines-outils) qui le priverait de marge de manœuvre et le dissuaderait de tout mouvement intempestif. C'était cela la pérennité du pouvoir : être trahi par les siens.

— Il y a encore un problème en suspens, dit Zaour.

— Lequel ?

Zaour fit tambouriner ses doigts sur les dépositions de Tcharakhov.

— Un homme sur qui pèsent de tels témoignages ne se verra jamais accorder un crédit de sept cents millions de dollars, dit poliment Zaour. Mon ami Chapi doit sortir de prison.

— Les gens qui donnent de tels témoignages cessent d'être des amis.

— Tant qu'il a pu, il ne les a pas donnés. J'en ai la certitude.

Les yeux bleu pâle du vice-Premier ministre balayèrent comme un radar la silhouette un peu rebondie de l'Avar, plutôt petit de taille, au costume un brin froissé par une journée bien remplie, avec son visage tranquille et jaune melon creusé d'un canevas de rides.

Ouglov connaissait très peu de gens en Russie qui, se voyant proposer la fonction de président de la République avec sept cents millions de dollars en prime, puissent se permettre d'exiger la remise en liberté d'une personne ayant témoigné contre eux. Cela ne se faisait pas, dans l'entourage du vice-Premier ministre, d'intercéder en faveur des prisonniers. Si quelqu'un se retrouvait en prison, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même : tel était le sentiment général. Le vice-Premier ministre se demanda s'il ne s'était pas trompé sur le compte de Zaour Kemirov, puis il dit avec un doux sourire :

— Ce matin, en voyant le monument, j'ai compris que vous aviez fait le bon choix, Zaour Ahmedovitch. Ces dépositions ne veulent rien dire et il n'arrivera rien à leur auteur.

— Mais...

Le vice-Premier ministre se leva d'un bond en ajustant son costume.

— Allons à *La Pente Rouge*, Zaour Ahmedovitch. Nous avons bien mérité un moment de repos, vous et moi.

Djamaluddin arriva à sa base à trois heures et demie. Vingt-deux secondes après, les trente-six combattants d'astreinte étaient au garde-à-vous sur la place avec leur armement au grand complet.

Cinq minutes plus tard arrivèrent les hommes qui se trouvaient en ville. Le groupe de service chargeait déjà de longues caisses vertes dans un Oural de l'armée.

Vingt minutes après que l'ordre de rassemblement eut été donné, cent cinquante hommes étaient alignés sur la place en formation serrée. Tous portaient le même treillis et les mêmes rangers de l'OTAN. Tous avaient des kalachnikovs de type AK-74 et près de la moitié était équipée de lance-grenades ou de fusils de précision. Quatre ans plus tôt, les hommes de Djamaluddin n'avaient pas pu se lancer dans la bataille trente secondes après en avoir reçu l'ordre, et cela avait coûté la vie à cent soixante-quatorze habitants de Bechtoï. Djamaluddin avait bien retenu la leçon.

Assis sur un banc à l'autre bout de la place d'armes, Kirill était bien conscient de participer à la préparation d'un coup de main terroriste. Parce que l'enlèvement d'une délégation gouvernementale par cent cinquante Caucasiens armés ne serait jamais qualifié autrement par personne. Surtout quand ces Caucasiens avaient l'habitude de prier cinq fois par jour, de frapper les étudiantes à jupes trop courtes et d'incendier des poids lourds pleins de lessive de la marque au petit cochon. Tout l'univers de Kirill volait en éclats. Il tapotait l'asphalte avec un bout de bois, les yeux levés en l'air : le soleil, jaune d'œuf dans une poêle à frire, gravitait dans le ciel ; un croissant de lune, pâle, pareil à un coin de tampon dont on aurait oblitéré le monde, pointait au-dessus de la cime blanche du Yalyk-Taou.

A cet instant vrombit un moteur de camion, et un deuxième Oural fit son entrée sur la place. Du volant, Djamaluddin sauta à terre. Il avait quitté son costume ridicule pour enfiler un pantalon et un pull noirs sous lequel il était facile de cacher une arme. Djamaluddin n'aimait pas frimer avec les flingues. Depuis la guerre d'Abkhazie, il avait appris à apprécier le Makarov : léger, simple à monter, d'une fiabilité totale, avec des cartouches en veux-tu en voilà. Cette fois encore, c'était un Makarov qu'il avait à la ceinture. Et un autre à la main.

— *Allah akbar !* cria Djamaluddin.

— *Allah akbar !* aboyèrent cent cinquante glottes.

Djamaluddin se tourna vers Kirill. L'Avar avait le visage hâlé, lisse, rasé de près. Ses yeux, sous les rochers noirs de ses sourcils, étaient comme ces lacs de montagne où même l'été nagent des glaçons. A le voir aussi mince, on aurait pu le prendre pour un ouvrier harassé par l'effort, mais ceci tant qu'il n'avait pas marché, or il se mouvait comme un lynx, ce petit félin qui court les montagnes et peut saigner une vache en deux secondes, crocs et griffes plantés dans les jugulaires.

— Tu viens avec nous ou tu restes ici ? demanda l'Avar.

— Je viens avec vous, dit Kirill.

L'Avar lui tendit une arme.

Il était près de cinq heures quand Djamaluddin Kemirov arrêta son Hummer devant un barrage placé sur la bifurcation de la route de la base aérienne d'avec celle qui menait plus loin jusqu'à l'hôtel de haute montagne.

A sa droite était assis le chef adjoint du Comité d'urgence Kirill Vodrov, toujours vêtu de la tenue d'apparat qu'il avait enfilée ce matin-là pour accueillir le vice-Premier ministre : chemise blanche, costume noir, cravate de soie rouge sombre à trois cents dollars. Le tout à peine gâché par une vilaine gadoue qui collait à ses souliers pimpants. Le Moscovite regardait droit devant lui et, de temps en temps, souriait à ses pensées.

Tachov et Hagen se tenaient à l'arrière, en treillis camo, avec chacun un fusil-mitrailleur comme à l'accoutumée. Le Hummer était suivi par un groupe de sécurité.

On roulait lentement parce qu'on avait deux Oural à la traîne qui montaient péniblement, bennes bâchées, aux gabarits trop larges pour une petite route de montagne. Le checkpoint, à la bifurcation, rendit les honneurs au Hummer. La ville étant inondée de troupes, les camions de l'armée qui suivaient le quatre-quatre du maître de la ville n'intriguaient pas plus qu'une feuille dans un bois.

Une demi-heure plus tard, le Hummer et les Oural stoppèrent au pied de la vieille muraille à portail flambant neuf. Les battants glissèrent et un major de l'OMON de Penza sortit à la rencontre de Djamaluddin. Depuis l'affaire de la rixe nocturne au cimetière, les "Penzeux" n'en menaient pas large devant l'Avar, mais à la vue du dignitaire fédéral, l'officier reprit du poil de la bête. Pendant ce temps, quelques combattants en tenue camo sautèrent du premier camion.

— Qui est-ce ? demanda le major à Djamaluddin.

— Centre T. Torbi-Kala. On amène des renforts. Il paraît que vous avez du beau monde.

Djamaluddin suivit le major dans la guérite. Deux combattants en treillis se mirent dans ses pas. Une minute plus tard, Djamal reparut seul et monta de nouveau au volant du Hummer. Encore deux hommes sautèrent de l'Oural.

Trois minutes plus tard les jeeps de Djamaluddin entraient sur l'esplanade du sanatorium. Les Oural étaient à la traîne. Ici, à deux mille mètres d'altitude, il faisait bien plus froid qu'en ville. Le printemps balbutiait. L'ancienne citadelle se dressait sur son rocher comme l'étrave du *Titanic* sur les eaux arctiques, et le soleil, qui amorçait sa manœuvre d'atterrissage, tirait en pointage direct, par les meurtrières du massif montagneux, sur un parterre fleuri de crocus aux couleurs du drapeau fédéral russe : blanc-bleu-rouge.

Il y avait là deux gros bus de marque Ikarus et une quinzaine

d'automobiles. Djamaluddin remarqua le véhicule du président du fonds de pension, l'un des prétendants au fauteuil de président de la République, et celui du ministre des Finances qui n'était certes pas prétendant à ce fauteuil, mais qui se considérait pourtant comme tel.

Le comble, c'était que les voitures de Zaour, d'après les renseignements de Djamaluddin, n'avaient toujours pas quitté la ville. Djamal ne voulait pas mêler son frère à cette histoire parce que si ce dernier avait pris en main le commandement des opérations, lui-même aurait dû se soumettre.

Certes, Djamaluddin se doutait que Zaour ne resterait pas sur la touche. Le maire d'une ville où le frère de celui-ci a enlevé une délégation gouvernementale aurait quelque peine, en effet, à se tenir sur la touche.

Djamaluddin descendit de voiture et se mit à gravir les marches du bâtiment. Kirill l'accompagnait. Tachov et Hagen les suivaient de près. Huit hommes en armes se tenaient près du portique à colonnades, dont deux étaient des neveux du ministre des Finances, et les autres, des agents de la garde fédérale. Près de la porte, Djamaluddin aperçut Argounov.

Fidèle à ses habitudes, le Russe portait une belle veste à revers et des souliers bien cirés, en quoi il contrastait fortement avec les flics locaux. Mahomed Tchebakov, ministre de l'Intérieur, allait toujours en treillis. On avait même l'impression qu'il buvait en treillis et fréquentait les bains de vapeur sans le quitter non plus, deux occupations auxquelles il consacrait d'ailleurs le plus clair de son temps. Gamzat Aslanov aussi se montrait souvent dans cette tenue. A toute réception officielle donnée dans la république, on rencontrait quelqu'un en treillis qui vous donnait l'accolade en disant : "Je sors de l'académie militaire Frounze."

Quant à Djamaluddin, il avait toujours considéré qu'il fallait faire la guerre en treillis et passer le reste du temps habillé comme monsieur Tout-le-Monde. Il tenait cela d'Arzo.

Argounov fit un pas au-devant de l'Avar, et les deux hommes se donnèrent amicalement l'accolade. Djamaluddin saisit la poignée de la porte. A cet instant-là, Argounov posa la main sur l'épaule de Kirill en lui disant :

— Mettons-nous à l'écart.

Tachov et Hagen échangèrent un regard. Djamaluddin se statufia. Puis il lâcha la poignée de la porte et fit un pas en arrière.

Kirill et le colonel de la garde fédérale se retirèrent vers la balustrade, et Argounov demanda à mi-voix :

— Que se passe-t-il avec Djamaluddin ?

Kirill passa nerveusement la langue sur ses lèvres et dit :

— Comment ça ?

— Il est méconnaissable. Toi aussi. Un truc ne va pas ?

Kirill hésita une fraction de seconde.

— Chapi, vous vous souvenez ? Le chef des services de l'Intérieur. Il était encore parmi nous la semaine dernière.

Argounov se souvenait de Chapi depuis l'histoire de la maternité. Il n'avait toujours pas compris si l'homme était le chef de la milice ou un caïd, mais il n'en gardait pas moins de lui le meilleur souvenir.

— Bien sûr.

— Il a été arrêté il y a quatre jours, accusé du meurtre d'Adam Telaïev, le chef du centre antiterroriste. Hier, il a fait des aveux. Une sale histoire. Adam et son fils... une histoire de fille qu'ils se sont disputée.

— Quelle mouche l'a piqué de faire des aveux ?

— On l'a fait asseoir sur une casserole avec un rat dedans, à ce qu'il paraît. Ensuite, on a fait chauffer la casserole. Au bout d'un moment, il a craqué. Avant ça, pas d'aveux.

Argounov ne fit pas de commentaires. Il avait lui-même interrogé pas mal de monde dans sa vie, mais jamais au point d'en arriver là.

— Quelle chierie ! se lamenta l'ancien de l'Alpha. Putain de sa mère.

Kirill rejoignit Djameluddin qui attendait patiemment près de la porte. La seconde d'après, ils entraient.

Assis à une table de banquet en U, le chef du Comité d'urgence Fedor Komissarov avait à sa droite le vice-président ("speaker") de la Douma fédérale et à sa gauche Lady Hild Staplehurst, membre de la Chambre des pairs de la Grande-Bretagne et de la Commission européenne des droits de l'homme. Il y avait encore deux places de libres au centre, réservées au vice-Premier ministre et au maire de Bechtoï.

Pour des raisons de sécurité, le banquet avait lieu non dans la verrière dont les baies vitrées montaient jusqu'au plafond, mais en salle de spectacle, au troisième étage. Laquelle salle se présentait comme une pièce rapportée de construction récente. A la belle époque, la citadelle Smelaya-l'Audacieuse n'avait que deux étages, à l'exception des casemates souterraines toujours capables de supporter des obus de 155. La salle de spectacle était une nouveauté : un mur de brique à double rangée de fenêtres en plexiglas qui donnait sur un précipice inexpugnable.

Le U de la table, dont les deux jambes allaient jusqu'à la scène, était nappé de blanc et orné de fleurs. Sur scène se produisait le groupe folklorique Bechtoï, des garçons et des filles de six à quatorze ans, sous l'objectif d'une caméra étrangère. Les autres journalistes avaient déjà été envoyés par hélicoptère à Torbi-Kala, mais les étrangers

étaient restés à la demande personnelle de la dame du Parlement européen.

Un somptueux osciètre s'étalait sur une litière d'aneth et d'olives sous le nez de Komissarov. Salades et salaisons, un double échafaudage de hors-d'œuvre masquait le revêtement blanc de la table. De fières montagnardes en tablier de serveuse s'affairaient entre les convives avec des quartiers de mouton dans des plateaux de melchior.

Komissarov planta sa fourchette dans un morceau rosé de saumon et l'avalait avec appétit. Une heure qu'on attendait Ouglov et Zaour. Cela voulait dire qu'ils avaient conclu un marché.

Au fond, Komissarov s'en fichait. Aucun des prétendants l'ayant payé ne l'avait fait pour le poste, mais pour figurer sur la liste. Ils n'étaient pas bêtes au point d'exiger le remboursement. Une effronterie pareille aurait coûté son fauteuil à son auteur.

Non, Fedor Komissarov n'avait pas peur de prendre un pruneau. Ces gens-là ne se tiraient pas dessus pour de l'argent. Ils se tiraient dessus pour l'esbroufe. Le haut fonctionnaire moscovite ne faisant pas partie de la société caucasienne, il n'était passible ni de condamnation ni de châtimement.

Komissarov savait parfaitement pourquoi l'on avait tué Pankov. Parce qu'il avait franchi une limite en entrant dans la famille caucasienne. Il se liait d'amitié avec ces gens, s'efforçait de les comprendre, riait à leurs noces et pleurait à leurs obsèques. Après, il les avait trahis. Car on ne peut être trahi que par les siens. Or Komissarov n'avait nullement l'intention de faire partie de la famille. Fédéral il était, fédéral il resterait.

Aussi Fedor Komissarov, qui le matin même exigeait de son subordonné des preuves attestant les liens de Zaour Kemirov avec tous les wahhabites et les services de renseignement du monde entier, se moquait comme d'une guigne que Zaour fût nommé président ou pas. Ce n'était pas son affaire.

A cinq mètres de Komissarov, de face mais en biais, était assis le ministre des Finances de la république avec à ses côtés le directeur du fonds de pension. Ces deux-là s'étaient montrés très tard, une vingtaine de minutes auparavant, et guettaient à présent l'occasion d'un aparté. Komissarov s'étonna de l'absence de Sapartchi en leur compagnie : il aurait donné cher pour voir la tête de l'estropié maintenant que Gamzat l'avait chambré avec sa blague sur la couche-culotte !

Ces Caucasiens, tous pareils ! Ils se vantaient de leurs faits d'armes, aimaient à se raconter qui avait égorgé qui à l'âge de quinze ans, puis adhéraient en masse au parti Russie unie, usaient leurs fonds de culotte dans les secrétariats des grands décideurs et se balançaient des

lettres de dénonciation les uns sur les autres pour être les premiers à la mangeoire de la fédération. Fedor Komissarov adorait les remettre à leur place. Tout ce qu'il faisait, ce n'était pas tant pour l'argent que pour montrer aux indigènes le juste prix de leur fanfaronnade et de leur fierté.

Lady Hild Staplehurst, assise à côté du chef du Comité d'urgence, poussa une toux sèche et demanda à Fedor Alexandrovitch dans un russe infect :

— Où en est l'enquête sur l'attentat terroriste de la maternité de Bechtoï ?

— L'instruction est close. Tous les terroristes ont trouvé la mort pendant l'assaut, répondit Komissarov.

— Mais il doit y avoir un... *an independent investigation*, non ? Pour autant que je sache, les militants locaux des droits de l'homme poursuivent l'enquête ? demanda la vieille Anglaise.

Fedor Komissarov fixa Lady Hild droit dans les yeux. "Ces militants des droits de l'homme... foutre, j'aimerais bien te voir le nez dedans", se dit-il.

Première inquiétude pour Gamzat Aslanov quand, à treize heures, la chaîne NTV diffusa un reportage sur la visite du vice-Premier ministre Ouglov dans la république. Sur les trois minutes d'antenne, une et demie fut consacrée à la séance du Parlement ; l'autre minute et demie se passa en direct de Bechtoï : le maire et le vice-Premier ministre coupaient ensemble un ruban bleu.

Seconde alarme à quatorze heures quand la deuxième chaîne de la télévision fédérale diffusa un autre reportage sur la venue du vice-Premier ministre. Deux minutes et demie consacrées uniquement à l'inauguration du monument.

A deux heures et demie, on rapporta à Gamzat que Sapartchi Telaïev faisait route vers Bechtoï. "Fi ! lança-t-il. Le voilà qui se jette dans la gueule de Djamal. A la bonne heure !"

Mais quand Gamzat apprit que le maire de Bechtoï et le vice-Premier ministre avaient fait bande à part et qu'ils ne se laissaient approcher de personne, il fonça à l'aéroport et ordonna qu'on l'emmène à Bechtoï.

— Mille excuses, Gamzat Ahmednabievitch, lui dit le directeur de l'aéroport, la base refuse de vous accueillir. Ils disent que c'est trop dangereux.

Gamzat devint pâle comme la mort. Le jour commençait à décliner et Bechtoï était à deux cent quarante kilomètres : cent quarante par l'autoroute plus cent par une route de montagne. Deux semaines plus tôt, un chef de district avait été abattu du haut de la plateforme du tunnel, et que ce fût sur ordre de Gamzat ne changeait rien au

problème. Après tout, cette plateforme n'était pas fermée à clé ni réservée par bail exclusif aux serveurs de l'Etat.

Gamzat craignait la route plus encore que le ciel.

Mais plus que tout, il craignait de perdre. Il sauta dans sa Merco blindée et ordonna au chef de la garde :

— A Bechtoï.

Djamaluddin et Vodrov entrèrent ensemble dans la salle de spectacle aux fenêtres grandes ouvertes, où flottaient les bonnes odeurs et les flocons de lumière. Les yeux de l'Avar se focalisèrent d'emblée sur les enfants.

C'était donc que Chamil Atakaïev, le vieil impresario du groupe, avait trouvé le moyen de faire venir toute la marmaille à la citadelle, et maintenant vingt-cinq garçonnets et fillettes en robes bleues et tuniques à cartouchières noires dansaient sur les planches. Le plus jeune, dont la mère et la sœur avaient péri dans la maternité, était âgé de six ans. Djamaluddin connaissait très bien la famille. A Bechtoï, répétons-le, tout le monde connaissait tout le monde.

Djamaluddin se tourna muettement vers Tachov qui, opinant du chef, se glissa derrière la scène.

Debout près de la porte, l'Avar balaya lentement la salle du regard. Il n'était guère porté sur la télé parce qu'on y voyait trop de jupes courtes et qu'on y passait trop de musique proscrite par Allah, et il fréquentait encore moins les boîtes de nuit de Moscou. Conséquemment, il ne reconnut là que le dirigeant du fonds de pension de la république, le ministre des Finances, une demi-douzaine des proches de ce dernier, ainsi qu'un type qui, quatre ans plus tôt, ne lâchait pas les baskets de Zaour quand il était à Moscou ; maintenant, cet homme-là dirigeait le Comité fédéral des biens de l'Etat.

Kirill aussi reconnut le patron du comité. Il reconnut en outre une vieille connaissance désormais promue vice-speaker de la Douma fédérale, un fonctionnaire du cabinet présidentiel, un vice-ministre de l'Intérieur, deux hauts commis du ministère des Finances (fédéral), une petite tripotée de députés et de sénateurs, une couple de businessmen classés dans les cinquante premières fortunes de Russie d'après *Forbes*. L'un de ces derniers, une année auparavant, avait même été l'amant de l'ex-épouse de Kirill, comme on le lui avait rapporté. S'il comprenait que tout ce monde-là s'était fichu dedans, Kirill ne pouvait encore soupçonner à quel point.

Ce fut alors que Fedor Komissarov se leva de son siège.

— Chers amis ! dit le chef du Comité d'urgence. Permettez-moi de vous présenter nos nouveaux convives. Mon adjoint Kirill Vodrov, officier russe, un camarade avec un grand C, un homme qui se fait – je pèse mes mots – la plus haute idée de l'honneur. Et Djamaluddin

Kemirov, frère du maire de la ville et patron de ce lieu hospitalier.

Tout le monde applaudit. Le vice-speaker de la Douma, assis parmi les délégués, lui fit un signe de la main, et Kirill, souriant, prit place entre Komissarov et lui.

Du coin de l'œil, Kirill voyait entrer un à un les amis de Djamaluddin. Ils se dispersaient dans la salle et donnaient l'accolade à leurs connaissances.

Tachov entre-temps s'était hissé sur la scène. Il y trouva le directeur du groupe derrière un rideau, se pencha vers lui et lui souffla à l'oreille :

— Evacue les enfants, vite.

Chamil Atakaïev leva la tête. A quatre-vingt-treize ans, il avait beaucoup vu dans sa chienne de vie. En quarante et un, parti pour l'armée en volontaire, il avait été fait prisonnier dans l'échelon qui ralliait le poste de recrutement. Il s'était alors enfui après avoir égorgé trois Allemands, pensant qu'il serait récompensé pour son exploit comme le voulait la coutume caucasienne. Pour preuve de son exploit, il avait même emporté la tête du plus gradé des Allemands. Résultat, on l'avait envoyé au goulag pour un quart de siècle.

L'affaire l'avait fortement impressionné et sensibilisé au mode de pensée imprévisible des Russes.

— Quoi ? dit Chamil.

— Evacue les enfants. Sur-le-champ.

Chamil leva les yeux sur le jeune sportif et ne posa plus aucune question. Deux minutes plus tard, la danse cessa. Tachov, silencieux, vit les enfants enfile le couloir par les coulisses.

Komissarov se leva de nouveau. Le treillis constellé de médailles, une vodka à la main, il avait l'air d'un vrai général d'active.

— Je suis très heureux, dit-il, que nous soyons tous réunis dans cette ville étonnante au cœur des montagnes du Caucase, et j'éprouve un plaisir particulier à voir ici mon vieil ami Djamaluddin. J'aimerais dire quelques mots à son sujet. Djamaluddin n'aime guère qu'on parle de lui, en quoi il nous ressemble beaucoup, à nous autres qui défendons la Russie contre ses ennemis extérieurs et intérieurs, et qui évitons toute publicité. Comme moi-même, Djamaluddin est un guerrier. Il a fait toutes les guerres du Caucase de ces quinze dernières années. Il s'est battu en Abkhazie et en Tchétchénie, il a été de ceux qui ont repoussé les Tchétchènes infiltrés dans cette république les armes à la main. Avec les officiers de l'Alpha, il fut le premier à forcer l'entrée de la maternité, ici, à Bechtoï, lors de cette tragédie terrible qui ne cesse de nous meurtrir. Et ce dans le camp de la Russie. Je veux lever mon verre à mon ami parce que tant qu'il y aura des hommes comme lui aux côtés de la Russie, nos positions seront inébranlables.

Tout le monde leva son verre et le vida en l'honneur de

Djamaluddin, qui fit de même avec de l'eau.

Kirill, soudain, aperçut le colonel Argounov. Il pénétra dans la salle dont il se mit à raser les murs. Il ressemblait étrangement à un chat alerté par une odeur de souris. Pas d'enfants sur la scène. Evaporés durant le speech de Komissarov.

Son verre d'eau bu, Djamaluddin partit pour un tour de table. Kirill regardait ce jeune homme maigre en pantalon et pull noirs donner l'accolade à un Caucasien et plaisanter avec lui. Il se souvint alors d'une histoire survenue dans les montagnes :

C'était au troisième jour de l'expédition. Ils firent une halte et dessellèrent les chevaux qu'ils mirent en pâture parce qu'il y avait là une prairie pentue sans neige. Au bout d'un quart d'heure, Kirill s'écarta pour uriner. Il vit les chevaux broutant tout près de lui, et un grand chien gris qui folâtrait devant eux.

D'abord, Kirill crut que c'était un loup. Puis, à le voir plutôt aimable, il se dit que c'était un chien : il se roulait dans l'herbe sèche et remuait la queue. Ensuite, il se mit sur le ventre et rampa vers le troupeau. Les chevaux, dont Kirill pensait qu'ils avaient peur des loups, ne réagissaient d'aucune manière. L'un d'eux, au poil lustré, jeune et superbe animal de trois printemps, allongea une jambe hésitante vers le chien qui, de nouveau, se roula dans l'herbe. Le cheval se rapprocha un peu plus.

Tout à coup, le chien bondit en l'air à une vitesse inouïe.

Un coup de feu crépita et le chien s'écrasa à un demi-mètre des sabots du cheval qui détala à fond de train en poussant des hennissements déchirants. Kirill se retourna et vit Djamaluddin, un Makarov à la main, le visage rouge de colère.

— Et tu ne tires pas ? ! dit Djamaluddin. C'est pourtant un loup.

— Alors pourquoi le cheval n'en a pas peur ?

— Parce que c'est un nœud ! A la ferme, il ne voit que des chiens, jamais de loups. Quand les jeunes chevaux vont dans les montagnes pour la première fois, ce qu'ils font de plus moche, c'est de prendre les lous pour des chiens.

— Et ils arrivent à saigner un cheval ? s'étonna Kirill.

Le cheval paraissait énorme par rapport au loup étalé à terre.

— Ah ! ça, répondit le montagnard, c'est l'enfance de l'art. Un loup n'a pas une gueule de chien, mais une gueule qui s'ouvre à cent degrés. Il se glisse sous son ventre, lui arrache les entrailles, et c'est fini.

Djamaluddin s'approcha du loup et lui fourra dans la gueule le canon de son arme pour faire la démonstration.

Assis dans une salle de spectacle perdue à deux mille mètres d'altitude, Kirill regardait Djamaluddin étreindre les convives : ainsi du loup roulant sur le dos devant les juments, et s'approchant d'elles

de plus en plus près. “Ne voyez-vous pas que ce n’est pas un chien ? Que c’est un loup ? Que sa gueule s’ouvre à cent degrés ?” voulait crier Kirill. Mais, bien sûr, il n’en fit rien. Parce qu’à supposer que Djamaluddin fût un loup, et les délégués, de sottes juments élevées à la ferme et incapables de distinguer un loup d’un chien, il était qui, lui, Kirill, là-dedans ?

Il y eut un deuxième toast, puis un troisième, puis Fedor Komissarov déclara que le prochain serait pour Djamaluddin.

Le verre à la main, l’Avar se leva. Il ne faisait pas très grand et même plutôt chétif dans son pantalon noir et son pull noir un peu flottant par-dessus le pistolet qu’il avait dans sa poche, mais de son être irradiait cette même assurance tranquille qui avait tant marqué Kirill, neuf ans plus tôt, dans le somptueux bureau du vingt-septième étage.

— L’histoire que j’aimerais vous raconter ici m’est arrivée en Abkhazie, dit Djamaluddin d’une voix délicate, étonnamment claire et presque sans accent. Il y avait un toit à cochons près de l’abri blindé où nous étions retranchés. J’ignore à qui ils appartenaient parce que leurs maîtres avaient pris la fuite, mais c’étaient des porcelets très amusants. Tous les matins, ils allaient manger dans les roseaux et, tous les soirs, revenaient au hangar. En creusant notre tranchée, nous leur avons coupé la route. Alors j’ai ordonné qu’on leur arrange une planche. Nous la posons le matin pour qu’ils passent et la remettons le soir à leur retour. Des moutons, nous les aurions mangés, bien sûr, mais comme personne ne mangeait de porc dans mon détachement, je me suis dit : laissons-les courir.

Djamaluddin se tut.

— Et donc, les petits cochons... fit Komissarov avec un sourire poli.

— Eh bien, ils allaient de-ci de-là. Un jour, nous avons tenté une percée jusqu’à la mer. Une fois sur place, nous avons dû battre en retraite sous le feu de l’ennemi. Le lendemain, quand enfin nous avons occupé les tranchées géorgiennes, j’ai revu les porcelets. Ils couraient sur la plage en bouffant les corps de nos camarades.

Djamaluddin marqua un silence et ajouta :

— J’en ai conclu qu’il ne faut jamais venir en aide aux porcs.

Près du mur, Argounov s’assombrit. Le gros de la garde était en ville avec le vice-Premier ministre. Ici, dans la vieille forteresse, on comptait quinze combattants de Djamaluddin pour dix miliciens de Penza et quatre de la garde fédérale. Le Russe n’avait pas prévu un tel rapport de force.

— Je suis heureux, dit Djamaluddin à Komissarov, que tu aies parlé de la maternité. Vous disiez alors que les terroristes avaient tous péri mais tout le monde sait bien que ce n’est pas vrai. Quinze

énergumènes ont pu s'enfuir et j'ai juré de leur donner la mort qu'ils méritent. Je suis heureux que tu me présentes comme une vieille connaissance. C'est aujourd'hui le jour des connaissances. D'ailleurs, en voici une autre que je t'amène.

La porte s'ouvrit.

Dans l'encadrement apparut Askhab Khassanov.

Askhab était très blême, et toujours pieds nus. Il portait un pull bleu de maille grossière, les poings menottés par-devant lui, tenus par un homme en treillis.

Argounov allongea un pas élastique vers la sortie de secours, mais Hagen l'y attendait, qui lui planta presque son canon dans la poitrine.

— Pas de bêtises, dit Hagen, si tu veux faire les choses sans cadavres.

Il força le Russe à se mettre à genoux, de dos, et un autre combattant lui prit son Stetchkine dans la doublure de sa veste.

Les hommes venus avec Djamaluddin se levèrent de table, des pistolets à la main.

— Qui n'est pas avec nous reste assis ! lança Hagen.

Askhab reçu un coup de pied d'une force telle qu'il tomba à genoux. Le caméraman, ahuri, leva les mains en l'air, mais l'un des hommes de Djamaluddin lui posa doucement la main sur l'épaule : continue, filme.

Trois hommes en treillis firent irruption dans la salle, mitraillettes au poing. Une courte rafale de trois coups crépita quelque part au rez-de-chaussée. Djamaluddin sortit son Makarov de dessous son pull.

— Je sais, dit-il en continuant de s'adresser à Komissarov, et à lui seul, que tu aimes beaucoup faire la pêche aux images vidéo : celles où je tue les complices de Wahha. Ces vidéos pourraient me coûter une jolie peine de prison, pas vrai ? Je t'offre aujourd'hui un reportage sur le traitement que je réserve aux hommes qui ont fait sauter la maternité de Bechtoï.

La seconde d'après, Djamaluddin fit volte-face et pressa la queue de détente.

La première balle toucha la rotule d'Askhab qui, poussant un cri, s'écroula au sol. La deuxième lui brisa les os au-dessus de la cheville. L'homme gigota comme un poisson parmi des bris d'aquarium. Alors Djamaluddin abaissa tranquillement son arme et visa le deuxième genou. Askhab perdit connaissance.

L'Anglaise, assise près de Komissarov, se leva d'un bond.

Le PM qui dormait dans les bras de Hagen se réveilla et partit d'une rafale en direction du plafond. Des miettes de lustre tombèrent comme une grêle d'été.

— Tous assis ! hurla Hagen.

La tablée se pétrifia.

— Et maintenant, dit Djamaluddin en se tournant vers Komissarov, tu vas me raconter à qui tu as donné l'ordre de faire entrer des explosifs dans la maternité, et pourquoi tu l'as plastiquée.

La face peinte en gris, Komissarov ressemblait à un tube de dentifrice écrasé. Kirill, assis à sa droite, n'avait jamais vu quelqu'un se briser aussi vite. Si la peur avait fait maigrir, l'autre aurait perdu d'un coup la moitié d'un quintal.

Trois hommes entrèrent avec un sac bourré de PM. Djamaluddin glissa le Makarov à sa ceinture et choisit une kalachnikov.

Enfin, Kirill se décida. Il se leva et s'approcha de Komissarov. D'une main, il lui braqua un pistolet sur la tempe ; de l'autre, il lui ouvrit l'étui-ceinture et lui prit son arme. Ceci fait, il recula. Il se trouva bientôt à deux mètres d'Argounov à genoux. Le colonel de la garde fédérale leva sur Kirill des yeux noircis de haine et lâcha :

— Espèce d'avorton.

Komissarov crut y voir un signe. Soudain transfiguré, il poussa un hurlement :

— C'est un coup monté ! C'est... l'agent d'un service de renseignement étranger ! Nous avons des preuves ! (Il pointa son doigt boudiné sur Kirill.) C'est lui ! Il est de mèche avec les terroristes ! Toujours lié à Vladkovski ! On te manipule, Djamaluddin !

Djamaluddin esquissa une grimace en forme de sourire et leva son PM. Komissarov horrifié se dit que ce type allait lui tirer dessus comme il venait de le faire devant tous sur son cousin.

A cet instant précis, des tirs crépitèrent derrière les murs. Il sembla un temps que c'était une rafale isolée, mais il y en eut d'autres à la chaîne. On aurait dit des chiens à la campagne, l'un aboyant et d'autres le relayant. Djamaluddin sortit son récepteur. Ça grésilla en langue avare.

Sur ce, il leva son arme et fit partir une rafale au-dessus des têtes.

— Tous assis ! hurla Djamaluddin. (Puis, le doigt pointé sur Tachov :) Tes hommes restent ici, les autres me suivent. Au premier qui bouge, tu tires.

Comme on n'avait rien dit à Kirill, il se lança sur les talons de Djamaluddin.

Ils dévalèrent un large escalier de marbre. A hauteur du premier étage, Kirill faillit heurter une serveuse qui surgit sur sa route.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? hurla-t-il. Va te cacher !

Ce fut alors qu'une fenêtre du hall vola en éclats. PM à la main, un homme atterrit à l'intérieur. Plus loin craquaient des mitraillettes.

Djamaluddin et Hagen étaient déjà au pied de l'escalier. De l'autre bout d'une large rampe de marbre, Kirill vit l'homme en tenue camo

culbuter cul par-dessus tête et tourner son arme droit sur lui comme une queue de billard prête à frapper une boule.

L'odeur de la poudre, Kirill ne connaissait pas. Tout au plus avait-il assisté à deux ou trois règlements de comptes : il s'était retrouvé le nez dans la poussière lors de perquisitions, et lui-même avait fait manger la poussière à d'autres. Un jour que Vladkovski débutait dans les affaires, des flics et lui avaient dû arracher un otage (un directeur) des mains de ses ravisseurs : comme Vladkovski avait laissé entendre que les bandits devaient y rester, ils étaient morts dans l'assaut.

Mais jamais Kirill n'avait été au feu pour de bon.

Aussi perdit-il le sens des réalités. Il croyait rêver. Il se prenait pour une vitre sous laquelle volaient des cailloux.

Il y avait dans le hall, au pied de l'escalier, une table échiquier entourée de larges fauteuils. Kirill y poussa la serveuse qui finit sa course au fond de l'un d'eux.

L'homme à la mitraillette tira.

Le coup partit trop à gauche. La riposte détona sur-le-champ. Balayées par une balle, les pièces de l'échiquier fusèrent. L'homme à la mitraillette plongea. Alors Kirill leva son pistolet et pressa la queue de détente.

La balle pénétra dans le flanc de l'assaillant qui se mit à tirer de nouveau. Et de nouveau Kirill crut rêver. Il n'y avait qu'en rêve qu'on pouvait se battre avec une balle dans les reins.

De sa gauche, Kirill vit jaillir Djamaluddin. Une brève rafale à trois coups mit en bouillie la tête de l'assaillant. A cet instant Kirill se sentit projeté en avant. Dans sa chute, il comprit pourquoi il vivait encore : l'homme à la mitraillette ne l'avait pas regardé comme une cible prioritaire, avec son costume et sa chemise blanche.

Djamaluddin enjamba la rampe de marbre et, d'une rafale à bout portant, supprima le deuxième homme qui se profilait à la fenêtre ; puis sauta à l'extérieur.

Kirill se remit d'aplomb, s'empara comme il put de la mitraillette du mort et se lança sur ses talons. En contrebas, sur la route, il y eut un terrible boum.

Sous les fenêtres du premier étage se présentait le toit plat d'une aile annexe. Personne dessus. Trois hommes s'y jetèrent à plat ventre. Djamaluddin lui-même le parcourut au pas de course et sauta dans la cour.

C'était une cour de service qui faisait coin entre l'aile annexe et le rempart. Elle n'était fermée que par un treillis métallique rouillé. Heureusement pour les défenseurs, il n'en avait pas toujours été ainsi. Il fut un temps où la vieille citadelle partait du rempart en angle droit : les restes crénelés d'une muraille couraient le long du treillis, tantôt à ras de terre, tantôt à mi-taille d'homme. Là se tapirent les

trois combattants qui ouvrirent le feu vers d'épais taillis.

Des taillis, le tir de riposte faisait l'effet d'une enseigne lumineuse à néons. Kirill observa un instant les taillis puis s'accroupit derrière un bout de mur, positionna le canon de son arme au-dessus de sa tête, plissa les paupières et appuya sur la queue de détente.

A ce moment, les tirs s'espacèrent et Djamaluddin cria à s'en déchirer la glotte :

— Ohé ! Arzo ! Qu'est-ce que tu veux ?

Une réponse étonnamment laconique tomba de derrière les arbustes :

— Komissarov.

Ironique, Djamaluddin renvoya à gorge déployée :

— Ohé ! Arzo ! Fais la queue et attends ton tour !

Accroupi, Kirill s'efforçait de maintenir son fusil par-dessus le mur ébréché. Le moment vint où il se sentit si faible qu'il crut perdre connaissance. Du moins les voix se faisaient-elles plus sourdes autour de lui. Il ferma les yeux. Quand il les rouvrit, il était étendu à terre. Au-dessus de lui, Hagen pestait. Kirill comprit que les Tchétchènes avaient presque réussi à pénétrer subrepticement dans la forteresse. Combien étaient-ils maintenant dans l'enceinte ? Allez Dieu savoir. Les Avars avaient accroché le groupe de choc en aménageant des postes aux approches du local technique.

— Je suis blessé, se plaignit Kirill.

Hagen le fit rouler sur le ventre et lui palpa le dos. Kirill fut pris d'un violent élancement. S'il avait eu l'épaule plantée de dents, il aurait pensé qu'on venait de lui en arracher une sans anesthésie.

— Tiens, voilà ta balle, dit Hagen.

Kirill se retourna. L'Aryen lui tendait un éclat de marbre long et pointu comme un clou, projeté sans doute par un impact de balle. Piètre honneur que d'être blessé par une pointe de pierre dans une fusillade à l'arme automatique. Kirill rougit, copieusement, irrésistiblement.

— Tu devrais te changer, dit Hagen. Tu ne vas tout de même pas te faire tuer dans une chemise pas propre ?

Cinq heures un quart. La BMW série 7 blindée qui transportait le maire de Bechtoï et le vice-Premier ministre de la fédération de Russie arriva à fond de train au barrage de sortie de Bechtoï. Deux jeeps de la milice fonçaient en tête du cortège, et huit derrière avec le personnel de sécurité.

Devant le barrage, au pied d'un bâtiment jaune à deux étages, stationnait un Hummer unique au monde à commandes manuelles au volant avec, près de lui, Sapartchi Telaïev dans sa chaise roulante.

Le cortège s'arrêta. Zaour et Ouglov descendirent de voiture contre

l'avis de la garde.

— Tu veux quoi ? lui demanda Zaour.

— Un arrangement, répondit Telaïev.

— Il n'y a pas d'arrangement possible entre nous, dit Zaour, parce que chaque fois que tu t'arranges avec quelqu'un, c'est pour mieux le vendre.

A cet instant un éclair stria faiblement le versant du Yalyk-Taou que l'ombre du soir enveloppait déjà. Il y en eut un autre. Quelques secondes plus tard, un martèlement d'armes automatiques roula jusqu'au checkpoint.

La garde voulut enfermer de force le vice-Premier ministre dans sa limousine, mais celui-ci montra les dents et resta planté là durant cinq ou six minutes, les yeux rivés sur *La Pente Rouge* où luisaient de pâles éclairs. Enfin la fusillade parut s'apaiser. Ouglov se tourna vers le chef adjoint de sa garde, Nikita Aziamov, et lui demanda :

— *La Pente Rouge* est gardée par combien d'hommes ?

— Une trentaine. La plupart sont d'ici, répondit Aziamov.

— C'est impossible, dit Ouglov. Quelles que soient les circonstances, trente hommes ne pourront jamais faire face à un tir de rafale comme celui-ci.

Puis, à Zaour :

— Où est votre frère, Zaour Ahmedovitch ?

Deux minutes après la fusillade, Djamaluddin était de retour dans la salle de spectacle.

Les otages se tenaient toujours assis autour de la table en U, seule la nappe avait été tirée au sol avec tout ce qu'elle portait. Le cadreur braqua sa caméra sur l'Avar. Nul ne l'empêchait de filmer. Djamaluddin, d'une façon générale, ne s'opposait jamais à ce qu'on le filme. Il s'opposait à ce qu'on le montre.

Djamaluddin embrassa les otages du regard, sortit son émetteur-récepteur et demanda :

— Arzo, m'entends-tu ?

— Bien reçu.

Les membres de la délégation gouvernementale ne pipaient pas. Argounov tendit l'oreille pour mieux suivre le dialogue entre le Tchétchène et l'Avar.

— Quelle mouche t'a piqué, Arzo ? demanda Djamaluddin.

— Et toi ?

Les mâchoires de Djamaluddin se serrèrent comme celles d'un piège. Il marqua une pause et dit :

— C'est Komissarov qui a manigancé le plasticage de la maternité. Il a décidé d'allumer un incendie entre la Tchétchénie et l'Avarie pour que la Russie soit bien au chaud. Je suis là pour lui demander qui lui a

soufflé cette idée.

— Eh bien, où est le problème ? J'aurai plaisir à m'associer à ta question. De toute façon, ils nous mettront dans le même panier. Alors pourquoi ne pas unir nos forces ?

— Les questions d'un Tchétchène c'est une chose ; celles d'un Avar c'en est une autre. Je ne crois pas qu'elles aient grand-chose à voir entre elles.

— Ecoute-moi bien, Djamal, dit Arzo. Je suis mieux préparé que toi à cette opération. Mes hommes contrôlent toutes les montagnes au-dessus de vous. Il n'y a plus une patrouille secrète en place. Nous avons bouclé Bechtoï-10. Si quelqu'un essaie de décoller de la base, il se prendra une roquette en pleine tête. Il ne tient qu'à moi d'occuper la baraque, et rien ne m'arrêtera.

— Par Allah, répondit Djamaluddin, si tu montres ici le bout du nez, je fais tout sauter. Les fédéraux vont t'arroser de missiles et diront ce qu'ils voudront. Sans otages, tu n'es rien. Or, les otages, c'est moi qui les tiens. On s'arrange ou on ne s'arrange pas, mais je ne te conseille pas d'entrer ici par la force. Tu ne m'as encore jamais battu par les armes.

Là-dessus, Djamaluddin coupa l'émetteur et le fourra dans sa poche.

— Radjab, dit-il, qu'avons-nous comme explosifs ?

— Pas grand-chose, répondit Hagen, mais il y a des bouteilles de gaz dans la cave.

— Va t'en occuper. Tu as bien entendu : si Arzo s'aventure jusqu'ici, il n'aura que couic. Veilles-y.

Hagen acquiesça brièvement, pivota sur ses talons et quitta la salle. Les jumeaux Abrek et Chahid lui emboîtèrent le pas. Kirill Vodrov resta dans un coin, assis sur une chaise.

Askhab Khassanov était revenu à lui durant la fusillade. Etendu sur le sol, il avait le dos appuyé contre le mur. Le caméraman filmait en gros plan son visage embué de sueur avec ses yeux vitreux d'animal empaillé.

Djamaluddin se tourna vers Komissarov et lui dit :

— La conversation n'est pas finie entre nous.

Le général Komissarov se tenait encore assis en bout de table. Anormalement livide, il arborait un immense cocard à la pommette droite.

— C'est du pur délire, répondit Komissarov. La divagation d'un âne en furie. Je ne connais même pas cet homme.

Kirill remarqua que l'Anglaise tapait un numéro sur son téléphone. Du reste, Lady Staplehurst n'avait pas l'air de s'en cacher.

Djamaluddin s'approcha d'elle et lui arracha le mobile des mains.

— Tu te crois tout permis ? lui lança-t-il.

Le métier de terroriste pervertit son homme : jamais encore Kirill

n'avait entendu l'Avar tutoyer une femme inconnue ; ni toucher sans raison une femme ou un chien.

— Le monde a le droit de savoir ce qui se passe ici, renvoya l'Anglaise avec une étonnante maîtrise de soi.

Djamaluddin jeta le téléphone par terre et l'écrasa avec la crosse de son PM. Les éclats giclèrent dans tous les sens.

— Je ne suis pas à la *Star Ac'*, dit Djamaluddin, je n'ai pas besoin d'être médiatisé.

— Laisse-la communiquer ! glapit Komissarov.

Djamaluddin se retourna :

— Quoi ?

— Laisse-la communiquer, répéta Komissarov. Tiens, regarde-moi tous ces journaloux : ils ont une parabole, laisse-les communiquer ! Sinon la télé dira qu'on est passé sous une avalanche, et bonsoir !

Les otages soupirèrent. Djamaluddin leva la main, et un silence de tombe se fit.

— Répète ce que tu as dit ! exigea-t-il.

— Personne ne discutera avec toi. Ils diront que nous sommes tous morts, et point barre !

— Qu'est-ce que cette manière de régler les problèmes chez les fédéraux ? Cette manière qui consiste à écrabouiller les otages avec les terroristes pour dire ensuite que ça s'est fait tout seul ?

Komissarov ne disait rien.

— Alors ?

Le canon du PM s'abaissa doucement dans les mains de Djamaluddin. Il tendait maintenant vers l'entrejambe de Komissarov.

— Ivan Ouglov, dit Komissarov.

Kirill se mordit la lèvre jusqu'au sang. Puis il leva les yeux sur la face d'Argounov. Elle était couleur de mousse isotherme. Lady Staplehurst écoutait, captive. Elle comprenait très bien le russe, malheureusement.

— Continue, dit Djamaluddin avec un étrange petit rire. Puisque tu as si bien commencé.

— C'était une idée d'Ouglov, hurla Komissarov, je te le jure, Djamaluddin, ça ne venait pas de moi ! J'ai résisté tant que j'ai pu ! Je lui disais que nous ne serions jamais pardonnés !

— Qui a introduit les explosifs dans la maternité, et comment ?

Le chef du Comité d'urgence balaya la salle du regard. Quarante visages le regardaient de toutes parts et aucun d'eux ne dénotait la moindre compassion, ni chez les otages ni chez les terroristes. Le directeur du fonds de pension et son neveu, assis à trois mètres de Komissarov, posaient sur lui des yeux marron-noir couleur de sang coagulé. A les voir, Komissarov se rappela que l'autre n'avait pas toujours dirigé le fonds de pension de la république : il avait été

enlevé en son temps par Khadjiev, comme nous l'avons déjà dit, et, une fois libéré par lui, avait encore passé deux années à courir les montagnes en sa compagnie.

Même le colonel Argounov, appuyé contre le mur, affichait une indifférence tranquille.

— Terkiev, répondit le chef du Comité d'urgence.

Arsène Terkiev était le chef adjoint du département de lutte contre le terrorisme au sein du FSB de la république. Après le plasticage de la maternité, il avait été muté à Piatigorsk, puis à Moscou. Retrouvé mort six mois plus tard dans son logement de fonction. Un suicide, murmurait-on.

— J'ai trouvé Terkiev... et bon... je lui ai demandé de choisir un site à miner. Quelque temps plus tard, il a proposé la maternité.

— Je répète ma question : comment ?

— Bêtement. Terkiev et ses hommes ont arrêté le camion qui livrait ces bouteilles à la maternité. Pendant qu'ils le fouillaient sous prétexte d'un contrôle des explosifs, ils ont changé les bouteilles. Terkiev non plus ne connaissait pas le fin mot de l'affaire. Il pensait que le FSB aurait mission de les neutraliser, que c'était une opération visant à arrêter Askhab Khassanov.

— Si Terkiev ignorait que la maternité serait plastiquée, qui a appuyé sur le bouton ?

— Le colonel Argounov, répondit Komissarov.

Djamaluddin tourna brusquement la tête. Appuyé contre le mur, Argounov se redressa et fit un pas en avant. Il voulait crier quelque chose mais à ce moment s'éleva la voix de Komissarov :

— Mais sans le savoir. Il n'y avait pas de bouton. Comment peut-on utiliser un détonateur radio si la première chose qu'on fait dans une prise d'otages c'est de bloquer les ondes ? Dans un immeuble voisin, il y avait un émetteur qui, toutes les demi-heures, envoyait un signal modulé au détonateur. Le détonateur s'est déclenché au quatrième signal manqué. Eh bien, l'ordre de bloquer les ondes a été donné par Argounov, je crois. Ou peut-être par toi ?

Le colonel, contre le mur, se ferma muettement le visage avec les mains.

— Qu'avez-vous fait de Terkiev ?

— Nous lui avons promis de l'avancement et il a été rappelé à Moscou. Ensuite, c'est Ouglov qui a donné les consignes. Je ne suis pas au courant.

— Ouglov était aux ordres de qui ?

— Je n'en sais rien, répondit Komissarov.

— Le président Aslanov est-il impliqué dans l'histoire ?

— Seulement si Ouglov lui en a parlé. Mais je ne crois pas. On n'associe jamais de tiers à ce genre d'opération.

Djamaluddin se tourna vers la fenêtre et fit signe à l'opérateur. Une minute plus tard, ils sortirent dans le couloir où l'on fit venir aussi le reporter.

— La parabole est bien à vous ? demanda Djamaluddin.

— Oui.

— Peux-tu assurer la liaison avec CNN ?

La tête du reporter... On aurait dit qu'il venait d'obtenir en scoop une interview de Lucifer.

— Vous... nous permettez de... mettre à l'antenne tout ce que nous avons filmé ?!

— Est-ce que j'ai l'air d'un militant de la liberté d'expression ? Dis que la délégation gouvernementale a été prise en otage par des terroristes à *La Pente Rouge*. Et qu'ils feront connaître leurs revendications ultérieurement. Un mot de trop et je t'arrache la tête.

Le cortège du maire et du vice-Premier ministre fit demi-tour et quitta le barrage, aussitôt suivi par le Hummer de Telaïev. Panique au checkpoint.

Pour un beau checkpoint, c'était un beau checkpoint. Un cinq-étoiles, en quelque sorte. Avec un bâtiment à deux étages d'un côté de la route, une guérite en verre de l'autre, le tout doté d'ordinateurs, de larges baies vitrées et même de w.-c. au rez-de-chaussée.

Autrefois ce poste de contrôle, construit et géré sous le mandat du maire Chabloukhov par l'un de ses adjoints, était privé. Mais lorsque Zaour prit le pouvoir dans la ville, le poste fut ramené dans l'escarcelle publique.

Le service était assuré ce jour-là par trois flics locaux, cinq miliciens de l'OMON de Krasnodar et six conscrits de la 104^e division des troupes de l'Intérieur. Tous tentaient de contacter la hiérarchie pour savoir ce qui se passait ; la hiérarchie aussi cherchait à les joindre pour la même chose.

Le militaire du rang Penkevitch, des troupes de l'Intérieur, se tenait près du barrage avec un lance-grenades à l'épaule quand une fenêtre s'ouvrit et qu'un flic local lança à la cantonade :

— Ils ont enlevé le barrage de Bechtoï-10 !

A cet instant Penkevitch vit surgir au tournant un cortège de six ou sept véhicules conduit par une Merco blanche immatriculée à Torbi-Kala, avec un gyrophare.

Personne à Bechtoï n'avait de Merco blanche avec un numéro pareil. Aucun cortège n'était signalé à cette heure en direction de la ville. Le seul dont Penkevitch avait été informé, c'était celui du vice-Premier ministre qui venait de faire demi-tour sous ses yeux.

Le militaire braqua son lance-grenades sur la cible et fit feu.

C'était la première fois de sa vie que le soldat tirait au lance-

grenades à feu réel, ce qu'il fit en enfreignant d'un coup deux règles qu'on s'était échiné à lui mettre dans le crâne au cours des quatre derniers mois. Premièrement, il y avait derrière lui, à cinquante centimètres, la fenêtre grande ouverte du poste de contrôle. Secondement, à un mètre cinquante de là, un homme était assis à son bureau près de la fenêtre.

Une flamme longue de trois mètres se déroula à l'intérieur du bâtiment, dont une partie ricocha sur l'encadrement de la fenêtre qui, du coup, vola en éclats. Penkevitch, projeté en avant, s'enflamma comme une torche. Des bris de verre tintèrent. L'onde de choc provoqua sur-le-champ l'expulsion des globes oculaires du flic de service assis à son bureau.

La grenade à explosif brisant manqua sa cible et éclata à un mètre de l'automobile de queue. Le cortège poursuivit sa course. De la dernière auto s'éjectèrent des hommes en treillis qui se tapirent dans le fossé et se mirent à arroser le barrage à l'arme automatique.

Les survivants ripostaient comme ils pouvaient. Du premier étage, le capitaine Sosnovski pressait furieusement le bouton de son émetteur-récepteur :

— Ici le 7, j'appelle le 5 ! hurlait-il. Les terroristes sont dans la ville ! Je répète : Nous sommes sous le feu !

OÙ DJAMALUDDIN KEMIROV POSE SES CONDITIONS À LA RUSSIE ; ET OÙ IL S'AVÈRE QUE LE PEUPLE DE BECHTOÏ AUSSI A SON OPINION SUR L'AFFAIRE DE LA MATERNITÉ

Le cortège de Gamzat Aslanov entra en trombe dans la cour de la mairie dix minutes après que CNN eut annoncé la prise d'otages.

La mairie était sens dessus dessous.

La porte béait entre le secrétariat et le bureau du maire. Les adjoints d'Ouglov vibronnaient entre les gardes et leur chef. Le vice-Premier ministre était planté devant la fenêtre grande ouverte qui donnait sur le Yalyk-Taou, les bras croisés, sourd aux reproches des agents de sécurité. Zaour Kemirov manipulait convulsivement les boutons du téléphone de service. Il tentait de joindre Djamaluddin mais ça n'arrêtait pas de couper. Une moitié de la ville, qui voyait la fusillade, téléphonait à l'autre moitié pour en savoir plus. Allumée à plein volume, la télé ne montrait que les images de l'inauguration du monument parce que c'était une chaîne fédérale.

Gamzat fit irruption dans le bureau. Quand le vice-Premier ministre se retourna, il vit ses yeux fous papillotants, sa pupille allongée en épingle de nourrice.

— Ils m'ont tiré dessus ! hurla Gamzat. Du checkpoint ! Ils sont dans la ville !

Un haut fonctionnaire accourut.

— Ivan Vitalievitch, dit-il, nous avons eu un appel du député Markov, de la délégation. Il affirme que des terroristes ont pris *La Pente Rouge* pendant qu'il était aux chiottes. Il chiale maintenant. Il demande à être délivré par des blindés. Il dit que ça tire de partout.

— Mais qui mène le tir ?

— Le bataillon de Khadjiev a quitté ses casernes, rapporta le major Ratchkovski. Selon des renseignements non vérifiés, des terroristes ont fait feu sur le poste de contrôle à l'entrée de la ville.

— Un véhicule de la milice a été pris à partie du haut de la plateforme d'observation du tunnel de Kurchi !

— Le poste de contrôle Onde-1 est tombé dans les mains des terroristes ! Ils ont tiré à bout portant sur un cortège qui venait de quitter la base aérienne !

— Bienvenue à Bechtoï, ville de paix et de bonté !

A cette phrase, le vice-Premier ministre ébahi se retourna. Il comprit alors qu'elle venait de la bouche d'une jeune fille plantureuse dans le poste de télévision. On voyait derrière elle le peuple en liesse et le bronze de Lissanevitch.

— Coupez le caquet à cette boîte de merde ! aboya le vice-Premier

ministre.

A cet instant le téléphone de service poussa une plainte sur le bureau du maire. Un adjoint d'Ouglov décrocha et dit :

— C'est Vodrov !

Le maire de Bechtoï brancha l'ampli. La télé fut coupée, et un silence de plomb s'abattit dans la pièce.

— Kirill, c'est toi ? demanda Ouglov.

— Oui, c'est moi.

— Où es-tu ?

— A *La Pente Rouge*.

— Grand Dieu ! Tu es pris en otage ?

On entendit un petit rire.

— C'est-à-dire que je suis plutôt de l'autre bord.

On échangea des regards consternés.

Puis il y eut une seconde de flottement, comme si le téléphone changeait de main à l'autre bout de la ligne, et une autre voix se fit entendre, délicate, claire, presque sans accent :

— *Salam aleïkum*, Ivan Vitalievitch. C'est Djamal Kemirov.

— *Salam*, Djamaluddin. Qu'est-ce qui vous arrive, là-bas ?

— Arzo Khadjiev a décidé de prendre votre délégation en otage. Il s'est très bien préparé. Ses hommes ont bouclé la sortie de Bechtoï-10 et neutralisé tous vos snipers dispatchés dans les montagnes. Ils contrôlent intégralement la route d'accès à l'hôtel et le versant qui lui fait face. Moi, je ne contrôle que la vieille forteresse.

— Rien d'inquiétant, dit Ouglov, tu auras des renforts.

— J'en doute ! Bechtoï-10 est bouclé. Quant au tunnel de Kurchi, je ne crois pas que vos troupes puissent le passer de sitôt. C'est une affaire entre Arzo et moi, et vous n'aurez pas le temps de vous interposer. Arzo peut me broyer à la moulinette si ça lui chante. Il a au moins quatre cents hommes. Sans compter les combattants d'Arsaïev. Moi, je n'en ai même pas le tiers.

Si peu joyeux que fût ce résumé, Ouglov se sentit soulagé d'une immense tension. Après tout, ç'aurait pu être pire. Arzo n'avait encore pris aucun otage. Cent cinquante coupe-jarrets avars pour défendre cette foutue délégation, ce n'était pas si mal. Encore que... Cent cinquante ?

Le vice-Premier ministre n'eut pas le temps de pousser le raisonnement jusqu'au bout que le frère de Djamaluddin se pencha brusquement sur le micro et demanda :

— Tu oublies quelque chose, Djamal. Là-haut, sur la montagne, avec ta bande...

Petit rire de Djamaluddin :

— Quand une bonne idée est dans l'air, elle peut contaminer deux personnes à la fois. Tu sais parfaitement, Zaour, ce que j'ai fait ces

dernières années. Ivan Vitalievitch aussi le sait. J'ai fait la chasse aux plastiqueurs de la maternité de Bechtoï. Le fait est que l'ordre de mise à feu est venu de Fedor Komissarov et je suis allé à *La Pente Rouge* pour l'interroger là-dessus. Au début, il a fait son timide. Ensuite, il est devenu beaucoup plus loquace. Il m'a raconté comment ils avaient recruté Askhab et comment ils avaient mené Terkiev en bateau. Il m'a raconté aussi l'acheminement des explosifs, le mode opératoire du détonateur. C'était vachement sophistiqué comme truc, figure-toi que le système s'est déclenché deux heures après le blocage du signal radio. Très intéressant comme récit, vraiment. La délégation était tout ouïe, y compris l'Anglaise et le vice-président de la Douma fédérale. Après, il a dit que l'ordre de faire sauter la maternité était signé Ivan Ouglov.

Ouglov n'avait cessé de blêmir tout au long du récit, comme par immersion dans de la teinture blanche. A la fin, la couleur de sa peau tourna à la crème fraîche. Il y avait sept personnes dans le bureau, dont toutes n'étaient pas russes. Avec notamment deux Avars.

— Mensonge ! fit Ouglov d'un ton péremptoire. Par tout ce que j'ai de plus cher au monde, je te jure que je n'ai rien à voir avec le plasticage de la maternité.

— Viens ici, répondit Djamaluddin, nous discuterons la question.

— Comment pourrais-je venir si tu es cerné de partout ?

— Je vais demander à mon beau-père de t'ouvrir l'accès.

— Laisse-moi te dire un truc, Djamaluddin. J'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose de louche dans l'affaire de la maternité. J'ai fait ouvrir trois enquêtes au pénal sans jamais obtenir une instruction correcte. Si ce que tu dis est vrai, je... je te promets le jugement de Komissarov et de tous ses complices. Je te promets la vérité. Pense à Dostoïevski : *Le bonheur du monde entier ne vaut pas une larme sur la joue d'un enfant innocent*. Or là...

— Ah ! Ivan Vitalievitch, répondit posément Djamaluddin. Je fais cette guerre depuis quatorze ans et je me suis toujours battu du côté de la Russie. Que ne m'a-t-on reproché : que j'étais un âne, que je trahissais mon peuple. Eh bien, si vous tenez à ce que je combatte Arzo, vous devez satisfaire à trois de mes exigences. La première : libération immédiate de Chapi Tcharakhov. La deuxième : vous nommez mon frère président de la République. Et la troisième : tu dois venir à *La Pente Rouge*, Ivan Vitalievitch. Je veux te parler. Personnellement.

— Vois-tu, Djamaluddin, je te jure que Komissarov t'a menti du début à la fin. S'il est vraiment coupable de cet attentat... Seigneur, Djamaluddin, je te donne ma parole que nous le jugerons quelles que soient les personnalités en cause. Si l'idée lui est passée par la tête de... mais par tout ce que j'ai de plus cher au monde, je te jure que je

n'en savais rien ! Il cherche simplement à faire porter le chapeau à quelqu'un d'autre !

— Voilà bien pourquoi je veux te parler en tête à tête.

— Ecoute-moi bien, Djamaluddin, tu dois raison garder ! Tu peux régler tes comptes avec des terroristes ! Tu peux les régler avec des traîtres ! Mais tu ne peux pas les régler avec la Russie !

— Soit vous honorez mes exigences, répondit Djamaluddin, soit Arzo vous dictera les siennes.

Bip, et la communication s'interrompit.

Le vice-Premier ministre raccrocha.

Zaour Kemirov, cinquante ans, maire de Bechtoï, seul et unique milliardaire de la république dont les aïeux avaient fait tomber la citadelle en 1919 et dont le frère venait d'occuper aujourd'hui cette même citadelle – Zaour Kemirov le regardait sans trahir la moindre expression. Gamzat, assis de biais sur la table de réunion, exhibait un visage immobile et aliéné aux yeux qui dansaient plus qu'ils ne riaient.

Outre Zaour et Gamzat, quatre témoins avaient suivi la conversation : la valetaille d'Ouglov et le major des troupes de l'Intérieur Ratchkovski.

La tête renversée, Gamzat pointa le doigt sur Zaour :

— Je vous l'avais bien dit, Ivan Vitalievitch, que ces deux-là étaient des terroristes. Des ennemis de la Russie.

La voix de Gamzat s'envola en un cri jubilatoire. Sa main plongea dans sa ceinture et reparut avec son Stetchkine en or massif.

— Tu es fait, hurla Gamzat, tu es fait, chien de mort !

Le vice-Premier ministre fit un pas feutré vers le président du Parlement et, presque sans élan, le frappa à la mâchoire. Disons-le franchement : Ouglov faisait un piètre boxeur qui n'aurait certes pas remporté le championnat de Bechtoï. Mais à Gamzat, ce peu-là suffit. Le fils du président vacilla, puis tenta de se rattraper au coin de la table. Sa main balaya une pile de papiers, la pointe de ses souliers chic racla le parquet, il leva les bras en l'air et perdit l'équilibre. Il y eut un pan ! retentissant. La balle finit sa course avec un sinistre flop dans la fenêtre blindée qui se fissa en toile d'araignée.

Les gardes du corps d'Ouglov accoururent.

Ils trouvèrent tout le monde debout, statufié, seul Gamzat haletait par terre, le genou meurtri par maladresse. Le pistolet, qui lui était tombé des mains, avait rebondi jusqu'aux pieds d'Ouglov. Le vice-Premier ministre le ramassa (il était lourd), le fourra dans sa poche et dit :

— Réunissez les commandants d'unité. Un état-major antiterroriste est décrété dans la ville. Charge à moi de le commander.

Alors le major Ratchkovski partit d'un rire étrange :

— Je l'avais pourtant prévenu... A trop jouer les humanistes... Qui ménage les loups se retrouve avec une queue qui pousse.

Le temps que Djamaluddin parle au téléphone, ses hommes n'avaient pas chômé. Tachov et Hagen avaient exhumé de la cave six bouteilles de gaz. Elles furent placées entre les tables au centre du U, et Tachov déroula un simple fil électrique d'un bout à l'autre de la scène.

Hagen, pendant ce temps, accroupi devant le trou du souffleur, démontait une grenade F-1 pour en confectionner un détonateur.

Il commença par enrouler un adhésif isolant autour pour la neutraliser. Après quoi il en dévissa l'amorce et brisa la canule qui servait de retardateur à la détonation. Désormais, l'explosion de la grenade serait instantanée.

La grenade revissée, il sortit la goupille, en tordit l'une des lamelles, y fixa le bout du fil électrique qu'on avait déroulé à travers la scène. Il remit la goupille en place mais avec une seule lamelle. Ceci fragilisait la goupille qui pouvait sauter à la moindre pression. Il ficela la grenade à l'une des bouteilles de gaz. Pour finir, il coupa le ruban adhésif au couteau de guerre, libérant ainsi la sûreté. Hagen venait de faire la même chose que les hommes d'Arsaïev quatre ans plus tôt dans la maternité. Les otages ne le quittaient pas des yeux.

Entre-temps, Tachov avait dégagé quelque part une vieille armoire mastoc qui devait bien peser un quintal. Il la coucha sur le côté. Un petit-neveu de Djamaluddin, Amirkhan, la cloua solidement à la scène en quelques coups de marteau. Puis Tachov lui tendit la première chaise qui lui tomba sous la main et l'autre la cloua à l'armoire de la même façon.

Ceci fait, Tachov s'absenta quelques instants et revint avec un réchaud électrique dans une main et une casserole dans l'autre. La casserole fut mise sur le réchaud, et le réchaud, sous la chaise. Quand il s'avéra que le cordon était trop court, l'un des boïéviks courut chercher une rallonge.

Fedor Komissarov – procureur général adjoint de la fédération de Russie et la personnalité la plus puissante de la république au cours des trois mois passés – regardait la casserole et le réchaud avec de mornes pressentiments. Les autres otages aussi semblaient avoir compris.

Ils se tenaient toujours assis à table selon les ordres de leurs ravisseurs, et bien que nul n'eût bougé d'un poil ni ne se fût levé, un vide s'était formé autour de Komissarov.

Djamaluddin, qui avait fini de parler au téléphone, déambulait silencieusement parmi les otages dans l'attente manifeste de quelque chose. Il allait et venait comme un balancier. Quand il se tournait vers

l'ouest, il fixait le sol ; et quand il se tournait vers l'est, il levait les yeux sur un immense portrait de son aïeul Amirkhan représenté sur fond de montagnes dans une tunique à cartouchières et à épaulettes bleues.

Fedor Komissarov savait comment avaient fini les Cosaques de la forteresse Smelaya-l'Audacieuse. Dans la lignée des Kemirov, on était d'une philanthropie plutôt limitée.

A cet instant apparut Chahid qui tenait à la main droite une corde avec un rat balèze, gros comme un chien de compagnie, attaché par la queue. A la vue du rat, il y eut des remous chez les otages. Djamaluddin s'assit à table devant Fedor Komissarov.

— Fedor Alexandrovitch, dit-il de sa voix douce et claire que la salle entière entendait, est-il vrai que tu as ordonné de faire asseoir mon ami Chapi sur une casserole elle-même posée sur un réchaud, avec un rat dans la casserole ?

— Ce n'est pas moi, dit Komissarov d'une voix éraillée, je jure, je ne savais pas, c'est lui ! C'est Slivotchkine !

— Arrête tes bobards ! hurla Micha. C'est toi qui m'en as donné l'ordre ! Oui, toi !

— Pour le rat ?! Non mais...

D'un revers du bras, Djamaluddin frappa Komissarov avec la crosse de son pistolet.

— As-tu entendu ce que j'ai dit à Ouglov ? demanda-t-il. Eh bien maintenant appelle le président et rapporte-lui notre conversation. Car Ouglov est fichu de tout mélanger, tel que je le connais.

A cet instant l'un des otages – vice-président de la Douma fédérale – s'éclaircit la voix d'un air digne et déclara :

— Djamaluddin Ahmedovitch, vous êtes un brave. Je comprends ce que vous ressentez, croyez-moi. Les propos de Komissarov nous ont tous stupéfiés... De mon côté, je suis prêt à vous promettre une enquête parlementaire publique sur les circonstances de l'attentat de la maternité. Nous sommes prêts à créer une commission...

Le montagnard toisa le serviteur du peuple d'un œil lourd et dénué d'expression. Puis il sortit son émetteur-récepteur et pressa un bouton :

— Arzo ?

— Bien reçu, Djamaluddin.

— Tu es seul ou avec Wahha ?

— D'après toi ?

Djamaluddin eut un rire forcé et dit :

— Entendu. Je pose trois exigences. Premièrement, un hélico doit bientôt quitter Torbi-Kala avec Chapi à son bord et tu n'y toucheras pas. Deuxièmement, si les Russes m'envoient Ouglov, tu le laisseras passer. Troisièmement, Arsaïev doit venir ici. Seul.

— Et que se passera-t-il une fois que j'aurai rempli tes conditions ?

— Je partirai en te laissant les Russes, répondit Djamaluddin.

Les otages posèrent sur l'Avar des yeux dilatés par l'effroi. A vrai dire, aucun des membres de la délégation n'appréciait qu'on s'apprête à jeter un procureur général adjoint en pâture à un rat, surtout d'une façon aussi honteuse. Mais tous comprenaient que, une fois les Avars partis, Komissarov ne serait plus le seul donné en pâture aux rats par la nouvelle vague de visiteurs.

— Un instant ! s'écria le vice-ministre des Finances, grand homme corpulent à lunettes qui, dans ce gouvernement, s'occupait des transferts de budget aux régions. Djamaluddin Ahmedovitch, ce n'est pas juste ! Nous sommes prêts à augmenter les fonds alloués à votre ville ! Nous sommes prêts à...

Djamaluddin jeta un téléphone mobile sous le nez de Komissarov.

— Appelle-le, lui dit-il.

Komissarov déglutissait à grand-peine. Son visage, d'un rouge bleuté, semblait ruisseler non plus de sueur, mais de billes blanches de graisse. Il respirait comme un cheval après la course.

— C'est impossible ! s'écria-t-il.

— Fedor Alexandrovitch, dit Djamaluddin, ne me fais pas rire. Ces trois derniers mois, tu as téléphoné au président fédéral devant trois de mes amis. Si tu as pu régler leurs problèmes en direct, règle au moins le tien.

— Mais je ne peux pas !

Djamaluddin esquissa une grimace. Chahid, par-dessus l'épaule du chef du Comité d'urgence, tira sur la corde. Le rat gigota dans le vide en couinant.

— Il dit vrai, fit la voix tranquille du colonel Argounov, c'est impossible. Personne ne peut contacter le président de la Russie au téléphone. Il n'existe aucun numéro où le joindre. Il faut une ligne spéciale. Ici, il n'y a pas d'appareil approprié.

Tout interdit, Djamaluddin tourna la tête. Ce fut alors que le président du fonds de pension poussa un cri furieux :

— Ah ! le chat de sa chienne ! Et dire que tu m'as extorqué deux briques pour un coup de fil au président ! Un coup de fil que tu n'as jamais donné, si je comprends bien !

— Moi, c'est une brique qu'il m'a fait banquer ! lança le ministre des Finances. Il m'a dit : Je réglerais bien la question gratis, mais le tarif au Kremlin c'est une brique !

— Quarante mille que j'ai dû casquer ! cria un autre otage nommé Nasrull Chamhoïev. Il m'a dit qu'il pouvait appeler Condoleezza Rice pour que ma fille ait un visa américain !

En dépit des bouteilles de gaz, du rat en laisse et des boïéviks en treillis, quelqu'un partit d'un fou rire hystérique parmi les membres

russes de la délégation.

— Appelle ! hurla Djamaluddin.

Fedor Komissarov inhala une bouffée d'air... et ne l'exhala pas. Ses yeux se révoltèrent et fondirent comme une noix de beurre dans une poêle à frire. Le procureur général adjoint poussa un cri sourd et glissa de sa chaise. Hagen pantois lâcha le rat qui plongea droit dans le col de sa chemise. Komissarov s'écroula par terre, le rat couina désespérément, s'engouffra dans son pantalon, s'en échappa en flèche par une jambe et fila, farouche, sur les plis de la nappe que les boïéviki avaient tirée au sol avec couteaux, fourchettes, verres, queue vermillon d'osciètre. Lady Hild s'était levée de sa chaise dès que l'autre avait commencé à chavirer.

— Ne fais pas semblant ! gronda Djamaluddin.

Komissarov poussait des râles, ses mains cherchaient à déboutonner le col de sa chemise. Hagen fondit sur lui pour le frapper mais Djamaluddin leva la main. Les boïéviki regardaient en silence le tout-puissant chef du Comité d'urgence gigoter par terre comme une baleine drossée sur la côte.

— Ne fais pas semblant ! aboya de nouveau l'Avar en braquant sur lui son arme, bras tendu.

— Il ne fait pas semblant ! s'écria Lady Hild. C'est une attaque !

Mais, à l'évidence, c'était beaucoup plus qu'une attaque : les râles s'espacèrent, une moitié de son corps donnait des signes de convulsion. Djamaluddin baissa son arme. Il le regardait se contorsionner à ses pieds. Aucun des otages n'osa lui porter secours. L'Anglaise, sous le regard de l'Avar, se rassit. Quand ce fut fini, Djamaluddin se tourna vers ses prisonniers :

— Très bien, dit-il, si ce fumier n'avait pas accès au président, qui de vous peut le joindre ?

La séance de l'état-major antiterroriste commença au siège de la mairie à cinq heures quarante. Y assistèrent – mis à part Ouglov – le colonel des forces de l'Intérieur Lepechkine, les chefs de tous les groupes spéciaux d'intervention rapide (SOBR) présents dans la ville (ceux de Krasnoïarsk, Rostov mais aussi Bechtoï), ainsi que Gamzat Aslanov et Zaour Kemirov, représentants officiels du pouvoir local.

Sapartchi Telaïev en était. Certes, le directeur d'Avarie-Transflotte ne pouvait être tenu formellement pour un cadre des forces de l'ordre, mais Ouglov, impressionné par son service de sécurité, avait jugé préférable de ne pas ergoter sur les formalités bureaucratiques.

Sous un étendard de velours à loup noir sur fond vert, une carte du district s'étalait sur le bureau. Des épingles rouges et vertes symbolisaient les positions des fédéraux et du bataillon rebelle Youg. Le vice-Premier ministre annonça sèchement que la délégation était

retenue à *La Pente Rouge* par des séparatistes qui bouclaient aussi le tunnel de Kurchi et les sorties de la base aérienne.

— J'aimerais entendre vos propositions pour faire face à la crise, dit-il.

— Il faut mettre les troupes en marche sur *La Pente Rouge*, déclara Yojikov, chef du SOBR de Krasnoïarsk, pour mater les terroristes d'un coup d'un seul ! Il y a quinze cents miliciens et soldats dans la ville ! Le major Ratchkovski a même des chars !

— Il faut faire venir des hélicoptères avec des lance-roquettes Grad, dit le colonel Lepechkine, chef du SOBR de Rostov, pour écrabouiller du ciel toute cette vermine ! Un seul tir de missile suffira pour éliminer les boïéviki aux abords du tunnel !

— Il convient d'informer l'opinion publique sur les complices et les acolytes de Khadjiev ! fit Gamzat Aslanov. Ce coup de main terroriste n'aurait pas été possible si Arzo ne s'était assuré du soutien de son gendre, le premier bandit de Bechtoï, Djamaluddin Kemirov.

Tous les regards se tournèrent vers le maire de Bechtoï. Assis à la droite du vice-Premier ministre, Zaour affichait un visage à la fois tranquille et fatigué – bien rond, un peu jaune, avec un front haut et une couronne de cheveux drus qui tendaient à se raréfier. Ses yeux se plissèrent légèrement.

— Le seul homme qui puisse rétablir l'ordre dans la ville, dit-il, c'est Chapi Djamalovitch Tcharakhov. Les interviews ne seront d'aucune utilité. Si vous commencez à donner des interviews, Ivan Vitalievitch, mon frère aussi sera capable de confier à CNN sa propre interview de Fedor Komissarov. C'est fou le talent qu'a mon frère pour interviewer. Je pourrais même vous en montrer une ou deux.

Le vice-Premier ministre observa un silence. Son visage d'arbalète n'exprimait rien. Il déplorait plus que tout l'absence du colonel Argounov, ce vieux chien-loup. Parce que son adjoint Aziamov n'était qu'un brave type à la cervelle de poule et aux poings d'ours.

— En tant que chef d'état-major, dit Ouglov, j'ordonne la formation d'un groupe opérationnel baptisé Bechtoï pour contrer les terroristes. Je nomme à sa tête le lieutenant-colonel Aziamov. Colonel, mettez en place un cordon de sécurité autour de la mairie et renforcez-le avec des blindés et des chars que vous ferez venir des postes de contrôle. Assurez la garde de la maison d'arrêt et des autres sites susceptibles d'attirer les terroristes. Encore une chose : faites libérer immédiatement Tcharakhov. Il est aberrant qu'un colonel réserviste du FSB et chevalier de l'ordre du Courage ait été arrêté pour un motif aussi absurde. C'est de la pure provocation de la part de ceux qui ont fomenté les troubles d'aujourd'hui.

La séance fut levée à six heures. Les membres de l'état-major

quittèrent le bureau. Ivan Ouglov vida cul sec un verre de vodka et s'approcha d'une fenêtre blindée.

A vrai dire, les conditions de Djamaluddin Kemirov n'avaient rien de sorcier.

Chapi Tcharakhov, ça comptait pour du beurre. Tcharakhov, à Moscou, ça ne disait rien à personne. Des Chapi comme lui, il y en avait à la pelle.

Zaour président ? Ouglov était justement venu pour ça. Que son frère ait coffré la délégation russe au passage, ça ne changeait rien au fond du problème : comme si l'on ne savait pas quelle espèce de frère avait Zaour !

Quant à la troisième condition, c'était la dernière des vétilles pour tout le monde sauf Ouglov.

L'ironie du sort faisait que le Kremlin et Djamaluddin partageaient la même détestation de la transparence. Djamaluddin coupait les gorges des terroristes et le Kremlin s'en accommodait parfaitement : mieux valait qu'il coupe des gorges plutôt qu'il exige une enquête tambour battant. Cette fois encore Djamaluddin voulait la même chose que d'habitude : trancher une gorge de plus. Une telle position convenait bien plus au Kremlin que si Djamaluddin Ahmedovitch avait eu des envies de transparence comme les suppôts des démocraties occidentales.

Quant à Ouglov... C'était quoi Ouglov ?

Ivan Vitalievitch connaissait un tas de gens au Kremlin qui auraient volontiers allongé une prime à ces sauvages de Caucasiens pour qu'ils fassent couic à la gorge du vice-Premier ministre Ouglov.

Bref, à la place de n'importe qui d'autre, Ivan Ouglov aurait accepté les conditions de Djamaluddin sans hésiter. Mais il était à sa place à lui et n'avait guère envie d'accepter ces conditions.

Ivan Ouglov se tourna vers le standard téléphonique et tapa un numéro. Quelle ne fut pas sa surprise d'obtenir la communication au deuxième coup.

— *Salam*, Ivan Vitalievitch, fit une voix pas très forte mais sûre d'elle, qui glissait légèrement sur les labiales par la faute d'un handicap des muscles faciaux.

— Qu'est-ce qui t'a pris, Arzo ? demanda froidement Ouglov.

— J'en ai marre de me regarder dans la glace.

— Komissarov commence à te gonfler ?

— Y a de ça aussi.

— Les jours de Komissarov sont comptés, dit le vice-Premier ministre. Si ton gendre et toi n'aviez pas fait la course pour avoir sa tête, il aurait atterri sur la paille d'un cachot dès mon retour à Moscou. Mais bon, grand bien lui fasse, à ce Komissarov. J'ai une proposition à te faire. Veux-tu être président de la Tchétchénie ?

- Que dois-je faire pour ça ?
 - Libérer la délégation parlementaire des mains des terroristes qui la tiennent en otage.
 - L'émir Rasul est avec moi. Ses hommes risquent de ne pas comprendre.
 - Les hommes d'Arsaïev sont des terroristes. Ce sera une opération magnifique : tu les auras appâtés pour les éliminer !
 - Ça mérite plus que d'être président de la Tchétchénie.
 - Que veux-tu d'autre ?
- Petit rire léger au bout de la ligne.

— Tu sais, dit Arzo, il y a sept ans, quand on a manqué de me tuer dans ces montagnes, j'ai vu le paradis. J'ai vu des pommes grosses comme des ballons de football, des grenades étonnantes à graines rouges superbement dessinées, des abricots lisses comme des joues d'enfant, et j'ai vu des jeunes filles qui venaient à moi sans toucher terre. Imagine un peu soixante-douze vierges à ton service, et qui chaque matin recouvrent leur virginité parce que leur cristal se refait chaque nuit. J'y étais, Ivan Vitalievitch, en ce lieu que tu n'atteindras jamais et dont je rêve après chaque combat. Je rêve que j'ai trente ans, deux bras, un visage d'homme et non de crocodile. J'ai beaucoup de péchés sur la conscience, Ivan Vitalievitch, et je ne veux pas qu'ils me soient imputés le jour du Jugement dernier. C'est le paradis qu'il me faut, kâfir, et pas le poste de président de la Tchétchénie que tu me proposes.

Des bips en pointillé sonnèrent dans le téléphone.

Ouglov, enragé, jeta le combiné sur le bureau.

Dès que la fusillade se fit entendre dans les montagnes, les gens de la ville se mirent à la fenêtre et commencèrent à s'appeler de mobile à mobile, et dès que le nombre des appels excéda les soixante pour cent, le réseau flancha, les dysfonctionnements s'accrurent.

Dès que le réseau flancha, les gens descendirent dans la rue et coururent à la mosquée sur la place principale. La première chose qu'ils y virent, ce ne fut ni les camions qui stationnaient dans la cour de la mosquée ni le cordon de sécurité en travers de la place. La première chose qu'ils y virent fut le monument au général Lissanevitch.

Nombreux étaient ceux, outre Zaour, que ce monument rendait mécontents. Plutôt que d'énumérer les mécontents un par un, autant dire que c'était tout le monde.

Il y avait encore d'autres sujets de mécontentement, telles les troupes dont la ville était inondée et les rumeurs qui couraient sur l'éviction du maire.

Mécontent, on l'était aussi parce que dans la république il fallait

arroser tous les flics, tous les médecins, tous les fonctionnaires. Les habitants de Bechtoï savaient qu'on devait arroser le médecin parce que le médecin arrosait le médecin-chef, que le médecin-chef arrosait le chef du département, que le chef du département arrosait le ministre, que le ministre arrosait le président de la République, et que le président de la République, à tous les coups, arrosait le président de la Russie. C'étaient de simples gens qui ne comprenaient pas pourquoi le président de la Russie maintenait en place un président de la République qui ne l'arrosait pas.

Mais le plus gros chapitre de mécontentement, c'était l'attentat de la maternité. L'homme de la rue n'en parlait guère et, vu de l'extérieur, l'on aurait pu penser que la ville avait presque oublié le drame. Un sentiment trompeur ! L'explication en était que tous les hommes qui commençaient à s'en plaindre et proposaient d'élucider l'affaire se voyaient approchés par les combattants de Djamaluddin qui disaient : "Tu veux clarifier les choses avec les terroristes ? Alors rejoins-nous." Si l'on refusait de rallier l'armée de Djamaluddin mais que l'on continuait de dénoncer l'immobilisme des autorités, ça pouvait mal finir. L'un de ceux-là se retrouva avec des côtes cassées, cas répertorié dans toutes les annales des militants des droits de l'homme comme un bel exemple de l'ignominie des suppôts des potentats locaux toujours prompts à bâillonner les éléments de l'opinion publique les plus ouverts à la démocratie.

Bechtoï était une ville du Caucase et la maternité avait vu périr près de deux cents personnes, et autant de blessés. Il n'y avait pas une famille qui ne comptât de victime parmi ses membres ou ses proches. L'on pourrait même dire, tant qu'on y est, qu'il n'y avait pas une famille à Bechtoï qui ne comptât de membre ou de proche parmi les ravisseurs de la délégation gouvernementale dans la vieille forteresse.

Aussi la nouvelle des événements de *La Pente Rouge* se répandit-elle comme une traînée de poudre. A six heures du soir, tous les citadins qui se pressaient sur la place de la mairie savaient que Djamaluddin Kemirov avait enfin mis la main sur les tueurs de leurs enfants, et que l'un d'eux se trouvait sous la menace de son arme à *La Pente Rouge* alors que l'autre était là, à cent mètres de la foule, protégé par le cordon de sécurité.

A six heures et demie Djamaluddin entra dans le bureau du directeur du sanatorium. Le vice-président de la Douma fédérale était assis devant un téléphone blanc ventru installé depuis l'époque où le Comité central du Parti communiste gérait la maison, et qui avait une ligne directe avec Moscou. L'homme parlait au téléphone en s'efforçant de paraître aussi convaincant que possible. Un pistolet-mitrailleur, face à lui, posé sur les genoux de Kirill, contribuait

notablement à son éloquence.

Djamaluddin écouta le vice-président, puis il fit signe à Kirill.

— Il faut qu'on parle, lui dit-il.

Kirill le suivit dans le hall. Une pièce d'échecs gisait par terre dans une mare de sang au milieu du vaste vestibule à colonnes de marbre, et les deux jumeaux, Chahid et Abrek, recouvraient le cadavre d'un drap blanc.

Djamaluddin fit un signe de la main et s'approcha du corps. Kirill le suivit. Le mort avait une barbe noire frisée et un ample pantalon qui lui descendait jusqu'aux genoux. L'Avar tira sur l'élastique de la ceinture : pas de slip dessous. Les wahhabites ne portaient pas de slip parce qu'au temps du Prophète ce détail de la toilette masculine n'existait pas encore. Les lance-grenades non plus n'existaient pas au temps du Prophète mais cela, bizarrement, ne les empêchait pas de s'en servir.

L'Avar tourna le dos au cadavre et s'assit dans un fauteuil. Il avait trouvé le temps d'enfiler un treillis bien soigné et bien ajusté. Ses yeux sombres brillaient fiévreusement sur sa face mate à front haut. Derrière son dos se tenait le blond Hagen, à droite, et l'énorme Tachov, à gauche, maculé du sang d'un autre, le visage mangé de barbe.

— Que dis-tu ? dit Djamaluddin à Kirill.

— Nul n'a contacté personne, dit Kirill. Toutes les décisions à prendre seront prises aujourd'hui, mais aucun otage ne pourra joindre quiconque susceptible de décider quoi que ce soit. Cela signifie que toutes les décisions seront prises par Ouglov.

Djamaluddin ne dit rien, mais une gerbe d'étincelles rouges fila dans ses prunelles couleur d'écorce de gingembre.

— Ce n'est plus de la vengeance, Djamal. C'est une rébellion. As-tu seulement conscience de ce que représentent tes otages ? Et Ouglov ? Que veux-tu ?

— Je veux que tu te convertisses à l'islam, répondit tranquillement Djamaluddin.

Kirill en resta coi.

— Pourquoi ?

— Parce que ce soir nous serons au paradis, lui expliqua l'Avar, mais pas toi. Tu me manqueras là-haut.

Là-dessus, les montagnards sortirent. Kirill resta au milieu du vestibule jonché de douilles et de pièces d'échecs, avec, dans un coin, un cadavre recouvert d'un drap.

Il y avait à Bechtoï un certain Kurban-Ali Kuramahomedov. Sa femme et sa fille étaient mortes dans l'attentat de la maternité. Il faisait commerce de voitures d'occasion et avait trois frères. Après le

drame, il vécut comme un vrai sauvage, pas lavé ni rasé six mois durant. On le voyait souvent traîner près des marchés de la ville. Ivre, il se querellait avec les Tchétchènes.

Ses voisins le tenaient pour fou.

Au bout de six mois, il advint qu'un Tchétchène allant de Goudermes au marché de Bechtoï avec son fils cadet disparut sur la route. Le Tchétchène disparut, mais l'on retrouva ses oreilles clouées à un arbre près de la maternité.

Peu après la disparition de ce Tchétchène, Kurban-Ali fut aperçu par les voisins en train de boire du thé dans son jardin, propre et rasé.

Un mois plus tard, un autre Tchétchène disparut sur la route de Bechtoï avec sa femme et les vingt mille dollars qu'il avait sur lui pour acheter une voiture au marché. Puis le tour vint d'un troisième, d'un quatrième, ce dont Zaour Kemirov se montra fort mécontent. Il considérait en effet que plus il y aurait de Tchétchènes disparus sur la route, moins il y aurait d'argent dans les caisses des marchés de Bechtoï. Zaour convoqua son frère pour interrogatoire mais Djamaluddin jura qu'il n'avait pas enlevé de Tchétchènes sur les routes. "Celui qui fait ça est un malade, dit Djamaluddin, je ne vois pas pourquoi ce serait moi."

Zaour dut se rendre à l'évidence que son frère avait raison. D'autant que personne ne portait jamais plainte quand l'une de ses proies venait à disparaître, et ces disparitions-là restaient sans effet sur le chiffre d'affaires des marchés.

Trois mois plus tard, une patrouille arrêta une Lada 06 à l'entrée de Torbi-Kala. Les gars qui étaient dedans en furent quittes pour un bakchich mais, au démarrage, on entendit des cris et des coups, puis hop ! un homme se libéra du coffre et s'en extirpa. Voyant cela, les passagers de la Lada vidèrent un chargeur sur le patrouilleur et décampèrent. Quant au Tchétchène qui sortait du coffre, il avait roulé dans un fossé et survécu.

Deux jours se passèrent et Kurban-Ali se présenta chez Djamaluddin. Il faut dire qu'entre-temps l'homme s'était plutôt bien reconstruit. Il avait racheté deux pas-de-porte au marché ainsi qu'une nouvelle épouse.

— Djamaluddin, dit-il, il y a deux jours de ça, mes frères transportaient dans leur coffre un Tchétchène qui leur devait de l'argent. Il s'est passé que le Tchène a sauté du coffre sur la route de Torbi-Kala en racontant aux flics des tonnes de bobards. Maintenant les flics sont aux trousses de mes frères en disant que c'est nous qui tuons les Tchétchènes sur les routes. Par Allah, je te jure que je n'y suis pour rien.

Djamaluddin embarqua Kurban-Ali à Torbi-Kala où il rendit visite au ministre de l'Intérieur Mahomed Tchebakov et lui demanda :

— J'ai entendu dire que vous recherchiez Kurban-Ali le Bigle ?
— Que oui ! C'est lui qui tue les Tchétchènes sur les routes.
— Par Allah il jure que non.
— C'est ce qu'on verra. Tu as bien fait de l'amener.
— Holà ! dit Djamaluddin. Je ne l'ai pas amené pour le livrer aux flics. Il est venu avec moi de lui-même et repartira comme il est venu. Allez le prendre ailleurs si vous y tenez tant que ça.

Djamaluddin et Kurban-Ali s'en furent et personne n'osa les retenir. Un mois plus tard, pourtant, Kurban-Ali et les frères furent arrêtés et passèrent aux aveux, reconnaissant onze meurtres dont deux jusqu'alors insoupçonnés. Quand Djamal eut vent de l'affaire, grand fut son mécontentement. Il débarqua à la maison d'arrêt et demanda à Kurban-Ali :

— Comment as-tu osé me mentir ?

L'autre marmonna quelque chose mais Djamaluddin lui vola dans les dents puis paya les geôliers qui sortirent Kurban-Ali et le jetèrent dans le coffre de sa voiture.

L'homme fut emmené dans un bois et mis à genoux devant Djamaluddin qui lui donna encore un coup de crosse sur la tempe et lui dit :

— Pourquoi as-tu tué les Tchétchènes sur la route ?

— Je voulais venger ma femme et mon enfant, répondit Kurban-Ali.

— La vengeance et la bourse, ça fait deux ! Ne pas confondre !

Djamaluddin lui flanqua une bonne correction et le jeta dans un coffre de voiture.

— Emmène-le chez Arzo, ordonna-t-il à Hagen. Ils en feront ce qu'ils voudront.

Mais Hagen n'en fit rien. Nul ne sait ce qui lui passa par la tête. Sans doute jugea-t-il que l'autre avait perdu la boule et que c'était un péché que de s'en prendre à un fou. Aussi le relâcha-t-il en lui disant de partir sans demander son reste. Quand Djamaluddin l'apprit, il fut un mois entier sans adresser la parole à Hagen. Zaour, Chapi et Arzo rugirent de fureur parce qu'ils pensèrent que Hagen avait relâché le tueur sur ordre de Djamaluddin.

Résultat de l'histoire, Kurban-Ali était libre et ses frères languissaient dans la prison de Bechtoï. Evidemment, Kurban-Ali se faisait des cheveux pour ses frères.

Il se rendait tous les jours à la maison d'arrêt et parlait au mur derrière lequel croupissaient les deux autres. Parfois, il donnait des sandwiches au mur et l'abreuvait d'eau. Se sachant recherché à la fois par les autorités et par les Tchétchènes, il craignait de leur laisser des colis au guichet.

Donc, le soir où la foule descendit dans la rue, Kurban-Ali sortit de chez lui mais au lieu d'aller sur la place de la mairie, il fonça à la

maison d'arrêt.

A sept heures du soir, Djamaluddin Kemirov descendit les marches de marbre du perron de l'hôtel. A cet instant surgit, de l'autre côté de l'ancienne place fortifiée, un homme maigre au béret des troupes d'élite vissé de travers, une manche vide agrafée à la ceinture.

Le soleil baissait derrière la crête du Yalyk-Taou. Le ciel flamboyait de feux roses et rouges au-dessus des rochers. Au loin, de blancs nuages se prenaient pour des chevaux attelés au carrosse du croissant de lune. Les dernières lueurs du jour jetaient du pourpre sur les colonnes de marbre de la façade, sur les taillis d'où pointait le menton bancal d'un blindé, et sur le vaste espace vide qui s'étirait entre la façade et les taillis avec ses allées soigneusement goudronnées et ses parterres de terre grasse fleurie de crocus blancs, rouges et bleus aux couleurs du drapeau de la fédération de Russie. On disait de ces parterres fleuris que si la terre y était si grasse, c'était parce que Amirkhan Kemirov y avait entassé les corps des Cosaques, menaçant de mort quiconque viendrait les chercher.

Depuis deux heures que la première fusillade avait éclaté, Djamaluddin n'avait pas perdu son temps.

La vieille forteresse n'était pas si mal défendue. Deux de ses murailles surplombaient le vide, l'esplanade laissait le champ libre aux tirs et la bâtisse principale, exception faite du troisième étage surajouté et de l'aile annexe en bois, possédait des murs de pierre d'un mètre et demi d'épaisseur percés d'étroites fenêtres avec des structures intermédiaires que seul un obus de 122 aurait pu entamer. La forteresse avait été construite à l'époque d'Ermolov, début XIX^e, et conçue pour supporter une attaque nucléaire. Après qu'Amirkhan Kemirov l'eut enlevée, les Cosaques qui tenaient la citadelle purent la tenir encore trois jours. Ils n'avaient plus rien à perdre.

Au fond, la partie la plus vulnérable était l'aile annexe de plain-pied, construite en bois, avec sa cour technique attenante. Il y avait là des buissons et des abris infestés de Tchétchènes. Djamaluddin, après réflexion, avait décidé de ne pas la défendre. Elle fut laissée vide, minée, avec deux tireurs armés de lance-grenades au-dessus du mur d'accès. Tout ce qui pouvait brûler fut retiré des couloirs et des salons de l'hôtel, pour partie jeté dans la cour, pour partie rapproché des otages.

Ils se rencontrèrent au milieu d'un parterre de terre grasse fleuri de jacinthes aux couleurs du drapeau russe, et Arzo dit :

— Ecoute-moi, frère, j'ai une proposition à te faire. Allons ensemble à Bechtoï et ramenons ce vice-Premier ministre par la peau du cul.

— Et après ?

— Après Bechtoï sera déclaré zone libérée des mécréants. J'ai cinq

cents hommes, tu en as cent cinquante. Les flics seront avec nous, les habitants aussi. Qui nous en empêchera ? L'OMON de Penza ?

Mutisme de Djamaluddin. La lunette d'un fusil de précision lançait des éclats de derrière la carcasse calcinée d'un bus Ikarus au-dessus duquel une banderole hospitalière claquait au vent. On pouvait y lire : *Bienvenue à Bechtoï, ville de paix.*

— Nous ferons ce que nous aurions dû faire voici sept ans, reprit Arzo. N'as-tu pas compris, depuis tout ce temps, que tu te battais du mauvais côté ? N'est-ce pas là ce que Komissarov t'a expliqué aujourd'hui ? Djamal, tu as poussé ton peuple pour sept ans sous le joug des impies. Pendant sept ans tu les as regardés faire, prendre des bakchichs et torturer les hommes, mais les bakchichs et les tortures ne leur suffisaient plus. Pour enfoncer un coin entre nos deux peuples musulmans, ils ont monté le coup de la maternité. Veux-tu vraiment que ta terre soit une terre de guerre ? Ou qu'elle devienne une terre d'islam ?

— Et qui régnera sur cette terre ? demanda Djamaluddin.

— Nous convoquerons la choura des *alim* pour qu'elle désigne un imam. En attendant, tu feras ce que tu voudras. Si tu veux, je te laisse le pouvoir. Ou bien nous travaillerons ensemble, comme en Abkhazie. N'as-tu pas la nostalgie de cette guerre, *qunaq* ?

Djamaluddin porta le regard au loin, par-delà Arzo. Au lieu des montagnes inondées de pourpre, il voyait le soleil de la guerre d'Abkhazie, le blindé flambant neuf dans la cour du jardin d'enfants, et le jeune, l'insouciant Arzo qui riait aux éclats avec un loup en plastique dans les mains.

— Les Russes ne te pardonneront jamais, dit Arzo, ils ne pardonnent qu'à leurs ennemis. Ils ne pardonnent pas à ceux qui tournent casaque. Djamal, je suis là pour mourir. Il y a sept ans j'ai frôlé le paradis, et je suis là pour y retourner. Mais quand je t'ai vu ici, j'ai compris que nous étions tous les deux guidés par Allah. Ne te détourne pas de ton chemin, ne va pas contre la volonté du Seigneur des Mondes !

La lumière du ponant cuivrait la peau mate d'Arzo. De profil, son visage paraissait pur et lisse. Ses yeux étincelaient comme deux braises de charbon. Djamaluddin, chef de l'armée de Bechtoï, arrière-petit-fils du fondateur des Soviets, musulman fervent, était campé devant Arzo Khadjiev, colonel du FSB et Héros de la Russie qui lui avait appris à faire la guerre à une époque où ils n'avaient pas quarante ans à eux deux, et dans ses yeux ondoyait la mer au large de Gagry. Une mer dans laquelle on ne pouvait pas entrer deux fois.

— Pourquoi as-tu dit à mon frère que j'avais participé à son enlèvement ? demanda Djamaluddin.

— C'est Komissarov qui a sorti ça. Façon à lui de vérifier ma loyauté aux fédéraux. Je n'ai pas voulu lui répondre devant tous. Après coup,

j'ai essayé de contacter Zaour. Il était injoignable.

Djamaluddin eut un rire sarcastique et Arzo se sentit très gêné. Sans son mutisme de la veille, il aurait été plus crédible aujourd'hui. Il le comprenait. Tout comme il s'attendait à pareille objection de la part de l'Avar.

— Livre-moi Wahha et nous poursuivrons la conversation, lâcha Djamaluddin.

Il tourna les talons et monta vers le portique de marbre blanc en foulant les fleurs du drapeau fédéral dans la terre noire et grasse.

Il montait encore les marches quand Tachov lui tendit un émetteur-récepteur.

— Djamaluddin ? fit une voix froide. Ici Ouglov. Un hélico va se poser d'ici dix minutes avec Tcharakhov à son bord. Nous l'avons d'ailleurs nommé à l'état-major.

Chapi Tcharakhov faisait un joli rêve. Il rêvait qu'il s'envolait quelque part dans un hélicoptère blanc comme neige aux pales semblables à des ailes de papillon, et que, autour de la placette où il se posait, poussaient des pommiers féeriques et flânaient des rennes aux bois dorés, et que de toutes parts marchaient à lui des amis morts : Idris, Anton, son grand-père le vieux Bagaoudin soudain rajeuni et transfiguré en trentenaire.

Puis Chapi ouvrit les yeux et vit que son rêve, ce n'était pas un rêve. Il était couché sur une civière à ciel ouvert avec, au-dessus de lui, les pales d'un hélicoptère et le visage du maire de Bechtoï.

— Chapi, dit doucement Zaour (bizarrement, ces mots effleuraient à peine les oreilles de Chapi, comme un pinceau en poil de martre effleure une aquarelle), qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Chapi sourit et articula d'une voix étonnamment audible :

— Je n'ai rien signé. Zaour, je veux que tu saches que je n'ai rien signé.

Puis il ferma les yeux, et l'hélico blanc l'emporta plus loin.

L'hélicoptère qui transportait Chapi Tcharakhov se posa sur la place de la mairie à sept heures et demie. Cinq minutes plus tard, une ambulance partit de là sur les chapeaux de roues, toutes sirènes hurlantes, gyrophare bleu tournant, suivie d'un cortège de Mercos noires immatriculées à Moscou et à Bechtoï.

Ouglov, assis dans l'une des Mercos aux côtés de Zaour, avait les yeux collés à la vitre. Les citoyens massés aux carrefours ressemblaient à des essaims envolés de leurs ruches.

D'avenue en avenue, les voitures roulaient à fond de train. Ouglov vit défiler une grille jaune d'au moins deux mètres de haut avec ses

larges piliers et sa fonte ouvragée, et l'ambulance s'enfila dans la cour de l'hôpital qui était inondée de goudron noir et gras avec des îlots de terre noire et grasse aux rosiers bien soignés.

Deux infirmiers enlevèrent la civière et s'engouffrèrent à l'intérieur du bâtiment. Quand Ouglov accourut à l'étage, il ne vit qu'un pan de blouse verte disparaître derrière la porte du bloc opératoire, et la face de Zaour blême comme une asperge.

Ce couloir d'hôpital sentait la mort et les travaux fraîchement finis. Entre de larges fenêtres s'alignaient de confortables divans. Au mur pendaient des dessins d'enfants. Zaour Kemirov s'assit dans un divan et ferma les yeux. Le vice-Premier ministre comprit qu'il resterait là tout le temps que le flic ayant témoigné contre lui serait dans le bloc.

Le vice-Premier ministre haussa les épaules et s'approcha d'une fenêtre.

De ce côté la fenêtre ne donnait pas sur la rue par laquelle on était arrivé, mais sur une place de dalles grises séparée de l'hôpital par une petite clôture toute fleurie de rubans. Le long de la place brûlaient des réverbères à gaz, bien qu'il fit encore jour. Cent soixante-quatorze réverbères, autant que de personnes ayant péri là quatre ans plus tôt.

De la maternité détruite, il ne restait plus que les ruines d'un corps de bâtiment au fond de la place. Ces ruines étaient coiffées d'une verrière. Juste derrière se dressait une mosquée de taille modeste avec un minaret semblable à un missile balistique sur son pas de tir. Des couronnes de fleurs déposées le matin même par Ouglov et le maire de Bechtoï s'épalaient sous la verrière, et le lieutenant-colonel Aziamov déployait déjà un cordon de sécurité pour repousser derrière les réverbères une petite foule d'une cinquantaine de personnes.

Le vice-Premier ministre observa un temps les réverbères et le toit de verre qu'il jugea plutôt bien pensés en termes d'architecture. Puis il revint à Zaour, s'assit à ses côtés, lui confia un émetteur-récepteur et lui dit :

— Appelle ton frère.

— A quoi bon ?

— C'est ton frère cadet. Il fera tout ce que tu exigeras. Même un monument au général Lissanevitch. A ce propos, où l'a-t-il déniché ?

— A la décharge. Nous avons une décharge industrielle à cinq kilomètres de la ville, dans une gorge. Quand ils ont déboulonné la statue, ils l'ont apportée chez eux, à la base. Mais les hommes de Djamal ont commencé à tirer dessus. Ça ne lui a pas plu, alors il a ordonné qu'on la jette à la déchetterie. Ils l'ont exhumée de là dans la nuit d'hier. Sous cinq mètres de pourriture et de déchets.

— Qui a pioché ? demanda Ouglov malgré lui. Des ouvriers ?

— Non. Djamal et ses hommes. Toute la nuit à déblayer.

Ouglov déglutit. Il tenta d'imaginer ce que pouvaient ressentir

quelques dizaines d'Avars armés en exhumant d'entre les rognures un monument à la gloire d'un conquérant du Caucase. Apparemment, Djamaluddin facturait maintenant au prix fort les travaux de la nuit. En eût-il connu le montant qu'Ouglov n'aurait pas insisté sur ce diable de Lissanevitch.

Le bloc opératoire s'ouvrit. Dans l'encadrement de la porte se montra Djabrail Aliev, chirurgien en chef de l'hôpital n° 1.

Zaour, dont le visage perdit d'un coup ce qui lui restait de couleurs, se tourna brusquement vers lui.

— Alors ? Chapi ? demanda brutalement le vice-Premier ministre. Nous avons besoin de lui. Urgemment.

Aliev, sans payer le Russe de la moindre attention, fixa Zaour droit dans les yeux, puis il baissa la tête :

— Il est mort, Zaour Ahmedovitch. Il... est mort avant d'arriver à l'hôpital.

— C'est impossible ! s'écria Zaour. Je... lui ai parlé... à l'instant !

— Il n'avait aucune chance, Zaour Ahmedovitch. Il a... un trou dans le ventre...

La face peinte en gris, Zaour murmura :

— Un trou de quoi ?

Le chirurgien promena le regard sur les membres de l'état-major antiterroriste et leurs gardes du corps massés dans le couloir.

— Comme si un rat l'avait mangé, dit fermement le Tchétchène. De l'intérieur.

Il pivota sur ses talons et regagna le bloc. A cet instant, brisant le silence, un bip retentit.

— Zaour ? dit la voix de Djamaluddin. Zaour, m'entends-tu ? Comment va Chapi ?

Quand la dernière fournée d'agents de la garde fédérale fut désarmée, Kirill et Hagen la firent monter en salle de spectacle. L'un d'eux avait la cuisse en bouillie. Dès qu'on l'eut déposé, l'Aryen s'occupa de sa blessure avec le vice-président de la Douma fédérale. Gros businessman et membre du parti nationaliste russe LDPR, celui-ci, nommé Ivan Solonikhine, avait été ambulancier quinze ans plus tôt. A ce titre, il sut rendre service. Pour le reste, il ne fut d'aucune utilité : seuls de vagues adjoints lui avaient répondu au téléphone.

Le parlementaire acheva le pansement, Hagen coupa le reste de bandage avec son couteau de guerre et lui demanda :

— C'est vrai que tu es éditeur ?

Méfiance du vice-speaker. Un an plus tôt, il avait racheté des parts dans l'empire du papier glacé. Les nichons, les yachts et les bikinis imprimés dans les magazines pour hommes lui rapportaient vingt millions par an. Il n'était pas sûr que la bête blonde au bandana vert

regardât d'un bon œil le contenu de sa presse.

— On est dans le papier glacé, dit Solonikhine d'une voix neutre. Le magazine *Lizanka*.

— Un bon magazine, approuva Hagen. Ma femme le lit toujours de la première à la dernière page. Elle ne jette jamais rien. (Un temps de réflexion, puis il ajouta :) Mais quand même il y a des trucs pas très corrects dedans. Pourquoi ne pas faire un magazine spécial pour femmes musulmanes ? J'ai un beau-frère qui est un type super. Il a fait ses études en Syrie. Il pourrait vous aider sur le rédactionnel.

Solonikhine s'appliqua à ne pas commenter cette offre de marketing. Hagen fourra son couteau dans la tige de sa botte, s'ébroua en secouant sa longue chevelure blonde, réfléchit et ajouta :

— Ne va pas croire que je suis contre les Russes. Je suis plutôt contre les youpins. Ce Komissarov, là, je pense que c'est un youpin.

— Tu te trompes d'adresse, dit Solonikhine.

— De quoi ?

— Pour Komissarov je ne sais pas, mais moi je suis youpin.

Hagen parut troublé. Il rajusta sa mitraillette et dit d'un air timide :

— Oh ! excuse.

A cet instant entra Djamaluddin. Le brouhaha cessa dans la salle comme si l'on venait de couper le son. Campé dans l'encadrement de la porte, l'Avar promena silencieusement le regard sur les Russes, puis il s'approcha de Komissarov qui vivait encore. N'importe quel médecin un tant soit peu expérimenté aurait diagnostiqué une congestion cérébrale foudroyante. Djamaluddin n'avait rien d'un médecin expérimenté mais il voyait bien que l'autre ne tiendrait pas longtemps. Ce fut alors qu'un membre de la délégation se leva.

— Djamaluddin Ahmedovitch, dit-il poliment, sachez que moi-même et toute notre communauté sommes profondément affectés par la tragédie de votre ville. Le mal est une chose terrible qui se produit chaque fois que le dharma se dégrade et que les apparences reprennent le dessus. Je voudrais dire que le mal et la mort sont du domaine de l'apparence, et que l'apparence, c'est le mal et la mort...

— Tu es un païen, ou quoi ? fit Djamaluddin avec une expression de curiosité.

“Ah ! non, pas ça !...” Telle fut la pensée qui traversa en un éclair l'esprit de Kirill.

— Je viens de l'Association pour la conscience de Krishna, pérora l'otage, et je suis dans votre ville pour vous proposer de construire un *mandir*, c'est-à-dire un temple...

— Un temple ! hurla Djamaluddin ; je vais te faire voir, moi... Une pichenette, mon salaud, et je vais t'envoyer direct à Moscou ! Et sans escale ! Krishna ! Comme si on n'avait pas assez des wahhabites !

— Djamaluddin Ahmedovitch, dit un otage d'un ton conciliant, nous

sommes tous d'accord pour filer direct à Moscou d'une simple pichenette. Si vous relâchez les enfants de Krishna, dites-le sans gêne qu'on se convertisse au krishnaïsme.

Des boïéviki éclatèrent de rire et Djamaluddin, rouge comme une écrevisse, cracha par terre et quitta la salle. Kirill voulut le suivre mais ses yeux tombèrent sur un député qui, l'année d'avant, avait fait une virée à Courchevel avec son ex-femme (de Kirill). Il fut un temps où les chemins de cet homme-là croisaient ceux de Vladkovski dans le business. Il possédait un vaste réseau de supermarchés. Il regardait Kirill d'un œil un peu indécis, semblant hésiter à lui rappeler leurs anciennes relations, voire, en un sens, leur parenté.

— Alors comme ça, dit Kirill, on vient ouvrir de nouveaux magasins à Bechtoï, Sergueï Alexandrovitch ?

— Non, répondit l'otage. J'ai eu des problèmes avec la justice. On s'en prend à mon réseau.

— Quoi comme problèmes exactement ? demanda Hagen.

L'otage regarda Komissarov étendu sans connaissance :

— Je pense que vous les avez réglés.

De son côté Djamaluddin alla en salle de billard où de larges fenêtres percées dans un mur d'un mètre cinquante d'épaisseur assuraient une meilleure liaison, alluma l'émetteur-récepteur et dit :

— Zaour ? Comment va Chapi ?

Dans ce couloir d'hôpital qui sentait la peinture fraîche et la mort, le maire de Bechtoï et le vice-Premier ministre regardaient le petit boîtier noir comme une grenade prête à exploser. Trois gardes du corps personnels d'Ouglov surveillaient les sorties du couloir. Il y avait aussi un flic local assis sur une couchette verte, sous une fenêtre. Il avait semblé à Ouglov que c'était le commandant du SOBR. Du moins avait-il assuré le mouvement du cortège.

— Zaour ? Comment va Chapi ? répéta Djamaluddin.

A cet instant, il y eut un choc à la fenêtre. La vitre vibra et vola dans le couloir en douchant le gars du SOBR d'une pluie d'éclats. Plaqué au sol par son propre garde du corps, Ouglov ne pouvait plus bouger. Deux agents de la garde fédérale se jetèrent sur la fenêtre en y posant leurs PM.

Debout entre deux fenêtres, Zaour avait toujours la radio à la main. Un gros caillou traînait à ses pieds parmi des bris de verre. Des enfants, sans doute. Des adultes auraient tiré au fusil.

— C'est une pierre, dit Zaour.

— Quoi une pierre ? fit Djamaluddin. Comment va Chapi ?

Ouglov se releva et posa le séant sur la couchette. Ses jambes ne le tenaient plus. Un courant d'air filait par la fenêtre cassée. Le vice-Premier ministre entendait la foule crier derrière le cordon de sécurité

— Dja-ma-lud-din ! Dja-ma-lud-din ! scandaient les gens.

Zaour toisa Ouglov et porta l'émetteur à ses lèvres.

— Chapi est à l'hôpital, dit Zaour. Je lui ai parlé. Il m'a dit qu'il n'avait rien signé. Sa signature est un faux.

Djamaluddin, à l'autre bout, gardait le silence. Ouglov prit l'appareil des mains de Zaour.

— Comme tu le vois, dit Ouglov, j'ai rempli ta condition. A toi de tenir ta promesse.

— Pas de problème, Ivan Vitalievitch. Dès que tu auras rempli les deux autres.

— Djamaluddin, écoute bien ce que je vais te dire, articula le vice-Premier ministre. Je te propose de réfléchir avec moi. Très attentivement. J'ai toujours eu la certitude que quelque chose ne tournait pas rond dans l'attentat de la maternité. C'est bien pour ça que j'ai veillé à ce que personne ne vous touche, ni toi ni tes hommes. Moscou soutenant que tous les terroristes étaient morts, je ne pouvais pas, moi, soutenir le contraire. Sais-tu pourquoi ?

— Parce que vous êtes coutumiers du mensonge.

— Parce que si j'envoie les troupes de l'Intérieur dans un village pour arrêter n'importe quel morveux, elles y entrent à deux cents hommes, défoncent l'école avec un tank, rasent le magasin du patelin, raflent une ou deux bagnoles et dépouillent la moitié des habitants de leurs bagues en or. Imagine un peu à quoi ressemblerait la république si les troupes faisaient la chasse non pas à un morveux mais à un terroriste de Bechtoï. Hein, qu'en dis-tu ?

Silence sur les ondes.

— Ce serait alors le début de la guerre civile. Entre la population et les forces de l'ordre. Je ne peux pas contrôler les forces de l'Intérieur, mais je peux au moins éviter cette guerre. Voilà pourquoi nous t'avons laissé le soin de faire la chasse aux terroristes. Crois-tu vraiment que j'ignorais ce que tu faisais ? Je peux t'énumérer exactement les hommes que tu as tués, Djamaluddin : qui, où, comment, quel jour, je sais tout.

A peine Ouglov avait-il engagé la conversation avec Djamaluddin que le jeune commandant du SOBR et le major Aziamov s'étaient précipités à l'extérieur. Et maintenant, un œil en biais glissé à la fenêtre, le vice-Premier ministre les voyait se démener. Ils déployaient un cordon de sécurité près de la grille de fonte ouvragée. Le milicien de Bechtoï, au milieu du portail, hurlait quelque chose à la foule. Il s'exprimait en langue avare. Le moment vint où il leva le bras et deux flics se frayèrent un chemin à travers l'assemblée. Ils ne furent pas molestés.

— Laisse-moi t'expliquer quelque chose, Djamaluddin, continua Ouglov. J'ai eu des infos sur le comportement de Komissarov dans la

république. Sur sa façon de monnayer la nomination du président. Je suis là pour deux raisons. Premièrement, pour éclaircir personnellement les pratiques de Komissarov. Deuxièmement, pour nommer ton frère à la présidence de la république.

— Je ne te crois pas, renvoya Djamaluddin.

— C'est la vérité, frère, intervint Zaour ; Ivan Vitalievitch m'a proposé le poste ce soir. En prime, il m'offre un crédit de sept cents millions de dollars.

— J'ai des adversaires au Kremlin, continua Ouglov. Je ne doute pas qu'ils savaient qui j'avais l'intention de nommer président de la République. D'aucuns meurent d'envie que le frère du président nommé par moi déclenche une rébellion, tout comme d'aucuns mouraient d'envie, voici quatre ans, de brouiller les Tchétchènes et les Avars. Quelque chose me dit que c'étaient les mêmes.

— Qui ça d'aucuns ?

— Demande à Kirill Vodrov, répondit le vice-Premier ministre.

— Comment ?!

— N'as-tu pas remarqué, demanda l'homme du Kremlin d'un ton insinuant, que du jour où Kirill Vodrov est apparu à tes côtés la nature de ta guerre a changé ? Avant, tu faisais la chasse aux terroristes. Maintenant, tu fais la chasse au Kremlin. Avant, tu étais dans la vengeance. Maintenant, tu es dans la rébellion. Que s'est-il passé, Djamaluddin ? J'ignore d'où tu tiens que l'attentat de la maternité est l'œuvre des fédéraux, mais j'ai la certitude que Vodrov n'est pas étranger à cette idée.

— Tu veux dire que les fédéraux n'ont pas mis la main à l'attentat ?

— Je veux dire que quelqu'un t'a manipulé, Djamaluddin, dans des tripotages d'envergure fédérale, et que quelqu'un cherche à remettre ça maintenant, par l'entremise de Kirill Vodrov.

— Oui, oui, je sais. Les terroristes internationaux et leurs patrons occidentaux.

— Djamaluddin, sais-tu qui je suis ? On me cite comme l'un des successeurs possibles du président. D'après toi, combien d'hommes sont-ils intéressés à me faire tomber ? Une fois déjà, dans le passé, ils ont fait tout ce qu'il fallait, Djamaluddin ! Ce scénario-là n'est pas de ton niveau ! Tu ne comprends rien aux intrigues du Kremlin, comme moi-même à vos histoires de tribus. Tu gobes tout ce qu'on te dit !

Silence à l'autre bout.

— Dis donc, Djamaluddin, poursuit Ouglov, tu ne t'es jamais demandé ce que Kirill Vodrov faisait dans ton armée ? Sais-tu que Vodrov est millionnaire ? Sais-tu qu'il y a deux mois l'une des plus grosses banques de Russie lui a proposé le poste de vice-président ? Kirill Vladimirovitch a préféré le modeste poste d'adjoint de Komissarov, mais dis-moi un peu, s'il te plaît, que fait cet homme à

courir avec toi dans les montagnes, lui qui a l'habitude de descendre au *Ritz* et de passer ses vacances à Courchevel ? Cette guerre est-elle la sienne ? Cette foi est-elle la sienne ? Qui l'a payé et combien pour qu'il aille gagner ta confiance ?

— Tant que je ne te parlerai pas personnellement, je ne te croirai pas. Viens ici et nous verrons bien qui manipule qui, de Kirill et de toi.

— C'est une condition irréalisable. Comment pourrais-je aller jusqu'à toi si Arzo me prend en otage sur la route ?

Djamaluddin, après une pause :

— Zaour président, je n'y croirai qu'après avoir entendu l'information à la télévision.

Rupture de communication.

Cette conversation avec Ouglov, Djamaluddin l'avait eue par radio de la salle de billard où Hagen, Chahid et Kirill vinrent la continuer.

En dépit du conseil de Hagen, Kirill ne s'était toujours pas changé. Chemise blanche et pantalon noir avec, par-dessus la chemise, un gilet multipoches rempli de chargeurs. Ce gilet bâillait sur une cravate de soie. Enfoncé dans un profond fauteuil à côté d'une mitrailleuse au canon tendu au-dehors par la fenêtre, il se regardait de biais dans un miroir. Ineffable tableau.

La conversation terminée, Djamaluddin lâcha l'émetteur-récepteur et se tourna vers Kirill. Vodrov sentit couler un filet poisseux de sueur le long de sa colonne vertébrale.

Si Djamaluddin en était là, dans cet hôtel de haute montagne, c'était parce qu'il n'avait pas voulu réfléchir aux conséquences. Mais maintenant il fallait y songer. L'élan de folie s'était transformé en rébellion ; et la vengeance du montagnard, en ultimatum jeté à la face de l'un des hommes les plus puissants du Kremlin.

Djamaluddin n'était pas seul. Il avait une famille, une tribu. Ses cent cinquante compagnons d'armes aussi avaient des familles, des femmes, des enfants ; or à tous ces gens Ouglov proposait une issue. Il leur laissait Komissarov, il leur laissait le poste de président, la vie sauve, les amis, les biens, la victoire... Seule condition : reconnaître que le grand fautif n'était point l'un des hommes les plus puissants du Kremlin mais un illustre inconnu, Kirill Vodrov, mystérieusement incrusté auprès de Djamaluddin. Et qui ne s'était même pas converti à l'islam.

Avec une belle plastique l'Avar s'accroupit devant Kirill. Ses yeux sombres n'étaient plus qu'à cinquante centimètres du Russe.

— Alors, Kirill, tu penses toujours que je dois faire la paix avec Ouglov ? Ou que je ferais mieux d'accepter la proposition d'Arzo ?

Kirill, muettement, se ferma le visage avec les mains.

A cet instant la porte s'ouvrit et Tachov se montra. Il avait à la main

le mobile anglais de Vodrov.

— Kirill, dit Tachov, c'est pour toi. Un espion américain, ou un truc de ce genre.

Qu'on ait pu le joindre en dépit d'un réseau saturé stupéfia Kirill. "C'est bien le moment", pensa le Russe en prenant le mobile, fataliste.

— *Hi, Cyril !* fit une voix de bout-en-train. *Are you busy ?*

Kirill reconnut son interlocuteur. Un ancien collègue de l'ONU, qui dirigeait désormais une grosse boîte américaine de consulting, Bergstrom & Bergstrom.

— *Not really*, répondit Kirill.

— *Great ! You know, I've learned from Andrew that you're available, and we've just decided to open a Russian branch. Would you care to head it ?*

— Merci, si je vis encore je m'engage à la diriger.

A l'autre bout du monde il y eut un petit ricanement plein d'indulgence pour cet étrange humour russe.

— A propos, Kirill, tes rapports avec votre vice-Premier ministre, là. Tu es toujours en contact avec lui ? demanda l'Anglais.

— Oui, confirma Kirill, je viens de lui parler. Il y a tout juste une minute.

— Parfait. Je suis à Londres à partir d'après-demain. Viens me voir, on causera.

Ça sonna occupé.

Kirill plia le mobile, posa les yeux sur la mitrailleuse postée à la fenêtre, puis sur ces hommes bardés d'armes avec des bandanas verts dans les cheveux, et il éclata de rire. Il rit de plus en plus fort, s'agrippa à son fusil, s'esclaffa de plus belle, la tête à la renverse, et alors seulement Djamaluddin devina ce qu'il en était : il l'attrapa par la cravate et se mit à le secouer parce que le Russe, à l'évidence, était frappé d'hystérie.

Le couloir de l'hôpital s'était vidé. Ivan Ouglov rendit l'émetteur-récepteur à Zaour et descendit dans la cour. Zaour lui emboîta le pas. Pagaille dans la cour : les flics, retranchés derrière des boucliers en plastique, formaient une longue chaîne autour de la maternité en ruine, mais on ne voyait nulle part ni Gamzat ni Sapartchi, restés sans doute à la mairie. Il y eut un rugissement de moteur, la chaîne s'ouvrit et un char T-72 passa qui se positionna devant la maternité.

Sous les chenilles du char, les dalles grises s'effritaient comme de la coquille d'œuf, et le hurlement du moteur couvrit celui de la foule. Suivirent un blindé, puis un deuxième char.

Dans les traces de ce char marchait le milicien du SOBR qui commandait le cordon de sécurité. Sa mitraillette dans une main, un élastique dans l'autre. Quand Ouglov s'approcha, il comprit que c'était

un lance-pierres. Le vice-Premier ministre tendit la main et le gars du SOBR le lui donna.

— Des gamins, dit-il. Rien de sérieux.

Ouglov toisa son interlocuteur d'un air grave et ordonna :

— Dispersez-moi cette foule.

— Pas possible, répondit tranquillement le montagnard.

Ouglov piqua un fard et demanda :

— Quel est ton grade ?

L'homme que le vice-Premier ministre avait pris pour un représentant des forces de l'ordre haussa les épaules et répondit :

— Je n'ai pas de grade. Je m'appelle Gadjimourad Tcharakhov. J'ai dit aux hommes que tant que mon père ne serait pas là, ils étaient à mes ordres.

Ouglov voulut dire quelque chose mais ses paroles restèrent collées à sa moelle épinière.

Ses gardes l'encadraient d'un double dispositif renforcé : quinze hommes, une vraie petite armée capable, en temps ordinaire, de contrer n'importe quel danger.

Il y avait plus loin les six gardes du corps du maire dont le frère venait de séquestrer une délégation gouvernementale à *La Pente Rouge*.

Plus loin, c'était un cordon de la milice, mais non subordonné à l'autorité du ministre de l'Intérieur, comme on venait de l'apprendre. Il obéissait à un champion de lutte libre qui venait de perdre son père.

Et encore plus loin c'était le peuple.

Alors seulement Ivan Ouglov comprit que sa situation ne différait de celle de Komissarov que sur un point : ce dernier était l'otage de cent cinquante hommes armés ; lui, Ivan Ouglov, de trois cent mille.

Un claquement de métal, et le T-72 de tête s'immobilisa à cinq mètres d'Ouglov. De la trappe surgit le lieutenant-colonel Aziamov.

— Ivan Vitalievitch, dit-il, en tant que responsable de votre sécurité j'insiste pour que vous quittiez la ville.

Le vice-Premier ministre n'ouvrait pas la bouche. Il ne s'était jamais regardé comme quelqu'un de particulièrement vaillant. Il avait cru bien connaître le Caucase. Bien mieux en tout cas que ce morveux de Vodrov qui venait de le trahir pour les ennemis de la Russie.

Ivan Ouglov, ex-lieutenant des blindés passés en 1986 au renseignement militaire et, de là, à la politique, se tourna vers Zaour Kemirov, et ses yeux étaient comme de l'hélium liquide.

— Notre ami commun Kirill Vodrov me disait que le général dont nous avons inauguré la statue ce matin avait ordonné à ses troupes de massacrer trois mille Koumyks. Pas loin d'ici. Grâce à quoi il a maté l'insurrection.

— C'est exact, répondit Zaour Kemirov.

— Vous devez quitter les lieux ! répéta Aziamov. Les chars assureront votre escorte.

— Faites aux chars une tranchée de position, ordonna Ivan Ouglov.

Sapartchi Telaïev partit pour l'hôpital sur les traces de Zaour et du vice-Premier ministre mais il perdit de précieuses secondes à s'installer au volant de son Hummer qu'il tenait à conduire lui-même. Aussi, quand son cortège se mit en branle, la foule s'était déjà refermée sur le précédent. Il se fraya donc un passage tant bien que mal, toutes vitres baissées, ses gardes armés gueulant sur tout le monde. Aux abords du portail de l'hôpital, il aperçut une dizaine de miliciens.

A la différence du vice-Premier ministre Ouglov, Sapartchi avait le sens de l'observation. Il vit tout de suite que, sur les dix, deux étaient des neveux de Chapi Tcharakhov, et tous les autres, des gens de son village natal. Il faut dire que, entre flics et proches de Chapi, on aurait eu de la peine à faire ici la différence. Sapartchi s'approcha du portail, se pencha à la fenêtre de son Hummer et dit à l'homme qui commandait le cordon de sécurité :

— Hé ! Habib, c'est quoi ce foutoir ? Laisse-moi entrer.

En réponse à quoi les flics pointèrent leurs PM sur le cortège et Habib, qui était le mari d'une nièce de Chapi, fit un pas en avant pour lui dire :

— Fous le camp.

Ça ne plut pas à Sapartchi parce qu'il savait que les proches de Tcharakhov avaient de bonnes raisons de lui en vouloir. Il est facile de tuer un homme par une nuit mouvementée, mais il était arrivé à Sapartchi de tuer pour des motifs autrement futiles.

Et puis il n'était pas content de se retrouver dans les troisièmes rôles. Ouglov ne lui manifestait aucune attention parce que ce n'était pas lui, Sapartchi, qui avait séquestré toute une délégation, et Gamzat l'ignorait tout autant parce qu'il en était à sa deuxième prise de cocaïne. Le chef d'Avarie-Transflotte n'aimait pas qu'on ne fasse pas attention à lui. Quand c'était le cas, il s'arrangeait toujours pour attirer l'attention.

Aussi Sapartchi rentra-t-il à la mairie. Là, il constata que, en dix minutes, la place s'était noircie de monde comme un thé trop infusé. La nuit arrivait au grand galop et quelques dizaines de flics de l'OMON de Krasnoïarsk se pressaient, timorés, autour du monument à Lissanevitch. Ils étaient commandés par ce même colonel qui, peu avant, s'était proposé de disperser la foule.

De voir Sapartchi mit le colonel en joie. Il accourut au Hummer et dit :

— Encore heureux que vous soyez là ! Voyez ça ! Il faut désavouer

les terroristes et convaincre le peuple de rentrer dans ses foyers !

— Le peuple, ça ?! Vous voulez rire ! En octobre, quand on a pris le siège du gouvernement, là oui, pour une foule c'était une foule ! Quand je lui ai donné l'ordre de se disperser, tout ce monde est rentré chez soi dare-dare, comme des brebis ! Après j'ai rassemblé un meeting contre l'arbitraire, eh bien cent mille personnes étaient là !

Le souvenir de la prise de la maison du gouvernement ne fut pas du goût du colonel qui se mordit la lèvre. Mais déjà Sapartchi descendait de voiture. Au lieu de s'installer dans sa chaise roulante, il se mit à grimper sur un blindé.

Un petit-neveu qui l'accompagnait monta d'un bond sur la machine et lui tendit la main pendant que le colonel le poussait par-derrière, mais Sapartchi se débrouillait très bien tout seul, avec des bras si forts que l'homme semblait pouvoir non seulement se hisser sur un VTT, mais même le mettre en morceaux. Une fois juché sur l'engin, Sapartchi s'accrocha au canon et se laissa basculer sur la trappe. Il s'assit là, jambes ballantes, prit le mégaphone qu'on lui tendait et cria :

— Frères et sœurs ! Vous savez qui je suis ! Vous savez où j'ai perdu mes jambes ! Après avoir tué nos enfants, les Russes veulent maintenant nous tuer tous ! Ils ont vendu la république à Gamzat Aslanov pour deux cents millions de dollars !

— Holà, Sapartchi Ahmedovitch, lança le colonel hébété, qu'est-ce que vous êtes en train de dire ? Vous aviez promis de calmer le peuple !

— Tais-toi, lui dit Sapartchi, comment veux-tu que je le calme si je n'en prends pas la tête ?

Gamzat Aslanov non plus ne s'était pas rendu à l'hôpital. Il avait préféré courir à la salle de prière pour un snif de cocaïne prise à même le tapis. Quiconque eût glissé un œil à la porte aurait pu croire que le nouveau président du Parlement était bel et bien dans la pose du *namaz*.

Ses mains tremblaient légèrement devant l'évidence des bonnes grâces que lui prodiguait Allah. Le Seigneur des Mondes lui avait déjà laissé la vie sauve lors du terrible ramadan ; et maintenant que les kâfirs s'apprêtaient à nommer Zaour président, Allah avait poussé les Kemirov à commettre une rébellion insensée. Si Allah lui accordait Ses faveurs pour la deuxième fois, cela voulait bien dire quelque chose, non ?

Quand Gamzat se leva et sortit son téléphone, on était à vingt minutes du journal télévisé de la chaîne locale.

— Arsène, dit Gamzat, m'entends-tu ?

— Gamzat Ahmednabievitch ! J'allais justement vous appeler !

Catastrophe ! Les services occidentaux font de la provocation ! Pour saper la paix dans notre république, ils propagent des rumeurs calomnieuses sur...

Mais Gamzat Aslanov coupa la parole à son ministre de l'Information :

— Tu diras au JT que la délégation est séquestrée à *La Pente Rouge* par les coupe-jarrets de Djamaluddin Kemirov. Sa revendication : que son frère soit nommé président de la République.

Sourire satisfait de Gamzat qui sortit dans le couloir.

Arsène Kharkhoïev, ministre en charge des médias et président du directoire de la chaîne régionale d'Etat SAD, était justement en train de superviser les titres du journal télévisé quand son téléphone sonna.

— *Salam*, Arsène, c'est Djamaluddin.

Le ministre pâlit et sentit ses tripes se nouer. Arsène n'avait jamais eu affaire à Djamaluddin. Mais il avait eu affaire à Hagen. Son frère avait eu la bêtise de se disputer avec lui lors d'un concert.

— J'ai suivi le JT de dix-huit heures, dit Djamaluddin, à propos des calomniateurs occidentaux. Ça m'a bien plu. Je te conseille de tenir la même ligne.

— Ah ! Euh...

— Il y a trop d'infamies déversées sur notre paisible république, reprit l'invisible interlocuteur (dont les consonnes perforaient comme des balles les tympons du ministre) ; il y a trop de linge sale étalé au grand jour. S'il y a un problème dans la république, il faut le résoudre et non l'afficher à la télé. Qu'est-ce qu'ils ont tous à se mêler des attentats terroristes ? Qu'ils aillent plutôt en Irak pour écrire leurs papiers ! La première chienne qui sera trop bavarde sur la question des attentats terroristes dans notre paisible république, je l'abattrai personnellement ! Je lui arracherai les pattes avant de la liquider ! Compris !

— Compris, dit le ministre aussitôt coupé par des bips.

Il reposa le téléphone et jeta un œil sur le papier qu'il avait devant lui.

Une tache mouillée grandissait dessus, et quand le ministre porta la main à son visage, il comprit qu'elle avait coulé de son menton.

— Je me résume, dit le ministre en charge des médias. On fait la manchette sur l'élection de Gamzat Ahmednabievitch à la présidence du Parlement. Deuxième titre : la prochaine récolte de céréales. Suffit de faire le jeu des impérialistes et de jeter l'opprobre sur notre paisible république.

Kirill descendit dans la salle à manger un peu avant huit heures.

Il y avait là beaucoup de monde et beaucoup de bruit. Par les portes grandes ouvertes des cuisines, on entendait bouillir la soupe et claquer les couteaux à chou. D'appétissantes exhalaisons de brochettes firent saliver Kirill. Le personnel de service ne comptait pas au nombre des otages mais près de la moitié était restée à *La Pente Rouge*. Outre les hommes de Djamaluddin, Kirill avisa le ministre des Finances de la république à table avec quatre de ses neveux. Un lourd Stetchkine à la main, qu'il utilisait comme une baguette, il rapportait un dialogue entre Komissarov et lui. D'où il ressortait que le ministre des Finances était venu à *La Pente Rouge* pour abattre Komissarov, mais que Djamaluddin l'avait devancé d'une petite semelle.

Voyant entrer Kirill, le ministre des Finances leva son pistolet vers le plafond et s'écria :

— Tenez, Kirill Vladimirovitch était présent ! Par Allah, il pourra confirmer !

Kirill s'assit à table et une forte cuisinière à foulard bariolé lui servit une montagne de viande de mouton.

Il n'avait pas mangé depuis Goudermes et la bonne chère lui joua un mauvais tour. Pris d'une envie de dormir, il monta en salle de billard, s'affala sur un divan en cuir et s'endormit sur le coup.

Il se réveilla une heure plus tard à cause d'un chargeur qui, de sa poche, lui entraîna dans les côtes.

Il faisait complètement nuit maintenant. Le vent gonflait les rideaux, et le canon d'une mitrailleuse, la gueule au-dehors, traversait une fenêtre brisée : c'était ce même Gepard qu'Arzo avait offert à son gendre un mois plus tôt. Allongé, Kirill se demandait comment les choses tourneraient si Djamaluddin en venait à accepter la proposition d'Arzo. Il n'en tira aucune conclusion précise sinon qu'alors il n'aurait guère l'opportunité de diriger la filiale russe de Bergstrom & Bergstrom.

Un mobile pépia, Kirill tourna la tête et aperçut dans la pénombre une immense silhouette noire à côté du Gepard. A voir le gabarit, ce ne pouvait être que Tachov.

Kirill n'apprécia pas que Tachov ait un mobile à la main. Tous les mobiles avaient été retirés dès avant le début de l'opération. Il était de toute façon quasi impossible de capter le réseau, et cela eût-il été possible que les téléphones se seraient transformés en mouchards, or à quoi bon traîner sur soi un machin susceptible d'enregistrer en temps réel les données de votre futur dossier à charge ? Aussi Kirill pesta-t-il :

— Mais qu'est-ce que tu fais ? Coupe-le. Coupe-le pour de bon.

Tachov soupira, ouvrit le mobile, en fit tomber la batterie, mit le tout dans sa poche. Ils restèrent un temps assis côte à côte, puis Tachov dit après avoir marqué une hésitation :

— Je voulais appeler Diana. La ligne est coupée.

Kirill ne dit mot.

— De toute façon ça ne change rien. Nous ne sommes plus de ce monde maintenant. Alors autant l'appeler, non ?

Clac ! un tir de roquette éclairante détona quelque part. Quelques secondes plus tard, Kirill put voir le visage de Tachov : anormalement livide, légèrement creusé, balaféré à la tempe par suite d'une balle récente.

— Kirill Vladimirovitch, dit Tachov, si jamais je meurs et pas vous, allez la voir, s'il vous plaît, Diana. Et dites-lui que je...

Il hésita à prononcer des mots que la coutume lui interdisait de prononcer même devant une jeune fille, sans parler d'une tierce personne.

— Que là-haut tout sera différent et que nous aurons des enfants.

Kirill marqua un long silence. Il revoyait le visage de Chapi Tcharakhov dans son dossier d'instruction, de face et de profil. Un rat, Dieu du ciel, une casserole et un rat. Et pourtant Chapi était colonel du KGB et n'avait pas séquestré une délégation gouvernementale, lui.

— Ils ne me prendront pas vivant, dit Vodrov.

La porte de la salle de billard s'ouvrit et l'on vit se dessiner, dans un rai de lumière, le profil nordique de Hagen.

— Kirill, on te cherche, dit l'Aryen.

Après avoir assuré la garde de la mairie depuis le matin dans le dispositif de sécurité, le major Sergueï Ratchkovski, des troupes de l'Intérieur, fut affecté à la garde de la maison d'arrêt par le lieutenant-colonel Aziamov à l'issue de la réunion de l'état-major.

Le major Ratchkovski mit du zèle à la tâche.

Premièrement, il fit changer de chargeurs à ses soldats : les lacrymogènes furent remplacés par des balles de guerre avec ordre de tirer pour tuer.

Deuxièmement, il plaça deux snipers sur le toit de la prison et deux autres dans un immeuble à cinq étages situé en face, avec ordre de chasser les habitants des logements les mieux placés.

Troisièmement, il déploya les trois blindés dont il disposait sur la place, et comme il n'avait ni le temps ni la possibilité de faire aménager des tranchées pour leur positionnement, il ordonna à ses soldats d'apporter des blocs de béton d'un chantier voisin pour leur assurer une protection frontale et latérale.

Et maintenant le major Ratchkovski était posté dans la trappe du blindé de commandement. Tout en jouant avec son Stetchkine, il regardait la foule affluer vers la maison d'arrêt.

Il était ivre et tranquille.

Ivre, le major Ratchkovski l'était depuis cinq ans, du jour où, à

Itum-Kala, il avait fait monter dans son véhicule une kamikaze tchéchène (l'histoire qu'il avait racontée à Kirill). Depuis lors il tenait tous les gens d'ici pour des chiens qui se faisaient sauter à l'explosif même quand on les traitait convenablement et qu'on leur offrait une place en voiture. C'était une façon commode de garder la santé morale parce qu'il est difficile de tuer des gens, quand on est normal, mais beaucoup plus facile de tuer des chiens. L'autre façon, c'était la vodka.

Kirill Vodrov avait tort de soupçonner le major de faire la chasse aux boïéviki pour avoir droit aux soixante-dix mille roubles de prime de guerre. Certes, Ratchkovski y avait bien droit. Mais, en réalité, Moscou avait confié la distribution des primes au ministre de l'Intérieur qui remettait cet argent à un oncle de Gamzat Aslanov. Le ministre et l'oncle dressaient eux-mêmes les listes des bénéficiaires et n'y faisaient figurer que leurs amis, dont Ratchkovski et compagnie n'étaient pas.

Au début, il était possible de porter l'affaire au tribunal et de récupérer son argent sur décision de justice, mais quand les juges prirent conscience de la chose ils se mirent à satisfaire systématiquement toutes les plaintes moyennant trente pour cent d'intérêt, et cette activité devint pour eux aussi juteuse que la régularisation des véhicules d'importation volés. Il arriva même que Wahha Arsaïev, ayant eu vent de l'histoire, fit porter plainte à trois de ses hommes et empocha l'argent à l'issue de la procédure.

Résultat, les hommes comme Ratchkovski ne touchaient pas de prime de guerre. Un jour, à ce propos, il fut même question d'organiser un meeting à la base aérienne mais Ratchkovski dit que Bechtoï-10 ce n'était pas l'Amérique et qu'il ne laisserait pas commettre quelque chose d'aussi déshonorant. S'agissant de la libération des boïéviki contre rançon, c'était un commerce auquel le major ne se livrait jamais parce que toute la recette revenait au chef de la base.

Depuis cinq ans que ses missions alternaient entre le Caucase et le service de sécurité d'un centre pénitentiaire du côté de Penza, le major Ratchkovski avait le cœur durci au point de ne plus faire de différence entre les hommes qu'il chassait dans les montagnes et les détenus qu'il outrageait dans la prison. Il avait appris à tuer aussi froidement que les montagnards, à ceci près que les montagnards ne tuaient jamais pour des raisons fortuites, si bizarres fussent-elles, alors que Ratchkovski, lui, tuait sans raison. Sa raison, c'était la vodka.

Cette fois encore, tout en picolant et en ricanant, le major Ratchkovski regardait les gens affluer vers la maison d'arrêt. Au début, ils étaient peu nombreux, peut-être dix contre quarante soldats. Puis leur nombre grandit : quarante contre quarante, puis cent, puis deux cents. Même les femmes portaient des battes de base-ball, sans parler

des hommes.

Assis sur son blindé, le major restait parfaitement zen. La seule chose qui le turlupinaït, c'était le blindé. L'équipage venait de se cotiser pour le repeindre et il ne fallait tout de même pas que des balles viennent érafler la peinture.

Hagen amena Kirill dans la bibliothèque. La lumière y était éteinte : le colonel Argounov, devant la fenêtre grande ouverte, observait quelque chose avec une lunette de vision nocturne. Debout derrière son dos, légèrement à droite, Djamaluddin faisait penser à un loup prêt à fondre sur un berger allemand.

Argounov délaissa la lunette et s'éloigna de la fenêtre. Djamaluddin la mit dans les mains de Kirill.

La lunette développait un grossissement de quatre et, dans son optique verdâtre, Kirill distingua nettement des blindés de l'armée fédérale qui barraient la route quinze cents mètres plus bas. Plusieurs silhouettes étaient en train de les contourner en cachette d'amont en aval, coupées de la route par d'épais fourrés de ronces qui les cachaient à la vue des fédéraux. D'en haut, en revanche, on les voyait très bien. Kirill crut d'abord que les hommes d'Arzo voulaient ouvrir le feu sur le barrage mais les silhouettes dévalèrent la pente et s'estompèrent dans la vallée.

— Ils fichent le camp ? demanda Kirill plein d'espoir.

— Il y a des troubles dans la ville, répondit Djamaluddin.

Kirill était trop fatigué pour comprendre instantanément le rapport.

— Et alors ?

— Il y a des troubles dans la ville, répéta Djamaluddin. Quand la foule manifeste en criant, c'est une chose ; quand elle commence à tuer les fédéraux, c'en est une autre. Pourquoi Arzo nous attaquerait-il s'il peut attaquer la maison d'arrêt ? Pas vrai, Valéry ?

La question s'adressait à Argounov, mais le colonel ne pipait pas. Hagen pressa l'interrupteur et la lumière jaillit. Kirill vit alors les yeux de l'officier. Eussent-ils été chargés de TNT qu'ils auraient fait sauter tout le monde, murs compris.

— Il y a sept ans de ça, dit Djamaluddin, Arzo en rêvait déjà : tuer les fédéraux et mon peuple avec. Ton patron l'a aidé à réaliser son rêve.

Kirill ne répondit pas. A voir Argounov planté là, les mains dans le dos, la tête en avant, il comprit soudain pourquoi Djamaluddin les avait appelés, le colonel et lui. Tous les deux connaissaient très bien le vice-Premier ministre.

— Il y a dans la ville quinze cents baïonnettes et quarante engins blindés, dit Djamaluddin. Dis-moi, Kirill, que fera Ouglov si l'insurrection éclate ? Va-t-il jeter les chars sur la foule ?

— Oui, dit Kirill.

Argounov cracha bruyamment par terre.

— Et toi, Valéry, qu'en dis-tu ?

Silence du colonel.

— Vois-tu, Djamaluddin, dit-il enfin, je n'ai pas fait sauter la maternité. Mais si j'en avais eu l'ordre, je l'aurais fait. Un ordre est un ordre.

Une veine rouge saillit sur le front de Djamaluddin et les commissures de ses lèvres se relevèrent d'instinct pareillement à un loup montrant les crocs. Argounov ne recula même pas dans l'attente du coup fatal. Mais Djamaluddin se contenta de tourner brusquement la tête, comme pour chasser un tourment. Il sortit l'émetteur-récepteur.

— Arzo, dit l'Avar, as-tu de la nourriture ?

— J'en aurai ce soir quand nous dînerons dans ta salle à manger.

— Tu peux envoyer quelqu'un chercher des victuailles, dit Djamaluddin.

Il y avait dans le détachement de Djamaluddin un gars nommé Imran qui était fiancé à une certaine Zara. On rapporta un jour à ce garçon que Zara se trouvait dans une maison de repos en compagnie du vice-président de la Banque nationale avare. Imran prit un véhicule, un pistolet, et en route pour la maison de repos. Il laissa la voiture moteur allumé à l'entrée, pénétra à l'intérieur du bâtiment et se mit à chercher Zara.

Deux miliciens en armes gardaient l'entrée mais, voyant que le gars était là pour une affaire privée sans rapport avec les wahhabites, ils se firent tout petits derrière le comptoir. Imran ratissa tous les étages de l'établissement en frappant à toutes les portes. Derrière l'une d'elles, il finit par tomber sur Zara et le vice-président.

Le plus étonnant dans l'histoire était qu'il y avait là, cachés dans l'hôtel, deux types recherchés pour le plasticage d'un véhicule de patrouille. Ils se tapirent dans les buissons, le doigt sur la queue de détente, mais quand ils comprirent qu'Imran en avait après quelqu'un d'autre, eux non plus ne firent pas de vagues.

Lorsque la ville entra dans les préparatifs de la visite d'Ouglov, Djamaluddin envoya Imran au village parce que le garçon était fiché à tous les postes de contrôle, donc tous les trois pâtés de maisons.

Dès qu'Imran apprit ce qui se passait à *La Pente Rouge*, il mit une mitraillette dans le coffre de sa voiture, un Stetchkine à sa ceinture, et vroum, direction Bechtoï. Il emmena aussi deux cousins et un gars du voisinage, qui voulait en être.

Au poste de contrôle nord, Imran vit deux blindés avec toute une tripotée de soldats. Il y avait aussi des fédéraux le long d'une barrière

baissée en travers de la route.

Imran approcha sa voiture de la barrière. Voyant dedans quatre gaillards qui ressemblaient à de vrais terroristes, les fédéraux se mirent sur leurs gardes.

L'un d'eux, aux chevrons de sergent, s'approcha de la Lada avec un PM en bandoulière et dit :

— Vos papiers.

Là, Imran s'interdit de montrer ses papiers parce qu'il faisait l'objet d'un avis de recherche fédéral. Il fouilla dans une sacoche qu'il avait sous la main et tendit au sergent le passeport de son cousin qui était à l'arrière. Avec un billet de cent roubles dans ledit passeport.

Le sergent empocha les cent roubles et alla voir si le nom n'était pas sur les listes. Il s'avéra que non, son titulaire était vierge. Il rendit le passeport à Imran et demanda celui de son camarade, vierge lui aussi. Alors le sergent demanda les papiers des deux autres, à l'arrière. N'ayant pas le choix, ceux-ci présentèrent leurs passeports dont l'un venait bien sûr d'être contrôlé par le sergent trente secondes plus tôt.

Le sergent garda pour lui les billets qu'il y trouva, mais ce fut alors qu'il remarqua que le quatrième passeport était le même que le premier.

— Mais c'est ton passeport ! dit-il à Imran ! Et le sien ? Ou le tien si c'est son passeport ? Vous avez un passeport pour deux, ou quoi ?

Imran aurait dû répondre qu'il avait perdu son passeport ou quelque chose comme ça. Mais il n'eut pas la présence d'esprit de bakchicher le sergent. Il mit la main à la ceinture et ôta la sûreté de son Stetchkine. Dans le noir de la nuit, le fédéral entendit distinctement un cliquetis de gâchette.

Là, le sergent prit peur pour de bon. Il était seul devant la voiture. Il ne comptait peut-être que quatre hommes à l'intérieur contre dix fédéraux au checkpoint, mais il se fichait pas mal d'une telle supériorité en nombre. S'il était abattu par des terroristes, ça lui faisait une belle jambe que ses camarades fassent de leur Lada une passoire.

— Garez-vous au box pour contrôle, dit le sergent.

Ce disant, il espérait que ces gars-là jetteraient le pistolet avant de se ranger dans le box et que rien de grave ne se passerait. Imran, quant à lui, ne savait plus sur quel pied danser. Il avait très envie d'entrer dans Bechtoï, mais pas d'éliminer le sergent. Après tout, ce type ne l'avait pas trompé avec le vice-président d'une banque.

A cet instant, une jeep s'arrêta derrière la Lada. En descendit Bulavdi Khadjiev en treillis, un PM à la main. Ceci une demi-heure après qu'Arzo eut contacté son neveu par radio pour lui demander de récupérer les cinq hommes qui avaient contourné l'autre barrage à flanc de montagne.

Mais Arzo n'avait pas imaginé que son neveu irait en ville – la

bonne farce – dans sa propre jeep immatriculée en Tchétchénie avec le laissez-passer du groupe Youg sur le pare-brise.

Bulavdi reconnut Imran, lui fit un signe de la main et lui lança :

— Ohé ! Imran, tu as des problèmes, ou quoi ?

Le sergent, déjà mort de peur depuis qu’Imran avait armé sa pétoire, faillit rendre l’âme à la vue du Tchétchéne avec son PM et la cocarde du groupe Youg. Imran s’en aperçut et décida de lui faire une bonne blague.

— Un peu, oui, j’ai voulu lui acheter son PM pour cent dollars mais il en veut trois cents. Et je ne les ai pas sur moi.

Alors Bulavdi s’approcha du sergent et lui fourra deux cents dollars. Puis il lui prit son PM et le tendit à Imran.

— File-lui ton PM et laisse-nous passer, dit Bulavdi.

Le sergent leva la barrière sans rien dire. Il accompagna longuement des yeux les deux voitures, puis sursauta et courut vers ses camarades qui le regardaient d’un air ahuri. La peur peinte sur la face, le sergent se croyait déjà mort.

Quatre cents mètres plus loin, Imran et Bulavdi s’arrêtèrent, descendirent de voiture et éclatèrent de rire. On riait en se tapant sur l’épaule. Puis Imran, le poing frappant le creux de l’autre main :

— Zut ! Il faudrait revenir et leur demander de nous vendre un blindé !

Ça rigola encore un peu.

— Au fait, Bulavdi, que vas-tu faire à Bechtoï ?

— Sais-tu ce qui se passe à *La Pente Rouge* ? demanda Bulavdi.

— Je sais que Djamaluddin et Arzo sont tous les deux sur le site et qu’ils se chamaillent comme d’habitude, répondit Imran.

— Les disputes entre eux se terminent toujours par une réconciliation, dit Bulavdi ; mais entre toi et moi, il n’y a jamais eu de dispute. Pourquoi n’irions-nous pas ensemble ?

Imran jugea la proposition raisonnable. Il monta dans le Hummer de Bulavdi et tout ce monde se mit en route en tirant des coups de feu en l’air. Ils roulaient vers la mairie quand ils avisèrent, à mi-chemin, une foule qui se pressait devant la maison d’arrêt. Et, dans la foule, Bulavdi reconnut Kurban-Ali le Bigle.

Comme tous les Tchétchènes, Bulavdi lui en voulait à mort. Il stoppa son quatre-quatre et se tailla un passage dans la foule dans l’intention de le tuer.

Mais quand Bulavdi s’en approcha, il vit que l’autre avait maille à partir avec un major des troupes de l’Intérieur. Alors Bulavdi décida d’ajourner la dette de Kurban-Ali. Il prit place à côté de lui et tonna :

— Hé ! toi, chien de Russe ! Délivre nos frères qui croupissent au cachot !

Quand le major Ratchkovski vit cinq hommes armés jusqu'aux dents se frayer un chemin vers le cordon de sécurité, il n'aurait su dire si c'étaient des Avars ou des Tchétchènes mais il comprit que, bon gré mal gré, il faudrait se résigner à repeindre le blindé.

Ratchkovski avait *Irtych* pour indicatif. Il s'identifia sur les ondes et ordonna à tous d'ouvrir le feu à son commandement. Après quoi il allongea la main vers la trappe où était sa flasque de vodka mais se pencha si gauchement qu'une grenade tomba de son gilet multipoches. Elle heurta le bord et tomba sur les genoux du conducteur. Là, les yeux de Ratchkovski se firent grands et terribles parce qu'il remarqua que si la grenade était tombée, la goupille, elle, était restée accrochée au tissu élimé du multipoches.

L'instant d'après elle explosa.

Elle explosa sur les genoux du conducteur en lui broyant les tripes et en soulevant Ratchkovski par l'effet de l'onde de choc. Une seconde plus tard, des claquements retentirent à la chaîne : c'étaient des explosions répétées de grenades offensives de type RGD dont on avait stocké trois caisses dans la machine, à tout hasard.

Puis boum ! ce fut le tour du réservoir.

Le blindé vola en éclats comme une cocotte-minute, mais les plaques de béton qui le protégeaient amortirent le gros du choc.

Bulavdi, à vingt mètres de là, fut projeté en arrière comme une feuille morte emportée par un ouragan. Quand, sonné, il se releva, il vit plusieurs soldats écrasés par les blocs, les autres détalant comme des moutons privés de leur berger. Le blindé brûlait dans son bac à sable de béton. Deux mètres derrière, les panneaux de l'enceinte s'écroulèrent comme un château de cartes. Les détenus pendaient par grappes aux fenêtres en agitant leurs mouchoirs en direction de la foule.

— *Allah akbar !* cria Bulavdi. C'est la volonté d'Allah !

Gamzat Aslanov et ses gardes du corps quittèrent la mairie au pas de course cinq minutes après que la prise de la maison d'arrêt fut connue. La première chose qu'ils virent, ce fut le peuple. La foule se répandait sur la place comme une pâte débordant de son pétrin. A la vue de Gamzat, elle trépigna et cria. Il y eut des jets de projectiles.

Les voitures de Gamzat stationnaient dans la cour. Toute la suite sauta dans le cortège qui partit en trombe, sirènes hurlantes. Quelques pierres atterrirent sur le capot blindé de sa Merco et Gamzat voulut enjoindre Ahmed de fusiller les fautifs, mais il décida de remettre la chose à plus tard.

Ils parcoururent ainsi une centaine de mètres. La foule s'écartait au passage de la Merco et des quatre-quatre aux fenêtres hérissées de mitraillettes. D'entre la foule qui s'ouvrit devant lui, Gamzat vit une

barre de béton, de celles qu'on utilisait ordinairement aux checkpoints. Il obliqua à droite, mais là se dressait le monument au général Lissanevitch. Il braqua à gauche, mais là se trouvait un blindé sur lequel était juché Sapartchi Telaïev qui brandissait un drapeau vert.

— Ohé ! Gamzat ! tonna Sapartchi, descends de là ou, par Allah, je te grille avec ce canon !

Gamzat n'entendit pas mais comprit en gros ce que l'autre voulait dire. Les gens donnaient de la glotte. Les voitures étant prises comme souris en bocal, Gamzat et ses gardes n'eurent pas d'autre choix que de descendre.

Il faut dire que Gamzat ne craignait guère Sapartchi. Autant qu'il se souvînt, le bonhomme avait déjà animé au moins une vingtaine de meetings. Une fois, il avait rassemblé vingt mille personnes. "Qui a tué Habib ?" criait Sapartchi du haut de la tribune. – Gamzat ! répondait la foule. – Qui a tué Makhatch ? criait Sapartchi. – Gamzat ! répondait la foule. – Qui a tué sa propre femme ? criait Sapartchi. – Gamzat !" répondait la foule. Le meeting fini, il était allé voir Gamzat pour lui dire :

— Tu ne veux plus voir de meeting ? Alors donne-moi le port maritime.

Gamzat descendit donc de voiture, mit les mains sur les hanches et cria :

— Hé ! Sapartchi ! Viens voir qu'on s'arrange !

Sapartchi Telaïev n'était sans doute pas contre, mais pas devant cinq mille personnes ! Aussi, plutôt que de négocier un arrangement, Sapartchi se mit à rire :

— Hé ! Gamzat, où cours-tu comme ça ? On n'échappe pas à l'enfer ! Dis-nous plutôt si tu as vraiment payé deux cents millions de dollars pour acheter le fauteuil de président !

— Regarde-toi toi-même ! Tu en as donné vingt millions !

— J'en aurais même donné trente pour vous chasser de là, bandes de tueurs bouffis ! Explique-nous plutôt pour quel service rendu le plastiqueur de la maternité t'a nommé président ! Vous êtes de vieux associés, je parie !

Notons que les propos de Sapartchi ne brillaient guère par leur logique, mais la foule n'avait que faire de la logique. A ces mots, elle gronda comme un moteur de voiture au point mort. A chaque phrase prononcée, Sapartchi semblait appuyer de plus en plus fort sur les gaz.

— Tueur ! gueula-t-on dans la foule.

— Qu'on le pendre au monument !

— Qui a tué Habib ? cria Sapartchi.

— Gamzat ! lui répondit la foule.

— Qui a tué Makhatch ? cria Sapartchi.

— Gamzat ! lui répondit la foule.

— Qui a commandité les fédéraux pour le plasticage de la maternité ? cria Sapartchi.

— Gamzat ! répondit la foule.

A ce moment l'un des gardes du corps de Gamzat jeta son fusil à terre et s'enfonça dans la foule. Le plus étonnant était que cet homme venait du même village que Gamzat.

— Tu vas où, fumier ? tempêta Gamzat.

L'autre de se retourner :

— Ne compte plus sur moi pour te défendre ! Tu as deux mille paires de pompes dans tes placards et quand je t'ai demandé de l'argent pour l'opération de ma mère, tu m'as dit : Va tuer Adam si tu veux gagner de l'argent !

A ces mots, Sapartchi eut la mine défaite. L'un de ses gardes, Osman, sauta du blindé à terre, coinça le déserteur et dit :

— Crache-nous tout maintenant ! Accouche !

Mais le garde de Gamzat parut soudain embarrassé : soit que l'affaire en fût restée là, soit qu'il eût compris qu'on ne pouvait pas parler devant Sapartchi Telaïev de la mort de son neveu. Le voyant muet, Osman lui vola dans les dents et l'autre tomba telle une pomme de pin de sa branche.

A ce moment une vieille femme en jupe noire surgit devant Gamzat avec une baguette en fer à la main. Le chef de la garde de Gamzat lui fit obstacle et elle tenta de lui asséner un coup. Ahmed attrapa la baguette, la vieille la lâcha, tomba mais se releva sur-le-champ et se mit à beugler. Le colonel de Krasnoïarsk qui assistait à la pétaudière n'osa pas s'interposer : il ne voulait pas dérouiller pour Gamzat.

Un autre garde de Gamzat jeta son arme à terre et se mêla à la foule. Alors Gamzat se retourna vers Sapartchi et tonna :

— Laisse-moi passer !

— Dis donc, Gamzat, tu ne serais pas en train de faire dans ton froc ? Peut-être qu'il te faut une couche-culotte ?

Gamzat s'empourpra et lança à ses gardes :

— Tuez-le !

Alors la foule se jeta sur lui.

La foule déferla dans les rues de la ville comme un torrent par-dessus un barrage.

Devant la mairie, elle arracha aux flics leurs armes et deux blindés. L'un fut bêtement brûlé. Avec l'autre, à l'aide d'un câble d'acier, on renversa le monument au général Lissanevitch auquel fut ligoté Gamzat et ainsi roula-t-on avec Lissanevitch et Gamzat à la remorque, écrasant au passage les débits de vodka et les arrêts de bus où posaient sur les pubs des nanas un peu trop olé olé.

Des calicots tendus en travers des rues clamaient *Bienvenue à Bechtoï, ville de paix*, en blanc sur fond vert, et la foule se mit à les arracher pour y tailler des bandelettes qu'on se nouait aux cheveux comme des bandanas.

Après quoi la foule, emmenée par Sapartchi, courut à la maison d'Arsène Terkiev, ex-chef du département de lutte contre le terrorisme, celui-là même qu'Ouglov et Komissarov avaient mouillé dans l'attentat de la maternité, et là, devant la maison, elle se joignit à l'autre foule, conduite par Bulavdi.

La maison abritait maintenant la famille du frère cadet de Terkiev. Si sa famille avait eu le temps de se réfugier chez les voisins, lui fut attrapé et traîné aux pieds de Bulavdi.

— Le voilà ! Assassin ! cria la foule.

— Je n'y suis pour rien ! protesta le malheureux.

Bulavdi braqua son arme sur sa tête et lui dit :

— Alors pourquoi t'affoles-tu ? Dans une seconde tu seras au paradis !

Après que le lieutenant-colonel Aziamov eut proposé de fuir à Ouglov, celui-ci l'écarta du commandement du groupe opérationnel dont il prit la tête lui-même.

Ouglov fit placer trois chars devant la maternité, sur la place. Et comme il n'était pas difficile d'en arracher les dalles grises, on en couvrit les machines jusqu'à la tourelle. On pelleta la terre pour en remplir des sacs, bien mouillés et bien tassés, dont on habilla les tourelles. Des tranchées circulaires furent aussitôt creusées pour l'infanterie. Un char pointait son canon sur les ruines de la maternité et la place attenante ; les deux autres pièces coiffaient les accès latéraux.

Moins bien défendus étaient les arrières du bâtiment, où l'hôpital donnait sur la large avenue Lénine. Sur ordre d'Ouglov, le dernier char restant prit place au milieu de l'avenue, canon tendu vers la mairie. Lequel char fut enfoui à hauteur des chenilles sous des plaques de béton et des sacs de terre tassée. De ces mêmes sacs, l'on dressa une barricade en cercle pour que les hommes du SOBR de Krasnoïarsk aient un abri où se mettre en cas de tir.

Les hommes du SOBR étaient des flics, pas des soldats. Aussi Ouglov leur expliqua-t-il ce qui les guettait s'ils se retrouvaient sous le feu.

Ses explications furent courtes et claires. Ouglov se rappela l'époque où, jeune lieutenant, il commandait une section blindée par les rues d'une ville nommée Prague. Il lui semblait alors, au printemps soixante-huit, qu'un char était quelque chose de parfaitement invincible en milieu urbain.

Sur ordre d'Ouglov, toutes les patrouilles déployées dans la ville se

virent discrètement ramenées vers l'hôpital. La plupart évitaient tout accrochage avec la population. D'après les calculs d'Ouglov, on avait déjà perdu cinq blindés : deux à la maison d'arrêt, deux à la mairie, et un cinquième planté quelque part dans une barricade. Quelqu'un avait filmé la scène sur un téléphone mobile : les soldats arrachés de force au blindé et la foule en furie les rossant d'armatures métalliques.

La foule. Elle déferlait dans la ville sur un front de plus en plus large, mais refluant de l'hôpital comme la mer s'éloigne de la côte avant un tsunami. Maintenant, elle ondoyait au loin, à l'écart des tanks, accumulant de la force et de la rage.

Le plus vexant, c'était qu'il y avait cinq mille soldats et une bonne centaine d'engins blindés à Bechtoï-10, à dix kilomètres de là. Mais tous ces hommes se trouvaient toujours coincés par un seul et unique barrage, bien solide, et toutes les injonctions lancées par Ouglov de nettoyer les champs de mines se heurtaient à une même réponse : on cherchait les plans. Or, de plans, il n'y avait point, parce que les mines avaient été posées au fil des ans par un peu n'importe qui. Pouvait-on prétendre trouver les plans des embouteillages du lendemain ? Pas plus que les plans des champs de mines entourant la base aérienne.

Les flics locaux assuraient toujours l'encerclement. Zaour Kemirov et Gadjimourad Tcharakhov regardaient grandir la ligne de défense autour de l'hôpital. On évacuait les malades, à quoi Ouglov ne s'était pas opposé parce que cela ne servait pas la foule ni ne la desservait. Le vice-Premier ministre ne posait plus de questions au jeune Tcharakhov qui ne lui en posait pas non plus.

A onze heures du soir, Ouglov monta dans le bureau directorial.

Il y trouva les membres de l'état-major. Dans un coin, un téléviseur était branché sur CNN. On y voyait le monument à Lissanevitch traîné à travers la ville. Prises d'un téléphone mobile, les images tremblotaient et s'estompaient. Le commentateur disait que la séquestration de la délégation gouvernementale à *La Pente Rouge* n'était incontestablement que le maillon d'une rébellion soigneusement planifiée. CNN montra Sapartchi Telaïev à cheval sur un blindé, présenté comme le leader du mouvement. Il tirait en l'air avec un Stetchkine et criait qu'il avait perdu ses jambes en Tchétchénie.

ORT, chaîne fédérale, montra elle aussi le monument au général Lissanevitch, à ceci près qu'elle en rediffusa l'inauguration.

Ivan Ouglov coupa la télé et s'assit au centre de la table. A sa droite : deux colonels des forces de l'Intérieur, le commandant du SOBR de Krasnoïarsk et quelques officiers russes ; à sa gauche : Zaour Kemirov et Gadjimourad Tcharakhov. A bien regarder ces derniers, l'on n'aurait su dire s'ils se considéraient comme des membres de l'état-major ou comme des otages.

— Nous avons perdu encore un blindé, dit Ouglov. Touché au lance-

grenades devant la mosquée du quartier nord. Je doute que ce soit l'œuvre de femmes au foyer. C'est l'œuvre des hommes d'Arzo. Ou de votre frère, Zaour Ahmedovitch.

— Ces deux-là sont de mèche depuis le début ! s'écria le lieutenant-colonel Aziamov. Ils cherchent à nous embobiner, et voilà tout. Ils sont bras dessus bras dessous à *La Pente Rouge*. On se fait pigeonner !

— C'est faux, dit Zaour.

Et tous les yeux se tournèrent vers lui.

— Si c'est faux, renvoya Ouglov, alors pourquoi la foule est-elle armée de tiges métalliques ? C'est de l'armature usinée, Zaour Ahmedovitch, usinée dans votre usine. Vous avez préparé ma visite en aiguisant des barres de fer, ou je me trompe ?

— Il y a dans la foule des ouvriers de chez moi, dit Zaour. Je ne le nie pas.

— Eh bien ordonne-leur de se disperser, puisque ce sont tes ouvriers, enchaîna Ouglov.

— Quoi d'autre ?

— A part ça, tu dois contacter Djamaluddin. Qu'il fasse ce qu'il veut de Komissarov. Et qu'ensuite il se batte contre Arzo.

— Dans quel but ? demanda Zaour de sang-froid.

— Le but, c'est que ton frère devienne le héros défenseur des parlementaires russes contre les rebelles, et toi, le président de la République.

— J'ai déjà entendu ça quelque part. *Fais en sorte que ton frère dissolve son armée de volontaires et tu recevras un milliard de dollars d'investissements.*

— Que veux-tu dire par là ?

— Le paiement d'abord, répondit Zaour.

Ivan Ouglov le fixa des yeux durant quelques secondes. Puis la porte s'ouvrit et un major des forces de l'Intérieur fit irruption dans le bureau en criant :

— Ils arrivent ! C'est Sapartchi !

Drapeau noir au vent, le blindé de Sapartchi déboucha sur l'esplanade de la maternité avec toute une foule en furie. La première chose que vit Sapartchi, ce furent les boucliers bien alignés du cordon de la milice. Puis le cordon céda face à la foule et Sapartchi, à la lumière vive des réverbères à gaz, aperçut la ligne régulière des tranchées où se terraient les fédéraux, ainsi que la tourelle enfouie d'un char qui pointait sa pièce droit sur lui.

— Dja-ma-lud-din ! Dja-ma-lud-din ! scandait la foule.

Il faut dire ici que Sapartchi se laissait facilement emporter et que, à ce moment, il ne se sentait plus le chef d'Avarie-Transflotte. Il se voyait en héraut de la lutte contre les infidèles ayant laissé ses jambes

en Tchétchénie, et eût été fort étonné qu'on lui rappelât qu'il les avait perdues en allant vendre un stock de bidoche à des boïévks. Il eût reçu ce rappel comme une calomnie venue de ses ennemis.

En outre, Sapartchi trouvait très contrariant que la foule n'arrête pas de scander "Djamaluddin" dans son dos. C'était certes naturel parce que la moitié de ces gens travaillait dans les usines des Kemirov et que l'autre moitié allait à la mangeoire dans leurs marchés, mais Sapartchi n'en était pas moins très vexé : pas une seule fois la foule n'avait crié : "Sapartchi." Car enfin c'était lui qui avait perdu ses jambes en Tchétchénie, alors que l'autre, Djamaluddin, faisait encore des gambades à deux pattes.

Sapartchi regarda à droite, vers les immeubles à cinq étages qui se profilaient de biais, et, en observateur qu'il était, il distingua derrière les cheminées des silhouettes humaines armées de bazookas. Sapartchi regarda devant lui, vers l'hôpital, et constata qu'il n'y avait pas de malades aux fenêtres. Du moins n'avait-il jamais vu de malades avec des fusils de précision modèle Dragunov.

Voyant les tourelles des chars pointées sur lui, Sapartchi fut tenté de se laisser choir de son blindé mais la foule hurla dans son dos :

— En avant ! Délivrons Zaour ! Zaour ! Zaour !

Alors Sapartchi leva sa main qui serrait un Stetchkine et cria :

— Zaour ! Zaour !

A cet instant les portes de l'hôpital s'ouvrirent, d'où se montra un homme corpulent en costume bleu froissé, flanqué de plusieurs gardes du corps aux cheveux noirs. L'homme leva la main à la rencontre de la foule qui bientôt grogna et murmura parce qu'elle avait reconnu Zaour Kemirov.

Zaour s'arrêta et la foule se statufia.

— Hé ! Sapartchi ! cria Zaour. Que veux-tu ?

— Ohé ! Zaour, répondit Sapartchi, le bruit court que les fédéraux t'ont pris en otage ! Nous sommes là pour vous soutenir, ton frère et toi !

— Merci de ton soutien, répondit Zaour, parce que je viens d'être nommé président de la République.

Entendant cela, les gens se mirent à tirer. En l'air, pas sur les fédéraux.

— Za-our ! Za-our ! tonnait la foule.

Sapartchi Telaïev était très contrarié d'entendre crier "Zaour !" et non "Sapartchi". Il tira en l'air et cria plus fort que les autres :

— Za-our !

Zaour Kemirov revint à l'hôpital au bout de dix minutes. Ouglov achevait de s'entretenir avec le Kremlin dans le bureau du directeur, l'allure aussi impassible qu'au fil des dernières heures. Zaour songea

soudain que, depuis le début de la rébellion, Ouglov n'avait rien mangé sous ses yeux, et pas une seule fois il ne s'était retiré au petit coin. A croire que cet homme n'éprouvait aucun besoin physiologique sauf à considérer comme tel le besoin de pouvoir.

A en juger par le portrait de Zaour sur l'écran muet du téléviseur, la nouvelle était parvenue jusqu'à CNN.

Ouglov raccrocha et remit à ses gardes le combiné des transmissions spéciales.

— Dehors. Tous dehors, ordonna Ouglov. Y compris la garde.

Les gardes du corps de Zaour et du vice-Premier ministre marquèrent une hésitation, puis débarrassèrent le plancher. Nikita Aziamov, chef adjoint de la garde d'Ouglov, fut le dernier à sortir.

Zaour et le vice-Premier ministre restèrent seuls.

Ouglov prit sur le bureau un simple téléphone blanc, qui ressemblait plutôt au pupitre d'un standard, avec une multitude de boutons et un ampli, et le poussa vers Zaour sur la surface laquée du bureau.

— Appelle, dit Ouglov.

Le nouveau président de la république d'Avarie-Dargo-Nord fit peser sur l'homme du Kremlin un regard lourd qui ne cillait pas. Ce fut à cet instant précis que Zaour comprit avec une netteté implacable qu'Ivan Ouglov avait bel et bien tiré les ficelles de l'attentat de la maternité. Au point qu'il eût été ridicule de supposer qu'un petit concussionnaire comme Komissarov fût capable de manigancer un scénario d'une telle ampleur et envergure. Soutirer des pots-de-vin aux Kemirov pour implanter une station de sports d'hiver, ça oui. Soutirer des pots-de-vin aux Aslanov pour faire échouer l'implantation de cette même station, pas de souci. Inciter une moitié de la république à attaquer l'autre moitié en justice dans l'intention de faire banquer la première moitié pour l'ouverture d'une instruction à charge, et la deuxième moitié pour sa clôture, fort bien !

Mais enfoncer un coin entre deux peuples ! Pousser sciemment deux républiques au bord du carnage pour la seule raison que le danger existe de leur unification ! Comprendre opportunément à quel point une région est mécontente du comportement de la Russie et provoquer une situation telle que cette région ne pardonne jamais à ses voisins ! Cela n'était pas du niveau de Komissarov.

Komissarov ne savait pas jouer aux échecs.

Il savait seulement jouer au poker.

— Appelle, répéta Ouglov. C'est ton frère cadet. Il t'obéira.

— J'appellerai quand tu m'auras expliqué pourquoi tu as fait ça, répondit Zaour.

— Quoi ça ?

Zaour toisa sans rien dire l'homme qui était assis devant lui. Cinquante-cinq ans, port soigné, chemise blanche au col déboutonné,

cravate de luxe au nœud mou. Ivan Ouglov sentait l'eau de toilette et la sueur, les yeux cernés de poches grises. Zaour n'aurait jamais pensé que l'homme responsable des misères de sa ville avait pareille allure. Il l'imaginait avec des cheveux chenus et les yeux bleu foncé de Wahha Arsaïev. Et puis Zaour avait toujours espéré qu'il n'aurait pas affaire à lui personnellement. C'était la mission de Djamaluddin, ce qui arrangeait parfaitement Zaour Kemirov.

— L'attentat de la maternité, répondit le nouveau président de la République.

— Des boniments tout ça, dit le vice-Premier ministre. On a bourré le mou à ton frère. C'est un complot monstrueux entre mes ennemis au Kremlin et les tiens dans la république. Reste encore à éclaircir qui a poussé Komissarov à un mensonge pareil.

Zaour sourit. Il écarta le téléphone.

— Tu n'as pas à poser de conditions à la Russie. Ni toi ni ton frère.

Zaour fixait le vice-Premier ministre de ses yeux sombres qui ne clignaient pas, et Ouglov comprit alors que ce type ne téléphonerait jamais. Il resterait là, souriant. Puis il se passerait encore quelque chose au pied du bâtiment, et la foule s'engouffrerait à l'intérieur. Dès lors Arzo et Djamaluddin seraient main dans la main, de quelque côté que soit la victoire, de la foule ou des chars. Parce que le ravisseur de la délégation russe ne prendrait jamais la défense de celle-ci, même après que son chef, l'homme du Kremlin, aurait jeté les chars sur les gens d'ici.

— Tu tiens vraiment à connaître la vérité ? demanda Ouglov. Eh bien la voici, Zaour Ahmedovitch. Tu sais parfaitement que la Russie a perdu le contrôle de la république. J'ai tenté de désarmer ton frère. Mais le problème, ce n'est pas lui. Le problème, c'est la Russie. Mon pays se comporte partout de la même façon. A Ivanovo comme à Bechtoï. Partout on prend des pots-de-vin. Partout on jette en prison sans procès. Partout le business est spolié. Si ta mère ou ta fille se fait écraser par la voiture d'un général en état d'ivresse, ce même général une fois dégrisé te traînera en justice pour t'empêcher de ruer dans les brancards. La seule différence, c'est qu'à Ivanovo ça passe mais pas à Bechtoï. A Ivanovo, l'homme dont on a écrasé la mère prend une bouteille de vodka et se met à biberonner sur un banc en se plaignant à ses voisins ; ici, chez vous, il ne se plaint pas à ses voisins. Il prend un fusil. Et s'il se plaint à ses voisins, on le regardera comme un attardé.

“Voyant cela, la Russie commence à craindre le Caucase. Le Russe à la bouteille regarde le Caucasiens au fusil et dit : Ce sont des sauvages. En traduction, ça signifie : Nous sommes des trouillards. Le Russe à la bouteille regarde le Caucasiens au fusil et dit : La métropole c'est nous ; eux, c'est une colonie.

“Mais pour qu’une colonie tienne, il faut une armée, or la Russie n’a pas d’armée. Cette armée a été brûlée à Grozny, comme un cadeau de Nouvel An à Allah. J’y étais cette nuit-là. As-tu jamais vu quelque chose de plus terrible que des bleus débarqués directement des bureaux de conscription et chargés illico dans des blindés qui ressemblent une heure plus tard à des poêles à frire calcinées qu’une cuisinière aurait oubliées sur le feu ? Eh bien moi j’ai vu pire que ça : ces mêmes soldats réchappés des blindés. Ils rôdaient en masse dans les arrières tchéchènes. On ne les faisait même pas prisonniers. Tout le monde s’en fichait. Les Tchétchènes appelaient leurs mères et les rendaient à leurs mères. J’ai assisté à l’une de ces bourses d’échange, Zaour Ahmedovitch. J’ai bien failli être fusillé. Moi, officier d’active, j’ai vu une bande de Tchènes éméchés rendre à sa mère son petit blondin de fiston. La mère pleurait, leur baisait les mains. Ils ont donné des sous au fiston pour le chemin du retour. Ensuite, ils m’en ont donné à moi. Parce que moi non plus je n’en avais pas. A ce moment j’ai compris que l’armée russe était morte.

Zaour Kemirov gardait le silence.

— Une chose nous a sauvés, continua l’autre : les Tchènes ont vite pigé que les prisonniers étaient une marchandise. Leur donner de l’argent pour la route, ils n’ont pas fait ça longtemps. Ils n’ont pas tardé à leur couper les oreilles. Je me suis dit alors que si le pays n’avait pas de soldats vaillants, ni de fonctionnaires honnêtes, ni d’hommes politiques dignes de ce nom, ce pays ne pouvait survivre que par la tromperie. Par le bluff. Nous sommes infichus de régner. Nous ne savons que partager. Je vous ai vus vous lever contre les Tchétchènes. J’ai vu la suite. Crois-tu que j’ignore qu’Arzo ne s’est pas rendu ? Qu’il ne s’est rendu à personne ? Ton frère l’a repêché *in extremis* de la mort, sais-tu pourquoi ?

— Ils sont *qunaq*, répondit Zaour d’une voix sourde.

— Foutaise ! Au début de l’incursion, ton frère aurait zigouillé Arzo sans sourciller ! Mais c’était à la fin, et ton frère savait qu’il se battait du mauvais côté. Voilà pourquoi il lui a laissé la vie sauve. Veux-tu savoir la vérité, Zaour ? La vérité, c’est que le président de la Russie n’a jamais voulu de villégiature dans le Caucase. Tout ça n’était que parlote. Poudre aux yeux. Un prétexte pour vous envoyer du monde, pour trouver des exécutants, une cible. Un prétexte pour faire venir l’Alpha. Et j’ai fait ce que je voulais faire parce que après ça ton frère a passé quatre ans à chasser les terroristes au lieu de se battre à leurs côtés. Après ça les deux moitiés de votre bombe nucléaire ne pourront plus jamais s’emboîter l’une dans l’autre.

— Avec qui cela a-t-il été concerté ? demanda Zaour.

Ouglov éclata de rire.

— Concerté, dis-tu ? Zaour Ahmedovitch, crois-tu vraiment qu’il y

ait au Kremlin quelqu'un capable d'endosser une telle responsabilité ? Ne sois pas parano. Personne au Kremlin ne prendra ce genre de décision parce que personne ne soupçonne que de telles décisions doivent être prises. Va, Zaour, téléphone. Tout est fini. La foule doit se disperser sinon je ferai tirer dessus. Et alors tu ne seras plus président. Ni businessman, Zaour, je te le promets.

Le nouveau président de la République fixa le futur président de la Russie. Puis il haussa les épaules et fouilla dans sa poche. Ouglov sourit et s'affala au fond de son fauteuil.

De sa poche, Zaour Kemirov sortit non pas un téléphone mais un pistolet. Ouglov écarquilla les yeux. Il n'imaginait pas que Zaour pût posséder un pistolet. Il avait oublié que cet homme, maire de la ville de Bechtoï, membre du parti Russie unie et patron d'une holding d'au moins un demi-milliard de dollars, portait aussi le nom de Kemirov.

La main du vice-Premier ministre se tendit vers le standard téléphonique.

L'instant d'après Zaour lui tira dessus en plein front.

Entre quatre murs, le tir fut assourdissant.

La porte sauta de ses gonds plus qu'elle ne s'ouvrit. Le lieutenant-colonel Aziamov et le chef du SOBR de Krasnoïarsk s'engouffrèrent dans la pièce, prêts à faire feu.

Zaour Kemirov avait le pistolet à la main. A cinquante centimètres de lui, Ivan Ouglov embrassait le bureau. En ressortant par la nuque, la balle avait taillé un cratère de sang dans sa calvitie.

Deux agents de la garde fédérale accoururent, suivis de Gadjimourad Tcharakhov.

— Que se passe-t-il ? demanda Aziamov.

Zaour Kemirov tira une serviette en papier d'un porte-verre pour essuyer la crosse de son pistolet. Puis il se pencha par-dessus le bureau et posa l'arme près de la main d'Ouglov.

— Il s'est suicidé, expliqua Zaour.

Un silence se fit, qui dura quelques secondes. Puis le lieutenant-colonel de la garde fédérale embrassa tout le monde du regard, s'arrêta sur le cadavre immobile, baissa la tête et quitta le bureau.

Kirill Vodrov était à la fenêtre dans la salle de spectacle.

Minuit. Le silence de la nuit s'infusait dans la salle, un silence singulier, propre à la montagne. Il paraissait incroyable que plusieurs centaines de Tchétchènes puissent se cacher là, de l'autre côté du bâtiment, prêts à l'attaque. Les étoiles, grosses comme des douilles de mitrailleuse, constellaient la voûte céleste. Le chameau à deux bosses de la montagne d'en face semblait s'élever droit vers elles.

Par deux fois encore l'on avait porté de la nourriture aux hommes d'Arzo.

Des Tchétchènes sans armes étaient venus jusqu'aux marches du portique. On avait ri longtemps avec les hommes de Djamaluddin, en se donnant l'accolade. Les rires, dans le silence de la nuit, ne résonnaient pas moins que les coups de feu. Kirill écoutait ces rires. Il se demandait comment tout cela allait finir. Il n'avait jamais envisagé de mourir dans le rôle d'un terroriste caucasien partisan du califat.

Las de contempler l'abîme, il se retourna brusquement, heurtant par maladresse un battant de la fenêtre avec la crosse de son fusil.

Les otages n'étaient plus sur les chaises mais par terre. Certains pleuraient. Deux dormaient. Quelqu'un avait planté dans la scène une grosse barre de mine rouillée près de laquelle gisait le procureur général adjoint Komissarov.

Le colonel Argounov était assis le dos contre le mur. De temps à autre, il sortait de sa bouche un éclat de dent. Une heure auparavant, il s'était retiré aux toilettes d'où il avait tenté de fuir, aussitôt plaqué au sol par Hagen. Djamaluddin lui avait planté le canon de son arme entre les mâchoires en lui disant : "Encore un geste et je te brûle." Kirill essaya d'intercepter son regard : Argounov s'en aperçut et cracha ostensiblement par terre.

Encore un quart d'heure de passé. Djamaluddin entra. Pas rasé, les yeux fiévreux sur un visage gris aux traits creusés. Deux nuits d'affilée qu'il ne dormait pas. Juste cinq petites minutes à dormir où il avait rêvé de Gagry, de la cour du jardin d'enfants.

Djamaluddin s'approcha de Komissarov et le tapota de la pointe de la chaussure. Ainsi d'un chat touchant de la patte une taupe crevée. L'Avar était furieux de voir sa proie principale lui échapper. Il se figea d'abord, puis cracha à la figure du prisonnier.

A ce moment le vice-speaker Ivan Solonikhine s'éclaircit la voix et déclara :

— Nous aimerions savoir ce qui se passe, Djamaluddin Ahmedovitch. Nous ne sommes pas du bétail enfin quoi. Nous sommes... des membres du gouvernement...

Djamaluddin toisa le vice-speaker et répondit :

— Mon frère a été nommé président de la République.

Il y eut un silence, puis un otage se leva d'un bond. C'était un vice-ministre de l'Intérieur.

— Voilà une décision remarquable ! s'écria-t-il en tapant dans ses mains. Juste et bien pesée !

— Cela règle d'un coup tous les problèmes de la république ! lança le président du fonds de pension. C'est le soleil qui se lève sur notre région !

Et de taper dans ses mains à son tour.

Il fut imité par le ministre des Finances et ses neveux ainsi que par le vice-speaker Solonikhine (à son corps défendant). Quelques

secondes plus tard, toute la salle applaudissait. Solonikhine, d'un bond, se précipita vers lui pour l'étreindre avec effusion :

— Djamaluddin Ahmedovitch, je vous promets personnellement...

Le visage de Djamaluddin se contracta et Solonikhine se figea à la vue d'un canon braqué sur lui.

— Assis ! ordonna l'Avar.

L'autre était pétrifié.

— Mais pourquoi ?! Vous... avez le devoir de nous défendre !

— Vraiment ? demanda Djamaluddin. Et contre qui ?

Djamaluddin se tourna vers le vice-ministre de l'Intérieur et son arme se tourna avec lui.

— Il y a deux ans de ça, mon petit-neveu a été tabassé dans le métro de Moscou. Après quoi son frère cadet a acheté un pistolet et s'est mis à circuler sur la même ligne pour retrouver ceux qui l'avaient frappé. Des flics l'ont arrêté, le tribunal a tenté de le flanquer en taule. Mes hommes ont assisté au procès, qui l'a fait libérer contre six mille dollars. Pendant le procès, l'avocate a demandé : Pourquoi avez-vous arrêté cet homme ? Les flics ont répondu : Au briefing, la consigne était d'arrêter les Caucasiens. Est-ce que nous ne sommes pas les citoyens d'un seul et même pays ? Est-ce qu'à Torbi-Kala la consigne est d'arrêter les Russes ? Ou il y a quelque chose que je ne comprends pas ?

Silence du vice-ministre.

— Par deux fois je me suis battu pour la Russie, reprit Djamaluddin. Je me suis battu pour elle en Abkhazie. J'ai guerroyé aux côtés de Chamil, et Djohar était si furax à notre retour à Grozny qu'il a refusé de nous recevoir. Nous sommes allés sur la place du palais présidentiel, personne ! A part Zelimkhan. Chamil était furibond. Si Chamil n'avait pas été Chamil, on aurait pu croire qu'il pleurait. Nous avons fait la guerre pour la Russie. Djohar ne nous l'a pas pardonné pendant trois ans. Et qu'a dit la Russie ? Que c'était une bagarre de toxicos caucasiens. Pendant la guerre de Tchétchénie, j'y suis allé pour délivrer des otages. Et pour qui les médailles ?

Djamaluddin fit un pas en arrière. Komissarov gisait à ses pieds. Il fit tinter le bout de son arme sur la médaille de l'ordre du Courage qu'avait le Russe à la poitrine.

— Pourquoi cette médaille ? Pour le sauvetage du fils de Vladkovski ? Raconte un peu comment tu l'as sauvé ! Kirill vous expliquera ensuite comment les choses se sont vraiment passées !

Le procureur général adjoint ne disait rien. Du reste, qu'eût-il répondu à ses bourreaux ? Il gisait inconscient.

— Quand les Tchétchènes ont mis le pied sur notre terre, dit Djamaluddin, nous nous sommes tous levés comme un seul homme. Vos chars stationnaient au fond des vallées, nous les dépassions dans

nos jeeps. Des centaines de gars sont venus de Moscou, de Saint-Pétersbourg, de partout, certains même dans leurs jets privés, tous les armes à la main pour aller défendre leurs montagnes. Je ne vous demandais pas merci. Ça m'était égal. Je défendais ma terre. Mais qu'est-ce que j'ai ri en voyant combien de généraux russes avaient eu des médailles pour la capture d'Arzo Khadjiev !

— Ça n'est pas constructif de passer son temps à critiquer nos forces armées, dit le vice-ministre de l'Intérieur d'un ton affecté. Qui défendra le pays la prochaine fois ?

— Vraiment ?

Quelqu'un pouffa. Hagen fit une horrible grimace en criant :

— Maman, au secours ! J'ai peur ! Sauvez-moi !

Puis Djamaluddin, de face aux otages et de dos à l'entrée de la salle, entendit la porte grincer doucement et vit le visage de Hagen passer sans transition de la grimace burlesque au masque blanc. Les otages, qui ne comprenaient rien, continuaient de fixer Djamaluddin.

— Tu voulais me voir ? Me voilà.

Djamaluddin fit volte-face.

Dans l'encadrement de la porte était Wahha Arsaïev.

Kirill sentit son cœur s'arrêter.

Il avait vu souvent Wahha Arsaïev sur la fameuse bande vidéo où le terroriste exécutait l'ambassadeur du président de la Russie. En sept mois, l'homme n'avait pas changé. Même taille que Djamaluddin, peut-être un peu plus large d'ossature, souple et solide comme une ceinture de soldat en cuir brut, le front haut, les pupilles vitreuses et une barbe très soignée d'un petit centimètre d'épaisseur. Sa barbe plus noire que noire jurait étrangement avec ses cheveux blancs qui s'échappaient d'un bandeau noir à lettres arabes. Il portait des chaussettes rayées qui lui montaient jusqu'aux genoux, un pantalon et un maillot à manches courtes.

Tout le monde savait dans la république que depuis deux ans Wahha ne se séparait jamais de sa sacoche – de celles où les marchands avaient l'habitude de ranger leurs recettes au marché, mais où lui, Wahha, cachait deux cents grammes de plastic. Il avait juré de ne pas se rendre vivant, et sans doute craignait-il moins les fédéraux que Djamaluddin (ainsi pensait Kirill). En tout cas, il avait déjà réussi une fois à se débarrasser des fédéraux à coups de bakchich, chose qu'il n'aurait jamais pu faire avec Djamaluddin.

Mais là, Wahha ne portait même pas un canif. Abrek et Chahid, qui l'avaient accompagné jusqu'ici, avaient les bras croisés sur le seuil de la porte. Ils regardaient cet homme qu'ils n'auraient jamais espéré prendre vivant, et qui maintenant marchait en faisant grincer les planches parmi les otages hébétés.

Wahha s'approcha de la barre de mine plantée dans la scène, la caressa et demanda froidement :

— C'est pour moi ?

Le silence se fit assourdissant. Djamaluddin était statufié. Les otages au sol suspendaient leur souffle. Et dans ce silence assourdissant retentit le mobile de Djamaluddin au fond de sa poche. Le réseau chevrotait à la limite de l'audible et le son sifflait dans le combiné comme le vent dans la vallée.

— *Salam* Djamaluddin, dit le nouveau président de la République. As-tu entendu les nouvelles ?

— Oui.

— Ta condition est remplie.

— J'attends Ivan Ouglov.

— Il ne viendra pas. Il est mort.

— Qui l'a tué ?

— Moi, répondit le nouveau président de la République.

Djamaluddin marqua une pause si longue que la connexion parut coupée.

— Excuse-moi, frère, reprit-il enfin. Vous n'avez pas rempli mes conditions.

— Mais écoute-moi...

— Vous connaissiez mes conditions. Vous les avez mises en échec.

— Comme tu veux, frère. Je n'ai qu'une chose à te demander.

— Quoi.

— Pardon. Pour ce que je t'ai dit hier. Je sais que ce n'est pas vrai.

Silence de Djamaluddin.

— Tu es encore en ligne ? demanda Zaour.

— Oui.

— Autre chose. Pardonne-moi. Je t'ai menti. Chapi est mort. Il n'avait aucune chance de s'en tirer. Ce rat lui a bouffé le ventre. Mais il n'a rien signé. Des bobards tout ça. Pour le rat c'était vrai, mais pas pour les aveux. Ils ont imité sa signature.

La conversation était opérée en mode non chiffré et très certainement captée par une demi-douzaine de services spéciaux, mais Zaour n'en avait cure.

— Tu es content de moi, mon frère ?

— Je suis content de toi, répondit Zaour.

La communication fut interrompue.

Djamaluddin coupa le téléphone et embrassa la salle du regard. Kirill Vodrov, en treillis et souliers chic de chez Gucci, le fixait comme s'il n'en croyait pas ses oreilles. Le blond Hagen souriait ostensiblement. Tachov, près d'une mitrailleuse, regardait par la fenêtre, et Djamaluddin n'était pas sûr qu'il suive la conversation. Ni qu'il ait jamais suivi quoi que ce soit depuis le jour où il avait dû

rompre ses fiançailles.

— Les Russes m'ont trompé, dit Djamaluddin. Ouglov a été tué. Il a été tué pour qu'il ne puisse pas dire qui a commandité l'attentat de la maternité. Vous croyez qu'on peut s'en tirer en nommant mon frère président. Mais il y a des choses dont on ne peut pas se laver comme ça.

Kirill Vodrov, dans son nuage, se dit que c'était la fin. Si vous nommez un homme président et que son frère apparaît aussitôt sur CNN en qualité de terroriste tchéchène, c'est plus grave qu'une catastrophe. Cela s'appelle autrement.

— Tu es avec moi, Kirill Vladimirovitch ? demanda l'Avar.

Kirill ôta la mitraillette de son épaule et la jeta aux pieds de Djamaluddin. Puis il fit deux pas en arrière et s'assit près d'Argounov.

— Non, répondit Kirill, je suis avec les otages.

A cet instant Arsaïev éclata de rire.

Djamaluddin pivota sur ses talons. Wahha riait à la renverse et son rire rappela à l'Avar le hululement d'un grand duc. Djamaluddin, hors de lui, le frappa au front à toute volée avec le manche de son couteau de guerre. Le front se fendit d'un long filet rouge, mais Wahha semblait ne rien sentir. Il riait toujours. Djamaluddin le frappa encore d'un coup de pied à la rotule, et quand l'autre tomba, il lui asséna un coup formidable à l'estomac. Alors seulement Wahha cria. Il reçut encore un coup de talon ferré sur la main qui lui écrasa les phalanges et lui brisa les os fins du bras.

Wahha se tut.

Djamaluddin sortit son émetteur radio de sa poche.

— Arzo, dit-il, j'ai pris ma décision. Tu vas devoir partir.

— J'ai rempli ta condition, répondit Arzo. Mais pas les Russes.

— Va-t'en. Tu as des hommes, des armes, des montagnes. Merci à toi de m'avoir appris à faire la guerre. Dommage que nous nous soyons toujours battus dans des camps différents depuis ce temps-là.

— Tu commets une erreur, mon gendre. La ville s'insurge. Ensemble nous en serons les maîtres.

— Va-t'en.

Djamaluddin coupa la radio.

Kirill leva la main pour chasser une goutte d'eau tombée sur son menton, mais il comprit qu'elle avait ruisselé de son front et non du plafond.

Wahha Arsaïev bougea au sol, se redressa tant bien que mal et s'appuya sur les planches de la scène.

— Il ne partira pas, dit Wahha, il veut aller au paradis. Moi aussi. Sais-tu pourquoi il m'a pris avec lui ? Dès le début il avait l'intention de me livrer dans tes filets. Il croyait m'avoir blousé. Moi, je m'en fichais.

Djamaluddin, les lèvres convulsées, fixa Wahha.

— Par Allah, tu n'iras pas au paradis, dit l'Avar. Le paradis n'est pas pour les tueurs d'enfants ! Tu as envoyé cent soixante-quatorze personnes dans l'autre monde. Tu as tué des êtres qui n'avaient même pas vécu un jour. Comment répondras-tu de ces enfants musulmans devant Allah le jour du Jugement dernier ?

— J'en ai fait des *chahid*, répondit tranquillement Arsaïev.

Djamaluddin sortit muettement son Makarov de sa ceinture et en ôta la sûreté. Il était maintenant à trois pas d'Arsaïev, la bouche de son arme braquée droit sur le front du terroriste numéro un de la république.

— Djamaluddin, dit Arsaïev, je répondrai de ces enfants devant Allah. Mais qui es-tu, toi, pour me demander des comptes ? Même si la maternité avait sauté par une négligence de ma part, je te jure que ça ne m'aurait pas coûté les enfers éternels. Mais maintenant tu as pu établir que je n'ai pas ce poids sur la conscience ! Tu n'es pas de leurs familles et n'as pas le droit de les venger ! Serais-tu de leurs familles que tu n'aurais pas à me juger au nom de la parenté mais au nom de la charia. Or d'après la charia, n'importe quel *alim* te dira que tu n'as pas le droit de me faire répondre d'actes commis par des infidèles !

— Ta charia, je crache dessus, répondit Djamaluddin.

— Prends garde. Ce sont les propos d'un kâfir.

— Si tu me dis kâfir, c'est que l'un de nous deux l'est devenu, railla Djamaluddin.

— Je te prouverai que ce n'est pas moi ! répondit Arsaïev. Je suis l'émir de cette ville, et malheur à qui tue ceux qui ont choisi le chemin du djihad ! Ils mériteront leur place en enfer !

— Je veux bien aller en enfer si c'est au nom de qui a péri dans la maternité.

Dans l'espace clos de la salle, le coup de feu fut assourdissant. La première balle perça Wahha entre les yeux ; la deuxième entra un peu plus haut en soulevant une gerbe de cervelle et d'os. Les genoux de Wahha fléchirent lentement et il tomba le nez sur le parquet fraîchement verni qui sentait le neuf.

La troisième balle alla se loger dans la tête de Komissarov qui gisait là sans connaissance.

— Non ! cria Micha Slivotchkine.

Mais il ne put crier autre chose.

Le cinquième tir, réservé à Askhab Khassanov, se confondit avec la terrible déflagration d'une charge thermobarique mise à feu dans le hall d'entrée.

Un soir de printemps. Le couchant s'étirait du côté de Belgravia, des canards folâtraient dans Hyde Park chamarré de roses et près du

History Museum se massaient une multitude de Rolls-Royce, de Mercedes et de taxis semblables à des coccinelles jaunes : l'élite du business russe donnait un dîner dans le cadre du Forum économique de Londres.

Kirill Vodrov, nommé de fraîche date à la tête de Bergstrom & Bergstrom, filiale russe de la plus grosse agence de consulting au monde, était vêtu d'un smoking à nœud papillon qui soulignait avantageusement sa ligne svelte. Il descendit d'une Bentley grise conduite par un chauffeur hindou tout sourire, ce qu'il fit avec peine : son chef, le jovial Canadien Ronald Casery, l'aida à reprendre pied sur le trottoir, et Kirill tenait à la main une légère canne blanche à poignée d'ivoire. Cette canne, à laquelle s'ajoutaient une claudication propre aux invalides de guerre et des cheveux blanchis précocement pour un jeune manager de trente-six ans, faisait se retourner nombre de ceux qui se pressaient là près de la grille de fonte derrière laquelle brûlaient de longs becs de gaz encadrant l'allée du château.

A l'intérieur, il y avait foule. Femmes de ministres et filles d'oligarques étalaient des toilettes et des bijoux resplendissants. Les hommes sans compagnie avaient droit aux sourires de tout un parterre fleuri de pin-up de chez Petia Listerman, et quand bien même ces pin-up ne fussent pas à leur avantage en matière de bijoux, elles n'en étaient pas moins le plus ravissant joyau du forum. Des mains d'un sponsor, Kirill reçut un billet de loterie gratuit dont le gros lot était un collier de cent vingt mille dollars, et il se rappela par la même occasion que les Russes étaient devenus les plus gros acheteurs de diamants au monde avec, sur les deux derniers mois, à en croire les statistiques, un chiffre d'affaires de cent millions de dollars.

Un valet au port irréprochable (on eût dit une sentinelle du mausolée de Lénine) indiqua à Kirill le numéro de sa table, laquelle se trouvait à cinq mètres de la scène où allait se produire un chœur de garçons d'Eton. Soulagé, Kirill rapprocha sa chaise et s'y laissa choir plus qu'il ne s'assit, puis il leva les yeux et resta bouche bée. Face à lui était assis le président de la république d'Avarie-Dargo-Nord, Zaour Kemirov, qui regardait, dubitatif, toute une batterie de fourchettes et de couteaux grands et petits, disposée de part et d'autre d'une pile d'assiettes blanches aussi larges que des cibles.

Puis Kirill glissa un œil à droite et reconnut Lady Hild Staplehurst en la personne de sa voisine de table.

Kirill n'avait pas vu Zaour depuis la fameuse nuit du 18 avril. Au vrai, il ne voyait plus grand-chose depuis lors. L'assaut avait commencé au moment où Djmaluddin achevait la fusillade dans la salle de spectacle. L'Avar s'était tourné vers les otages en disant : "Qui veut se battre, aux armes !" L'avaient suivi : Kirill, Argounov, les agents de la garde fédérale et même le président du fonds de pension

avec ses gardes et ses proches.

Un carnage atroce. Les hommes du Youg, bataillon insurgé, auraient parfaitement pu se disperser dans les montagnes : Djamaluddin se serait bien gardé de leur faire la chasse et les fédéraux n'en avaient pas les moyens. Mais Arzo choisit l'assaut, et pas seulement parce qu'il voulait aller au paradis. Le vainqueur de la bataille de *La Pente Rouge* allait devenir le maître de la ville inondée par l'insurrection.

Arzo attaqua selon la recette appliquée par les fédéraux lorsque leurs blindés bombardaient les immeubles de cinq étages où se retranchaient les terroristes : en écrasant mitrailleurs et snipers par des armes classées comme "frappant sans discernement". En trente secondes, huit roquettes de type Chmel entrèrent par les fenêtres du deuxième étage. N'importe quelle autre bâtisse aurait volé en éclats sous un feu d'une telle puissance. Kirill put constater de lui-même les effets d'un tel tir : une boule de feu blanc à trente mètres de lui, dans le hall, de laquelle s'échappaient des hommes vivants qui brûlaient comme des torches. Kirill vit alors que ses bras brûlaient aussi ; il les secoua tant qu'il put et le feu, curieusement, s'éteignit.

Par bonheur, Arzo se retrouva à court de roquettes. L'incendie et les explosions commencèrent dans la salle de spectacle cinq minutes après qu'on eut descendu les derniers otages dans les caves.

Arzo sacrifia encore deux cents de ses hommes aux abords de la bâtisse. Et quand les Tchétchènes en furie finirent par s'engouffrer dans le rez-de-chaussée, la boucherie commença à l'intérieur de l'ancien fort, une boucherie entre deux groupes de fanatiques excellemment entraînés et dévoués corps et âme à leurs chefs respectifs, dont une moitié se connaissait déjà : on avait marié des frères, des sœurs, des enfants.

Kirill fut blessé trois fois : une fois à la main, superficiellement, dès la première demi-heure du combat ; une deuxième fois dans l'escalier de marbre entre les deuxième et troisième étages : une balle de kalachnikov l'avait traversé de bas en haut, lui perforant la rate, lui passant à un demi-millimètre du foie et ressortant entre la cinquième et sixième vertèbre avec fracture et déplacement des disques, mais, ô miracle, sans atteindre le cordon délicat de la moelle épinière. Kirill s'écroula sur le coup en roulant sur les marches, foulé par des pieds qui montaient en flèche, et ne dut la vie sauve qu'à deux cadavres qui le couvrirent au bout d'une minute. La troisième balle l'atteignit alors qu'il était déjà sans connaissance, juste au-dessus du genou : elle toucha un tendon et se logea dans l'os.

Un instant Kirill revint à lui, quand tout fut fini. Il se dégagea des corps et aperçut Djamaluddin. Le hall blanc était noir. L'on avait certes évacué avant l'assaut tout ce qui pouvait brûler, mais, pendant l'assaut, même l'ininflammable avait flambé. L'Avar allait indemne en

compagnie du colonel Argounov, et dès qu'il voyait un homme à barbe et pantalon court, il braquait son pistolet sur sa tempe et pressait la queue de détente sans vérifier s'il était mort ou vif. On raconta plus tard à Kirill que Djamaluddin avait ordonné que les cadavres des combattants d'Arsaïev soient laissés dans la cour et qu'on tire sur quiconque viendrait les chercher. Promesse tenue, et les corps ne furent rendus qu'au bout de deux semaines quand la cour de la forteresse empesta la chair humaine putréfiée et que le nouveau président de la République eut la visite d'une délégation de doyens venus conjointement de trois villages.

Kirill ne recouvra ses esprits que deux semaines plus tard, à l'hôpital Bourdenko de Moscou, paralysé et rattaché à un perfuseur, avec Argounov à son chevet. Kirill ne savait trop s'il était hospitalisé comme patient ou prévenu, mais le colonel lui présenta sèchement la version officielle des événements de Bechtoï. Les troubles avaient été fomentés par l'ex-élite corrompue qui s'accrochait au pouvoir. Grâce à la volonté de fer du nouveau président de la République Zaour Kemirov, on en était venu à bout. Quant aux membres de la délégation russe pris en otages avec leurs gardes à *La Pente Rouge* par Arzo Khadjiev, suppôt des éléments corrompus à la solde des terroristes internationaux, ils avaient réussi à se libérer avec leurs camarades. Kirill Vodrov se voyait décoré de l'ordre du Courage pour son action dans l'opération antiterroriste qui avait montré avec éclat l'inflexibilité des Russes. Pour les chefs de la délégation qui avaient trouvé la mort dans un combat inégal contre les terroristes – le vice-Premier ministre Ivan Ouglov et le directeur du Comité d'urgence antiterroriste du Caucase-Nord Fedor Komissarov – c'était bien sûr à chacun la médaille de Héros de la Russie.

— Est-ce que Djamaluddin a une médaille au moins ? demanda Kirill à Argounov.

— Il l'a refusée, répondit le colonel, et je ne te conseille pas d'en faire autant.

Kirill ne fut d'aplomb qu'après deux mois d'hôpital mais il était toujours la proie des plus vives douleurs. Il ne faisait pas moins de deux heures de musculation par jour, sans quoi ses vertèbres menaçaient de le paralyser, comme ses médecins l'en avaient informé. Et maintenant, depuis trois mois, il dirigeait la filiale russe de Bergstrom & Bergstrom, et c'était à ce titre qu'il assistait au forum de Londres. Une fois par semaine, il rêvait de cadavres noirs et de feu blanc.

— Bonjour, Zaour Ahmedovitch, dit Kirill, et la santé ?

— Excellente. Et vos vertèbres ?

— Je gambade, répondit Kirill.

— Vous vous connaissez tous les deux ? demanda pour la forme un

autre voisin de table (Kirill vit à son badge qu'il gérait à Merrill Lynch les *equities* dans toute l'Europe de l'Est).

— Zaour Ahmedovitch, dit Kirill, président de la république d'Avarie-Dargo-Nord. Nous avons eu l'occasion de nous rencontrer.

— N'est-ce pas cette république où des terroristes tchéchènes ont fusillé votre délégation ? Ou peut-être le contraire ? dit pour rire le type de Merrill Lynch.

— Si, si ! s'enflamma Ronald. Kirill en était ! Sais-tu ce qu'il faisait quand je lui ai proposé du travail ? Il était dans les montagnes sous les canons des terroristes, et figure-toi qu'il m'a répondu : Avec plaisir si je survis ! J'ai tout de suite compris que c'était le gars qu'il nous fallait pour le consulting financier !

Et Ronald de partir d'un rire contagieux.

— Donc vous étiez parmi les otages ? l'interrogea Arthur de Merrill Lynch.

— Ça s'est trouvé comme ça, dit Kirill.

— Ça s'est trouvé comme ça ! s'écria Ronald. Ils se sont battus comme des lions ! Ils ont repoussé les terroristes ! Kirill a fait six mois d'hôpital ! Il est décoré de l'ordre du Courage !

— Mon Dieu, fit le banquier en émoi, c'est follement intéressant. Racontez-nous ça.

Les yeux verts de Lady Hild scrutaient Kirill avec un plaisir mal caché. Kirill ignorait le pourquoi de son mutisme. On disait qu'elle avait déjà fait depuis deux voyages à Bechtoï.

— Zaour Ahmedovitch vous racontera ça mieux que moi, dit Kirill, il était au courant de tout. Moi, je ne décidais de rien.

Les yeux de toute la tablée (à laquelle venaient de se joindre le président de Gosbank et sa délicieuse épouse) se rivèrent sur Zaour Kemirov.

— Il n'y a rien à raconter, dit Zaour. Les otages n'ont pas souffert à part ceux qui ont choisi de se jeter dans la bataille contre les Tchétchènes : Kirill, par exemple, qui a été blessé. Le chef de la garde du vice-Premier ministre Ouglov a été très grièvement blessé à son tour. Il est décoré de l'étoile de Héros de la Russie. Le procureur général adjoint Fedor Komissarov et le vice-Premier ministre Ouglov aussi sont médaillés de l'étoile de Héros de la Russie. A titre posthume.

— Même eux se sont battus ? ! s'exclama Arthur de Merrill Lynch, interloqué.

— Ils se sont battus comme des lions, confirma le président de la République sans l'ombre d'une hésitation.

On ne lisait rien sur le visage de Lady Hild.

— Est-il exact que votre frère a participé à la libération des otages ? demanda Ronald à Zaour.

— Personne n'a apprécié que nos invités soient pris en otages, dit Zaour Kemirov. Tous les hommes de la ville se sont jetés à leur secours.

A ce moment les garçons d'Eton entonnèrent leur chant et les serveurs passèrent les premiers plats. Kirill se vit servir une large assiette de melon au jambon de Parme. Il regarda en coin le président Kemirov. Celui-ci leva sa fourchette mais, voyant le plat qu'il avait, la reposa discrètement et se fit une tartine de beurre. Kirill se dit alors que Djamaluddin, lui, n'aurait rien mangé de ce dîner. Ni porc, ni mouton, ni pain. "Est-ce que je sais, moi, de quelles mains on l'a coupé, ce pain ?" aurait-il demandé.

On parla d'autre chose. Au bout d'une dizaine de minutes, Zaour Kemirov fut abordé par le vice-président de la banque BTR ; il se retira dans le vestibule en s'excusant.

— Un chouette type, dit Arthur de Merrill Lynch ; qu'est-ce qu'il faisait avant d'être président ?

— C'est un grand homme d'affaires, dit Kirill. Une sorte de Henry Ford caucasien. Il est stupéfiant. Sous le règne d'Aslanov, le président précédent, il a réussi à créer une holding qui rapportait les deux tiers de la recette fiscale de la république. La moitié des meubles du Caucase et soixante pour cent de l'eau minérale sortaient de ses usines. Alors même qu'il était l'ennemi juré du président.

— Et qu'a-t-il fait depuis qu'il est président ? demanda, intéressé, Arthur de Merrill Lynch.

— Beaucoup de choses en vérité. Ces six derniers mois, pour autant que je sache, la collecte fiscale a augmenté de deux cent soixante-dix pour cent. Le chômage a baissé de moitié. On construit des routes. On octroie des crédits. Il a débloqué vingt millions de sa poche au titre du crédit. Pour le développement des petits entrepreneurs.

Arthur de Merrill Lynch et Lady Hild échangèrent un regard.

— Ouah, dit Arthur, un bon terreau d'investissement, à ce que je vois. Croyez-vous qu'on puisse y placer de l'argent ? Qu'en pensez-vous, Kirill ?

Du plafond irradiait une lumière cristalline plus éclatante qu'une boule de feu fusant d'un lance-roquettes Chmel, le chœur d'Eton se répandait en mille reflets dans les miroirs à dorures, et Kirill Vodrov croyait voir marcher, plus vrai que nature, un maigrelet aux cheveux noirs, au front haut, aux joues creuses et aux yeux ardents comme deux charbons sur un visage de cendre grise. Le montagnard marchait sur un tapis de cadavres en achevant les blessés ; le colonel Argounov disait : "Mais il a déjà une balle en travers du front" ; et Djamaluddin répondait : "S'il a déjà une balle en travers, tu lui en fiches une autre dans le sens de la longueur."

Djamaluddin était venu voir Kirill à l'hôpital et l'avait invité avec

beaucoup d'insistance aux noces de Tachov, qui devaient se tenir en août. "C'est qui la fiancée ?" avait demandé Kirill ; et Djamaluddin avait répondu : "Une cousine à moi."

Kirill n'était pas allé aux noces.

Le temps de mûrir sa réponse, il marqua un silence. Quand il rouvrit la bouche, Arthur de Merrill Lynch était déjà en pleine discussion avec un représentant de Rosneft, géant russe du pétrole. Alors Kirill quitta la table.

Sommaire

Couverture

Le point de vue des éditeurs

Julia Latynina

Gangrène - La Trilogie du Caucase 2

I - OÙ LE TERRORISTE NUMÉRO UN DE LA RÉPUBLIQUE EST EXÉCUTÉ LORS D'UNE OPÉRATION SPÉCIALE, ET OÙ DJAMALUDDIN KEMIROV FAIT CONNAISSANCE AVEC ARZO KHADJIEV

II - OÙ UN HAUT FONCTIONNAIRE MOSCOVITE VIENT INSPECTER UNE VILLE DONT LES PANNEAUX DE SIGNALISATION ROUTIÈRE SONT TOUS AU NOM D'ALLAH, ET OÙ IL S'AVÈRE QU'UN RICHE ET UN PAUVRE NE FERONT JAMAIS JEU ÉGAL, PAS MÊME DANS LA CAVE D'UN TCHÉTCHÈNE

III - OÙ LE FILS DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE RÈGLE PERSONNELLEMENT SON COMPTE À SON PROPRE KILLER CEPENDANT QUE DJAMALUDDIN KEMIROV JOUE LA DERNIÈRE PARTIE DE POKER DU DERNIER CASINO DE LA VILLE DE BECHTOÏ, ET OÙ LE LECTEUR ASSISTE AU TRIBUNAL DE LA CHARIA POUR LE VOL D'UN HÉLICOPTÈRE MILITAIRE

IV - OÙ KIRILL VODROV FAIT UNE CHASSE DE NUIT AVEC DJAMALUDDIN ET REÇOIT L'ORDRE AU MATIN D'ÉLUCIDER UN ATTENTAT TERRORISTE PERPÉTRÉ CONTRE LE VILLAGE DE TLENKOÏ

V - OÙ ARZO KHADJIEV TENTE DE LIBÉRER BECHTOÏ DE L'EMPRISE DES MÉCRÉANTS, ET OÙ IL S'AVÈRE QUE SEUL UN SUICIDAIRE PEUT ASSUMER TOUTES LES BÊTISES COMMISES PAR LE POUVOIR DE CE PAYS

VI - OÙ HAGEN N'ARRIVE PAS À COMPRENDRE POURQUOI LE

HAUT-COMMISSAIRE MOSCOVITE S'INTÉRESSE D'AUSSEI PRÈS
À UN ATTENTAT PERPÉTRÉ CONTRE UN FILS DU PRÉSIDENT
QUI N'EST PAS DE SON CLAN FAMILIAL, ET OÙ IL S'AVÈRE
QU'ON DOIT VIVRE COMME SI L'ON ÉTAIT DÉJÀ MORT

VII - OÙ LES TERRORISTES DÉBARQUENT CHEZ LE CHEF DU
CENTRE T PENDANT QUE LES FÉDÉRAUX DESCENDENT À
L'USINE DE VODKA CLANDESTINE DU COMMANDANT DE
L'UNITÉ SPÉCIALE YOUG ; ET OÙ IL S'AVÈRE QUE SI LE CHIEN
COMPREND LE BÂTON, LE CAUCASE COMPREND LA FORCE

VIII - OÙ L'ON APPREND COMMENT WAHHA ARSAÏEV S'EST
EMPARÉ DE LA MATERNITÉ DE BECHTOÏ

IX - OÙ L'ON APPREND COMMENT SAPARTCHI TELAÏEV
NÉGOCIA SA NOMINATION AU POSTE DE PRÉSIDENT DE LA
RÉPUBLIQUE, ET COMMENT LE MINISTRE DES FINANCES ET LE
DIRECTEUR DU FONDS DE PENSION FIRENT DE MÊME ; ET OÙ
L'ON APPREND ENFIN POURQUOI CHAPI, NATIF D'UN VILLAGE
DE HAUTE MONTAGNE, DEVINT À DOUZE ANS OFFICIER DU
KGB À L'ÉPOQUE DE L'URSS

X - OÙ LE VICE-PREMIER MINISTRE SE REND DANS LA
RÉPUBLIQUE POUR Y NOMMER UN PRÉSIDENT, ET OÙ KIRILL
VLADIMIROVITCH VODROV DEVIENT TERRORISTE CAUCASIEN
ET PARTISAN DU CALIFAT

XI - OÙ DJAMALUDDIN KEMIROV POSE SES CONDITIONS À LA
RUSSIE ; ET OÙ IL S'AVÈRE QUE LE PEUPLE DE BECHTOÏ AUSSI
A SON OPINION SUR L'AFFAIRE DE LA MATERNITÉ

Sommaire

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par
Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage